



**HAL**  
open science

# La formation des collections d'objets amérindiens de l'Équateur : une étude croisée entre les musées français et les musées équatoriens (1875-1929)

María José Jarrín

► **To cite this version:**

María José Jarrín. La formation des collections d'objets amérindiens de l'Équateur : une étude croisée entre les musées français et les musées équatoriens (1875-1929). Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2020. Français. NNT : 2020PA01H076 . tel-03229065

**HAL Id: tel-03229065**

**<https://theses.hal.science/tel-03229065>**

Submitted on 18 May 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**THESE DE DOCTORAT**

**Préparée au sein de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
Pour l'obtention du titre de Docteur  
Spécialité Histoire de l'art**

Présentée et soutenue publiquement le  
par

**María José JARRÍN**

**La formation des collections d'objets amérindiens de l'Équateur : une étude croisée entre les  
musées français et les musées équatoriens (1875-1929)**

**Thèse dirigée par Dominique POULOT et María Elena BEDOYA**

**Membres du jury de soutenance**

Madame María Elena BEDOYA, Chercheur associée, Université San Francisco de Quito,  
Codirectrice de thèse

Monsieur Ernesto CAPELLO, Professeur, Macalester College, Rapporteur

Monsieur Georges LOMNÉ, Maître de conférences, Université Gustave Eiffel, Examineur

Monsieur François MAIRESSE, Professeur des Universités, Université Paris 3, Examineur

Monsieur Dominique POULOT, Professeur des Universités, Université Paris 1, Directeur de thèse

Madame Emmanuelle SINARDET, Professeure des Universités, Université Paris Nanterre,  
Rapporteuse



## RÉSUMÉ

Ce travail de thèse a pour objectif de retracer l'histoire transnationale de l'Équateur et de la France de 1875 à 1929, période d'échanges scientifiques, culturels et politiques qui déterminent la structure des pratiques du collectionnisme « amérindien » et du phénomène muséal dans ces deux nations. L'enquête historiographique dans différents fonds archivistiques et muséaux de l'Équateur et de la France a permis d'éclaircir les étapes constitutives à la formation des collections scolaires, municipales et ethnographiques par des *agencies* différentes – voyageurs, scientifiques, ou diplomates – qui opèrent au nom de la science, de la patrie et des nouvelles dynamiques capitalistes. Ces réseaux de sociabilité développés entre les savants transnationaux ont permis de distinguer ensuite des acteurs considérés comme secondaires (à savoir le paysagiste Édouard André ou le *huaquero* éclairé Alcides Destruge), d'identifier des collections « perdues » (d'Auguste Cousin, de Dominique-Vivant Denon, et notamment le Trésor de Cuenca) et de constater l'influence muséale entre l'Équateur et la France lors de la mise en œuvre des musées scolaires, municipaux et ethnographiques. Les objets collectés sont ainsi pensés comme des sources documentaires qui structurent le développement de la science globale et de la construction des États-nations modernes. Ce sont les élites franco-équatoriennes qui – motivées par leurs intérêts économiques, politiques et nationalistes – se chargent de présenter lors des expositions universelles de Paris la culture matérielle de la nation sous le prisme du discours colonial. Les nouveaux musées qui sont créés par la suite vont véhiculer cette image d'un pays exotique (sauvage et incasique) qui est diffusée jusqu'au siècle suivant en tant que représentation objective de la modernité occidentale.

## SUMMARY

The purpose of this thesis is to retrace the history of the transnational exchange between Ecuador and France from 1875 to 1929. This was a period of scientific, cultural and political exchange that determined the structure of the practices for collecting Indigenous objects, and the beginning of the museum phenomenon in these two nations. The historiographic survey of various archival and museum collections in Ecuador and France has made it possible to shed light on the nascent stages of the formation of school, municipal and ethnographic collections by different agencies (travelers, scientists, or diplomats) that were operating in the name of science, their homeland, and the new capitalist dynamics. These social networks that developed between the scholars of these two nations made it possible to distinguish between actors that were considered secondary (namely the landscape architect Édouard André or the *huaquero éclairé* Alcides Destruge), to identify “lost” collections (such as the collections of Auguste Cousin, Dominique-Vivant Denon, and the *Trésor de Cuenca*), and to analyze the influence between Ecuador and France during the stages in which the school, municipal and ethnographic museums were being set up. Thus, the artefacts that were collected are considered as documental sources that contributed to order the development of global science and the construction of modern nation-states. The Franco-Ecuadorian elites that were motivated by their economic, political and nationalist interests were responsible for presenting national material culture through the prism of the colonial discourse at international exhibitions in Paris. The new museums that were subsequently created would convey this image of an exotic country (savage and Incan) that will be presented as an objective representation of Western modernity until the following century.



« As for her coming without that preparation, without that effort on our part, without that determination that when she is born again she shall find it possible to live and write her poetry, that we cannot expect, for that would be impossible. But I maintain that she would come if we worked for her, and that so to work, even in poverty and obscurity, is worth while. »  
Virginia Woolf, 1929



*À Mita et Diana*



# Table de matières

<b>Remerciements .....</b>	<b>13</b>
<b>Introduction.....</b>	<b>14</b>
<b>PARTIE I LE CIRCUIT SCIENTIFIQUE D’OBJETS NATURELS, SCIENTIFIQUES ET HISTORIQUES .....</b>	<b>30</b>
<b>Chapitre 1 Voyager, collecter et exposer .....</b>	<b>31</b>
<b>1. Découvrir le monde pour la gloire de la France .....</b>	<b>33</b>
1. 1. Les missions scientifiques en Équateur.....	33
1. 2. Charles Wiener : explorateur et diplomate.....	37
1. 2. 1. Première exploration en Amérique (1875-1877).....	39
1. 2. 2. Mission au Napo (1879-1880).....	41
1. 2. 3. Dernières années au consulat de Guayaquil (1880-1882) .....	45
<b>2. Édouard André, un paysagiste à la découverte de la flore équatorienne .....</b>	<b>52</b>
2. 1. La mission commerciale d’un horticulteur.....	54
2. 1. 1. Soutien officiel du Ministère de l’Instruction publique.....	57
2. 1. 2. Début du voyage scientifique .....	58
2. 2. « Promenade » en territoire équatorien .....	60
2. 2. 1. André et les scientifiques locaux .....	64
2. 2. 2. Un intérêt pour l’archéologie et l’ethnographie .....	67
2. 2. 3. Reconnaissance de la flore équatorienne.....	70
<b>3. La mise en scène coloniale des objets amérindiens de l’Équateur .....</b>	<b>72</b>
3. 1. Le Muséum ethnographique des missions scientifiques .....	72
3. 2. Les salles américaines de l’Exposition provisoire du Muséum ethnographique de Missions scientifiques.....	75
<b>Chapitre 2 Du cabinet scolaire au musée archéologique (1875-1895).....</b>	<b>86</b>
<b>1. Enseigner les sciences sous la période « garciana » .....</b>	<b>88</b>
1. 1. García Moreno et son admiration pour les sciences françaises.....	88
1. 2. Technicisation des collèges nationaux et les limites politiques .....	93
1. 2. 1. León, Rocafuerte et Bolívar : les premiers collèges républicains .....	94
1. 2. 2. Recours aux professeurs spécialisés .....	97
<b>2. L’industrie du matériel scolaire : entre commerce et universalité .....</b>	<b>103</b>
2. 1. Commerces avec les maisons françaises .....	104
2. 2. La globalisation des techniques et du savoir des musées scolaires .....	110

<b>3. Un cabinet pour les sciences du passé : le Musée archéologique de l'Université centrale.....</b>	<b>114</b>
3. 1. Federico González Suárez, professeur d'histoire et d'archéologie .....	116
3. 2. Une collection d'archéologie nationale.....	120
<b>PARTIE II AMALGAME ENTRE OBJETS, ÉLITES, ET REPRÉSENTATIONS .....</b>	<b>131</b>
<b>Chapitre 3 La construction universelle de la représentation amérindienne .....</b>	<b>132</b>
<b>1. Publicité civilisatrice et moderne d'un pays agro-exportateur .....</b>	<b>134</b>
1. 1. Vendre le pays aux investisseurs.....	135
1. 2. Antonio Flores Jijón : membre de l'élite progressiste et cosmopolite .....	140
<b>2. Des classifications pour se différencier de l'autre.....</b>	<b>144</b>
2. 1. Les élites transnationales.....	144
2. 2. Séparation des collections scientifiques .....	152
<b>3. Des regards sur l'Équateur .....</b>	<b>160</b>
3. 1. Le style incasique.....	161
3. 2. Le stéréotype de l'indien sauvage .....	169
<b>Chapitre 4 Redéfinir les objets amérindiens de l'Équateur (1878-1929).....</b>	<b>178</b>
<b>1. Cadres exotiques et tentatives scientifiques.....</b>	<b>179</b>
1. 1. Pour un discours scientifique et national.....	180
1. 1. 1. Les collections des voyageurs du Ministère de l'Instruction publique .....	181
1. 1. 2. La tradition des « Musée de l'Histoire du Travail ».....	186
1. 1. 3. Les congrès scientifiques.....	189
1. 1. 4. Après l'Exposition universelle de 1878 .....	193
1. 2. Le Musée d'ethnographie du Trocadéro : entre tradition dépaysante et politique coloniale .....	197
1. 2. 1. Le docteur Hamy, conservateur et muséographe.....	198
1. 2. 2. Hamy et l'américanisme.....	200
<b>2. Spécimens de collecte et pièces de collection .....</b>	<b>203</b>
2. 1. Paul Rivet au « pays des nuages ».....	204
2. 1. 1. La Deuxième Mission géodésique (1899-1906).....	204
2. 1. 2. Études ethnographiques et collections archéologiques .....	206
2. 2. Paul Rivet et les savants locaux .....	208
<b>3. Des découvertes ethnologiques .....</b>	<b>216</b>
3. 1. Diffusion de la collection équatorienne de Rivet.....	216
3. 2. Homme de science, homme des musées .....	224

<b>PARTIE III DU COLLECTIONNISTE AMÉRINDIEN TRANSNATIONAL</b>	<b>230</b>
<b>Chapitre 5 Collectionneurs et bâtisseurs du patrimoine équatorien au début du XX<sup>e</sup> siècle</b>	<b>231</b>
<b>1. Jacinto Jijón y Caamaño, l'archétype du collectionneur-scientifique</b>	<b>233</b>
1. 1. Ses débuts de scientifique moderne	234
1. 2. Le collectionneur transnational	239
<b>2. Le collectionnisme privé à la base de la patrimonialisation de la matérialité équatorienne</b>	<b>245</b>
2. 1. Former une collection connectée	247
2. 2. Organiser un musée scientifique	254
<b>3. Historiens et hommes des musées de l'Équateur</b>	<b>257</b>
3. 1. La quête muséale de Federico González Suárez	257
3. 1. 1. Les dernières années du Musée universitaire	258
3. 1. 2. L'Académie nationale d'Histoire et le Musée archéologique national	260
3. 2. Camilo Destruge : entre représentation régionale et biens nationaux	263
3. 2. 1. Un musée régional face à l'absence de l'État	265
3. 2. 2. L'accroissement des collections et le discours patriotique	269
3. 2. 3. Les collections archéologiques : des symboles du patrimoine national	274
<b>Chapitre 6 Des huaqueros éclairés, des agents transnationaux oubliés</b>	<b>281</b>
<b>1. Camilo Destruge et les limites du patrimoine national</b>	<b>282</b>
1. 1. Ses débuts dans la culture	283
1. 2. Les paradigmes du pouvoir local	285
<b>2. Alcides Destruge, le savant franco-équatorien</b>	<b>291</b>
2. 1. Les Destruge : une famille d'antiquaires	292
2. 2. Les transferts transatlantiques	295
<b>3. Auguste Cousin, entre patriotisme et art</b>	<b>304</b>
3. 1. Collectionneur, puis naturaliste	305
3. 2. À la recherche d'une collection dispersée	312
3. 2. 1. Notes sommaires (1876)	316
3. 2. 2. « Album-inventaire » (ca. 1878)	320
3. 2. 3. Liste ethnologique (ca. 1887)	326
3. 2. 4. Liste du catalogue de 1892	328
3. 2. 5. Offre de vente (1893)	330
3. 2. 6. Liste d'acquisition (1899)	332
3. 3. Vers une réhabilitation scientifique	334

<b>Chapitre 7 Du Trocadéro à nos jours : la muséalisation des collections amérindiennes (1878-1929) .....</b>	<b>342</b>
<b>1. Croisements et péripéties du classement de la collection équatorienne.....</b>	<b>343</b>
1. 1. Modifications et rectifications des inventaires .....	344
1. 1. 1. La provenance géographique : un enjeu toponymique.....	345
1. 1. 2. Le « Fonds X » et l’anonymat .....	346
1. 2. Mémoires historiographiques .....	349
1. 2. 1. La disparition de la collection archéologique d’Édouard André (1903) .....	349
1. 2. 2. Reinburg et la perte d’une partie de sa collection (1912).....	351
1. 2. 3. Des substitutions symboliques .....	356
<b>2. Des collectes scientifiques et la matérialité amérindienne .....</b>	<b>357</b>
2. 1. Le noyau du fonds équatorien .....	357
2. 1. 1. Les premières donations scientifiques : Pinart et de Cessac (1878 et 1881).....	358
2. 1. 2. Wiener, une collection polémique (1878 et 1880) .....	361
2. 2. La consécration iconographique.....	365
2. 2. 1. L’exploit de la collection Gunzburg (1883) .....	365
2. 2. 2. La mission péruvienne de Paul Berthon (1911) .....	369
2. 2. 3. Paul Rivet et le renouveau ethnologique (1908 et 1926).....	370
<b>3. L’Équateur au sein de tradition institutionnelle française .....</b>	<b>374</b>
3. 1. De l’anthropologie et les transferts de spécimens .....	375
3. 2. Les antiquités du Louvre (1887) .....	380
3. 2. 1. Denon et l’archéologie américaine (1829) .....	382
3. 2. 2. Collections des diplomates : Le Moyne (1854) et Angrand (1850) .....	385
3. 2. 3. Le Trésor de Cuenca (1872) .....	387
3. 3. Du goût privé.....	392
<b>Conclusion .....</b>	<b>399</b>
<b>INDEX.....</b>	<b>405</b>
<b>SOURCES.....</b>	<b>415</b>
<b>Sources archivistiques équatoriennes .....</b>	<b>415</b>
<b>Archivo General de la Universidad Central del Ecuador (AGUCE).....</b>	<b>415</b>
<b>Archivo Histórico de la Biblioteca Municipal de Guayaquil #1, Section Camilo</b>	
<b>Destruge (AHBMG 1).....</b>	<b>415</b>
<b>Archivo Histórico de la Biblioteca Municipal de Guayaquil #2, Section généalogie</b>	
<b>(AHBMG 2) .....</b>	<b>415</b>

<b>Archivo Histórico del Ministerio de Cultura y Patrimonio (AHMCP)</b> .....	<b>416</b>
<b>Archivo Histórico del Ministerio de Relaciones Exteriores - Alfredo Pareja Diezcane</b> <b>seco (AHMRE)</b> .....	<b>417</b>
<b>Archivo Nacional del Ecuador (ANE)</b> .....	<b>417</b>
<b>Sources archivistiques françaises</b> .....	<b>417</b>
<b>Archives diplomatiques du Ministère des Affaires étrangères (ADMAE)</b> .....	<b>417</b>
<b>Archives du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac (AMQB)</b> .....	<b>418</b>
<b>Archives du Muséum national d’Histoire naturelle de Paris (AMNHN)</b> .....	<b>419</b>
<b>Archives nationales de France (ANF)</b> .....	<b>420</b>
<b>Bibliothèque de l’Institut de France (BIF)</b> .....	<b>422</b>
<b>Sources archivistiques anglaises</b> .....	<b>422</b>
<b>The Archives Collection of the Kew Royal Botanic Gardens (ACKRBG)</b> .....	<b>422</b>
<b>Sources imprimées</b> .....	<b>422</b>
<b>Publications périodiques</b> .....	<b>428</b>
<b>Articles</b> .....	<b>429</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>439</b>
<b>Publications périodiques</b> .....	<b>444</b>
<b>Articles</b> .....	<b>445</b>
<b>ANNEXES</b> .....	<b>464</b>
<b>Annexe n°1 : Questionnaires aux professionnels des musées</b> .....	<b>464</b>
<b>Annexe n°2 : Croquis de la collection Cousin réalisés par son propriétaire en 1876</b>	<b>465</b>
<b>Annexe n°3 : Analyse iconographique de « l’album-inventaire » de la collection</b> <b>Cousin</b> .....	<b>468</b>
<b>Annexe n°4 : Le sachá runa, entre représentation iconographique et circulation</b> <b>transnationale</b> .....	<b>474</b>
<b>Annexe n°5 : Analyse iconographique et ethnique de la collection Cousin exposée en</b> <b>1889</b> .....	<b>481</b>

## Remerciements

Je tiens à remercier tout d'abord mon directeur de thèse, Dominique Poulot, qui a positivement accueilli et soutenu mon travail dès le début. Ses travaux sur l'histoire des musées ont motivé mes recherches et sont à l'origine de cette réflexion muséale qui a été constamment nourrie par ses commentaires et conseils tout au long de ces années. Je voudrais également remercier le travail de ma codirectrice, Maria Elena Bedoya, pour m'avoir ouvert à de nouvelles réflexions et points de vue sur les objets, l'histoire, et la vie. Toujours présente et bienveillante, elle m'a aussi donné l'opportunité de faire partie de son équipe de travail à de nombreuses reprises. Ces expériences muséographiques ont formé mon esprit scientifique et ont marqué mon orientation professionnelle.

Je profite de cette occasion pour saluer le travail de toutes les personnes qui font partie de l'École doctorale 441. Il en va de même pour toutes les institutions qui m'ont gentiment reçue en Équateur et en France ; et en particulier à toutes et tous les archivistes, les bibliothécaires, les responsables des collections, et le personnel d'accueil de ces établissements qui m'ont aidé à bien mener mon enquête. Parmi eux, je dois mentionner Cecilia Melendres. Ce travail est aussi la contribution de nombreux collègues qui se sont intéressés à mon sujet et qui m'ont permis d'approfondir mes recherches grâce à leurs travaux personnelles ou à leurs commentaires ; merci à tous. Mes remerciements s'adressent également à l'expertise et à l'amitié de Javier Basantes, Hugo Burgos, Alexandra Kennedy, Fabiano Kueva, Cristina León, Maël Medina, et Elisa Sevilla, dont l'aide a été essentielle à cette étude.

Enfin, je souhaite remercier aussi tous mes amis qui m'ont aidé de mille façons possibles et sans qui ce travail n'aurait pas été possible. Merci à Alexis, Aurore, Irene, Karla, Louise, Mona, et Sandra d'avoir eu la bonté de relire ces pages. Et pour conclure, je tiens à adresser ma gratitude à toute ma famille en Équateur, et tout particulièrement à Helena, de qui j'ai appris l'amour du passé ; à Mita, mon guide ; et au soutien inconditionnel de ma chère mère Diana.

## Introduction

Depuis mon enfance, je me suis intéressée aux musées et mes études m'ont permis de les apprécier comme des entités atemporelles qui vénèrent des sociétés révolues, tout en reflétant les enjeux de notre époque. Désireuse de comprendre la pérennité de ce phénomène historico-social, qui se présente de manière mystérieuse et distante, la voie de l'histoire de l'art m'a facilité son décodage et son interprétation. Mes recherches se sont ainsi orientées vers la compréhension des musées, et en particulier sur leurs collections qui révèlent leur fonctionnement, leurs discours, et leur histoire en tant que des pratiques caractéristiques de la culture occidentale<sup>1</sup>. Concernant ce dernier point, l'institution muséale moderne a été effectivement formée au XIX<sup>e</sup> siècle en Europe, mais pas uniquement. D'où l'enjeu de rétablir les endroits où se sont formées ces institutions culturelles, comment, par qui, dans quels contextes, et dans quels objectifs.

De nationalité équatorienne, je m'intéresse à l'historiographie du processus muséal de l'Équateur qui est encore dans un état lacunaire. Ainsi, j'ai abordé ce sujet à travers l'approche de l'histoire culturelle des expositions universelles<sup>2</sup> qui mettent en valeur la notion de la matérialité en montrant les collections comme des symboles du pouvoir, de richesse, et du progrès de la modernité. En ce sens, les expositions universelles deviennent des plateformes qui annoncent la société de consommation du XX<sup>e</sup> siècle, et où les collections sont présentées comme des constructions symboliques qui matérialisent les idéaux de l'Occident. Dans ce cadre industriel se

---

<sup>1</sup> Depuis 2014, je travaille dans le monde des musées participant dans différents services dont celui de l'accueil et la surveillance muséographique du Musée de Carnavalet et du Musée du Louvre ; et aussi, dans le service scientifique du Centre culturel de la Ville de Quito (CCM), du Musée national de Riobamba, et du Musée numismatique de la Banque centrale de l'Équateur. Pour ces trois dernières institutions, j'ai participé auprès de l'historienne et commissaire indépendante, María Elena Bedoya, en tant que son assistante et comme chargée de la recherche documentaire. Parmi ces expériences professionnelles, il faut souligner l'apport historiographique à l'études des musées équatoriens de la part de l'exposition « Espíritu de red (1840-1929) » qui a eu lieu au CCM en 2017. En effet, elle une des premières manifestations scénographiques traitant l'histoire de l'institutionnalisation des musées en Équateur, et ses connexions avec la science globale. Un aperçu de l'exposition, présenté par tout le groupe de commissaires, peut être consulté à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=9wNfMU6ocpU&t=479s>. De même, j'ai pu aussi travailler sur l'histoire des collections en France lors du projet de recherche iconographique, dirigé par Mercedes Volait pour laboratoire InVisu à l'INHA en 2015. L'objectif de ce travail était de reconstituer la représentation visuelle de la collection d'art mamelouk de Gaston de Saint-Maurice qui avait été présentée lors de l'Exposition universelle de 1878.

<sup>2</sup> La thématique des expositions universelles et la participation américaine sera amplement traitée dans le chapitre 3 de cette étude.

développe alors une corrélation entre les expositions universelles – considérées comme des « collections d’expériences et des faits »<sup>3</sup> – et la création muséale à échelle planétaire. De cette manière surgit ainsi cette étude qui analyse l’histoire des collections équatoriennes montrées aux expositions parisiennes et leurs processus de muséalisation au niveau transnational au tournant du siècle.

À cette époque, la France est le centre artistique du monde, et elle est notamment la référence culturelle des républiques américaines. La nation française organise de ce fait des expositions spectaculaires où sont présentées les plus grandes collections venues de quatre coins de la planète, tels que des objets équatoriens. Parcourant la monumentale documentation archivistique sur les expositions universelles françaises<sup>4</sup>, j’ai trouvé ainsi des références concernant des collections équatoriennes présentées à Paris. Désignées comme « amérindiennes », ces collections étaient souvent confondues avec des pièces péruviennes ou incas qui confirment ainsi les interactions entre l’Équateur et la France. Pourtant, l’historiographie franco-équatorienne fait peu des références sur ce sujet, raison pour laquelle cette étude a voulu rendre visible les rapports développés par ces deux nations lors d’une période de croissance économique, d’universalisation des savoirs, et de globalisation des pratiques culturelles.

Il a fallu de la sorte interroger les dialogues entre l’Équateur et la France pour saisir la place de la matérialité équatorienne au sein de ces manifestations internationales, ainsi que dans le monde des musées français. Les croisements matériels et muséaux définissent ma thématique de recherche qui vise à étudier le patrimoine muséal franco-équatorien, et à élucider son passé en vue de réfléchir à son présent. Comme l’indique l’historien du patrimoine Dominique Poulot, « l’analyse de l’institution [muséale] ne peut se réduire à une anthropologie de l’objet. Sa spécificité tient à une modalité particulière de la représentation, apparue dans les sociétés

---

<sup>3</sup> BONAPARTE, Napoléon-Joseph-Charles-Paul, *Rapport sur l’Exposition universelle de 1855 présenté à l’Empereur par S. A. I. le Prince Napoléon*, Paris, Imprimerie impériale, 1857, p. 132.

<sup>4</sup> À partir des recherches archivistiques entamées pendant l’année universitaire 2013/2014 concernant l’histoire culturelle des expositions universelles organisées à Paris, j’ai réalisé une étude sur la représentation des culturelles matérielles extra-européennes de l’Exposition universelle de 1878. Cette analyse s’intéressait donc aux rapports entre l’orientalisme – notamment la catégorie des « arts de l’Islam » – et la vitrine internationale de 1878 qui fut organisée par la Troisième République française. Mon travail final, intitulé *La représentation des Arts de l’Islam à l’Exposition universelle de 1878*, a été dirigé par Mercedes Volait dans le cadre du Master Patrimoine et Musées de l’Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.



occidentales des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles »<sup>5</sup>. L'objectif général de ce cette enquête historique vise ainsi de dépasser le cadre français pour retracer la circulation transnationale des objets archéologiques et ethnographiques provenant de l'Équateur. L'analyse du processus de muséalisation des collections catégorisées comme « amérindiennes » pourra donc être abordée en fonction des « zones de contact » temporelles qui déterminent le développement du phénomène muséal dans les deux nations, ainsi que leurs histoires culturelles respectives. Pour ce faire, cette étude aborde la période du tournant du siècle comment le moment où se sont produites ces différentes transformations créées par la muséalisation des objets amérindiens de l'Équateur.

Il sera question alors d'examiner les passages des objets du contexte *in situ* à la vitrine *ex nihilo*, du domaine privé au domaine public, et du marché de l'art au patrimoine national. À cet égard, l'année 1875 est caractéristique de la reprise de la politique coloniale de la Troisième République française, alors que pour l'Équateur c'est la fin du régime conservateur du président Gabriel García Moreno, assassiné le 6 août par l'opposition libérale. Dans les deux cas, c'est le point de départ vers de nouveaux systèmes politiques et scientifiques qui facilitent le développement du collectionnisme transatlantique. Cet apanage culturel – dirigé par des collectionneurs, des savants, et des scientifiques – se conclut toutefois en 1929. Dans le cas français, cette période représente la reconfiguration du Musée d'Ethnographie (qui deviendra quelques années plus tard le Musée de l'Homme); et en Équateur, cette date symbolise l'échec des politiques culturelles lorsque l'incendie du 10 novembre ravage les premières initiatives muséales du pays.

*Comment se sont formés les musées franco-équatoriens qui conservent, exposent et étudient des objets qui véhiculent des images sur les matérialités anciennes et contemporaines de l'Équateur ? Et quelles sont les représentations qui ont façonné (ou pas) les phénomènes muséaux franco-équatoriens dans le cadre de l'émergence nationaliste et coloniale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et des deux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle en France et en Équateur ?* Pour répondre à cette problématique, trois acceptions de l'éponyme « amérindien » vont structurer notre analyse sur l'institutionnalisation des cultures matérielles dans les deux nations. Le

---

<sup>5</sup> POULOT, Dominique, « Bilan et perspectives pour une histoire culturelle des musées », *Publics et Musées*, n°2, 1992, p. 131. Consulté en ligne le 14 mars 2018 : [https://www.persee.fr/doc/pumus\\_1164-5385\\_1992\\_num\\_2\\_1\\_1018](https://www.persee.fr/doc/pumus_1164-5385_1992_num_2_1_1018).

premier axe abordera ainsi la dualité matérielle de ces objets ; puis, il sera question de la représentation atemporelle de ce type de collections ; et enfin, c'est la muséalisation de ces pièces qui sera traitée comme une conséquence directe de la mise en ordre planétaire<sup>6</sup>.

De cette manière, cette étude essayera de « surpasser l'analyse réductrice de la 'dépendance culturelle' »<sup>7</sup> à l'égard de la France qui a été établie par l'historiographie équatorienne au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette conception de la suprématie scientifique française a été effectivement définie par les élites libérales et francophiles du pays sud-américain qui appréhendaient la civilisation française comme le modèle à suivre en termes de progrès technique et d'avancement moral. La Première Mission géodésique française de 1735 est ainsi un des emblèmes de cet idéal qui influence la formation du naissant Équateur un siècle plus tard. De ce fait, notre analyse vise à comprendre comment le phénomène muséal du tournant du siècle a établi des dynamiques réciproques capables de revendiquer l'hégémonie coloniale de la France à l'échelle internationale, et de construire en même temps l'identité nationale de l'Équateur.

« [L]oin des visions dualistes »<sup>8</sup>, il sera question de retracer les échanges et les interactions qui se sont établis entre ces deux nations par le biais de la culture matérielle « amérindienne ». Et dans ce sens, il faudra saisir, comme l'indique Serge Gruzinski qui considère que « les savoirs européens s'exportent mais ils sont reproduits localement »<sup>9</sup>, comment se réalisent les appropriations scientifiques et culturelles au niveau transnational. Autrement dit, comment le savoir local de l'Équateur est exporté à Paris et adapté aux sciences en émergence comme l'ethnographie, l'anthropologie, voire la muséologie.

Dans un premier lieu, il faut commencer par l'analyse de la matérialité en tant que construction symbolique à double lecture puisqu'il s'agit d'une étude croisée entre l'Équateur et la France, c'est-à-dire entre deux pôles régionaux. Également, il faut appréhender les collections comme des entités « bifaces »<sup>10</sup>, comme l'explique Krzysztof Pomian qui souligne que les objets muséaux sont des sémiophores

---

<sup>6</sup> GRUZINSKI, Serge, « Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres 'connected histories' », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 56<sup>e</sup> année, n°1, 2001, p. 93. Consulté en ligne le 14 mars 2018 : [https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_2001\\_num\\_56\\_1\\_279935](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_2001_num_56_1_279935).

<sup>7</sup> ESCOBAR VILLEGAS, Juan Camilo, « Las élites intelectuales en Euroamérica. Imaginarios identitarios, hombres de letras, de artes y de ciencias en Medellín y Antioquia, 1830-1920 », *Coherencia*, vol. 1, n°1, juillet-décembre, 2004, p. 131.

<sup>8</sup> GRUZINSKI, Serge, *op. cit.*, p. 93.

<sup>9</sup> *Idem*, p. 87.

<sup>10</sup> POMIAN, Krzysztof, « Musée archéologique : art, nature, histoire », *Le Débat*, n°49, 1988, p. 3.

« composés, chacun, d'un support et de signes qu'on y a fixés. Ils ont un aspect matériel et un aspect sémiotique »<sup>11</sup>. D'après la définition de Pomian, les objets amérindiens sont aussi des sémiophores, détenteurs d'une dualité matérielle et sémiotique qui est la clé pour interpréter les étapes de transformation qu'ils subissent avant et après leur passage au domaine muséal. D'où, étudier les cultures matérielles équatoriennes sous l'approche de l'histoire culturelle permet de connaître les sociétés et les cultures qui les ont façonnées, comme le soulignent Anne Gerritsen et Giorgio Riello :

Les objets ont une signification pour les personnes qui les produisent et les possèdent, les achètent et les donnent, les utilisent et les consomment. La culture matérielle ne se constitue donc pas uniquement de « choses », mais aussi des significations qu'elles revêtent pour les gens.<sup>12</sup>

Dans le cas de ce travail, l'histoire matérielle est un moyen pour questionner la réalité culturelle des objets amérindiens de l'Équateur, les pratiques socio-historiques des collectionneurs franco-équatoriens, et l'imaginaire collectif des élites qui les entourent. Ainsi, il est nécessaire de comprendre que ces objets sont, comme les désigne Manuel Charpy, des « objets-frontières »<sup>13</sup> qui à travers leur matérialité et leurs représentations ouvrent le dialogue entre différents types d'agents (scientifiques et culturels) qui parviennent à constituer une représentation sensible du monde. Ces collectionneurs d'objets amérindiens – qui sont aussi des voyageurs, des fonctionnaires, des scientifiques, ou des marchands – sont tous des hommes issus des élites transnationales. De même, ils ont formé leurs collections d'objets des indigènes en vue de répondre aux questionnements sur les origines de l'être humain.

Ces collections incarnent donc l'esprit de l'époque, l'idéologie de la modernité, aussi bien que la réalité scientifique qui prône la systématisation de la collecte, le classement, l'exposition, et la conservation. Pour ces raisons, les objets étudiés sont transformés en représentations qui donnent à cette étude la possibilité de faire le lien entre le passé, le collectionnisme et les musées. Cela est possible grâce au fait qu'en tant qu'images symboliques, les objets se composent de deux dimensions

---

<sup>11</sup> POMIAN, Krzysztof, *op. cit.*, p. 3.

<sup>12</sup> GERRITSEN, Anne, et, RIELLO, Giorgio, « Introduction : Writing Material Culture History », in GERRITSEN, Anne, et, RIELLO, Giorgio (éd.), *Writing Material Culture History*, Londres, Bloomsbury, 2014, p. 2 : « Objects have meanings for the people who produce and own, purchase and gift, use and consume them. Material culture therefore consist not merely of 'thing', but also of the meanings they hold for people ». Ma propre traduction.

<sup>13</sup> CHARPY, Manuel, « L'objet et ses horizons : La fabrique des objets exotiques à Paris et New York au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue de la culture matérielle*, n°79, printemps 2014, p. 29.

définies par Louis Marin comme transitive, où la signification de l'objet est formée par la société ; et réflexive, où l'objet même participe au processus sémiotique<sup>14</sup>. Ainsi, en suivant l'approche établie par Dominique Poulot, il faut aborder le deuxième point caractéristique de la catégorie « amérindienne » comme une idée atemporelle fabriquée par le savoir occidental en vue de désigner une matérialité inconnue par la France au tournant du siècle. Sans toponymie, filiation culturelle ou datation précises, ces objets sont appréhendés en fonction de leur appartenance « raciale » : celle des ethnies qui ont peuplé le territoire équatorien, et celle des nationalités indigènes qui continuent à y habiter. Il s'agit des objets non-identifiés qui symbolisent le passé et le présent des habitants américains ; et qui sont regroupés dans des collections déterminées par le cadre de l'hégémonie épistémologique.

Ces collections, puis ces musées, se forment effectivement dans un même espace planétaire qui est celui de la science universelle ; troisième aspect de la catégorie « amérindienne » abordé par cette enquête. La « projection planétaire »<sup>15</sup> de la conquête scientifique du monde, entamée par l'Occident et reproduite en Amérique, diffuse le même discours muséal dans ces deux « aires culturelles »<sup>16</sup> qui sont, à la base, distinctes. Leurs histoires (multiples et plurielles) sont ainsi adaptées à ce processus global et au principe qui détermine une l'histoire commune des musées européens et américains. En effet, d'après Jesús Bustamante ces institutions se construisent « à partir des mêmes présupposés scientifiques véhiculées par des institutions qui se reconnaissent entre-elles comme homologues et qui partagent les mêmes espaces et les mêmes codes académiques de discussion, de légitimation et de publication, etc. »<sup>17</sup>.

En vue de saisir les échanges, les croisements, et les adaptations qui lient l'histoire des collections amérindiennes de l'Équateur aux musées franco-équatoriens

---

<sup>14</sup> MARIN, Louis, « Le cadre de la représentation et quelques-unes de ses figures », *Cahiers du Musée national d'art moderne*, 1988, n°24, p. 63 et 68. Consulté en ligne le 22 février 2017 : [http://www.louismarin.fr/ressources\\_lm/pdfs/Cahiers-MNAM88.pdf](http://www.louismarin.fr/ressources_lm/pdfs/Cahiers-MNAM88.pdf).

<sup>15</sup> GRUZINSKI, Serge, *op. cit.*, p. 94.

<sup>16</sup> *Idem.*

<sup>17</sup> BUSTAMANTE, Jesús, « Museos, memoria y antropología a los dos lados del Atlántico. Crisis institucional, construcción nacional y memoria de la colonización », *Revista de Indias*, 2012, vol. LXXII, n°254, p. 18-19 : « a partir de los mismos presupuestos científicos y lo hacen en instituciones que se reconocen mutuamente como homólogas, compartiendo los mismos espacios y códigos académicos de debate, legitimación, publicación, etc. ». Ma propre traduction.

du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut reprendre l'approche des *connected histories*<sup>18</sup> développée par Sanjay Subrahmanyam et Serge Gruzinski. Ces deux chercheurs postulent que les rencontres culturelles sont « des paysages mélangés, souvent déroutants, toujours imprévisibles »<sup>19</sup>. Ce cadre théorique de transferts franco-équatoriens cherchera ainsi à mettre en évidence la manière dont la conscience planétaire incarne le savoir universel et le fait circuler par le biais de l'iconographie matérielle et historique de l'Équateur. Suivant alors l'approche de l'histoire croisée, les collections amérindiennes deviennent des flux transnationaux qui produisent des valeurs et des significations<sup>20</sup> (similaires ou diverses) qui doivent être considérées comme des éléments culturels en lien avec le passé et la mémoire<sup>21</sup>.

Ces matérialités mettent en place une polarité interchangeable entre l'Équateur et la France qui intercale les perspectives (planétaire et locale), multiplie les centres de savoir, et superpose le centre et la périphérie. Elle modifie aussi les interprétations sur l'altérité, raison pour laquelle Serge Gruzinski parle de la « relocalisation »<sup>22</sup> du point de vue lorsque le local et le global sont forgés en parallèle. Cette dynamique synchronique, mais ambivalente, détermine ainsi les différentes manières de collecter, d'échanger, et de former des collections à échelles multiples. Ainsi, sous le discours positiviste – qui prône le rétrécissement des distances et la dynamisation de la circulation des collections, « des marchandises et des plantes »<sup>23</sup> – les collectionneurs d'objets amérindiens démontrent comment ils dynamisent et modulent les réseaux transnationaux.

Il faut également interroger comment la mémoire est un élément participant à la formation des collections et des musées amérindiens, ainsi qu'aux interactions entre l'Équateur et la France au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. L'espace globalisé ouvre ainsi la rencontre, comme le précise Daniel Roche, des « mentalités savantes et populaires, attitudes du peuple et des élites cultivées, sciences riches et expériences des pauvres, [...]oppositions alphabétisées/ non alphabétisées, lisant non-lisant, lisant-

---

<sup>18</sup> SUBRAHMANYAM, Sanjay, « Connected Histories : Notes towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », *Modern Asian Studies*, juillet 1997, vol. 31, n°3, p. 745. Consulté en ligne le 23 janvier 2017 : <http://www.jstor.com/stable/312798>.

<sup>19</sup> GRUZINSKI, Serge, *op. cit.*, p. 93.

<sup>20</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *Antigüedades y nación : Prácticas del coleccionismo, agencia intelectual y sociabilidades científicas. Historias cruzadas desde la región andina (1890-1920)*, thèse dirigée par Pilar García Jordán, Barcelone, Université de Barcelone, 2016, p. 40.

<sup>21</sup> *Idem*, p. 27.

<sup>22</sup> GRUZINSKI, Serge, *op. cit.*, p. 101.

<sup>23</sup> *Idem*, p. 91.

écrivain »<sup>24</sup>. Cet ample regard vise la société toute entière et permet aux voix subalternes (et – ou – ignorées par les historiographies nationales) de surgir et de montrer les divers types d'acteurs qui ont participé dans ce réseau du collectionnisme franco-équatorien. Éclaircir les liens complexes entre la matérialité amérindienne et les divers pôles de production de matérialité et de savoir fait partie des principaux objectifs de cette recherche doctorale.

Membres de l'élite (économique, politique et culturelle), ces agents transnationaux témoignent un dernier processus qui permet aussi d'appréhender les transferts matériels amérindiens et les liens noués entre ces deux aires culturelles. Il s'agit de « la danse de miroirs »<sup>25</sup>, dernier concept théorique utilisé afin de connaître comment se forme le savoir muséal dans ce monde globalisé. Comme l'indique Mary Louis Pratt, les contacts et les échanges entre les Américains et les Européens sont formés à partir de différentes constructions idéologiques qui alimentent réciproquement les connaissances entre les deux pôles. Or, ces échanges sont aussi produits par des rapports de pouvoir<sup>26</sup>, et de ce fait les « découvertes » que les voyageurs européens introduisent en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle sont en réalité des lectures du savoir local déjà interprété. C'est-à-dire que ces « transculturations »<sup>27</sup> arrivent en France comme des « connaissances produites par les américains »<sup>28</sup>, puis elles sont réimportées en Équateur comme du savoir universel, et elles sont enfin réadaptées au contexte local.

Les chapitres suivants vont, par conséquent, éclaircir les « zones de contact »<sup>29</sup> où se sont produits ces modifications épistémologiques ; ils vont aussi identifier les acteurs des croisements matériels ; et finalement, ils vont saisir les manières comment se sont produites ses transformations. Sans tomber dans l'approche raciale du « métissage », ni celle de la dualité de l'altérité diffusée par l'histoire comparée<sup>30</sup>, il

---

<sup>24</sup> ROCHE, Daniel, « De l'histoire sociale à l'histoire socio-culturelle », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Age, Temps modernes*, t. 91, n°1, 1979. p. 19. Consulté en ligne le 14 septembre 2019 : [https://www.persee.fr/doc/mefr\\_0223-5110\\_1979\\_num\\_91\\_1\\_2484](https://www.persee.fr/doc/mefr_0223-5110_1979_num_91_1_2484).

<sup>25</sup> PRATT, Mary Louise, *Ojos Imperiales. Literatura de viajes y transculturación*, Fondo de Cultura Económico, México, 2010, p. 341.

<sup>26</sup> *Idem*, p. 365-366.

<sup>27</sup> *Idem*, p. 32.

<sup>28</sup> *Idem*, p. 256 : « conocimientos producidos por los americanos ». Ma propre traduction.

<sup>29</sup> *Idem*, p. 31.

<sup>30</sup> L'approche de l'histoire comparée a été considérée dans un premier temps pour étudier ces phénomènes culturels ; toutefois, elle ne permettait pas d'approfondir les rapports diachroniques de pouvoir et de domination. D'où le choix d'aborder l'histoire de musées franco-équatoriens à travers l'histoire croisée.

sera néanmoins question de reprendre le schéma du centre et de la périphérie<sup>31</sup>. L'objectif est de comprendre l'esprit d'une époque qui, comme le remarque Dipesh Chakrabarty, définit l'Europe comme « le *locus* de la production du savoir »<sup>32</sup>. Autrement dit, comme la seule autorité capable de valider et de diffuser l'iconographie amérindienne et le savoir muséal au niveau global.

Cette même vision européocentriste est contestée par la tradition latino-américaine développée depuis les années 1980 sous l'angle des études postcoloniaux. Ainsi, dans diverses régions du continent américain, des laboratoires de recherche se sont intéressés à la thématique de l'histoire des musées et à celle de l'histoire des collections. L'Argentine présente, par exemple, de nombreuses recherches sur la création des institutions d'enseignement, scientifiques et nationales, qui ont été réalisées par María Elida Blasco, Susana V. García, María Gabriela Mayoni, Irina Podgorny, et Alejandra Pupio. Le Brésil, de son côté, compte sur les apports substantiels d'Inês Gomes et de Maria Margaret Lopes. Puis, il y a aussi des travaux sur le collectionnisme archéologique appréhendé comme élément fondateur des nouvelles nations américaines qui ont été accomplis par Clara Isabel Botero pour le cas de la Colombie ; par Miruna Achim et Adam Sellen pour le Mexique ; et par Stefanie Gänger et Natalia Majluf pour le Pérou. Enfin, il faut souligner les recherches de María Elena Bedoya, Luis Gerardo Morales, et Amada Carolina Pérez qui s'intéressent aux associations entre l'intellectualisme local et le collectionnisme régional. Ces chercheurs visualisent les phénomènes muséaux comme des systèmes historiographiques subalternes dont les études permettent de comprendre la constitution de l'identité nationale de l'Équateur, du Mexique, et de la Colombie au XIX<sup>e</sup> siècle, respectivement.

Concernant le cas équatorien, les études muséales sont pourtant peu nombreuses. Alexandra Kennedy, Elena Noboa, et María Antonieta Vasquez ont présenté des travaux sur le monde des musées. Or, ce sont les enquêtes historiques de María Elena Bedoya qui, sous l'approche de l'histoire culturelle, définissent les étapes du développement muséal à l'échelle locale et régionale. Ses apports ont démontré que le phénomène équatorien est un processus intermittent et discontinu, développé par les élites locales qui sont connectées avec la science globale. S'y ajoutent aussi les

---

<sup>31</sup> COELHO PRADO, Maria Ligia, « América latina : historia comparada, historias conectadas, historia transnacional », *Anuario digital*, n°3, 2011-2012, p. 20.

<sup>32</sup> Cité par COELHO PRADO, *Idem*.

recherches en anthropologie visuelle de Pamela Cevallos sur le rôle des falsifications et des musées de communauté ; celles en art contemporain de Fabiano Kueva qui mettent à la dérive le statut patrimonial des objets muséaux et des archives ; et celles en anthropologie médico-légale de María Patricia Ordoñez sur les collections des momies et des *tzantzas* dans le domaine public.

Mes recherches participent à de cette discussion pluridisciplinaire et elles proposent de nouvelles réflexions sur la muséalisation des collections amérindiennes (archéologiques et ethnographiques) à l'échelle scolaire<sup>33</sup>, municipale<sup>34</sup>, et transnationale. En effet, mes questionnements à propos de ce type de musées (scolaires, municipaux, et franco-équatoriens) n'avaient pas été posés avant. Pour ces raisons, ils visent à compléter le panorama muséal de l'Équateur en vue de dépeindre sa spécificité au sein de l'historiographie latino-américaine qui jusqu'alors, schématise un système général qui ne peut pas s'appliquer à tous les pays de la région. En ce sens, il faut revendiquer et délimiter les particularités locales et les moments historiques du phénomène équatorien. Pour ce faire, je me base principalement sur les apports de María Elena Bedoya, ainsi que sur les recherches faites en histoire des sciences<sup>35</sup>. Cette triangulation de disciplines me permet d'analyser le circuit franco-équatorien d'objets, « des hommes, des idées, des symboles »<sup>36</sup>, comme le souligne

---

<sup>33</sup> L'histoire des musées scolaires en Équateur est une thématique qui n'a pas été traitée dans le pays, raison pour laquelle j'ai dû visiter les différentes capitales régionales (dont Ambato, Cuenca, Guayaquil, Latacunga, et Quito) afin de faire le point national de la question. Toutefois, l'indifférence des pouvoirs administratifs a abandonné ces institutions depuis des années, entravant de la sorte la recherche scientifique et le développement culturel. Nonobstant cette instabilité politique, j'ai pu suivre mes enquêtes qualitatives et atteindre des résultats qui sont présentés dans le chapitre 3 de cette étude. De même, une partie de mes recherches fera partie du livre *Musées, mémoire et pratiques du collectionnisme. Dialogues et expériences partagées entre le Mexique et l'Équateur* qui est en cours d'édition en espagnol. Organisé par le Centre INAH de Jalisco et le Centre d'Études archéologiques du Collège de Michoacán, je présente dans cette publication le chapitre intitulé « Les collections de matériel scolaire et scientifique des collèges de Latacunga, Guayaquil et Ambato au XIX<sup>e</sup> siècle ».

<sup>34</sup> Concernant l'histoire des musées municipaux, son état lacunaire exigeait aussi une enquête historiographique plus approfondie, me poussant à visiter les capitales régionales (dont Cuenca, Guayaquil et Quito). Cette thématique sera analysée dans le chapitre 2 de cette étude. Concernant le phénomène muséal de Guayaquil, j'ai publié un article paru dans la revue *Apuntes* de l'Université Javeriana en 2019 sur le « Le Musée municipal de Guayaquil (1863-1952) ».

<sup>35</sup> Plusieurs savants équatoriens ont décrit les passages des voyageurs français en Équateur, tout autant, c'est le diplomate et chercheur Darío Lara qui aborde historiographiquement la thématique des échanges scientifico-culturels entre l'Équateur et la France. Après lui, ce sont principalement les travaux en histoire des sciences qui traitent ce sujet dont ceux d'Ernesto Capello, de Carlos Espinosa, de Georges Lomné, d'Elisa Sevilla, et de Francisco Valdez. Nonobstant, elle reste un domaine encore vierge dont certains liens et biographies doivent être encore définis.

<sup>36</sup> ROCHE, Daniel, *op. cit.*, p. 19.



Daniel Roche. De la même manière, il a été question de comprendre les moments qui ont permis la « décontextualisation »<sup>37</sup> de ces objets.

Finalement, il faut aussi préciser qu'en France, il n'y a pas eu de recherches concernant l'histoire des musées équatoriens ou des collections franco-équatoriennes. La tradition historiographique développée par Kristof Pomian dans les années 1970 compte actuellement avec des recherches orientées par l'histoire de l'art qui mettent en valeur principalement le collectionnisme de beaux-arts et l'archéologie gréco-romaine. Nonobstant, il y a des travaux sur le collectionnisme extra-européen faits par Felicity Bodenstein, Julien Bondaz, André Delpuech, Nélia Dias, Fabienne de Pierrebourg, Bénédicte Savoy, et Claudia de Sevilla, dont certains abordent la polémique question de la restitution des collections. Néanmoins, le phénomène muséal de la région sud-américaine reste un domaine peu exploré dont les quelques exceptions sont des thèses dirigées par Dominique Poulot, à savoir celles de Paulina Faba Zuleta sur le patrimoine de Rapa Nui ; de Paz Nuñez Regueiro sur la collecte ethnographique en Argentine et Chili ; de María Paola Rodríguez Prada sur le Musée national de la Colombie ; de Carolina Ruoso sur le MAUC au Brésil ; et de Susana Stussi García à propos du marché de l'art précolombien en Europe au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle (en cours de réalisation). De même, Vanessa Bernal Rodríguez prépare une thèse à l'École du Louvre sur l'histoire des collections péruviennes en France.

Les cas cités sont donc des exemples qui démontrent que les objets amérindiens provenant de l'Équateur est une thématique qui n'a pas été développée par la recherche universitaire, ni par le monde muséal français<sup>38</sup>. D'où l'importance de réaliser la présente enquête historique dans l'objectif de tracer et de définir le

---

<sup>37</sup> GERRITSEN, Anne, et, RIELLO, Giorgio, *op. cit.*, p. 8.

<sup>38</sup> Les expositions en France consacrées à l'Équateur sont peu nombreuses ; elles célèbrent principalement son archéologie et son art baroque qui sont devenus des références culturelles pour la société contemporaine. À Paris, il y a eu trois grandes manifestations : « Richesses de l'Équateur : art précolombien et colonial » présentée de novembre 1973 à février 1974 au Petit Palais ; « Équateur, la terre et l'or » organisée par la Maison de l'Amérique latine de décembre 1989 à février 1990 ; et « Chamanes et divinités de l'Équateur précolombien » qui a eu lieu de février à mai 2016 au Musée du Quai Branly. Avec quarante-trois ans de décalage entre la première et la dernière, ces deux événements ont montrés les collections nationales de la Banque centrale de l'Équateur et qui actuellement font partie du Musée national de l'Équateur. C'est pourquoi, elles ont été organisées avec la participation des fonctionnaires équatoriens comme le muséologue et commissaire Hernán Crespo Toral pour la première, et l'archéologue Santiago Ontaneda pour la dernière. De ce fait, la scène muséale parisienne n'a pas pu se familiariser encore avec ce pays sud-américain. Enfin, le panorama dans le reste de la France ne diffère pas de celui de la capitale puisqu'il y a eu seulement deux expositions dans d'autres villes françaises : à savoir « L'or des dieux, l'or des Andes » qui se déroule à Metz en 1994 ; et « La grâce baroque : chefs-d'œuvre de l'École de Quito » à Nantes en 1999. D'où l'importance d'approfondir les recherches autour de l'Équateur, et notamment celles traitant les collections équatoriennes conservées par le patrimoine français.

noyau des institutions muséales regroupées à Paris. Pour atteindre cet objectif, cette recherche historique devait être aussi un travail à l'échelle transnationale, c'est-à-dire entre l'Équateur et la France, afin de couvrir tous les centres de recherches, les fonds archivistiques (privés et publics), et les musées où se sont produites les interactions scientifiques. Ainsi, c'est la méthodologie qualitative qui est adaptée en vue de recompiler des informations dans ces deux pôles et d'approfondir l'étude des différents types de musées (scolaire, municipal, et transnational). Le traitement de ces informations primaires a été ensuite complété par l'analyse des textes et des objets<sup>39</sup>, ainsi que par des entretiens. Deux types d'entretiens ont été de ce fait organisés : dirigés pour les professionnels des musées dans le but de restituer l'histoire des institutions<sup>40</sup> ; et libres pour les collectionneurs privés afin de redessiner la biographie

---

<sup>39</sup> Parmi les imprévus subis au cours de cette recherche doctorale, il faut noter l'imperméabilité de certaines institutions. Pour des mesures de conservations, le Musée du Quai Branly a numérisé ses archives photographiques et a mis en ligne sa base de données, limitant ainsi l'analyse *in situ* et le contact direct avec les objets analysés dans ce travail. Il faut toutefois signaler et remercier la bonne disponibilité des services que j'ai contacté (Unité patrimoniale des collections des Amériques ; Département Patrimoine et Collections ; et Direction du Développement culturel) afin d'avoir l'accès aux reproductions archivistiques et iconographiques. Une situation similaire s'est produite au Musée Jacinto Jijón y Caamaño de l'Université catholique de l'Équateur, où j'ai pu avoir uniquement accès au centre documentaire, et non pas aux archives, ni aux collections. Pourtant, cette institution privée ne possède pas registres numériques ; facteur qui a limité mon analyse du corpus de la collection de Jacinto Jijón y Caamaño. Puis, il faut aussi signaler des problèmes administratifs présents au Musée scolaire de l'Institut technologique Benigno Malo de Cuenca que je n'ai pas pu visiter car « les clés étaient perdues ». En revanche, dans d'autres institutions publiques l'accès à certaines archives m'a été catégoriquement nié comme par leurs recteurs respectifs sans raisons apparentes, et malgré le fait qu'il s'agit des institutions publiques ouvertes à l'enseignement et la recherche. C'est le cas des archives de l'Institut technologique Bolívar d'Ambato et de l'Institut technologique Mejía de Quito. Enfin, il faut aussi signaler l'abandon financier, logistique et professionnel de certains archives et musées équatoriens comme celui du Musée archéologique de la Maison de la Culture de l'Équateur (antenne Guayas) qui était fermé en 2016 puisque la responsable était malade. De même, le trafic illégal des biens patrimoniaux et les cas de corruption sont des problèmes qui menacent actuellement nombreuses institutions équatoriennes et la recherche scientifique. Ainsi, je voudrais signaler qu'à cause de cette situation d'instabilité administrative, je n'ai pas pu étudier en profondeur ces institutions et des études restent encore à développer autour de leurs collections. Désormais, il faut trouver des solutions pour pallier ces lacunes institutionnelles et initier des nouvelles recherches capables de rendre visible l'importance de ces matérialités pour le développement de l'enseignement et de la culture publiques.

<sup>40</sup> En vue de rencontrer les professionnels des musées, j'ai contacté dans un premier temps leurs institutions par voie téléphonique pour avoir un rendez-vous. Ainsi, lors de mes visites, j'ai présenté un questionnaire rédigé en espagnol et divisé en quatre parties qui abordent le profil de l'interviewé, le fonctionnement du musée, l'histoire de ses collections, et des recommandations pour ma recherche (Annexe n°1). De cette manière, j'ai pu faire les entretiens suivants : le 12 février 2016 à Renée Guaitara (archéologue de la Direction des Musées et Sites archéologiques du Ministère de la Culture et du Patrimoine) ; le 21 février par voie téléphonique à Guillermo Mena (restaurateur de l'Institut national de Patrimoine et Culture) ; le 21 mars par voie téléphonique à Norma Astudillo (conservateur du Musée ethnographique de la Maison de la Culture de l'Équateur) ; le 23 mars à Guido Diaz (directeur des musées de la Maison de la Culture de l'Équateur) ; le 29 mars à José María Jaramillo (directeur du Musée Jacinto Jijón y Caamaño de l'Université catholique de l'Équateur) ; le 20 et 21 avril à Nelson Rueda (responsable du Musée archéologique Antonio Santiana de l'Université centrale de l'Équateur) ; le 29 avril à Myriam Castillo (ancienne responsable du Musée archéologique Antonio Santiana de l'Université centrale de l'Équateur) ; le 25 avril à Oscar Manosalvas et Rosa Ordóñez

des acteurs du collectionnisme amérindien<sup>41</sup>. Ce faisant, la compréhension de toutes ces résultats a été possible grâce à la triangulation de données, de perspectives, et de théories. En les contrastant et en les interprétant, il a été possible d'obtenir des valeurs qui prouvent des constantes qui ont forgé le phénomène muséal transnational, et l'exactitude des événements (et dans le cas contraire, ils ont interpellé de nouveaux récits et de phénomènes historiques). De même, ces références ont permis de démarquer les périodes clés de cette étude et d'interroger de nouvelles possibilités concernant la production muséale<sup>42</sup>.

Ainsi, pendant les deux premières années de ma recherche doctorale, il a fallu compiler des informations méthodologiques et iconographiques à Paris<sup>43</sup>. Ensuite, à partir de la troisième année, l'étude de terrain a exigé de suivre la « traçabilité »<sup>44</sup> des

---

(archéologue et anthropologue du Musée Jacinto Jijón y Caamaño de l'Université catholique de l'Équateur, respectivement) ; le 13 mai à Martha Espinosa (responsable des musées de l'Institut supérieur Mejía) ; le 19 mai à Christian Jaramillo (responsable du Musée zoologique Rafael Betancourt de l'Institut technologique Vicente León), à Alejandro Chulqui et Rodrigo Campaña (assistants des musées de l'École Isidro Ayora), et à Paul García (historien et membre de la Maison de la Culture de l'Équateur, antenne Cotopaxi) ; le 18 mai à Cristina León (directrice du Musée Héctor Vásquez Salazar de l'Institut technologique Bolívar) ; le 01<sup>er</sup> juin à Juan Carlos Pérez (restaurateur du Musée municipal Remigio Crespo Toral) et à Juan Cordero Iñiguez (directeur du Musée des Cultures autochtones) ; le 01<sup>er</sup> et le 02 juin à René Cardoso (directeur du Musée municipal Remigio Crespo Toral) ; le 13 juin par voie téléphonique à Ida Adela Gloor (directrice du Musée Bastión Andino) et à Maruja Largacha (directrice du Musée anthropologique Largacha) ; du 21 au 23 juin et le 9 août à Víctor Hugo Arellano Paredes (directeur du Musée municipal de Guayaquil) ; le 22 juin à Carolina Jervis (conservateur et responsable de la réserve d'archéologie du Musée d'Anthropologie et d'Art contemporain) ; le 24 juin à Melvin Hoyos (directeur du Service culturel de la Mairie de Guayaquil) ; le 28 juin à Ximena Carcelén (responsable du Musée d'Art colonial) ; le 04 juillet à Gabriela Salazar (responsable des musées de la Bibliothèque équatorienne Aurelio Espinosa Pólit) ; le 13 septembre à Adriana Díaz (conservateur et responsable de la réserve de peinture moderne et contemporaine du Ministère de Culture et du Patrimoine de l'Équateur) ; et le 12 mai 2017 à Patricia Villagómez (responsable du Centre culturel Eloy Alfaro). Dans certains cas, j'ai aussi envoyé les questionnaires par voie postale avec moins de succès, mais en général tous ces entretiens ont été fructueux et essentiels à la compréhension du panorama muséal et de la recherche scientifique en Équateur. Ainsi, je tiens à remercier à toutes les personnes citées pour leur temps et leur généreuse collaboration qui m'ont permis de réaliser cette étude.

<sup>41</sup> J'ai contacté Jeannine Cousin, collectionneur et descendante d'Auguste Cousin, pour rétablir la biographie de ses aïeux. Ainsi, nous avons réalisé trois entretiens (le 14 mars, le 29 octobre et le 4 novembre 2019) chez elle à Quito, où nous avons notamment discuté sur l'amitié entre son grand-père Francisco Cousin et Paul Rivet. Je remercie Mme Cousin de m'avoir aidé dans mes recherches en m'ouvrant gentiment les portes de son histoire familiale.

<sup>42</sup> Ce faisant, l'étude comparée (prévu dans un premier temps) a été surpassé par l'analyse croisée. Cette nouvelle entrée a aussi modifié la périodicité de cette étude qui au début couvrait l'intégralité du phénomène muséal équatorien (1847-1969) dans l'objectif de revoir le panorama de ce domaine presque inexploré.

<sup>43</sup> À Paris, les établissements consultés sont : les Archives de la Bibliothèque de l'Institut de France ; les Archives et la Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle ; les Archives diplomatiques du Ministère des Affaires étrangères ; les Archives nationales de France ; les Archives scientifiques du Département du Patrimoine et des collections, et la Médiathèque du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac ; et, enfin, la Bibliothèque du Musée des Arts décoratifs. À tout le personnel des institutions mentionnées j'adresse mes sincères remerciements.

<sup>44</sup> GRUZINSKI, Serge, op. cit., p. 87.

collections en Équateur pour définir les étapes de « transculturations » et de distinguer les acteurs du réseau du collectionnisme franco-équatorien. Plusieurs établissements du pays ont été visités<sup>45</sup> afin de réaliser l'enquête qualitative de documentation historiographique, le dépouillement de la presse de l'époque, le traitement d'archives, et l'observation empirique des collections. Or, la complexité des objets qui sont des « entités dont la nature et l'histoire ne peuvent être comprises et récupérés que partiellement »<sup>46</sup>, et n'ayant pas toujours accès aux collections<sup>47</sup>, les premiers résultats ont dû être complétés par des entretiens individuels et parfois collectifs.

Puis, les deux dernières années ont été consacrées à faire ressortir la pluralité de cette modernité muséale en traitant les sources, notamment les correspondances privées et administratives. Après avoir retracé les dialogues des acteurs muséaux (qui parfois restent unilatéraux), il a été possible de rétablir l'histoire de croisements muséaux ; de profiler la biographie des collectionneurs et des hommes des musées (formation, itinéraires, motivations, et réseaux) ; et d'interpréter les bases de leur « savoir-faire ». Leurs motifs de rentabilité, d'intérêt scientifique, simple curiosité ou patriotisme<sup>48</sup>, ont permis de comprendre et de tracer une typologie des collectionneurs, ainsi que des musées franco-équatoriens. En résumé, l'objectif principal était de

---

<sup>45</sup> Cette étude a identifié quatre types de collections équatoriennes – nationales, municipales, scolaires et privées – localisées à Ambato, Cuenca, Guayaquil, Latacunga et Quito. À **Ambato**, les établissements visités sont : les Archives et les réserves du Musée Héctor Vásquez Salazar, et la Bibliothèque de l'Institut technologique Bolívar. À **Cuenca**, les établissements consultés sont : les Archives et le Centre de documentation du Musée municipal Remigio Crespo Toral ; les Archives historiques et la Bibliothèque de la Ville de Cuenca ; et la Bibliothèque de l'Institut technologique Benigno Malo. À **Guayaquil**, les établissements consultés sont : les Archives historiques et la Bibliothèque de la Ville de Guayaquil, et le Musée municipal de Guayaquil ; le Centre de documentation du Musée d'Anthropologie et d'Art contemporain ; et le Musée archéologique de la Maison de la Culture de l'Équateur (antenne du Guayas). À **Latacunga**, les établissements consultés sont : les Archives historiques de la Maison de la Culture de l'Équateur (antenne du Cotopaxi) ; les Archives et les réserves du Musée de l'École Isidro Ayora ; les Archives et les réserves du Musée zoologique Rafael Betancourt, et la Bibliothèque de l'Institut technologique Vicente León. Enfin, à **Quito**, les établissements consultés sont : les Archives administratives et les réserves du Musée archéologique Antonio Santiana, et les Archives générales et historiques de l'Université centrale de l'Équateur ; les Archives générales de la Maison de la Culture de l'Équateur ; les Archives historiques, la Bibliothèque, le Fonds de Sciences humaines, et les réserves du Ministère de la Culture et du Patrimoine de l'Équateur ; les Archives du Ministère des Affaires étrangères de l'Équateur ; les Archives du Centre culturel Eloy Alfaro ; les Archives nationales de l'Équateur ; la Bibliothèque équatorienne Aurelio Espinosa Pólit ; la Bibliothèque de l'Université catholique de l'Équateur ; la Bibliothèque de l'Université andine Simón Bolívar ; le Centre de documentation et les musées de l'Institut technologique Mejía ; et le Centre de documentation du Musée Jacinto Jijón y Caamaño. À tout le personnel des institutions mentionnées j'adresse mes sincères remerciements.

<sup>46</sup> GERRITSEN, Anne, et, RIELLO, Giorgio, op. cit., p. 9 : « entities whose nature and life story can only partially be understood and recovered ». Ma propre traduction.

<sup>47</sup> *Idem.*

<sup>48</sup> GRUZINSKI, Serge, op. cit., p. 95.

distinguer la manière dont les collectionneurs ont organisé leurs collections amérindiennes et leurs échanges transnationaux.

Ce faisant, trois étapes ont été dégagées en vue de saisir cette dépendance entre le collectionnisme et la muséalisation franco-équatorienne. Une première partie aborde le schéma de la circulation des objets archéologiques et ethnographiques : depuis la collecte, l'acquisition ou la donation, jusqu'à l'exposition scientifique. Ainsi, ce volet se compose de deux chapitres qui interrogent les allers et les retours des voyageurs, des scientifiques, et des collections (amérindiennes et scolaires) comme des moyens pour atteindre la modernisation de leurs nations respectives. Le chapitre 1 est, de la sorte, consacré à la figure du missionnaire scientifique qui est le représentant de la science globale de la Troisième République française. Ce volet décrit alors toutes les étapes accomplies par les voyageurs qui parcourent l'Équateur entre 1875 à 1929, et qui parviennent à pérenniser l'épistémologie de la colonisation occidentale en collectant les matérialités « amérindiennes ». La question de ce premier point est de montrer que ces voyageurs scientifiques sont aussi des agents du capitalisme colonial. Ce faisant, la muséalisation de leurs collections devient de même une conséquence de la globalisation. Puis, le chapitre 2 aborde les limites de l'universalisation du savoir à travers l'exemple de la modernisation de l'enseignement scientifique en Équateur. Les musées scolaires de trois collèges nationaux, et après le Musée archéologique de l'Université centrale, témoignent cette volonté des élites transnationales pour homogénéiser et occidentaliser la naissante République équatorienne afin de l'insérer dans la dynamique libérale de l'époque.

La deuxième partie questionne en deux chapitres les passerelles entre l'institutionnalisation de l'ethnographie et la modernité industrielle. Ces deux volets retracent la formation épistémologique et iconographique de la matérialité culturelle de l'Équateur à Paris lors de l'émergence de des sciences modernes. Ainsi, le chapitre 3 analyse la formation de la représentation nationale de l'Équateur au sein des expositions universelles de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce chapitre cherche à montrer comment les élites françaises et équatoriennes ont construit des images nationales dans un contexte d'apologie du progrès européen. Il sera surtout question de comprendre la place des populations indigènes à échelle locale et internationale. Puis, cette même orientation symbolique sera retrouvée dans le chapitre 4 comme une des caractéristiques définissant la création du Musée d'Ethnographie du Trocadéro qui fait partie de la conquête scientifique de la nouvelle République française. Cette

institution devient ainsi un symbole des aléas politiques et des ambivalences de la composition de la catégorie « amérindienne ». Pour ces raisons, les échanges entre Paul Rivet et son réseau de scientifiques franco-équatoriens seront analysés comme des éléments constitutifs de cette dynamique muséale.

La question des acculturations de la matérialité amérindienne au sein des collections privées, municipales, et nationales dans les deux nations forment la troisième partie de cette étude. Dans les trois derniers chapitres seront alors traités les concepts du collectionnisme et du patrimoine muséal amérindien. Ainsi, le chapitre 5 s'intéresse aux connexions entre le développement de patrimoine national de l'Équateur et la création des musées dans les deux nations. Des exemples précis permettront de constater les limites de cette conception occidentale sur le passé lorsqu'elle est appliquée à d'autres types de matérialités. De même, l'inadéquation du savoir universel sera abordée à travers l'étude du « savoir-faire » des collectionneurs franco-équatoriens subalternes (les *huaqueros* éclairés) dont leurs collections sont des témoignages des échanges entre ces pôles, et des éléments dynamisant la muséalisation de la matérialité amérindienne. En particulier, les objets étudiés vont constituer le noyau équatorien du Musée du Trocadéro, raison pour laquelle le chapitre 7 élucide comment le discours colonial a orienté le phénomène scientifique de cette institution. Finalement, ce volume s'achève avec les conclusions générales sur les échanges réciproques des savoirs transnationaux entre ces deux nations, les mêmes qui ont garanti la formation des musées destinés à conserver la matérialité des ethnies équatoriennes en Équateur et en France.

Bien que la route de cette étude historique a été longue, et en raison de quelques contraintes, ce travail laisse encore quelques questions ouvertes pour des recherches futures. Tout autant, j'espère qu'il permettra à l'avenir de mettre en avant le patrimoine muséal de l'Équateur et celui de la France.

# PARTIE I

## LE CIRCUIT SCIENTIFIQUE D'OBJETS NATURELS, SCIENTIFIQUES ET HISTORIQUES

« La distance et le temps sont vaincus. La Science  
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.  
Le monde est rétréci par notre existence  
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit. »  
Alfred de Vigny, 1844

Au cours de la révolution industrielle, la conquête coloniale du monde s'allie avec la collecte scientifique pour se souscrire aux idéaux universalistes de la modernité. Les objets représentant l'histoire des anciens habitants et des cultures révolues de l'Équateur intègrent de la sorte la catégorie « amérindienne » établie par l'ethnographie et appliquée par le patrimoine muséal française. Cette première partie présente les parcours qui suivis par ces collections depuis l'Équateur vers les vitrines du Musée d'Ethnographie du Trocadéro à Paris.

Le premier chapitre abordera la manière dont les premières missions scientifiques de la Troisième République collectent divers types d'objets et des spécimens équatoriens. L'objectif de ce volet est de montrer comment se sont formées ces collections scientifiques, aussi bien que les réseaux transatlantiques de savoir qui sont exposés dans les deux grands évènements, à visée scientifique, de 1878 : l'Exposition provisoire du Muséum ethnographie, et l'Expositions spéciale du Service des Missions scientifiques. Le deuxième chapitre poursuivra avec les transferts scientifiques entre l'Équateur et la France mais en abordant un autre type de matérialité : les collections scolaires. Cette partie approfondira le fonctionnement des circuits (acteurs, voies, objectifs) en vue d'instaurer un schéma universel.

# Chapitre 1

## Voyager, collecter et exposer

« Tout regard se transforme en une observation, toute observation en réflexion, toute réflexion en une appréhension et ainsi, nous pouvons dire qu'à chaque regard attentif, nous théorisons déjà le monde ».  
Goethe, 1810

L'objectif principal des voyages scientifiques au XIX<sup>e</sup> siècle est le développement des connaissances et des institutions héritées du siècle des Lumières. Les idéaux humanistes du progrès et de la modernité – qui est d'après Daniel Roche la « croyance indéfinie au progrès, le lien indiscuté entre l'accroissement des biens économiques et l'amélioration du nouveau de vie en termes de luttes politiques »<sup>49</sup> – construisent l'esprit de cette nouvelle ère où la science est une valeur nationale, et de prestige social, qui pousse les états européens à vouloir se démarquer l'un de l'autre. Le domaine scientifique détient ainsi un pouvoir symbolique fort, utilisé par chaque pays pour atteindre ses objectifs politiques, économiques, et culturels.

Au nom de la nation et de ses intérêts, la Troisième République française (1870-1940) finance des voyages autour du monde, à l'instar des expéditions botaniques organisées par le Cabinet d'Histoire naturelle dans les années 1720<sup>50</sup>.

---

<sup>49</sup> ROCHE, Daniel, *op. cit.*, p. 16.

<sup>50</sup> DUPAIGNE, Bernard, *Histoire du musée de l'Homme. De la naissance à la maturité (1880-1972)*, Paris, Éditions Sépia, 2017, p. 17. Concernant l'histoire des collections ethnographiques provenant de l'Amérique qui sont musicalisées en France, voir les travaux d'André Delpuech, Nélia Dias, Bernard Dupaigne, Susana Guimarães, Fabienne Pierrebourg, Pascal Riviale, et Claudia de Sevilla qui sous les approches de l'archéologie, l'anthropologie et l'histoire de l'art abordent la question de la muséification de cultures matérielles amérindiennes. Ainsi, d'après le premier ouvrage historiographique de l'anthropologue Ernest-Théodore Hamy, il faut rappeler que les collections provenant des contrées lointaines commencent à être collectionnées dans un endroit unique pour des fins d'érudition et de délectation à partir de la Renaissance quand le roi François I<sup>er</sup> forme son Cabinet des *nouvelletez*. Henri IV poursuit avec cette tradition humaniste en conservant les cadeaux diplomatiques et les curiosités ramenées par les voyageurs dans son Cabinet des *singularitez* qui à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle devient le Cabinet de Médailles et Monnaies de la Bibliothèque royale. À cette époque, l'Histoire naturelle est placée au centre de la pensée occidentale comme le démontrent en 1735 le *Systema Naturæ* du naturaliste Carl von Linné, et la Première Mission géodésique française envoyée en Équateur. Ce nouveau système de connaissance globale donne lieu à la formation en 1729 du Cabinet d'Histoire naturelle du Roi (ancien Droguier du Jardin du Roi et futur Muséum d'Histoire naturelle) pour y abriter les objets collectés par les missions scientifiques qui interrogent les origines de l'être humain, et qui matérialisent les intérêts expansionnistes de la France au Canada, les Guyanes ou



Établie après la défaite militaire contre l'Empire allemand en 1870, la nouvelle République a besoin de structurer son appareil étatique et de se démarquer internationalement du Second Empire (1852-1870). Elle doit alors parfaire son image de puissance républicaine en menant une expansion territoriale dans des régions inexploitées ; ses découvertes scientifiques justifieront cette entreprise coloniale. De cette manière, soutenue par un discours patriotique sur le renouveau politique et économique, la France acquiert de nouvelles richesses matérielles et épistémologiques qui l'insèrent dans le concert des nations qui sont en train de se diviser le monde.

Ce chapitre analyse les manières par lesquelles la République française de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle parvient à se moderniser en voyageant, collectant et en exposant l'autre. En effet, son développement scientifique se fait grâce aux missions qu'elle envoie dans des contrées peu connues comme l'Équateur. Ainsi, la réflexion se pose sur la manière dont ces agents scientifiques – représentants du savoir occidental – parviennent à collecter la culture matérielle de l'Équateur à ce moment d'affirmation nationale. Pour ce faire, deux récits de voyageurs doivent être analysés en particulier, celui de Charles Wiener (1851-1913) et Édouard André (1840-1911), qui organisent des entreprises naturalistes et commerciales au nom de la France et dont leurs collections attestent de leurs explorations sur le territoire américain. Collectés en Équateur, transportés en France et exposés à Paris, ces objets transnationaux témoignent la manière dont ils ont été réunis, le parcours qu'ils ont subi et la présentation qu'ils ont subie avant de devenir des témoignages ethnographiques des peuples étrangers. Ce volet se conclura avec l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques où ils sont vus par le grand public sous une approche occidentale forgeant un *a priori* sur ces cultures extra-européennes, différentes face aux repères culturels français.

---

le Pérou. De la sorte, à partir de 1794, certains intellectuels (comme par exemple, Jacques-Antoine Rabaut-Pomier, Jean-Jacques Barthélemy, André Barthélemy de Courçay) s'intéressent à ces témoignages matériels issus de différentes parties du monde et proposent différents projets ethnographiques en vue de créer le Muséum des Antiques au sein de la Bibliothèque nationale. Ce dessein n'aboutit pas et au XIX<sup>e</sup> siècle, le conservateur de la Bibliothèque, Edme Jomard, reprend cette idée afin de créer un Dépôt de Géographie ; or, les autorités préférèrent le Musée Dauphin (ou de la Marine, ou naval) qui est ouvert 1843 dans le Palais du Musée du Louvre. Par ailleurs, en 1850, le Musée naval ouvre une section ethnographique et la même année le Musée américain du Louvre est créé. Il faudra attendre jusqu'à 1877 pour que le gouvernement décide enfin l'unification des collections étrangères au sein d'une seule et unique institution publique qui répond aux questionnements de l'épistémologie de l'époque. Ainsi, ces diverses propositions démontrent l'évolution intermittente de l'ethnographie française (notamment à Paris puisqu'en province les réussites muséales sont nombreuses) qui sont destinées à conserver, étudier et contempler les objets issus des cultures matérielles créés par autres types de savoir.

## ***1. Découvrir le monde pour la gloire de la France***

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'image du conquéreur militaire du siècle dernier est remplacée par l'idée moderne et plus subtile du découvreur scientifique. Cette figure du « nouveau Colon » est développée par Alexandre von Humboldt (1769-1859) à travers ses expéditions américaines au tournant du siècle. Motivés par les exploits humboldtiens et la course internationale du progrès, les voyageurs français sont prêts à se sacrifier pour la science et leur patrie. Ces expéditions peuvent leur apporter la gloire, scientifique ou morale, et aussi, des richesses matérielles comme des collections scientifiques. Pourtant, il n'est pas question d'un succès économique car dans la majorité des cas les voyageurs font appel à leurs propres fortunes, ou bien ils sont subventionnés par l'État français sous la direction du Ministère de l'Instruction publique.

### **1. 1. Les missions scientifiques en Équateur**

Le Ministère de l'Instruction publique est une institution créée sous la Restauration (1814-1830) qui à partir de la Monarchie de Juillet (1833-1848) établit un Service des Missions scientifiques et littéraires<sup>51</sup>. Devenu le Service des Missions

---

<sup>51</sup> RIVIALE, Pascal, « L'américanisme français à la veille de la fondation de la Société des Américanistes », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 81, 1995, p. 211 et 214. Consulté en ligne le 19 décembre 2017 : [https://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1995\\_num\\_81\\_1\\_1589](https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1995_num_81_1_1589). Comme le souligne Riviale dans ses recherches historiographiques sur l'américanisme français, l'expansion scientifique de la France se réalise par la mise en place des services officiels qui, en partenariat avec le Muséum d'Histoire naturelle créé en 1793, pilotent les missions naturalistes qui font « l'inventaire positive du monde [en commençant] par ses habitants ». Le Bureau des Compagnies savantes, puis le Bureau des Bibliothèques, et à partir de 1842, le Service des Missions scientifiques et littéraires, sont chargés de gérer les missions officielles destinées à découvrir, collecter et théoriser les autres types de savoir (théorique, technique et matériel) présents dans les contrées lointaines. Ainsi, l'américanisme comme courant d'étude scientifique naît à travers les différentes corporations savantes qui s'intéressent aux questionnements sur les origines de l'être humain, notamment à celui du peuplement de l'Amérique. Différentes hypothèses et courants découlent de ces questionnements qui divisent les partisans des théories endogènes (peuplement fait par les habitants locaux) et ceux des théories exogènes (peuplement fait par la migration des habitants d'autres continents). Parmi les sociétés qui mettent en place les bases de cette sociabilité, composée principalement des intellectuels aisés, se trouvent : la Société de Géographie de Paris (1821) ; la Société d'Anthropologie de Paris (1859) ; et notamment la Société d'Ethnologie orientale et américaine (1859) dont certains membres créent une section spécialisée sur l'Amérique qui devient le Comité d'Archéologie américaine (1853) et plus tard la Société Américaine de France (1873). Cette dernière, avec sa corporation mère (la SEOA) et des intellectuels nancéiens, organisent le premier Congrès international d'Américanistes en 1875 à Nancy, en vue de décentraliser et d'internationaliser le savoir. Ce rassemblement présente aussi une exposition d'antiquités américaines qui se transforme en musée mais qui à cause du succès du Musée

et Voyages scientifiques sous la Troisième République, cet organe officiel bénéficie le programme colonial et l'avancement scientifique de la France. Les missions destinées au territoire équatorien se justifient principalement par leur intérêt culturel mais aussi commercial et politique. Afin d'obtenir une mission officielle, la candidature du voyageur, soutenue par le personnel du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, doit être adressée à la Commission du Service des Missions et Voyages scientifiques. Grâce à cela, en 1875, il y a vingt-huit missions françaises destinées à explorer le monde entier : six sont envoyées en Amérique et seulement une en Équateur<sup>52</sup> ; onze en Europe et sept en Afrique<sup>53</sup>. Ces chiffres montrent qu'un budget restreint est destiné à la recherche, et de ce fait une quantité limitée de projets scientifiques est financée par l'État. Concernant les destinations, le gouvernement français s'intéresse plutôt au projet colonial de l'Afrique qu'aux expéditions transatlantiques en Amérique qui sont longues, coûteuses et dangereuses.

Ainsi, pendant la période étudiée (1875-1929), il y a douze demandes de missions scientifiques pour partir en Équateur qui ont besoin des subventions publiques, ou au moins du soutien administratif. Dans les deux cas, les missions reçoivent la catégorie « officielle » et l'appui diplomatique de la France. Lettres d'introduction, laissez-passer, passeports et autres documents garantissent aux voyageurs un « traitement favorable »<sup>54</sup> et une sécurité théorique afin d'étudier des régions où règne l'instabilité politique et la violence sociale. Parmi ces douze demandes, deux sont acceptées à titre gratuit dont : la mission botanique d'Édouard André réalisée de 1875 à 1876, et les recherches archéologiques et anthropologiques de Pierre Reinburg (?-1936) de 1908 à 1911<sup>55</sup>. Les autres dossiers sont

---

d'Ethnographie du Trocadéro (1882) perd son importance dans le milieu scientifique. Puis, comme l'indique Riviale, l'influence des orientalistes est déterminante pour la formation en 1895 de la Société des Américanistes des Paris qui vise l'étude pragmatique et synthétique des peuplades amérindiennes. D'où, les congrès américanistes s'institutionnalisent devenant biennale dans différentes payses ; comme à Copenhague en 1886 où il est fixé le terme technique de « précolombien » en référence aux sociétés qui précèdent l'arrivée des colons européens au XV<sup>e</sup> siècle. Concernant l'histoire de la Société des Américanistes de Paris, voir les recherches de Christine Laurière.

<sup>52</sup> Il s'agit de la mission botanique d'Édouard André qui a lieu de 1875 à 1876. Pour plus d'informations concernant cette exploration, il est conseillé de consulter le carton F/17/2933/2 aux Archives nationales de France ; le dossier Ms 2362 aux Archives du Muséum d'Histoire naturelle ; et le dossier Ms 2436 / I / 62-76 à la Bibliothèque de l'Institut de France.

<sup>53</sup> WATTEVILLE, Oscar de, « Rapport sur le service des missions et voyages scientifiques (1875) », *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, Paris, Imprimerie nationale, t. IV, 1877, p. 10.

<sup>54</sup> LEJEUNE, Daniel, *Edouard André. Les clés d'une réussite*, Paris, Société Nationale d'Horticulture de France, 2009, p. 35.

<sup>55</sup> La mission gratuite et d'archéologie que Pierre Reinburg réalise de 1908 à 1911 a été soutenue par le directeur du Muséum d'Histoire naturelle, Edmond Perrier (1844-1921), et le chef de la Section géodésique du Service géographique de l'Armée, le lieutenant-colonel Bourgeois qui avait participé à

catégoriquement rejetés. Puis, concernant les demandes acceptées pour être financées, il y a : la mission archéologique et d'histoire naturelle d'Alphonse Pinart (1852-1911) et Léon de Cessac (1841-1891) en 1878<sup>56</sup> ; la même la mission « pour rechercher des objets préhistoriques et rapporter des collections anthropologiques recueillies dans un précédent voyage »<sup>57</sup> de Pierre Vidal Senèze (1848-1877)<sup>58</sup> ; la mission commerciale en partenariat avec le Ministère des Affaires étrangères de Charles Wiener en 1880<sup>59</sup> ; et en 1913, la mission météorologique de Milan Rastislav Štefánik (1880-1919) aux Îles Galapagos<sup>60</sup>. Toutes ces missions sont soutenues financièrement par le

---

la dernière Mission géodésique en Équateur. Ses avantageuses références lui donnent la préférence pour réussir sa candidature. Ainsi, Reinburg arrive en juillet 1908 à Guayaquil où il étudie le système hospitalier et de santé publique du port qui à cette époque est ravagé par la peste. De ses recherches, il présente un rapport au président Eloy Alfaro (1842-1912). Puis, à la capitale équatorienne, il organise une expédition au volcan Pichincha ; fait des analyses volcaniques, géologiques et botaniques ; visite la ville de Baños, le volcan Tungurahua et la vallée du Pastaza. Pour des raisons de santé, il est empêché de poursuivre ses études au Pérou et doit retourner en France en passant par le Chili et l'Argentine. Par la suite, Reinburg obtient en 1912 une nouvelle mission pour explorer l'Amazonie péruvienne et développer l'influence française dans cette région. Il remonte alors le Napo et le Curaray ; atteint la région de Canelos, puis Baños et arrive à Quito en juillet 1913. Dans cette ville, il préside le Comité franco-équatorien qui réunit des haut fonctionnaires publics, savants et personnalités célèbres (comme Auguste Cousin, Federico González Suárez, Jacinto Jijón y Caamaño, le président de l'Académie des Sciences, le Prince de Monaco, entre autres) afin de commémorer le travail scientifique des deux missions géodésiques en Équateur. Ils inaugurent donc un monument commémoratif sculpté par Paul Loiseau-Rousseau (1861-1927) qui célèbre les rapports scientifiques entre les deux nations. Reinburg est pourtant obligé de rentrer en France en août 1914 à cause de la guerre. Pour plus d'informations concernant les missions e Reinburg, il est conseillé de consulter le carton F/17/17284 aux Archives nationales de France.

<sup>56</sup> Pour plus d'informations concernant la mission Pinart et Cessac, il est conseillé de consulter le carton F/17/2997 aux Archives nationales de France et le carton 54ADP/4 aux Archives diplomatiques du Ministère des Affaires étrangères.

<sup>57</sup> ANF : F/17/3013, VIDAL-SENÈZE, Mission dans le Haut-Pérou, 1878.

<sup>58</sup> Pierre Vidal Senèze est un jardinier cultivateur et explorateur du Muséum d'Histoire naturelle de Paris qui parcourt l'Amérique à partir de 1869, jusqu'à sa mort en octobre 1877. Dans sa première expédition en Équateur, Vidal Senèze forme des collections de botanique et d'anthropologie dont certaines sont laissées sur place et d'autres sont offertes au Muséum et à la Société d'Anthropologie de Paris. Puis, au cours de sa seconde mission dans la région équatorienne, il explore ce pays en compagnie de Jean Noetzli, ancien préparateur d'Édouard André, avant de mourir brusquement d'une maladie à Guayaquil. Les quelques sources primaires à propos de ce voyageur rendent incertain sa dernière mission mais ses articles scientifiques donnent un aperçu général de ses recherches avant sa mort. En définitive, Vidal Senèze est un voyageur naturaliste qui possède certains éléments de la thématique abordée par ce travail mais il ne sera pas analysé dans cette partie parce qu'il a été envoyé en mission officielle en Équateur avant 1875. Nonobstant, à la troisième partie, il sera question de la donation de sa collection en 1879 au Musée du Trocadéro. Pour plus d'informations concernant ce voyageur, il est conseillé de consulter le dossier 2 AM 1 G1b aux Archives du Muséum d'Histoire naturelle.

<sup>59</sup> Pour plus d'informations concernant la mission de Charles Wiener, il est conseillé de consulter le carton F/17/3014/1 des Archives nationales de France, ainsi que les travaux de Pascal Riviale qui tracent les missions de Wiener tout en dévoilant la complexité du personnage.

<sup>60</sup> Ce scientifique d'origine tchécoslovaque avait réalisé plusieurs missions gratuites pour l'État français et l'Association internationale des Académies afin d'installer un réseau de stations météorologiques dans le Pacifique. Il fait une première demande pour partir en Équateur en 1907, mais elle est refusée à cause du coût jugé trop élevé, et il est envoyé à Tahiti. À cause des problèmes politiques dans cette colonie française, il doit s'installer dans les Îles Galapagos où il parvient à

gouvernement parce qu'elles visent le développement commercial et scientifique qui prône le développement de l'archéologie, de l'anthropologie ou de la météorologie. De même, il s'agit des explorateurs reconnus ou possédant des capitaux (social ou économique)<sup>61</sup> déterminants la réussite de leurs entreprises.

Souvent, les demandes sont déclinées à cause des enjeux financiers ou institutionnels. Par exemple, pour l'expédition « physiologique » de François Viault (1849-1918) posée en 1889 le Ministère lui propose uniquement de l'officialiser à titre gratuit<sup>62</sup>. Pareillement, le docteur Guermarquer, résidant à Quito, sollicite l'aide de la France en 1908 sans aucun résultat parce que la Commission des Voyages doute de ses capacités, et puis Pierre Reinburg réalise déjà une mission similaire à la capitale équatorienne<sup>63</sup>. Enfin, Félix Serret, qui connaît déjà l'Amérique du Sud<sup>64</sup>, demande à trois reprises (1903, 1905 et 1913) l'appui du gouvernement français pour faire des recherches archéologiques en Équateur, mais le Ministère argumente ne pas avoir le budget nécessaire pour financer ses propositions<sup>65</sup>.

Enfin, les autres voyageurs français qui ont visité l'Équateur de 1875 à 1929 ne sont pas pris en compte dans cette enquête historique parce qu'ils ne répondent pas aux critères de cette étude, à savoir : la réalisation d'une mission scientifique – attachée au Ministère de l'Instruction publique, des Affaires étrangères ou au Muséum d'Histoire naturelle de Paris – qui par la suite institutionnalise ses collectes équatoriennes au sein du patrimoine français<sup>66</sup>. Cette première partie est réservée ainsi

---

démontrer les bénéfices maritimes et commerciaux de cette région. Pour plus d'informations sur cette mission, il est conseillé de consulter le carton F/17/17286 aux Archives nationales de France.

<sup>61</sup> Concept défini par Pierre Bourdieu qui théorise quatre types d'avantages que l'environnement social et familial attribue à un agent et qui sont traduits dans les différences et inégalités sociales. Le premier est le capital économique qui représente le patrimoine matériel et financier d'un agent, et qui lui permet d'exercer plus facilement son pouvoir social. Le second est le capital culturel qui participe aussi de cette hégémonie sociale et qui représente le système de connaissances et de pratiques (désignées comme *habitus*) qui différencient les individus et hiérarchisent le savoir en culture légitime et culture populaire. Après, c'est le capital social instauré par un réseau durable de relations et de liaisons qui favorisent les échanges de capitaux et la suprématie des agents sociaux. Le dernier est le capital symbolique qui est l'objectif ultime de tout individu : celui de la reconnaissance de l'autre.

<sup>62</sup> Pour plus d'informations concernant la demande de François Viault, il est conseillé de consulter le carton F/17/3013 des Archives nationales de France.

<sup>63</sup> Pour plus d'informations concernant la demande du docteur Guermarquer, ami et collaborateur de Paul Rivet, il est conseillé de consulter le carton F/17/3013 des Archives nationales de France, ainsi que la correspondance de ce dernier aux Archives du Muséum nationale d'Histoire naturelle.

<sup>64</sup> Serret ramène de ses voyages d'importantes collections archéologiques et anthropologiques offertes à sa ville natale qui les conserve dans le Musée lapidaire d'Arles.

<sup>65</sup> ANF : F/17/17285, Minute de Louis Barthou à Félix Serret, Paris le 17 novembre 1913, p. 3.

<sup>66</sup> Les missions scientifiques en Équateur qui remplissent tous ces critères mais qui ont été constituées au XX<sup>e</sup> siècle seront commentées dans les parties suivantes. Pour cette raison, la mission scientifique de Paul Rivet (membre de la Deuxième Mission géodésique en Équateur), qui a été organisé par

uniquement aux missions qui collectent des objets amérindiens et qui participent dans les premiers événements ethnographiques (expositions et institutions muséales) de Paris à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, comme c'est le cas des expéditions scientifiques de Charles Wiener en Équateur.

## **1. 2. Charles Wiener : explorateur et diplomate**

Charles Wiener est un des voyageurs de cette génération de 1875 qui bénéficie de la colonisation scientifique organisée par l'État français qui l'envoie à plusieurs reprises en Amérique du Sud, et deux occasions en Équateur. Pour ce pays, il obtient tout d'abord une mission scientifique financée par le Ministère de l'Instruction publique en 1875 – dont l'itinéraire sera modifié laissant de côté le territoire équatorien –, et il partira ensuite en tant que représentant du Ministère des Affaires étrangères en 1880. Professeur d'origine autrichienne<sup>67</sup>, Wiener enseigne l'histoire au Lycée Fontanes lorsqu'il a l'opportunité de partir en Amérique du Sud<sup>68</sup> ; mais même s'il réalise une thèse sur le modèle institutionnel de l'Empire inca<sup>69</sup>, il reste néanmoins un amateur dans le domaine de l'Amérique comme il l'avoue lui-même à

---

recrutement ministériel du Service géographique de l'Armée, sera analysée dans la deuxième et troisième partie de cette étude.

<sup>67</sup> AMQB : D002536/41016, VERNEAU, René, « Nécrologie de Charles Wiener », p. 249.

<sup>68</sup> WATTEVILLE, Oscar de, *op. cit.*, 1877, p. 10.

<sup>69</sup> ANF : F/17/3014/1, Notice Biographique, 18 juin 1875, p. 1 bis. À propos de l'histoire du *Tawuantin Suyu* (Empire inca), celui-ci se développe comme un gouvernement centralisé à partir du début XV<sup>e</sup> siècle quand Pachacutec (1428-1471) prend le pouvoir de la confédération d'ethnies qui gouvernait alliées – de par des victoires militaires ou des filiations parentales – la vallée du Cuzco, devenant celle-ci le centre du pouvoir de l'Empire. Pendant son apogée, son extension atteint la région des Pastos (Colombie) au nord, le Chili au sud, et l'Argentine à l'ouest. Concernant les ethnies équatoriennes, elles sont conquises à partir des règnes de Tupac Yupanqui (1471-1493) et de son fils Huayna Capac (1493-1527). Ce dernier naît ainsi en 1467 à Tomebamba, ancienne capitale des Cañaris, consolidant la domination inca sur ces populations du nord. Le culte à l'*Inti* (le Soleil) et la langue commune (le *kechwa*) sont des éléments culturels imposés par les Incas en vue d'établir leur organisation pyramidale et autoritaire sur les peuples vaincus. Nonobstant, ils visent une domination qui intègre les autres cultures et ils font preuve d'une certaine tolérance religieuse tangible à travers les *huacas* (ou divinités tutélaires) qui sont présents dans les différents *ayllus* (foyers regroupés sous l'autorité d'un *curaca* ou chef). Par ailleurs, les Incas se caractérisent par son économie agro-pastorale et tributaire ; par leurs tissages et céramiques à motifs géométriques et zoomorphes ; par leurs imposantes constructions (à savoir une architecture sobre de bâtiments et temples en blocs de pierre) ; ainsi que par leur immense réseau de communication, le *Qhapaq Ñan* (le chemin de l'Inca) qui communique et facilite les échanges entre les quatre coins de l'empire. Leur suprématie militaire est pourtant abolie avec l'arrivée des Espagnols qui profitent de la division politique causée par la lutte pour le pouvoir entre les deux héritiers de Huayna Capac : Huascar (*ca.* 1495-1532) et Atahualpa (1528-1533). Ce dernier, après avoir vaincu son frère aîné, est capturé et assassiné par le colonisateur Francisco Pizarro (1475-1541) mettant fin à la dynastie inca, même si des descendants poursuivent la résistance jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

son ami Henri Wallon (1812-1904), ministre de l'Instruction publique : « Je puis me recommander de l'opinion de M. L. Angrand ancien Consul général et Chargé d'affaires de France en Amérique, qui a bien voulu me fournir les premiers renseignements sur l'ethnographie américaine »<sup>70</sup>. Son témoignage démontre qu'il ne possède pas une formation scientifique nécessaire pour accomplir ce projet et pose la question sur la manière dont il parvient à obtenir l'accord du gouvernement.

Membre de plusieurs sociétés savantes<sup>71</sup>, l'élément décideur de son entreprise américaine est son capital social ; son influent réseau lui sera un véritable avantage tout au long de sa carrière. De ce fait, pour son premier voyage en Amérique, ses amitiés le soutiennent administrativement et scientifiquement comme Léonce Angrand<sup>72</sup> (1808-1886), William Waddington<sup>73</sup> (1826-1894), Oscar-Amédée de Watteville<sup>74</sup> (1824-1901), entre autres fonctionnaires proches du gouvernement péruvien<sup>75</sup>. Ces derniers lui procurent des contacts internationaux<sup>76</sup> et des savoirs scientifiques afin de l'introduire au réseau global des américanistes. Ainsi, ses connaissances assurent sa mission officielle et une généreuse subvention de 14 000 francs, somme bien supérieure à celle attribuée à son adversaire Théodore Ber (1820-

---

<sup>70</sup> ANF : F/17/3014/1, Demande d'une mission archéologique et ethnographique pour l'Amérique méridionale de Charles Wiener au ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts [Henri Wallon], 18 juin 1875, p. 12.

<sup>71</sup> Avant son départ en Amérique, Wiener était membre de la Société de Philologie, de la Société d'Archéologie, de la Société française de Numismatique et de la Société de Géographie de Paris. Ces cercles scientifiques sont aussi des foyers « d'associationnisme » où Wiener a pu faire de bons contacts et se lier d'amitié avec ses futurs mécènes.

<sup>72</sup> Léonce Angrand est un haut fonctionnaire, collectionneur et mécène américaniste qui au cours de ses missions diplomatiques en Amérique parvient à former d'importantes collections d'archéologie, ethnographie et de beaux-arts. Il fait partie d'un vaste réseau international de diplomates, politiques et savants américanistes.

<sup>73</sup> Avant de devenir l'homme politique des années 1870, William-Henry Waddington était un helléniste passionné par la Grèce et l'Asie mineure, régions qu'il connaît personnellement. Ce fonctionnaire était aussi un collectionneur de numismatique, et en 1868, il est nommé membre de l'Académie. Ministre de l'Instruction publique à deux reprises (en 1873 et de 1876 à 1877), il a une influence administrative considérable au sein du Ministère lorsque son ami Charles Wiener présente sa candidature pour voyager en Amérique du Sud en 1875.

<sup>74</sup> Le baron de Watteville est un voyageur et fonctionnaire du Ministère de l'Instruction publique qui entreprend plusieurs projets scientifiques pendant les années 1870 en tant que directeur de la Division des Sciences et Lettres, et membre de la Commission des Missions scientifiques. Il soutiendra ouvertement la candidature de son ami Charles Wiener.

<sup>75</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre d'Emilio Bonifaz à Henri Wallon, Paris le 18 juin 1875, p. 2. Dans cette lettre de recommandation, le chargé des affaires du Pérou en France, Emilio Bonifaz, propose de mettre en contact son ami Charles Wiener avec le colonel Felipe Barreda, commandant de la Garde nationale du Pérou et beau-frère du président de la République Manuel Pardo (1834-1878). La même proposition est faite par rapport à ses connaissances du port de Guayaquil.

<sup>76</sup> Dans la correspondance concernant la mission Wiener (ANF : F/17/3014/1), les détracteurs de Wiener affirment qu'il a renoncé à sa confession juive pour se convertir au catholicisme afin de conserver ses influents amis catholiques.

1900) qui pour une mission similaire au Pérou reçoit uniquement 1 000 francs<sup>77</sup>. En définitive, ce sont ses amitiés, et non pas ses mérites scientifiques, qui influencent la décision du Ministère de l'Instruction publique et l'avenir scientifique de la France et de l'Équateur.

Toutefois, le cas de Charles Wiener est récurrent à l'époque car malgré les efforts de la Troisième République pour établir son système de méritocratie au XIX<sup>e</sup> siècle, les missions scientifiques sont réalisées principalement par des naturalistes ou des aventuriers audacieux qui possèdent un capital social ou patrimonial. Les scientifiques spécialisés sont plus rares puisque la professionnalisation des voyageurs commence à partir des années 1920. Ainsi, Léonce Angrand met à la disposition de Wiener son pouvoir politique et ses connaissances scientifiques pour le « dévouement à la science que nous aimons tous deux également »<sup>78</sup>. La science est l'argument officiel pour les savants comme Angrand, mais quelle est la motivation d'un amateur comme Charles Wiener ?

### **1. 2. 1. Première exploration en Amérique (1875-1877)**

Le 18 juin 1875, Charles Wiener sollicite à la France une « mission archéologique et ethnographique pour l'Amérique méridionale » qui envisage dans un premier temps d'explorer l'Équateur, le Brésil, le Chili et le Pérou. Au début, il était question de débarquer sur la côte équatorienne<sup>79</sup> et de poursuivre la découverte systématique des pays voisins. Dans sa lettre de demande, Wiener reste assez vague sur sa méthodologie scientifique, il signale n'avoir pas la formation académique pour ce type de mission, mais malgré cela il témoigne d'une grande motivation et il fait référence au soutien de ses amis. Bien qu'il ne soit pas un spécialiste de la matière, Wiener possède quelques connaissances théoriques apprises grâce aux récits des missionnaires du XV<sup>e</sup> siècle sur les routes traditionnelles des colonisateurs et premiers voyageurs et, en fonction de ces descriptions, il conçoit l'itinéraire de son expédition qui est confirmée par l'arrêté ministériel du 9 juillet 1875.

Pourtant, lors du projet final, l'Équateur ne figure plus : la mission Wiener ne passe pas par l'Isthme de Panama, comme il avait été indiqué dans un premier temps, et il n'arrive plus sur la côte équatorienne. Au contraire, Wiener débarque à Rio de

---

<sup>77</sup> AMQB : D002536/41015, Biographie de Charles Wiener, p. 1.

<sup>78</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Léonce Angrand à Charles Wiener, Saint Raphaël le 24 avril 1875, p. 3-4.

<sup>79</sup> *Idem*, Lettre d'Emilio Bonifaz à Henri Wallon, Paris le 18 juin 1875, p. 2.



Janeiro en octobre 1875 et il reste au Brésil, de manière imprévue, deux mois afin d'accomplir la demande de l'empereur Pierre II (1825-1891) qui veut que l'envoyé français fasse des fouilles et des collectes dans la province de Sainte-Catherine pour son musée ethnographique. Wiener accepte cette prestigieuse requête et il la justifie auprès du Ministère comme un moyen d'élucider les liens culturels entre les ethnies brésiliennes et les Incas<sup>80</sup>. Pourtant, cette décision place ses ambitions personnelles avant les objectifs de la mission et ceux de la France.

Après avoir conclu ses services au Brésil, Wiener passe par Valparaiso où il réalise des observations archéologiques<sup>81</sup> ; et en février 1876, il arrive au Pérou pour étudier les nécropoles d'Ancón, Pachacamac, Infantas, Tambuinga, Paramonga, Chimu Capac, Grand Chimu, et Moche<sup>82</sup>. Or, l'exploration des fouilles est un travail minutieux qui exige du temps et Wiener se presse pour obtenir une nouvelle prorogation du gouvernement grâce à son frère Henri Wiener qui l'assiste dans ses démarches administratives à Paris, et qui demande au directeur du nouveau Service des Missions et Voyages scientifiques, Oscar de Watteville, des lettres d'introduction pour Guayaquil, Quito et la Colombie<sup>83</sup>, prouvant l'ambition de son frère Charles pour poursuivre son voyage au nord. Pourtant, ce dessein ne s'accomplit pas car après le Pérou, où il visite les villes principales et les monuments les plus connus, il part en Bolivie où il étudie l'ancienne cité de Tiahuanaco et escalade le mont Illimani. Ce dernier exploit lui vaut les critiques de ses collègues et le scepticisme de l'Académie<sup>84</sup>.

Quand Charles Wiener rentre en France en août 1877, vingt-trois mois s'étaient écoulés au lieu des quatorze mois prévus. Pourtant, il n'a pas pu réaliser son projet initial de visiter l'Équateur, mais il parvient tout de même à collecter des « antiquités péruviennes »<sup>85</sup> qui sont envoyées à Paris avec les collections archéologiques de Léon Quesnel et de Théodore Ber<sup>86</sup>. Les collections que Wiener forme au cours de cette première mission scientifique, par ses fouilles et ses

---

<sup>80</sup> WATTEVILLE, Oscar de, *op. cit.*, 1877, p. 7.

<sup>81</sup> AMQB : D002536/41015, Biographie de Charles Wiener, p. 1.

<sup>82</sup> Ces sites archéologiques sont largement exploités par les scientifiques européens au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment Ancón qui est visité par beaucoup d'archéologues allemands entre 1874 et 1875 comme l'indique dans sa thèse María Elena Bedoya.

<sup>83</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre d'Henri Wiener à Oscar de Watteville, Paris le 18 novembre 1876, p. 1.

<sup>84</sup> MAUNOIR, Charles, « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. XV, janvier-juin 1878, p. 312-313.

<sup>85</sup> MALTE-BRUN, V. A., « Actes de la Société. Extraits des procès-verbaux des séances. Séance du 3 mai 1876 », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. XI, janvier-juin 1876, p. 672-673.

<sup>86</sup> AMQB : D002536/41016, VERNEAU, René, « Nécrologie de Charles Wiener », p. 250.

acquisitions, se composent d'environ 2 500 à 4 000 pièces, et il les offre au Musée américain du Louvre<sup>87</sup>. Mais à leur arrivée en France, elles sont déposées dans les différents locaux du Ministère de l'Instruction publique, notamment dans ses magasins de la rue Surcouf, à cause du manque d'espace dans les institutions publiques.

Dans une lettre adressée à de Watteville, Wiener y explique les projets qu'il envisage pour ses objets dont la formation de collections américaines dans tous les musées français<sup>88</sup>. Il pense effectivement affecter les doubles du Louvre aux musées de province pour que la France puisse développer le domaine ethnographique dans tout son territoire, et de cette manière, concurrencer avec les autres nations, notamment avec les musées de Bruxelles et de Berlin. À son retour en France, Charles Wiener est salué par les résultats matériels de sa mission, avant même la publication de ses travaux ; et il est décoré Chevalier de la Légion d'honneur le 15 juin 1878 grâce à la proposition d'Oscar de Watteville pour ses recherches en Amérique du Sud. La même année, il est aussi élu membre titulaire de la Société d'Anthropologie de Paris<sup>89</sup>. Son succès le situe alors avec les grands noms scientifiques de la nation<sup>90</sup>.

### 1. 2. 2. Mission au Napo (1879-1880)

L'année 1878 est un moment décisif pour Charles Wiener qui après sa participation à l'Exposition universelle consolide sa renommée internationale et

---

<sup>87</sup> Comme le démontre la correspondance de la mission Wiener, ce voyageur connaît le conservateur du Département des Antiquités du Musée du Louvre, Félix Ravaisson. Ainsi, dès 1876, il lui destine certaines caisses pour la section américaine du Louvre. En effet, ce département est créé le 26 mai 1850 sous le nom du Musée d'Antiquités mexicaines du Musée du Louvre, et l'année suivante il devient le Musée d'Antiquités américaines. Ce Musée est dirigé par le conservateur Adrien de Longpérier jusqu'à 1877 quand il ferme ses portes pour faire place au futur Musée d'Ethnographie.

<sup>88</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Charles Wiener à Oscar de Watteville, Upaca le 18 juin 1875, p. 1 bis.

<sup>89</sup> RIVIALE, Pascal, *op. cit.*, 1995, p. 215 et 216. La Société Anthropologique de Paris (SAP) a été fondée en 1859 par l'anthropologue Paul Broca (1824-1880) au moment où s'institutionnalise à Paris l'anthropologie comme une science de synthèse vouée à l'étude de toutes « les questions relatives à l'histoire naturelle de l'homme ». Cette Société se définit ainsi par ses travaux anatomiques sur les caractères physiques de l'espèce humaine, et par son approche polygéniste (qui croit les origines multiples de l'être humain). De l'autre côté, la position polygéniste (qui défend une origine commune), est soutenue par le naturaliste Armand de Quatrefages (1810-1892), doyen de la première chaire d'anthropologie du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, qui s'intéresse aussi à l'étude de la culture matérielle des « peuples primitifs ». Son disciple Ernest-Théodore Hamy poursuivra son ouvrage au sein du futur Musée d'Ethnographie de Paris. Toutefois, les deux postures essayent d'expliquer les différences raciales entre les humains par une approche anatomiste qui définira donc l'épistémologie de l'époque face aux sujets et objets d'autrui.

<sup>90</sup> Dès la fin de 1877, il est question de la création d'un Muséum ethnographique destiné à recevoir les collections extra-européennes dont celle de Charles Wiener. Ce nouveau projet coïncide avec l'organisation de l'Exposition universelle de 1878. Cet épisode sera étudié dans les chapitres 3 et 4 de cette étude.

obtient le poste consulaire de la légation française à Guayaquil, port principal de la République de l'Équateur. Monsieur Meurant, directeur des consulats, lui avait indiqué que cette position diplomatique avait un potentiel stratégique dans la région et que la mission française devait être réactivée bientôt. Ses amitiés soutiennent son nouveau projet – notamment Waddington qui est le ministre des Affaires étrangères depuis 1877 –, et il est nommé vice-consul de France à Guayaquil en octobre 1879. Profitant de ses nouvelles fonctions, Wiener réussit à avoir une deuxième mission en Équateur, de caractère commercial, qui consiste à faire la reconnaissance des affluents équatoriens du Haut-Amazone<sup>91</sup> afin de trouver des nouvelles voies fluviales capables de dynamiser le commerce entre les villes andines de l'Équateur et la France. Cette nouvelle opportunité permet à Wiener de se bénéficier du statut diplomatique pour reprendre ses recherches scientifiques initiées en 1875<sup>92</sup>.

Après un long voyage transatlantique<sup>93</sup>, Wiener débarque à Guayaquil au début de 1880 où il reste un mois pour exercer ses premières démarches diplomatiques, connaître les produits d'exportation et le marché local, étudier les mœurs et les coutumes des habitants, et établir des relations commerciales. Il quitte le port équatorien pour la capitale le 11 mars de la même année<sup>94</sup> et à Quito, il se lie d'amitié avec les personnalités les plus en vue, notamment avec Auguste Boulard, chargé de la mission consulaire de France. Boulard le met en relation avec un jeune aventurier qui depuis 1879 explorait le continent américain<sup>95</sup> : il s'agit de Gabriel de Gunzburg, un baron issu d'une dynastie de banquiers russes qui fut élevé en France. Gunzburg se met à disposition de Wiener<sup>96</sup> et, du 5 au 26 avril 1880, ils partent de Quito à Manabí pour étudier cette région côtière et former des collections

---

<sup>91</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Charles Wiener à L. Flûry-Hérard, Quito le 20 mai 1880, p. 1. Le Haut-Amazone est un carrefour régional et une voie de passage entre l'Amérique du Sud et l'Océan Atlantique.

<sup>92</sup> *Idem*, Lettre de Charles Wiener à Oscar de Watteville, Paris le 12 août 1878, p. 2-3.

<sup>93</sup> Charles Wiener fait des descriptions détaillées de son voyage en Équateur qu'il publie à plusieurs reprises dans le magasin d'illustration *Le Tour du Monde*. Tous ces articles sont recueillis dans un ouvrage intitulé *Amérique pittoresque* qui est publié en 1884 avec d'autres récits de voyageurs scientifiques comme celui d'Édouard André.

<sup>94</sup> *Idem*, JOLLY, Raoul, « Voyages et missions scientifiques, Charles Wiener », *Le Voltaire*, 21 octobre 1882, p. 1.

<sup>95</sup> WIENER, Charles, « Viaje al rio de las Amazonas y a las cordilleras (1879-1882) », in COLLECTIF, *América pintoresca, descripción al nuevo continente por los más modernos exploradores*, Barcelone, Montaner y Simon Editores, 1884, p. 20.

<sup>96</sup> WIENER, Charles, « Routes dans l'intérieur de la République de l'Équateur. Lettre de M. Ch. Wiener, vice-consul de France à Guayaquil », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. I, juillet-décembre 1880, p. 456.

d'ethnographie et d'ornithologie qui sont tout de suite envoyées à Guayaquil<sup>97</sup>. La réussite de cette première exploration persuade Wiener des capacités de Gunzburg et décide sa participation dans sa mission au Napo. Ce dernier est alors chargé de constater la praticabilité du chemin vers l'Amazonie en sortant de la ville *serrana* de Riobamba (province d'Ibarra) pour arriver au village de Pevas où les deux voyageurs devaient se retrouver<sup>98</sup>.

De son côté, Wiener sort de Quito le 23 mai 1880 et il se dirige vers l'Amazonie avec un grand cortège composé d'assistants (Joseph Geoffroy, intendant ; Agustín Cocha, guide ; Monsieur Pallares, interprète de kichwa ; Francisco Olalla, préparateur reconnu), un groupe d'ouvriers indigènes et plusieurs mules pour porter les provisions (Figure n°1). Après avoir traversé la cordillère, le groupe de Wiener arrive dans la ville orientale d'Archidona et commence le voyage fluvial sur le Napo jusqu'à Pevas où ils ne trouvent aucune trace de Gunzburg<sup>99</sup>. Décidé toutefois de retrouver leur camarade, Wiener avance jusqu'à Para (carrefour brésilien et porte d'entrée des produits venant de l'est) pour demander un paquebot à l'empereur Pierre II et faire pas en arrière. Or, étant obligé de rentrer à Guayaquil pour reprendre son service consulaire, Wiener arrive à Moyobamba, au Pérou, sans Gunzburg.

Malgré ce grave contretemps, les résultats collectés par ces deux voyageurs aux cours de ces expéditions ont été sauvés et ils font actuellement partie des collections nationales de France, notamment, leurs collections ethnographiques. En effet, au cours de sa navigation dans l'Amazonie, Wiener rencontre différentes nationalités indigènes qui lui servent de main d'œuvre, ainsi qu'à se ravitailler en prévisions. Il croise, par exemple, à l'aller les Ohas et Dahuas ; et à son retour, les Cuambizas, les Ahuarunas, les Murattos, les Zaparos, et les Simarones<sup>100</sup>. Ces contacts lui permettent d'étudier ces cultures – dont il fait des dessins et prend des photographies qui sont mentionnés dans ses rapports<sup>101</sup> –, et de se procurer des objets pour ses collections. Les observations scientifiques de Wiener sont cependant imprégnées par le discours du conquéreur où il traite les indigènes d'oisifs, de voraces (ivrognes et affamés), et d'ambitieux.

---

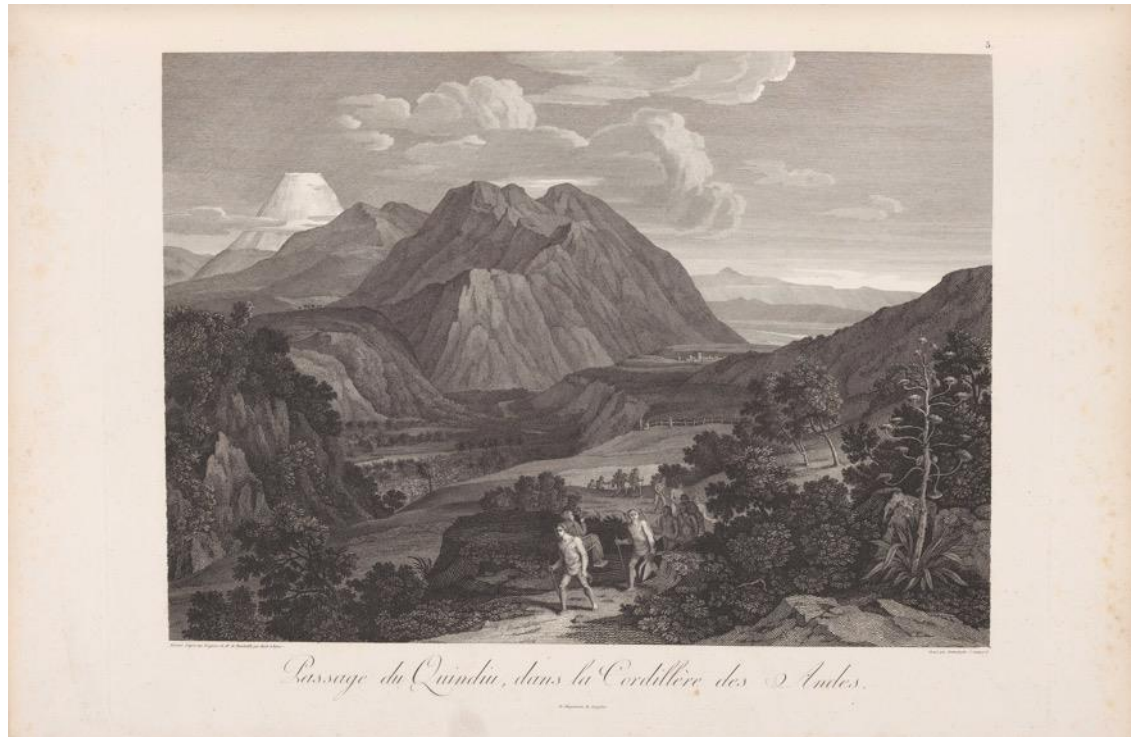
<sup>97</sup> WIENER, Charles, *op. cit.*, 1880, p. 456.

<sup>98</sup> *Op. cit.*, 1884, p. 20.

<sup>99</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Charles Wiener à Horace de Choiseul, Pará le 9 octobre 1880, p. 12.

<sup>100</sup> *Idem*, JOLLY, Raoul, *op. cit.*, p. 2.

<sup>101</sup> Toute cette documentation n'a pas été encore localisée comme il m'a été confirmé par le spécialiste de Charles Wiener, le chercheur Pascal Riviale, que j'ai contacté en 2018.



**Figure n°1** : Koch, « Passage du Quindiu, dans la Cordillère des Andes », gravure, 1810. Archives photographiques du projet « Archivo Alexander von Humboldt » de l'artiste équatorien Fabiano Kueva<sup>102</sup>.

Même dans ses descriptions sur le paysage, il tient ce registre dévalorisant comme lorsqu'il dénonce le désintérêt de l'État équatorien et de ses citoyens sur leur territoire : « Ni le Gouvernement ni les individus ont tenté de conquérir ces terres en employant les bras et les capitaux nécessaires »<sup>103</sup>. Son jugement discrédite ainsi la capacité de la nation équatorienne à administrer son territoire toute seule et justifie, voire annonce, la conquête économique que les investisseurs européens vont établir dans l'Amazonie afin d'exploiter les richesses naturelles de l'Équateur. Ce faisant, sa mission dans le Haut-Amazone, plaque tournante commerciale et régionale des richesses extractives, est un succès. Sur le plan géographique, il parvient à faire la levée du Napo, du Morona et du Pastaza<sup>104</sup> ; commercialement, il réalise des observations pour dynamiser les routes fluviales et le marché entre l'Équateur et la France<sup>105</sup> ; et à propos de ses recherches zoologiques et ethnographiques, il réussit à

<sup>102</sup> HUMBOLDT, Alexander von, *Vues des cordillères, et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, Paris, F. Schoell, 1810, 350 p., 67 pl.

<sup>103</sup> WIENER, Charles, « Exploration du Rio Napo. Lettre de M. Ch. Wiener, vice-consul de France à Guayaquil, au ministre des affaires étrangères », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. I, janvier-juin 1881, p. 170.

<sup>104</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Charles Wiener à Xavier Charmes, à bord de la chaloupe La Parisienne le 19 avril 1881, p. 2.

<sup>105</sup> D'après les remarques de Wiener, le développement économique de cette région se doit aux entreprises agricoles installées autour de la rivière Napo, aux concessions territoriales, à la main

préparer des animaux et à collecter des objets des ethnies indigènes de la région amazonienne qui vont être amenées à Paris.

Au cours de cette mission commerciale, Wiener poursuit aussi ses démarches de naturaliste et collecte 1 000 spécimens d'ornithologie et une collection d'« objets très-rares provenant de tribus presque inconnues »<sup>106</sup>. Grâce à l'aide des savants locaux, à savoir les missionnaires jésuites qui connaissent et dialoguent avec les peuples indigènes, Wiener réussit à former d'importantes collections d'objets amérindiens de l'Équateur. Par exemple, il s'empare de la collection du missionnaire Luigi Pozzi qui est constituée de « lances, de flèches et de javelots des Indiens payens, de leurs vêtements, tissus, ornements et ustensiles de cuisine, ainsi que d'oiseaux et de singes embaumés et d'un petit crocodile »<sup>107</sup> qu'il offre après à la France comme des témoignages de son exploration scientifique dans l'Amazonie équatorienne.

De même, d'autres missionnaires d'Archidona et du Tena<sup>108</sup> lui offrent aussi des oiseaux et divers animaux de l'Amazonie<sup>109</sup>. Ces cadeaux, ainsi que le reste de ses collections, deviennent propriété de la France, et le Ministère des Affaires étrangères est leur administrateur en tant que mécène de Wiener. Toutefois, ce dernier parvient à négocier avec les autorités et il persuade le Ministère de l'Instruction publique d'acheter ses collections ethnographiques. Le ministre Jules Ferry (1832-1893) les destine ainsi au Muséum d'Histoire naturelle et au nouveau Musée d'ethnographie du Trocadéro<sup>110</sup> ; et il charge Xavier Charmes (1849-1919), directeur du Bureau des Travaux historiques et des Sociétés savantes, d'organiser et de classer ces objets qui par la suite deviendront le noyau équatorien du patrimoine ethnographique français.

### **1. 2. 3. Dernières années au consulat de Guayaquil (1880-1882)**

Bien qu'il ait parcouru l'Amazonie équatorienne en prélevant des données et des statistiques géographiques et commerciales pour la France, Wiener n'exerce ses fonctions diplomatiques au consulat de Guayaquil qu'à partir de septembre 1880. Il y retourne pour se consacrer aux tâches administratives en tant que représentant français. Il poursuit en parallèle ses explorations scientifiques et visite les provinces côtières

---

d'œuvre chinoise, et aux placements des capitaux étrangers. Ces explications sont développées dans le compte-rendu « Amazone et Cordillères » qu'il présente au Ministère des Affaires étrangères en 1883.

<sup>106</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Charles Wiener à Paul Bert, Guayaquil le 22 décembre 1881, p. 2.

<sup>107</sup> *Idem*, Lettre de Luigi Pozzi au père Tailhau, Napo le 19 février 1882, p. 3.

<sup>108</sup> *Idem*, p. 2.

<sup>109</sup> Toutefois, le père Pozzi se plaint plus tard de l'ingratitude éprouvée par Wiener envers sa confrérie qui lui a servi et aidé lors de son séjour au Napo.

<sup>110</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre d'Henri Wiener à Jules Ferry, Paris le 9 juillet 1880, p. 2-3.

d'El Oro et de Manabí ; et au sud, celle de l'Azuay. Wiener réalise ses excursions en compagnie des connaisseurs expérimentés comme Alcides Destruge (1828-1901), consul du Venezuela à Guayaquil<sup>111</sup>, avec qui il se lie d'amitié en raison de leurs intérêts communs. De ce dernier il tient une opinion favorable et il dit que c'est « un des hommes les plus savants de l'Amérique du Sud »<sup>112</sup>. Personnalité respectée et reconnue par ses travaux scientifiques, son réseau diplomatique et son influence financière dans toute la région, Alcides Destruge est un médecin et journaliste vénézuélien de père français, ainsi qu'un collectionneur passionné par les antiquités et l'histoire naturelle. Ensemble, les deux explorateurs remontent en février 1882 le fleuve Daule jusqu'au village de Balzar<sup>113</sup>, et ils collectent des objets amérindiens que Wiener ramène à Paris pour les exposer dans le Musée du Trocadéro.

Par ailleurs, les prochaines explorations que Wiener réalise en Équateur au cours de sa période de vice-consul ont lieu en mars et avril 1882. La première part de Quito à Guayaquil et parcourt la région des indigènes Tsáchilas<sup>114</sup>; et la seconde, il va de Guayaquil à Cuenca. Ses missions à l'intérieur du pays sont néanmoins interrompues par le coup d'état du président Ignacio de Veintimilla (1828-1908) qui l'oblige à rentrer à Guayaquil pour veiller à la sûreté de ses compatriotes. Sa participation au cours de ce conflit – il « sauve quarante et une personnes poursuivies par le dictateur »<sup>115</sup> – lui vaut les félicitations de son Ministère.

Pourtant, si les aptitudes diplomatiques de Wiener sont applaudies par le gouvernement français, en revanche ses résultats scientifiques sont critiqués par ses collègues. La polémique suscitée entre lui et Théodore Ber en Bolivie lors de son premier voyage discrédite même la science française dans la région :

---

<sup>111</sup> Alcides Destruge est un savant et diplomate équatorien qui exerce ses fonctions au Consulat du Venezuela jusqu'à 1894 ; il est aussi consul des États-Unis en 1883 ; et consul du Royaume d'Italie de 1885 à 1890. Concernant la biographie de ce personnage, elle sera traitée plus en détail au chapitre 6 de cette étude afin de montrer sa contribution aux échanges scientifiques et culturels entre la France et l'Équateur.

<sup>112</sup> WIENER, Charles, « Correspondance », *Revue d'Ethnographie*, Paris, Ernest Leroux, t. I, 5 octobre 1882, p. 455. Concernant ce personnage emblématique du collectionnisme équatorien, il sera analysé dans les chapitres 6 et 7 de cette étude.

<sup>113</sup> CONSEIL NATIONAL DE CULTURE, *Ecuador en las páginas de Le Tour du Monde*, Quito, Imprenta Mariscal, 2011, p. 340.

<sup>114</sup> Désignés de manière dépréciative comme *Colorados*, en raison des coiffes rouges que les hommes portent et qu'ils se font avec une pâte d'achiote (*Bixa orellana*), cette ethnie habite dans la province de Santo Domingo de los Tsáchilas (entre la côte et la cordillère occidentale) et ils parlent le *tsafiki*.

<sup>115</sup> ANF : F/17/3014/1, [Biographie de] Wiener Charles, p. 3.

[José Rosendo Gutiérrez<sup>116</sup>] rit également d'un ministère qui charge d'une commission scientifique un individu inconnu dans les lettres et les sciences, qui vous [Ber] a calomnié avec la plus lâche bassesse en disant que vous avez volé un livre intitulé « Ruines de Tiaguanaco ». Heureusement personne n'est tombé dans le piège, et ici on l'a mal jugé.<sup>117</sup>

L'incident avec Ber est mal perçu dans les deux continents et il sème le doute au sein de la communauté scientifique française qui ne croit pas à l'ascension de Wiener au mont Illimani et qui lui réfute certains de ses travaux. Avec le temps, son second voyage est aussi contredit comme lorsque le voyageur-horticulteur Édouard André, qui réalise une mission scientifique en Équateur en 1876, présente une lettre le 4 février 1881 à la Société de Géographie qui contredit la publication de Wiener du 10 octobre 1880 où il indique avoir réalisé « le premier itinéraire complet levé dans toute sa dimension à travers l'Amérique équatoriale »<sup>118</sup>. Pourtant, comme le précise André, ces voies sont praticables depuis longtemps et lui-même avait traversé la route entre Quito et l'Océan Pacifique avant Wiener.

Également, le père Pozzi dément la découverte de cette voie commerciale dont Wiener s'attribue l'autorité et argumente que ce chemin est connu et fréquenté par les habitants depuis longtemps, et qu'il a été historicisé à l'école par le manuel, ainsi que la carte (Figure n°2), d'un des premiers géographes du pays Manuel Villavicencio (1804-?) :

nouvelle découverte une chose qui, même avant la naissance du fameux découvreur Wiener, était connue du premier gamin ecuadorien venu fréquenter les Ecoles. Car dans la Géographie de l'Ecuador de M. le Docteur Villavicencio, imprimée dans l'Amérique du Nord en 1848 et qui sert de livre de classe dans les Ecoles, il se trouve aussi ce fait.<sup>119</sup>

L'argumentation de Pozzi prouve que Wiener a dû trouver ces informations dans les travaux des scientifiques équatoriens, ainsi que grâce aux habitants de cette région qui connaissent et dominent le territoire, de la même façon que les missionnaires religieux, les *hacendados*<sup>120</sup>, ou bien les *cargueros* (Figure n°1).

---

<sup>116</sup> Avocat de profession, le docteur Gutiérrez (1840-1883) est un des principaux savants de la Bolivie et sa bibliothèque spécialisée en histoire est une référence pour tous les scientifiques de la région.

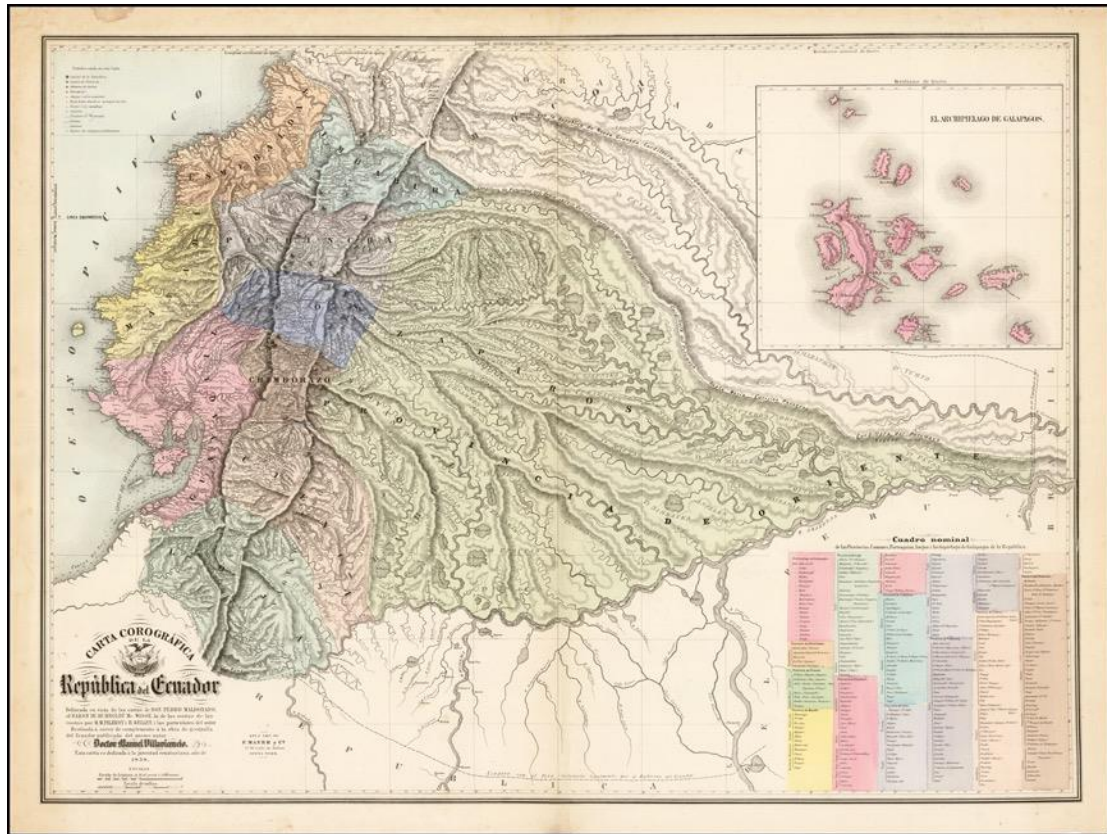
<sup>117</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Pascal Con[ ?] à Théodore Ber, La Paz le 17 octobre 1877, p. 2.

<sup>118</sup> WIENER, Charles, *op. cit.*, 1880, p. 172.

<sup>119</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Luigi Pozzi au père Tailhau, Napo le 19 février 1882, p. 6.

<sup>120</sup> Propriétaires des grandes exploitations de terrains et membres des puissantes familles coloniales.





**Figure n°2 :** Manuel Villavicencio, *Carte chorographique de la République de l'Équateur*, 1858.  
Fonds de Sciences humaines du Ministère de Culture et du Patrimoine, Quito.

La figure du *carguero*, guide et colporteur qui porte sur ses épaules les voyageurs et ses affaires, est reprise dans les représentations artistiques sous le registre pittoresque du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette image expose ainsi les rapports de force établis entre les voyageurs et les locaux qui sont embauchés par ces explorateurs pour qu'ils les guident à travers un territoire difficile, et des fois même infranchissable à cause des conditions climatiques et géographiques. Grâce aux savoirs des locaux, les voyageurs parviennent à se déplacer dans ces terres inconnues et ils assimilent les traditions des locaux, que plus tard ils révéleront à l'Occident comme des découvertes personnelles. Autrement-dit, les voyageurs effacent leurs sources primaires (la science locale de peuples ancestraux) afin d'occidentaliser les sciences (comme la cartographie, la géologie, la botanique, entre autres) et de dynamiser les échanges scientifiques <sup>121</sup>. Mary Louise Pratt souligne effectivement que les voyageurs

<sup>121</sup> La négation du savoir local entre les voyageurs scientifiques et les habitants du continent américain se produit depuis leurs premières rencontres culturelles. Ces « zones de contact », comme les définit Mary Louise Pratt, se visualisent dans les travaux des missionnaires religieux et des militaires de la Renaissance comme ils ont été analysés par Tzvetan Todorov, pour le cas du Mexique, dans *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Concernant l'Équateur moderne, ces rapports asymétriques se traduisent par exemple dans les échanges entre le scientifique et gouverneur de la province d'Esmeraldas, Pedro Vicente Maldonado (1704-1748), et le géodésique Charles Marie de La

coloniaux nient la transmission des informations qu'ils ont reçue par les locaux en les rendant invisibles par la figure de l'absence ou l'anonymat, ou bien par celle des masses et du collectif.

Ainsi, le geste de Wiener de s'approprier des savoirs des locaux – des gens qui l'entourent et le guident dans sa mission – participe de ce discours colonialiste. Cela est le cas, par exemple, du siège cérémonial en pierre (Figures n°3 et 72) qu'il s'empare de la province de Manabí lorsqu'il explore les ruines de la culture manteño-huancavilca<sup>122</sup> en compagnie d'Alcides Destruge, mais qu'il désigne dans un article comme une pièce appartenant à la culture des Cañaris<sup>123</sup> dont il considère être des descendants des Tsáchilas qui habitent le centre-nord de l'actuel Équateur<sup>124</sup> :

Je crois que les sièges de Manabi sont des restes du troisième point civilisé de la côte, qu'ils appartiennent à l'art des *Canaris*, rois dont la résidence était plus au sud, probablement dans les environs de Cuenca [...] Je crois enfin que les

---

Condamine (1701-1774), un membre de la Première Mission géodésique qui mesure en Équateur un angle méridien de 1736 à 1743. Ce dernier acquiert une renommée globale de par son intrépidité (ascension au volcan Pichincha, navigation du fleuve Amazone) et aussi pour avoir introduit le caoutchouc et sa préparation en France en 1751. Ce faisant, il présente les observations que Maldonado avait réalisées en Esmeraldas et qu'il lui partage – ainsi que différentes connaissances sur le territoire américain – avant de mourir précocement à Londres sans laisser aucune publication sur ses recherches scientifiques. Puis, concernant le XIX<sup>e</sup> siècle, l'exposition « Espíritu de red (1840-1929) », qui a eu lieu de mai à juin 2017 au Centre culturel de la Ville de Quito, a présenté les transferts entre la science locale et l'épistémologie dominante. Dirigée par les historiennes María Elena Bedoya et Elisa Sevilla, ainsi que par l'anthropologue María Pía Vera, cette exposition présente ainsi des cas emblématiques tels que la collaboration assidue de Manuel Villavicencio avec les savants européens à qui il donne ou envoie ses collections et observations naturalistes dont Gaetano Osculati (1808-1884), John Gould (1804-1881), ou Marcos Jiménez de la Espada (1831-1898). Ce dernier, membre de la Commission scientifique du Pacifique, engage plusieurs savants locaux – Manuel Villavicencio, Alcides Destruge et Juan Agustín Guerrero (1818-1880), et autres collaborateurs anonymes – pour lui aider lorsqu'il est de passage en Équateur de 1864 à 1865. Ainsi, Guerrero – peintre, musicien et intellectuel – est chargé de faire la recompilation des *yaravies* équatoriens (genre musical qui combine des rythmes précolombiens avec de la poésie médiévale). Son travail est pourtant présenté au Congrès des Américanistes de 1881 comme la recherche personnelle de la Espada qui efface le nom de Guerrero de cette « Collection de *yaravies* quiténiens ». Cet exemple particulier démontre effectivement comment l'hégémonie occidentale définit les échanges scientifiques entre l'Amérique et l'Occident pour établir une hiérarchisation épistémologie reprise par les voyeurs lors de leurs collectes, et de la formation et expositions de leurs collections amérindiennes au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>122</sup> L'ethnie manteño-huancavilca se développe pendant l'Époque d'Intégration (VI<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècle) dans les provinces de Manabí, Guayas et El Oro. Sa céramique noire et son travail sur la pierre (notamment ses sièges cérémoniaux) font sa renommée en tant que culture des sculpteurs dont ses nombreux vestiges se trouvent dans divers musées ethnographiques du monde entier.

<sup>123</sup> Les Cañaris s'établissent dans les provinces du Cañar et de l'Azuay, c'est-à-dire au sud de la région andine de l'Équateur, vers l'année 400 jusqu'à l'arrivée des Incas en 1460. Ils sont connus pour leurs croyances animistes et leur culte à la Lune ; ainsi que par leur métallurgie (notamment le travail de l'or et de l'argent) qui produit le saccage de leurs tombes et enterrements. Federico González Suárez est un des premiers historiens à revendiquer leur culture et leur histoire en leur consacrant une étude historique en 1878, son *Estudio histórico sobre los cañaris, antiguos habitantes de la Provincia del Azuay en la República del Ecuador*.

<sup>124</sup> AMQB : D002536/41016, VERNEAU, René, « Nécrologie de Charles Wiener », p. 251.

Indiens Colorados sont les derniers descendants de cette grande race que les Incas ont soumise.<sup>125</sup>

Sa confusion scientifique prouve que Wiener n'est pas un découvreur mais un intermédiaire qui transmet des connaissances (et même fausses) entre l'Équateur et la France afin de servir la politique coloniale française dans le monde entier.



**Figure n°3 :** Phototype du siège en pierre manteño-huancavilca offert par Charles Wiener au Musée d'Ethnographie du Trocadéro en 1882, 1897. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>126</sup>.

Toutefois, les scientifiques sont conscients des limites de Wiener et de ses hypothèses sans fondement. Ainsi, l'historien Federico González Suárez (1844-1917) rectifie l'affirmation de Wiener à propos de la filiation culturelle du siège cérémonial et il explique que ce type d'objets se trouve uniquement dans la province de Manabí et que si bien les Tsáchilas auraient pu échanger avec les Cañaris, ils n'ont pas une relation filiale<sup>127</sup>. S'y ajoute aussi la critique de René Verneau (1852-1938), directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, qui souligne les lacunes scientifiques de Wiener en affirmant que « ce qui est plus grave encore, c'est que les provenances

---

<sup>125</sup> AMQB : D002536/41016, VERNEAU, René, « Nécrologie de Charles Wiener », p. 251, et WIENER, Charles, *op. cit.*, 1882, p. 458.

<sup>126</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Choix de Pièces Archéologiques et Ethnographiques*, Paris, Ernest Leroux, 1897, p. XXXII, fig. 101.

<sup>127</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *Historia general de la República del Ecuador*, Quito, Imprenta del Clero, t. I, 1890, p. 134.

indiquées [des collections] sont souvent fausses et que parfois la matière première qui a servi à la confection des objets a été déterminée avec une regrettable légèreté »<sup>128</sup>. Le discours de Verneau met en question l'intégralité du travail de Wiener et dévoile la manière dont la majorité des voyageurs agissent et fabriquent des découvertes scientifiques, tout en créant des représentations sur les cultures extra-européennes sans suivre les indications des spécialistes des études du passé tels qu'Alcides Destruge et Federico González Suárez.

Dans le cas étudié, c'est le propre gouvernement français qui donne le pouvoir symbolique à Charles Wiener pour forger – à partir ses préconçus, des informations erronées et des perceptions exotiques – la catégorisation scientifique de la culture matérielle des peuples amérindiens de l'Équateur. Ce paradigme de la construction du savoir explique par la suite que le sens donné à ces objets (dimension transitive) et la manière dont ces objets se présentent au public (dimension réflexive), d'après Louis Marin<sup>129</sup>, vont par la suite définir la représentation des ethnies qu'elles incarnent. Une première définition, créée par un amateur comme Charles Wiener mais tout autant soutenu par le domaine public français, explique que la définition de l'autre soit un échec, et que par la suite la communication entre l'Occident et les nations qu'il catégorise ne se produit pas de manière réciproque. Nonobstant, le discrédit scientifique de Wiener n'obscurcit pas ses dernières années en tant que fonctionnaire de l'État puisqu'il parvient à se réfugier au Ministère des Affaires étrangères qui l'envoie accomplir des missions commerciales au Chili, Mexique, Paraguay, entre autres pays américains. Il meurt au Brésil en 1913 lorsqu'il réalisait sa dernière mission au nom de la France.

---

<sup>128</sup> AMQB : D002536/41016, VERNEAU, René, « Nécrologie de Charles Wiener », p. 251.

<sup>129</sup> MARIN, Louis, « Le cadre de la représentation et quelques-unes de ses figures », *Cahiers du Musée national d'art moderne*, 1988, n°24, p. 63 et 68. Consulté en ligne le 22 février 2017 : [http://www.louismarin.fr/ressources\\_lm/pdfs/Cahiers-MNAM88.pdf](http://www.louismarin.fr/ressources_lm/pdfs/Cahiers-MNAM88.pdf).

## 2. Édouard André, un paysagiste à la découverte de la flore équatorienne

La seule mission scientifique que le Ministère de l'Instruction publique envoie en Équateur en 1875 est celle d'Édouard André<sup>130</sup> (Figure n°4), un paysagiste qui part à la recherche des collections de botanique en Amérique méridionale. Issu d'une famille de pépiniéristes-fleuristes, André grandit dans le milieu horticole à Bourges<sup>131</sup> et dès son enfance il est passionné par le domaine naturel qu'il étudie à travers les textes classiques. Alexandre Boreau (1803-1875), le directeur du Jardin botanique d'Angers<sup>132</sup>, le remarque lorsqu'il lui donne des cours à partir de 1859 et le guide pour qu'il perfectionne sa formation à Paris où il devient jardinier au Muséum d'Histoire naturelle. Dans cette institution, André suit l'enseignement de Joseph Decaisne (1807-1882), membre de l'Académie des Sciences et de la Société botanique de France, qui devient son « honoré maître » tout au long de sa carrière. Puis, avec la création en 1854 du Service des Promenades et des Plantations de la Ville de Paris, les espaces verts (squares, jardins et parcs) acquièrent un nouveau rôle dans la politique de modernisation de la capitale prônée par Napoléon III (1808-1873). Ces nouvelles orientations urbanistiques – d'embellissement, hygiène et sécurité – sont exécutées par le préfet Georges Eugène Haussmann (1809-1891) qui place à la tête du Service l'urbaniste Adolphe Alphand (1817-1891) et nomme jardinier principal de la Ville le paysagiste Jean-Pierre Barrilet-Deschamps (1824-1873)<sup>133</sup>.

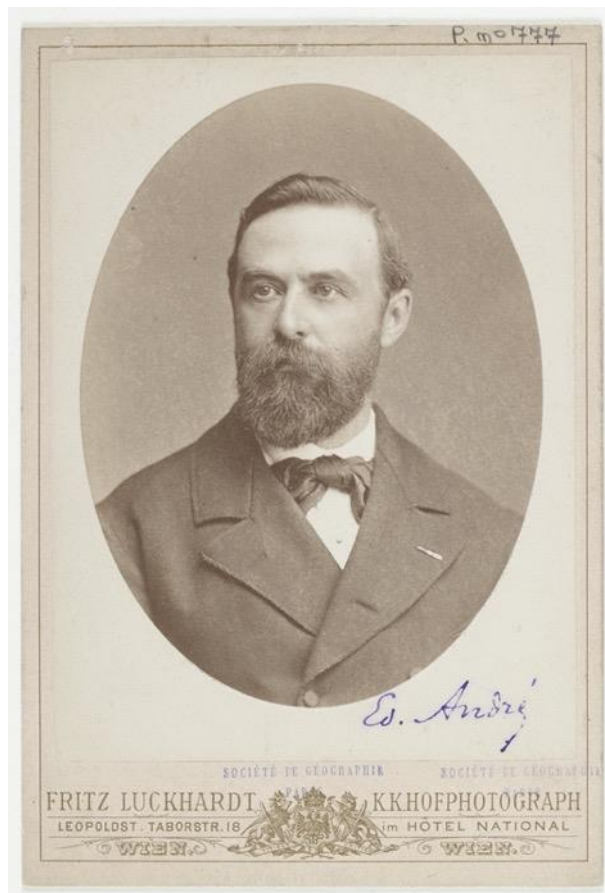
---

<sup>130</sup> Les travaux bibliographiques les plus complets sur d'Édouard André sont ceux de Florence André-Olivier, arrière-petite-fille du voyageur et historienne de l'art des jardins qui crée une association dédiée au patrimoine de son aïeul ; de Sonia Berjman, historienne de l'art et des paysages qui travaille sur les rapports entre André et l'Amérique du Sud (notamment l'Argentine et l'Uruguay) ; de Stéphanie de Courtois (née Jacquin de Margerie) qui a présenté sa thèse en histoire de l'art sur ce jardinier paysagiste ; et de Daniel Lejeune, administrateur de la Société nationale d'Horticulture de France. Leurs ouvrages, riches en sources archivistiques, mettent l'accent sur les travaux paysagers d'André mais ils approfondissent moins sa facette de voyageur en Amérique méridionale. Cette étude vise ainsi à élucider ce point en analysant les échanges scientifiques et matériels entre André et l'Équateur.

<sup>131</sup> ANDRÉ-OLIVIER, Florence, « Edouard André, créateur de jardins en Europe », communication présentée au colloque « L'Esprit des jardins : entre tradition et création », 5 au 6 septembre 2008, p. 2. Consulté en ligne le 21 mai 2018 : <http://archives.cg37.fr/UploadFile/GED/Colloque%20jardins/1244728326.pdf>.

<sup>132</sup> JACQUIN DE MARGERIE, Stéphanie, *Édouard André (1840-1911) et la société de son temps : le parcours d'un architecte-paysagiste botaniste du Second Empire à la belle Époque*, thèse dirigée par Daniel Rabreau, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2009, p. 118.

<sup>133</sup> ANDRÉ-OLIVIER, Florence, *op. cit.*, p. 2.



**Figure n°4** : Fritz Luckhardt, « Portrait d'Édouard André pour la Société de Géographie », épreuve à l'albumine en format carte-de-visite, 1883. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France.

Les travaux du Service contribuent à la diffusion des plantes à feuillage dans les jardins publics créant ainsi un goût et un marché qui attirent plusieurs horticulteurs à chercher de nouveaux spécimens dans le monde entier. Édouard André, collaborateur de Barrilet-Deschamps<sup>134</sup>, est ainsi embauché au Service des Promenades en 1860 ; et il devient jardinier principal pour se charger des projets de la Muette, les Buttes-Chaumont et des jardins de l'Exposition universelle de 1867. À partir de cette époque, il est membre de la Société impériale et centrale d'Horticulture. Son nouveau poste lui permet de gagner en expérience et de former un réseau professionnel international qui l'introduit dans le monde des voyages lointains et de l'Amérique du Sud. Ainsi, lors de l'Exposition de 1867, André croise le futur président de l'Argentine, Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888) ; ainsi que le lauréat du Grand Prix horticole, Jean-Jules Linden<sup>135</sup> (1817-1898), qui est un

<sup>134</sup> VERNÈS, Michel, « ALPHAND ADOLPHE - (1817-1891) », *Encyclopædia Universalis*. Consulté en ligne le 12 juillet 2019 : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/adolphe-alphand/>.

<sup>135</sup> LEJEUNE, Daniel, *op. cit.*, p. 74.

botaniste et explorateur belge dont il finira par visiter ses serres et connaître ses spécimens américains. De même, grâce au prix qu'il reçoit en 1866 pour diriger, en partenariat avec l'architecte Lewis Hornblower (1823-1879), le Parc de Sefton à Liverpool, il séjourne plusieurs fois en Angleterre ; et, en 1858, il rencontre le naturaliste Charles Darwin<sup>136</sup> qui avait exploré en 1835 les Îles Galapagos et qui à cette époque est en train de rédiger sa théorie sur la sélection naturelle qui révolutionnera la conception des origines de l'homme, les études anthropologiques et les théories raciales.

Cette période est aussi féconde en raison des publications scientifiques qu'il présente dans les domaines de l'horticulture, de la botanique et de l'art paysager. À partir de 1860, il collabore avec la *Revue horticole*, avant de devenir corédacteur en 1882 et rédacteur en chef en 1906<sup>137</sup>. Son ouvrage *Les plantes à feuillage ornemental*, paru en 1866, explique l'engouement pour ces spécimens étrangers et démontre leur importance commerciale : « les plantes exotiques arrachées aux contrées tempérées ou brûlantes des deux hémisphères, et asservies par une culture intelligente à nos goûts et à nos plaisirs, peuvent ajouter au paysage un ornement inconnu »<sup>138</sup>. Ce livre, dédié à son chef Alphand qui avait introduit « l'aspect tropical »<sup>139</sup> dans les jardins publics, montre le dynamisme du marché des plantes à l'échelle internationale (échanges et circulation), et justifie l'importance des missions naturalistes et commerciales dans ces régions.

## **2. 1. La mission commerciale d'un horticulteur**

Son succès au sein du Service des Promenades lui ouvre de nouvelles possibilités de travail et en 1868 il quitte son poste à la Mairie de Paris pour établir son agence privée. De manière indépendante, Édouard André réalise des chantiers en France et dans toute l'Europe, notamment en Russie (1869), en Italie (1874), en Belgique (plusieurs dates) et aux Pays-Bas (1886). Jusqu'à 1879, il organise vingt-

---

<sup>136</sup> JACQUIN DE MARGERIE, Stéphanie, *op. cit.*, p. 121.

<sup>137</sup> *Idem*, p. 127.

<sup>138</sup> ANDRÉ, Édouard, *Les plantes à feuillage ornemental : description, histoire, culture et distribution des plantes à belles feuilles nouvellement employées à la décoration des squares, parcs et jardins*, Paris, J. Rothschild Éditeur, 1866, p. 15-16.

<sup>139</sup> *Idem*, p. 3.

cinq parcs<sup>140</sup> principalement pour l'élite européenne, comme celui qu'il réalise pour la famille Rothschild à Vienne en 1882. Ses réussites lui garantissent aussi une participation dans des événements scientifiques et internationaux comme le Congrès de Botanique à Saint-Pétersbourg en 1869. Nonobstant, la rencontre qui définit sa carrière scientifique est celle avec Jean-Jules Linden qui, conscient du potentiel d'André, lui propose le poste de rédacteur en chef de son magasin spécialisé *L'Illustration horticole*<sup>141</sup>, commençant leur collaboration professionnelle partir de 1870.

Le nouveau chef d'Édouard André n'est pas seulement un spécialiste en horticulture mais aussi un voyageur naturaliste qui dès le début siècle parcourt le monde comme envoyé du gouvernement belge en vue de former des collections botaniques. De ce fait, Linden voyage dans le sud du Pacifique, et concernant l'Amérique, il réalise quatre explorations : au Brésil (1835-1837) ; à Cuba, Mexique et Guatemala (1837-1841) ; et au Venezuela, Colombie et les Grandes Antilles (1841-1845)<sup>142</sup>. Cette dernière entreprise fut cofinancée par les gouvernements anglais et français qui cherchaient des plantes exotiques destinées à orner leurs jardins d'hiver. Puis, comme Nicole Ceulemans souligne dans la biographie dédiée à son aïeul<sup>143</sup>, Linden occupe à son retour en Belgique des postes importants pour le développement de la botanique. De la sorte, 1853 à 1861, il est le directeur de la partie scientifique du Jardin zoologique du Parc Léopold à Bruxelles ; et de 1853 à 1867, il est le consul général de la Colombie dans la même ville. Ses fonctions diplomatiques ont des fins commerciales, mais aussi scientifiques comme les échanges avec le botaniste et herboriste colombien José Jerónimo Triana<sup>144</sup> (1828-1890).

Après des entreprises commerciales et scientifiques dans les différents tropiques, et voulant répondre aux demandes d'une clientèle exigeante, Linden se tourne vers l'Amérique du Sud pour s'emparer de nouveaux marchés et chercher des spécimens inconnus. Pour ce faire, il embauche plusieurs collecteurs mais les résultats

---

<sup>140</sup> JACQUIN DE MARGERIE, Stéphanie, *op. cit.*, p. 121.

<sup>141</sup> ANDRÉ, Florence, et COURTOIS, Stéphanie de (dir.), *Edouard André, 1840-1911 : un paysagiste botaniste sur les chemins du monde*, Paris, les Éditions de l'Imprimeur, 2001, p. 117.

<sup>142</sup> LEJEUNE, Daniel, *op. cit.*, p. 74.

<sup>143</sup> CEULEMANS, Nicole, *Jean Linden : explorateur, père des orchidées*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2006, 237 p.

<sup>144</sup> Ce célèbre naturaliste et diplomate colombien est connu par sa participation dans la Commission chorographique (1850-1862) où il parvient à collecter de nombreux herbiers de toutes les régions de la nouvelle nation colombienne. Installé en Europe, Triana est nommé en 1874 consul général de son pays à Paris. Il se charge ainsi de la représentation colombienne dans les Expositions universelles de 1867, 1878 et 1889 où il montre ses fameux herbiers.



sont décevants et il a besoin d'un homme expérimenté et de confiance qui l'aide à mettre en place son marché d'horticulture en Amérique du Sud. Édouard André est le mieux placé puisqu'il possède les compétences scientifiques et il connaît le réseau commercial de Linden<sup>145</sup> comme ce dernier l'avoue à son collègue Adolphe Brongniart (1801-1876), fondateur de la Société botanique de France et professeur au Muséum :

Chargé depuis six années de décrire, comme rédacteur en chef de l'Illustration horticole, les plantes naturelles qu'un célèbre voyageur de Belgique, M. Linden, reçoit chaque année de ces parages qu'il a en partie visités lui-même, j'ai formé le projet d'aller étudier sur place cette Flore incomparable, et incidemment les questions de géologie, de zoologie et de géographie qui s'y attachent.<sup>146</sup>

De cette manière, André se montre prêt scientifiquement pour accomplir cette exploration botanique, tout en suivant l'exemple de Jean-Jules Linden qui lui apprend le métier d'explorateur. Dans ses motivations, André ajoute aussi sa curiosité à découvrir le monde et ses composants<sup>147</sup>.

Même si André se présente comme l'auteur et mécène de ce voyage d'exploration botanique, et que la question du financement de Linden n'est pas explicitée dans ses négociations avec le gouvernement français, André indique tout autant dans sa correspondance personnelle et ses papiers administratifs le soutien inconditionnel et décisif de Linden<sup>148</sup> :

[Linden a] préparé et encouragé mon voyage avec une sollicitude toute paternelle, me créant des relations, me donnant les plus utiles conseils et me faisant largement profiter de l'expérience qu'il a acquise pendant plus de dix ans dans l'Amérique tropicale comme botaniste-voyageur du Gouvernement Belge.<sup>149</sup>

En effet, André et Linden accordent le cofinancement de la mission<sup>150</sup> ainsi que le partage des résultats, raisons pour lesquelles André envoie depuis l'Équateur directement en Belgique 4 722 plantes vivantes, à savoir 679 nouvelles espèces. Le reste des collections de botanique collectées par le paysagiste, c'est-à-dire les plantes sèches, sont expédiées au Muséum d'Histoire naturelle de Paris comme il avait été convenu avec le Ministère de l'Instruction publique en 1875.

---

<sup>145</sup> AMNHN : MS 2362, Lettre d'Édouard André à Adolphe Brongniart, Paris le 5 décembre 1874, p. 2.

<sup>146</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Édouard André au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts [Henri Wallon], Paris le 20 août 1875, p. 2.

<sup>147</sup> Une autre raison qui lui a possiblement décidé à partir est la mort prématurée de sa femme Louise Franchomme-André en 1873. André demande ainsi l'aide de sa belle-sœur Cécile Franchomme pour garder ses trois enfants (René-Édouard, Paul et Marie) pendant son absence. À son retour en 1877, il se mariera avec elle.

<sup>148</sup> ANF : F/17/2933/2, Propositions de Récompenses, Dossier D, Paris le 1<sup>er</sup> décembre 1876, p. 3.

<sup>149</sup> *Idem*.

<sup>150</sup> LEJEUNE, Daniel, *op. cit.*, p. 76.

## 2. 1. 1. Soutien officiel du Ministère de l'Instruction publique

Le 20 août 1875, Édouard André adresse sa demande officielle de mission scientifique au ministre Henri Wallon et sollicite l'appui de l'État français, dont un passeport diplomatique et des lettres d'introduction. Puisqu'il se déclare être le financeur du voyage – et omet la participation de Linden –, André est désigné comme le seul propriétaire des collections qu'il constitue au cours de son voyage. Nonobstant, il promet la « priorité » au Muséum pour choisir les premiers échantillons et spécimens à son retour<sup>151</sup>, et il s'engage à lui trouver des collections intéressantes<sup>152</sup> comme le démontre une lettre adressée au professeur Adolphe Brongniart<sup>153</sup>. Ce faisant, André est gratifié avec des lettres de recommandation de la part de ses collègues du Muséum<sup>154</sup> – dont le même Brongniart, Joseph Decaisne et Édouard Bureau<sup>155</sup> – qui considèrent la mission d'André comme une opportunité pour acquérir des nouvelles connaissances scientifiques sur l'Amérique méridionale, et surtout, pour agrandir les collections nationales.

Finalement, la candidature d'André est validée par l'arrêté ministériel du 3 novembre 1875 qui le destine, au nom de la République française, aux régions tropicales de la Colombie, de l'Équateur, du Pérou et du Brésil. En raison de l'envergure de son entreprise, André est obligé d'organiser une équipe et il embauche un domestique, Jean Clavier<sup>156</sup>, et deux préparateurs<sup>157</sup>. Un de ses compagnons est Jean Noetzli (ou Nötzli), un préparateur de vingt-deux ans qui avait suivi les cours du professeur Decaisne au Muséum, et un stage d'emballage de plantes chez Linden à Gand<sup>158</sup>. « [T]ravaillant sans relâche »<sup>159</sup>, les tâches attribuées à Noetzli sont la préparation des collections d'histoire naturelle, l'élaboration des herbiers et l'emballage des animaux. L'autre assistant de la mission est Fritz De Scherff, un

---

<sup>151</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Édouard André à Henri Wallon, Paris le 20 août 1875, p. 3.

<sup>152</sup> *Op. cit.*, Lettre d'Édouard André au secrétaire général, Paris le 2 novembre 1875, p. 1.

<sup>153</sup> AMNH : MS 2362, Lettre d'Édouard André à Adolphe Brongniart, Paris le 5 décembre 1874, p. 2.

<sup>154</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Édouard André à Henri Wallon, Paris le 20 août 1875, p. 3.

<sup>155</sup> Édouard Bureau est professeur de botanique au Muséum d'Histoire naturelle de Paris et membre de la Société botanique de France.

<sup>156</sup> CEULEMANS, Nicole, *op. cit.*, p. 150.

<sup>157</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Édouard André au secrétaire général, Paris le 2 novembre 1875, p. 1. André présente ses assistants dans ses documents administratifs et dans ses récits de voyage publiés dans le magasin *Le Tour du Monde*.

<sup>158</sup> LEJEUNE, Daniel, *op. cit.*, p. 36.

<sup>159</sup> BIF : Ms 2436 / I / 68, Lettre d'Édouard André à Joseph Decaisne, Guayaquil le 25 juillet 1876, p. 1.

aventurier recommandé par sa famille qui finance plusieurs projets de l'agence d'André au Luxembourg<sup>160</sup>.

Toutefois, le reste des collaborateurs qui vont l'aider à mener à bien sa mission en Amérique ne sont pas mentionnés, comme par exemple les indigènes qui lui fournissent à des nouveaux spécimens de flore et de faune<sup>161</sup>, les paysans qui les orientent dans des conditions climatiques très dures, ou les *cargueros* (Figure n°1) qui les portent dans les endroits les plus insolites du continent. L'omission d'André place les habitants locaux sous l'ombre de l'anonymat malgré le fait que grâce à leurs services, André et toute son équipe parviennent à bout de son exploration, démontrant qu'il agit en tant que scientifique colonisateur de la science locale.

### 2. 1. 2. Début du voyage scientifique<sup>162</sup>

La conquête scientifique d'Édouard André commence lorsqu'il quitte la France le 7 novembre 1875 au bord du « Ville de Saint-Nazaire ». Son voyage en mer, qualifié positivement par le paysagiste, lui offre la possibilité de visiter le Jardin botanique de Saint-Pierre en Martinique et le port vénézuélien de Puerto Cabello, ainsi que de recueillir divers spécimens dans avant de débarquer à Sabanilla, dans le port colombien de Salgar. Avec son équipe, André remonte le fleuve Magdalena et passe par Barranquilla jusqu'à Honda. Arrivé à Bogota, il est reçu par Monsieur Troplong, chargé d'affaires français, et par le président de la République, Santiago Pérez Manosalvas (1830-1900) ; deux lui donnent la documentation administrative nécessaire pour traverser le pays<sup>163</sup> et poursuivre son chemin vers la Cordillère orientale. Ainsi, la mission André part vers le sud-ouest jusqu'à Pasto, fait un détournement à l'ouest pour visiter Barbacoas, puis reprend le chemin vers le sud,

---

<sup>160</sup> LEJEUNE, Daniel, *op. cit.*, p. 36.

<sup>161</sup> DENIS, Gilles, « Edouard André en Amérique du sud : Du voyage naturaliste à l'art paysagiste », in ANDRÉ, Florence, et COURTOIS, Stéphanie de (dir.), *op. cit.*, p. 112.

<sup>162</sup> L'intégralité de son voyage est décrite dans les différentes lettres qu'il envoie au Ministère de l'Instruction publique et notamment dans son rapport final datant du 1<sup>er</sup> décembre 1876 lors de son retour à Paris (ANF : F/17/2933/2). Sa correspondance officielle se compose de sept lettres adressées au Ministère depuis son départ de Saint-Nazaire en novembre 1875 jusqu'à son installation à Paris en décembre 1876. Ses lettres sont des rapports sur l'avancement de sa mission et elles sont envoyées périodiquement aux consulats français pour qu'elles soient transmises au gouvernement central. Il publie aussi des récits plus romanesques entre 1877 et 1883 dans 25 volets du *Le Tour du Monde* ; tous illustrés par 22 gravures faites par des illustrateurs reconnus (comme Édouard Riou) d'après ses croquis et photographies réalisés au cours de sa mission. Toutes ses descriptions seront recueillies en 1884 dans l'ouvrage intitulé *Amérique pittoresque*. À continuation, il est question d'analyser les étapes décisives de la mission André de novembre 1875 à septembre 1876.

<sup>163</sup> Le président colombien leur fournit aussi des soldats et des guides pour les protéger dans leur traversée.

arrive à Ipiales, et traverse le pont Rumichaca qui est la frontière avec l'Équateur. Cette première étape de voyage en Colombie a été décrite de manière synthétique mais en termes chronologiques c'est la partie la plus longue de la mission. Elle correspond à environ six mois d'exploration où les voyageurs sont confrontés à diverses hostilités (comme les fortes pluies, les fièvres et la dysenterie), les chemins impraticables, et la violence de la guerre civile.

Au cours de son passage dans les différentes régions colombiennes, André a le temps de collecter des spécimens de botanique (plantes sèches et vivantes, végétaux, graines), de zoologie (mammifères, reptiles, insectes), et des produits divers. Les fréquents envois qu'il adresse à Paris sont énumérés dans ses lettres adressées au Ministère, et documentés dans son journal de voyage qui se compose de sept volumes où sont enregistrés tous les inventaires de ses collections. Ses dessins à crayon et aquarelles, ses portraits et ses vues photographiques complétés par des notes et des observations de géologie, agriculture et archéologie sont destinés à actualiser la réputation scientifique de la France. Édouard André est effectivement bien conscient du retard de son pays dans la quête du savoir, notamment par rapport à ses voisins allemands, belges et anglais<sup>164</sup>:

Que fait la France dans ce concert de recherches scientifiques ? Rien, absolument rien. [...] Si notre gouvernement français, si désireux de relever de toute façon le drapeau du pays, pensant que, dans cette course aux découvertes scientifiques lointaines, nous devons reprendre le rang que nous occupions autrefois, je serais bien heureux d'avoir aidé à provoquer un bon mouvement en ce sens.<sup>165</sup>

L'avancement de la science française fait partie de la propagande de la Troisième République et André comprend qu'elle doit récupérer sa place dans la scène internationale. Il considère ainsi que ses découvertes scientifiques sont des apports patriotiques à la renaissance culturelle, économique et politique de son pays.

La mission d'Édouard André témoigne alors d'un intérêt commercial et colonial<sup>166</sup> semblable à celui montré par Charles Wiener. Les observations faites par André soulignent, par exemple, comment à travers l'étude de la nature le voyageur repère aussi les richesses et le potentiel économique des territoires explorés. Quand il remarque que « le système culturel des grandes haciendas de cette magnifique région,

---

<sup>164</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Édouard André à William Waddington, Pasto le 13 mai 1876, p. 6.

<sup>165</sup> *Idem*, p. 6-7.

<sup>166</sup> Comme le souligne Ceulemans, la maison commerciale de Linden acquiert en 1875 le nom de L'Horticulture Coloniale et devient un établissement marchand destiné à « la mise en valeur des territoires coloniaux ». De la sorte, André participe à ce projet colonial et après sa mission, deux autres rapporteurs poursuivront ses travaux en Équateur en 1885 et 1895.

qui seule pourrait nourrir des millions d'hommes et serait une grande ressource pour l'émigration européenne »<sup>167</sup>, André démontre l'intérêt économique portée à la terre américaine comme source de travail et de subsistance pour les nations européennes<sup>168</sup>. Ce faisant, il agit en tant que voyageur scientifique avec un registre nationaliste, tout en restant un entrepreneur averti qui par le biais des recherches scientifiques vise son profit personnel et le développement des industries européennes.

## **2. 2. « Promenade » en territoire équatorien**

Après la Colombie, Édouard André poursuit son voyage vers le sud et passe trois mois en Équateur<sup>169</sup> en « explorant pour la première fois la flore andine et subandine des hauts plateaux et des volcans »<sup>170</sup> et en échappant aux dangers des chemins incontournables. Les premières impressions du nouveau pays sont contrastées à cause du paysage désertique<sup>171</sup>, sentiment qui est renforcé ensuite par les ruines de la ville d'Ibarra qui a été ravagée par le tremblement de terre de 1868. De même, lorsqu'il croise les communautés indigènes de cette région il éprouve un profond désarroi produit par leur « étrangeté », comme il le souligne dans ses observations ethnographiques<sup>172</sup>, qu'il transmet aussi à leurs cultures matérielles : « Plus un nombre assez considérable de curiosités de toute espèce, recueillies partout chez les Indiens »<sup>173</sup>. Chaque rencontre avec les locaux lui permet d'échanger avec eux dans le but d'apprendre leurs cultures et d'enrichir ses collections.

À Quito, André reste un mois jusqu'au début juillet et il fait un portrait élogieux de cette ville en raison de sa tradition scientifique, et aussi grâce à l'élite éclairée qu'il fréquente et qui lui fait découvrir le pays en lui donnant des conseils pour son expédition.

[Quito] est célèbre aussi par les savants qui l'ont illustrée et le mouvement intellectuel dont elle a été le centre. J'ai rencontré dans cette ville des

---

<sup>167</sup> ANDRÉ, Édouard, *Rapport sur une mission scientifique dans l'Amérique du Sud*, Paris, Imprimerie nationale, 1878, p. 11.

<sup>168</sup> ANDRÉ, Édouard, « Voyage dans l'Amérique du Sud, 1875-1876 », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. XVIII, juillet-décembre 1879, p. 209-210.

<sup>169</sup> Les descriptions sur son itinéraire en Équateur commencent à partir de la lettre du 13 juin 1876 où il indique avoir traversé la frontière entre la Colombie et l'Équateur.

<sup>170</sup> BIF : Ms 2436 / I / 68, Lettre d'Édouard André à Joseph Decaisne, Guayaquil le 25 juillet 1876, p. 2.

<sup>171</sup> Concernant le paysage, il a quand même l'opportunité de contempler les grands monts andins comme l'Imbabura, le Yana-Urcu, et le Cayambe, entre autres.

<sup>172</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 16-17.

<sup>173</sup> BIF : Ms 2436 / I / 68, Lettre d'Édouard André à Joseph Decaisne, Guayaquil le 25 juillet 1876, p. 4.

hommes distingués dans les sciences, et dont le commerce a été une source d'intérêt et de profit pour mes études. Tous ont mis à ma disposition, avec libéralité, les documents qui pouvaient intéresser la mission dont j'étais investi.<sup>174</sup>

André profite alors de ce séjour pour faire quelques excursions dans les alentours de la capitale et la région centre du pays comme : une ascension au volcan Pichincha où il herborise des espèces végétales ; un voyage à la ville de Babahoyo en passant par le chemin de la côte ; une visite au village de Nanegal ; et une traversée vers le sud pour arriver à Guaranda<sup>175</sup>. Avec ses compagnons, ils franchissent le *páramo*<sup>176</sup>, les vallées et plaines de la *sierra*, et passent aux pieds des grands volcans comme le Cotopaxi et le Chimborazo. Aussi, ils sont obligés de traverser de puissantes rivières dont le Pisagua et le Galvez où André a failli perdre sa vie. Dans cette région, la mission connaît trois grandes villes : Latacunga, Ambato, et Riobamba.

Toutes ces excursions lui permettent enfin de rencontrer les locaux et d'échanger avec eux des idées et des objets. Ensuite, son récit passe de manière abrupte à Lima, où il obtient des documents officiels pour franchir les provinces amazoniennes « près des hauts affluents de la rive droite de l'Amazone »<sup>177</sup>. Après, officiellement, il rentre à Guayaquil et il se dirige à Cuenca, Loja, et au Callao, en passant par le bassin de l'Amazone, où il s'embarque vers l'Europe<sup>178</sup>. Les archives administratives du Ministère de l'Instruction publique confirment le passage d'André à Lima<sup>179</sup> mais ceci n'est pas le cas pour les provinces équatoriennes du sud et l'Amazonie péruvienne qui sont des étapes moins explicitées par André. En effet, après avoir minutieusement daté toute sa correspondance officielle, sa lettre numéro

---

<sup>174</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 17. Lorsqu'il est question des « savants » et du « mouvement intellectuel », André fait référence principalement aux dix académiciens qui conformaient la Première Mission géodésique envoyée en Équateur en 1736 par le roi français Louis XV (1710-1774) pour mesurer un arc du méridien. Leurs résultats prouvèrent que la Terre a une forme ellipsoïde et qu'elle est aplatie sur les pôles. De même, il parle d'Alexandre von Humboldt et son compagnon, le naturaliste Aimé Bonpland (1773-1858), qui avaient exploré le pays au début du XIX<sup>e</sup> siècle faisant différents types d'observations scientifiques (géographiques, botaniques, zoologiques, archéologiques et même politiques).

<sup>175</sup> CONSEIL NATIONAL DE CULTURE, *op. cit.*, p. 36.

<sup>176</sup> Végétation aride des hauts plateaux des Andes où règnent la forêt et les montagnes glaciales.

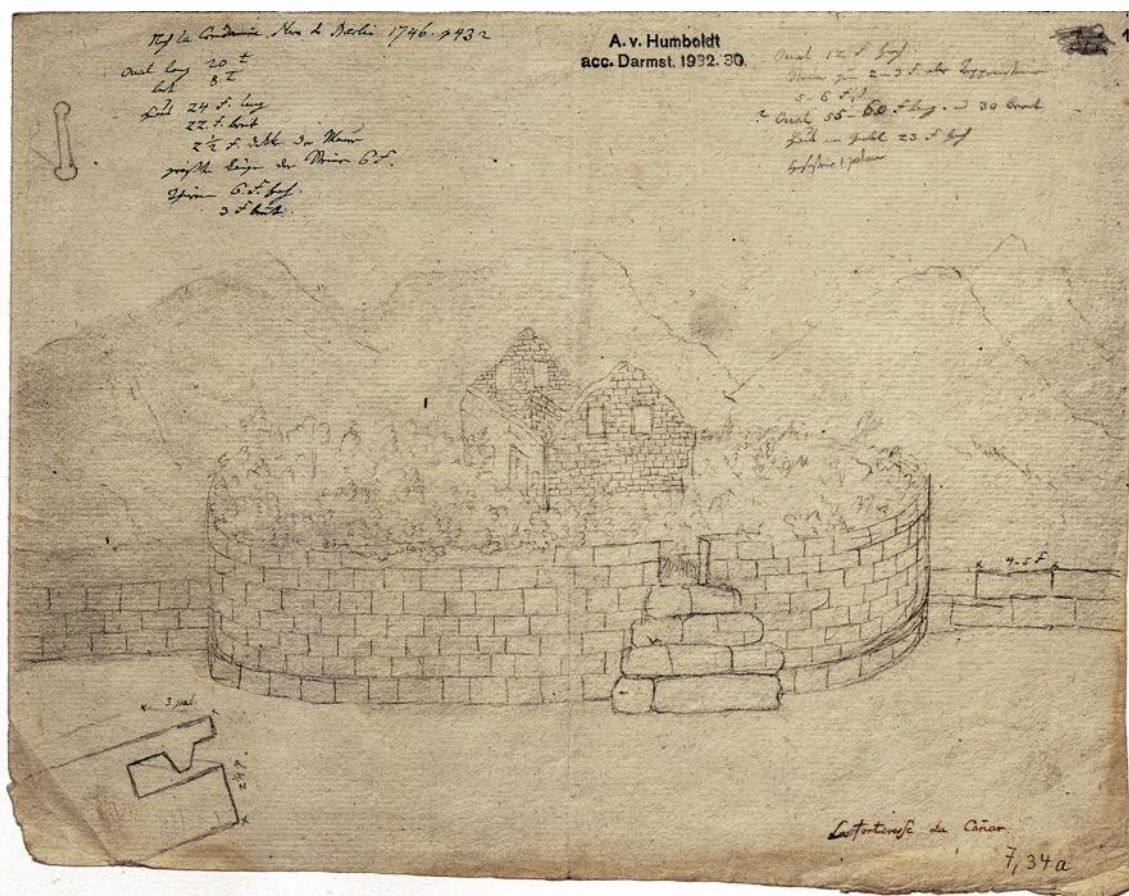
<sup>177</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Édouard André à William Waddington, Guayaquil le 14 juillet 1876, p. 2.

<sup>178</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1879, p. 217.

<sup>179</sup> Comme la missive d'Auguste Boulard, consul général et chargé d'affaires de France à Quito, qui précise qu'Édouard André venait de lui envoyer une lettre de Guayaquil en lui informant de son arrivée de Lima (ANF : F/17/2933/2, Lettre de Auguste Boulard à Louis Decazes, Quito le 22 juillet 1876, p. 1) ; ou la sixième lettre d'André au Ministère, non-datée, qui indique sa présence à la capitale péruvienne (ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Édouard André à William Waddington, [Lima sans date précise, 1876], p. 2-3).

six est le seul document où il omet la date laissant une lacune chronologique à son travail systématique.

Tout autant, la recompilation de sa documentation officielle et de sa correspondance privée a permis à cette étude de reconstituer le véritable itinéraire d'André à la fin de sa mission en Équateur et de constater que la sixième lettre d'André a été rédigée à Lima, probablement au début de juillet, mais qu'elle a été mandatée depuis le port de Guayaquil à son retour du Pérou. C'est-à-dire que cette sixième lettre est rédigée avant la cinquième mais elle est envoyée après. Ceci explique qu'elle ne soit pas datée et justifie le manque de descriptions sur les provinces du sud (Cuenca et Loja). Mais cette omission démontre en réalité qu'André n'a pas visité ces endroits puisque dans le cas contraire, il aurait été captivé les monuments précolombiens – dont la ville inca de Pumapungo ou le temple canarinca de la Lune à Ingapirca – à l'instar de La Condamine, Humboldt (Figure n°5) ou Wiener, parmi d'autres, qui ont dédié des études et descriptions célèbres à leur égard.



**Figure n°5 :** Alexandre von Humboldt, *La forteresse du Cañar* [Ingapirca], croquis en crayon et encre sur papier, ca. 1801. Archives photographiques du projet « Archivo Alexander von Humboldt » de l'artiste équatorien Fabiano Kueva<sup>180</sup>.

<sup>180</sup> HUMBOLDT, Alexander von, *op. cit.*

Cette hypothèse sur l'anachronisme épistolaire est confirmée par la correspondance privée d'André où il avoue à son maître Descaine qu'il n'a pas pu « explorer le Sud de l'Équateur et peut-être la partie du Haut-Pérou que je n'ai pas visité, dans la région comprise entre Loja (le paradis des Andes), le rio Chinchipe & le Marañon »<sup>181</sup>. Ce qui lui arrive effectivement puisqu'après avoir traversé la *sierra* jusqu'à la province du Chimborazo, André descend vers le début juillet à Guayaquil et part tout de suite à Lima en bateau où il reste seulement quelques jours pour demander des documents administratifs. Il repart immédiatement en Équateur à cause de ses problèmes de santé et rentre malade à Guayaquil où il est soigné par le médecin Alcides Destruge. Pendant sa guérison, André profite pour poursuivre ses recherches naturalistes, et enrichir ses collections avec des spécimens géologiques et botaniques trouvés au bord du fleuve Guayas, ainsi que d'une collection de poissons qu'il vend au Muséum. À aucun moment il a le temps pour parcourir le sud équatorien, et ayant achevé ses démarches scientifiques dans la côte équatorienne en août, il part aux États-Unis comme le note sa biographe Stéphanie de Courtois<sup>182</sup>. Son préparateur Noetzli est chargé alors de finir la mission et de collecter les plantes et collections indiquées par son chef.

Cette version pose cependant deux nouveaux questionnements : pourquoi André change-t-il d'itinéraire scientifique à la dernière minute ? Et pourquoi assure-t-il avoir achevé sa mission bien qu'il part avant ? Sa correspondance laisse comprendre qu'il est obligé de prendre cette décision de ne pas visiter le sud équatorien à cause du retard occasionné par les maladies qui touchent son équipe (lui compris), et aussi par les pluies qui rendent infranchissables les routes et chemins du pays à cette époque de l'année. Dans ces conditions, il est logique qu'André se désiste pour participer aux dernières étapes de la mission et qu'il ne parvient pas à accomplir son dessein scientifique. De toute façon, comme c'est lui qui finance l'expédition, il a le droit de passer sous silence son absence les derniers mois et de s'octroyer la propriété des résultats trouvés par Noetzli.

Ce faisant, Édouard André revient en France en septembre 1876 et reste dans sa propriété à Lacroix-Bléré où il retrouve sa famille. Il rentre à Paris en octobre pour récupérer la plupart des caisses dont il a besoin pour analyser les collections et publier

---

<sup>181</sup> BIF : Ms 2436 / I /69, Lettre d'Édouard André à Joseph Decaisne, Lacroix-Bléré le 5 octobre 1876, p. 3.

<sup>182</sup> JACQUIN DE MARGERIE, Stéphanie, *op. cit.*, p. 124-125.



ses conclusions finales. Il demande alors l'aide des spécialistes dont son maître Decaisne : « je vous demanderai quelques conseils & vous prierai de vouloir bien me guider sur le choix des botanistes qui voudraient se charger de déterminer quelques familles spéciales »<sup>183</sup>. Entre temps, le reste de ses collections de plantes sont envoyées directement à Linden en Belgique, et au Ministère de l'Instruction publique en France.

### 2. 2. 1. André et les scientifiques locaux

Les nombreuses collections et informations recueillies par la mission André touchent divers domaines scientifiques démontrant son caractère encyclopédique, digne de la tradition des voyageurs naturalistes dont il prétend être le successeur. Pour cette raison, il compare ses expériences et bilans avec ceux de ses prédécesseurs afin de légitimer ses travaux : « je me suis borné à contrôler l'exactitude des descriptions de Humboldt, Caldas, etc. »<sup>184</sup>. Connaisseur de la littérature des voyages qui est un genre artistique mais aussi scientifique très répandu au XIX<sup>e</sup> siècle dans les classes aisées, il cite différentes autorités comme les récits mythiques de La Condamine<sup>185</sup> et de Humboldt, ainsi que des travaux plus contemporains de William Jameson (1796-1873), Jean-Baptiste Boussingault (1801-1887) et Manuel Villavicencio<sup>186</sup>. Pourtant, André prétend avoir dépassé ces grands noms et indique qu'il a achevé « des excursions importantes dans toute la région, à peine connue des naturalistes, et j'ai découvert de véritables trésors »<sup>187</sup>. Il affirme alors que les résultats trouvés par sa mission complètent, voire surpassent, ceux de ses maîtres : « Le véritable nom du volcan est Cayambé-Urcu (mont Cayambé), et non Cayambur, comme les académiciens français Bouguet, Godin et La Condamine l'avaient indiqué par erreur

---

<sup>183</sup> BIF : Ms 2436 / I / 69, Lettre d'Édouard André à Joseph Decaisne, Lacroix-Bléré le 5 octobre 1876, p. 3.

<sup>184</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 8.

<sup>185</sup> André essaye en vain d'imiter les pas de La Condamine (qui en 1744 navigua l'Amazone pour rentrer France) lorsqu'il organise sa propre exploration en Amazonie qui malheureusement n'a pas eu lieu.

<sup>186</sup> Manuel Villavicencio est un des rares savants équatoriens qu'André cite comme référence scientifique grâce à ses travaux fondamentaux sur la cartographie de l'Équateur que celui-là réalise à partir de ces expéditions dans tout le territoire équatorien, notamment lorsqu'il est gouverneur de la province de l'Orient de 1852 à 1854. D'une certaine façon, Villavicencio est un « voyageur » à la découverte du territoire national qui à l'époque encore mal maîtrisé (Figure n°2).

<sup>187</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 12.

au siècle dernier »<sup>188</sup>. En corrigeant les connaissances sur ces contrées, André prône le discours colonial du « découvreur » au détriment de la légitimité scientifique de ses collègues.

En même temps, André efface les savoirs et connaissances des locaux qui apparaissent comme incapables de réaliser leurs propres découvertes et qui se limitent à transmettre oralement leurs traditions scientifiques et culturelles. Ce faisant, il omet l'aide et les croisements scientifiques qu'il effectue avec eux pour exalter la nouveauté de ses conclusions et la supériorité de la science écrite. De même, André se présente comme un héros avec d'excellentes capacités physiques et toutes les connaissances nécessaires pour accomplir tout seul sa mission<sup>189</sup>. Dans les documents officiels, il ne mentionne pas ses maladies et décrit un parcours presque parfait où il est le personnage principal. Mais la réalité est bien différente puisqu'André a besoin des locaux pour survivre et apprendre à connaître ce territoire, notamment sa géographie, sa culture et ses habitants. Grâce à eux, à leur secours et à leurs explications, la mission André vient au bout de leur voyage en Amérique méridionale.

À son retour en France, Édouard André se charge quand même de récompenser<sup>190</sup> les gens qui lui avaient secouru et enseigné la science locale au cours de sa mission. Dans une liste qu'il soumet au Ministère de l'Instruction publique, il énuméré ses collaborateurs comme le colombien Manuel José Covo qui lui

a recueilli lorsque j'arrivai chez lui, seul, inconnu, exténué, affamé ; m'a hébergé, nourri, soutenu, remis dans ma route, fourni un guide pour franchir la Cordillère du Potrerito et mis à même de faire une ample moisson de plantes dans un endroit où nul naturaliste n'avait passé avant moi.<sup>191</sup>

Pourtant, cette liste de remerciements fait allusion uniquement aux personnalités ayant une réputation scientifique reconnue et elle ne prend pas en compte les paysans, employés et indigènes qui collaborent aussi avec sa mission et qui restent, de ce fait, anonymes. La reconnaissance française est uniquement accordée aux élites tels que les hauts-fonctionnaires équatoriens comme José Rafael

---

<sup>188</sup> ANDRÉ, Édouard, *L'Amérique équinoxiale : Colombie, Équateur, Pérou, 1875-1876*, Paris, Connaissance et mémoires européennes, Société nationale d'horticulture de France, 1999 [1877], p. 379.

<sup>189</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 12.

<sup>190</sup> Une lettre de remerciements et des ouvrages de zoologie ou de botanique sont envoyés par le Ministère de l'Instruction publique en signe de reconnaissance.

<sup>191</sup> ANF : F/17/2933/2, Propositions de Récompenses, Dossier D, Paris le 1<sup>er</sup> décembre 1876, p. 6.

Arízaga (1825-1899) qui est le ministre de l'Intérieur et des Affaires étrangères de l'Équateur ; et Antonio Borrero (1827-1911), le président équatorien<sup>192</sup>.

Dans cette liste se distinguent également les noms des membres de l'élite scientifique qu'il rencontre grâce à ses contacts diplomatiques. Monsieur Boulard lui présente en effet les membres de la colonie française comme l'abbé Foin qui est le supérieur de la Congrégation des Lazaristes qui est installée à Loja et qui lui donne des renseignements concernant cette province ; ou le père jésuite Édouard Brugier, préfet de l'École polytechnique, qui le met en contact avec les professeurs de cet établissement<sup>193</sup> notamment avec Luigi Sodiro (1836-1909). Ce botaniste italien (naturalisé équatorien) arrive en Équateur en 1870 et réalise de remarquables travaux sur la flore et l'agriculture équatoriennes : « J'ai rencontré à Quito un botaniste distingué, le Père Jésuite Sodiro, qui a exploré depuis plusieurs années une partie de l'Équateur, mais sans sortir de la province de Quito »<sup>194</sup>. Sodiro montre à André son herbier, et ensemble ils explorent le trajet entre Quito et la province de Manabí qui est considérée par le paysagiste comme une « région jusqu'ici inexplorée »<sup>195</sup>. En honneur au père jésuite et pour lui remercier son soutien dans ses recherches de botanique et d'horticulture, André nomme un nouveau genre de broméliacée « Sodiroa ».

Enfin à Guayaquil, André contacte Richard Spruce (1817-1893), un botaniste anglais et collègue de Sodiro, qui explore l'Amérique du Sud à la recherche des espèces de cinchona. Spruce aide aussi André dans ses recherches, et il l'a sûrement mis en relation avec le scientifique et antiquaire Alcides Destruge qui devient son camarade : « Monsieur le Docteur Destruge, à Guayaquil (Equateur). A été excellent pour moi et comme médecin et comme ami, connaît bien le pays sur lequel il m'a renseigné et a tout préparé pour l'exploration du rio Daulé »<sup>196</sup>. Destruge est effectivement celui qui le soigne lorsqu'André rentre de Lima, et, pendant sa guérison, ils réalisent des recherches scientifiques dans la région<sup>197</sup>. En définitive, grâce au réseau scientifique qu'André parvient à développer sur place, il réussit sa

---

<sup>192</sup> André rencontre ces fonctionnaires à Quito où ils le conseillent sur la culture et la situation socio-politique du pays, et lui viennent en aide pour qu'il puisse amener à bien son voyage.

<sup>193</sup> ANF : F/17/2933/2, Propositions de Récompenses, Dossier D, Paris le 1<sup>er</sup> décembre 1876, p. 8.

<sup>194</sup> BIF : Ms 2436 / I / 68, Lettre d'Édouard André à Joseph Decaisne, Guayaquil le 25 juillet 1876, p. 2-3.

<sup>195</sup> *Idem*, p. 3.

<sup>196</sup> ANF : F/17/2933/2, Propositions de Récompenses, Dossier D, Paris le 1<sup>er</sup> décembre 1876, p. 8.

<sup>197</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 19.

mission et dynamise les croisements scientifiques entre l'Amérique du Sud et la France.

### 2. 2. 2. Un intérêt pour l'archéologie et l'ethnographie

Le partage de connaissances entre André et les locaux de l'Équateur permettent au voyageur d'approfondir ses études sur l'ethnographie et l'archéologie, et de diversifier le caractère de son expédition. Ses nouvelles amitiés l'introduisent par exemple à l'histoire et au collectionnisme équatorien :

La soif de l'or était telle chez ces conquérants, ou plutôt chez ces hardis aventuriers, qu'ils n'avaient souci que de faire fondre sur place et d'emporter les objets de l'or et d'argent dérobés sur leur passage. Foulant aux pieds toute considération d'humanité, de science, d'art, d'histoire, ces prétendus civilisateurs se montrèrent cent fois plus barbares que les tribus qu'ils venaient asservir ou détruire, et des actes innombrables de férocité ont à jamais flétri leur nom. Cependant les vestiges épars qui ont été retrouvés, provenant pour la plupart de fouilles accidentelles ou rarement intentionnelles, indiquent que non-seulement les tribus indiennes avant la conquête possédaient l'art de fondre et de travailler les métaux, mais encore qu'elles pouvaient transmettre leur pensée par un langage écrit.<sup>198</sup>

Dans ce passage de son « Rapport général de sa mission », André démontre ses connaissances historiques en parlant de la Conquête espagnole et les conséquences économiques et sociales qu'elle occasionne aux nations conquises. Ses arguments consolident son image d'érudit mais sa position reste mitigée puisque dans un premier temps il souligne le courage des voyageurs espagnols et après il dénonce leurs actions. Son admiration envers les explorateurs avait déjà été mentionnée en 1866 lorsqu'il faisait référence aux exploits des « courageux importateurs » qui subissaient des peines et des dangers pour ramener le progrès en Occident<sup>199</sup>. Il n'est donc pas surprenant qu'il cherche lui-même à suivre leur exemple au prix de la destruction des endroits redécouverts. Son discours colonial se poursuit lorsqu'il compare les colons avec les « tribus barbares ».

Toutefois, dans un second moment, André fait preuve de condescendance paternaliste envers les indigènes et il se montre comme une autorité morale qui critique la colonisation espagnole. Cette ambiguïté par rapport à l'entreprise coloniale – lorsqu'il prend parti des conquis en décrivant comment les Espagnols ont détruit leur mode de vie – est une stratégie de l'épistémologie dominante en vue d'inverser la

---

<sup>198</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 33.

<sup>199</sup> *Op. cit.*, 1866, p. 21.

situation et de normaliser le fait que lui-même se sert des locaux (leurs cultures et leurs objets) en bénéfice du développement occidental. Ce faisant, André s'inscrit dans la tradition de l'exploitation des *huaqueros* et des collecteurs d'objets amérindiens puisqu'en découvrant les indigènes, « leur aspect physique et leur genre de vie »<sup>200</sup>, il s'intéresse à leur culture matérielle et s'empare d'elle.

André prend alors toutes les précautions pour faire des observations, des dessins et des transferts nécessaires avec eux en vue de conserver les témoignages matériels des civilisations passées. Ainsi, il recherche et collecte les objets retrouvés dans les *huacas*<sup>201</sup> dans l'objectif d'approfondir ses études et de perfectionner ses connaissances sur le terrain exploré. Et les collections qu'il forme sont une manière quantitative de présenter ses découvertes sur les techniques et les produits de ces peuples ancestraux. Pour ces raisons, lorsqu'il croise à Bogota à Adolf Bastian<sup>202</sup> (1826-1905), professeur d'archéologie et directeur du Musée ethnologique de Berlin, il remarque que celui-là a « les mains pleines d'objets et documents précieux sur l'ethnologie et les antiquités divers du Pérou, de l'Équateur et de la Colombie le tout pour le musée de Berlin »<sup>203</sup>. La réflexion d'André doit se comprendre dans le contexte de concurrence scientifique entre la France et l'Allemagne après la défaite de Sedan en 1870.

Pour contrecarrer les projets de Bastian, André s'intéresse à la collection archéologique d'Auguste Cousin (1835-1899) que Bastian n'avait pas pu obtenir pour la Prusse. André demande ainsi à son gouvernement l'immédiate acquisition de la collection Cousin comme preuve de patriotisme scientifique comme il le laisse entendre dans sa correspondance :

un de nos compatriotes, résidant à Quito depuis de longues années, M. Cousin, a réuni une collection dont l'acquisition me paraît très-utile pour notre musée ethnographique américain à Paris. Cette collection a paru assez intéressante à M. Bastian, archéologue envoyé l'année dernière par le gouvernement prussien dans

---

<sup>200</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 16.

<sup>201</sup> Les *huacas* sont des endroits sacrés où les habitants précolombiens vénéraient leurs dieux et où ils enterraient leurs morts avec de la nourriture pour leur voyage à l'au-delà, ainsi qu'avec leurs possessions matérielles (à savoir des signes d'apparat dont des habits, bijoux et armes). Ces trésors sont saccagés dès l'arrivée des colons qui fondent les métaux et les envoient en Espagne. Puis, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, ce sont les orpailleurs qui cherchent ces métaux précieux, mais qu'avec le temps visent aussi à récupérer tous les objets enterrés, dont les céramiques, afin de les vendre au marché du collectionnisme amérindien. Parmi ces *huaqueros* les plus connus se trouvent Antonio et Ignacio Serrano qui pendant les années 1850 vont piller plusieurs tombes dans la région de Cuenca, au sud de l'Équateur. Il faut aussi noter que les sépultures qui ont une forme de pyramide s'appellent *tolas* et elles se trouvent dans tout le territoire équatorien.

<sup>202</sup> En mission scientifique en Amérique depuis 1875, le projet de Bastian est de former des collections de différentes régions géographiques afin de les utiliser comme des témoignages matériels du conditionnement produit par l'habitat sur l'être humain, comme le signale dans sa thèse María Elena Bedoya.

<sup>203</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Édouard André à William Waddington, Pasto le 13 mai 1876, p. 5.

l'Amérique du Sud, pour qu'il essayât de se l'approprier et de l'emporter à Berlin. M. Cousin sût résister à ces offres, et les objets sont encore en sa possession, au nombre de soixante-sept environ. Je dois appeler votre attention sur l'intérêt que présente pour notre pays la collection de M. Cousin et vous engager à l'acquérir.<sup>204</sup>

Pour parvenir à ses fins, André contacte le consul belge à Quito, Mile de Ville<sup>205</sup>, qui est au courant des négociations entre Bastian et Cousin. Le consul indique à André la provenance des pièces, qu'il qualifie issues de la mythique civilisation des « Cara[s] scyris » qui aurait combattue les Incas au XV<sup>e</sup> siècle<sup>206</sup>, et souligne sa valeur historique sans faire aucune allusion à son intérêt artistique ou matériel. En effet, comme le remarque Manuel Charpy, les agents diplomatiques tiennent un rôle stratégique dans le marché des objets exotiques à l'échelle globale<sup>207</sup>.

André a un avantage sur Bastian, il est français et Cousin veut vendre sa collection de préférence à la France comme preuve de son civisme. Ainsi, André a accès à la collection, constate son importance scientifique, et ramène des documents que Cousin lui offre, à savoir un inventaire et cinq croquis des soixante-sept pièces (Annexe n°2)<sup>208</sup>. Convaincu de la nécessité d'acquérir cette collection pour le Musée américain du Louvre, André tient une solide argumentation avec son Ministère qui malgré ses constantes demandes finit par décliner l'offre à cause des problèmes financiers<sup>209</sup>. Mais malgré ce fait, André parvient à réunir d'autres objets amérindiens et des spécimens au cours de ses recherches horticoles. Dans ses documents et ses récits, il est question, par exemple, d'une collection de zoologie et de botanique, ainsi qu'un important herbier, qui sont vendus au Muséum. De même, sa collection

---

<sup>204</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 18.

<sup>205</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Adolph Bastian à Mile de Ville, Guayaquil 1875, 2 p. De Ville est un diplomate belge et aussi un collectionneur d'archéologie équatorienne qui offre sa collection aux musées royaux de Bruxelles.

<sup>206</sup> *Idem*, Lettre de Mile de Ville à Édouard André, Quito le 1<sup>er</sup> juillet, p. 1. Basé sur les travaux du prêtre Juan de Velasco (1727-1792), notamment son *Histoire moderne du Royaume de Quito*, publiée en 1789, l'historiographie nationale du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles a confondu l'ensemble des groupes ethniques (Caranqui, Cochascuquí, Otavalo, Cayambe, Panzaleo, Píllaro, Sigchos, Puruhá, etc.) qui sont connectés et apparentés dans la *sierra* à l'Époque d'Intégration (VI<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècle) avec une organisation de style occidentale tel que le « Royaume de Quito ». Nonobstant, la résistance de ces unités politiques contre les envahisseurs Incas les définit comme des ethnies guerrières et elles sont le symbole originaire de la nation équatorienne. Ainsi, leurs rapprochements et enchaînements successifs ont donné des continuités culturelles qui se matérialisent dans leurs techniques plastiques, les mêmes qui ont produit des généralisations inexactes par les lectures occidentales.

<sup>207</sup> CHARPY, Manuel, *op. cit.*, 2014, p. 29.

<sup>208</sup> La collection archéologique d'Auguste Cousin, ainsi que la biographie de ce dernier, seront analysées dans la troisième partie de cette étude avec les différents documents (manuscrits et iconographiques) trouvés dans les archives françaises et équatoriennes.

<sup>209</sup> Les circonstances historiques, expliquées dans la troisième partie de cette étude, ont fait que la collection Cousin parvient à intégrer le patrimoine français, et donc, que le dessein d'André s'accomplisse.

géologique est donnée aux cabinets de la Sorbonne, et ses objets ethnographiques sont envoyés au Ministère de l'Instruction publique qui plus tard les destina au futur Musée du Trocadéro<sup>210</sup>.

Parmi les collections ethnographiques d'André, il y a trente antiquités des Incas ; soixante céramiques en vernis de Pasto ; cinquante-six armes et costumes d'indiens ; et des instruments de musique<sup>211</sup> qu'il collecte pendant la période où il quitte la ville colombienne de Pasto, arrive en Équateur, traverse Ibarra et rentre à Quito<sup>212</sup>. C'est-à-dire qu'entre le 13 mai et le 13 juin 1876, André réunit en Colombie et en Équateur ces objets, raison pour laquelle il faut faire très attention afin de distinguer leur provenance. Ses collections vont augmenter au cours de sa mission, et quand il arrive à Guayaquil, il possède déjà cinquante antiquités et cinquante-six costumes, armes et objets divers qui sont classés de la manière suivante :

antiquités des Incas et des Schyris Caras dont des poteries, armes de l'âge de pierre et de l'âge de bronze, ornements, costumes, bodoqueras, flèches et curaré, curiosités, vieilles peintures [de l'École de Quito dont une toile de Miguel de Santiago], hamacs, vêtements, instruments de musique [...].<sup>213</sup>

Néanmoins, la diversité de ses collections amérindiennes et la nouveauté de ces objets ne facilitent pas la tâche scientifique à laquelle André est confronté déjà avec ses collections d'histoire naturelle. De ce fait, il ne pourra pas entreprendre des études d'archéologie et d'ethnographie, et il se limite à présenter en 1877 à la Société de Géographie<sup>214</sup> une étude sur les Pastos, une ethnie habitant le nord équatorien et le sud colombien, et à publier son récit de voyage *L'Amérique équinoxiale : Colombie, Équateur, Pérou, 1875-1876*. Concernant ses collections amérindiennes, il offre une partie à l'État français<sup>215</sup>.

### 2. 2. 3. Reconnaissance de la flore équatorienne

À son retour en France en 1877, la mission André est bien accueillie et le voyageur est récompensé avec la médaille d'Officier de l'Académie par le ministre

---

<sup>210</sup> COLLECTIF, « Mission de M. Ed. André », in COLLECTIF, *Notice sur le Muséum ethnographique des Missions scientifiques rédigée par chacun des missionnaires scientifiques sur les objets qu'il a rapportés*, Paris, s. é., 1878, p. 50.

<sup>211</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 19.

<sup>212</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Édouard André à William Waddington, Quito le 13 mai 1876, p. 6.

<sup>213</sup> ANDRÉ, Édouard, *op. cit.*, 1878, p. 22

<sup>214</sup> Membre de cette société, il envoie aussi à ses collègues son itinéraire et un résumé de son voyage.

<sup>215</sup> Édouard André fait deux donations au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, la première en 1878 et la seconde en 1908. Ces dons et l'histoire de sa collection seront analysés dans le chapitre 7 de cette étude.

William Waddington<sup>216</sup>. Il se consacre par la suite à publier ses résultats grâce à l'assistance d'Édouard Morren (1833-1866), botaniste belge spécialisé en Bromeliaceæ et rédacteur d'une des revues de Linden, *La Belgique Horticole*. André travaille aussi avec différentes institutions scientifiques de Paris, Kew, Liège et Cambridge, et en particulier avec Jean Müller (1828-1896) avec qui ils publient en 1879 *Les Lichens néo-granadins et ecuadoriens*. La même année, André est célèbre jardinier et paysagiste grâce à son ouvrage *L'Art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*. Puis, en 1889, il sort *Description et histoire de broméliacées récoltées dans la Colombie, l'Écuador et le Venezuela*, ainsi que *Bromeliaceæ Andreanæ*. Tous ses travaux – réalisés certaines fois en collaboration avec d'autres scientifiques européens – occidentalisent la flore équatorienne et garantissent son institutionnalisation dans le monde entier.

Le succès d'André est évident ; il est le spécialiste des Bromeliaceæ et participe aux expositions horticoles de Nancy et d'Angers en 1877, et à l'Exposition générale d'Horticole de Paris en 1883, entre autres grands événements. Ses recherches scientifiques et les plantes tropicales qu'il cultive dans les serres de sa propriété de Lacroix-Bléré lui permettent aussi de développer son entreprise privée. Sous contrat avec Jean-Jules Linden, André exploite ainsi certaines espèces qui deviennent rapidement à la mode dans les jardins privés et publics et qui lui procurent une clientèle transnationale. Avec son fils aîné, René-Édouard (1867-1942), qui le rejoint à l'agence en 1890, ils participent à différents projets urbanistiques dont les plus connus se trouvent en Uruguay et en Argentine. Ce prospère commerce horticole motive André, en collaboration avec l'éditeur Alfred Mame et le naturaliste Emmanuel Drake del Castillo<sup>217</sup>, à financer une nouvelle expédition dans les Andes équatoriens avec Hugo Poortman (1858-1953), un collaborateur hollandais qui travaille dans son agence et qui récolte des plantes équatoriennes en 1882. Devenu Chevalier de la Légion d'honneur au cours de l'Exposition universelle de 1889, André passe ses dernières années à enseigner à l'École nationale d'Horticulture de Versailles où il apprend à ses étudiants les richesses de l'horticulture équatorienne et forme les prochains paysagistes de jardins avant de mourir en 1911.

---

<sup>216</sup> JACQUIN DE MARGERIE, Stéphanie, *op. cit.*, p. 125.

<sup>217</sup> LEJEUNE, Daniel, *op. cit.*, p. 96.



### ***3. La mise en scène coloniale des objets amérindiens de l'Équateur***

La réussite des missions scientifiques françaises en Amérique du Sud, et en particulier dans la République de l'Équateur, se constate dans les travaux scientifiques et littéraires des voyageurs qui ont exploré ces contrées. Les diverses collections qu'ils ramènent démontrent cet essor scientifique puisqu'elles symbolisent un apport théorique sur la connaissance matérielle de ces ethnies lointaines et l'avancement des projets nationaux de la France. Dans le cas des échanges scientifiques entre l'Équateur et la France, ce phénomène se manifeste à travers les caisses envoyées au Ministère de l'Instruction publique avant 1878 qui s'ajoutent aux colis que l'État accumule et qui poussent le gouvernement à mettre en place une politique concernant ces « produits », ainsi qu'un établissement ethnographique capable de les conserver et les exposer, tout en développant une réflexion autour des cultures extra-européennes.

#### **3. 1. Le Muséum ethnographique des missions scientifiques**

Le projet d'un musée ethnographique se pose dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle mais il est retardé par des querelles institutionnelles entre les différents fonctionnaires, et à cause des bouleversements politiques qui modifient drastiquement l'histoire de la France. Toutefois, le motif qui établit enfin la création d'une institution consacrée à l'ethnographie est un incident anodin mais dont plusieurs sources officielles affirment sa véracité. Mécène du Musée du Louvre depuis de longues années et grand collectionneur américaniste, Léonce Angrand se promène un jour dans le Louvre lorsqu'il est bouleversé par l'état muséographique des collections américaines qu'il avait offert à la France. Offensé par ce panorama, il tombe malade et menace de léguer le reste de ses collections au British Museum<sup>218</sup>. C'est l'année 1877, et afin de calmer ce scandale national, tout en empêchant Angrand de tenir sa menace et de perdre son « admirable collection ethnographique américaine »<sup>219</sup>, le gouvernement français sollicite à Oscar de Watteville de créer un musée destiné à recevoir ce

---

<sup>218</sup> AMQB : D002815/41671, Informations biographiques concernant Léonce Angrand, p. 50.

<sup>219</sup> *Idem*.

présupposé héritage. Cette décision ministérielle persuade finalement Angrand de donner « l'usufruit de ses collections »<sup>220</sup> à la France<sup>221</sup>.

L'incident avec Angrand et la pression des autres voyageurs obligent la création d'un musée digne de recevoir les collections ethnographiques de l'État. Ainsi, toutes les collections des missions – qui se trouvaient dans le Ministère de l'Instruction publique, le Muséum d'Histoire naturelle, et le local provisoire de la rue Surcouf – sont transportées au Palais de l'Industrie. Puis, à partir de septembre, Xavier Charmes, sous-chef de la Division des Sciences et Lettres, entreprend le catalogage des collections et il donne à chaque objet un numéro d'inventaire, une inscription dans le registre général divisé par nature et une entrée dans le catalogue spécial. Charmes se charge aussi de présenter un examen final attestant le passage du domaine privé au public à la Commission d'Installation. Toutes ces démarches sont reconnues administrativement par le *Rapport adressé au M. le Ministre de l'Instruction publique sur le Muséum ethnographique des missions scientifiques* rédigé par de Watteville et présenté le 2 novembre 1877 ; dispositions qui sont confirmées le lendemain par un nouvel arrêté ministériel qui proclame la création du musée ethnographique. L'objectif étant d'éviter plus de pertes et de contretemps occasionnés par le nombre excessif des collections scientifiques accumulées et dispersées dans les locaux du Ministère.

De la sorte, le Muséum ethnographique des Missions scientifiques a comme but l'étude comparée des collections nouvellement regroupées en vue de développer l'ethnographie en France. Comme l'indique l'article 2 de l'arrêté du 3 novembre 1877, le nouveau Muséum organise ses collections en fonction des critères historique (par mission scientifique) et géographique (par région). Ce faisant, la muséographie adoptée par le Muséum retrace, par le biais d'un système comparatiste, le progrès de l'être humain comme créateur depuis la préhistoire jusqu'à l'époque moderne puisqu'il compare l'évolution technique entre l'Occident et le reste du monde. Cette mise en scène institutionnalise ainsi la séparation entre les techniques et les arts des

---

<sup>220</sup> AMQB : D002815/41671, Informations biographiques concernant Léonce Angrand, p. 50.

<sup>221</sup> Pourtant, le doute sur la véracité de cet épisode reste puisqu'après les différents événements qui ont lieu en 1878 et de la création définitive en 1882 du Musée d'Ethnographie, la donation Angrand ne se réalise pas. Comme l'indiquent les sources archivistiques (AMQB : D002815/41671), après la mort du collectionneur, certaines de ses pièces intègrent plutôt la collection du comte de Paris et celle de la ville de Genève. La question qui se pose est de savoir si la véritable motivation d'Angrand était plutôt d'aider son ami Charles Wiener à exposer ses résultats scientifiques pour légitimer ainsi son statut si contesté à l'époque.

peuples « inconnus » à la France. Elle s'intéresse principalement à l'aspect documentaire des objets en dépit de leur potentiel artistique qui est un discours réservé uniquement au Musée du Louvre.

Cette division entre l'art et l'ethnographie se produit au XIX<sup>e</sup> siècle au sein des musées ; elle est produite par la vision humaniste qui définit la civilisation gréco-romaine comme la référence des canons esthétiques de l'Occident, et aussi que par la catégorisation raciale de l'anthropologie physique, comme le précise l'historienne de l'anthropologie María Haydée García Bravo<sup>222</sup>. S'y ajoute ce qu'Ernest Gombrich désigne comme le « dessin incorrect » qui est une notion esthétique qui révèle cette dichotomie de l'art occidental à l'égard de la « dissemblance » : « il nous semble toujours que la nature doive ressembler aux images auxquelles nous sommes habitués »<sup>223</sup>. Les choses distinctes – qui sortent de la nature du quotidien ou des habitudes des spectateurs ou qui ne répondent pas à la conception platonicienne de la mimésis, ou l'interprétation artistique de la réalité – sont condamnées et ne rejoignent plus la catégorie artistique.

Ainsi, seulement les pièces archéologiques ou ethnographiques provenant de l'espace méditerranéen – à savoir la Grèce, l'Égypte, l'Italie et le Proche-Orient – sont considérées comme des chef-d'œuvres de l'Antiquité et intègrent les fonds artistiques du Louvre<sup>224</sup>. S'il s'agit de l'archéologie ou de l'ethnographie françaises, elles rentrent dans le Musée de Saint-Germain-en-Laye afin de préserver le passé préhistorique de la nation. Par ailleurs, les outils, instruments et ustensiles provenant d'autres pays sont destinés au Muséum ethnographique, ainsi que les collections amérindiennes du Musée américain du Louvre, du Musée ethnographique de Marine, ou du Muséum d'Histoire naturelle.

De ce fait, en tant que naturaliste, Édouard André compare implicitement et classe ses collections – et donc les objets amérindiens – en fonction des canons européens auxquels s'identifie. Ce geste transforme les objets<sup>225</sup> et modifie la conception initiale de ces matérialités qui sont transposées dans une autre culture où

---

<sup>222</sup> GARCÍA BRAVO, María Haydée, « Colecciones antropológicas decimonónicas. La puesta en escena de la racialidad », in KÖPPEN, Elke, et BLAZQUEZ GRAF, Norma (coord.), *Jornadas Anuales de Investigación 2014*, Mexique, Universidad Nacional Autónoma de México, 2015, p. 88.

<sup>223</sup> GOMBRICH, Ernest, *Histoire de l'art*, Paris, Phaidon, 2006, p. 25-26.

<sup>224</sup> *Journal Officiel de la République Française*, 19 novembre 1877, p. 7518.

<sup>225</sup> NIETO OLARTE, Mauricio, « Historia Natural y la Apropiación del Nuevo Mundo en la Ilustración española », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, n°32, 2003, p. 421. Consulté le 30 septembre 2016 : <http://bifea.revues.org/6049>.

les objets sont acceptés seulement lorsqu'ils véhiculent des concepts techniques, artistiques ou philosophiques. Or, en assimilant ces matérialités aux « œuvres d'art » connus en Europe, le « collecteur-collectionneur » adopte un discours racial, comme lorsqu'il est questions des objets des « Indiens du Napo »<sup>226</sup>, ou un discours patrimonial, comme lorsqu'il souligne la valeur historique des « antiquités de Cuenca »<sup>227</sup>.

Toutefois, ces dimensions que l'objet acquiert dans ce contexte expositoire créent une représentation nouvelle qu'un spectateur occidental a encore du mal à lire. Si les cultures du bassin méditerranéen sont admises par la France comme des références artistiques, c'est parce qu'elles sont proches de l'Europe et le dialogue culturel existe entre elles depuis longtemps. Leurs croisements historiques ont permis qu'elles se familiarisent et qu'elles créent une tradition artistique commune. Or, l'Amérique est une région lointaine, récemment ouverte aux autres cultures, et avec d'autres types de conceptions du monde et de production du savoir. Les lectures qui en produisent donc un effet d'incompréhension et méconnaissance entre l'objet amérindien et le nouveau monde social qu'il vient d'intégrer. Par conséquent, ces collections sont appréhendées par les scientifiques et les spectateurs du XIX<sup>e</sup> siècle français en fonction de leurs dissemblances matérielles.

### **3. 2. Les salles américaines de l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique de Missions scientifiques**

L'organisation des collections ethnographiques symbolise alors un enjeu scientifique et artistique primordial pour ce Muséum ethnographique et pour l'histoire des cultures matérielles qui y sont exposées. Afin d'amener à bien ce projet muséal, il est décidé tout d'abord d'organiser une exposition provisoire de la section américaine du Muséum ethnographique dans Palais de l'Industrie<sup>228</sup>. Cet évènement ouvre ses portes du 23 janvier jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1878 et présente, en six espaces de l'angle nord-est du premier étage du Palais, les nombreux résultats scientifiques des missions

---

<sup>226</sup> COLLECTIF, « Mission de M. Ed. André », *op. cit.*, p. 48.

<sup>227</sup> *Idem*, p. 46. La valeur historique est définie par Aloïs Riegl comme le témoignage dans une époque passée produite par une création que l'être humain a réalisé au moment dont il est question.

<sup>228</sup> ANF : F/12/3532, Arrêté du ministre de l'instruction publique des cultes et des beaux-arts instituant une commission chargée d'étudier la création définitive du Muséum ethnographique, *Journal Officiel de la République Française*, n°291, 25 octobre 1878, p. 9946.

classés par ordre géographique<sup>229</sup> et type de collection<sup>230</sup>. De la sorte, trois salles sont consacrées aux objets provenant de l'Amérique, et l'escalier et le palier sont destinés aux collections issues d'autres contrées<sup>231</sup>. Charles Wiener, Ernest-Théodore Hamy (1842-1908) et Emile Soldi (1846-1906) sont les organisateurs de l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques car Xavier Charmes est nommé chef de Cabinet du nouveau ministre de l'Instruction publique en septembre 1877, et il a dû quitter le projet du Muséum ethnographique. Cette nouvelle équipe est chargée du classement et de la représentation de ces objets inconnus au grand public ; ils sont ainsi les responsables de l'introduction des cultures matérielles extra-européennes – et aussi équatoriennes – à Paris.

Hamy possède déjà une formation traditionnelle de médecin anthropologue et en même temps il comprend les enjeux de la mise en scène des collections étrangères puisqu'en tant qu'aide-naturaliste du Muséum d'Histoire naturelle<sup>232</sup> il avait réorganisé en 1873 ses collections anthropologiques en suivant un ordre géographique, comme l'explique Pauline Carminati<sup>233</sup>. Puis, à partir de 1876, il prépare les

---

<sup>229</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *Les origines du Musée d'ethnographie*, Paris, J.-M. Place, 1890, p. 282.

<sup>230</sup> Cette distribution sera critiquée par Hamy quelques années plus tard lorsqu'il devra défendre son nouveau projet muséal : le Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

<sup>231</sup> En effet, bien que les salles 2, 3 et 4 exposent uniquement des collections provenant de l'Amérique, les autres missions scientifiques du Ministère ont aussi une place dans le reste de l'exposition provisoire. Tout d'abord, sur l'escalier se trouvent : les collections paléontologiques d'Émile Rivière collectées en France et en Italie avec les moulages de roches gravées que le dessinateur et typographe M. de Vesly avait sculpté au cours de cette mission ; et aussi, les résultats des études de glyptique qu'Émile Soldi effectue en Angleterre. Puis, sur le palier, qui est une antichambre aux salles américaines, il y a : les échantillons des grottes de Ténériffe de René Verneau ; la collection de 2,600 inscriptions de Carthage de Pricot de Sainte-Marie, complétée par des exemplaires de la Bibliothèque nationale de France ; la carte du projet maritime d'une mer intérieure en Algérie du commandant François Roudaire ; les pièces ethnographiques de l'Afrique équatoriale et une carte de l'Ogooué d'Alfred Marche ; et enfin, la collection d'histoire naturelle recueillie par M. Vélain à l'île de Saint-Paul. De même, dans cet espace se distinguent quatre collections asiatiques dont : les antiquités khmères et les moulages de la façade principale du temple Beng Mealea du lieutenant Louis Delaporte ; des estampages et inscriptions du Haut-Cambodge du docteur Jules Harmand ; les collections de Charles Ujfalvy de Russie, Sibérie et d'Asie centrale ; et enfin, les antiquités en verrerie et céramique phénicienne trouvées à Saïda par Carlo Lansberg. Pour conclure, il faut indiquer que d'autres collections ont été aussi présentes dans cette exposition provisoire mais leur emplacement reste imprécis comme c'est le cas de la collection de la mission de Ferdinand André Fouqué, des antiquités asiatiques d'Émile Guimet, des cartes sur les races humaines de la Mélanésie occidentale, et des collections du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, qui devaient être exposées sur l'escalier ou bien dans le palier.

<sup>232</sup> TOPINARD, Paul, *La société, l'école, le laboratoire et le musée Broca*, Paris, Typ. G. Chamerot, 1890, p. 6.

<sup>233</sup> CARMINATI, Pauline, « Les momies du Muséum national d'Histoire naturelle : du cabinet anthropologique au musée de l'Homme », *La Lettre de l'OCIM*, n°137, 2011, p. 29. Consulté en ligne le 19 avril 2019 : <http://journals.openedition.org/ocim/966>. À propos du classement des collections anthropologiques, il faut voir : DIAS, Nélia, « Séries de crânes et armée de squelettes : les collections anthropologiques en France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Bulletins et Mémoires de la*

collecteurs qui partent dans les différentes régions du monde afin de constituer des collections scientifiques pour le Muséum<sup>234</sup> ; ce faisant, Hamy connaît bien le type d'objets ramenés par les missions scientifiques. En parallèle, il organise la participation égyptienne à l'Exposition universelle de 1867 où il acquiert une expertise scénographique déterminante pour exhiber les collections ethnographiques.

Ainsi, les vingt-six caisses envoyées par Charles Wiener lors de sa première mission, les mêmes qui encombraient le Ministère de l'Instruction publique, sont enfin exposées dans la salle principale (salle 2) de l'Exposition provisoire, comme l'indique un témoignage de l'époque :

des sculptures en bois, des objets de métal, vases, ustensiles, bijoux ou statuettes en or, en argent, en cuivre, etc., des céramiques très variées de la côte et de l'intérieur du pays, des tissus de toute espèce en fort grand nombre, des armes, des accessoires funéraires, des momies enfin et une longue suite de crânes des provenances les plus variées.<sup>235</sup>



**Figure n°6 :** Illustration de la « Vue de la salle péruvienne [de Charles Wiener] du musée ethnographique installé en janvier 1877 [sic] au Palais de l'Industrie. Le centre est occupé par la fontaine de Concacha. Au fond, la porte Huanuco-Viejo, les lions et les deux colosses en pierre tendre de Tiahuanaco », 1881. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>236</sup>.

*Société d'anthropologie de Paris, Nouvelle Série*, 1989, p. 203-230. Consulté en ligne le 13 mars 2011 : [https://www.persee.fr/doc/bmsap\\_0037-8984\\_1989\\_num\\_1\\_3\\_2581](https://www.persee.fr/doc/bmsap_0037-8984_1989_num_1_3_2581).

<sup>234</sup> MOHEN, Jean-Pierre (dir.), *Le nouveau musée de l'Homme*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 2004, 265 p., p. 43-44.

<sup>235</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1890, p. 57.

<sup>236</sup> SOLDI Émile, *Les arts méconnus : les nouveaux musées du Trocadéro*, Paris, Imprimerie Jumes Moureau, 1881, p. 389.

La variété et la quantité d'objets de la collection Wiener créent l'idée d'un « musée péruvien » (Figure n°6) qui se divise spatialement en fonction de la provenance géographique (Brésil, Chili, Pérou, et Bolivie) et de douze groupes thématiques (architecture, sculpture, céramique, métallurgie, anthropologie et ethnographie)<sup>237</sup>. À cet empilement de collections s'ajoutent aussi des éléments muséographiques destinés à attirer l'attention des visiteurs comme des mannequins habillés avec des objets issus des collections ethnographiques, des cartes de voyage, et des panoplies utilisés pour reconstituer « l'esprit local » de l'Amérique.

Enfin, trois artistes français sont chargés de recréer « les conditions ordinaires »<sup>238</sup> de ces cultures anciennes et indigènes, et pour ce faire ils se servent des indications des voyageurs, de leurs dessins, de leurs photographies ou de leurs plans afin de réaliser des statues<sup>239</sup>, des peintures et des moulages imitant donc les habitants, le paysage, les monuments et les autres techniques artistiques des contrées qu'en réalité ils ne connaissent pas. Par exemple, Émile Soldi se charge de sculpter des monuments à grandeur nature comme la fontaine de Concacha ou la porte de Huánuco Pampa<sup>240</sup> qui sont des monuments qu'il n'a jamais vus personnellement, et que même ses études en ethnographie et en archéologie ne lui permettent pas de recréer. Il a ainsi recours aux quatre dessins de monuments antiques réalisés par Wiener au cours de sa mission.

De même, il reproduit quatre bustes destinés à la salle de la mission André dont deux indigènes équatoriens (Figure n°7) et des pièces colombiennes<sup>241</sup>. Pour les peintures, M. de Cetner et Paul Roux réalisent des toiles des temples anciens et des

---

<sup>237</sup> COLLECTIF, « Mission de M. Ch. Wiener », in COLLECTIF, *Notice sur le Muséum ethnographique des Missions scientifiques rédigée par chacun des missionnaires scientifiques sur les objets qu'il a rapportés*, Paris, s. é., 1878, p. 20.

<sup>238</sup> GIRARD DE RIALLE, Julian, « Rapport sur l'ethnologie de l'Europe, de l'Asie occidentale et de l'Amérique », in THIRION, Charles (dir.), *Congrès international des Sciences anthropologiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1880, p. 35.

<sup>239</sup> D'après la *Notice sur le Muséum ethnographique des Missions scientifiques*, « la statue du jeune Indien des environs de Cuzco est le portrait d'après nature d'un enfant amené à Paris par le voyageur ». C'est-à-dire qu'une des sculptures exposées dans la salle de la mission Wiener a été réalisée par Émile Soldi sur place grâce au modèle que Wiener ramène avec lui après son premier voyage en Amérique. Il n'a pas été possible de trouver plus d'informations concernant la biographie de cet enfant, comment Wiener le prend en charge, ni son devenir une fois arrivé en France. Même si à l'époque les zoo-humains sont une pratique « scientifique » courante, cet épisode interroge la thématique de la « collecte » dans le domaine de l'histoire naturelle de l'être humain.

<sup>240</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1890, p. 56-57.

<sup>241</sup> WATTEVILLE, Oscar de, *Rapport administratif sur l'exposition spéciale du Ministère de l'Instruction publique à l'Exposition universelle de 1878*, Paris, impr. de Noizette, 1886, p. 40.

vues du Pérou, la Bolivie et la Colombie<sup>242</sup>. Le produit final est une mise en scène exotique des cultures amérindiennes, peu connues et incomprises, qui est fabriquée par la vision occidentale des spécialistes français (voyageurs, techniciens et artistes). Or, malgré le fait que les artistes travaillent sous la surveillance des experts, comme Angrand qui contrôle le modelage de la fontaine péruvienne<sup>243</sup>, la critique n'est pas favorable à cette esthétique des salles américaines : « On pourrait désirer que ces peintures fussent moins grossières »<sup>244</sup>. Les efforts de l'équipe d'installation, des voyageurs et des savants (qui sont présents depuis l'emballage des objets jusqu'à aux conférences scientifiques<sup>245</sup>), n'assure par l'exactitude de ces représentations culturelles qui dépassent les visiteurs peu habitués à cette ambiance romancée qu'ils découvrent pour la première fois, dans nombreux cas.



**Figure n°7** : Illustration de deux mannequins représentant des indigènes équatoriens pour la salle de la mission d'Édouard André au Palais de l'industrie, 1878. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>246</sup>.

<sup>242</sup> COLLECTIF, [Discours du ministre Bardoux], in COLLECTIF, *Notice sur le Muséum ethnographique des Missions scientifiques rédigée par chacun des missionnaires scientifiques sur les objets qu'il a rapportés*, Paris, s. é., 1878, p. 7.

<sup>243</sup> AMQB : D002815/41673, Histoire et condition du don, [Versailles le 26 mars 1878], p. 1-2.

<sup>244</sup> QUESNEL, Léo, « Musée ethnographique », *Revue politique et littéraire*, 2<sup>e</sup> série, 7<sup>e</sup> année, numéro 32, 9 février 1878, p. 757. Consulté en ligne le 11 avril 2015 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2147981.image>.

<sup>245</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1890, p. 60-61.

<sup>246</sup> DUHOUSSET, Colonel, « Exposition ethnographique des missions scientifiques au Palais de l'Industrie. 2<sup>e</sup> article », *L'Illustration*, n°1823, 2 février 1878, p. 72. La même illustration a été reprise



Les salles suivantes subissent le même type d'interprétations dont la salle numéro 3 qui expose en vitrine de nombreux résultats des différentes missions dont la collection d'Alphonse Pinart et de Léon de Cessac<sup>247</sup>. Leur ample itinéraire scientifique dans le continent américain leur permet de constituer plusieurs collections amérindiennes dans différents pays et notamment de collecter des objets équatoriens<sup>248</sup> qui sont placés au fond de la salle<sup>249</sup>. Les pièces équatoriennes de Pinart ont dû être probablement collectées par Cessac pendant son séjour au Pérou – ou bien au cours de ses précédentes missions – et ensuite cédées à Pinart qui est le responsable de la mission. Puis, dans cette même salle, il y a aussi d'autres collections provenant de différentes régions sud-américaines comme celle de Jules Crevaux (1847-1882) qui montre les objets qu'il a collectés au cours des 142 jours passés dans l'Amazonie naviguant les différentes voies fluviales de la Guyane, le Brésil, la Colombie, le Venezuela, et le Pérou<sup>250</sup>. Il y a pareillement une exposition photographique<sup>251</sup> sur les « indiens du Far-West, des pièces ethnographiques »<sup>252</sup>, des cartes, des planches et des schémas architecturaux<sup>253</sup>.

La diversité de collections et de régions évoquées contribue avec la vision coloniale qui cache les particularités d'autrui sous un amalgame d'objets et d'informations afin de le rendre invisible. L'effet d'exhaustivité scientifique, au lieu de définir ces nations, produit le résultat contraire et efface, sous la figure de la surabondance, ses caractéristiques. Ainsi, dans la dernière salle américaine (numéro 4) située en face de la salle 2, sont exposés des objets du cabinet de Léonce Angrand<sup>254</sup>, et les diverses collections et résultats scientifiques d'Édouard André comme l'indique l'énumération suivante :

---

dans *Les merveilles de l'Exposition de 1878 : histoire, construction, inauguration, description détaillée des palais, des annexes et des parcs [...] ouvrage rédigé par des écrivains spéciaux et des ingénieurs*, Paris, Librairie contemporaine, 1879, p. 500.

<sup>247</sup> Ces deux voyageurs ont exploré séparément l'Amérique du Sud, les îles de l'Océan Pacifique et l'Amérique du Nord. Par exemple, au moment où Cessac fait des fouilles dans la nécropole d'Ancón et forme une collection archéologique, Pinart visite Tahiti, la Polynésie et la Micronésie ; ils se retrouvent en Californie pour poursuivre leurs recherches au Mexique avant de rentrer définitivement en France.

<sup>248</sup> COLLECTIF, « Missions de M. Alphonse Pinart », in COLLECTIF, *Notice sur le Muséum ethnographique des Missions scientifiques rédigée par chacun des missionnaires scientifiques sur les objets qu'il a rapportés*, Paris, s. é., 1878, p. 42.

<sup>249</sup> *Idem.*, p. 34.

<sup>250</sup> AMQB : D002737/40899, Notice biographique de Jules Crevaux, p. 4.

<sup>251</sup> COLLECTIF, *op. cit.*, 1878, p. 42.

<sup>252</sup> *Idem.*

<sup>253</sup> *Idem.*

<sup>254</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre d'Armand Landrin au directeur du bureau des Travaux historiques et des Sociétés savantes, Paris le 10 avril 1892, p. 2. La collection Angrand présente divers objets provenant de l'Amérique dont des pièces de mobilier du XVI<sup>e</sup> siècle.

des oiseaux de mille nuances, des insectes rares, des papillons, en un mot, des échantillons de premier ordre pour la flore, la faune et l'ornithologie; tout cela encadré par des antiquités indiennes colossales, des bustes et la monumentale inscription indéchiffrée de Pandi. La géographie aussi, comme complément des recherches du voyageur, a été l'objet de tous ses soins ; il a fait avec la plus scrupuleuse exactitude, des observations météorologiques et topographiques sur la grande étendue du territoire exploré. Plusieurs cartes et un profil géologique permettent de le constater.<sup>255</sup>

La plupart des collections d'Édouard André sont en effet des spécimens d'histoire naturelle, mais il y a aussi des pièces archéologiques ; le tout est pourtant montré ensemble dans trois panoplies, cinq mannequins et une vitrine qui, par exemple expose de l'archéologie, des oiseaux, des papillons, des pièces d'ethnographie contemporaine, des insectes, des fossiles, des échantillons de géologie, des graines et plantes<sup>256</sup>. Ainsi, dans ce capharnaüm scientifique définit par le propre voyageur qui participe à cette mise en scène, les collections amérindiennes de l'Équateur perdent leur intérêt taxonomique afin de créer une ambiance exotique où la nature primitive domine toute matérialité.

Nonobstant, les collections équatoriennes ont pu être identifiées grâce à la documentation officielle d'André. Dans l'ensemble, les collections ethnographiques d'André proviennent principalement de l'Orient (provinces de Macas et du Napo) ; et celles d'archéologie procèdent de la région côtière de Manabí, du bassin du fleuve Daule, et des provinces andines de la *sierra* (notamment de Pichincha). Il faut noter que dans cette catégorie les objets sont désignés par leur provenance et sont parfois identifiés à des cultures connues et prestigieuses comme l'inca, ou à des mythes culturels comme les Shyris-Caras : « Coupe inca trouvée dans les fouilles de Chordeleg, près de Cuença (Équateur) »<sup>257</sup>, « Poterie variées des Indiens Shyris Caras, qui ont précédé la civilisation inca (Équateur) »<sup>258</sup>, « Épingle d'argent des anciens Incas (Équateur) »<sup>259</sup>, « Vases, haches de pierre variées, de bronze dit trempé, etc., des anciens Shyris Caras (Équateur) »<sup>260</sup>.

Parmi cette diversité d'objets, quelques-uns ont retenu l'attention des visiteurs comme le démontrent certaines publications, à savoir la collection d'aiguères en bois

---

<sup>255</sup> DUHOUSSET, Colonel, *op. cit.*, 2 février 1878, p. 71-72.

<sup>256</sup> MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, *Catalogue du Ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-arts. Tome II. Missions et Voyages scientifiques, Exposition théâtrale*, Paris, Imprimerie de la Société de publications périodiques, 1878, p. 7-9.

<sup>257</sup> *Idem*, p. 7.

<sup>258</sup> *Idem*.

<sup>259</sup> *Idem*, p. 8.

<sup>260</sup> *Idem*.

d'Ambato et de Latacunga<sup>261</sup>, des antiquités de Cuenca « provenant en grande partie de fouilles de la fameuse Chordeleg, dans l'ancien territoire des Incas »<sup>262</sup>, et les produits et armes des « Indiens du Napo »<sup>263</sup>. Dans cette énumération, les collections de Cuenca et du Napo sont représentatives du collectionnisme amérindien de l'époque et doivent être commentées afin d'élucider les manières dont ces types d'objets ont été collectés.

Concernant les antiquités de Cuenca, ces pièces sont rattachées à la catégorie générique « inca » afin de souligner leur valeur historique, tout en démontrant le manque de connaissances d'André sur le passé équatorien et la diversité de ses cultures précolombiennes. Elles ont dû être acquises par le paysagiste, ou bien par Jean Noetzli après le départ de son chef, puisque dans leurs documents il n'y a aucune allusion à des fouilles archéologiques réalisées par ces voyageurs. Aussi, il est probable qu'elles ont été achetées à des collectionneurs ou antiquaires comme c'est la pratique courante de l'époque. En effet, María Elena Bedoya souligne que les richesses archéologiques du sud équatorien – notamment de Chordeleg – sont convoitées et exploitées par les miniers et *huaqueros*, mais aussi par les savants équatoriens qui réalisent dans cette région des études historiques sur le passé de la nation<sup>264</sup>.

Et puis, par rapport aux objets ethnographiques du Napo, ils sont soit le produit d'une acquisition réalisée par André – parce qu'il n'a jamais été dans l'Amazonie et n'a donc pas pu les collecter –, soit le résultat d'une collecte faite par Noetzli lorsqu'il explore l'Orient équatorien à la fin de sa mission. La seconde hypothèse semble plus juste mais dans les deux cas il faut en conclure que le commerce local d'objets contribue avec les missions scientifiques en tant que fournisseur et intermédiaire des collections amérindiennes.

De même, pour inviter les spectateurs au voyage et à la découverte des « peuples » équatoriens, les deux mannequins de la salle 4 figurant présentent une *carguera* de Quito et un chef indien du Napo (Figure n°7). Ils sont « habillés » avec les vêtements, accessoires, et outils ramenés par André afin de montrer des personnages caractéristiques du territoire équatorien. Or, cette image est produite par

---

<sup>261</sup> QUESNEL, Léo, « Musée ethnographique », *Revue politique et littéraire*, 2<sup>e</sup> série, 7<sup>e</sup> année, numéro 32, 9 février 1878, p. 757. Consulté en ligne le 11 avril 2015 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2147981.image>.

<sup>262</sup> COLLECTIF, « Mission de M. Ed. André », *op. cit.*, p. 46.

<sup>263</sup> *Idem*, p. 48.

<sup>264</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 210.

une lecture coloniale qui les définit en fonction des valeurs épistémologiques (non-industrialisés, primitifs, ou sauvages) et qui par la suite sont transposées à la nation représentée. Ainsi, dans les différentes critiques, le mannequin représentant « un indigène local » est désigné comme « un descendant des souverains autochtones »<sup>265</sup>. Le vocabulaire imprécis de ces descriptions témoigne de l'incompréhension et du manque de connaissances sur la culture évoquée, et souligne un effort excessif pour la définir en fonction du « soi ».

L'assimilation de l'autre s'opère par conséquent d'après les registres occidentaux et par rapport au regard colonial des voyageurs et des metteurs en scène. De cette manière, les organisateurs et les artistes collaborent ensemble pour mettre en place une interprétation voulue scientifique des observations faites par le voyageur sur un territoire, ses habitants et ses productions matérielles. Ce faisant, l'image véhiculée sur les cultures amérindiennes est le résultat de l'appropriation de la science locale réalisée par trois regards différents : le scientifique, le fonctionnaire et le plasticien. La participation d'André dans cette transposition de connaissances et d'informations sur ces cultures est donc essentielle pour comprendre qu'il s'agit d'une représentation formée *ex nihilo* par le discours colonial des auteurs de cette mise en scène du « sauvage ».

Pour conclure, ces trois salles américaines de l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques sont l'endroit de confrontation épistémologique entre la culture française et les cultures matérielles de l'Amérique, et donc celles de l'Équateur. C'est au sein de ces salles que se forme le regard colonial à propos de la culture matérielle de cette nation. L'objectif de cette exposition de « commémorer le travail des explorateurs français et implicitement de célébrer la nation française »<sup>266</sup> est accompli puisqu'elle parvient à créer tout un imaginaire exotique et hiérarchisé où les découvertes scientifiques et le progrès civilisateur de la France se matérialisent avec l'effacement des peuples lointains et la redéfinition occidentalisation de leurs « produits ».

---

<sup>265</sup> COLLECTIF, « Mission de M. Ch. Wiener », *op. cit.*, p. 22.

<sup>266</sup> DIAS, Nélia, *Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro : 1878-1908 : anthropologie et muséologie en France*, Paris, Éditions du CNRS, 1991, 310 p., p. 94.

\*\*\*

Après de longs voyages et de nombreuses péripéties dangereuses, les collections rassemblées en Équateur par les missions scientifiques de Charles Wiener et d'Édouard André sont transportées en France pour contribuer à la diffusion scientifique d'objets amérindiens et à leur institutionnalisation en tant qu'objets ethnographiques. Ces deux explorations permettent toutefois de contester l'archétype colonial établi par Humboldt : celui du voyageur éclairé et tout puissant qui redécouvre tout seul l'Amérique.

En effet, bien que Wiener soit un fonctionnaire audacieux et André un horticulteur expérimenté, ils n'étaient pas préparés scientifiquement pour réussir leurs voyages en Équateur. S'ils parviennent à leurs buts c'est grâce au soutien offert par les habitants locaux (*cargueros*, missionnaires religieux, scientifiques et savants). Ainsi le démontrent les sources archivistiques de ces deux missions scientifiques qui témoignent de l'aide reçue de la part des locaux en vue d'accomplir leurs entreprises et de constituer d'importantes collections d'histoire naturelle, d'archéologie et d'ethnographie. Wiener et André arrivent toutefois à diffuser la figure du voyageur « solitaire » en omettant dans leurs travaux scientifiques la plupart de leurs collaborateurs : les amateurs scientifiques, les missionnaires jésuites, ou les indigènes, entre autres. Cela est une stratégie courante du discours colonial qui ne reconnaît pas l'apport scientifique des peuples « inférieurs » dans l'avancement de la science et du savoir occidental.

Les deux voyageurs naturalistes parviennent de la sorte à s'introduire dans le réseau franco-équatorien du collectionnisme amérindien du XIX<sup>e</sup> siècle et de cette manière, ils montrent à Paris les premières collections scientifiques d'objets amérindiens de l'Équateur. Toutefois, ces pièces subissent à leur tour cet « effacement colonial » puisque les voyageurs-collecteurs éliminent leurs fonctions premières en les sortant de leur contexte pour les placer dans une mise en scène où elles sont décriées par leur esthétique « sauvage » car différente des œuvres d'art connues en France.

Finalement, l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques conçue par le regard exotique des voyageurs et artistes matérialise ce discours colonial et montre les voyageurs comme les découvreurs et sauveurs des connaissances et des « produits » des « peuples primitifs » de l'Équateur.

Ces objets deviennent ainsi le noyau de la collection équatorienne du futur musée d'ethnographie de Paris, démontrant le rôle décisif des sciences au développement du collectionnisme amérindien – d'objets archéologiques et ethnographiques – dans les domaines du privé et du public de ces deux nations à la même époque, ainsi que l'apport spectaculaire des expositions de caractère scientifique dans la construction symbolique de ces cultures matérielles au sein de l'imaginaire collectif occidental.

## **Chapitre 2**

### **Du cabinet scolaire au musée archéologique (1875-1895)<sup>267</sup>**

« Les mathématiques, l’astronomie, la médecine appliquées sont un art. Aurait-pu l’ouvrier qui construit ces admirables lentilles avec lesquelles sont observés les astres, ces précieux télescopes, ces complexes microscopes, exécuter ces œuvres sans les principes de la science ? »<sup>268</sup>

Francisco Campos, 1893

Sous l’optique du scientisme du XIX<sup>e</sup> siècle, la République de l’Équateur, pays agricole avec une population majoritairement rurale et sans instruction, trouve dans l’enseignement scientifique une voie de développement et d’unification nationale<sup>269</sup>. Secouru par les initiatives des élites dirigeantes, l’État est obligé de créer des collèges nationaux capables de former des citoyens voués au projet républicain d’une société moderne et industrialisée. Les gouvernements équatoriens installent ainsi au sein des institutions éducatives des espaces didactiques destinés à l’érudition de leurs élèves. Ces cabinets scolaires conservent dans ces espaces aménagés pour conserver et exposer des artefacts, des instruments et des machines capables de transmettre le savoir technique et scientifique dont leur application (industrielle, agricole et géographique) facilite la compréhension du territoire et la domination de ses richesses naturelles, ainsi que de la consolidation de l’État-nation.

---

<sup>267</sup> Les musées scolaires équatoriens analysés dans ce chapitre sont des institutions que j’ai visitées de 2016 à 2017 à Quito, Latacunga, Ambato, Guayaquil et Cuenca. Mes recherches ont été prises en compte pour la réalisation de l’exposition « Espiritu de red (1840-1929) » qui fait le point sur les réseaux globaux de science, art et collectionnisme développés au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle en Équateur et la manière dont ils ont entraîné la création des musées nationaux dans le pays et à l’étranger. Dans le cadre de cet événement, où j’ai participé en tant que chargée de recherche documentaire, j’ai aussi présenté une communication intitulée « Coleccionando el conocimiento : museos escolares del Ecuador (1844-1965) » et j’ai écrit le chapitre du catalogue de l’exposition (en cours d’édition) : « Las colecciones científicas de los Colegios Nacionales de Latacunga, Guayaquil y Ambato (1840-1920) ».

<sup>268</sup> « El arte es la matemática, la astronomía, la medicina aplicadas. El obrero que construye esos lentes admirables, por donde se observan los astros, esos telescopios delicadísimos, esos microscopios complicados, ¿ podría ejecutar esas obras sin la base de la ciencia ? ». Ma traduction.

<sup>269</sup> La communication, la circulation et la production de l’Équateur sont des activités fortement limitées par la géographie accidentée, les fortes pluies d’hiver et les mauvaises voies de communication qui cloisonnent la *sierra* du reste du pays pendant un quart de l’année produisant des tensions socio-économiques entre les élites régionales (de la côte et des plaines andines) désireuses de s’emparer chacune du pouvoir politique.

La croissance de l'industrie du matériel scolaire européen est un phénomène qui participe de ce processus éducatif où les cabinets scientifiques des collèges nationaux deviennent des dispositifs indispensables pour l'expérimentation scientifique et le progrès des nations. Ce faisant, les croisements scientifiques et financiers entre l'Équateur et la France dévoilent la manière dont les idéaux de la modernité façonnent les phénomènes éducatif, muséal et identitaire de la jeune République équatorienne au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle. De ce fait, ce chapitre s'intéresse aux échanges d'un autre type de matérialité entre ces deux nations qui, nonobstant, contribuent avec le développement de leur réseau commun et à leurs transferts d'idées, textes et objets qui ont aussi une empreinte dans la construction de la représentation de l'autre et de ses pratiques de collectionnisme scientifique.

Ainsi, la première partie de ce chapitre aborde les paradigmes de la modernisation de l'instruction publique entamée par les gouvernements de Gabriel García Moreno (1861-1875) et les stratégies scientifiques qui ont été mises en place en vue d'insérer le pays dans le commerce international de l'industrie du matériel scolaire. Puis, il sera question de l'histoire des trois collèges nationaux et les manières comment ils ont réuni ce type d'objets en vue de former les premiers musées scolaires du pays. À partir de cette analyse historiographique, il faut interroger en quoi les connexions entre le renouveau éducatif et le développement de la science nationale révèlent des notions épistémiques propres au « phénomène de planétarisation »<sup>270</sup> de l'hégémonie universaliste. Enfin, il faudra s'attarder sur le travail de quelques savants locaux alliés avec les gouvernements progressistes qui essayent de redéfinir scientifiquement les origines historiques du pays et les conceptions du passé national, tout en développant les échanges économiques avec l'Europe. Dans ce panorama favorable à la science, la vision de sauvetage des antiquités nationales soutenue par l'historien Federico González Suárez et le fonctionnaire Carlos R. Tobar détermine la création du premier musée universitaire d'archéologie comme une institution visant la conservation du passé équatorien.

---

<sup>270</sup> GRUZINSKI, Serge, *op. cit.* p. 93.



## ***1. Enseigner les sciences sous la période « garciana »***

Depuis la naissance de la République équatorienne en 1830, les gouvernements sont fragilisés par les différentes fractions politiques qui se disputent le pouvoir et provoquent une forte instabilité interne. À cette situation s'ajoutent les menaces externes – d'Espagne, d'États-Unis et des voisins américains – qui cherchent à se partager le nouveau territoire de l'Équateur. Les dirigeants équatoriens, déjà occupés à essayer de payer les dettes des guerres d'Indépendance, doivent ainsi investir davantage le domaine militaire afin de pouvoir riposter contre les nouveaux périls. Ce faisant, au cours des premières années républicaines, l'instruction publique est délaissée par les gouvernements qui se contentent de la confier aux congrégations religieuses et de fonder des institutions éducatives, ou de les soutenir administrativement, en fonction de leurs intérêts politiques. À l'arrivée au pouvoir de Gabriel García Moreno (1821-1875) dans les années 1860, l'enseignement national commence à changer en fonction des systèmes éducatifs européens, notamment l'enseignement confessionnel d'inspiration français comme le souligne Ana Buriano<sup>271</sup>.

### **1. 1. García Moreno et son admiration pour les sciences françaises**

En effet, pendant son premier mandat (1861-1865), García Moreno vise la consolidation nationale à travers la mise en place d'une république obéissant à la

---

<sup>271</sup> BURIANO, Ana, *Navegando en la borrasca. Construir la nación de la fe en el mundo de la impiedad, Ecuador, 1860-1875*, Mexique, Instituto Mora, 2008, 372 p. 258. Personnage controversé, Gabriel García Moreno divise l'histoire nationale, ainsi que la longue bibliographie qui lui est consacrée. Critiqué ainsi par l'histoire sociale des années 1970, une nouvelle courante de l'histoire des idées cherche à nuancer ces deux mandats présidentiels (1861-1865 et 1869-1875) et sa période de suprématie politique (1860-1875). Ainsi, parmi les travaux les plus novateurs de cette période d'haute répression politique et d'intolérance religieuse se trouvent les travaux d'Ana Buriano qui détaillent les processus de domination qu'il met en place, ainsi que ses stratégies politiques au cours une période d'instabilité et de formation nationale. Carlos Espinosa réitère le poids de la religion dans sa gestion politique sous l'approche de l'histoire des idées en abordant l'impact transnational de García Moreno en tant que catholique cosmopolite. Enfin, il faut souligner les questionnements de Juan Manguascha qui réhabilite la « modernité catholique » de García Moreno en tant qu'un système de pensée logique et scientifique propre à la région où différents types de modernité ont lieu après les indépendances. Ces trois lectures permettent d'approfondir sur le projet éducatif et scientifique de García Moreno, ainsi que de comprendre ses limites et sa transcendance dans le phénomène muséal de l'Équateur.

morale catholique<sup>272</sup> ; la construction d'une infrastructure moderne pour améliorer la communication nationale ; et le réaménagement de l'instruction publique en fonction des méthodologies en vogue à Paris. Même si son projet national dévoile une *praxis* contradictoire, García Moreno prétend unifier un pays fragmenté géographiquement et ethniquement <sup>273</sup> grâce à la religion, le chemin de fer et l'enseignement scientifique<sup>274</sup>. En effet, comme le justifie Juan Maiguascha, la cohérence du projet de García Moreno retombe sur le fait qu'il engage le changement social et politique à travers la modernisation du pays<sup>275</sup>. Les réformes de García Moreno s'inspirent ainsi du système français et des épisodes de sa vie qui le destinaient à devenir un des modernisateurs du pays.

Le parcours de García Moreno commence en 1836 lorsqu'il arrive à Quito pour suivre sa formation secondaire dans le Collège national San Fernando en tant que boursier de l'État. Originaire de Guayaquil, il quitte sa famille – qui malgré avoir appartenu à l'aristocratie espagnole est en ruine –, ainsi que sa ville natale où il n'existe aucun établissement d'enseignement secondaire. García Moreno se fait remarquer par son intelligence et ses aptitudes pour les études, et il est vite destiné à la fonction ecclésiastique. Pourtant, il abandonne la théologie pour le droit de qui lui permet de construire sa carrière administrative et politique. Au sein de l'Université de Quito, comme le souligne Peter Henderson, García Moreno constitue son réseau social qui le soutiendra tout au long de sa carrière politique. Dans cet établissement, il étudie différentes matières afin d'assouvir sa curiosité scientifique, comme les mathématiques enseignées par l'ingénieur français Sébastien Wisse (1810-1863) qui avait été embauché par le gouvernement équatorien en 1843 pour faire des études sur

---

<sup>272</sup> Catholique fervent, García Moreno négocie entre 1862 à 1866 un accord avec le pape Pie IX (1792-1878) en vue d'établir une théocratie dans le pays. Cette ordonnance, connue sous le nom de Concordat, établit l'ingérence religieuse et politique de l'Église catholique dans tout le territoire équatorien provoquant une forte opposition des secteurs libéraux qui s'associent pour assassiner le président García Moreno en 1875.

<sup>273</sup> MEDINA, Alexis, « L'Église catholique face à la construction du chemin de fer transandin en Équateur : de la polémique au consensus, 1897-1908 », *Revue HISTOIRE(S) de l'Amérique latine*, vol. 5, 2010, p. 1. Consulté en ligne le 5 août 2019 : <http://www.hisal.org/?journal=revue&page=article&op=view&path%5B%5D=Medina2010-5-3&path%5B%5D=117>.

<sup>274</sup> HENDERSON, Peter V. N., *Gabriel García Moreno y la formación de un Estado conservador en los Andes*, Quito, CODEU, 2010, « Introducción ».

<sup>275</sup> MAIGUASHCA, Juan, « El proyecto garciano de modernidad católica republicana en Ecuador, 1830-1875 », in IRUROZQUI VICTORIANO, Martha (éd.), *La mirada esquiva. Reflexiones históricas sobre la integración del Estado y la ciudadanía en los Andes (Bolivia, Ecuador y Perú). Siglo XIX*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas, 2005, p. 234.

les voies de communication dans la Cordillère des Andes<sup>276</sup> et aussi pour « dirige[r] des cours d'application de mathématiques, de constructions civiles etc. »<sup>277</sup>. En sa compagnie, García Moreno découvre la géologie et l'andinisme, et ensemble ils font l'ascension de volcan Pichincha<sup>278</sup>, et après celui du volcan Sangay en 1849<sup>279</sup>. Malgré leur distanciellement provoqué par le caractère tempéramental de son disciple, Wisse accepte plus tard de construire le chemin de fer de ce dernier qui reste pourtant un projet inachevé à cause de leurs décès.

De même, García Moreno se lie d'amitié avec des personnalités politiques comme Roberto de Ascásubi<sup>280</sup>, membre d'une des familles les plus riches et les influentes du pays, qui le met en relation avec les propriétaires fonciers de la *sierra*, tout en soutenant son mariage avec sa sœur Rosa de Ascásubi (1809-1865) en 1846. Roberto devient de cette manière son parent et son proche confident, lui prêtant son aide dans les moments les plus sombres de sa profession comme lorsque García Moreno est exilé à Piura. À ce moment, Roberto le persuade de voyager avec lui en Europe afin de développer leur entreprise d'eau-de-vie. Ainsi, d'avril 1855 jusqu'à novembre 1856, ils rencontrent des entrepreneurs européens, achètent des machines modernes et participent à des formations spécialisées à Paris. Celle-ci est la deuxième occasion pour García Moreno de visiter la capitale française et il en profite pour assister à l'Exposition universelle de 1855 où il constate amèrement que l'Équateur ne participe pas officiellement<sup>281</sup>.

Ce séjour marque l'esprit de García Moreno qui est impressionné par le développement urbain et technologique de Paris, et aussi par les cours scientifiques qu'il suit<sup>282</sup> : à savoir la chimie organique donnée par Jean Baptiste Boussingault (1801-1887), la minéralogie par Charles d'Orbigny (1802-1857), et la zoologie par

---

<sup>276</sup> ADMAE : 26ADP/1, Copie de la lettre de William de Mendeville au ministre de la Justice, Quito le 10 novembre 1847, p. 1.

<sup>277</sup> *Idem*, p. 2.

<sup>278</sup> L'imaginaire collectif du XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par la figure du voyageur naturaliste qui à l'instar du héros hellénistique dompte la nature impitoyable et risque sa vie au service de la science. Les récits de Charles Marie de La Condamine, qui escalade le volcan Pichincha en 1742, et celui d'Alexander von Humboldt, qui imite le géodésien en 1802, sont des références scientifiques qui s'inscrivent dans cette quête naturaliste de la découverte du territoire et de l'appropriation de la nature infranchissable. Ainsi, plusieurs voyageurs essayent de franchir le Pichincha dont Wisse et García Moreno, puis Jules Rémy en 1853, Marcos Jiménez de la Espada en 1865, et Édouard André en 1876, entre autres.

<sup>279</sup> HENDERSON, Peter V. N., *op. cit.*, p. 18.

<sup>280</sup> *Idem*, p. 13.

<sup>281</sup> *Idem*, p. 31.

<sup>282</sup> MIRANDA RIBADENEIRA, Francisco, *Primera Escuela Politécnica del Ecuador : Estudio Histórico e Interpretación*, Quito, Editorial La Unión, 1972, p. 9-10.

Henri Milne-Edwards (1800-1885)<sup>283</sup>. Ces enseignements scientifiques donnent à García Moreno l'opportunité d'apprendre les nouvelles méthodes de distillation ; de connaître et acheter du matériel moderne pour son entreprise familiale ; et de former un réseau marchand très utile pour son futur projet national. En définitive, ce passage en France rénove sa vision sur la science, le marché, et notamment les structures publiques, dont l'administration et l'enseignement scientifique, qu'il essaye plus tard de copier pour transformer son pays<sup>284</sup>.

À son retour en Équateur en 1856, García Moreno est nommé l'année suivante recteur de l'Université centrale de Quito ce qui lui permet de créer la Faculté des Sciences afin d'introduire la chimie et les sciences naturelles dans l'enseignement supérieur. Pour son fonctionnement, il offre un cabinet de chimie qu'il avait acheté à Paris<sup>285</sup>, et par la suite, devenu président, il entreprend ses réformes éducatives en établissant les cours de sciences dans l'instruction publique et en dotant certains établissements publics de personnel qualifié et de matériel de qualité. Ainsi, dès son premier mandat, García Moreno fait appel aux congrégations religieuses pour enseigner en Équateur en vue d'améliorer le niveau de l'éducation nationale de manière économique<sup>286</sup>. Les jésuites retournent alors en Équateur à partir de 1863 et

---

<sup>283</sup> Francisco Miranda Ribadeneira indique qu'à parti de juin 1855, jusqu' à septembre 1856, ce dernier suit aussi les cours de physique de César Despretz, d'algèbre de Jean-Marie Duhamel, de géologie de J. A. Hugard, et qu'il travaille dans le laboratoire de chimie de Théophile-Jules. Par ailleurs, les parcours et travaux de Boussingault, Orbigny et Milne-Edwards s'entrecroisent avec les thématiques abordées par cette étude, d'où l'intérêt de les présenter brièvement. Boussingault est un chimiste qui grâce aux recommandations de Humboldt part auprès de son ami Simón Bolívar, il part en Amérique du Sud en 1822 en tant que l'assistant scientifique de ce dernier qui voulait délimiter le nouveau territoire colombien et identifier les richesses naturelles, notamment minéralogiques. De cette manière, en 1831, Boussingault explore l'Équateur qui à l'époque fait partie de cette communauté de nations. De son côté, Charles d'Orbigny voyage en Équateur quelques décennies avant Boussingault comme envoyé du gouvernement Français. Il est un des premiers voyageurs naturalistes français à avoir exploré ce territoire après La Condamine, et au cours de sa mission officielle (1825-1833), il profite pour actualiser les résultats de Humboldt et former de nombreuses collections destinées au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Entre 1835 à 1847, il publie son *Voyage en Amérique méridionale* qui est un ouvrage de référence pour les futurs voyageurs qui partent en Amérique du Sud. Enfin, Henri Milne-Edwards est le père d'Alphonse Milne-Edwards (1835-1900), le zoologiste qui prépare de 1870 à 1890 les voyageurs du Muséum avant de devenir le directeur de cette institution. Il sera aussi le vice-président de la Commission des Missions et Voyages scientifiques et littéraires du Ministère de l'Instruction publique qui est chargée de nommer Paul Rivet comme le représentant du Muséum pour la Seconde Mission géodésique en Équateur.

<sup>284</sup> Comme l'explique Ana Buriano, l'admiration éprouvée par García Moreno pour Napoléon III et la civilisation française l'engagent à demander le statut de protectorat pour l'Équateur en 1859 et en 1861 dans l'objectif de donner une stabilité militaire, économique et politique au pays. Pourtant, l'Empire français n'accepte pas la demande de García Moreno qui voit plus des risques que de bénéfices dans cette entreprise sud-américaine.

<sup>285</sup> HENDERSON, Peter V. N., *op. cit.*, p. 34.

<sup>286</sup> *Idem*, p. 208. Une des premières congrégations françaises invitées par García Moreno sont les Frères des Écoles chrétiennes qui s'installent en Équateur à partir de 1860 ; ils diffusent ainsi les

ramènent les commandes de l'État, principalement des textes et des laboratoires scientifiques qui sont destinées aux nouveaux collèges nationaux. Le succès de cette politique de modernisation éducative de García Moreno se concrétise avec le soutien des élites qui demandent l'ouverture de nouveaux établissements secondaires dans leurs régions<sup>287</sup>.

Dans le même objectif, le président García Moreno envisage la démocratisation de l'instruction publique en rompant en 1871 avec la loi de Cúcuta qui dès 1821 fixait un apport financier des élèves pour avoir accès aux institutions de l'État<sup>288</sup>. Ainsi, il décrète l'enseignement gratuit et obligatoire pour les filles et les garçons de six à douze ans ; et afin d'intégrer les populations indigènes à la construction nationale, il établit aussi des écoles rurales dirigées par des enseignants issus ces communautés indigènes<sup>289</sup>. Resté longtemps un droit des classes privilégiées, l'accès à l'enseignement public devient grâce à García Moreno la voie de l'unification nationale et du développement scientifique. Pourtant, les orientations modernes du président conservateur sont confrontées à une société religieuse où les minorités (les femmes, les populations indigènes et les pauvres) n'ont pas accès à cette modernisation, ni à l'éducation scientifique. En effet, seulement certains groupes

---

préceptes de la pédagogie de Jean Baptiste de La Salle (1651-1719) et l'enseignement simultané qui se distingue de la pédagogie lancastérienne qui prône l'enseignement mutuel. En Équateur, les Frères des Écoles chrétiennes se chargent principalement des écoles primaires où ils mettent en place une pédagogie disciplinaire, pratique et moderne en employant du matériel pédagogique adapté à l'âge et au niveau d'apprentissage de chaque élève, comme l'indique Gabriela Ossenbach. Il faut noter qu'ils enseignent aussi à des élèves indigènes et sans moyens économiques suivant sa doctrine de former et d'aider les plus fragiles, et en accord avec la politique de modernisation et de contrôle de l'instruction publique du président García Moreno.

<sup>287</sup> Concernant l'enseignement supérieur, García Moreno ferme l'Université de Quito qu'il considère être le bastion de l'opposition et à sa place il crée en 1869 l'École polytechnique. Cette nouvelle institution scientifique est faite à l'image de l'institution française fondée par la Convention nationale de 1794 afin de développer les sciences appliquées et les industries nationales grâce à l'enseignement technique donné par des professeurs jésuites venus d'Espagne et d'Allemagne qui forment les premiers ingénieurs équatoriens et dynamisent la production scientifique du pays. Parmi les professeurs polytechniques, trois noms se démarquent du fait de leurs apports à la modernisation scientifique de l'Équateur, à savoir : les allemands Theodore Wolf (1841-1924) et Jean-Baptiste Menten ; et l'italien Luigi Sodiro. En effet, après avoir renoncé à l'ordre des jésuites, Wolf publie en 1892 ses études sur le sol équatorien dans sa *Géographie et géologie de l'Équateur* qui est accompagnée d'une carte géographique qui reste une référence pour la science et l'histoire nationale. Cette carte est effectivement reconnue internationalement puisqu'elle est présentée dans différentes expositions universelles. De son côté, Jean-Baptiste Menten fonde et dirige pendant plusieurs années l'Observatoire de Quito. Enfin, Sodiro réalise d'explorations et d'importantes collectes dont ses résultats sont publiés dans des ouvrages de botanique équatorienne. Ses célèbres herbiers font toujours partie des collections publiques et privées.

<sup>288</sup> TERÁN NAJAS, Rosemarie, *La escolarización de la vida : el esfuerzo de construcción de la modernidad educativa en el Ecuador (1821-1921)*, thèse dirigée par Gabriela Ossenbach Sauter, Quito, Université Andina Simón Bolívar, 2015, p. 52.

<sup>289</sup> HENDERSON, Peter V. N., *op. cit.*, p. 201.

sociaux vont bénéficier des innovations éducatives de García Moreno, un personnage divisé entre la religion et la science.

## **1. 2. Technicisation des collèges nationaux et les limites politiques**

Pour comprendre l'avancée scientifique prônée García Moreno, ainsi que ses limites sociales, il est nécessaire de connaître les trois aspects de sa gestion politique durant ses quinze ans au pouvoir. Tout d'abord, il faut constater que García Moreno n'est pas un pionnier mais il se place dans la lignée des efforts modernisateurs de ces prédécesseurs. Vicente Rocafuerte prône, par exemple, la création de la Bibliothèque nationale en 1838, et du premier Musée national en 1839 ; ainsi que l'adaptation de l'enseignement mutuel théorisé par le pédagogue protestant Joseph Lancaster (1778-1838)<sup>290</sup>. De même, les gouvernements issus de la révolution de mars 1845 sont aussi influencés par le scientisme européen et font appel à leur matériel technique, ainsi qu'à leurs professeurs comme il en sera question dans le volet suivant consacré à l'historiographie de l'enseignement scientifique en Équateur<sup>291</sup>.

Puis, la modernisation que García Moreno instaure dans le pays se fait par le biais de la religion catholique qui se charge de l'instruction publique, comme il est établi dans le Concordat de 1866, en vue de développer un enseignement moderne ; tout en s'occupant en parallèle du progrès moral et spirituel de la nation. Ainsi, le monopole de l'éducation et la culture est donné à l'Église, comme le signale Ana Buriano, qui décide du matériel, des textes et du personnel enseignant<sup>292</sup>. Ces

---

<sup>290</sup> BURIANO, Ana, *op. cit.*, p. 258-259.

<sup>291</sup> L'histoire de l'enseignement en Équateur se forme à partir des travaux de deux historiennes qui s'intéressent à l'approche sociale et institutionnelle du système éducatif depuis l'époque républicaine jusqu'à la fin du régime libéral. Ainsi, Gabriela Ossensbach considère l'éducation publique comme moyen de domination établit par les élites dirigeantes qui laisse de côté le milieu rural et les nationalités indigènes. Puis, les travaux de Rosemarie Terán schématisent les différentes politiques éducatives, de 1821 jusqu'à 1921, qui visent à pallier le retard culturel et le « déficit civilisationnel » hérité de l'époque coloniale, qui sont reproduits par les contradictions idéologiques et politiques de la société républicaine. Toutefois, en voulant retracer l'historiographie politique et sociale de l'enseignement en Équateur, la thématique de la mise en place de ces systèmes éducatif et scientifique, ainsi que leur culture matérielle et leurs moyens de représentation, n'ont pas été encore approfondis, à l'exception des recherches historiques d'Ana Sevilla. En effet, cette historiienne des sciences travaille sur la culturelle visuelle et l'emploi de cartes comme moyen de légitimation du discours national en vue de créer une géographie locale en fonction des canons scientifiques occidentaux. Ainsi, dans cette même lignée, cette étude cherche à réhabiliter la place de la culture matérielle des musées scolaires en tant que « sémiophores » de la construction nationale et du processus transnational de muséalisation des objets scientifiques.

<sup>292</sup> BURIANO, Ana, *op. cit.*, p. 211.

dispositifs d'« endoctrinement et de contrôle »<sup>293</sup> d'une population divisée et inégale se matérialisent avec l'enseignement secondaire des garçons confié aux jésuites<sup>294</sup> ; l'ouverture de l'École polytechnique par le décret du 30 août 1869<sup>295</sup> ; la Consécration du pays au culte du Sacré-Cœur en 1873 ; et l'invitation aux ordres et aux congrégations religieuses, principalement françaises, vouées à l'enseignement chrétien qui en 1895 en comptent le nombre de 35<sup>296</sup>. Ces corrélations entre l'instruction publique et la religion conditionnent de la sorte le progrès poursuivi par García Moreno. Le système éducatif devient de ce fait répressif et centralisateur, constante maintenue jusqu'à l'avènement de la Révolution libérale au tournant du siècle.

### 1. 2. 1. León, Rocafuerte et Bolívar : les premiers collèges républicains

Développée depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle par les émergentes élites *criollas*<sup>297</sup>, l'étude des sciences est une activité qui leur permet de se démarquer socialement et politiquement<sup>298</sup>. Avec la République, l'enseignement se déploie grâce à l'engagement privé de quelques intellectuels locaux qui cherchent à dynamiser leurs régions en les convertissant en pôles politiques et économiques. Cette position fédéraliste est adoptée par certaines localités après avoir constaté les difficultés des premiers gouvernements pour structurer une administration centrale capable de gérer un système éducatif national.

Les trois études de cas analysés au cours du terrain de recherche réalisé en Équateur sont le Collège national Vicente León (Latacunga), le Collège national Vicente Rocafuerte (Guayaquil), et le Collège national Bolívar (Ambato)<sup>299</sup>. L'intérêt

---

<sup>293</sup> KINGMAN GARCÉS, Eduardo, et GOETSCHER, Ana María, « El presidente Gabriel García Moreno, el Concordato y la administración de poblaciones en el Ecuador de la segunda mitad del siglo XIX », *Historia Crítica*, n°52, Bogota, janvier - avril 2014, p. 130. Consulté en ligne le 24 mars 2020 : <https://doi.org/10.7440/histcrit52.2014.06>.

<sup>294</sup> BURIANO, Ana, *op. cit.*, p. 256.

<sup>295</sup> *Idem*, p. 256-257.

<sup>296</sup> *Idem*, p. 259.

<sup>297</sup> Cette catégorie ethnique désigne les Espagnols qui sont nés en Amérique à la différence de ceux provenant de la péninsule ibérique, les péninsulaires. Avec le temps, cette dénomination s'applique aux élitiques américaines qui progressivement possèdent un capital économique bien plus important que les péninsulaires qui de fois ont uniquement un capital symbolique. Ainsi, les idées libérales prônant un libre commerce et une meilleure position sociale poussent les élites sociales à revendiquer leur autonomie au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>298</sup> NIETO OLARTE, Mauricio, *op. cit.*, p. 425.

<sup>299</sup> D'autres établissements éducatifs sont aussi mentionnés au cours de ce chapitre uniquement à titre illustratif pour mettre en évidence les réseaux scientifiques existants entre l'instruction publique et les musées scolaires. Il faut préciser que depuis 2017 ces collèges nationaux sont désignés comme

historique porté sur ces trois institutions est dû au fait qu'elles sont les premiers collèges nationaux créés par la République équatorienne dont leurs cabinets scientifiques sont devenus des musées scolaires et qui dans l'actualité sont ouverts au public. L'analyse historiographique développée dans ce chapitre démontrera ainsi en quoi ces collections muséales sont illustratives des grandes étapes du développement de l'éducation nationale en Équateur, des croisements scientifiques et des échanges commerciaux avec la France. Ces collèges témoignent effectivement du succès des rapports construits entre les savants locaux et du panorama international de l'époque.

Les premières initiatives de moderniser l'enseignement public sont majoritairement privées et se localisent dans les grandes villes comme Latacunga (située à la *sierra* centre) et Guayaquil (port principal). Les deux sont effectivement des capitales régionales qui cherchent le développement éducatif de leurs provinces dès le début de la vie républicaine. Le président Juan José Flores (1800-1864), au cours de son second mandat (1839-1845), accepte la création de ces collèges puisqu'il sait que ces municipalités disposent de revenus suffisants pour financer leurs propres institutions. Ainsi, se crée le Collège national Vicente León à Latacunga qui à l'époque possède trois *haciendas* et un important capital qui lui permettent même de faire des prêts à l'État. Fondé en mai 1840, ce collège ouvre ses portes grâce au legs de Vicente León (1771-1839), un savant local qui laisse une partie de sa fortune à sa ville natale comme ultime geste patriotique. Aux yeux du gouvernement, cette décision est une opportunité pour dynamiser les productions agricole et minière de la province, et pour ces raisons il soutient le dessein de León<sup>300</sup>.

L'article 18 du décret exécutif de création du Collège Vicente León démontre aussi que le gouvernement est conscient qu'il faut rendre l'éducation secondaire expérimentale en mettant en place un cours de chimie donné par un professeur spécialisé et en se procurant du matériel conforme avec la démonstration scientifique<sup>301</sup>. De ce fait, en 1843, la Convention nationale commande pour cette institution l'acquisition des cabinets de chimie et de physique<sup>302</sup> à Paris ; or les bouleversements politiques empêchent l'achat et il faut attendre le rectorat d'Antonio Cornejo (1853-1857) pour qu'une politique d'acquisition de matériel scolaire soit

---

« Institutos Superiores Tecnológicos » mais cette étude emploie l'appellation du XIX<sup>e</sup> siècle, sauf dans les citations des sources primaires où ils sont désignés comme « institutos tecnológicos ».

<sup>300</sup> ZÚÑIGA, Neptalí, *Vicente León*, Quito, Talleres Gráficos de Educación, 1943, p. 315.

<sup>301</sup> SANDOVAL, C., « Breve monografía del Colegio Vicente León (1842-1942) », *Colegio Vicente León*, Latacunga, s.é., s. d., p. 23.

<sup>302</sup> MONGE, Celiano, *Relieves*, Quito, Editorial Ecuatoriana, 1936, p. 349.



renouvelée dans cette institution. Dans la même période, quand Vicente Rocafuerte (1783-1847) gouverne de la province de Guayaquil, se crée le premier collège national du port. Ce projet est promu par l'éducateur Teodoro Maldonado qui devient en 1842 son premier recteur. L'année suivante, l'État lui attribue les revenus du cacao afin de subventionner ses activités en tant qu'institution publique. Le décret de 1843 – qui établit un programme éducatif moderne avec des cours d'histoire naturelle, de physique, de chimie, de minéralogie et d'agriculture – cherche aussi à développer l'esprit marchand des gens du port<sup>303</sup>.

À ceci s'ajoute le testament de Rocafuerte qui en 1839 destine 3 000 *pesos* et une partie de sa bibliothèque au naissant collège. Cet héritage est une des raisons par laquelle l'institution prend le nom en 1900 de Collège national San Vicente du Guayas. Enfin, le dernier exemple est celui du Collège national Bolívar de la ville d'Ambato qui est créé en 1859 grâce à l'entreprise de Francisco Joaquín Lalama (1795-1875), héros de l'Indépendance, qui est alarmé par l'instabilité éducative occasionnée par le président José María Urvina (1808-1891)<sup>304</sup>. Lalama finance et approvisionne un endroit pour donner des cours aux étudiants de la localité qui étaient obligés de se déplacer à la capitale pour poursuivre leurs études<sup>305</sup>, comme l'avait fait García Moreno auparavant. Son projet jouit aussi du soutien politique des législateurs représentant la ville d'Ambato qui parviennent à convaincre les autorités intérimaires de 1860 d'ouvrir cette institution.

Il faut par conséquent remarquer que ce phénomène éducatif étamé par les initiatives privées des savants locaux est soutenu par les démarches administratives des différents gouvernements, qui de 1821 à 1892, essayent d'abolir le retard culturel (ou « déficit civilisateur » comme le note Rosemarie Terán<sup>306</sup>) laissé par le système inégalitaire de l'Empire espagnol. Ces trois collèges nationaux sont donc les premiers projets éducatifs modernes de la République de l'Équateur qui matérialisent la quête de la modernité des élites et des pouvoirs publics, ainsi leur lutte contre les inégalités laissées par l'héritage colonial.

---

<sup>303</sup> HUERTA, Pedro José, « Historia del Colegio Nacional Vicente Rocafuerte de Guayaquil », *Revista del Colegio Nacional Vicete Rocafuerte*, n°1, décembre 1919, p. 19.

<sup>304</sup> En 1853, le président Urvina décentralise le système éducatif et privatise l'éducation secondaire.

<sup>305</sup> CASTILLO, Julio, *Album del Centenario de la Provincia de Tungurahua 1860-1960*, Ambato, 1960, p. 78 et 84.

<sup>306</sup> TERÁN NAJAS, Rosemarie, *op. cit.*, p. 7.

### 1. 2. 2. Recours aux professeurs spécialisés

Les nouveaux collèges nationaux ouvrent leurs portes à des professeurs équatoriens – qui deviennent des références scientifiques locales – et aussi à des étrangers connus pour leurs formations scientifiques et pédagogiques. Le Collège Vicente León, par exemple, invite Simón Rodríguez (1769-1854), précepteur de Simón Bolívar (1783-1830) et préparateur à Paris du chimiste Louis-Nicolas Vauquelin (1763-1829)<sup>307</sup>, à donner des cours de botanique et d'agriculture lorsqu'il est de passage à Latacunga en 1844. À l'époque, le maître de Bolívar dispose d'une notoriété internationale grâce à ses connaissances en sciences naturelles et en pédagogie. Gabriela Ossenbach note que Rodríguez pense que l'instruction publique est un moyen par lequel il est possible de se libérer des doctrines catholiques et de combattre les méthodes éducatives coloniales comme la mémorisation<sup>308</sup>.

Rodríguez vise de cette manière un nouvel ordre social capable de remplacer l'ancienne structure des privilèges et d'établir le système de la méritocratie conçu par Johann Pestalozzi (1746-1827) et Friedrich Froëbel (1782-1852). Le pédagogue vénézuélien avait appris les principes de l'enseignement intuitif défendu par ces deux pédagogues lorsqu'il habitait en Europe. La méthodologie de Froëbel, en particulier, consiste à inciter l'apprentissage à travers l'observation et l'expérimentation personnelles des élèves, comme le souligne Margaret Maria Cocks. Dans les *kindergarten* les enfants apprennent donc des notions basiques grâce au contact avec la nature<sup>309</sup>, et grâce à la manipulation des artefacts et des instruments scolaires<sup>310</sup>. Ainsi, à partir des années 1840, le matériel visuel devient un support théorique qui se répand en Europe et dans le reste du monde.

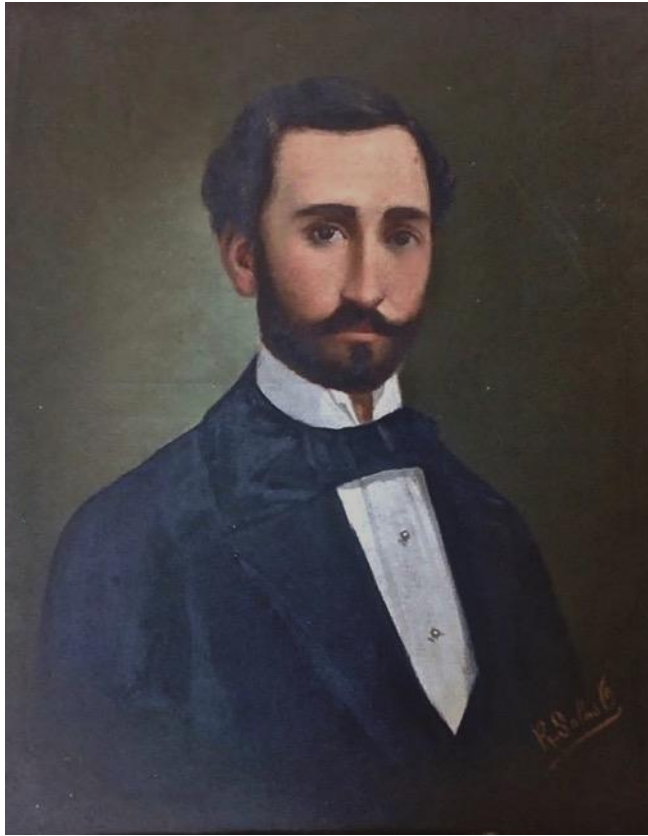
---

<sup>307</sup> EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, *République de l'Équateur. Notice historique, géographique, économique et politique*, Paris, Imprimerie de Madame Veuve Bouchard-Huzard, 1867, 35 p.

<sup>308</sup> GARCÍA, Susana V., « Museos escolares, colecciones y la enseñanza elemental de las ciencias naturales en la Argentina de fines del siglo XIX », *História, Ciências, Saúde*, vol. 4, n°1, 2007, p. 176.

<sup>309</sup> MARÍN, José Pedro, *El material científico para la enseñanza de la botánica en la Región de Murcia (1837-1939)*, thèse dirigée par Mariano Bernal Martínez et José Damián López Martínez, Murcie, Université de Murcie, 2014, p.

<sup>310</sup> COCKS, Margaret Maria, « Dr Louis Auzoux and his collection of papier-mâché flowers, fruits and seeds », *Journal of the History of Collections*, vol. 26, n°2, 2014, p. 233.



**Figure n°8 :** Signé R. Salas, portrait de Carlo Cassola, huile sur toile, s. d. Collection du laboratoire de chimie de l'Institut technologique Vicente León de Latacunga. Archive photographique d'Elisa Sevilla.



**Figure n°9 (gauche) :**  
Maison Soleil, lanterne magique, XIX<sup>e</sup> siècle, Paris.



**Figure n°10 (droite) :**  
Maison Duboscq Soleil, prisme avec support, XIX<sup>e</sup> siècle, Paris.

Collection scientifique du Musée zoologique Rafael Betancourt, Latacunga. Photographies de l'auteur.

Ce phénomène, que Susana García désigne comme la « pédagogie des choses »<sup>311</sup>, suscite la prolifération du matériel scientifique conçu pour les écoles et collèges, et établit l'apogée des maisons fabriquant ce type d'objets. Pourtant, Rodríguez ne parvient pas à donner des cours dans le Vicente León, même si l'invitation est renouvelée en 1846, et en septembre 1853, le Conseil administratif de l'établissement est obligé d'introduire le cours de chimie prévu dans le programme scolaire sans la participation du maître du *Libertador*<sup>312</sup>. Les autorités sollicitent ainsi au gouvernement l'acquisition d'un laboratoire de chimie et le recrutement d'un professeur spécialisé dans la matière<sup>313</sup>. Cette demande est acceptée par le président Urvina qui facilite les démarches administratives avec la capitale française où Juan Acevedo, un résident équatorien, est chargé de contacter Carlo Cassola (Figure n°8), collègue recommandé par Jean-Baptiste Boussingault afin d'occuper le poste de professeur de chimie au Vicente León. Et avant son départ vers l'Équateur, Cassola achète le matériel nécessaire pour le nouveau cabinet de chimie.

De ce fait, en mars 1856, 114 instruments de chimie et de physique arrivent de Paris à Latacunga dont quelques-uns font toujours partie des collections scientifiques du musée du collège<sup>314</sup>. Par exemple, il y a des instruments de la Maison Soleil, devenue Maison Duboscq Soleil, tels qu'une lanterne magique (Figure n°9) et un prisme avec support (Figure n°10). Ces collections datent des débuts de la maison parisienne, c'est-à-dire entre 1819 et 1852 dans le cas de la lanterne magique, et entre 1849 à 1886 pour le prisme, comme le démontrent les étiquettes de fabrication<sup>315</sup>. Le recteur Antonio Cornejo se charge de meubler le cabinet scientifique pour le professeur Cassola et achète du mobilier à Guayaquil. Cassola arrive par la suite le 3 novembre 1856 à Latacunga et enseigne la chimie, la minéralogie et l'agriculture jusqu'à la fin de son contrat en 1859 qu'il ne renouvelle plus car il n'obtient pas le budget requis pour des projets plus complexes. Au moment de son départ, le Collège

---

<sup>311</sup> GARCÍA, Susana V., *op. cit.*, 2007, p. 176.

<sup>312</sup> Effectivement, depuis 1847, les autorités du collège planifient la création d'un institut agricole équipé d'instruments modernes et dirigé par un technicien européen.

<sup>313</sup> SANDOVAL, C., *op. cit.*, p. 35-36.

<sup>314</sup> Cette maison d'optique est fondée en 1819 par Jean-Baptiste-François Soleil (1798-1878) en collaboration avec des scientifiques reconnus. Jules Duboscq, beau-fils du fondateur, prend le relais de la maison et obtient un grand succès entre 1849 et 1886.

<sup>315</sup> N'ayant pas pu avoir accès aux archives des collèges à cause des difficultés administratives, certains instruments et collections scolaires ont été datés d'après les pistes matérielles des objets et aussi grâce à l'histoire des maisons de matériel scolaire. De même, il faut préciser qu'en 1895, des instruments d'optique et d'électricité de la Maison Duboscq Soleil faisaient aussi partie de l'inventaire du cabinet de l'Université centrale de Quito démontrant que l'État équatorien est un client fréquent de la Maison Duboscq Soleil.

Vicente León possède deux cabinets de sciences et une collection de minéralogie qui le place comme un des établissements les plus modernes du pays.

Ce même processus de modernisation entamée par des professeurs spécialisés se produit au Collège national Vicente Rocafuerte à Guayaquil où trois scientifiques locaux dynamisent l'enseignement secondaire du port. Tout d'abord, le cartographe Manuel Villavicencio donne des cours de géographie de 1856 à 1859, période où il achève le premier manuel de géographie nationale : *Geografía de la República del Ecuador*. Cet ouvrage est un des premiers textes scolaires utilisé dans les classes comme un outil d'enseignement scientifique. L'objectif de Villavicencio, est de présenter aux futurs citoyens le nouveau territoire équatorien (frontières, circonscriptions, relief, etc.) pour qu'ils prennent conscience de sa matérialité, comme le note Alexandra Kennedy, et de son potentiel en tant qu'élément d'unification nationale (Figure n°11).



**Figure n°11** : Juan Manosalvas, « Los que se quedan, los que se van », huile sur toile, XIX<sup>e</sup> siècle. Musée Pumapungo, Cuenca.

Après, Villavicencio commence la période de centralisation de l'État initiée par Gabriel García Moreno qui, de 1863 à 1875, demande aux jésuites de diriger l'éducation secondaire et, donc, le Collège Rocafuerte. Leur enseignement religieux, mais aussi expérimental, facilite la création d'un cabinet de physique dans l'établissement<sup>316</sup>. Or, après l'assassinat du président García Moreno en 1875, le pays retombe dans l'instabilité politique jusqu'à 1883, moment du retour au système décentralisé de l'instruction publique prônée par Ignacio de Veintimilla (1828-1908). Pendant son mandat, les collèges poursuivent leurs réformes mais de manière autonome et avec des difficultés financières. Pendant ces transitions politiques, il arrive au Collège Rocafuerte le deuxième professeur modernisateur : Francisco Campos Coello (1841-1916). Ce professeur de géométrie et de trigonométrie mène une campagne pour la diversification des chaires enseignées à l'Université, limitées au droit et à la médecine, et propose pendant ses deux rectorats (1876-1878 et 1895-1905) l'enseignement des sciences pour que les élèves puissent avoir accès à d'autres métiers. Néanmoins, Campos Coello est destitué par le gouvernement autoritaire de Veintimilla qui essaye de cadrer son influence politique. La gestion de Veintimilla se définit par ses contradictions puisqu'en même temps il encourage la création et la conservation des bibliothèques, cabinets scientifiques et musées d'histoire naturelle dans les collèges et universités, ainsi que tout autre type de manifestation savante<sup>317</sup>.

Le troisième exemple de savant modernisateur est le professeur de physique et chimie Alcides Destruge qui soutient les principes de l'éducation objective et expérimentale, avec une visée internationale, au sein du Collège Rocafuerte. En effet, Destruge est un scientifique qui collabore avec la science de manière globale, comme l'indiquent Ana Sevilla et Elisa Sevilla, puisqu'il travaille avec différents scientifiques européens (à savoir Richard Spruce, Charles Wiener et Édouard André) et il est membre de la Société d'Anthropologie de Paris depuis 1863. Il n'est pas anodin alors qu'entre 1884 et 1890, sous le mandat du président progressiste Antonio Flores Jijón (1888-1892), un cabinet de physique soit acheté à la Maison Hachette de Paris qui arrive au collège en 1888. Autrement dit, les réseaux scientifiques de Destruge facilitent l'équipement des cabinets du collège, et les processus de circulation d'objets et des savoirs entre l'Équateur et la France.

---

<sup>316</sup> HUERTA, Pedro José, *op. cit.*, p. 34.

<sup>317</sup> ASEMBLÉE NATIONALE, « Ley de Instrucción Pública », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°42, avril-décembre 1891, p. 246.

Enfin, le cas du Collège Bolivar matérialise la politique de l'État progressiste qui à travers ses alliances avec le gouvernement municipal, l'élite locale et l'Église catholique consolide un enseignement secondaire destiné à la population *criolla* masculine<sup>318</sup>. Dans cette institution, les cours de sciences débutent avec Luis. W. Anda – vraisemblablement un ancien étudiant de l'École polytechnique – qui enseigne la botanique à Ambato en 1890. Deux ans plus tard, la Congrégation des Missionnaires oblats introduit la chimie au collège. Ces religieux, appelés par le gouvernement d'Antonio Flores Jijón, sont placés à la tête de cette institution de 1891 à 1893, et ils s'occupent d'installer un cabinet de chimie ramené aussi de France.

Pour conclure, il faut noter que ces trois institutions sont étudiées ensemble parce qu'elles présentent des processus de création similaires : elles sont parrainées par des personnages engagés avec le développement de leurs localités qui mettent à la disposition de l'État leurs ressources économiques et leurs influences politiques pour réaliser leurs desseins patriotiques. Les capitaux financiers privés sont un élément décisif de la rénovation de ces établissements secondaires car ils facilitent le recrutement des professeurs spécialisés et l'acquisition du matériel scolaire fabriqué par des maisons principalement françaises. Cette abondance financière facilite la formation des cabinets scientifiques dans les collèges et aussi la création d'un réseau entre l'Équateur, les académies européennes et le commerce international. L'État adhère à cette modernisation de l'instruction publique par le biais de la science parce qu'elle lui permet de diffuser son discours nationaliste à l'échelle régionale, voire internationale<sup>319</sup>.

La composition d'une communauté scientifique est, en effet, un moyen de consolider l'idéal républicain de la nation équatorienne dans les principales capitales régionales (Latacunga, Guayaquil et Ambato), et sur la scène internationale. Cette circulation du savoir – « personnes, instruments, démarches et méthodes »<sup>320</sup> – produit des échanges internationaux et garantit l'insertion du pays dans la modernité et l'universalisation des connaissances, tout en acceptant aussi la suprématie de l'épistémologie occidentale sur la production du savoir équatorien. En conséquent, les croisements des techniciens et des objets scientifiques européens permettent la création des cabinets fournis avec des nouveaux instruments et manuels destinés à

---

<sup>318</sup> TERÁN NAJAS, Rosemarie, *op. cit.*, p. 157.

<sup>319</sup> SEVILLA, Ana María, *El Ecuador en sus mapas : Estado y nación desde una perspectiva espacial*, Quito, FLACSO, 2011, p. 77.

<sup>320</sup> *Idem*, 17.

introduire les futures générations de l'Équateur naissant aux nouvelles méthodes et pratiques scientifiques.

Les spécialistes, étrangers et locaux, impulsent la modernisation de l'instruction publique tout en équipant ces établissements éducatifs et en dynamisant les échanges avec l'Europe. García Moreno, qui rend l'instruction publique, gratuite, et obligatoire, impose une initiative démocratique qui sera poursuivie par les gouvernements progressistes et libéraux au tournant du siècle où se constate un commerce important du matériel scolaire. Toutefois, les minorités sont écartées du système scientifique<sup>321</sup>, telles que les filles qui sont formées pour devenir des femmes au foyer dans écoles dirigées par les congrégations religieuses<sup>322</sup>, et les nationalités indigènes qui sont rendues invisibles par la République, puis réifiés par les élites<sup>323</sup>.

## ***2. L'industrie du matériel scolaire : entre commerce et universalité***

Ce phénomène de matérialisation des concepts scientifiques et éducatifs à travers l'invention des techniques et des matériaux conçus pour l'expérimentation et le jeu est désigné par Irina Podgorny comme « l'imaginaire scolaire »<sup>324</sup>. Ce monde des objets utilisés à des fins pédagogiques sert ainsi à transmettre des connaissances, tout en impulsant l'homogénéisation des sciences dans le monde entier. Les croisements industriels et économiques qui entraînent cette industrie, entre les pays concepteurs et leurs clients, ont un impact considérable dans la production scientifique et culturelle de ces deux régions qui façonnent la manière d'appréhender

---

<sup>321</sup> OSSENBACH, Gabriela, « La secularización del sistema educativo y la práctica pedagógica: laicismo y nacionalismo », *ProcesoS, Revista Ecuatoriana de Historia*, n°8, 1996, p. 50.

<sup>322</sup> KINGMAN GARCÉS, Eduardo, et GOETSCHER, Ana María, *op. cit.*, p. 141.

<sup>323</sup> André Guerrero a théorisé les concepts d'« administration de populations » et de « ventriloquie » afin d'expliquer comment les élites « s'approprient » des indigènes équatoriens et deviennent, au sein de l'administration publique, leurs tuteurs légaux. En effet, à partir des années 1850, la République de l'Équateur impose le concept de « citoyenneté » à toutes les populations de la nouvelle nation équatorienne. Or, cette nouvelle catégorie généralise un système qui n'envisage pas le cas particulier des nationalités indigènes. De ce fait, ces dernières se retrouvent dans un « état d'exception », un non-lieu, où aucune instance administrative est capable de faire valoir leurs droits. Les élites, notamment libérales, se désignent alors comme les représentants de ces populations auprès de l'État, et les administrent comme leurs propriétés privées. Ce système finit ainsi par écarter les indigènes de la vie politique jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, au moment où d'importantes manifestations nationales leur redonnent leur pouvoir politique. Pour plus d'informations concernant ce sujet, il est conseillé de consulter les travaux d'Andrés Guerrero et d'Eduardo Kingman.

<sup>324</sup> Cité par GARCÍA, Susana V., *op. cit.*, 2007, p. 176.



le monde à travers la structuration de nouveaux réseaux transnationaux et de l'universalisation du savoir.

## **2. 1. Commerces avec les maisons françaises**

Selon Martin Rudwick, le langage visuel<sup>325</sup> et tactile du matériel scolaire permet aux élèves de « décoder » le monde invisible (microscopique, linguistique ou abstrait)<sup>326</sup>. Dans cette optique, nombreux cabinets ou espaces didactiques sont construits en vue d'accueillir les différents artefacts, instruments, et machines scientifiques qui sont destinés à enseigner aux générations futures de l'élite équatorienne à manipuler des objets qui leur facilitent l'apprentissage et la reconnaissance du monde qui l'entoure. Ce renouveau éducatif provoque la formation de diverses collections qui sont annexées aux cabinets scientifiques, et qui déclenchent le phénomène muséal dans les établissements éducatifs. Par la suite, la spécialisation des cabinets, et plus tard des musées scientifiques, des collèges nationaux démontre la réussite de l'institutionnalisation de l'éducation pédagogique et le succès du projet de modernisation éducative de l'Équateur républicain au sein des classes dirigeantes.

Un des premiers modèles de cette manifestation scientifique est le Musée d'Histoire naturelle du Collège mixte de Cuenca qui est créé en 1854 par le gouverneur de la province d'Azuay, José Manuel Rodríguez Parra. Ce politicien conçoit la formation des collections d'objets naturels et artistiques comme la réunion des éléments représentant la science et la culture nationales. Pour Rodríguez Parra, la conservation et l'exposition de la culture matérielle du pays doivent permettre aux jeunes gens de prendre conscience de leur appartenance à la communauté nationale<sup>327</sup>. Ainsi, les autorités locales vont, dans la même lignée que le pouvoir central, exalter le développement scientifique afin de garantir le progrès des collectivités territoriales et du pays. Les instruments, outils, modèles, cartes et textes sont par la suite considérés comme un pont entre les concepts théoriques et la culture populaire qui assure la

---

<sup>325</sup> Cité par PODGORNÝ, Irina, « La mirada que pasa : museos, educación pública y visualización de la evidencia científica », *História, Ciências, Saúde – Manguinhos*, vol. 12 (supplément), 2005, p. 233.

<sup>326</sup> *Idem*, p. 246.

<sup>327</sup> Je remercie María Elena Bedoya de m'avoir fait découvrir ce document sur la création de ce musée d'histoire naturelle du Collège mixte de Cuenca trouvé par l'historienne de l'art Trinidad Pérez aux Archives nationales de l'Équateur (ANE) sous la cote : Caja #13, Ministerio del Interior, Azuay. Cette étude, cependant, n'a pas pu trouver d'autres informations complémentaires sur cette institution.

vulgarisation des sciences occidentales<sup>328</sup> et les échanges entre l'Équateur et la communauté scientifique internationale.

Les élites équatoriennes, qui cherchent à intégrer le marché international comme la plupart des pays en marge du développement industriel, trouvent dans les expositions universelles un carrefour global de la modernité où se faire un nom et où renouveler leurs industries. Ainsi, les collèges nationaux deviennent des clients fréquents des maisons européennes spécialisées dans la fabrication et la vente du matériel scolaire, et ils profitent de ces grands événements industriels pour connaître leurs nouvelles créations, faire des contacts, et passer des commandes. Toutefois, lorsque les collèges ne sont pas représentés aux expositions universelles, ils sont obligés de se confier à des intermédiaires, et notamment aux catalogues de vente<sup>329</sup>. Cette pratique est illustrée par la demande d'un catalogue en espagnol que le recteur du Collège Bolívar, Víctor Manuel Garcés, fait aux agents de la Maison S. Schropp'sche Lehrmittel-Handlung de Berlin afin de conclure l'achat de quelques collections scientifiques :

Puisque les catalogues d'objets, envoyés par le biais de Don Pablo Arturo Suárez, étaient en Allemand, il n'a pas été possible de faire la commande d'objets pour les cabinets de sciences naturelles, physique et chimie du Collège. En conséquent, veuillez envoyer à nouveau les catalogues traduits en espagnol. [...] Le paiement de deux cent mille francs pour finaliser l'acquisition de ces cabinets a déjà été commandé à la Banque allemande de Berlin.<sup>330</sup>

Cette citation explique le fonctionnement du commerce des objets scolaires qui se fait grâce à la mise en place d'un réseau global qui lie les institutions éducatives, les intervenants équatoriens (fréquemment séjournant en Europe), les maisons spécialisées, et les centres financiers. La possibilité d'avoir des catalogues traduits dans la langue du client renforce le caractère global de cette industrie puisqu'elle facilite la publicité de ces maisons dans les différents marchés mondiaux.

---

<sup>328</sup> HELDEN, Albert van, et HANKINS, Thomas, « Introduction: Instruments in the History of Science », *Osiris*, vol. 9, 1993, p. 1-6.

<sup>329</sup> Concernant l'influence des catalogues de vente dans la formation des cabinets scientifiques, il faut consulter : PODGORNÝ, Irina, et LOPES, Maria Margaret, « Filling in the Picture : Nineteenth-Century Museums in Spanish and Portuguese America », *Museum History Journal*, vol. 9, n°1, 2015, p. 3-12 ; et GARCÍA, Susana V., et PODGORNÝ, Irina, « El museo den los tiempos de la historia natural : colecciones y universidad alrededor de 1900 », *Códice*, n°29, novembre 2016, p. 18-29.

<sup>330</sup> Je remercie Bladimir Paredes, adjoint du Musée Héctor Vásquez Salazar de l'Institut technologique Bolívar, de m'avoir communiqué cette archive dont l'accès m'a été interdit à plusieurs reprises en justifiant des raisons administratives inconnues. « Por haber recibido en Alemán los catálogos de objetos para gabinetes de Ciencias Naturales, física y química, que trajo el señor Don Pablo Arturo Suárez, no se ha podido pedir el material de dichos gabinetes para este Colegio. Por tanto, dígnese volver a mandar los catálogos en Español. [...] Está ordenado el depósito de dos cientos mil marcos en el Banco Alemán de Berlín, para invertiros en la compra de los expresados gabinetes ; compra que se efectuará tan pronto como vengan los catálogos en Español ». Ma propre traduction.

Les collèges équatoriens, localisés généralement dans les capitales des provinces et ayant le plus grand nombre d'étudiants, sont les institutions qui bénéficient de cette circulation des collections, des professeurs et des idées. Pourtant, les centres plus petits et ruraux n'ont pas accès à ce type de matériel malgré les efforts éprouvés de Gabriel García Moreno lorsqu'il destine un budget précis pour l'instruction publique, à savoir 36 000 *reales* en 1863, et 27 000 en 1864. Dans le cas du Collège Vicente León, il bénéficie de la politique de García Moreno à partir de 1860 quand il fait une commande aux États-Unis d'instruments, d'outils, des manuels de mathématiques<sup>331</sup>, et d'une imprimerie<sup>332</sup>. Puis, entre 1866 et 1868, le renouvellement des installations du bâtiment scolaire se poursuivent grâce au soutien des gouvernements alignés à l'idéologie de García Moreno. Pourtant, à la fin du siècle et à cause de l'endettement de l'État, les cabinets scolaires du collège, et d'autres institutions nationales, commencent à se détériorer comme l'indiquent les rapports du Ministère de l'Instruction publique<sup>333</sup>. Il faut attendre l'arrivée au pouvoir du libéral Alfredo Baquerizo Moreno (1859-1951) en 1916 pour que matériel éducatif dispose d'un nouveau budget public.

Toujours dans le cas du Collège Vicente León, en 1919 l'institution achète 800 animaux empaillés au taxidermiste équatorien Carlos Morales, ce qui permet la formation d'un musée zoologique qui s'enrichit progressivement avec les acquisitions et donations de ses professeurs et de ses élèves. Morales travaille aussi pour d'autres établissements éducatifs<sup>334</sup> démontrant qu'à partir du XX<sup>e</sup> siècle la production de matériel scolaire se nationalise et devient local, comme l'indique Susana García et Irina Podgorny à propos des collections d'histoire naturelle des musées scolaires argentins. Cette réponse locale face à la production scientifique et industrielle des maisons françaises et allemandes cherche à dynamiser les industries équatoriennes, voire à contester leur hégémonie industrielle, commerciale et scientifique<sup>335</sup>. Un autre exemple de ce phénomène local est les 200 exemplaires d'animaux empaillés du

---

<sup>331</sup> SANDOVAL, C., *op. cit.*, p. 40.

<sup>332</sup> *Idem*, p. 42.

<sup>333</sup> MINISTÈRE D'INSTRUCTION PUBLIQUE, *Informe del Ministro de Instrucción Pública al Congreso Ordinario de 1898*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, 1898, p. 54 et 89.

<sup>334</sup> La même année, Morales vend des collections aux collèges Vicente Rocafuerte (Guayaquil), au Maldonado (Riobamba) et à l'Institut national Mejía (Quito). Puis, en 1920, le Collège Bolívar lui achète 500 spécimens pour sa collection d'histoire naturelle qui figureront dans son Musée scolaire à partir 1921.

<sup>335</sup> GARCÍA, Susana V., et PODGORNÝ, Irina, « Pedagogía y nacionalismo en la Argentina : lo internacional y lo local en la institucionalización de la enseñanza de la arqueología », *Trabajos de prehistoria*, vol. 58, n°2, 2001, p. 23-24.

Collège Bolívar achetés en 1918 au taxidermiste Carlos Olalla<sup>336</sup>, le même qui avait accompagné Charles Wiener dans ses expéditions en Équateur en 1883<sup>337</sup>.



**Figure n°12 :** Maison Les Fils d'Émile Deyrolle, polariscope, ca. 1896, Paris. Collection scientifique du Musée zoologique Rafael Betancourt, Latacunga. Photographie de l'auteur.

De cette manière, la faune et la flore locales sont représentées en fonction du discours national incitant les étudiants à apprendre (connaître et distinguer) les richesses de leur territoire national, avant celles de l'Europe. Toutefois, la tradition de « l'excellence européenne » reste en vogue jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle et les collèges continuent à acheter les objets qu'ils ne trouvent pas dans leur pays comme lorsque le président Eloy Alfaro (1842-1912), et les autres gouvernements libéraux (1895-1911), achètent en Europe des collections de zoologie pour les collèges de Quito, Guayaquil et Cuenca<sup>338</sup>. C'est pourquoi, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une commande de matériel scolaire est faite à la Maison Les Fils d'Émile Deyrolle<sup>339</sup> pour le Collège Vicente

---

<sup>336</sup> *El "Bolívar" en su Sesquicentenario*, Ambato, s. e., 2011, p. 118.

<sup>337</sup> Carlos Olalla fonde une dynastie d'empaillleurs qui travaillent jusqu'aux années 1970 avec différentes institutions publiques comme le Collège militaire Eloy Alfaro, l'Université centrale et l'École polytechnique.

<sup>338</sup> IDROVO, Salvador, *Cultura museística*, Cuenca, Talleres Gráficos de la Universidad de Cuenca, 1989, p. 20.

<sup>339</sup> Fondée en 1831 par le taxidermiste Jean-Baptiste Deyrolle, la Maison Deyrolle se spécialise dans la vente des collections d'histoire naturelle comme les boîtes d'entomologie, les animaux empaillés et l'équipement de chasse. Cette maison promeut ainsi l'enseignement des sciences naturelles dans les

León de Latacunga (Figure n°12). Cet esprit de vulgarisation scientifique vise en définitive à éduquer et à illustrer tous les élèves de la patrie, et permet la formation des cabinets qui regroupent des collections dont leur valeur visuelle et tactile garantit l'apprentissage des élèves.

La matière, le poids, et la taille sont toutefois des caractéristiques qui déterminent l'emplacement de ces objets qui participent de cette pédagogie nationale, ainsi que de la catégorie de ces collections. Par exemple, les cabinets des sciences expérimentales (chimie, physique, ou géologie) ne sont pas considérés comme des musées puisque leur rôle est la mise en pratique des protocoles scientifiques. Ils sont donc classés comme des laboratoires qui avec le temps tombent en désuétude et qui sont abandonnés ou détruits ; devenus actuellement des musées scolaires de sciences, certains de ces collections sont toujours en péril de disparition à cause de l'indifférence des autorités administratives. En revanche, les collections de zoologie sont considérées comme des espaces muséaux de par la tradition des cabinets d'histoire naturelle qui les légitimise comme des espaces d'érudition et de contemplation. De ce fait, le nouveau bâtiment du Collège Bolívar fait clairement cette distinction lorsqu'en 1920 il ouvre ses portes et présente des salles conçues pour accueillir des cabinets scientifiques (Figures n°13) et un espace dédié au musée scolaire (Figure n°14).

---

établissements scolaires et les musées français. À partir 1866, Émile Deyrolle (1838-1917), fils du fondateur, se charge de la direction de la Maison et met en circulation des manuels spécialisés en faune et flore connus comme « Musée scolaire Deyrolle ». Ces ouvrages recompilent les principes généraux de l'histoire naturelle et son application dans le domaine de l'agriculture et de la technologie. Ces dispositifs pédagogiques à format réduit diffusent ainsi au plus grand nombre de lecteurs les savoirs scientifiques délaissés par l'Instruction publique. Gabriel Deyrolle et Paul Groult, fils et gendre d'Émile Deyrolle respectivement, lui succèdent à l'entreprise familiale vers 1896 qui devient « Les Fils d'Émile Deyrolle ». Par ailleurs, la maison maintient son expansion commerciale dans le monde entier grâce à ses chasseurs-naturalistes qui collectent des spécimens conformes aux demandes des clients. De même, son rayonnement en Europe et en Amérique du Sud s'accroît lorsqu'elle est lauréate aux expositions universelles de 1900 et 1905.



**Figures n°13 et 14 :** Épreuves gélatino-argentique du cabinet de chimie et du musée zoologique, *ca.* 1920. Archives générales de l'Institut technologique Bolívar, Ambato<sup>340</sup>.

Concernant le Collège Vicente Rocafuerte, les échanges avec l'Europe sont constants depuis ses origines en 1844 quand le gouverneur de la province demande à l'État d'acheter des cabinets pour moderniser les salles des cours. Plus tard, vers la fin du siècle, le recteur Francisco Campos Coello renouvelle l'équipement des cabinets

<sup>340</sup> Je remercie Cristina León, directrice du Musée Héctor Vásquez Salazar de l'Institut technologique Bolívar, de m'avoir communiqué ces photographies, et de m'avoir apporté toute son aide et amabilité au cours de mes recherches dans le Musée.

de physique, chimie et météorologie avec des instruments européens. Il a aussi l'initiative d'y fonder en 1896<sup>341</sup> un musée d'histoire naturelle qui ouvre ses portes officiellement en 1898. Son fils, Francisco Campos Rivadeneira (1879-1962), professeur de sciences naturelles et entomologiste, est nommé la même année directeur du musée. Ce dernier se charge ainsi de son administration et de l'accroissement de ses collections, tout en organisant des excursions avec ses élèves et faisant des dons entomologiques au Musée municipal de Guayaquil et au Musée du Collège La Salle.

Cette circulation scientifique dynamise par conséquent les échanges scientifiques entre les institutions culturelles du port. Toutefois, les cabinets du Collège Vicente Rocafuerte commencent à se détériorer et ses innovantes collections disparaissent progressivement (comme deux modèles anatomiques du cœur et du système nerveux <sup>342</sup> ), des animaux empaillés, ainsi que les collections entomologiques<sup>343</sup>. Cette liste succincte démontre en effet la prédominance des sciences naturelles appréciées du fait de leur utilité dans les milieux médical et agro-exportateur, les domaines prisés par les carrières universitaires de l'époque.

## **2. 2. La globalisation des techniques et du savoir des musées scolaires**

Un dernier exemple des échanges commerciaux de matériel scolaire est celui du Collège Bolívar qui conserve encore aujourd'hui des collections scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette institution, ainsi que beaucoup d'autres, s'est aussi équipée grâce aux réformes éducatives de García Moreno. Le Bolívar reçoit notamment des

---

<sup>341</sup> CAMPOS, Francisco, « Informe del Rector del Colegio 'San Vicente' », *Informe del Ministro de Instrucción Pública al Congreso Ordinario de 1899*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, 1899, p. 252.

<sup>342</sup> Les modèles anatomiques sont des exemplaires incontournables dans tous les collèges et universités français, notamment ceux de la Maison Auzoux qui se caractérisent par leur vraisemblance et leur qualité. Avant Louis Thomas Jérôme Auzoux (1797-1880), les modèles se faisaient avec des matériaux plus rigides comme le bois, la cire, ou le métal. Ainsi, la flexibilité et la résistance du papier mâché représentent une avancée technologique importante pour l'industrie scolaire et la pédagogie de l'époque. En effet, dès 1820, Auzoux emploie le papier mâché pour fabriquer ses modèles anatomiques pour les cours de médecine et zoologie ; et à partir de 1861, pour ceux de botanique, comme l'indique Margaret Maria Cocks. Cocks souligne aussi que l'entreprise d'Auzoux se spécialise en anatomie dans un premier temps mais voulant illustrer les débats scientifiques de l'époque, comme la taxonomie et la classification des plantes, il diversifie sa production vers la botanique. Le succès de ses modèles influence le reste de l'Europe et d'autres maisons, comme Deyrolle et Brendel, qui commencent à fabriquer leurs propres modèles avec la technique d'Auzoux.

<sup>343</sup> *Revista del Colegio Nacional Vicente Rocafuerte*, vol. 4 n°7, 1922, p. 102.

instruments achetés en France, comme une paire des globes et d'autres pièces portant des inscriptions en français. Ce nombre considérable d'objets venus de France confirme clairement l'admiration de García Moreno pour les industries et la culture françaises. Néanmoins, la concurrence allemande gagne une place dans le marché équatorien vers la fin du siècle quand le gouvernement progressiste de José María Plácido Caamaño (1837-1900) acquiert pour le Collège Bolívar des instruments de physique et un cabinet de chimie allemands. Par la suite, Víctor Manuel Garcés, recteur chargé d'inaugurer le nouvel édifice scolaire en 1920, fait la demande d'une collection de modèles anatomiques de botanique à la Maison Brendel (Figure n°15). Fondée à Vratlavie en 1867 par Robert Brendel (*ca.* 1821-1898), cette entreprise allemande est délocalisée en 1885 près de Berlin avant de recevoir la médaille d'or dans la classe « Enseignement spéciale agricole » du Jury de l'Exposition universelle de 1900<sup>344</sup> et de devenir une des maisons allemandes promotrices de la circulation des sciences naturelles au niveau mondial.

Étant une province principalement agricole, le Collège Bolívar d'Ambato a besoin de ces modèles pour l'enseignement pratique de ses futurs propriétaires fonciers et du développement économique de la région. Décrits par María Gabriela Mayoni comme des pièces mobiles et démontables<sup>345</sup>, le succès des modèles Brendel se doit à sa représentation positiviste et colorée du microcosme végétal destinée à enseigner les dangers des plantes, l'anatomie des fleurs et les principes de la classification des espèces. Les cours pratiques avec ces objets permettent la découverte d'un monde peu connu et la diffusion de la botanique occidentale dans le monde entier<sup>346</sup>.

---

<sup>344</sup> RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, *Liste des récompenses : Exposition universelle de 1900*, Paris, Imprimerie nationale, 1901, p. 75.

<sup>345</sup> MAYONI, María Gabriela, « Plantas de papier-mâché. Estudios técnicos y conservación de la colección Brendel del Colegio Nacional de Buenos Aires. Argentina », *Ge-conservación*, n°9, 2016, p. 6-20.

<sup>346</sup> *Idem*, p. 9.





**Figure n°15 :** Maison Brendel, modèles anatomiques de botanique, *ca.* 1920. Collection scientifique du Musée Héctor Vásquez Salazar de l'Institut technologique Bolívar, Ambato. Photographie de l'auteur.

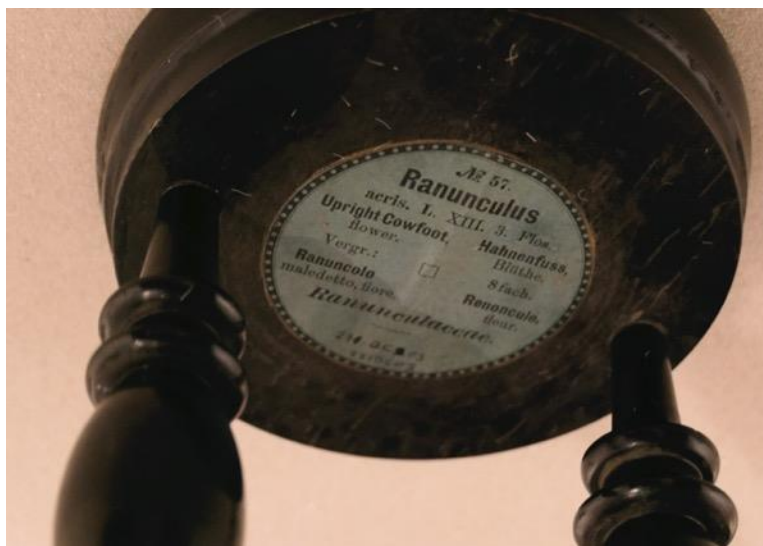
En effet, après sa participation à diverses expositions universelles (Paris en 1900, Chili en 1902, Saint-Louis en 1904 et Buenos Aires en 1910), la Maison Brendel devient une entreprise reconnue à l'échelle mondiale<sup>347</sup> et vend ces modèles sculptés en plâtre, papier-mâché ou gelée à des collèges et universités d'Amérique Sud, d'Asie et d'Europe<sup>348</sup>. Ainsi, lorsque Robert Brendel meurt, son fils Reinhold (*ca.* 1861-1927) reprend la direction de l'entreprise familiale et l'installe en 1902 à Grunewald, actuel quartier de Berlin. Au cours de cette dernière période, les supports des modèles changent de couleur : de marron clair, les nouveaux sont peints en noir<sup>349</sup>

<sup>347</sup> FIORINI, Graziana, MAEKAWA, Luana, et STIBERC, Peter, « Save the Plants : Conservation of the Brendel Anatomical Botany Models », *The Book and Paper Group Annual* 27, n°35, 2008, p. 37.

<sup>348</sup> Actuellement, nombreuses institutions scientifiques conservent et étudient les collections de la Maison Brendel tels que : le Collège national de Buenos Aires, le Collège militaire de Lisbonne, la Faculté de Pharmacie et de Botanique de l'Université Complutense de Madrid, l'Institut de Botanique de la Université de Florence, le Musée d'Histoire naturelle de Liverpool, ou l'Université d'Utrecht, entre autres. La situation de la collection Brendel d'Ambato est pourtant bien différente malgré les efforts de la directrice du Musée pour intéresser les autorités à sauvegarder les collections scientifiques de l'établissement.

<sup>349</sup> MAYONI, María Gabriela, *op. cit.*, p. 10.

permettant de dater les vingt pièces qui se trouvent dans le Musée scolaire d'Ambato (Figure n°16). Cette collection est la preuve matérielle des efforts du gouvernement équatorien de doter ses collègues avec le matériel scolaire le plus moderne de l'époque afin d'améliorer l'instruction publique et de cette manière le sort des futurs citoyens.



**Figure n°16 :**  
Maison Brendel, support d'un modèle anatomique de botanique, ca. 1920. Collection scientifique du Musée Héctor Vásquez Salazar de l'Institut technologique Bolívar, Ambato. Archives photographiques de l'exposition « Espiritu de red (1780-1920) ».

En conséquent, à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les trois collègues étudiés acquièrent des collections scientifiques destinées à former des cabinets et des musées scolaires. Ces objets, grâce à leur qualité et leur technologie, transmettent de manière didactique les nouvelles théories scientifiques de l'époque à portée expérimentale. Ce processus, schématisé en trois étapes (production, circulation, et emploi des instruments et modèles didactiques<sup>350</sup>) est possible grâce aux politiques publiques de l'État équatorien qui cherchent à moderniser l'instruction publique en émulent les discours pédagogiques et les pratiques universalistes de l'Occident. Le monopole du matériel scolaire appartient donc aux pays européens (notamment aux maisons françaises et allemandes) qui dirigent les échanges et transferts dans le monde entier suscitant une uniformité du contenu scientifique et de l'enseignement secondaire. Comme le précisent Susana García et Irina Podgorny, les représentations visuelles et les contenus des programmes d'enseignement scientifique sont standardisés sur le discours universel des industries européennes et leur commerce international<sup>351</sup>.

<sup>350</sup> GARCÍA, Susana V., et PODGORNÝ, Irina, *op. cit.*, 2016, p. 24.

<sup>351</sup> *Idem*, p. 24 et 27.

Cette prédominance du matériel scolaire européen dans le marché américain a des répercussions dans l'économie et aussi dans la société. Kapil Raj démontre en quoi l'expansion européenne pénètre les différentes régions du monde par le biais de la circulation scientifique « se mêl[ant] inextricablement à l'histoire des pratiques savantes »<sup>352</sup>. De la sorte, la science occidentale et la science locale façonnent des nouvelles dynamiques – comme la constitution de musées scolaires avec du matériel scolaire principalement européen – qui laisse de côté la production locale et la « culture populaire »<sup>353</sup>. Ainsi, l'éducation instaurée à cette époque a une visée universaliste qui place le savoir occidental comme le seul référent épistémologique et dénigre tout autre mode de production de connaissances. La modernisation rêvée par García Moreno met en place des interactions transnationales<sup>354</sup> qui renforcent les clivages sociaux en privilégiant par conséquent certaines classes aisées – notamment la « minorité métisse qui dirige le pays »<sup>355</sup> – et préservant le pouvoir de l'Église<sup>356</sup>. Son échec est toutefois reproduit par ses successeurs, les gouvernements progressistes et libéraux, qui continuent à bénéficier les oligarques malgré le fait d'avoir sécularisé l'éducation nationale.

### ***3. Un cabinet pour les sciences du passé : le Musée archéologique de l'Université centrale***

Parmi les transactions commerciales que l'Équateur fait avec les maisons européennes, une partie du budget est destinée aux acquisitions d'instruments scientifiques pour les établissements d'enseignement supérieur comme l'Université centrale de Quito. Ceci est possible grâce à la réforme de la loi d'Instruction publique

---

<sup>352</sup> RAJ, Kapil, « Connexions, croisements, circulations. Le détour de la cartographie britannique par l'Inde, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles », in WERNER Michael, et ZIMMERMANN, Bénédicte (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 91.

<sup>353</sup> VERGNIOUX, Alain, « Musée pédagogique. Conférence de Monsieur Bagnaux sur les Musées scolaires à l'Exposition universelle de 1878 », *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle* vol. 43, avril 2010, p. 125. Consulté le 10 novembre 2017 : <https://doi.org/10.3917/lse.434.0123>.

<sup>354</sup> CONRAD, Sebastian, « La constitution de l'histoire japonaise. Histoire comparée, transferts, interactions transnationales », in WERNER Michael, et ZIMMERMANN, Bénédicte (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 67.

<sup>355</sup> OSSENBACH, Gabriela, *op. cit.*, 1996, p. 50.

<sup>356</sup> TERÁN NAJAS, Rosemarie, *op. cit.*, p. 43.

de 1890, réalisée sous le mandat du président Antonio Flores Jijón, qui attribue une somme précise à « la conservation et la promotion des cabinets, laboratoires, bibliothèques et aux excursions scientifiques »<sup>357</sup>. Le recteur de l'Université centrale, Carlos R. Tobar (1853-1920) profite de cette apogée culturelle, et secondé par ses collègues diplomates, se charge d'enrichir les cabinets et musées universitaires<sup>358</sup>. Ainsi, au cours de son deuxième rectorat (1890-1894), il demande l'acquisition du matériel scientifique pour les laboratoires de chimie et de physique, et il s'occupe de l'accroissement des collections de zoologie, botanique, minéralogie et géologie<sup>359</sup>. Ses démarches pour équiper l'Université avec les matériaux les plus modernes de l'époque se réalisent grâce à l'appui et à la gestion du consul équatorien à Paris, Clemente Ballén<sup>360</sup>. En effet, la réussite du commerce scolaire dépend de la communication efficace entre les institutions éducatives, leurs représentants politiques, et les légations diplomatiques qui se chargent en Europe d'accomplir les négociations et d'envoyer les collections en Équateur.

Toutefois, avec le départ de Tobar en mission diplomatique en 1894, les cabinets et musées universitaires sont délaissés par les autorités qui ne s'intéressent plus à la gestion muséale et qui ne connaissent pas le fonctionnement du marché international. S'y ajoute le fait que les instruments universitaires sont prêtés à entre les institutions provoquant la disparition de certaines collections comme le dénonce le successeur de Tobar. Le nouveau recteur regrette la période des grandes acquisitions sous García Moreno et souligne le retard technologique des cabinets universitaires qui ne possèdent même pas d'appareils d'électricité, entre autres nouveautés scientifiques<sup>361</sup>. Ces critiques sont reprises par les libéraux à partir de 1895 qui, cherchant à ne plus renouveler le poste de Tobar, vont le rendre responsable du déclin

---

<sup>357</sup> COMMISSION DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, « Proyecto de Reforma de la Ley de Instrucción Pública vigente presentado por la Comisión de la Instrucción Pública creada por el artículo 19 de la Ley de 3 de setiembre de 1890 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°47, juin 1892, p. 457 : « para la conservación y fomento de gabinetes, laboratorios, bibliotecas y excursiones científicas ». Ma propre traduction.

<sup>358</sup> Professeur de littérature, diplomate et collectionneur, Carlos R. Tobar est un haut fonctionnaire d'idéologie conservatrice qui occupe différents postes administratifs au tournant du siècle : il est représentant diplomatique au Chili (1883 et 1894) et à Barcelone (1887), et ministre des Affaires étrangères en 1889 et en 1911. En parallèle, il est recteur de l'Université centrale à trois reprises : de 1885 à 1887, de 1890 à 1894 et en 1895.

<sup>359</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°57 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°46, mai 1892, p. 355.

<sup>360</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°173 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°68, mars 1894, p. 250.

<sup>361</sup> BARAHONA, Rafael, « Boletín universitario. Oficios N°59 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°73, août 1894, p. 180.

scientifique de l'Université. Cependant ses critiques ne peuvent pas démentir le travail que Tobar a mené pendant ses trois rectorats où il réorganise la Faculté de Médecine<sup>362</sup>, la Faculté de Philosophie et de Lettres, et la Bibliothèque nationale rattachée à l'Université depuis 1859<sup>363</sup>. Surtout, Tobar s'engage au développement des sciences historiques au sein de l'Université en créant le Musée d'archéologie, une entreprise innovante et primordiale pour le développement du phénomène muséal en Équateur.

### **3. 1. Federico González Suárez, professeur d'histoire et d'archéologie**

Dans ce renouveau scientifique impulsé par Flores Jijón, la chaire d'histoire est créée à l'Université centrale en août 1888 pendant que Carlos R. Tobar est le doyen de la Faculté de Philosophie et de Lettres. Ce poste, pensé pour l'historien et prélat Federico González Suárez, a comme objectif de transmettre aux étudiants ses théories sur l'histoire nationale. Ainsi, à partir de janvier 1889<sup>364</sup>, l'histoire américaine, l'archéologie et l'ethnographie sont introduites pour la première fois dans le système d'enseignement supérieur national de l'Équateur<sup>365</sup>. À l'époque du progressisme, González Suárez est une figure reconnue par son travail pastoral et ses recherches historiques, comme le souligne María Elena Bedoya. Ses publications portant sur le passé équatorien et sur les origines des civilisations qui occupaient le territoire avant l'arrivée des Incas sont subventionnées par le gouvernement<sup>366</sup> qui cherche à développer les sciences historiques dans le cadre de la modernisation de l'État et de la formation d'une identité nationale toujours en dispute. Cette stratégie est le moyen par lequel l'Équateur essaye de trouver également des preuves

---

<sup>362</sup> ADOUM, Alejandra, et PROAÑO ARANDI, Francisco, *Diplomáticos en la literatura ecuatoriana*, Quito, Asociación de Funcionarios del Servicio Exterior Ecuador, 2014, p. 102.

<sup>363</sup> La Bibliothèque nationale et le Musée national sont annexés à l'Université en 1861 pour les sauver de la ruine. Ainsi, quand Tobar est nommé à la tête de l'Université son objectif est de renouveler ces institutions afin de développer les sciences historiques à l'Université. Il s'occupe aussi d'innover le matériel scientifique, réorganiser les facultés et leurs dépendances, et de développer les collections muséales.

<sup>364</sup> COLLECTIF, « Primer Curso », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°20, 31 juillet 1889, p. 259-260.

<sup>365</sup> D'après María Elena Bedoya, les principaux apports de Federico González Suárez aux études historiques sont la revendication de l'originalité et primauté culturelle des Cañaris ; une classification synthétique des objets faite en fonction de leurs matériaux ; et la mise en place de la première chronologie historique divisée en trois périodes : précolombienne, coloniale, et républicaine.

<sup>366</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 205.

historiques qui certifient sa position dans le conflit limitrophe avec le Pérou ; autrement dit, la science est à nouveau au service du discours nationaliste.

Le mécénat de l'État et des autorités ecclésiastiques permet à González Suárez d'explorer le pays à la poursuite des monuments anciens et des emplacements réputés par leur valeur historique. Il réalise ainsi des recherches sur les véritables origines de la nation équatorienne au sud du pays (province de l'Azuay) quand il est prêtre à Cuenca (1872-1883) ; et puis, il continue ses études au nord (provinces du Carchi et d'Imbabura) à partir de 1902 quand il est nommé évêque d'Ibarra<sup>367</sup>. Grâce à ces expériences, il publie des essais historiques sur les premiers habitants du nord de la sierra comme son article « Les Aborigènes d'Imbabura et du Carchi » qui est publié dans l'organe de diffusion universitaire : les *Annales de la Université*. Ceci a comme objectif d'ouvrir le chemin des études archéologiques aux nouvelles générations de scientifiques équatoriens.

Ce faisant, lorsque González Suárez enseigne à l'Université, il en profite pour transmettre ses découvertes historiques sur les « anciennes tribus indigènes » et pour introduire à ses étudiants les grandes étapes de l'histoire universelle (ou l'histoire de l'Amérique à partir de la découverte du Nouveau Monde est un volet<sup>368</sup>), et aussi l'archéologie préhistorique. L'histoire avant l'arrivée des Espagnols est ainsi abordée dans son programme grâce aux résultats qu'il a analysés dans les archives équatoriennes, espagnoles et sud-américaines<sup>369</sup> ; et aussi grâce aux fouilles qu'il a effectuées au cours de ses excursions et qui lui ont permis de collecter du matériel archéologique « équatorien ».

Ces objets appartenant aux anciens indigènes apportent des renseignements sur les origines des anciennes ethnies de l'Équateur, et aussi celles de la région andine, et qui, jusqu'à cette époque, sont méconnues par la communauté savante équatorienne. Ainsi, cette période d'enseignement universitaire est assez féconde pour González Suárez qui est nommé doyen de la faculté en 1891, libre de gérer la chaire historique en fonction de ses théories scientifiques. En tant qu'autorité académique et administrative, González Suárez soutient sa thèse sur l'existence d'une culture plus ancienne que l'Empire des Incas, les Cañaris, qu'il revendique être la source

---

<sup>367</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, « Los Aborígenes de Imbabura y del Carchi », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°118, août 1902, p. 389.

<sup>368</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, « Informe del Sr. Decano de la Facultad de Filosofía », *Informe del Ministro de Negocios Eclesiásticos, Instrucción Pública, Justicia, Beneficencia y Caridad y Estadística al Congreso Constitucional de 1892*, Quito, Imprenta del Gobierno, 1892, p. 51.

<sup>369</sup> *Op. cit.*, 1890, p. IX.

originaire de la nation équatorienne<sup>370</sup>, et juge que les Incas ne sont que des « envahisseurs »<sup>371</sup>. Puis, en 1892, il publie, le premier tome de l'*Histoire générale de la République de l'Équateur*, ouvrage financé par le gouvernement et qui se compose de huit volumes dont le premier (conformé de trois livres) fait le point sur les premières civilisations indigènes de l'Équateur et leurs échanges culturels avec la civilisation inca.

À ce travail s'ajoute une étude descriptive des objets que González Suárez collecte et qu'il présente comme des preuves scientifiques de l'existence de ces différentes civilisations précolombiennes. Ces objets « sans utilité d'usage » ou dont leur fonction n'est pas connue, et donc inexistante, acquièrent une nouvelle signification et une mission précise grâce au discours historique que le savant leur attribue. Ainsi, destinés à déchiffrer l'étude du passé équatorien<sup>372</sup>, ces sémiophores, comme Krzysztof Pomian les désigne, possèdent de nouvelles valeurs symboliques (à savoir contemplative, scientifique et culturelle) qui diffèrent de leur nature ignorée ou inconnue aux sciences occidentales. Leur numération, classification et interprétation les transforment donc en des témoignages matériels du passé, soit des objets ethnographiques. Pour ces raisons, les pièces que González Suárez trouve, dans les fouilles ou par acquisition, font partie de ce processus conceptuel qui produit de la valeur « archéologique »<sup>373</sup> et les insère dans le récit national.

Un des livres du premier tome intitulé *Atlas archéologique équatorien* est un recueil de quarante planches<sup>374</sup> qui illustrent différentes les cultures matérielles que González Suárez découvre le long de sa carrière et qui selon lui représentent les civilisations originaires de l'Équateur. La plupart de ces objets font partie de sa collection personnelle, ou sont des pièces prêtées par ses connaissances, à savoir le naturaliste Theodore Wolf (1841-1924), le diplomate français Eugène Thirion

---

<sup>370</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 207.

<sup>371</sup> *Idem*, p. 206.

<sup>372</sup> DESVALÉES, André, et MAIRESSE, François (dir.), *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 661.

<sup>373</sup> PODGORNÝ, Irina, « Los medios de la arqueología », *Redes*, vol. 14, n°28, novembre 2008, p. 109. Consulté en ligne le 17 octobre 2017 : <https://www.redalyc.org/pdf/907/90717083005.pdf>.

<sup>374</sup> Federico González Suárez embauche le peintre Joaquín Pinto (1842-1906) et son épouse Eufemia Berrío pour qu'ils réalisent les illustrations de certaines de ses ouvrages historiques dont : *Estudio Histórico sobre los Cañaris* (1878), *Atlas arqueológico ecuatoriano. Láminas* (1892), et *Estudio sobre los aborígenes del Imbabura y del Carchi* (1901). Pinto accompagne ainsi l'historien dans ces excursions scientifiques, visite les lieux historiques, peint les monuments anciens, et réalise des planches des pièces archéologiques. Ce faisant, il devient un connaisseur du monde du collectionnisme archéologique et fait des illustrations notamment pour des collectionneurs français comme le marchand de farine Édmond Catefort, le ministre de la légation française Hyppolite Frandin, et le naturaliste amateur Auguste Cousin.

(Figures n°17 et 18)<sup>375</sup> qui exporte plus tard sa collection à Paris ; le mercédaire Benjamin Rencordet (1824-?) qui envoie aussi certains objets au Musée national de Santiago ; et enfin, des pièces offertes comme cadeaux diplomatiques au pape Léon XIII (1810-1903). Ces planches de l'*Atlas archéologique* sont complétées par un troisième livre qui est un ouvrage explicatif sur l'intérêt artistique de chaque objet, leur provenance géographique et leur appartenance culturelle. Ce dernier volet justifie l'importance de la conservation de ces « vestiges de l'industrie et de l'art » réalisés par les « tribus » originaires de l'Équateur<sup>376</sup>, tout en exposant le réseau de sociabilité savante de González Suárez. Ce faisant, il se présente comme un « passeur »<sup>377</sup> culturel du collectionnisme amérindien – d'objets, savoirs et contacts – à l'échelle internationale.

Pourtant, l'activité du collectionneur n'intéresse pas González Suárez ; à ses yeux, elle est intrinsèque à sa véritable mission : les études du passé. En effet, ce n'est pas par goût ou plaisir esthétique que González Suárez constitue ses différentes collections, comme le remarque María Elena Bedoya<sup>378</sup>, mais dans l'objectif de prouver ses théories scientifiques sur les origines équatoriennes. Ceci explique pourquoi il se sépare au fur et à mesure de ses collections en les offrant à d'autres scientifiques comme l'ethnologue Paul Rivet (1876-1958) en mission en Équateur au début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>379</sup>, ou à son disciple l'historien Jacinto Jijón y Caamaño<sup>380</sup>.

---

<sup>375</sup> L'histoire de la collection d'Eugène Thirion sera commentée dans le chapitre 7 de cette étude afin de comprendre le passage des pièces archéologiques d'une *huaca* vers les vitrines du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac.

<sup>376</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *op. cit.*, 1890, p. XI.

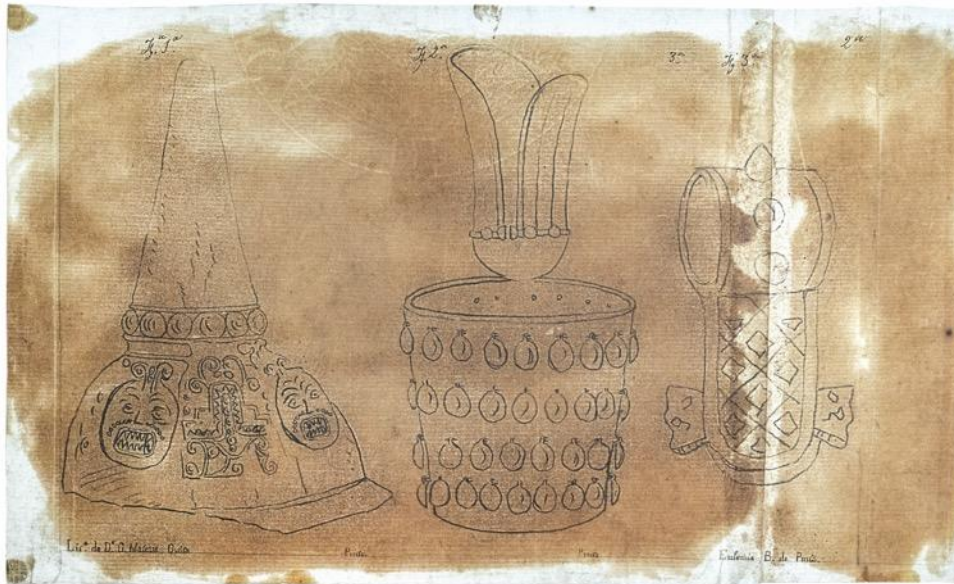
<sup>377</sup> GRUZINSKI, Serge, *op. cit.*, p. 114.

<sup>378</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 292.

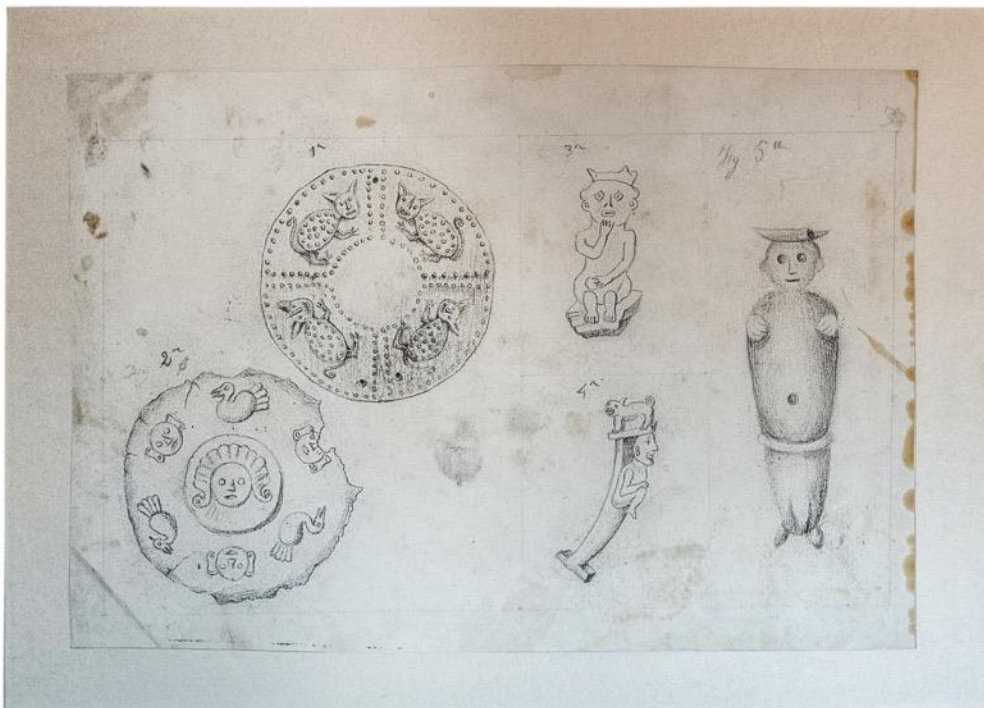
<sup>379</sup> AMNHN : 2 API C GONZ, Lettre de Federico González Suárez à Paul Rivet, Ibarra le 14 mai 1905, p. 1. Cette lettre sera analysée dans le chapitre suivant.

<sup>380</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 302.





**Figure n°17 :** Joaquín Pinto et Eufemia Berrío, « Dessins archéologiques », crayon sur papier, *ca.* 1870. Réserve d'art du Ministère de la Culture et du Patrimoine, Quito.



**Figure n°18 :** Joaquín Pinto, « Dessins archéologiques », crayon sur papier, *ca.* 1870. Réserve d'art du Ministère de la Culture et du Patrimoine, Quito.

### **3. 2. Une collection d'archéologie nationale**

Devenu la référence des études sur le passé équatorien du fait de ses travaux historiques, Federico González Suárez comprend l'importance de la culture matérielle dans le développement de l'histoire nationale. Pour ces raisons, il est appelé en 1890

par le gouvernement d'Antonio Flores Jijón pour réaliser un rapport sur l'instruction publique où il démontre l'importance de placer « les monuments et œuvres d'art » sous l'administration des académies régionales de Cuenca, Guayaquil, et Quito<sup>381</sup>. Le postulat de González Suárez est de créer des musées publics capables de conserver les reliques de la patrie. En accord avec les mesures suggérées par González Suárez, le ministre de l'Instruction publique Elías Laso lui demande de rédiger un règlement pour les institutions muséales chargées de conserver cinq types de collections, à savoir : les objets des races indigènes ; les crânes et ossements « des gentils indiens » ; les œuvres d'art coloniales ; des spécimens des trois règnes naturels du territoire ; et de reliques des artistes et personnages historiques<sup>382</sup>. Cette décision ministérielle sur la conservation du passé est une réponse à la spoliation des *huacas* et à la fuite des collections artistiques et des documents historiques qui commencent enfin à alarmer les autorités et intellectuels.

Soucieux de lutter contre la destruction et la perte des richesses équatoriennes<sup>383</sup>, cette décision annonce déjà les lois patrimoniales qui se développent au XX<sup>e</sup> siècle et qui visent à empêcher la dispersion des objets et des archives capables d'élucider l'histoire des origines du nouveau territoire équatorien. Pour Carlos R. Tobar cette disparition d'antiquités nationales est due à l'instabilité politique et administrative qui ne s'occupe pas de la sauvegarde de ces objets détenteurs du passé national qui sont saisis par les institutions européennes ou par les collectionneurs privés, comme la collection de Ville à Bruxelles ou celle du père Rencordet au Chili<sup>384</sup>. D'après Juan Maiguashca, jusqu'à ce moment, les gouvernements de l'époque ne réussissent pas à construire une identité nationale<sup>385</sup> – conformée par une histoire et une culture commune où tous appartiennent à la même nation de manière égalitaire – et préfèrent entretenir un système inégalitaire et sans repères qui garantit le contrôle du pays par les élites minoritaires. De cette façon, sans une culture matérielle qui représente la nation équatorienne, il n'y a aucune

---

<sup>381</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, « Actas del Consejo General de Instrucción Pública. Sesión del 20 de febrero de 1890. Informe del Sr. Delegado del Ilmo. Sr. Arzobispo », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°35, 15 février 1891, p. 507-508.

<sup>382</sup> *Idem*, p. 513.

<sup>383</sup> TOBAR, Carlos. R., « Viaje imaginario por las provincias limítrofes de Quito », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°29, 1 août 1890, p. 161-162.

<sup>384</sup> AHMCP : JJC.01888, Lettre de Carlos R. Tobar à Jacinto Jijón y Caamaño, Barcelone le 8 décembre 1912, p. 2.

<sup>385</sup> MAIGUASHCA, Juan, « El proceso de integración nacional en el Ecuador : el rol del poder central, 1830-1895 », in MAIGUASHCA, Juan (éd.), *Historia y región en el Ecuador : 1830-1930*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1994, p. 392.

reconnaissance des indigènes précolombiens, ni des ethnies contemporaines. Dans l'énumération faite par Laso se constate qu'aucune différenciation n'est faite entre les indigènes du passé et ceux du présent ce qui est, comme l'explique Amada Carolina Pérez, une manière de les aliéner dans un temps anhistorique et de les effacer du récit national<sup>386</sup> en vue d'occidentaliser la naissante République.

Carlos R. Tobar fait partie de cette élite intellectuelle d'administrateurs publics qui sont conscients de l'enjeu identitaire de ces collections et qui entament une rhétorique patriotique sur « l'utilité publique et la fierté nationale » que ces objets peuvent apporter à l'idéal de la nation moderne<sup>387</sup>. Sans considérer les indigènes vivants comme source de savoir, puisqu'ils étaient la propriété privée des élites d'après Andrés Guerrero, Tobar défend avant tout les objets qu'il considère possesseurs des connaissances locales essentielles au renouveau culturel entamé par González Suárez en vue de démarquer l'identité équatorienne de la culture matérielle « incasique ». Connaissant l'existence des collections d'ethnographie équatorienne en Europe et aux États-Unis, une des résolutions de Tobar et de González Suárez pour lutter contre le trafic des « objets aborigènes »<sup>388</sup> est la création d'un musée consacré à la mémoire nationale : le Musée de l'Université centrale de Quito.

Ainsi, en juillet 1892, Tobar initie une politique d'enrichissement du musée universitaire auprès des collectionneurs privés et des institutions publiques<sup>389</sup> ; il demande alors au gouvernement de céder au futur Musée archéologique les collections qu'il a formées pour les expositions de Madrid<sup>390</sup> et de Chicago<sup>391</sup>. Dans

---

<sup>386</sup> PÉREZ, Amada Carolina, « Hacer visible, hacerse visibles : la nación representada en las colecciones del museo. Colombia, 1880-1912 », *Colombia Memoria y Sociedad*, vol. 14, n°28, Bogota, 2010, p. 103.

<sup>387</sup> PODGORNÝ, Irina, FARRO, Máximo, MARTÍNEZ, Alejandro, et BALLESTERO, Diego, « Caballeros de la noche. Antropología y museos en la Argentina de las últimas décadas del siglo XIX », in CARRERAS, Sandra, et CARRILO ZEITER, Katja (éd.), *Las ciencias en la formación de las naciones americanas*, Madrid, Iberoamericana, 2014, p. 205.

<sup>388</sup> TOBAR, Carlos R., « Informe que el Rector de la Universidad Central del Ecuador presenta al H. Señor Ministro de la Instrucción Pública para la Memoria que ha de dirigir á la próxima Legislatura de 1892 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°46, mai 1892, p. 338.

<sup>389</sup> LASO, Elías, « Boletín universitario. Oficios N°736 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°48, juillet 1892, p. 48.

<sup>390</sup> L'Exposición Histórico-americana s'organise dans le cadre de la quatrième célébration de l'arrivée de Christoph Colon (1451-1506), sous l'auspice de la couronne espagnole, en l'Amérique en 1492. Consacrée aux anciennes colonies américaines, cette exposition historique est inaugurée le 12 septembre 1892 à Madrid. La République de l'Équateur présente ainsi ses collections orientales et incasiques, et fait une reconstitution d'une habitation amérindienne avec des indigènes montrant leur mode de vie. En parallèle à cette manifestation, il y a aussi une exposition historique destinée aux nations européennes qui met en scène uniquement des représentations occidentales qui démontrent la hiérarchisation civilisationnelle analysée par María Elena Bedoya dans sa thèse.

un premier temps, le gouvernement accepte la sollicitude de Tobar de transmettre ses collections à l'Université centrale mais après, il change d'avis considérant le coût du transport du retour des objets qui pense plus important que leur valeur scientifique ou commerciale. De même, les autorités argumentent que ces pièces sont plus significatives à l'étranger que dans leur pays d'origine<sup>392</sup>. Le destin de ces collections s'annonce funeste dès le début à cause de l'insouciance de ces administrateurs qui ne protègent pas la culture matérielle de la nation et qui obéissent aux gens de pouvoir. Ainsi, les quelques pièces que l'Université parvient à réunir après tous ces événements disparaissent (ou sont dérobés) lors de l'incendie de 1929 qui détruit aussi les collections des cabinets scientifiques et du musée de zoologie (Figure n°19).



**Figure n°19** : Ignacio C. Pazmiño, « Incendio del edificio de la Universidad Central de Quito », épreuve gélatino-argentique, 1929. Institut national du Patrimoine culturel, Quito.

De la sorte, en 1892, Tobar est obligé de concevoir d'autres stratégies pour enrichir les collections de l'Université, et il publie une annonce d'échange de

---

<sup>391</sup> The World's Columbian Exposition a lieu à Chicago du 1<sup>er</sup> mai au 31 octobre 1893 pour commémorer aussi la découverte de l'Amérique. L'Équateur présente à cette occasion les mêmes collections qu'il avait déjà montrées à Madrid.

<sup>392</sup> PÉREZ, J. G., « Carta del representante de la Delegación del Ecuador en la World's Columbian Fair al Ministro de Estado en el Despacho de Obras Públicas », *Informe del Ministro de Obras y Crédito Públicos al Congreso Constituyente de 1894*, 1894, s. p.

collections les *Annales de la Universidad*. Cette revue universitaire, créé également par Tobar en 1883, permet d'atteindre un public plus large et disposé à faire des échanges scientifiques avec les collections universitaires de zoologie, botanique, minéralogie ou d'archéologie<sup>393</sup>. C'est aussi un moyen de former un réseau international pour se mettre en relation avec les collectionneurs privés du monde entier, ainsi que les musées américains et européens. L'Université parvient alors à échanger avec d'autres institutions publiques comme le Musée national de l'Académie de Beaux-Arts qui lui donne des pièces archéologiques contre des tableaux et des objets coloniaux. Ces transferts rendent néanmoins plus difficile la tâche d'identification des provenances des premiers objets du Musée archéologique mais au moins ils dévoilent le complexe fonctionnement des réseaux du collectionnisme amérindien et des politiques d'acquisitions établies par les responsables du musée universitaire.

Tout autant, les stratégies de Tobar n'atteignent pas leur objectif et, en 1894, le Musée universitaire possède une modeste collection hétéroclite dont les pièces remarquables sont deux parures des indigènes de l'Orient (une pour homme avec des bijoux et des armes, et une autre pour femme très semblable à la première). À ceci s'ajoute des céramiques (plats, vases, sifflets, figurines) ; des haches d'obsidienne et autres pierres ; des textiles ; des instruments de musique ; des armes (arcs, flèches, lances) ; et des chapeaux portés par les gardes de l'Université, entre autres objets<sup>394</sup>. Le manque de temps et le trafic illégal d'antiquités nationales sont ainsi les grands adversaires de l'accroissement scientifique de ce Musée qui ressemble plus à un cabinet de curiosités qu'à un centre de conservation du passé national comme le témoigne ce premier et unique inventaire du Musée archéologique. De ce fait, il faut souligner que parmi la diversité des provenances, la plupart des objets ethnographiques proviennent de l'Amazonie équatorienne ; et les objets archéologiques sont majoritairement issus des provinces andines comme Carchi, Imbabura, et Pichincha<sup>395</sup>. Par conséquent, le fil conducteur du musée, l'archéologie nationale, est effacé à cause de cette disparité typologique, ainsi que le discours nationaliste sur la conservation des objets de la nation.

---

<sup>393</sup> RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CENTRALE DE L'ÉQUATEUR, « Aviso importante », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad, n°52, novembre 1892, p. 293.

<sup>394</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°19. Lista de los objetos arqueológicos á que alude el oficio anterior », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°71, juin 1894, p. 478-479.

<sup>395</sup> Ces objets ont été trouvés dans des ateliers textiles (*obrajes*) et dans des propriétés foncières (*haciendas*).

Cette dualité du type de collections (ethnographique et archéologique) est une constante du collectionnisme amérindien du XIX<sup>e</sup> siècle déjà évoqué au chapitre 1 de cette étude. En effet, la collection du Musée archéologique fait écho de la collection présentée par Édouard André à l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques de 1878, et démontre ainsi la ressemblance entre les objets et entre les dispositifs employés pour mettre en scène, sous le prisme du « spectacle exotique », les cultures matérielles de l'Équateur. Cette analogie se constate dans l'habillement des gardes universitaires qui s'habillent avec des pièces ethnographiques de la collection, ou bien dans la reconstitution de deux parures orientales, qui se rapprochent des mannequins représentant deux indigènes équatoriens dans la section d'André en 1878 (Figure n°7). En définitive, les similitudes scénographiques attestent l'existence d'une mise en scène définie par le regard épistémologique qui est acceptée et reproduite par les intellectuels équatoriens au moment de la création de leur patrimoine muséal. Cette réadaptation locale des institutions occidentales participe de l'engouement occidental pour les objets amérindiens, tout en reproduisant la hiérarchisation du savoir établi par l'hégémonie universaliste de l'Occident.

La représentation exotique fait par un musée public et local détermine drastiquement la construction du savoir autour de ces objets (leur dimension réflexive) et des cultures représentées (dimension transitive) où se constate l'identification avec la prestigieuse catégorie « incasique », au dépit des travaux de González Suárez. La filiation des collections de l'Amazonie équatorienne avec la culture inca est une conception occidentale produite par l'obsession humaniste pour les Mayas et Incas qui sont reconnues comme les seules « civilisations supérieures » de l'Amérique, comme l'explique María Elena Bedoya<sup>396</sup>. Ce faisant, l'étiquette incasique est une manière d'accepter la hiérarchie raciale qui établit que les cultures pré-incas et leurs descendants sont subordonnés à la « race blanche » ; et qu'ils doivent être donc « confinés au passé historique et à l'imaginaire national qui les rendent des sujets historiques incapables d'agir dans le présent »<sup>397</sup>. Cette inertie culturelle rappelle l'effacement massif opéré par l'épistémologie des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle à l'égard des communautés indigènes rencontrées au cours de leurs

---

<sup>396</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 136.

<sup>397</sup> *Idem*, p. 153 : « se los recluyó al pasado histórico imaginado de la nación, negándoseles la posibilidad de ser parte activa el presente como sujetos históricos ». Ma propre traduction.

missions. Ce faisant, cette représentation sera fortement exploitée par les légations équatoriennes lors des expositions universelles pour justifier le passé « civilisé » de l'Équateur et « anoblir » la nation équatorienne en éclipsant la question des indigènes contemporains<sup>398</sup>.

Concernant le reste des collections du musée d'archéologie, celui-ci fonctionne comme un cabinet scientifique qui reçoit des collections de numismatique, des découvertes scientifiques (comme une molaire et un fossile d'un mastodonte acquis en 1894<sup>399</sup>), et des collections de zoologie puisqu'il partage le local avec le Musée de zoologie de l'Université. Cette accumulation de collections scientifiques motive Tobar à demander l'acquisition d'un nouveau bâtiment universitaire dès 1892. Toutefois, n'ayant pas de réponse positive du Ministère, il sollicite au moins le salon qui se trouve au rez-de-chaussée de l'établissement. Sa demande est soutenue par González Suárez qui propose pour les collections des Musées de zoologie et de paléontologie<sup>400</sup> l'ancien local de la Bibliothèque publique ; mesure qui est enfin acceptée en 1894. Le « cabinet archéologique » de son côté est installé dans un vieux magasin avec la « collection d'artefacts anciens » constituée par Tobar et González Suárez<sup>401</sup>. Mais le manque de place entrave l'accroissement du Musée et démontre le peu d'importance consacrée à ce type d'objets par le personnel universitaire et les autorités administratives.

Les donations du Musée archéologique illustrent aussi la méconnaissance générale portée à la science archéologique et la porosité de la catégorie archéologique au sein des classifications universitaires. C'est le cas de la donation de Lino María Flor, professeur d'architecture de l'Université, qui est envoyé au sud du pays par le gouvernement pour étudier le temple d'Ingapirca (Figure n°5) et qui ramène de sa mission une collection de conchyliologie avec deux instruments préhistoriques de la

---

<sup>398</sup> La représentation de l'Équateur aux expositions universelles de Paris est une question abordée par le chapitre 3 de cette étude qui s'intéresse à la manière comme l'image nationale évolue dans ce cadre industriel de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>399</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°126 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°78, janvier 1895, p. 96. Trouvé en 1878 dans la région de Riobamba par le père Juan Félix Proaño (1850-1938), le squelette de mastodonte reste une pièce emblématique du Musée malgré sa disparition lors de l'incendie de 1929.

<sup>400</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, SÁENZ, et ACOSTA, « Informe del 22 de Julio de 1892 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°52, novembre 1892, p. 268.

<sup>401</sup> BARAHONA, Rafael, « Informe del Rector de la Universidad Central del Ecuador », *Informe del Ministro de Instrucción Pública, Negocios Eclesiásticos, Justicia, Beneficencia y Caridad y Estadística al Congreso Constitucional de 1894*, Quito, Imprenta del Gobierno, 1894, p. 156.

région d'Alamor<sup>402</sup>. Pareillement, en 1902, le taxidermiste Carlos Morales offre à l'Université nombreux spécimens d'histoire naturelle<sup>403</sup> avec quelques pièces incasiques. Cet amalgame d'objets obscurcit les particularités de chaque objet et rompt l'ordre des séries, prouvant à nouveau que les études historiques sont un domaine ignoré, ainsi que l'archéologie nationale. Ainsi, la valeur historique de ces objets est presque inconnue, raison par laquelle ils sont rassemblés avec des collections naturalistes ou des productions contemporaines<sup>404</sup>.

Il faut néanmoins souligner les efforts de certains particuliers pour participer à cette entreprise scientifique et nationale en offrant des véritables collections archéologiques comme : la donation de 80 pièces de céramique, pierre et cuivre de Federico González Suárez réalisée en 1894<sup>405</sup> ; celle de la collection incasique de Rafael Gómez de la Torre en 1903<sup>406</sup> ; et le cadeau d'une idole en or d'un mécène anonyme donné en 1914. Avec le temps, mêmes ces quelques donations se raréfient comme l'attestent les inventaires du Conseil d'Administration où figurent uniquement des acquisitions opérées par le Musée universitaire comme l'achat d'un vase à Rafael Alvarado en 1926<sup>407</sup> ; d'un plat<sup>408</sup>, un vase<sup>409</sup> et une collection d'objets « incasiques » en 1927<sup>410</sup> ; et de 100 pièces archéologiques acquises pour le prix de cent dollars au prêtre Juan de Dios Navas en 1929<sup>411</sup>. Cette liste succincte montre que la majeure partie des céramiques appartient à civilisation inca, la seule citée dans cette liste. Les nouvelles cultures pré-incas découvertes par González Suárez ne sont pas encore identifiées par la société et donc ne font pas partie des inventaires universitaires.

De même, parmi les objets énumérés dans cet inventaire, il y a certains qui ont été collectés, acquis et donnés par Carlos R. Tobar. Ce dernier commence à partir 1890 son activité de collectionneur d'objets de paléolithique et de céramique inca

---

<sup>402</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°74 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°78, janvier 1895, p. 76.

<sup>403</sup> Dont 1 500 oiseaux très rares, 50 mammifères, 800 papillons, 135 insectes, 780 escargots et des exemplaires de minéraux nationaux.

<sup>404</sup> Ces liens et amalgames entre l'archéologie et l'histoire naturelle sont analysés dans la troisième partie de cette étude à travers les collections de malacologie et d'ethnologie d'Auguste Cousin.

<sup>405</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°27. Lista de los objetos á que alude el oficio anterior », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°72, juillet 1894, p. 89.

<sup>406</sup> AGUCE : Livre du Conseil d'administration, n°5, Session du 6 juillet 1906, p. 174.

<sup>407</sup> AGUCE : Livre du Conseil d'administration, n°8, Session du 28 avril 1926, p. 307.

<sup>408</sup> *Idem*, Session du 27 avril 1927, p. 382.

<sup>409</sup> *Idem*, Session du 6 octobre 1927, p. 409.

<sup>410</sup> *Idem*, Session extraordinaire du 31 décembre 1927.

<sup>411</sup> AGUCE : Livre du Conseil d'administration, n°9, Session du 30 juillet 1929.



après avoir vu des collections équatoriennes dans des musées européens<sup>412</sup>. Tobar fait ainsi nombreuses donations au Musée archéologique jusqu'à la fin de son rectorat en mars 1895, de la même façon que González Suárez<sup>413</sup>. Ces deux personnages sont de la sorte les créateurs et organisateurs du Musée archéologiques, ainsi que ses mécènes jusqu'à 1898, moment où González Suárez se retire de l'Université puisqu'il doit reprendre ses obligations religieuses au nord du pays. Puis, avec la révolution libérale de la fin du siècle, le pays est effectivement bouleversé et certaines politiques culturelles progressistes sont drastiquement modifiées. Tout de même, la chaire d'archéologie de l'Université centrale reste ouverte jusqu'aux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, moment où le développement de l'ethnographie prend le dessus des études historiques.

Cette transition scientifique se matérialise concrètement avec le changement du nom du musée – devenu musée ethnographique – démontrant la primauté internationale de l'anthropologie culturelle des États-Unis. Ce processus pousse aussi la professionnalisation du personnel du musée. Les anciens techniciens – comme Leopoldo García qui administre de 1897 à 1921 plusieurs cabinets universitaires – deviennent des scientifiques reconnus grâce à leurs travaux sur les civilisations précolombiennes et les nationalités indigènes comme Max Uhle qui devient le directeur du musée de 1925 à 1929<sup>414</sup> ; ou de Jacinto Jijón y Caamaño qui lui succède à partir de 1930. Le musée reste cependant un des premiers essais muséaux visant la diffusion des sciences historiques et la conservation des antiquités archéologiques au sein d'une institution publique. Cette dernière mission sera reprise par les collèges nationaux qui à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle installent des musées archéologiques dans leurs établissements éducatifs.

\*\*\*

Grâce à la modernisation de l'instruction publique dirigée par Gabriel García Moreno dans les années 1860, tout un renouveau scientifique se développe dans les collèges nationaux qui parviennent à introduire de nouvelles méthodologies

---

<sup>412</sup> AHMCP : JJC.01888, Lettre de Carlos R. Tobar à Jacinto Jijón y Caamaño, Barcelone le 8 décembre 1912, p. 2.

<sup>413</sup> BARAHONA, Rafael, *op. cit.*, août 1894, p. 177.

<sup>414</sup> Le passage de Max Uhle par l'Université centrale sera analysé dans le chapitre 5 afin d'élucider sa collaboration scientifique avec le collectionneur Jacinto Jijón y Caamaño.

européennes dans leurs cours et à former des cabinets de sciences équipés avec du matériel scolaire didactique et moderne. Cela rend possible aussi la nomination de professeurs spécialisés qui participent à l'enseignement expérimental et à la constitution des collections scolaires dans les collèges nationaux. Le commerce développé pour équiper ces cabinets permet à l'Équateur d'améliorer le niveau de l'enseignement secondaire et également d'échanger avec les industries françaises, tant admirées par les présidents García Moreno et Antonio Flores Jijón.

Toutefois, l'enseignement moderne et scientifique de García Moreno reste dans la pratique un privilège des élites masculines, et un système de contrôle social (des classes et des genres) qui obscurcissent sa volonté de développer la société équatorienne. S'y ajoute le fait que ce matériel scolaire européen impose le savoir occidental comme référent épistémologique pour les nouvelles générations des citoyens équatoriens. Ce nouveau type de dépendance culturelle, voulue donc par les élites émergentes, n'est qu'une manière d'accentuer les différences sociales et de pérenniser leur domination politique du pays. Pour ces raisons, l'État ne s'intéresse pas à encourager l'industrie locale et il poursuit les échanges commerciaux qui assurent le développement des maisons exportatrices équatoriennes. N'étant donc pas le véritable enjeu de ces réseaux globaux, les musées scolaires n'intéressent pas les autorités, ni les fonctionnaires publics, qui finissent par disloquer ces collections, ainsi que l'enseignement scientifique et la construction de la nation.

Cette problématique sociale se traduit dans les questionnements sur les origines de l'Équateur, étudiée par Federico González Suárez, qui expose l'existence des civilisations plus anciennes qu'il faut étudier afin de les ressusciter et de les intégrer à la construction l'authentique identité culturelle de l'Équateur, ainsi que de la présence des populations indigènes ignorées par le gouvernement et les élites intellectuelles. Pour ce faire, González Suárez parvient à publier ses recherches sur le passé équatorien et sur les « véritables » origines équatoriens, tout en rejetant la filiation identitaire avec la civilisation incasique. Malheureusement, sa redéfinition de la représentation nationale n'échappe pas à l'étiquette incasique véhiculée dans l'organisation de la première institution nationale consacrée à l'archéologie, le Musée d'archéologie de l'Université central universitaire, où il ne parvient pas à matérialiser ses théories historiques. Néanmoins, le Musée archéologique devient un modèle pour les cabinets archéologiques qui se forment dans les collèges nationaux au XX<sup>e</sup> siècle,

geste décisif pour l'institutionnalisation de l'archéologie et l'ethnographie nationales, à l'instar du Musée du Trocadéro qui à la même époque ouvre ses portes à Paris.

## **PARTIE II**

# **AMALGAME ENTRE OBJETS, ÉLITES, ET REPRÉSENTATIONS**

« Nulle œuvre d’art ne peut s’abstraire de son milieu propre sans y laisser une partie  
de sa valeur. »  
Victor Segalen, 1902

Après avoir présenté la manière de « translocaliser » les collections amérindiennes de provenance de l’Équateur, cette abordera l’étape suivante : celle de l’interprétation de ces matérialités sous l’optique de la science. Ce processus se construit aussi par les deux pôles et leurs représentants respectifs. Ainsi, dans les chapitres suivants il sera question de distinguer les différents facteurs (contexte, *praxis*, acteurs) qui redéfinissent et figent une nouvelle catégorie de l’autre. Les cas présentés situent le local à Paris, et l’autre correspond à l’Équateur et à ses symboles.

Ainsi, le troisième chapitre poursuivra les discours qui ont déterminé les représentations de l’Équateur lors des Expositions universelles qui ont lieu à Paris en 1855, 1867, 1878, 1889 et 1900 afin de saisir l’enchaînement sémiotique de la catégorie « amérindien ». L’Exposition de 1878, toutefois, joue un rôle déterminant dans la création du Musée d’Ethnographie du Trocadéro, et dans la formation des collections scientifiques de l’Équateur. Pour cette raison, le chapitre quatre s’intéresse aux connexions entre ces deux sujets, et notamment à l’historiographie de cette institution sous la gestion de Paul Rivet comme un scientifique planétaire, et à sa collaboration avec Georges-Henri-Rivière qui incarne le discours de l’esthétique occidentale.

### Chapitre 3

## La construction universelle de la représentation amérindienne

« L'intronisation de la marchandise et la splendeur des distractions qui l'entourent, voilà [...] la disparité entre son élément utopique et son élément cynique. »  
Walter Benjamin, 1939

Les cinq expositions universelles<sup>415</sup> qui se tiennent à Paris à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle sont des carrefours de l'industrie, du commerce et de la politique internationale de l'époque. Les maisons spécialisées dans le matériel scolaire se servent de ces événements pour montrer leurs nouvelles inventions, présenter leurs services commerciaux et attirer des nouveaux clients internationaux. Dans la même logique, les légations nationales participantes utilisent cette plateforme de la modernité – où le développement technologique, économique, et culturel sont étroitement liés – pour vendre aussi leurs richesses nationales. Or, sous cette ambiance du spectaculaire vouée à la paix et la pédagogie tout devient effectivement une marchandise, même l'image de la nation.

Reprenant le schéma des expositions nationales du XVIII<sup>e</sup> siècle qui montraient les produits régionaux dans un cadre de fête foraine en vue de dynamiser

---

<sup>415</sup> L'historiographie des expositions universelles est une thématique richement traitée par l'histoire sociale depuis la fin des années 1970, notamment par des chercheurs anglophones, germanophones, italo-phones et francophones. Dans le cas de la France, il faut souligner les ouvrages de Christiane Demeulenaere-Douyère, Pascal Ory, Anne Rasmussen et Brigitte Schroeder-Gudehus qui abordent l'impact technique, économique et politique de ces manifestations internationales sur la société industrielle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Plus récemment, s'y ajoute à ces enquêtes historiques la mise en question de la construction des identités nationales des autres pays participants dont les nations dites « orientales » qui sont étudiées par Myriam Bacha, Zeynep Çelik, Mercedes Volait, ou Isabelle Weiland. Dans mon mémoire de master – *La représentation des arts de l'Islam à l'Exposition universelle de 1878*, dirigé par Mercedes Volait et soutenu en 2014 – j'ai aussi traité la manière dont la mise en scène des produits, collections et pavillons détermine l'identité nationale des pays intervenants et figent des stéréotypes tels que la catégorie « arts de l'Islam ». Par la suite, je me suis intéressée à la participation de la République de l'Équateur, un sujet qui commence à être traité par l'historiographie culturelle équatorienne, en particulier par les analyses de María Elena Bedoya, Carlos Espinosa et Emmanuelle Sinardet. Pour ce faire, je reprends le cadre de l'histoire globale adoptée par des auteurs comme Jens Adermann, Natalia Majluf, Nelson Sanjad, Sven Schuster, et Alejandra Uslenghi qui étudient les échanges entre ces plateformes capitalistes et les pays sud-américains (notamment l'Argentine, le Pérou, le Brésil, la Colombie et le Mexique, respectivement). Ces exemples m'ont permis de repérer des constantes régionales et surtout de poser de nouveaux questionnements sur la particularité du cas équatorien.

le commerce interne<sup>416</sup>, ce fonctionnement est repris dans un discours international destiné à célébrer le progrès de la modernité et l'industrialisation du marché mondial. La première initiative d'exposer toutes les avancées techniques de l'époque moderne, sous un discours universel et dans un même endroit, date de 1851 quand le Royaume-Uni organise la *Great Exhibition of the Works of Industry of all Nations* qui se tient dans le *Cristal Palace* à Londres. Cette exposition est une démonstration du pouvoir économique, politique et scientifique de l'empire européen le plus puissant de l'époque et fait de la sorte l'apologie du capitalisme et du colonialisme occidental.

Dès le début, les expositions universelles se caractérisent ainsi par le fait qu'elles sont conçues par des empires coloniaux au moment de leur apogée économique. Elles deviennent donc des tours de force de la modernité industrielle avant d'incarner l'idéal humaniste de l'entendement du monde qu'elles prônaient dans leur devise de la vulgarisation du savoir universel. Ainsi, dans ce cadre de valorisation du progrès industriel, la place accordée aux nations avec des structures de fonctionnement différentes est celle de la subordination dans tous ces plans (axiologique, praxéologique et épistémologique). Le paradigme expositoire, qui reproduit la dynamique de la hiérarchisation civilisationnelle, est donc le processus qui définira la construction de nouveaux états-nations tels que l'Équateur.

Au cours de cette période des expositions parisiennes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la France organise deux expositions en tant qu'empire (1855 et 1867) et trois sous le régime républicain (1878, 1889, 1900) démontrant que malgré la modification de son statut politique en 1870, elle se bat pour rester une autorité industrielle, économique et culturelle dans la scène internationale. De ce fait, elle

---

<sup>416</sup> Pour récapituler sur les origines des expositions industrielles, il faut remonter aux expositions nationales qui se forment au XVIII<sup>e</sup> siècle pour présenter et échanger de produits locaux, comme en France qui dès 1756 connaît ce type d'organisations commerciales. Puis, à partir de 1789, elles intègrent des marchandises et des productions industrielles destinées au grand public et deviennent de ce fait des événements de découverte et de détente populaire. Par la suite, avec le développement du capitalisme, ces manifestations servent à dynamiser le modèle économique du libre-échange et à faire la publicité des nouvelles techniques inventées par les nations industrialisées. Enfin en 1849, la Deuxième République ajoute à ce panorama une section où sont montrés les produits de ses colonies, comme ceux de l'Algérie, devenue colonie française depuis 1830. Sous cette optique universaliste, quelques années plus tard, le Royaume-Uni prend l'initiative de faire la monstration du progrès mondial en invitant, en 1851, 21 nations étrangères à exposer leur niveau d'industrialisation. Ainsi se met en place un nouveau dispositif commercial qui se caractérise par : la création d'un palais principal avec une architecture alliant le fer et le verre (connues sous le nom de « clou de l'exposition ») ; un classement systématique et comparatif de tous les produits et collections exposés qui est déterminé par le pays organisateur ; l'attribution de prix à la fin du concours aux meilleures productions de par leur contribution au développement industriel ; une fréquentation massive avec un public varié à la recherche de divertissement et de savoir ; et finalement, l'interaction des puissances industrielles avec le reste du monde.

poursuit ses stratégies impérialistes à travers ses entreprises scientifiques, aussi bien qu'avec le développement de ses politiques coloniales dans le but de confirmer sa catégorie de puissance européenne. Pour l'Équateur, les expositions universelles sont aussi des moments d'affirmation nationale, aussi bien que de promotion internationale, en tant que jeune république.

Pendant les cinq expositions universelles de Paris, l'Équateur participe de manière officielle – avec une commission nommée pour préparer la logistique, organiser les collections et gérer le budget – en 1867, 1889 et 1900 ; tandis qu'en 1855 et 1878, il compte uniquement avec une participation à titre privée dans le but économique de négocier dans cette « vitrine de nations ». Pour ces raisons, il faut souligner qu'il y a toujours eu des représentations équatoriennes au cours de ces manifestations universelles qui ont été soutenues par les gouvernements d'idéologie libérale qui cherchent à moderniser le pays. Cette particularité garantit le concours des élites équatoriennes qui réussissent à montrer dans ces cinq événements leurs produits industriels et culturels créant ainsi des symboles nationaux sur la scène internationale.

Le volet suivant étudie alors comment à partir des objets exposés à Paris se construisent ces images sur l'Équateur qui par la suite vont définir sa culture nationale. Trois axes vont conduire cette réflexion : tout d'abord, il est nécessaire de concevoir ces événements comme des manifestations commerciales où chaque pays montre son potentiel économique en ordre d'attirer les investisseurs et les échanges économiques. Puis, il faut aborder la catégorisation établie aux objets provenant de l'Équateur par les élites organisatrices et exposantes comme un moyen de hiérarchisation culturelle. Et finalement, à partir de ce conditionnement de la matérialité équatorienne, il sera question d'expliquer comment elle structure l'image internationale de l'Équateur – entre colonie inca et nation sauvage – au cours de ces processus de modernité et de progrès.

### ***1. Publicité civilisatrice et moderne d'un pays agro-exportateur***

Les expositions universelles sont des moments propices pour les nouvelles républiques américaines qui viennent juste de conquérir leur indépendance politique et qui cherchent à acquérir une autonomie économique au sein du marché

international. L'économie équatorienne en particulier a été structurée depuis le temps de la Colonie en fonction de la demande de la métropole espagnole et a besoin de trouver de nouvelles perspectives commerciales pour se démarquer du système de l'Ancien Régime ; il doit aussi rembourser les créanciers anglais qui l'avaient aidé à financer ses guerres de libération.

Néanmoins, dans ce concert de nations, chaque geste est un symbole et chaque image définit la place des pays exposants sur la scène internationale. De cette manière, l'absence des pays américains à la première exposition universelle révèle les tensions politiques avec l'Espagne et les difficultés qu'ils éprouvent pour égaler le modèle occidental de l'État-nation. En revanche, l'empire industriel et colonial du Royaume-Uni est le grand vainqueur de 1851, ce qui pousse la France de Napoléon III (1808-1873) à contester son hégémonie industrielle en organisant les prochaines expositions. Cette fois-ci, l'Équateur participe afin de nouer des fortes relations avec la France qui est la nation qu'il considère incarner l'idéal civilisateur<sup>417</sup>.

### **1. 1. Vendre le pays aux investisseurs**

Pour l'Équateur, les expositions universelles sont des plateformes où diffuser son potentiel marchand et où capter des possibles partenaires économiques, comme le déclare en 1866 le ministre des Affaires étrangères, Manuel Bustamante, qui indique qu'il faut « faire connaître et apprécier en Europe les productions agricoles, manufacturées et artistiques de cette République pour que le pays puisse bénéficier de l'immigration des hommes industriels et intelligents qu'elles pourront attirer, ainsi que de l'extraction du marché étranger qu'elles pourront susciter »<sup>418</sup>. Les arguments de Bustamante paraissent au premier abord des avantages pour l'Équateur qui a besoin en effet de trouver de nouveaux marchés pour suppléer celui de l'Empire espagnol. Toutefois, son raisonnement est aussi un appel à l'intervention française pour qu'elle « colonise » économiquement le territoire équatorien.

---

<sup>417</sup> BARTH, Volker, « Nation et altérité : l'Argentine aux Expositions universelles de 1867, 1878 et 1889 à Paris », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, n°15, 2008, § 3. Consulté en ligne le 18 mai 2017 : <http://journals.openedition.org/alhim/2925>.

<sup>418</sup> BUSTAMANTE, Manuel, « Circular », *El Nacional*, n°257, 1866, p. 849 : « las producciones agrícolas, manufacturadas y artísticas de esta República, con el loable objeto de que sean conocidas y apreciadas en Europa, y de que redunden en provecho del país, instigando la inmigración de hombres laboriosos é inteligentes, y estimulando su extraccion para el mercado extranjero ». Ma propre traduction.



Ces desseins extractivistes vont néanmoins à l'encontre du projet d'autogestion économique que l'Équateur, en tant qu'ancienne colonie espagnole, cherche à mettre en place dès son indépendance et qui de ce fait reste un idéal républicain subordonné aux aléas économiques et politiques du tournant du siècle. S'y ajoute le fait que l'exposition universelle est un concours industriel et cette situation s'avère défavorable pour un pays agricole dont l'activité principale est l'exportation des matières premières (comme le cacao, le café, le caoutchouc, la quinine, entre autres). Pour cela, la participation équatorienne devient une stratégie risquée pour l'Équateur qui dès le début doit soumettre son image internationale aux attentes des organisateurs européens.

Leoncio López-Ocón explique justement qu'au cours de la période de 1830 à 1861, les nouveaux pays américains ne sont pas encore prêts pour exposer « leurs progrès dans les domaines scientifique et technique, ni leurs ressources naturelles et industrielles »<sup>419</sup>. Dans le cas équatorien, la crise économique occasionnée par une épidémie agricole qui ravage les plantations de cacao de 1855 à 1860 empêche l'Équateur de participer officiellement dans la première exposition parisienne de 1855. À ce cadre s'y ajoute l'instabilité du gouvernement d'Ignacio de Veintimilla et les tensions avec le consul général et chargé d'affaires de la France, le comte de Montholon, qui contrarient la communication entre les deux nations. Cette impasse met la participation équatorienne à l'Exposition universelle à un second plan et il y a uniquement la monstration des produits non-officiels présentés grâce au financement des exportateurs et collectionneurs privés qui reçoivent quand même des prix du Jury<sup>420</sup>.

Cette première victoire démontre que le pays a du potentiel mais qu'il a besoin de s'industrialiser pour être en égalité avec le reste des nations. La Bolivie, le Pérou et le Chili, par exemple, n'ont pas non plus une participation officielle et sont placés en marge de la hiérarchie industrielle, et donc en dehors de la modernité. Pourtant, avec l'arrivée au pouvoir de García Moreno pendant la fin des années 1860 et la reprise du cacao, l'Équateur connaît une stabilité politique et un essor économique qui assurent la participation équatorienne en 1867 où il montre « des tissus en coton, soies, dentelles, chapeaux et hamacs dans le 4<sup>ème</sup> groupe ; des minerais, bois, divers produits

---

<sup>419</sup> LÓPEZ-OCÓN, Leoncio, « La América Latina en el escenario de las Exposiciones Universales del siglo XIX », *ProcesoS, Revista Ecuatoriana de Historia*, n° 18, 2002, p. 118.

<sup>420</sup> *Idem*, 119.

de chasse, pêche et cueillettes, divers produits agricoles, curare et cuirs dans le 5<sup>ème</sup> groupe ; divers produits de bourrellerie et sellerie dans le 6<sup>ème</sup> groupe »<sup>421</sup>. Cette liste donne un aperçu sommaire des objets exposés dont les matières premières se démarquent, prouvant qu'il s'agit d'un pays principalement agricole et exportateur. Nonobstant, le Jury de l'Exposition de 1867 attribue seize médailles aux chapeaux de paille Toquilla, échantillons de caoutchouc, fibres textiles, minéraux, produits forestiers, des variétés de quinine – dont la quinine rouge d'Antonio Flores Jijón qui reçoit la mention honorable<sup>422</sup> –, et divers spécimens de cacao, présentés par les grandes familles exportatrices qui dynamisent leurs échanges avec le marché global grâce à cette vitrine internationale.

Un des successeurs de Bustamante, le ministre et futur président Antonio Flores Jijón, avoue que les « produits de notre industrie sont certes très rares »<sup>423</sup>, et il propose de capter l'attention des commerçants sur les produits des règnes minéral et végétal. Sa vision recoupe le discours en faveur de l'extraction des richesses naturelles qui est présent jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle dans les politiques gouvernementales vouées à dynamiser l'économie nationale par le biais de l'intervention étrangère. Ainsi, à côté de ces produits agricoles et manufacturés, les herbiers de Rafael Barba, secrétaire de la légation équatorienne de Paris et de Londres,<sup>424</sup> et la collection d'oiseaux mouches (Figure n°20) de Jules Bourcier (1797-1873)<sup>425</sup> reçoivent aussi

---

<sup>421</sup> ANF : F/12/3494, Sections Étrangères, Commissions nationales, Syndicat de l'Amérique Centrale et Méridionale, Résumé des Catalogues des Républiques Américaines l'Exposition Universelle de 1867, Equateur, p. 1.

<sup>422</sup> EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, *Catalogue officiel des exposants récompensées par le Jury international*, Paris, E. Dentu, s. d., p. 79.

<sup>423</sup> Je remercie Sven Schuster de m'avoir fait découvrir ce document qui se trouve aux Archives historiques du Ministère des affaires étrangères de l'Équateur (AHMRE) : C.19.4, Lettre d'Antonio Flores au ministre des Affaires étrangères, Paris le 8 février 1888, p. 4-5. « Muy escasos son ciertamente los productos de nuestra industria ; mas no asi las producciones de nuestro reino mineral y sobre todo de nuestro incomparable reino vegetal ». Ma propre traduction.

<sup>424</sup> EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, *Catalogue officiel des exposants récompensées, op. cit.*, p. 80.

<sup>425</sup> *Idem*, p. 62. Marchand et ornithologue, Jules Bourcier est le consul général de France à Quito de 1849 à 1850, période pendant laquelle il explore le pays, ascensionne le volcan Chimborazo en 1850, collecte des spécimens nouveaux, forme des collections (ethnographique, archéologique, et de beaux-arts), et se lie d'amitié avec les scientifiques de l'époque, notamment avec le botaniste William Jameson (1796-1873) et le géographe Manuel Villavicencio. Ainsi, il devient un des spécialistes de la région à propos des colibris qu'il décrit et collectionne tout au long de sa vie. À son retour en France en 1851, ce naturaliste ramène une jeune indigène connue sous le prénom de Marica qu'il présente à la SAP. Deux photographies d'elle (un portrait et un buste) sont toujours conservés à la Bibliothèque du Muséum national d'Histoire naturelle sous les cotes SAP 155 (7)/33 et SAP 155 (7)/137. Ainsi, Jules Bourcier présente ses marchandises (coton, tissu de soie, éperons, corde en cuir et chapeaux de paille Toquilla) et ses collections scientifiques à l'Exposition universelle de 1867, et puis en 1874, il vend sa célèbre collection de colibris qui est dispersée entre Caen, Londres, Paris, et Vienne. Ami des collectionneurs et des scientifiques les plus prestigieux de l'époque, tels que Charles-Lucien Bonaparte

une médaille de bronze et une mention honorable, respectivement, démontrant que l'Équateur possède une flore et une faune très riches dont l'Occident est invité à connaître.



**Figure n°20** : John Gould, « Bourcieria Fulgidigulia », lithographie, 1861. Domaine public<sup>426</sup>.

---

(1803-1857) dont une partie de leur correspondance se trouve à la Bibliothèque de l'Institut de France sous la cote Ms 2438 / VI / 306-308, et de John Gould avec qui il collabore dans son ouvrage *A Monograph of the Trochilidae, or Family of Mummering-Birds*, son nom reste lié aux différentes familles d'espèces de colibris qui font actuellement partie des collections publiques et muséales du monde entier.

<sup>426</sup> GOULD, John, *A Monograph of the Trochilidae, or Family of Mummering-Bird*, Londres, Taylor and Francis 1861, vol. IV, pl. 252. Cette planche présente une espèce de colibri native de l'Équateur qui a été collectée par Jules Bourcier et appelée *Bourcieria* par le prince Bonaparte en son honneur. Gould fait sa description et illustration dans sa monographie, lui-même possédant quelques exemplaires équatoriens collectés par Bourcier dans sa collection privée. Je remercie Elisa Sevilla pour cette

Or, le fait d'avoir récompensé principalement des matières premières est une manière de classer l'Équateur dans la catégorie de pays sans production industrielle. Ce faisant, les pays possédant un faible niveau industriel vont essayer à tout prix d'améliorer leur place d'ancienne colonie espagnole et de combler l'écart existant avec le reste des participants. Mais, quelles sont les stratégies mises en place par la commission équatorienne afin de parfaire son image commerciale sachant que jusqu'à 1900 l'Équateur continue à présenter des marchandises agricoles, des produits manufacturés et des collections des trois règnes végétaux (à savoir animal, végétal et minéral) comme il est précisé dans le catalogue de l'Exposition de 1900 :

Les principaux produits du riche sol de l'Équateur et les échantillons de ses industries sont exposés à leur ombre. Parmi les premiers, il faut citer : le cacao, le café, le caoutchouc, les céréales des fécondes vallées des sierras, les plantes, écorces et racines médicinales ; les quinquinas de Loja, salsepareilles, coca, ratanhia, etc. ; - le tabac d'Esmeraldas, le corozo ou ivoire végétal, les collections de minéraux de toutes sortes [or brut, quartz aurifères, charbons, bitumes de Santa Elena, salpêtre, craies, sulfate de zinc, marbres, granits, basaltes, minerais divers, goudron minéral de la région orientale, etc.<sup>427</sup>], les merveilleux bois de construction et d'ébénisterie [...] de fibres de palmier surtout, tels que les fameux chapeaux de JIPIJAPA [...] les ravissants petits oiseaux naturalisés [...] l'eau-de-vie de canne, anisée ou non, la bière, le sucre des grandes sucreries du littoral.<sup>428</sup>

Ne pouvant pas faire de changements radicaux à l'économie au cours de cette période, l'Équateur met en valeur son statut de pays agro-exportateur comme le prouve cette liste où sont énumérés nombreux types d'objets qui sont confondus dans un même ensemble où tout est à vendre. Ce geste positionne les objets de collection, ou bien les séries de spécimens scientifiques, comme des articles de vente.

Néanmoins, dans le cadre du symbolique, les objets exposés vont être transformés par les organisateurs dans le but de véhiculer des valeurs témoignant la capacité de l'Équateur à participer dans ce processus de modernisation, et donc, à justifier leur place dans ce concours du progrès. Pour y arriver, le gouvernement équatorien se sert des catégories de classification, ou des « structures mentales » comme les désignent Pierre Bourdieu<sup>429</sup>, pour orienter la représentation voulue par les

---

information concernant le réseau de Jules Bourcier qui, en effet, envoie des spécimens équatoriens à Gould puisse les étudier.

<sup>427</sup> ANF : F/12/4226, Exposition de 1900, Équateur, Demandes d'admissions.

<sup>428</sup> RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, *La République de l'Équateur et sa participation à l'Exposition Universelle de 1900*, Paris, Imprimerie du Correo de París, [1900], p. 73-74.

<sup>429</sup> Cité par ALEGRÍA, Luis, GÄNGER, Stefanie et POLANCO, Gabriela, « Momias, cráneos y caníbales. Lo indígena en las políticas de 'exhibición' del Estado chileno a fines del siglo XIX », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2009, § 4. Consulté en ligne le 23 avril 2016 : <http://nuevomundo.revues.org/53063>.

élites dirigeantes qui sont les mêmes qui concourent et financent avec le gouvernement équatorien la participation nationale dans les expositions universelles.

## **1. 2. Antonio Flores Jijón : membre de l'élite progressiste et cosmopolite**

Un des représentants politiques participant de ce processus est Antonio Flores Jijón (Figure n°21), haut fonctionnaire d'État et figure majeure du progressisme<sup>430</sup>, qui cherche à diffuser le savoir scientifique dans le pays. Flores Jijón participe de ces changements socio-politiques puisqu'il fait partie de l'élite savante et cosmopolite du pays en tant que fils du héros de l'Indépendance et premier président de l'Équateur, Juan José Flores. De même, sa mère Mercedes Jijón (1811-1878) vient d'une ancienne et puissante famille de la région *sierra* et de l'aristocratie *serrana*. Antonio Flores Jijón naît alors au Palais Carondelet, siège du pouvoir exécutif, lorsque son père gouvernait l'Équateur. C'est dans cet endroit qu'il reçoit son éducation primaire avant de partir au Collège Vicente León à Latacunga, une des plus modernes institutions éducatives du pays.

En effet, ce collège propose depuis son ouverture en 1842 un programme d'études scientifiques qui attire toutes les élites du pays, dont Flores Jijón âgé de neuf ans. L'institution se charge d'initier ses élèves aux sciences expérimentales avant l'arrivée de Luigi Cassola et de l'installation des cabinets scientifiques en 1844. Toutefois, la même année, Flores Jijón part à Paris au Lycée Henri IV où il poursuit ses études avec un grand succès, comme l'indique son biographe Henry Lauzac<sup>431</sup>. Mais à cause de la chute politique de son père en 1845, Flores Jijón est obligé de rentrer en Équateur avant de s'exiler avec sa famille au Chili. Là-bas, il continue sa formation et suit des cours des langues, philosophie, physique, et chimie<sup>432</sup>. Après ce séjour, la famille Flores Jijón s'installe à Lima, où il obtient son diplôme d'avocat à l'Université de San Marcos, et fait des études en sciences politiques et histoire

---

<sup>430</sup> Concernant la période du progressisme, il faut consulter les travaux d'Alexis Medina, notamment sa thèse intitulée *Le progressisme et la réforme de l'État en Équateur (1883-1895)* dirigée par Emmanuelle Sinardet et soutenue en 2016.

<sup>431</sup> LAUZAC, Henry, *Galerie Historique et Critique du Dix-Neuvième Siècle. Antonio Flores* [Extrait du 3<sup>e</sup> volume], Paris, L. Tinterlin et Ce., 1862, p. 5.

<sup>432</sup> LARREA, Carlos Manuel, *Antonio Flores Jijón, si vida y sus obras*, Quito, Corporación de Estudios y Publicaciones, 1974, p. 24.

universelle<sup>433</sup>. Ces années sont décisives pour le poète, l'historien et l'administrateur public qu'il deviendra postérieurement.

En 1860, il voyage aux États-Unis mais la guerre civile le force à rentrer en Équateur pour aider son père à lutter contre le président Francisco Robles (1811-1893)<sup>434</sup>. Cette nouvelle impasse met au pouvoir à Gabriel García Moreno, allié de Juan José Flores, permettant à Antonio Flores Jijón d'initier sa carrière diplomatique à Paris, Londres, Rome et Washington<sup>435</sup>. Pour sa première mission à Paris, Flores Jijón est chargé d'engager les congrégations religieuses (comme les Frères des Écoles chrétiennes) à travailler en Équateur afin de développer la santé et l'instruction publiques. Le succès de ses démarches est reconnu par le président García Moreno qui lui confie particulièrement les négociations de la dette publique avec le Royaume-Uni et celle du Concordat avec le Vatican. Pendant cette période, Flores Jijón représente diplomatiquement son pays, mène une vie mondaine et forme des réseaux importants qui le soutiennent tout au long sa carrière politique.

Ainsi, en 1862, Flores Jijón se trouve à Londres, où il finance et organise personnellement la participation de l'Équateur à l'Exposition universelle ; de même qu'en 1867, où il expose et organise le concours équatorien à Paris<sup>436</sup>. Pour cet événement, il obtient l'appui financier de l'État et du consul général Bertrand Fouquet, qui est nommé commissaire principal. Ensemble, ils coordonnent la participation équatorienne avec Thomas Mannequin (commissaire adjoint) et Jules Bourcier. Mais malgré leurs efforts communs, certains produits arrivent endommagés<sup>437</sup>, imprévu que Flores Jijón n'oublie jamais (de même García Moreno pour l'Exposition de 1855) et qui le pousse à émender l'image de l'Équateur dans les concours de 1878 et 1889. Pour ces raisons, Flores Jijón entretient une forte connexion culturelle et sociale avec la France qui lui garantit des liens stables lorsqu'il sera au pouvoir de la nation équatorienne. Ainsi, il choisit la Congrégation des Missionnaires oblates pour enseigner au Collège Bolívar, et achète du matériel scolaire aux maisons françaises pour équiper les collèges nationaux en 1892.

---

<sup>433</sup> LARREA, Carlos Manuel, *op. cit.*, 1974, p. 24.

<sup>434</sup> LAUZAC, Henry, *op. cit.*, p. 6.

<sup>435</sup> *Idem*, p. 7.

<sup>436</sup> Je remercie Sven Schuster de m'avoir fait découvrir ce document qui se trouve aux Archives historiques du Ministère des affaires étrangères de l'Équateur (AHMRE) : C.19.4, Lettre d'Antonio Flores au ministre des Affaires étrangères, Paris le 8 février 1888, p. 2.

<sup>437</sup> HENDERSON, Peter V. N., *op. cit.*, p. 170

Surpris à Washington le 6 août 1875 avec la nouvelle de l'assassinat de García Moreno, il est obligé de retourner en Équateur comme son successeur. Pourtant, il perd les élections présidentielles face aux libéraux, et la suite est une période sombre où la mort de son épouse et les poursuites politiques du président Veintimilla le poussent à s'exiler avec ses deux filles à New York en 1877<sup>438</sup>. Aux États-Unis, Flores Jijón se consacre à la recherche et publie différents travaux d'histoire, économie et politique<sup>439</sup>. De nouveau appelé pour lutter contre un gouvernement dictatorial, il rentre en Équateur en 1882 pour destituer Veintimilla et reste comme député avant de repartir en Europe en 1884 en tant que représentant plénipotentiaire dans différentes nations.

Là-bas, Flores Jijón séjourne à Madrid, Lisbonne, passe aux États-Unis, puis en Angleterre et s'installe à Paris où il reçoit la nouvelle de son élection présidentielle. Il accepte sa nomination à la demande de son allié le pape Léon XIII qui le soutient tout au long de mandat, notamment pendant les négociations sur la modernisation de l'Église équatorienne. Avant son départ, son ami Ferdinand de Lesseps (1805-1894)<sup>440</sup> offre en son honneur un banquet avec la présence de nombreux diplomates et des hommes d'affaires internationaux.

Pendant sa présidence (1888-1892), Flores Jijón se charge de ramener le progrès au pays avec la construction des voies de communication, la séparation de l'Église de l'instruction publique, et le développement scientifique. Il fait partie, comme il a déjà été mentionné précédemment, des gouvernements progressistes qui à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, créent des écoles primaires, développent l'enseignement secondaire et font des acquisitions pour les cabinets scientifiques des collèges nationaux<sup>441</sup>.

Dans le domaine culturel, le gouvernement d'Antonio Flores Jijón soutient plusieurs manifestations scientifiques, artistiques, et industrielles comme l'Exposition universelle de 1889. En effet, il considère que ces événements sont comme « l'arène des Jeux Olympiques de l'Antiquité dans laquelle s'affrontent le talent, l'habilité, la

---

<sup>438</sup> LARREA, Carlos Manuel, *op. cit.*, p. 58.

<sup>439</sup> *Idem*, p. 64.

<sup>440</sup> Le vicomte de Lesseps est un diplomate et entrepreneur ami de l'élite internationale, notamment de l'aristocratie égyptienne. Il est le concepteur du Canal de Suez qui est inauguré en 1854, ainsi que du Canal de Panama qui pourtant s'achève en un grand scandale de corruption dans la fin des années 1880.

<sup>441</sup> VILLAMAR, Luis F., « Informes de los Rectores de Colegio. N°77. Rectorado del Colegio Nacional 'Teodoro Gómez de la Torre' », *Informe que el Ministro de Instrucción Pública, Bellas Artes, Justicia, etcétera, presenta a la Nación*, 30 juin 1917, 1917, s. p.

dextérité, l'ingéniosité »<sup>442</sup>. Puis, en tant qu'administrateur moderniste, il conçoit les expositions universelles comme un moyen pour surpasser le « déficit civilisateur » hérité par la Colonie et pour ouvrir le pays à la modernité des nations européennes qu'il connaît bien. En définitive, il cherche lors de ces événements à réformer l'économie du pays, ses industries, et sa représentation à l'échelle internationale ; le tout en tissant des liens avec les pays industrialisés.



**Figure n°21** : Benjamín Rivadeneira Guerra, portrait du président Antonio Flores Jijón, épreuve à l'albumine en format carte-de-visite, ca. 1888-1892. Fonds du Dr. Miguel Díaz Cueva. Collection numérique de l'Institut national du Patrimoine culturel, Quito.

Or, participer à une exposition universelle équivaut aussi à concourir dans le domaine industriel avec des nations qui y excellent. Et même si le président adhère au discours des expositions universelles comme l'occasion pour le pays de se défaire des *a priori* qui le figent comme une ancienne colonie espagnole, primitive et appauvrie,

---

<sup>442</sup> Cité par BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 133 : « la arena en que, como en los antiguos juegos olímpicos, compiten el talento, la habilidad, la destreza, el ingenio ». Ma propre traduction.



Flores Jijón participe paradoxalement avec la diffusion de cette image conçue et diffusée par l'Occident.

## ***2. Des classifications pour se différencier de l'autre***

Le concours des expositions universelles devient ainsi le moment où les élites internationales se réunissent pour échanger entre elles et se connecter aux dynamiques de la modernité. Dans ce panorama, les nations participantes sont représentées par la hiérarchie politique, économique et culturel. Par exemple, Antonio Flores est le responsable en 1862, 1867 et 1878 des expositions équatoriennes ; il est aidé par les délégués diplomatiques et les entrepreneurs ou collectionneurs qui cherchent aussi à figurer dans ces compétitions internationales. Cette situation est de surcroît renforcée par la création en 1867 du poste de commissaire délégué<sup>443</sup> qui a la charge d'orchestrer le concours de l'institution ou de la nation qu'il représente au sein de ce carrefour de compétitions. Cette nouvelle caractéristique contribue à la légitimation du monopole des élites nationales qui vont diriger la participation de leur pays en fonction de leurs intérêts.

### **2. 1. Les élites transnationales**

De ce fait, les organisateurs des expositions universelles, les représentants diplomatiques, et les exposants, sont tous issus des élites franco-équatoriennes qui cherchent à moderniser l'économie équatorienne et à se faire voir comme des dirigeants modernes. Ceci est le cas des dynasties commerciales qui exposent dans toutes les évènements du XIX<sup>e</sup> siècle comme la famille Ballén qui exporte du cacao et du caoutchouc ; Manuel Gómez de la Torre qui présente de la quinine et du cacao ; et la Maison Seminario qui vend des chapeaux de paille Toquilla. Avec le temps, ces exportateurs diversifient leurs industries comme les Seminario Frères qui en 1900

---

<sup>443</sup> COMMISSION IMPÉRIALE, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1867, à Paris : précis des opérations et listes des collaborateurs avec appendice sur l'avenir des expositions, la statistique des opérations, les documents officiels et le plan de l'exposition*, Paris, Imprimerie impériale, 1869, p. 13.

sont placés hors concours en raison de l'excellence de leurs produits manufacturés et agricoles, à savoir le cacao et le café<sup>444</sup>.

Dans cette dernière catégorie des « produits agricoles alimentaires d'origine végétale », l'Équateur excelle et remporte de nombreuses distinctions en particulier pour le cacao et le café présentés par Sixto Durán Borrero et Homero Morla qui reçoivent chacun le grand prix du jury en 1900 ; ainsi que les Frères Aspiazu, les Rendón et les Seminario qui sont les principales familles exportatrices du pays. Le « sucre et la confiserie » est un autre domaine où les équatoriens se font aussi remarquer, notamment la famille Valdéz, Homero Morla et Augustín L. Yerovi qui sont distingués avec des médailles d'or<sup>445</sup>. Parmi les victorieux se trouvent aussi les Frères Vignolo avec deux médailles d'or, une médaille d'argent et deux médailles de bronze pour leurs produits farineux et de confiserie ; de même que pour leurs « arts chimiques et de pharmacie »<sup>446</sup>. Le gouvernement, toutefois, ne reçoit qu'un seul grand prix pour ses « manufactures de tabac et d'allumettes chimiques »<sup>447</sup> qui atteste que ce sont les entreprises privées les véritables dirigeantes de l'industrie nationale.

Par ailleurs, il faut aussi noter que certains de ces industriels sont associés au monde du collectionnisme et de la culture comme Manuel Jijón Larrea qui reçoit deux médailles d'or et une médaille de bronze pour ses textiles. Or, en dehors de son succès économique, il est aussi une figure culturelle en tant que collectionneur<sup>448</sup> et ami du clergé éclairé de l'époque, notamment du salésien Jacinto Pankeri (1857-1947)<sup>449</sup> et du jésuite Federico González Suárez qui sont des passionnés des études du passé. De même, l'archéologue Otto von Buchwald reçoit la mention honorable pour son matériel et ses procédés d'exploitation rurale<sup>450</sup>. Luis Maulme est décoré avec la médaille d'or dans la catégorie des boissons diverses<sup>451</sup> ; plus tard, il collabore avec son frère Marius dans les recherches archéologiques du médecin de la Deuxième

---

<sup>444</sup> RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, *op. cit.*, p. 404 et 592.

<sup>445</sup> *Idem*, p. 634.

<sup>446</sup> *Idem*, p. 610, 618, 636, 727 et 1021.

<sup>447</sup> *Idem*, p. 1054.

<sup>448</sup> PALLARES ARTETA, Leonidas, « Informe. Junta Central el 4°. Centenario del Descubrimiento de América. Secretaría. », in MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ET DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Informe del Ministro de lo Interior y Relaciones Exteriores al Congreso Ordinario*, Quito, Imprenta del Gobierno, 1892, s. p.

<sup>449</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 197. Comme le souligne Bedoya, Pankeri est un ami de la famille Jijón qui reste toute sa vie très proche du fils de Manuel Jijón Larrea, Jacinto Jijón y Caamaño, avec qui ils réalisent diverses expéditions archéologiques quand celui-ci s'intéresse à l'archéologie sous le parrainage de González Suárez.

<sup>450</sup> RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, *op. cit.*, p. 371.

<sup>451</sup> *Idem*, p. 742.

Mission géodésique, Paul Rivet. Puis, il se trouve le collectionneur d'archéologie et de malacologie Antoine Reyre qui obtient la médaille d'argent pour ses collections en argent. Finalement, l'académicien et diplomatique Carlos R. Tobar est décoré avec la médaille d'argent pour ses objets de bibeloterie<sup>452</sup>.

Autrement dit, ces participants sont soit des associés aux réseaux du collectionnisme amérindien, soit des collectionneurs reconnus, qui démontrent que les domaines culturel et économique sont interdépendants. En effet, les élites sont interconnectées, et il s'agit d'une même et seule classe dirigeante qui pilotera le phénomène muséal du pays. Un autre exemple de cette suprématie culturelle est celui de Clemente Ballén (?-1893), consul général à Paris et exportateur de cacao, qui est le responsable de passer les commandes publiques des collèges nationaux avec les maisons françaises spécialisée dans le matériel scolaire. Grâce à sa gestion, certaines institutions éducatives parviennent à doter leurs établissements avec des laboratoires et des cabinets les plus modernes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, la posture de Ballén n'est pas désintéressée puisqu'il agit aussi comme marchand bénéficiant les échanges économiques entre l'Équateur et la France. Cette expertise commerciale lui vaut être nommé commissaire général de l'Équateur pour les expositions de 1878 et 1889. Ce membre du groupe des *Gran Cacao* – qui est une corporation des exportateurs libéraux et des *hacendados* – va essayer alors de renforcer les liens équatoriens avec le marché international. Ainsi, en 1889, les *Gran Cacao* réunissent 50 000 francs pour financer la participation équatorienne à Paris lorsque le projet du président Flores Jijón avait été refusait au Congrès par l'opposition conservatrice<sup>453</sup>. Ce faisant, leurs produits sont récompensés avec 87 prix du Jury, et Ballén est reconnu pour veiller aux intérêts de son pays et de son groupe socio-économique.

Un autre diplomate *Gran Cacao* et membre de la bourgeoisie équatorienne est Víctor Manuel Rendón Seminario (1859-1940) qui succède à Ballén à l'Exposition universelle de 1900. À cette occasion, le nouveau commissaire général essaye de montrer un pays industrialisé<sup>454</sup> et d'exalter les produits présentés en compétition par

---

<sup>452</sup> RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, *op. cit.*, p. 1129.

<sup>453</sup> ANF : F/12/3762, Lettre au ministre du Commerce et de l'Industrie Pierre Legrand, Paris le 22 novembre 1888, p. 2.

<sup>454</sup> À savoir : Sixto Durán Ballén (exportateur de cacao), les frères Darío et Homero Morla (politiciens et exportateurs de cacao et café), Manuel Orrantia (exportateur des chapeaux de paille Toquilla), la famille Seminario (exportateurs de cacao, café et chapeaux), la famille Valdez (producteurs de sucre) et Manuel Jijón Larrea (fabricant de textiles).

ses alliés financiers<sup>455</sup>. Ainsi, au rez-de-chaussée du pavillon national, il installe un bar où les visiteurs peuvent déguster et acheter du chocolat et du café équatoriens<sup>456</sup> produits par les familles dirigeantes du pays. Dans la même optique, il met à la disposition des visiteurs 5 000 exemplaires d'un petit catalogue intitulé *République de l'Équateur : Monuments et Paysages* qui fait uniquement la publicité de la production des *Gran Cacao*, comme le remarque Emmanuelle Sinardet<sup>457</sup>. Cette stratégie discursive est récurrente chez les pays sud-américains, qui par le biais de la photographie, parviennent à diffuser une image moderne et blanchissante de leur nation et qui a été corroborée par les analyses de Sven Schuster sur le Brésil<sup>458</sup>.

D'après Sinardet, les 23 clichés qui circulent dans le pavillon équatorien de 1900 mettent en valeur la production de la côte, et en particulier les plantations de cacao de Guayaquil et Vinces. Toutefois, ils négligent les autres activités économiques du pays, aussi bien que les autres régions et ces populations indigènes. Cette autoreprésentation des *Gran Cacao* cherche donc à effacer le décalage industriel de l'Équateur, et à blanchir sa population. Sinardet désigne cette stratégie comme « un jeu de représentations et mirages »<sup>459</sup> qui explique comment un groupe d'individus construit sa propre image en fonction des catégories standardisées par l'Occident afin d'assurer avec lui des échanges qui pourtant n'aboutissent pas à une communication réciproque.

Cette conception recoupe le concept de Marie Louise Pratt sur « la danse des miroirs » qui aborde la construction du savoir universel comme un fait univoque où l'assimilation occidentale des structures de pensée alternatives est diffusée comme un modèle scientifique universel. Or, dans le cas des expositions universelles, le renversement de situation s'opère lorsque les pays industrialisés se servent des

---

<sup>455</sup> Dans ce groupe d'exposants se trouvent les entrepreneurs les plus importants du pays : Jijón Caamaño & Cie de Guayaquil, Frères Seminario de Guayaquil, Frères Aspiazu de Guayaquil, Aurelio E. Rendón de Balzar, Darío et Homero Morla de Guayaquil, Mme de Manzano Torres (née Raquel de Piedrahita) de Vinces, Sixto Durán Borrero de Babahoyo, Sixto Durán Ballén de Babahoyo, María S. de Rendón de Ventanas, entre autres.

<sup>456</sup> RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, *op. cit.*, [1900], p. 74.

<sup>457</sup> SINARDET, Emmanuelle, « La oligarquía liberal ecuatoriana y su representación: la Exposición Universal de 1900 », in GUEREÑA, Jean-Louis (dir.), *Image et transmission des savoirs dans les mondes hispaniques et hispano-américains*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2007, § 4. Consulté en ligne le 31 janvier 2018 : <http://books.openedition.org/pufr/5669>.

<sup>458</sup> SCHUSTER, Sven, et BUENAVENTURA, Alejandra, « Entre blanqueamiento y paraíso racial : el Imperio de Brasil y la legitimación visual de la esclavitud en las exposiciones universales », in SCHUSTER, Sven, et HERNÁNDEZ QUIÑONES, Óscar Daniel (éd.), *Imaginando América Latina : Historia y Cultura visual, Siglos XIX-XXI*, Bogota, Editorial Universidad del Rosario, 2017, p. 63 et 86.

<sup>459</sup> SINARDET, Emmanuelle, *op. cit.*, p. 44.

richesses des pays agro-exportateurs pour accroître leur croissance, tout en leur faisant penser qu'ils font partie de cette modernité afin qu'ils acceptent l'ordre mondial établi. L'Équateur et d'autres gouvernements américains voient effectivement leur participation au sein de ces événements comme une manière de légitimer leur place au sein des discussions qui définissent le monde à la fin du siècle.

Cependant, leur rôle reste limité puisqu'elles sont définies comme des « nations moins développées ». Ce regard occidental sur l'altérité, et les représentations qu'il diffuse, se construisent en amont de la mise en scène des expositions et elles sont fabriquées par les élites organisatrices franco-équatoriennes qui visent à établir leur propre vision de la modernité. Ces images sont donc fabriquées en fonction de l'épistémologie dominante qui détermine les rapports et les croisements (économiques, politiques et culturels) entre les élites équatoriennes et le nouvel ordre mondial. Autrement dit, ce sont les mêmes groupes sociaux (légations diplomatiques, exportateurs et collectionneurs) qui en vue de satisfaire les attentes du pays hôte acceptent les préconçus qu'ils cherchaient à modifier.

Cette démarche n'est pourtant pas caractéristique aux classes dirigeantes de l'Équateur mais elle est développée dans toute la région américaine qui subit le paradigme de la modernité. Ces élites régionales, suivant les postulats européens, décident alors de se rassembler dès 1867 dans le Syndicat des États de l'Amérique centrale et méridionale pour représenter l'idéal occidental de l'Amérique latine et concourir dans cette vitrine internationale. Développée par les intellectuels français du début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Amérique latine est conception culturelle issue du nationalisme romantique et du racisme scientifique qui identifient les nations en fonction des catégories raciales et linguistiques<sup>460</sup>. De ce fait, dans cette course du progrès, les empires étudient le monde et ils se servent de ces arguments scientifiques<sup>461</sup> pour le catégoriser, et en même temps, aussi à autrui.

L'adhésion du Syndicat des États de l'Amérique centrale et méridionale<sup>462</sup> à cette construction imaginée, qui est inventée par les administrateurs français et

---

<sup>460</sup> GOBAT, Michel, « The Invention of Latin America : A Transnational History of Anti-Imperialism, Democracy, and Race », *The American Historical Review*, vol. 118, n°5, décembre 2013, p. 1348. Consulté en ligne le 25 mars 2019 : <https://doi.org/10.1093/ahr/118.5.1345>.

<sup>461</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 139.

<sup>462</sup> Cette organisation se compose en 1867 de : l'Argentine, la Bolivie, le Costa Rica, la Nouvelle Grenade, le Haïti, le Nicaragua, le Paraguay, le Pérou, le Salvador, l'Uruguay et le Venezuela. En 1878, l'Équateur ne participe pas à cause de l'instabilité politique du pays et des problèmes de santé du délégué diplomatique, Clemente Ballén. Pour ce nouveau volet, les pays qui y figurent sont l'Argentine, la Bolivie, le Haïti, le Nicaragua, le Paraguay, le Pérou, le Salvador, l'Uruguay, et le Venezuela.

soutenue par les organisateurs américains, a comme objectif de créer une représentation « harmonieuse »<sup>463</sup> de leurs pays. Leur choix se matérialise donc dans l'exposition collective qu'il organise en 1867 au sein du Palais de l'Industrie<sup>464</sup> qui met en place une classification méthodique où grâce à chaque « galerie circulaire [et] à chacune de ces divisions [...], remontant de l'une à l'autre, on vit successivement se dérouler le panorama complet de la production universelle »<sup>465</sup>. Ces zones concentriques et ces rayons diffusent ainsi un discours homogène qui efface les particularités de chaque nation et, par corolaire, l'autonomie de l'Équateur.

En effet, la mise en scène grandiloquente du Palais de Le Play (avec ses jardins et ses nouveaux pavillons nationaux<sup>466</sup>) ne favorise pas la représentation équatorienne, ni régionale. Au contraire, les comparaisons thématiques entre pays rendent visibles les décalages et les contrastes entre les puissances industrielles et les nations vouées au progrès. Les pays membres du Syndicat des États de l'Amérique centrale et méridionale subissent une hiérarchisation praxéologique matérialisée dans la disposition spatiale où les exposants américains (à savoir, le Mexique et le Brésil ; et l'Argentine, la Bolivie, le Costa Rica, l'Équateur, la Nouvelle Grenade, l'Haïti, le Nicaragua, le Paraguay, le Pérou, le Salvador, l'Uruguay et le Venezuela) sont placés dans un espace unique bien plus petit que celui de ces voisins le Royaume-Uni et les États-Unis (Figure n°22).

Ces disparités logistiques sont maintenues lors de l'Exposition universelle de 1878 où est fait « sans peine et sans recherche la comparaison de tous les produits d'un même groupe générique chez les différents peuples et d'inspecter d'un coup les produits d'espèces diverses présentés pour une même nation »<sup>467</sup>. Ainsi, dans les

---

<sup>463</sup> EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, *Républiques de l'Amérique centrale et méridionale, Notes et catalogues*, Paris, Imprimerie de Madame Veuve Bouchard-Huzard, 1867, p. VI.

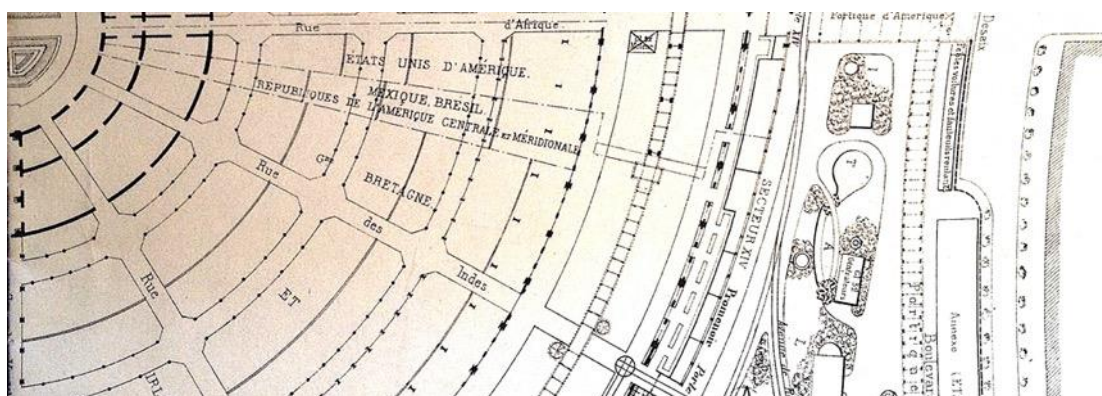
<sup>464</sup> Frédéric Le Play (1806-1882) est un inspecteur général du corps de Mines qui devient organisateur de l'Exposition universelle de Paris en 1855 et de l'exposition française au sein de l'Exposition universelle de Londres en 1862. En 1867, il est nommé commissaire général de l'Exposition universelle où il conçoit le palais elliptique du Champ de Mars où sont exposés tous les produits des nations participantes en fonction d'une scénographie comparatiste qui facilitait l'observation d'ensemble en vue de dégager des interprétations inductives. Ceci permet alors au visiteur d'avoir un aperçu global des réalisations d'une nation dans un seul endroit. Cette organisation correspond à la philosophie encyclopédique des saint-simoniens dont Le Play fait partie. Ce palais est ainsi construit par Jean-Baptiste Krantz (1817-1899), ingénieur et futur commissaire de l'Exposition Universelle de 1878, et l'architecte Léopold Hardy (1829-1894).

<sup>465</sup> COMMISSION IMPÉRIALE, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1867*, op. cit., p. 16-17.

<sup>466</sup> Les jardins du Palais de Le Play et les autres espaces verts de l'exposition sont aménagés par Édouard André et l'équipe du Service des Promenades et des Plantations de la Ville de Paris.

<sup>467</sup> ANF : F/12/3653, Exposition Universelle de 1878, Direction des Section Etrangères, Journal analytique de la Correspondance, Séance du 14 juillet 1877, p. 241.

123,30 m<sup>2</sup> d'espace d'exposition de cet événement, 9 m<sup>2</sup> sont désignés pour l'Équateur. Cela démontre la violence symbolique faite aux pays moins industrialisés et rend le développement industriel l'élément déterminant la hiérarchisation des nations. À cette occasion toutefois, les problèmes politiques obligent la République équatorienne à décliner sa participation officielle.



**Figure n°22** : Détail d'un plan officiel de l'Exposition universelle de 1867 avec la division par rayons du Palais de l'Industrie où apparaît l'emplacement de l'Équateur regroupé avec les « Républiques de l'Amérique centrale et méridionale », 1867. Archives nationales de France, Pierrefitte<sup>468</sup>. Image de l'auteur.

Nonobstant, la subordination spatiale est justifiée par des arguments logistiques et « pratiques » puisqu'en « se réunissant ils comblent mutuellement leurs vides et je maintiens qu'ils réduisent considérablement leurs dépenses. Si les salles deviennent communes, les vitrines de chacun peuvent se distinguer dans celles-ci par des inscriptions des emblèmes et des armoiries »<sup>469</sup>. Cette appréciation persiste jusqu'à la fin du siècle et elle perpétue les rapports asymétriques mis en place par l'élite occidentale et diffusés par les élites « latino-américaines ».

Ce discours tenu par des intellectuels de la taille du diplomate José María Torres Caicedo (1830-1889) – président du Congrès international des Américanistes de 1875 et du Syndicat en 1878 – qui déclare en 1881 à propos des différences et mésalliances :

Moi qui crois à la fraternité de toutes les nations et qui voudrais voir tous les hommes travailler en commun au progrès des sciences et des arts, j'admets la gradation des races et le croisement des races inférieures avec les races plus élevées. C'est surtout en cette matière que je désirerais que les faits ne finissent pas contredire la belle doctrine de la fraternité universelle. Mais j'ai vu dans des pays d'Amérique des faits bien anormaux. [...] au bout de quelques années, la

<sup>468</sup> ANF : F/12/3131, Exposition universelle de 1867, Plans généraux gravés de l'Exposition de 1867.

<sup>469</sup> ANF : F/12/3653, Exposition Universelle de 1878, Direction des Section Étrangères, Journal analytique de la Correspondance, Séance du 14 juillet 1877, p. 242.

race supérieure arrive à perdre ses qualités et acquiert les défauts de la race inférieure.<sup>470</sup>

Dans ce cadre moderniste, Torres Caicedo défend les idéaux du progrès scientifique et artistique, ainsi que du savoir universel, tout en justifiant la hiérarchisation raciale établie par les colons européens aux populations indigènes. Ainsi, il qualifie ces échanges comme pernicieux au développement et à la pureté de la civilisation européenne. Selon Mary Louis Pratt, ces supposés culturels sont élaborés par une conscience américaniste qui se développe à partir des travaux d'Alexandre von Humboldt et qui, sous un discours idéalisé, présentent une Amérique primordiale. D'où, en se comparant aux sociétés européennes, les dirigeants américains cherchent à sortir de cet état primaire et à monter les échelles du développement occidental<sup>471</sup>.

Cette conception sociétale est orientée par le discours de l'évolutionnisme et du progrès qui sont les axes qui fabriquent les différences sociales et culturelles au sein des expositions universelles du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>472</sup>, et aussi dans la société équatorienne, comme le signale Jill Fitzell. Les distinctions civilisationnelles se constatent dans la classification des collections exposées, ainsi que dans la catégorisation des objets qui sont séparés en fonctions des présupposées techniques, scientifiques, et esthétiques du savoir occidental. En 1900, l'Équateur a failli ne pas participer au concours artistique à cause d'une négligence des organisateurs comme l'indique cette lettre :

j'ai le regret de vous informer qu'aucun emplacement n'est disponible dans le Palais des Beaux-Arts ; mais pour ne pas priver vos nationaux d'exposer leurs œuvres d'art, je consens à laisser figurer ces œuvres dans votre Pavillon officiel, et elle pourront, si les renseignements parviennent en temps utile, être inscrites au catalogue et soumises à l'appréciation du Jury international.<sup>473</sup>

Cet imprévu démontre que l'Équateur n'est considéré ni comme un pays industriel, ni comme une nation artistique n'ayant pas les mêmes valeurs esthétiques et techniques que la France. Pour cela, il y a une distinction entre les objets destinés à accueillir les productions historiques des peuplades élémentaires (galerie de l'Histoire du Travail) et ceux créés par le génie des arts européens (galerie des Beaux-Arts). Ces

---

<sup>470</sup> TORRES-CAICEDO, José María, « L'ethnographie, la nationalité normale et les nations latines de l'Amérique », in THIRION, Charles (dir.), *Congrès international des Sciences ethnographiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1881, p. 263.

<sup>471</sup> PRATT, Mary Louise, *op. cit.*, p. 331.

<sup>472</sup> FITZELL, Jill, « Teorizando la diferencia en los Andes del Ecuador : viajeros europeos, la ciencia del exotismo y las imágenes de los Indios », in MURATORIO Blanca, *Imágenes e Imagineros ; Representaciones de los indígenas ecuatorianos, Siglos XIX y XX*, Quito, Flacso-Sede Ecuador, 1994, p. 27-28.

<sup>473</sup> ANF : F/12/4226, Exposition de 1900, Équateur, Correspondance, Lettre adressée au commissaire général de l'Équateur, 19 décembre 1899, p. 1.



deux sections sont séparées et distancées l'une de l'autre afin de mettre en place une division ludique entre les objets exposés <sup>474</sup>.

## **2. 2. Séparation des collections scientifiques**

De ce fait, les objets provenant de l'Équateur sont appréhendés soit comme des marchandises, soit comme des objets documentaires, et dans ce cas ils font partie des musées rétrospectifs <sup>475</sup> dont le premier organisé en France date de 1867 afin de « captiver l'attention des hommes spéciaux ou la curiosité du plus grand nombre » <sup>476</sup>. Les objets sont ainsi distingués entre ceux à valeur commerciale, et ceux à valeur scientifique qui ne produisent pas une rétribution financière mais intellectuelle (ou admirative) auprès du public occidental. Ces objets vont être présentés dans le Musée de l'Histoire du Travail de l'Exposition universelle de 1867 où la délégation équatorienne expose « des antiquités et outils » <sup>477</sup>.

Pour ce faire, le gouvernement de García Moreno fait appel à toutes les provinces du pays pour former des collections avec des objets ethnographiques et archéologiques dans but de faire connaître le passé national. De la même façon qu'avec les produits commerciaux, l'exposition rétrospective est une vitrine où l'Équateur fait la publicité de sa matérialité encore méconnue en vue d'attirer l'intérêt du public occidental comme le souligne le ministre Bustamante : « Les objets antiques des Scyris ou des Incas seront également achetés par les entrepreneurs et les chercheurs européens, et serviront à montrer le degré de civilisation qu'avait atteint cette race isolée et féconde » <sup>478</sup>. La déclaration de Bustamante montre qu'à l'époque

---

<sup>474</sup> COMMISSION IMPÉRIALE, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1867*, op. cit., p. 30.

<sup>475</sup> Ce type de manifestation, de caractère « rétrospective », existe depuis l'Exposition universelle de Londres de 1862 sous le nom de « Musée de l'Histoire du Travail » dont le but est de rendre visible l'évolution technologique de chaque pays. Par la suite, les industriels français, intimidés par le dynamisme anglais, créent l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie en 1864 en vue d'instruire les ouvriers dans les arts étrangers grâce à la formation de collections exhaustives. À l'image de l'Angleterre, l'Union centrale met en place à partir de 1865 des manifestations qui récapitulent l'histoire de la production industrielle et artistique qui sont reprises dans les expositions universelles à partir de 1867.

<sup>476</sup> COMMISSION IMPÉRIALE, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1867*, op. cit., p. 284.

<sup>477</sup> ANF : F/12/3494, Sections Étrangères, Commissions nationales, Syndicat de l'Amérique Centrale et Méridionale, Résumé des Catalogues des Républiques Américaines l'Exposition Universelle de 1867, Equateur, p. 1.

<sup>478</sup> BUSTAMANTE, Manuel, « Circular », *El Nacional*, n°221, 1866, p. 197 : « Los objetos de antigüedades de los Scyris ó los Incas serán igualmente comprados por los activos é investigadores europeos, y servirán para mostrar el grado de civilización hasta dónde alcanzó esa raza aislada y numerosa ». Ma propre traduction.

le domaine public de l'Équateur n'a pas une dimension patrimoniale (voire de conservation) et tous les objets créés dans le pays peuvent être mis à la vente sur le marché international sans avoir aucun préjudice à l'égard de la mémoire nationale. Ne possédant donc pas de catégorisation spécifique pour les objets représentant le pays, seule la valeur marchande prévaut, et alors toutes les collections exposées peuvent être échangées en vue de faire valoir le potentiel équatorien.

De même, Bustamente laisse comprendre que le pays ne possède pas de repères historiques puisque les études du passé n'ont pas été suffisamment développées et ses inexactitudes historiques et ethnographiques prouvent l'incompatibilité du discours officiel face à la doctrine scientifique de la modernité. En définitive, cette représentation erronée de la part d'une autorité ministérielle comme Bustamente – qui par ailleurs tient aussi un discours imprécis à propos de l'économie nationale – montre que le pays a besoin de l'autre (dans ce cas les nations européennes) pour se développer et sortir de cette inertie héritée de la Colonie. Autrement dit, l'Équateur reste dépendant du progrès occidental.

Le gouvernement équatorien parvient pour autant à former une collection pour le Musée d'Histoire du Travail de 1867 qui se compose de trois haches de pierre ; une idole en pierre ; un moule à têtes d'idole en terre cuite ; un sifflet en terre cuite ; trois vases en terre « du temps des Incas » ; et une tête d'Indien desséchée et réduite (dont le nom vernaculaire est *tzantza*)<sup>479</sup>. S'y ajoutent trois collections prêtées par Jules Bourcier dont une « collection d'Antiquités américaines trouvées sur le bord de la rivière de Porto-Viejo »<sup>480</sup> qui se fait remarquer de par ses figurines, ses fragments de vases et ses sifflets archéologiques qui n'ont pas de datation exacte mais dont certains pourraient être « antérieur[s] à l'invasion des Incas »<sup>481</sup>. La deuxième « collection d'Antiquités recueillies sur divers points » se compose d'armes en métallurgie et en pierre et de céramiques trouvés dans des *tolas* dont un semble avoir été fait par les

---

<sup>479</sup> COMMISSION IMPÉRIALE, *Catalogue général publié par la Commission impériale. Histoire du Travail et Monuments historiques*, Paris, E. Dentu, 1869, p. 368-369.

<sup>480</sup> *Idem*, p. 369. Cette première collection est composée d'une tête d'indien en terre cuite, trois petites têtes d'Indien en terre cuite, deux têtes de femmes Indiennes en terre cuite, un sifflet en forme de grenouille en terre cuite, deux statuettes d'Indiens, une figurine de femme Indienne qui paraît antérieur à l'invasion des Incas, quatre figurines de même époque, sifflets indiens, oiseau en terre cuite, un grain de collier et deux figurines de singe en terre cuite.

<sup>481</sup> *Idem*.

Incas<sup>482</sup>. La dernière collection « d'objets divers travaillés par les indiens »<sup>483</sup> présente divers objets des ethnies de l'Amazonie équatorienne.

La représentation rétrospective de l'Équateur se fait ainsi grâce aux outils, armes, et ornements d'apparat et de coiffure du passé, aussi bien que des temps modernes. Cette même démarche est reprise lors de l'Exposition universelle de 1878 pour l'Exposition historique de l'Art ancien dans tous les pays et de l'Ethnographie des peuples étrangers à l'Europe. En effet, cette section, qui a lieu dans le nouveau Palais du Trocadéro<sup>484</sup>, vise à montrer au grand public l'évolution du « travail » au fil du temps et dans les différentes régions géographiques<sup>485</sup>. Pour cette raison, la Commission de cette exposition, dirigée par Adrien de Longpérier (1816-1882)<sup>486</sup>, met en place deux catégories thématiques : une consacrée au développement artistique des sociétés européennes, depuis la préhistoire jusqu'à 1800, qui se tient dans l'aile de

---

<sup>482</sup> COMMISSION IMPÉRIALE, *Catalogue général publié par la Commission impériale, op. cit.*, p. 369. Cette deuxième collection a deux boucliers en cuivre et en bronze, une petite hache en pierre, une pointe de flèche triangulaire et un couteau en obsidienne, un vase de terre cuite du temps des Incas, une grenouille en terre cuite, et des grains de collier en terre cuite.

<sup>483</sup> *Idem*, p. 369-370. Cette dernière collection se compose d'une tête de chef indien desséchée pour servir de trophée dans la tribu des Xivaros, du curare des Ticunes avec un vase, du curare, un carquois en feuilles de palmier avec des flèches empoisonnées des Ticunes, un carquois en bambou avec des flèches de *chonta* empoisonnées, un paquet de baguettes de *chonta*, huit calebasses gravées, un collier de castagnettes servant d'instrument de musique, une ceinture de grandes et de cocos, une couronne en jonc garnie de plumes et d'élytres d'insectes.

<sup>484</sup> L'Exposition universelle de 1878 se distingue de ses précédentes par ses deux palais : le premier est situé au Champ de Mars où sont présentés les produits et les œuvres en compétition. Cette construction en fer et verre est l'œuvre de l'architecte et restaurateur Léopold Hardy (1829-1894). Ainsi, l'exposition française se trouve sur le côté gauche du palais, tandis que les expositions étrangères sont placées sur le côté droit. Le second palais, le palais du Trocadéro, est construit sur les plans de Gabriel Davioud (1823-1881) et Jules Bourdais (1835-1915), et il est situé en face du premier, sur la colline de Chaillot. Ce bâtiment de pierre et de charpentes en fer forgé se constitue d'une rotonde utilisée comme salle de concert, de deux tours et deux ailes adjacentes. Ces deux galeries sont divisées en deux étages et sont décorées par des colonnades basses à l'extérieur de style éclectique. Après l'Exposition universelle, il est cédé par la Mairie de Paris à l'État afin d'abriter le Musée d'Ethnographie, le Musée indochinois (installé depuis 1874 au Château de Compiègne) et le Musée de Sculptures comparées, créé sur l'initiative de Viollet-le-Duc (1814-1879).

<sup>485</sup> ANF : F/12/3254, Exposition universelle de 1878, Section de l'art ancien : organisation, Règlement spécial, Article 17.

<sup>486</sup> Conservateur du Département des Antiques du Musée du Louvre de 1847 à 1870, et directeur du Musée américain du Louvre dès sa création en 1850, Adrien de Longpérier est un numismate et spécialiste de l'Antiquité classique qui participe dans le développement de l'américanisme français comme le souligne Pascal Riviale. Nommé en 1864 au sein du Comité d'histoire, linguistique et archéologie de la Commission scientifique du Mexique (1864-1867) qui s'avère être un échec. Par la suite, il se charge de différents projets muséaux mettant en scène les collections américaines du patrimoine français. Ainsi, il fut le, organisateur de l'Exposition rétrospective de l'Histoire et Travail à l'Exposition universelle de 1867, le directeur de l'Exposition historique de l'Art ancien dans tous les pays à l'Exposition universelle de 1878, et il organisa la Galerie américaine d'objets précolombiens du Musée d'Ethnographie du Trocadéro au moment de son ouverture. En tant qu'érudit du monde classique, Longpérier est un des partisans de la séparation entre l'art et l'histoire, et de ce fait il aborde la question de la matérialité amérindienne en fonction de la hiérarchisation des culturelles occidentales et extra-européennes.

Paris ; et une autre destinée à expliquer le développement technique des pays extra-européens qui occupe l'aile de Passy.

Toutefois, la catégorie ethnographie n'est pas respectée puisque des créations européennes y sont figurées prouvant que le classement géographique est une construction restrictive qui ne réponds pas à des critères scientifiques mais à des valeurs raciales de l'époque. Ce dispositif qui sépare l'ethnographie de l'art retrace donc les débats sur l'altérité discutés depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle en Occident. Cette approche axiologique prône la création artistique comme une discipline propre à la civilisation gréco-romaine et elle voit l'autre uniquement capable de produire des outils, artefacts ou instruments qui n'atteignent pas le niveau des œuvres d'art. De ce fait, elle instaure une distanciation culturelle qui est par la suite diffusée dans les expositions et musées du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Le Musée d'Éthographie du Trocadéro est tributaire de cette exposition rétrospective de 1878 puisqu'il met en place une scénographie de distinctions raciales.

Pour l'exposition rétrospective de 1878, l'Équateur ne participe pas, bien qu'il y a une section destinée à l'Amérique dans la salle 10 du Trocadéro qui présente des collections d'ethnographie mexicaine, péruvienne, colombienne et portoricaine<sup>487</sup>. Les pièces les plus remarquables de cette section appartiennent à Alphonse Pinart (1852-1911)<sup>488</sup>. Ses antiquités précolombiennes se font remarquer par leur diversité culturelle, et une fois l'achèvement de l'exposition, Pinart les donne au Muséum d'Histoire naturelle. La collection Pinart devient ensuite le noyau du fonds amérindien du Musée du Trocadéro<sup>489</sup>.

En revanche, pour l'Exposition universelle de 1889, l'Équateur participe officiellement et présente sa section rétrospective au sein de la Maison aztèque de la « Rue de l'Histoire de l'habitation »<sup>490</sup> (Figure n°23) où la collection de mille « objets

---

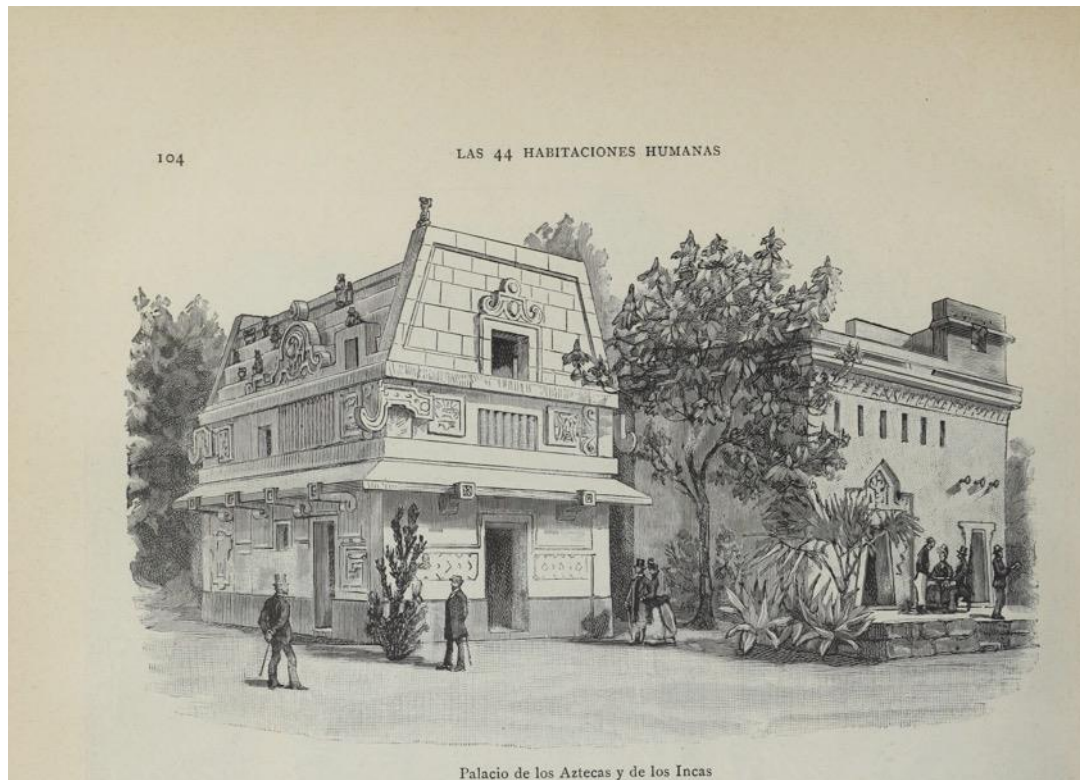
<sup>487</sup> LIESVILLE, Alfred de, *Coup d'œil général sur l'Exposition historique de l'art ancien*, Paris, Honoré Champion, 1879, p. 92-93.

<sup>488</sup> Ce voyageur naturaliste, et correspondant du Muséum d'Histoire naturelle, est membre de la neuvième section consacrée à l'ethnographie des peuples étrangers et ainsi l'organisateur de la galerie ethnographique du Trocadéro, avec l'anthropologue Ernest Hamy (1842-1908). Ensemble, ils travaillent avec la Commission de la neuvième section qui est dirigée par le peintre orientaliste Jean-Léon Gérôme (1824-1904).

<sup>489</sup> ANF : F/12/3514, Exposition universelle de 1878, Sections historiques et ethnographiques : récépissés d'objets exposés, Note d'Alfred Pinart.

<sup>490</sup> PALLARES ARTETA, Leonidas, *op. cit.*

incasiques » d'Auguste Cousin<sup>491</sup> reçoit le prix du Jury<sup>492</sup> pour ses haches en pierre et en cuivre ; ses casse-têtes en pierre, cuivre et terre cuite ; ses ornements en cuivre ; ses pierres variées ; ses perles en pierre ; ses ossements ; ses cabalasses décorées ; ses divers vases, pots, assiettes et coupes en terre cuite ; ses vases communicants et vases sabots en terre cuite ; ses sifflets en terre cuite ; et ses vases anthropomorphes et ses figurines zoomorphes en terre cuite et en pierre, etc.<sup>493</sup>.



**Figure n°23** : Illustration d'après les aquarelles de Charles Garnier, « Palais des Aztèques et des Incas », 1889. Domaine public<sup>494</sup>.

Ces collections archéologiques des ethnies précolombiennes (et même des falsifications) figurent comme des antiquités incas dans ce cadre fictif recréé par l'architecte Charles Garnier (1825-1898). Cette exposition démontre que c'est la transmission d'une allégorie du passé national des cultures lointaines qui prévaut pour les organisateurs et exposants avant la vérité historique ou artistique. Les contrastes

<sup>491</sup> Auguste Cousin est un exposant assidu de ces événements internationaux où il prête ses collections archéologiques, ethnographiques et de beaux-arts. Ce personnage sera analysé dans le chapitre 6 de cette étude. La collection Cousin sera analysée dans le chapitre 6 de cette étude.

<sup>492</sup> PALLARES ARTETA, Leonidas, *op. cit.*

<sup>493</sup> COLLECTIF, *Catálogo general de la Exposición Histórica-Americana*, Madrid, Establecimiento Tipográfico « Sucesores de Rivadeneyra », t. I, 1893, p. 32-42. Consulté en ligne le 21 novembre 2019 : <http://www.cervantesvirtual.com/obra/catalogo-general-de-la-exposicion-historico-americana-de-madrid--1892/>.

<sup>494</sup> DUMAS, François-Guillaume (dir.), *Revista de la Exposición Universal de París en 1889*, Barcelone, Montaner y Simón editores, 1889, p. 104.

culturels qui sont mis en exergue discréditent la tradition scientifique de la République française et montrent les limites de sa conception universaliste.

Cette exposition participe alors à la catégorisation de l'autre, où tous les objets méconnus du passé américain sont rassemblés dans la catégorie générique « inca » afin de les identifier en fonction de la hiérarchisation épistémologique. Ainsi, l'amalgame entre les Aztèques<sup>495</sup> et les Incas, considérées comme des peuples développés de l'Amérique et donc des civilisations, sont les catégories représentant l'Amérique dans de la section de Charles Garnier. Nonobstant, la critique est mitigée – il y a l'architecte Frantz Jourdain (1847-1935) qui prend sa défense<sup>496</sup> – mais en règle générale le travail de Garnier est considéré comme « ordinaire et vulgarisateur »<sup>497</sup>, comme le dénonce le journaliste Émile Goudeau (1849-1906). En effet, les 44 maisons inventées par le célèbre architecte en vue de matérialiser l'évolution des techniques architecturales en trois sections (époque préhistorique, civilisations primitives et civilisations éloignées) sont bien plus critiquées car « incomplètes ou absolument fantastiques [...] sans utilité pour la science »<sup>498</sup>.

Enfin, en 1900, les exposant équatoriens poursuivent avec la même généralisation culturelle et envoient des collections d'ethnographie et d'archéologie pour la section rétrospective de l'Équateur qui est installée dans le premier étage du pavillon équatorien<sup>499</sup>. Dans la liste récapitulative de tous les objets figurant à l'Exposition universelle, le commissaire général de l'Équateur, Víctor Manuel Rendón indique que parmi les produits commerciaux, les collections minéralogiques et botaniques se trouvent des « idoles, armes, vêtements, etc. d'origine inca »<sup>500</sup> du gouvernement équatorien. En effet, ce dernier avait conformé une Commission

---

<sup>495</sup> Alliance de trois ethnies de l'Amérique centrale qui gouverne l'Amérique centrale de 1428 jusqu'à 1521. Sa tradition artistique (architecture, urbanisme, sculpture, oratoire), influencée par les cultures anciennes, impressionne le colonisateur Hernán Cortés (1485-1547) qui pourtant assiège la capitale Tenochtitlan et soumet le souverain Moctezuma II (1466-1520) avec la collaboration des autres ethnies soumises au pouvoir et à la religion sanguinaire des aztèques.

<sup>496</sup> JOURDAIN, Frantz, *L'Histoire de l'Habitation humaine*, Paris, Librairie centrale des Beaux-arts, p. 19-20.

<sup>497</sup> GOUDEAU, Émilie, « Historia de la Habitación en la Exposición Universal », in DUMAS, François-Guillaume (dir.), *Revista de la Exposición Universal de París en 1889*, Barcelone, Montaner y Simón editores, 1889, p. 72 : « ordinario y vulgarizadora ». Ma propre traduction.

<sup>498</sup> BRAVO, Luis, *América y España en la Exposición Universal de París de 1889*, Paris, Imprimerie administrative Paul Dupont, 1890, p. 98 : « incompletos ó absolutamente fantásticos [...] sin utilidad ninguna para la ciencia ». Ma propre traduction.

<sup>499</sup> RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, *op. cit.*, [1900], p. 74.

<sup>500</sup> RENDÓN, Víctor Manuel, « Documentos. Francia », *Informe del Ministro de Relaciones Exteriores é Inmigración al Congreso Ordinario de 1899*, Quito, Imprenta de Espejo, 1899, p. 43 : « des ídolos, armas, vestidos etc., de origen inca ». Ma propre traduction.

spéciale présidée par le diplomate Carlos Tobar Donoso qui se charge ainsi de former les collections historiques dont une des nouvelles acquisitions est la célèbre collection du feu Auguste Cousin.

D'après les bulletins de réception des objets envoyés par cette Commission<sup>501</sup>, ces objets sont classifiés en fonction des différents groupes et classes mises en place par les organisateurs français. Ainsi, nombreuses *tzantzas*<sup>502</sup> figurent dans la classe consacrée à la « Médecine et la Chirurgie » (groupe III, classe 16) ; des sièges cérémoniaux manteño-huancavilca sont classifiés comme des « Meubles de bon marché et meubles de luxe » (groupe XII, classe 69) ; et les poteries anciennes des collectionneurs particuliers (tels qu'Antoine Reyre) et du gouvernement (et donc la collection d Cousin) font partie de la « Décoration et mobilier des édifices publics et des habitations » (groupe XII, classe 72). Enfin, un dernier exemple de ces « translocations »<sup>503</sup> culturelles est la catégorisation des bijoux et armes en or massif précolombiennes qui deviennent des « Industries diverses » (groupe XV, classe 95).

Cet ordre hétéroclite de la section rétrospective a tout autant du succès auprès des scientifiques qui se sont réunis pour le Congrès des Américanistes et qui a été présidé par Ernest-Théodore Hamy en septembre 1878 :

Ils ont beaucoup admiré les antiquités et les dessins de trois albums d'archéologie incasique envoyés par le Gouvernement. Certains m'ont demandé l'autorisation pour faire des copies et j'ai accepté, évidemment ; d'autres m'ont manifesté que la publication de ces dessins serait convenable et utile aux études des Américanistes. Je leur ai promis que si le gouvernement se décidait de la sorte, nous offririons quelques exemplaires à la Bibliothèque de la Société des Américanistes de Paris.<sup>504</sup>

Les albums en question ont été réalisés par Auguste Cousin et ils illustraient l'intégralité de sa collection archéologique<sup>505</sup>. Malgré les précisions et le classement des collectionneurs privés, toutes les collections exposées (archéologiques et

---

<sup>501</sup> ANF : F/12/4226, Exposition de 1900, Équateur, Demandes d'admissions.

<sup>502</sup> Cette pratique de la réduction des têtes des ennemis est caractéristique à l'ethnie Shuar qui conserve ainsi ces objets comme des symboles de victoire. Suite à la rencontre avec les colons, ces trophées se transforment en pièces du collectionnisme amérindien et des documents scientifiques pour les études anthropologiques du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>503</sup> SAVOY, Bénédicte, « Présence africaine dans les musées d'Europe », cours présenté au Collège de France, 2019-2020. Consulté en ligne en avril 2020 : <https://www.college-de-france.fr/site/benedicte-savoy/course-2019-2020.htm>. Savoy emploie cette notion pour définir les différentes circulations, transmissions et transformations que les objets subissent entre l'Occident et les pays extra-européens avant d'intégrer les institutions muséales.

<sup>504</sup> RENDÓN, Víctor Manuel, « Communiqué au ministre, Paris le 27 septembre 1900 », *Informe del Ministro de Relaciones Exteriores al Congreso Ordinario*, Quito, Imprenta Nacional, 1901, s. p.

<sup>505</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°195 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°119, septembre 1902, p. 495.

ethnographiques, précolombiennes et incas) sont regroupées dans la catégorie « produits des races aborigènes ».

D'après María Elena Bedoya, ces mélanges et comparaisons entre les différents types d'objets place dans une seule et même catégorie les collections ethnographiques et archéologiques qui ne sont plus définies en fonction de la valeur historique mais de celle d'ancienneté devenant toutes des vestiges du passé indigène<sup>506</sup>. Ceci est possible car la culture matérielle de l'autre n'est pas le véritable sujet de la comparaison scientifique des expositions universelles, raison pour laquelle elle reste un domaine inconnu pour la science occidentale jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Le véritable enjeu, en effet, est ce qu'elle peut dévoiler par rapport au « Soi » comme l'explique Tzvetan Todorov : « Le comparatiste met sur le même plan des *objets*, qui lui sont tous extérieurs, et il reste l'unique *sujet* »<sup>507</sup>.

Ainsi, dans ce cadre dit scientifique, ce qui intéresse l'organisateur et les visiteurs occidentaux est de connaître les origines de l'être humain. Toutes ces expositions rétrospectives, historiques et scientifiques comparent l'autre en vue de comprendre le « Soi » comme le Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique de 1867 qui proclame que « toutes les questions se rattachant à la haute antiquité et à l'origine de l'homme seront traitées par les maîtres »<sup>508</sup>.

Dans cette même logique, le Congrès international des Sciences ethnographiques – où l'Équateur est représenté par le ministre de France à Quito Gustave Duchesne de Bellecourt (1817-1881) – cherche à

déterminer les origines et la route des migrations, révéler entre certains peuples les analogies de mœurs et les affinités de race. On y rencontrait tout ce qui peut établir chez les habitants des diverses contrées les aptitudes maîtresses, les coutumes, le degré et la nature de la civilisation. On avait spécialement cherché à mettre en évidence les tendances régressives ou progressives de l'intellect humain, et fait ressortir les singulières analogies de goût, d'aptitude, de compréhension artistique que l'on rencontre chez des nations qui n'ont, en apparence, aucun rapport entre elles.<sup>509</sup>

---

<sup>506</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, « Museum, archaeology and nation : González Suárez and the Sociedad de Estudios Histórico-Americanos in early twentieth-century Ecuador », *Museum History Journal*, 2019, p. 6. Consulté en ligne le 11 mai 2019 : <https://doi.org/10.1080/19369816.2019.1613609>.

<sup>507</sup> TODOROV, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 301.

<sup>508</sup> MORTILLET, Gabriel de, *Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle*, Paris, C. Reinwald, 1867, p. 1.

<sup>509</sup> EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878, *Rapport administratif sur l'exposition universelle de 1878 à Paris*, Paris, Imprimerie nationale, 1881, p. 575.



Pourtant, dans ces évènements scientifiques l'Équateur ne participe pas mais figure uniquement comme un élément de comparaison méconnu comme l'avoue Julien Girard de Rialle (1841-1904) : « nous n'avons le regret de constater que les essais faits par la France sont absolument déplorables à ce point de vue<sup>510</sup>. De même, l'Exposition des Missions scientifiques du Ministère de l'Instruction publique ne parvient pas à proposer un entendement égalitaire entre le passé précolombien et le présent des peuples indigènes de l'Équateur puisqu'elle expose uniquement les collectes fait par ses voyageurs et laisse de côté les pratiques d'autres types d'agents.

Par conséquent, les divers « produits des indiens » servent à la France à montrer son avancée scientifique par rapport aux restes des cultures et de ce fait, à hiérarchiser le savoir universel. L'élite et les organisateurs équatoriens acceptent cette représentation et véhiculent le même discours indéfini à propos de son histoire et de sa mémoire nationale parce que c'est une manière d'attirer les investisseurs et les scientifiques à moderniser leur pays.

### ***3. Des regards sur l'Équateur***

À travers les classements mis en place par les expositions universelles de nouvelles catégories sont créées, ainsi que des nouvelles notions d'altérité et de différences avec l'autre qui vont par la suite construire la nationalité des pays représentés<sup>511</sup>. Ces discours prennent de l'ampleur grâce aux ambiances qui invitent les visiteurs au voyage et au dépaysement puisque les principales caractéristiques de ces évènements sont l'apprentissage et l'épanouissement. Ainsi, voulant instruire les ouvriers en vue de relancer les industries et manufactures nationales, les pays participants vont construire des pavillons qui sont des tours de force capables d'éblouir le public et le reste des nations. Inspirer la production industrielle des autres cultures avec leur savoir-faire et leurs techniques est aussi un autre objectif important de ce cadre universel.

---

<sup>510</sup> GIRARD DE RIALLE, Julian, *op. cit.*, p. 35-36.

<sup>511</sup> ALEGRÍA, Luis, GÄNGER, Stefanie et POLANCO, Gabriela, *op. cit.*, § 30.

### 3. 1. Le style incasique

À partir de l'invention des pavillons annexes en 1867, chaque nation a effectivement accès à deux emplacements au sein de l'exposition. À travers la collaboration entre les organisateurs français et les commissions étrangères se créent alors des scénographies qui présentent des images exotiques qui attirent l'attention du grand public. Mais comme Christiane Demeulenaere-Douyère l'avertit, ces représentations ne sont « jamais l'expression exacte »<sup>512</sup> des nations exposées puisqu'elles sont en réalité des lectures faites dans un sens unique, celui du pays hôte, et non pas le fruit d'une véritable interaction. Toutefois, elles sont acceptées puisqu'elles garantissent l'ordre de la hiérarchie établie, et l'entente entre tous les participants. Ainsi, suivant le schéma de la relation des mérites et des services du gentilhomme et le pouvoir<sup>513</sup> – instauré par l'Ancien Régime en France comme l'a expliqué Norbert Elias<sup>514</sup> – dans ce contexte de réciprocité et d'obligation la légation équatorienne doit accepter les préétablis occidentaux en signe de reconnaissance de l'hospitalité française.

S'y ajoute le succès imminent de ces pavillons nationaux auprès du grand public et des scientifiques qui encouragent la construction des bâtiments voués à matérialiser le classement nominatif comme l'explique Tony Bennet : « ces pavillons étaient typiquement groupés en groupes raciaux dont les classifications privilégiées étaient la latine, teutonique, anglo-saxonne, américaine et orientale »<sup>515</sup>. Les pays sud-américains vont de cette manière s'identifier culturellement avec la race latine de par leur langue romane et leur croyance catholique<sup>516</sup>. Et même si les élites ne reconnaissent pas avec les cultures précolombiennes<sup>517</sup>, elles se servent de cette

---

<sup>512</sup> DEMEULENAERE-DOUYÈRE, Christiane (dir.), *Exotiques expositions : les expositions universelles et les cultures extra-européennes*, France, 1855-1937, Paris, Somogy, 2010, p. 29.

<sup>513</sup> SEVILLA, Elisa, et SEVILLA, Ana, « Inserción y participación en las redes globales de producción de conocimiento : el caso del Ecuador del siglo XIX », *Historia Crítica*, n°50, mai-août 2013, p. 91.

<sup>514</sup> NORBERT, Elias, *La sociedad cortesana*, Mexique, Fondo de Cultura Económica, 2008 [1969], 368 p.

<sup>515</sup> BENNETT, Tony, « The Exhibitionary Complex », *New Formations*, n°4, Printemps 1988, p. 94 : « these pavillions were typically zoned into racial groups : the Latin, Teutonic, Anglo-Saxon, American and Oriental being the most favoured classifications ». Ma propre traduction.

<sup>516</sup> GOBAT, Michel, *op. cit.*, p. 1348.

<sup>517</sup> *Idem*, p. 1356.

catégorie pour fabriquer leurs scénographies sous un registre pittoresque qui attire les visiteurs et qui est « la traduction visuelle d'une domination sociale »<sup>518</sup>.

Dans cette représentations idéalisées<sup>519</sup>, la Commission équatorienne décide donc d'exalter son passé incasique par le biais de ces collections ethnographiques et archéologiques qu'elle étiquette sous cette catégorie générique, de même que le style hétéroclite de ses pavillons nationaux censés montrer l'évolution technique de l'Équateur. Ces « recontextualisations » ont un succès qui légitime le fait que l'exotisme devient le registre obligatoire des expositions universelles. Par la suite, elles vont essayer de devancer leurs précédentes et inventer des constructions plus spectaculaires comme la Rue des Nations<sup>520</sup> en 1878 ou l'Exposition de l'Habitation en 1889.

Ce faisant, ces réinterprétations occidentales qui recréent cette ambiance incasique sont fabriquées par la légation équatorienne (composée par des diplomates, entrepreneurs et collectionneurs franco-équatoriens) et les organisateurs français ou européens (à savoir des fonctionnaires publics, artistes et scientifiques) qui le plus souvent ne se sont jamais rendus en Équateur, sauf quelques cas ponctuels comme le note Sven Schuster<sup>521</sup>. Ensemble, ces assesseurs et la Commission équatorienne travaillent en vue de compléter les lacunes de l'archéologie et l'anthropologie qui à cette époque ne sont pas encore institutionnalisées dans la plupart des pays d'Amérique du Sud.

Par exemple, l'économiste Théodore Mannequin, qui est le commissaire adjoint de l'Équateur en 1867, remercie « l'assistance directe pour tout ce qu'il renferme d'étranger à mes connaissances et à mes ressources particulières » offerte par Antonio Flores, Bertrand Fouquet, Jules Bourcier, entre autres entrepreneurs et

---

<sup>518</sup> DELUERMOZ, Quentin, FUREIX, Emmanuel, CHARPY, Manuel, JOSCHKE, Christian, LE MEN, Ségolène, MCWILLIAM, Neil, et SCHWARTZ, Vanessa, « Le XIX<sup>e</sup> siècle au prisme des visual studies », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n°49, 2014, p. 161. Consulté le 30 avril 2019 : <http://journals.openedition.org/rh19/4754>.

<sup>519</sup> ÇELIK, Zeynep, *Displaying the Orient : Architecture of Islam at Nineteenth-Century World's Fairs*, University of California, 1992, p. 2.

<sup>520</sup> Cette initiative spectaculaire appartient à Georges Berger (1834-1910), ingénieur des mines et professeur d'histoire de l'art et de l'esthétique, qui se fait connaître en tant que voyageur et connaisseur de l'Orient. Il participe en tant qu'organisateur de différents événements dans toutes les expositions universelles de Paris, nommant lorsqu'il est nommé directeur des sections étrangères dans l'Exposition universelle 1878. Collaborant avec tous les syndicats étrangers, Berger décide de recréer une avenue avec les différents styles architecturaux. Ainsi, chaque nation (ou un regroupement de pays) a droit à une façade et un emplacement où elle peut vendre ses produits locaux. Ce dispositif architectural a du succès auprès du grand public, même si les spécialiste critique certaines libertés.

<sup>521</sup> SCHUSTER, Sven, « The world's fairs as spaces of global knowledge : Latin American archaeology and anthropology in the age of exhibitions », *Journal of Global History*, n°13, 2018, p. 72.

exposants franco-équatoriens<sup>522</sup>. En effet, ces agents lui assistent à préparer la *Notice historique, géographique, économique et politique* qu'il réalise pour la participation équatorienne. Notamment, il demande l'aide du naturaliste et archéologue Louis Bouvet pour « se charger des définitions technologiques concernant l'histoire naturelle et de toute l'histoire du travail »<sup>523</sup>. Autrement dit, ce ne sont pas des spécialistes qui se chargent de catégoriser les objets représentant l'Équateur, ni de construire ou décorer ses pavillons. Il s'agit en réalité des personnalités reconnues dans les domaines scientifique et artistiques français et qui grâce à leurs réseaux sont désignées pour forger la représentation des cultures lointaines tout en reprenant diverses interprétations pensées pour une vitrine du spectaculaire.

Ainsi, la façade du chemin des nations au sein du Palais de Le Play – censée matérialiser l'originalité de chaque pays<sup>524</sup>, ou les « types qui avaient été jusqu'ici mal représentés » – est construite par les « architectes distingués qui étaient attachés aux commissions étrangères (liste 27), et dont les travaux n'auront pas été inutiles au progrès de l'art dans notre pays »<sup>525</sup>. Cette déclaration officielle prouve que l'hôte considère que le pays invité a besoin de ses artistes pour l'aider à construire sa propre représentation architecturale, son style national. Déguisée comme de la bienveillance technique, cette intervention des organisateurs français témoigne une sorte de sous-estime, voire du mépris, par rapport à l'autre. Et sous cet idéal de coopération internationale, la France parvient à garder sous son contrôle les participations étrangères et l'organisation totale de l'évènement.

Un autre exemple de cette tradition d'assister les pays étrangers se poursuit en 1878, quand le Syndicat des États de l'Amérique centrale et méridionale demande à nouveau à l'architecte Alfred Chapon (1834-1893) de construire sa façade pour la Rue des Nations. Chapon, architecte de la Compagnie de Suez de la fratrie de Lesseps, avait en effet participé à l'Exposition universelle de 1867 comme commissaire adjoint du diplomate Jules de Lesseps (1809-1887) pour la légation tunisienne à qui il conçoit un pavillon national à l'image du Palais du Bey au Bardo en s'inspirant des témoignages de ses contemporains puisqu'il n'avait jamais été à Tunis. Malgré ce fait, la critique et le grand public sont impressionnés par sa capacité à transcrire le style

---

<sup>522</sup> EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, *République de l'Équateur*, op. cit., p. 64.

<sup>523</sup> *Idem*.

<sup>524</sup> COMMISSION IMPÉRIALE, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1867*, op. cit., p. 55.

<sup>525</sup> *Idem*, p. 70.

oriental. La même année, Chapon réalise aussi les pavillons de l'Égypte, du Maroc, du Japon, du Siam, de la Chine<sup>526</sup>, ainsi que celui du Syndicat américain.

Pour ce dernier, toutefois, la façade commune aux pays latino-américains à l'entrée de leur section témoigne une inspiration aztèque que certains exposants n'ont pas apprécié. Considéré comme caricaturale, cette interprétation les éloigne de leur objectif de se démarquer du passé indigène, comme l'explique Volker Barth pour le cas argentin<sup>527</sup>. Mais malgré ces réticences, le Syndicat fait appel d'Alfred Chapon à nouveau en 1878 pour qu'il invente sa façade pour la Rue de Nations. Cette fois-ci, il parvient à combiner différents styles afin de capter la couleur locale comme le déclare un témoignage de l'époque : « pour exagérer leur physionomie, on a placé l'un à côté de l'autre les peuples qui se ressemblent le moins, de la sorte que cette juxtaposition accentue avec plus de force le caractère qui distingue leur art »<sup>528</sup>.

L'Équateur ne fait partie officiellement de la façade du Syndicat, mais il parvient à exposer quelques produits dans cette ambiance hétéroclite où les particularités culturelles sont complètement effacées par une interprétation occidentalisée comme le décrivent l'homme de lettres Clovis Lamarre (1836-1899) et le voyageur Charles Wiener, lui aussi exposant et commissaire de la Bolivie et du Pérou :

Ceux qui ne connaissent pas l'Amérique du Sud ont reproché à cet excellent spécimen d'architecture exotique d'être par trop une mosaïque de styles variés. On y trouvait depuis des éléments du style oriental, jusqu'au style de la Renaissance. Mais voilà précisément un document excellent pour l'ethnographie américaine. Cette maison, qui semble être transplantée dans la rue des Nations d'une rue de Lima, de Bogotà, de Caracas ou de toute autre ville de l'Amérique méridionale, qui représente bien complètement le type de l'habitation de la famille créole de race latine, fait remonter le spectateur à travers les âges vers l'origine de l'art qui l'a fait naître, et vers les arts qui y ont apporté successivement leurs éléments si divers.<sup>529</sup>

La façade du Syndicat de 1878 est alors un amalgame de styles qui regroupe les différentes influences culturelles de l'Espagne et de l'Amérique. Soit, elle ne recrée pas des constructions précolombiennes ce qui permet aux élites américaines d'exalter leur descendance occidentale. Ce choix, nonobstant, est plus adéquat puisque

---

<sup>526</sup> COMMISSION IMPÉRIALE, « Exposition universelle de 1867 », *Gazette de l'Industrie*, n°500, 17 décembre 1865, p. 2.

<sup>527</sup> BARTH, Volker, *op. cit.*, § 21.

<sup>528</sup> BLANC, Charles, « Les Beaux-arts », in COLLECTIF, *L'art et l'industrie de tous les peuples à l'Exposition universelle de 1878*, Paris, Librairie illustrée, 1878, p. 51.

<sup>529</sup> LAMARRE, Clovis, et WIENER, Charles, *L'Amérique centrale et méridionale et l'Exposition de 1878*, Paris, C. Delagrave, 1878, p. 136.

l'architecture coloniale est un élément récurrent à tous les pays représentés, à la différence des ornements aztèques ou incas qui sont une particularité du Mexique et de certains pays andins, respectivement.

En revanche, pour l'Exposition universelle de 1889, chaque nation cherche sa propre représentation afin de se démarquer du groupe latino-américain et de montrer leur autonomie en tant que jeunes républiques américaines. Chacune choisit ainsi son autoreprésentation, et l'Équateur décide de s'aligner avec l'idéal incasique de la France et d'éclipser dans le temps les populations indigènes à travers un discours générique. Les concepteurs de ce pavillon sont le commissaire général, Clemente Ballén, et l'architecte haussmannien et Prix de Rome de 1887, Georges Chedanne (1862-1940). Ce nouveau pavillon, qui est le premier réalisé uniquement par la légation de l'Équateur, est un bâtiment éclectique qui cherche à recréer des motifs archéologiques du passé équatorien. Ainsi, la critique le décrit comme un temple inca dédié au Soleil de par sa forme rectangulaire et ses murs polygonales qui imitent les blocs de pierre taillés de l'architecture inca. Ses frises, reliefs et sculptures zoomorphes et géométriques font toutefois preuve d'une grande inventivité des organisateurs (Figure n°24).

Nonobstant, la critique est charmée par ce bâtiment qui « représente un temple inca extraordinairement authentique. Ses nombreuses décorations extérieures sont une fidèle copie des meilleures modèles ethnographiques »<sup>530</sup>. Chedanne avait en effet travaillé avec le commissaire équatorien et aussi avec des pièces du Musée d'Ethnographie du Trocadéro<sup>531</sup>, notamment il s'inspire du siège cérémonial manteño-huancavilca offerte à la France par le savant Alcides Destruge en 1874 (Figure n°43). Mais malgré la collaboration des locaux et des scientifiques, il parvient à inventer de motifs et formes qui n'appartiennent pas à l'iconographie précolombienne de l'Équateur. Parmi ses inventions se trouvent l'alignée frontale de quatre sculptures zoomorphes, ou le symbole mural du Soleil qui diffère de la *chacana* (ou croix andine carrée avec douce pointes) qui est l'emblème des cultures précolombiennes.

---

<sup>530</sup> BRAVO, Luis, *op. cit.*, p. 99 : « El Pabellón por fuera representa un templo Inca extraordinariamente auténtico. Cuantos adornos exteriores tiene, son una copia fiel de los mejores modelos etnográficos ». Ma propre traduction.

<sup>531</sup> ERVY, François, « Los pabellones de los nuevos mundos », in DUMAS, François-Guillaume (dir.), *Revista de la Exposición Universal de París en 1889*, Barcelone, Montaner y Simón editores, 1889, p. 514-515.



**Figure n°24** : Anonyme, détail du pavillon de l'Équateur en bas de la Tour Eiffel, épreuve argentique, 1889. Collection numérique de la Librairie du Congrès.

Voici pourtant une explication officielle de la démarche de l'architecte et du sculpteur :

Le pavillon, dû à M. Chedanne, occupe une surface de cent mètres carrés. C'est la reproduction d'un des temples que les Incas consacraient au Soleil, et il a été étudié par M. Chedanne dans les ouvrages sur les antiquités américaines que M. Ballen a mis à sa disposition. M. Fugère, sculpteur, Français comme l'architecte, a pris au musée ethnographique du Trocadéro les moulures des pièces authentiques rapportées d'Amérique par les voyageurs que le Gouvernement français y a envoyés en mission. [...] Le mobilier intérieur du pavillon est en cristal et or et plus d'une mondaine pourra prendre comme modèle de salon. Les tapisseries sont or et pourpre d'une grande richesse.<sup>532</sup>

De cette manière, la créativité excessive – défendue par la civilisation occidentale – est mise en exergue démontrant comme elle s'impose aux autres types de savoir, tout en se présentant en vérité absolue. Et pour renforcer le contraste visuel,

<sup>532</sup> EXPOSITION DE 1889, *Guide Bleu du Figaro et du Petit Journal*, Paris, Impr. de Chaix, p. 183-184.

à l'intérieur du pavillon sont exposés les produits des industries extractives avec les collections « indiennes d'armes de pierres », une *tzantza*<sup>533</sup>, et un « mobilier intérieur [...] en cristal et or [...] Les tapisseries sont or et pourpre d'une grande richesse »<sup>534</sup>. Cette cacophonie d'objets ne fait que renforcer le caractère exotique et imprécis de l'image de l'Équateur qui est en train de circuler dans la scène internationale à la fin du siècle.



**Figure n°25 :** Anonyme, « Pavillon de l'Équateur », épreuve argentique, 1900. © Musée d'Orsay, Dist. RMN-Grand Palais / Alexis Brandt.

<sup>533</sup> ERVY, François, *op. cit.*, p. 514-515.

<sup>534</sup> EXPOSITION DE 1889, *op. cit.*, p. 183-184.



Finalement, dans la même lignée se trouvent les « superbes collections incas, archéologiques et contemporaines, pour lesquelles M. Charles Garnier a cédé la maison aztèque comprise dans la série des petits édifices qu'il a construits sous le nom 'd'Histoire de l'habitation.' Cette installation spéciale porte le nom 'd'Annexe de la République de l'Équateur' »<sup>535</sup> (Figure n°61). Encore une fois, le savoir ancestral et le passé équatorien sont donc effacés par les réinterprétations des artistes locaux, tels que Chedanne ou Garnier.

Pour la dernière exposition parisienne du XIX<sup>e</sup> siècle, le discours n'est plus nationaliste mais c'est un argument pratique qui décide le commissaire Víctor Manuel Rendón :

Bien que dans le télégramme on m'ait dit *style libre*, je ne pensais pas qu'il fallait construire un pavillon de style national. Puisque le bâtiment doit être transporté, il convient de le faire dans un style européen pour que l'Équateur ait quelque chose qui ne ressemble pas à ce qui y est fabriqué là-bas. J'ai réussi à faire en sorte que le directeur de l'Exposition ne persiste pas à nous imposer le style local.<sup>536</sup>

Les négociations diplomatiques de Rendón – qui impliquent certainement des cadeaux de réciprocité – parviennent à ses fins ; et même si l'hôte français n'impose rien – tout en préférant que l'Équateur puisse recréer sa couleur locale – le pavillon équatorien finit par incarner le style Louis XIV (Figure n°25).

Destiné à la Bibliothèque municipale de Guayaquil, il est effectivement construit par l'architecte chilien Jean-Baptiste Billa et décoré avec des tapisseries « à la mode italienne en satinette » de Monsieur Caïttet<sup>537</sup>, et des manufactures de Lyon. Or, le contraste avec les collections de l'exposition rétrospective (objets d'archéologie et d'ethnographie) qui disposées dans trois grandes vitrines et une table vitrée est de nouveau pittoresque. Toutefois, ces juxtapositions sont, après tout, la décision du commissaire général qui arrange tout pour que le pays puisse transmettre une image occidentalisation et en particulier, d'une nation blanche.

---

<sup>535</sup> EXPOSITION DE 1889, *op. cit.*, p. 183-184.

<sup>536</sup> RENDÓN, Víctor Manuel, *op. cit.*, p. 40 : « Aunque en el cablegrama me decían *estilo cualquiera*, no me pareció que debía construirse un pabellón de estilo nacional. Ya que el edificio debe ser transportado, conviene que se haga de estilo europeo para que el Ecuador tenga algo que no se asemeje a lo que allá se fabrica. He conseguido que el Director de la Exposición no persista en exigirnos estilo local ». Ma propre traduction.

<sup>537</sup> Je remercie Sven Schuster de m'avoir fait découvrir ce document qui se trouve aux Archives historiques du Ministère des affaires étrangères de l'Équateur (AHMRE) : C.19.6, RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, *Informe del Ministro de Relaciones Exteriores é Inmigración al Congreso Ordinario de 1899*, Quito, Imprenta de Espejo, 1899, p. 53.

### **3. 2. Le stéréotype de l'indien sauvage**

Les expositions sont des réunions capitalistes qui institutionnalisent un système de représentations hiérarchisé par les négociations symboliques entre la nation organisatrice et les pays participants<sup>538</sup>. L'Équateur façonne ainsi sa culture nationale en fonction du discours du progrès et du développement économique des élites franco-équatoriennes. Pour ces raisons, il établit des pavillons ou des classements des collections qui recréent cet ordre civilisationnel, et obéit aux intérêts particuliers (du Syndicat ou du commissaire Rendón) qui cherchent à exalter sa filiation occidentale ou bien son héritage incasique. Mais ni le gouvernement, ni les élites économiques ou intellectuelles, s'intéressent vraiment aux populations indigènes contemporaines<sup>539</sup> qui sont, d'après Guerrero, effacées de la vie publique et réifiées en outils de travail<sup>540</sup>.

Cette appropriation de la matérialité du passé et des créations modernes des ethnies équatoriennes les place dans un plan atemporel désigné par la catégorie des « objets des peuples sauvages ». Autrement dit, les collections archéologiques et ethnographiques sont à nouveau confondues, soit comme des antiquités nationales, ou bien comme des témoignages documentaires qui servent à justifier l'invisibilité des nations sous-industrialisées comme l'indique un des organisateurs du Musée rétrospectif de 1867, l'archéologue Gabriel de Mortillet (1821-1898) : « On voit l'industrie débiter par des instruments de pierre, simplement taillés à éclats, si primitifs, si rudimentaires, qu'ils sont de beaucoup inférieurs à tout ce que nous trouvons de nos jours chez les peuples sauvages les plus arriérés »<sup>541</sup>.

Ces conceptions se poursuivent jusqu'au XX<sup>e</sup> à cause de leur matérialisation dans la scénographie exotisante des musées ethnographiques qui sont considérés comme « une excellente manière de faire connaître les habitants d'un pays, que de les représenter dans les conditions ordinaires de leur existence »<sup>542</sup>. Cette volonté

---

<sup>538</sup> ALEGRÍA, Luis, GÄNGER, Stefanie et POLANCO, Gabriela, *op. cit.*, § 8.

<sup>539</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 212. Bedoya souligne en effet que même Federico González Suárez ne s'intéresse pas à la représentation, ni à la participation des indigènes au sein de la communauté nationale, mais il les utilise comme des sujets d'étude scientifique et comme des informateurs dans son réseau de collectionnisme archéologique.

<sup>540</sup> GUERRERO, Andrés, « Poblaciones indígenas, ciudadanía y representación », *Nueva Sociedad*, n°150, juillet-août 1997, p. 4. Consulté en ligne le 24 mars 2018 : [https://www.nuso.org/media/articles/downloads/2614\\_1.pdf](https://www.nuso.org/media/articles/downloads/2614_1.pdf).

<sup>541</sup> MORTILLET, Gabriel de, *op. cit.*, p. 184.

<sup>542</sup> GIRARD DE RIALLE, Julian, *op. cit.*, p. 35.

pédagogique, mais aussi de différenciation raciale, est reprise par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro qui dans sa démarche scientifique va mettre en place « mille objets curieux d'économie domestique et de vêtement, mais des mannequins de grandeur naturelle, habillements groupés, y représentent des scènes de mœurs qui révèlent, au premier coup d'œil, le caractère spécial de la vie ordinaire »<sup>543</sup>.

Dans ce cadre exotique qui témoigne, comme le note Nélia Dias, « les fondements d'une infrastructure symbolique de la puissance coloniale »<sup>544</sup>, le Musée du Trocadéro reproduit les constructions imaginées des expositions universelles. C'est pourquoi, les études des peuplades sont déterminées par les interprétations véhiculées des élites transnationales qui dans une « danse de miroirs » projettent les inventions culturelles de l'autre<sup>545</sup>. L'absence des populations indigènes est entretenue par l'élite équatorienne qui s'appuie du modèle de l'effacement des indigènes dans les travaux de Humboldt et dans les récits des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle. L'identité équatorienne est ainsi construite à travers les présupposés européens sur l'altérité, les mêmes qui sont déjà adaptés aux cultures périphériques imprégnées par ses échanges épistémologiques.

De ce fait, la représentation nationale de l'Équateur devient une stratégie commerciale au sein des expositions universelles comme le démontre le catalogue *République de l'Équateur : Monuments et Paysages* en 1900. Ce « processus de transformation réciproque »<sup>546</sup> qu'Alessandra Russo emploie pour expliquer la création plumassière de la Nouvelle-Espagne, éclaire l'image contradictoire que les pays américains forgent sur eux-mêmes au sein des expositions universelles. Ce processus démontre que le « Moi » est le reflet du « Soi », et vice-versa, et que ces plates-formes industrielles façonnent et diffusent les nouvelles catégories culturelles de la société américaine globalisée.

Nelson Sanjad postule que les pays latino-américains adaptent à ce panorama universel deux types d'autoportraits. Un premier qui reconnaît la figure de l'indigène et sa diversité culturelle afin de construire une représentation valorisant le passé ancestral, comme l'a fait le Brésil et le Mexique. Et un second, qui au contraire,

---

<sup>543</sup> MORTILLET, Gabriel de, *op. cit.*, p. 184.

<sup>544</sup> DIAS, Nélia, *Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, Paris, Éditions du CNRS, 1991, p. 95.

<sup>545</sup> PRATT, Mary Louise, *op. cit.*, p. 341.

<sup>546</sup> RUSSO, Alessandra, « Image-plume, temps reliquaire ? Tangibilité d'une histoire esthétique (Nouvelle- Espagne, XVI<sup>e</sup> -XVII<sup>e</sup> siècles) », *Images Re-vues*, Hors-série n°1, 2008, p. 3. Consulté en ligne le 30 septembre 2016 : <http://imagesrevues.revues.org/988>.

efface les populations indigènes contemporaines et son histoire précolombienne pour forger une identité *ex nihilo* dont l'origine est la République hispanique. Cette dernière est la posture élue par les légations équatoriennes qui choisissent le discours occidental afin de définir et placer les populations indigènes en marge de l'identité nationale et accepter uniquement les liens culturels avec la civilisation inca, reconnue par les européens. Ce faisant, l'Équateur se distancie des « races vaincues et détruites » qui ne font pas partie de la hiérarchie des nations modernes.

Ces gestes démontrent, par conséquent, les difficultés de cette nation pour comprendre son passé et son avenir. N'ayant pas les connaissances scientifiques nécessaires et ne validant pas les savoirs ni la mémoire ancestrale pour reconstituer son histoire, l'Équateur se noie dans ses repères culturels comme l'indique un des organisateurs de l'Exposition universelle de Chicago, Luis Felipe Carbo (1858-1913). Ce journaliste et diplomate reconnu affirme que « [l'] histoire des habitants primitifs du territoire équatorien est perdue dans la nuit sombre des temps »<sup>547</sup>. Célébrer ou nier le passé amérindien sera donc un des enjeux majeurs de la construction nationale de l'Équateur, et d'un développement scientifique capable d'apporter des éclaircissements historiques et identitaires. De cette manière, les expositions universelles peuvent être considérées comme des « spectacles » propices à la réflexion sur les origines de l'être humain et sa hiérarchie raciale.

La « représentation autoethnographique »<sup>548</sup> de la légation équatorienne de 1900, par exemple, est fabriquée à partir de l'épistémologie dominante en vue de créer une généalogie fondatrice de la nouvelle République équatorienne. Ainsi, ces élites émergentes vont se distancier de la démographie indigène, tout en exaltant leur passé inca. Ce choix du « nationalisme indien », décrit par Rebecca Earle, Michel Gobat<sup>549</sup> et Sven Schuster<sup>550</sup>, glorifie un passé révolu où toutefois les « grandes civilisations aztèque et inca » soutiennent la hiérarchisation culturelle défendue par la civilisation occidentale : « l'art enfant et barbare, naïf et effroyable, mais qui, à travers ses balbutiements, trouve comme au Mexique et au Pérou, par exemple, des expressions déjà bien nettes, bien justes, et presque savantes »<sup>551</sup>.

---

<sup>547</sup> DIARIO DE AVISOS, *El Ecuador en Chicago*, New York, A. E. Chasmar y Cia., 1894, p. X : « La historia de los primitivos pobladores del territorio ecuatoriano está perdida en la oscura noche de los tiempos ». Ma propre traduction.

<sup>548</sup> PRATT, Mary Louise, *op. cit.*, p. 33 et 35.

<sup>549</sup> GOBAT, Michel, *op. cit.*, p. 1356.

<sup>550</sup> SCHUSTER, Sven, et BUENAVENTURA, Alejandra, *op. cit.*, p. 86.

<sup>551</sup> LIESVILLE, Alfred de, *op. cit.*, p. 82.

L'Équateur reste, de ce fait, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle identifié à l'idéal inca subordonnant ses cultures précolombiennes à cette image univoque. Ainsi le témoignent René Verneau et Paul Rivet, bâtisseurs de l'ethnographie française et directeurs du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, qui dans leur ouvrage *Ethnographie ancienne de l'Équateur* déclarent que :

D'une façon générale, la civilisation équatorienne, tout en restant très voisine de la civilisation péruvienne dans ses manifestations identiques, apparaît comme plus primitive que celle-ci. Ne serait-on pas en droit d'en induire que ce caractère de primitivité, si évident dans le choix du matériel de travail, doit se retrouver également dans la forme même des objets fabriqués ?<sup>552</sup>

Cet ouvrage, qui est publié en 1912, devient une des grandes références scientifiques de la culture matérielle équatorienne ; le même qui diffuse cette conception sur la primitivité associée au passé mais aussi au présent du pays américain. Ce faisant, les populations contemporaines sont soumises à ces conceptions raciales qui se traduisent par la négation des élites et le désintérêt du pouvoir politique à leur égard. Un des géodésiques qui visitent le pays au début du siècle avec Rivet, le général Perrier, souligne cette soumission sociale : « Au bas de l'échelle sociale, l'Indien descend des anciennes races indigènes tombées sous la domination des Incas du Pérou une cinquantaine d'années seulement avant la conquête espagnole »<sup>553</sup>.

Cet indien – enfant des cultures vaincues par les Incas, puis par les Espagnols – devient une figure conquise qui incarne, comme l'indique Jill Fitzell, des concepts raciaux et polarisants du supérieur et de l'inférieur, du « Moi » et du « Soi »<sup>554</sup>, où il est représenté soit comme une bête de somme, un païen exotique, ou bien comme un indocile sauvage<sup>555</sup>. Ce dernier symbole est repris par l'imaginaire collectif transnationale notamment à travers la figure du « jivaro » qui est mis en scène par différents dispositifs scénographiques et artistiques – tels que les collections ethnographiques (Figures n°50, 78 et 79), les mannequins (Figures n°7 et 29), et les photographies (Figures n°63) – et qui continuent toujours à faire sens<sup>556</sup>.

---

<sup>552</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, Paris, Gauthier-Villars, Imprimeur-libraire du Bureau des Longitudes, 1912, p. 205.

<sup>553</sup> PERRIER, Georges, *La Mission française de l'Équateur*, Paris, Imprimerie F. Levé, 1907, p. 20.

<sup>554</sup> FITZELL, Jill, *op. cit.*, p. 34.

<sup>555</sup> *Idem*, p. 28.

<sup>556</sup> GODELIER, Maurice, « L'imaginaire et le symbolique », in SCHLANGER, Nathan, et TAYLOR, Anne-Christine, *La préhistoire des autres*, Paris, La Découverte « Recherches », 2012, p. 63. Consulté en ligne le 11 octobre 2017 : <https://www.cairn.info/la-prehistoire-des-autres--9782707174062-page-59.htm>.

Les jivaros sont un groupe linguistique qui se développe pendant l'Époque d'Intégration (VI<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècle)<sup>557</sup> et qui habitent différentes provinces de l'Équateur et de l'Amazonie péruvienne ; actuellement, ils se revendiquent comme la nationalité Shuar. D'après l'analyse de l'anthropologue Anne-Marie Taylor, cette ethnie intègre l'imaginaire collectif européen sous la catégorie « xivaro » de par son savoir énigmatique, sa primitivité et sa barbarie<sup>558</sup>. Toutefois, cette image évolue et passe du « bon sauvage » vers le modèle de résistance et de sauvagerie, matérialisé dans les légendaires *tzantzas*. C'est un groupe qui incarne donc la terminologie raciale de l'époque<sup>559</sup>.

Ces barbares sont alors considérés par les élites républicaines comme des éléments nuisibles à l'image moderne du pays et ils sont par la suite éradiqués du projet identitaire et du discours nationaliste présenté dans les expositions universelles. Pourtant, du fait de leur culture matérielle, ils sont exaltés pour produire des « curiosités » scientifiques. Selon Taylor, ils sont écartés de la structure nationale et « enfermés dans un temps historique et un espace socio-politique à part »<sup>560</sup> où seulement ils vont être utilisés pour justifier le retard civilisationnel et l'aspect exotique de la nation en construction. Cette conception permet aux élites de justifier son niveau technique, mais à leur insu, de renforcer l'image équatorienne d'une nation artisanale.

En effet, la « barbarie » des peuples indigènes explique les obstacles rencontrés par l'Équateur pour atteindre la modernité comme l'indique Adrien de Longpérier : « ils se contentèrent probablement d'en reproduire certains détails d'ornementation ; et il semble que leur organisation même leur ait interdit la recherche du beau qui seule amène le progrès »<sup>561</sup>. Ainsi, la nation équatorienne figure dans les expositions universelles comme sauvage et imitatrice, et non pas comme créatrice. En 1867, par exemple, l'Équateur présente trois tableaux d'Antonio

---

<sup>557</sup> AYALA MORA, Enrique, *Resumen de Historia del Ecuador*, Biblioteca Digital andina, Universidad Andina Simón Bolívar del Ecuador, 1999, p. 7. Consulté en ligne le 14 juillet 2019 : [http://www.scribd.com/users/Barricadas/document\\_collections](http://www.scribd.com/users/Barricadas/document_collections).

<sup>558</sup> TAYLOR, Anne-Marie, « Una categoría irreductible en el conjunto de las naciones indígenas : los jívaros en las representaciones occidentales », in MURATORIO Blanca, *Imágenes e Imagineros ; Representaciones de los indígenas ecuatorianos, Siglos XIX y XX*, Quito, Flacso-Sede Ecuador, 1994, p. 98.

<sup>559</sup> TAYLOR, Anne-Marie, *op. cit.*, p. 76, 83 et 88.

<sup>560</sup> *Idem*, p. 92.

<sup>561</sup> LONGPÉRIER, Adrien de, *Notice des monuments exposés dans la salle des antiquités américaines (Mexique et Pérou), au musée du Louvre*, Paris, Impr. de Vinchon, 1850, p. 6.

Salas (1780-1860) acclamés<sup>562</sup> ; or un crâne en bois et un Christ crucifié sont pourtant désignés comme des imitations<sup>563</sup>. L'Équateur est en définitive pris en compte par ses produits agricoles, manufacturés, et exotiques.

Pourtant, les « charmant[e]s » aquarelles prêtées par un collectionneur privé du peintre Karl Joseph Kuwasseg (1802-1877) ont plus de succès car elles sont considérées comme des lectures artistiques du paysage équatorien. La prédilection de la critique officielle pour cette représentation idéalisée montre que ce n'est pas le sujet mais la provenance de l'artiste qui détermine la création artistique. Les artistes équatoriens sont considérés ainsi comme des copistes ou des artisans puisque le « principe selon lequel il y aurait dans l'art un canon immuable, un idéal objectif et universellement valable vers lequel tous les artistes tendent mais qu'aucun ou presque ne peut entièrement l'attendre »<sup>564</sup> est réservé uniquement aux civilisations gréco-romaines et de ce fait, l'Équateur ne fait pas partie de ce niveau de développement culturel.

Cette différenciation démontre, tout autant, qu'il ne s'agit pas d'un idéal universel puisque « toutes les nations ne peuvent pas avoir une poésie, une architecture, une statuaire, une peinture, un théâtre, une littérature et une philosophie comme Athènes »<sup>565</sup>. Bien contraire, les contrées lointaines n'ont pas droit. Pour ces raisons, les exposants équatoriens doivent accepter cette hiérarchisation et présenter leurs créations comme des travaux de l'artisanat local mais non pas comme des œuvres. Ceci est le cas d'une peinture « représentant une femme italienne assise sur la clôture du Parc Monceau à Paris, vendant des oranges » de Delfina Pérez de Rendón, épouse du commissaire Víctor Manuel Rendón. En effet, cette peinture est exposée en 1889 et 1900 avant d'être offerte en 1928 au Musée municipal de Guayaquil<sup>566</sup>.

---

<sup>562</sup> EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, *République de l'Équateur*, *op. cit.*, p. 26. Antonio Salas est un peintre issu d'une dynastie d'artistes de l'École quiténienne qui connaît un véritable succès au début de l'époque républicaine grâce à ses portraits de la nouvelle bourgeoisie équatorienne. Il est le fondateur du Lycée de peinture Miguel de Santiago et son atelier est un des centres de création artistique locale et internationale où sont formés ses enfants. Ramón Salas (1815-?), par exemple, se consacre au costumbrisme sous l'influence d'Ernest Charton (1816-1877), comme il a été souligné par Alexandra Kennedy ; et Rafael Salas (1821-1906) se dédie au paysagisme grâce à l'œuvre paysagère de Frederic Edwin Church (1826-1900).

<sup>563</sup> *Idem*, p. 33.

<sup>564</sup> RIEGL, Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Éditions Allia, 2016 [1903], p. 15.

<sup>565</sup> SCHËBEL, Charles, « De l'esthétique des anciens américains », in THIRION, Charles (dir.), *Congrès international des Sciences ethnographiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1881, p. 164.

<sup>566</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1928, Lettre de Modesto Chávez Franco au président du Conseil cantonal, Guayaquil le 31 août 1928, p. 272-273.



**Figure n°26 :** Delfina Pérez de Rendón, « La Napolitaine », huile sur toile, *ca.* 1889. Archives de Víctor Hugo Arellano, directeur du Musée municipal de Guayaquil.

Connue comme la « Napolitaine » (Figure n°26) de par l'iconographie de ses vêtements, elle peut être aussi rapprochée par son « poncho » à rayures tricolores à une indigène vendant des fruits qui est une figure récurrente de l'iconographie des types et costumes de l'époque. Toutefois, le choix thématique d'une peintre membre de l'élite doit obligatoirement obéir au discours de l'effacement de la population indigène équatorienne. L'occidentalisation du titre cherche, par conséquent, à répondre aux attentes du Jury et du milieu social de l'artiste. Néanmoins, ce tableau annonce le mouvement indigéniste qui au début du XX<sup>e</sup> siècle dépeint, sous le registre réaliste, les minorités équatoriennes (leur quotidien, culture matérielle et idéologie). En 1900, toutefois, il faut soutenir le discours des organisateurs qui profitent pour mettre en avant l'image d'un pays artisan vendant « des cartes-postales, l'hymne



national et des vues de l'Équateur ainsi que des foulards en soie, avec vue du Pavillon, fabriqués sous les yeux du public »<sup>567</sup>.

Pour ces raisons, à part les collections rétrospectives, il y a aussi une participation équatorienne dans l'Exposition contemporaine avec des figurines en terre cuite de l'École des Arts et Métiers de Quito et des statuettes en bois par Venalcázar de la collection du consul général et chargé d'affaires de France à Quito Hyppolite Frandin. Ce dernier expose aussi à l'Exposition centennale ses statuettes religieuses exécutées par les artisans de Quito, des tableaux en plumes, un grand tableau allégorique à la peinture à l'huile, et des poteries provenant des fouilles de Angel<sup>568</sup>. À cette occasion, Rafael Salas reçoit la mention honorable du Jury dans la classe des « Peintures, cartons et dessins »<sup>569</sup>, ce qui représente une des premières victoires pour la modernité et l'art équatoriens.

\*\*\*

En résumé, les expositions universelles diffusent « une représentation artificielle du monde », comme l'explique Emmanuelle Sinardet<sup>570</sup>, où les idéaux de la modernité (comme le commerce et la science) sont définis comme universels. Cette uniformité est ratifiée par les délégations officielles qui se chargent de transmettre les préconçus occidentaux afin de garantir les échanges scientifiques entre l'Équateur et l'Europe. Voulant rentrer dans la modernité, les élites économiques et politiques équatoriennes reprennent un discours qui définit le pays entier, et à leur insu, le catégorise comme une nation « en voie de développement ». Le président progressiste Antonio Flores Jijón ne peut pas échapper à ce paradigme puisque même s'il possède un esprit cosmopolite et moderne, sa vision du monde est imprégnée par ses capitaux social et économique qui le font accepter l'épistémologie dominante.

Par conséquent, en vue de dynamiser l'économie nationale et de restaurer l'image nationale, les représentants équatoriens acceptent la conception occidentale uniquement favorable aux élites afin de combattre l'image d'un pays « non civilisé ». Ils vont ainsi véhiculer des représentations exotiques et contradictoires d'un pays

---

<sup>567</sup> ANF : F/12/4226, Exposition de 1900, Équateur, Correspondance, Lettre de Víctor Manuel Rendón à Delaunay Belleville, Paris le 5 mai 1900, p. 1-2.

<sup>568</sup> *Idem.*

<sup>569</sup> RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, *op. cit.*, p. 121.

<sup>570</sup> SINARDET, Emmanuelle, *op. cit.*, p. 44.

incasique mais sans descendance indigène. Les promoteurs équatoriens laissent de côté les intérêts de la nation et occidentalisent artificiellement l'identité nationale en catégorisant la culture matérielle équatorienne – et notamment les antiquités nationales – par le terme générique « incasique ». Ces produits nationaux servent à dynamiser le marché transnational, ainsi qu'à développer les études raciales.

Comme le suggère Philip Kolhn, les nations utilisent leurs antiquités pour donner à leur nationalité une histoire propre ; l'Équateur se sert alors des collections amérindiennes, de la scénographie et de l'architecture de ses pavillons pour construire des symboles nationaux. De la sorte, il adopte le style incasique comme stratégie pour légitimer sa culture mais ce geste d'homogénéisation est contraire à la construction d'une identité artistique et scientifique. En effet, elle répond à la vision occidentale de l'autre et elle efface les travaux scientifiques des savants équatoriens qui s'intéressent à découvrir le passé équatorien avant la conquête inca.

En conclusion, bien que durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle il y ait eu d'autres expositions – universelles, internationales et thématiques – les événements qui se déroulent à Paris ont clairement montré l'évolution de la représentation nationale de l'Équateur au moment de la constitution de l'anthropologie et de l'archéologie sur la scène internationale. Les différentes représentations de la République équatorienne lors des cinq premières expositions universelles françaises sont donc le reflet des contextes socio-politiques dans lesquels deux cultures interagissent et mettent en place des notions d'altérité qui sont poursuivies par la science ethnographique et les institutions muséales comme le Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

## **Chapitre 4**

### **Redéfinir les objets amérindiens de l'Équateur (1878-1929)**

« Au nom de l'achevé, nous voulons croire qu'un ordre unique existe qui nous permettrait d'accéder d'emblée au savoir ; au nom de l'insaisissable, nous voulons penser que l'ordre et le désordre sont deux mêmes mots désignant le hasard ».  
Georges Perec, 1978

Alors que l'Équateur entame la reconnaissance des antiquités nationales produite par le phénomène des expositions universelles, en France, la connaissance de ce type d'objets se fait grâce à l'institutionnalisation de l'ethnographie, science descriptive et analytique autorisée à présenter les conquêtes coloniales de la République française sous l'approche scientifique. Son émergence est légitimée par les manifestations créées autour de « l'autre », à savoir des pratiques d'exhibition, des congrès des sociétés savantes, ou la création d'institutions muséales.

L'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques de 1878 est le premier discours scientifique proposé par l'État français à propos des peuples extra-européens qui atteint un public considérable entre janvier et mars 1878 ; elle est parallèlement une propagande sur les bénéfices économiques et politiques produits par la colonisation française. Grâce à l'intérêt public et afin de montrer les réussites modernes de la République, les autorités administratives décident de reproduire le même exercice scénographique lors de l'Exposition universelle qui a lieu la même année pour présenter « l'autre » à l'échelle internationale. C'est dans cette même logique que Paul Rivet, à son retour de sa mission géodésique en Équateur, expose et étudie les collections équatoriennes à partir de 1907. Son expérience et ses résultats scientifiques l'amènent à contester le statut académique de l'ethnographie et, aussi, sa scénographie au sein du monde muséal du début du siècle.

Dans ce chapitre, il est ainsi question de comprendre les processus qui définissent les objets amérindiens de l'Équateur depuis leurs deux présentations réussies en 1878, jusqu'à la formation d'un musée destiné à sauvegarder les collections ethnographiques des pays extra-européens dont certains sont des colonies

françaises. Le passage vers le Musée d'Ethnographie du Trocadéro et le déclin de ce dernier influencent l'esprit d'une époque en transition où le médecin militaire Paul Rivet parvient à trouver des procédures discursives (collections équatoriennes, publications scientifiques et organisation des réseaux savants) qui envisagent une nouvelle conception de la culture matérielle extra-européenne au sein du monde scientifique français. Ces croisements produits par la circulation des objets amérindiens de l'Équateur en France développent un regard occidental plus adapté avec ces objets et les nations dont ils sont les représentants, se détachant progressivement de leur représentation exotique et s'orientant vers un statut esthétique plus controversé.

### ***1. Cadres exotiques et tentatives scientifiques***

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les collections d'ethnographie et d'archéologie collectées par les scientifiques français en Équateur et ramenées au Ministère de l'Instruction publique et au Muséum d'Histoire naturelle de Paris sont fréquemment assimilées avec la culture matérielle inca. Ce discours officiel véhiculé depuis la « découverte » du Nouveau Monde est toutefois présenté par l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques. Cette image est par la suite amplifiée par l'Exposition universelle de Paris de 1878. Pour ce grand événement, qui ouvre ses portes en mai 1878 et dont le commissaire général est le sénateur Jean-Baptiste Krantz<sup>571</sup>, la République de l'Équateur ne participe pas officiellement malgré les dispositions des diplomates Antonio Flores Jijón et Clemente Ballén qui sont chargés d'organiser la participation équatorienne. Ce dernier, commissaire générale de l'exposition, assiste aux réunions de préparation du Syndicat des États de l'Amérique centrale et méridionale mais pour des raisons de santé et à cause du bouleversement politique occasionné par les élections présidentielles qui officialisent Ignacio de Veintimilla à la présidence de l'Équateur, les deux gouvernements n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la préparation du concours industriel.

---

<sup>571</sup> Son neveu Camille Krantz (1848-1924) participe aussi dans cette exposition comme le chef du cabinet du commissaire général et du secrétariat de l'Exposition universelle. Il faut faire attention pour ne pas les confondre.

Malgré cela, comme le témoigne Flores Jijón, « sans aucune contribution ou dépense financière du gouvernement, une petite exposition de produits équatoriens – broderies, café, tagua etc. – a été mise en place dans une vitrine prêtée par la commission de la section péruvienne »<sup>572</sup>. Autrement dit, l'image soutenue par les élites équatoriennes et définie par l'Occident au cours d'expositions précédentes est maintenue : l'Équateur se présente comme un tout petit pays mono-exportateur et fournisseur de manières premières. Cependant, à cette occasion, il y a une volonté non négligeable des savants français (fonctionnaires, scientifiques et collectionneurs) de montrer leurs « découvertes » américaines sous un discours scientifique que l'État français sera utiliser.

### **1. 1. Pour un discours scientifique et national**

Une des premières images scientifiques sur l'Équateur que le gouvernement français présente lors de l'Exposition universelle de 1878 est l'Exposition spéciale du Ministère de l'Instruction publique. Organisée par Oscar de Watteville – membre de la Commission supérieure des expositions et directeur de la Division des Sciences et Lettres – cette manifestation se compose de trois salles<sup>573</sup> dont une destinée à la section des voyageurs du Service des Missions et Voyages scientifiques du Ministère. L'exposition en l'honneur des prouesses scientifiques des voyageurs montre ainsi les collections offertes par chacun d'entre eux à l'État français, leurs publications scientifiques, et leurs cartes illustrant leurs parcours dans les différentes régions de la planète afin de bien marquer l'esprit du visiteur sur l'expansion scientifique menée

---

<sup>572</sup> Je remercie Sven Schuster de m'avoir fait découvrir ce document qui se trouve aux Archives historiques du Ministère des affaires étrangères de l'Équateur (AHMRE) : C.19.4, Lettre d'Antonio Flores au ministre des Affaires étrangères, Paris le 8 février 1888, p. 4 : « sin participación alguna del gobierno y sin gasto de ninguna clase se hizo una pequeña exposición de productos ecuatorianos – bordados, café, tagua, etc. etc. – en una vidriera de la sección peruana, que prestó para tal efecto la comisión de aquella República ». Ma propre traduction.

<sup>573</sup> L'Exposition spéciale du Ministère de l'Instruction publique cherche à travers cette manifestation internationale à démontrer le développement de tous les niveaux de l'instruction publique française. Elle présente ainsi une première salle où sont exposés les résultats des missions scientifiques, tandis que les deux autres exposent des instruments de précision et autres inventions des professeurs ; des travaux d'élèves ; une bibliothèque scolaire ; et les costumes traditionnels des différents départements français réalisés par des écoles de filles. Concernant ces travaux de couture, ils sont présentés par des dispositifs scénographiques – des mannequins habillés – semblables à ceux employés pour exhiber les collections des voyageurs scientifiques. Ceci démontre bien que toute représentation ethnographique était recréée visuellement afin d'identifier le visiteur avec une pratique humaine élémentaire qui est « l'habillement ».

par la Troisième République<sup>574</sup>. Le discours positiviste de cette exposition est renforcé par les démonstrations organisées par les mêmes voyageurs qui « faisaient chaque jour des conférences, expliquant eux-mêmes à un auditoire nombreux les différentes questions qu'ils avaient pu élucider dans leurs voyages, démontrant pièces en main les découvertes qu'ils avaient faites »<sup>575</sup>. Cette salle devient ainsi l'achèvement de l'institutionnalisation muséale des objets ethnographiques provenant de l'Équateur.

### 1. 1. 1. Les collections des voyageurs du Ministère de l'Instruction publique

Au cours de six semaines, la plupart des collections montrées à l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques sont installées au Palais du Champ de Mars pour l'Exposition universelle ; celles-ci sont déjà connues par le milieu scientifique parisien mais pas encore par le grand public international. Bien que la même scénographie de l'Exposition provisoire (Figure n°27) soit reprise par celle de l'Exposition spéciale du Ministère<sup>576</sup>, il y a des subtiles modifications adaptées par Watteville aux « [q]uatorze grandes vitrines droites, deux grandes vitrines horizontales et plusieurs tables »<sup>577</sup>. En effet, cette fois-ci il n'y a moins de place pour montrer tous les résultats des nombreuses missions scientifiques préparées par le Ministère au cours des dernières années et une sélection doit être faite afin d'exposer les missions et les objets les plus emblématiques :

venaient ensuite deux énormes pyramides de vases péruviens, l'une tirée en entier de la mission Wiener, l'autre fournie par MM. de Cessac, l'amiral Serres et le docteur Savatier ; plus loin on pouvait voir la fontaine de Concacha [Figures n°6 et 20] moulée cette fois en ciment et montrant sa circulation hydraulique. La perspective de Huanucho Viejo était reproduite sur la muraille du fond ; les autres murs étaient couverts de panoplies et de cartes itinéraires, ou garnis d'armoires, renfermant des choix d'objets provenant des missions.<sup>578</sup>

La description du docteur Hamy – organisateur de l'Exposition provisoire, de l'Exposition spéciale, et plus tard du Musée du Trocadéro – énumère et nomme les objets qui font partie de l'Exposition spéciale avec une familiarité attestant son expertise et le fait qu'ils sont devenus familiers aux spécialistes et au public parisien.

---

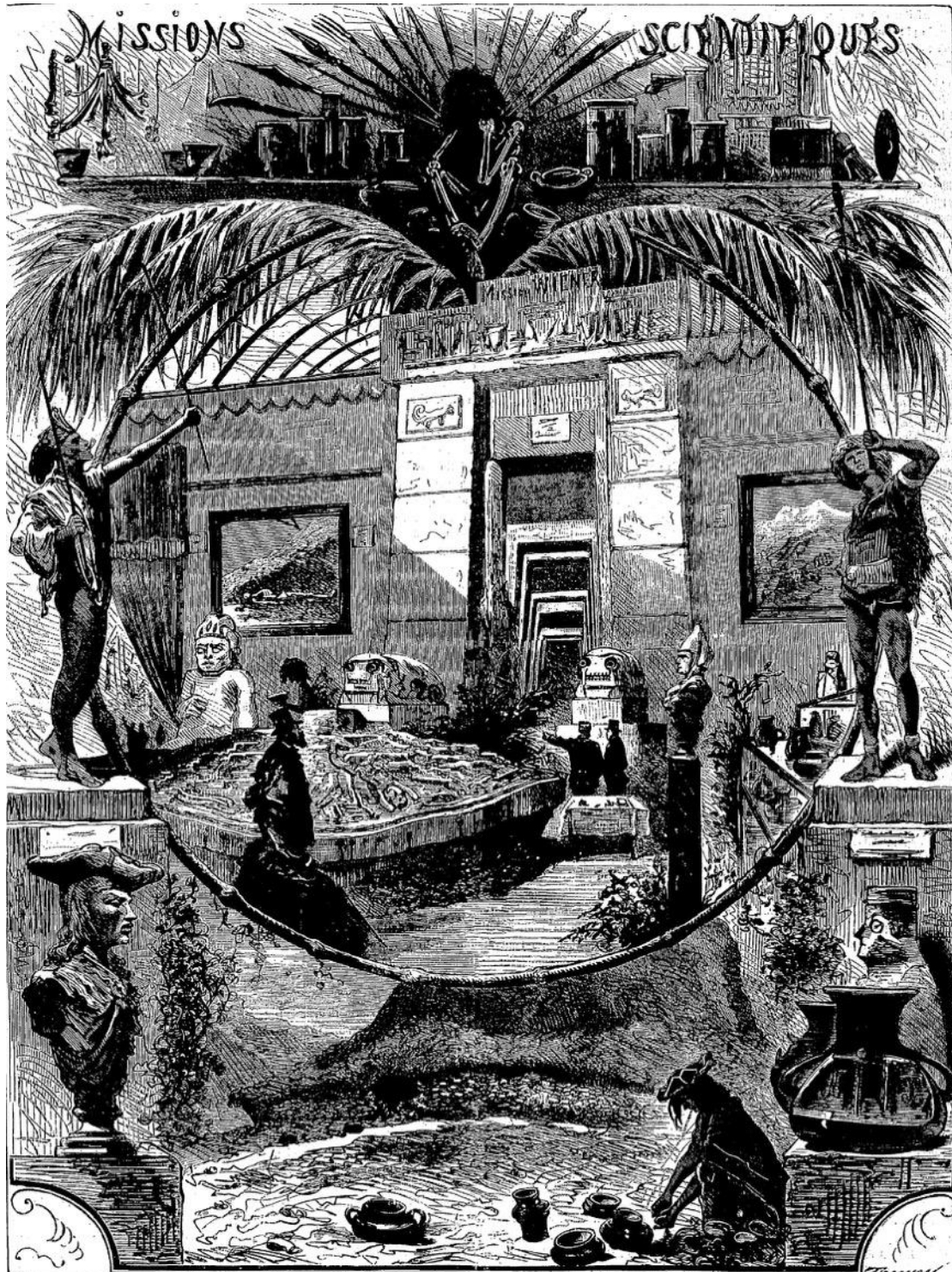
<sup>574</sup> ANF : F/12/3222, Section Française, Exposition de l'Etat, Ministère de l'Instruction publique, Palais au Champ de Mars Circulaire n° IV, Paris le 29 septembre 1877, p. 1-2.

<sup>575</sup> WATTEVILLE, Oscar de, *op. cit.*, 1886, p. 82.

<sup>576</sup> L'Exposition spéciale du Ministère de l'Instruction publique (salle 1) organisée au sein de l'Exposition universelle présente les collections des missions André, Crevaux, Delaporte, Harmand, Lansberg, Marche, Pinart et de Cessac, Rivière, Roudaire, Prictot de Sainte-Marie, Ujfalvy, et Wiener. Certaines d'entre-elles ont été analysées dans le chapitre 2 de cette étude.

<sup>577</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1890, p. 1.

<sup>578</sup> *Idem*, p. 61.



**Figure n°27** : Illustration des collections amérindiennes présentées à l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques, 1878. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>579</sup>.

<sup>579</sup> ANONYME, « Exposition du Palais de l'Industrie – Muséum ethnographique des Missions scientifiques », *L'Univers illustré : journal hebdomadaire*, Paris, 09 mars 1878, p. 153.

En outre, la disposition choisie interroge davantage les souvenirs du public du Palais de l'Industrie qui peut cette fois-ci retrouver la restitution de la « couleur locale » de ces contrées lointaines déjà présentée quelques mois plus tôt par ces collections hétéroclites, réunies l'une à côté de l'autre. Autrement dit, puisque ces expositions ethnographiques parisiennes sont organisées par les mêmes savants, une continuité visuelle se façonne créant une interprétation univoque sur ce type d'objets. Louis Marin définit ce processus de création de la représentation comme étant le geste de paraître qui définit l'identité du sujet en question en conjuguant deux réalités opposées (le passé et le présent) dans une seule et même image destinée à impressionner le récepteur :

représenter signifie montrer, exhiber quelque chose de présent. C'est alors l'acte même de présenter qui construit l'identité de ce qui est représenté, qui l'identifie comme tel. D'un côté donc, une opération mimétique entre présence et absence permet le fonctionnement et autorise la fonction du présent à la place de l'absent. De l'autre, c'est une opération spectaculaire, une autoprésentation qui constitue une propriété en lui donnant une valeur légitime.<sup>580</sup>

Dans ce cas précis, l'amalgame de pièces, matières, dimensions, couleurs, et formes exposées par les voyageurs, organisateurs et artistes de l'Exposition provisoire est repris par l'Exposition spéciale qui met en scène la même représentation exotique attribuée aux objets et aux nations extra-européennes. Vue comme une décision pratique à l'égard des exigences événementielles de l'Exposition universelle, cette répétition scénographique est un geste didactique qui permet de confirmer l'identité exotique (inca ou orientale) de ces collections et leur intégration dans l'imaginaire collectif de l'époque. Ce faisant, la porte inca de sept mètres de hauteur de Huánuco Pampa (Figures n°6, 20 et 21)<sup>581</sup> ou la fontaine de Concacha (Figures n°6 et 20)<sup>582</sup>, deux pièces collectées par Charles Wiener, deviennent des représentations culturelles de leur nation rediffusées par différents types de publications à l'échelle régionale, voire internationale. La collection Wiener acquiert ainsi une renommée de par sa richesse et son ampleur, mais aussi en raison de la réputation du voyageur.

---

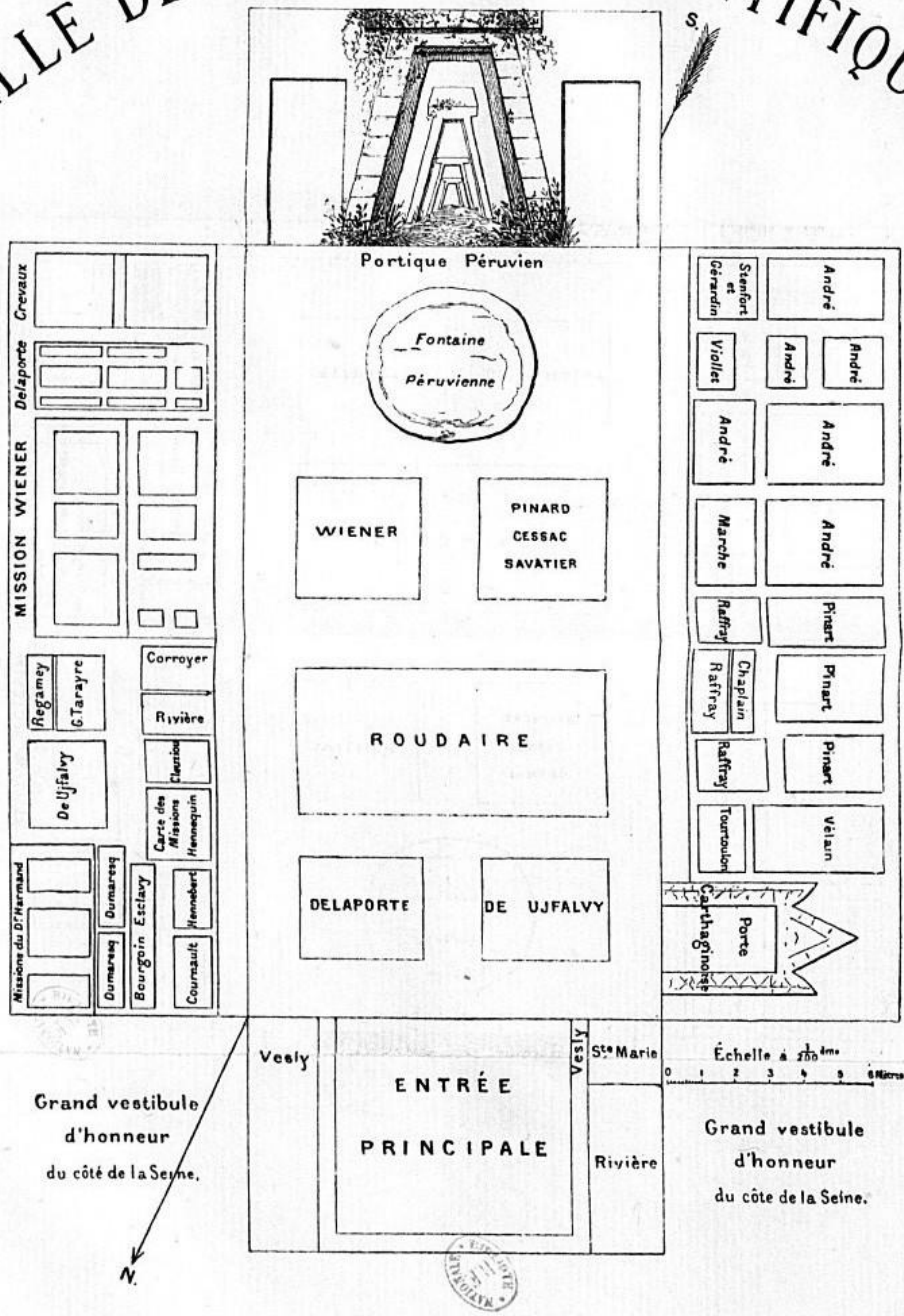
<sup>580</sup> MARIN, Louis, *op. cit.*, p. 63.

<sup>581</sup> MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, *op. cit.*, 1878, p. 43. D'après les descriptions de Charles Wiener présentées dans le catalogue de l'exposition : « Portiques de Huanuco viejo [...]. Le premier portique est orné d'une frise de la porte monolithe de Tiahuanaco ».

<sup>582</sup> *Idem.* D'après les descriptions de Charles Wiener présentées dans le catalogue de l'exposition : « Fontaine monolithe de *Concacha* [...]. Bloc de granit travaillé par les autochtones ».



# SALLE DES MISSIONS SCIENTIFIQUES.



**Figure n°28 :** Plan de l'Exposition provisoire du Muséum ethnographique des Missions scientifiques avec l'illustration de la porte de Huánuco Pampa et l'emplacement des collections équatoriennes d'Édouard d'André et de Charles Wiener, 1878. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>583</sup>.

Pour l'Exposition universelle, cette dernière n'est pas entièrement exposée à cause du manque de place qui oblige les organisateurs de mettre de côté certains objets comme les « fac-similés de tombeaux et de bas-reliefs, la cabane des Andes, la

<sup>583</sup> MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, *op. cit.*, 1878, s. p.

maison de Lima »<sup>584</sup>. Les collections restantes sont de nouveau déposées dans la maison de la rue Surcouf qui sert d'entrepôt et de bureau pour le Ministère<sup>585</sup>. Ceci démontre ainsi que la logistique et la conservation sont des soucis constants pour ces collections, et les éléments déterminants pour trouver définitivement un endroit convenable où abriter la culture matérielle du monde. Par ailleurs, le reste de la collection Wiener est présentée dans d'autres sections de l'Exposition universelle<sup>586</sup> grâce à ses contacts diplomatiques qui lui offrent les postes d'adjoint du commissaire délégué de la République de la Bolivie, et celui de commissaire général de la République du Pérou. Il participe de cette manière en tant que représentant national du Syndicat des États de l'Amérique centrale et méridionale où il côtoie les élites diplomatiques, intellectuelles et économiques du continent américain.

Le Syndicat organise ainsi une manifestation qui est définie par la presse officielle comme ayant un « caractère d'uniformité et d'harmonie qui lui a donné plus d'attrait, et lui a mérité l'approbation générale »<sup>587</sup>. L'image édulcorée sur les nations américaines est aussi portée sur leurs objets qui à leur tour sont uniformisés sous des catégories construites et adaptées au regard occidental qui correspond à la *praxis* témoignée par légations nationales, comme celle de l'Équateur et du cercle des Américanistes. En définitive, cette posture démontre une adaptation de la réalité latino-américaine aux canons scientifiques et artistiques occidentaux, et surtout, elle prouve que la science américaniste se produit en Occident plutôt que dans la région étudiée et malgré le fait que beaucoup des américanistes soient Américains. Le déplacement de ces derniers en Europe alimente ce phénomène de croisements scientifiques et d'unification des représentations latino-américaines.

Charles Wiener participe donc de ce paradigme du progrès scientifique et industriel en créant une représentation scientifique des cultures matérielles qui recoupe le discours dominant en raison du choix scénographique. Sous cette logique même, la collection d'Édouard André est aussi exposée dans la section du Ministère

---

<sup>584</sup> WATTEVILLE, Oscar de, *op. cit.*, 1886, p. 82.

<sup>585</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1890, p. 60-61.

<sup>586</sup> La collection Wiener trouve donc une place dans l'exposition du Pérou et celle de la Bolivie ; puis, ses céramiques antiques sont présentées à l'Exposition de l'Art ancien et de l'Ethnographique des peuples extra-européens au Palais du Trocadéro ; ses collections anthropologiques dont cinq tombeaux et quarante crânes sont montrés à l'Exposition des Sciences anthropologiques ; ses crânes, spécimens d'animaux et de fruits sont prêtés à la section du Muséum d'Histoire naturelle ; et pour l'Exposition des Arts libéraux il montre des instruments de musique dont des flûtes et *silvadores* andins.

<sup>587</sup> ANF : F/12/3494, Rapport sur l'Exposition des États de l'Amérique centrale et méridionale en 1867 d'E. T. Ackermann, Paris le 10 août 1877, p. 4.

afin de faire connaître les résultats de son exploration en Amérique méridionale. Dans six vitrines ou espaces scénographiques, il expose sa collection d'histoire naturelle qui reçoit la médaille d'or dans la classe « Organisation et matériel de l'enseignement secondaire » pour ses spécimens de botanique ; et la médaille d'argent pour ses « Cartes et appareils de géographie et de cosmographie »<sup>588</sup> qui lui avaient permis de parcourir le territoire américain. André est aussi rapporteur secrétaire de la classe des « Plantes de serre » et membre du jury de récompenses du groupe IX d'Horticulture<sup>589</sup>. La presse signale en particulier les instruments de musique américains qu'il prête à l'Exposition des Arts libéraux dont quelques pièces sont équatoriennes comme : une « flûte traversière indigène, à six trous, et une petite guitare faite d'une carapace de tatou du Napo (Équateur) ; divers autres instruments, notamment un chalumeau des courriers de l'Équateur »<sup>590</sup>.

En revanche, ses collections d'ethnographie ou d'archéologie ne reçoivent aucune mention dévoilant leur rôle secondaire au sein de cette scénographie contrastée, ainsi qu'un certain désintérêt pour les ethnies méconnues de l'Amérique du Sud. Par ailleurs, la distribution des collections des voyageurs accentue clairement la diversité et la richesse matérielle de cette manifestation internationale où les divers objets équatoriens doivent s'adapter aux différentes catégories, séries et thématiques. Bien que pendant l'Exposition provisoire les collections équatoriennes d'André, Cessac et Wiener se démarquent de par leur provenance, au sein de l'Exposition universelle il est plus complexe d'imposer un ordre géographique. C'est la valeur de « nouveauté scientifique » qui regroupe les objets équatoriens dans la civilisation inca afin de les identifier parmi le nombre considérable de pièces et de collections du monde entier qu'y sont exposées.

### **1. 1. 2. La tradition des « Musée de l'Histoire du Travail »**

D'autres sections de l'Exposition universelle présentent aussi, sous une approche scientifique et technologique, d'« objets incasiques et des peuples indigènes » de l'Équateur. C'est le cas de l'Exposition historique de l'Art ancien dans tous les pays et de l'Ethnographie des peuples étrangers à l'Europe, de l'Exposition

---

<sup>588</sup> GINISTY, Paul, « Exposition Universelle, Le ministère de l'instruction publique », *La Revue politique et littéraire*, n°45, 11 mai 1878, p. 1054. Consulté en ligne le 11 avril 2015 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2147981.image>.

<sup>589</sup> JACQUIN DE MARGERIE, Stéphanie, *op. cit.*, p. 125.

<sup>590</sup> CANTEMARCHE, Philippe, « Les Instruments de Musique étrangers et anciens à l'Exposition », *L'Exposition de Paris*, 1878, p. 295.

des Sciences anthropologiques, et du Congrès international des Sciences ethnographiques. Ces trois manifestations, qui se détachent formellement du caractère patriotique des expositions et pavillons nationaux, visent à mettre en lumière les croisements de ces deux discours (scientifique et nationaliste) qui sont à l'origine de la formation de la représentation de la nation équatorienne et de ses productions historiques et ethnographiques.

L'Exposition historique de l'Art ancien dans tous les pays et de l'Ethnographie des peuples étrangers à l'Europe, par exemple, trace l'évolution des techniques utilisées par l'être humain depuis ses origines jusqu'à l'époque moderne par des comparaisons faites entre tous les produits du monde<sup>591</sup>. Autrement dit, ce rassemblement confronte les différents types d'objets équatoriens exécutés dans le passé avec ceux des autres nations participantes. Ce type de manifestation, de caractère « rétrospectif », existe depuis l'Exposition universelle de 1862<sup>592</sup> sous le nom de « Musée de l'Histoire du Travail », et son objectif est de rendre visible au grand public l'évolution technologique – qui prouve corollairement le développement artistique et moral – de chaque pays en fonction d'un « classement méthodique [de] la succession chronologique des progrès, des transformations et même des défaillances du travail national »<sup>593</sup>. L'industrialisation est ainsi une conséquence symbolique du progrès atteint par les nations civilisées ; l'absence d'industrialisation est donc considérée comme un stade correspondant aux peuples stagnés dans le passé révolu et sans progrès ni productions artistiques.

En 1878, c'est Adrien de Longpérier, conservateur des antiquités du Musée du Louvre, qui se charge de l'organisation de l'exposition rétrospective où les collections sont séparées en fonction de la valeur artistique – comme expression ultime de supériorité – aux nations européennes. Les deux galeries latérales du nouveau Palais du Trocadéro sont le scénario de cette dichotomie conceptuelle : dans l'aile de Paris (est) sont présentées les œuvres d'art européennes ; et les productions moins « évoluées » – soit ethnographiques – d'autres pays européens et extra-européens sont

---

<sup>591</sup> ANF : F/12/3254, Règlement spécial, p. 1.

<sup>592</sup> DUTUIT, Eugène, LENORMANT, François, et FEUARDENT, Félix-Bienaimé, *Collection Auguste Dutuit : antiquités, médailles et monnaies, objets divers exposés au palais du Trocadéro en 1878*, Paris, Éditions A. Lévy, 1879, p. 173.

<sup>593</sup> ANF : F/12/5007, SOMMERARD, E. du, *Commission de l'Histoire du Travail. Rapport*, Paris, Imprimerie et librairie administratives de Paul Dupont, 1867, p. 5-8.

installées dans l'aile de Passy (ouest)<sup>594</sup>. Cette division ne respecte pourtant pas le classement géographique traditionnel<sup>595</sup> de la « division des nationalités [...] disposé[es] de manière à caractériser les époques principales de l'histoire de chaque peuple »<sup>596</sup>. Elle reproduit plutôt la vision hiérarchisée du monde où la « race blanche » est au sommet du progrès matérialisé par la notion d'art. Selon Jill Fitzell, la conception de la supériorité occidentale à l'égard des nations américaines s'explique par le refus de « l'autre », de l'image du barbare dangereux du XI<sup>e</sup> siècle qui est transposée aux peuples amérindiens afin de se démarquer et de se protéger de ces nouvelles civilisations émergentes dans la scène culturelle et scientifique internationale<sup>597</sup>.

Pour ces raisons, en 1867, l'exposition collective du Syndicat des États de l'Amérique centrale et méridionale passe plutôt inaperçue par la critique officielle – « Nous n'avons que peu de mots à dire des objets envoyés par ces républiques »<sup>598</sup>. Toutefois, cette manifestation prouve l'intérêt de chaque pays participant à présenter des objets possédant une valeur qui leur soit caractéristique – dans ce cas historique et nationale – comme les collections du Salvador qui expose d'« objets anciens »<sup>599</sup> ou celles du Venezuela qui expose des « antiquités – travaux d'Indiens »<sup>600</sup>. Même l'Équateur, représenté par le ministre Antonio Flores Jijón, essaye vainement d'exposer l'évolution des peuples originaires de la nation à travers la collection du diplomate et naturaliste Jules Bourcier qui se composait :

des haches en pierre, des idoles, des sifflets en terre cuite et des têtes de même matière, découverts sur les bords de la rivière de Porto Viejo ; des boucliers en cuivre trouvés dans les mêmes contrées ; des vases en terre cuite et des grains de colliers recueillis près du village Naranjal ; puis quelques objets d'origine et de fabrication indiennes : carquois,alebasses, colliers et ceintures [...].<sup>601</sup>

---

<sup>594</sup> Les collections ethnographiques sont présentées dans l'ordre géographique suivant : Égypte, Japon, Cambodge, Chine, pays africains, américains, océaniens, Belgique, Espagne, Suède et Finlande. Dans les vitrines américaines, se trouvent les collections de Léon de Cessac, Alphonse Pinart et Charles Wiener présentées précédemment dans cette étude.

<sup>595</sup> D'après le catalogue officiel, l'Exposition rétrospective de l'Histoire du Travail de 1867 se divise en plusieurs sections : 1° « temps ante-historiques » ; 2° sculpture ; 3° peinture ; 4° orfèvrerie, armes, serrurerie ; et 5° « meublement ». La partie française se divise en dix périodes historiques depuis la Gaule jusqu'à la Révolution française.

<sup>596</sup> ANF : F/12/5007, SOMMERARD, E. du, *op. cit.*, p. 7.

<sup>597</sup> FITZELL, Jill, *op. cit.*, p. 34.

<sup>598</sup> ANF : F/12/5007, SOMMERARD, E. du, *op. cit.*, p. 105.

<sup>599</sup> ANF : F/12/3494, Résumé des Catalogues des Républiques Américaines l'Exposition Universelle de 1867, Salvador, p. 1.

<sup>600</sup> *Idem.*

<sup>601</sup> ANF : F/12/5007, SOMMERARD, E. du, *op. cit.*, p. 105.

Cette collection à caractère hétéroclite montre en effet des objets variés (armes, instruments musicaux, objets de dévotion, de décoration et de parât), de matières distinctes (pierre, terre cuite, textiles et autres matières d'origine végétale), et conçus à des périodes indéfinies. Bourcier reçoit ainsi une médaille de bronze pour sa variété et sa richesse historique, mais elle ne participe pas dans le concours artistique. Ainsi, les expositions rétrospectives de l'Histoire du Travail qui ont lieu au sein des expositions universelles ont un caractère encyclopédique qui définit les bases institutionnelles adoptées par l'ethnographie française dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, établissant formellement les productions culturelles des peuples qui ne font pas partie de la tradition gréco-romaine comme des objets à valeur scientifique. Ces musées rétrospectifs leur enlèvent donc leur potentiel artistique et annoncent l'importance de fonder une institution nationale dans laquelle se développeront les études ethnographiques, mais aussi dans laquelle le statut d'altérité sera débattu.

### **1. 1. 3. Les congrès scientifiques**

Enfin, la troisième manifestation scientifique accordée aux collections équatoriennes au cours de l'Exposition universelle de 1878 se fait par le biais des congrès organisés par les sociétés savantes qui se disputent la prédominance scientifique. Ainsi, dans ce panorama de démonstrations scientifiques entre l'ethnographie et l'anthropologie culturelle, la Société d'Ethnographie prépare un Congrès international des Sciences ethnographiques pour diffuser ses travaux commencés depuis 1859. Conçue comme une réunion internationale où les « savants habitant [les] localités » étudiées sont invités à y participer, le congrès se divise en douze séances qui ont lieu aux Palais des Tuileries et du Trocadéro en juillet et en octobre 1878. Au cours de ces échanges académiques, où l'Équateur n'a pas une représentation officielle, l'objectif est d'approfondir les recherches autour des différentes branches de l'ethnographie<sup>602</sup> et leurs applications pratiques dans le monde moderne. La construction d'une nation, la taxinomie des races, ou la légitimité juridique de la colonisation<sup>603</sup> sont des thématiques d'intérêt scientifique et notamment national qu'y sont débattues et qui démontrent l'incidence de la colonisation sur le développement des sciences sociales. Le discours scientifique

---

<sup>602</sup> D'après le catalogue officiel, le Congrès international des Sciences ethnographiques se divise en sept sections : 1° « ethnogénie », 2° ethnologie, 3° ethnographie théorique, 4° ethnographie descriptive, 5° éthique, 6° ethnographie politique, et 7° « ethnodicée ».

<sup>603</sup> ANF : F/12/3475, Congrès International des Sciences Ethnographiques, Invitation, p. 2-3.

légitime de ce fait le destin colonial de certaines nations et la perception portée à leurs cultures matérielles.

Dans la même logique, une autre manifestation scientifique – exposant des objets amérindiens de l'Équateur – se tient en 1878 : le Congrès international des Sciences anthropologiques organisée par la Société d'Anthropologie de Paris sous la présidence de l'archéologue préhistorien Gabriel Mortillet (1821-1898). Celle-ci cherche principalement à confirmer le statut de l'anthropologie physique comme la véritable science de synthèse capable d'étudier les origines de l'homme et démontrer mathématiquement la supériorité de la « race blanche » par rapport au reste des ethnies humaines. Cet alignement scientifique – fait au détriment de la montée en puissance de l'anthropologie culturelle représentée en France par les ethnographes – convoque une assemblée d'anatomistes<sup>604</sup> qui questionne « la constitution physique des humains [plutôt] que sur leur système de pensée »<sup>605</sup>.

De ce fait, le Congrès international des Sciences anthropologiques soutient une hiérarchie des productions nationales divisée en six catégories disciplinaires (anatomie comparée, enseignement, préhistoire, ethnographie, géographique, ethnologique, archéologie, linguistique, et démographique) et quatre catégories artistiques (photographie, beaux-arts, littérature et métiers du livre)<sup>606</sup>. Ce classement est en plus divisé en deux grandes sections : une française et une autre destinée aux nations étrangères qui regroupe seize nations et la colonie de l'Algérie. Ces thématiques proches des sections disposées par le Congrès des Sciences ethnographiques prouvent les rapprochements existants entre les deux disciplines, et expliquent leurs tensions institutionnelles qui pourtant aboutissent à une même hiérarchisation raciale du monde.

L'Équateur ne participe officiellement pas dans le Congrès international des Sciences anthropologiques mais il est représenté par la « Tête préparée par les Indiens Divaros [*sic*] »<sup>607</sup> qui est exposé par la Société d'Anthropologie de Paris. Ces têtes réduites, connues sous le nom de *tzantza*, sont des trophées de guerre que les ethnies

---

<sup>604</sup> Le Comité scientifique de ce Congrès se constitue par la participation des anthropologues comparatistes dont Armand de Quatrefages (président) ; Paul Broca et Henri Martin (vice-présidents) ; Paul Topinard et Julien Girard de Rialle (secrétaires) ; et Gabriel de Mortillet (secrétaire-général).

<sup>605</sup> DUPAIGNE, Bernard, « La maturation du Musée d'ethnographie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 2012, p. 534. Consulté en ligne le 11 mai 2017 : [https://www.persee.fr/doc/outre\\_1631-0438\\_2012\\_num\\_99\\_376\\_4985](https://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2012_num_99_376_4985).

<sup>606</sup> ANF : F/12/3254, Arrêté du Ministère de l'Agriculture et du Commerce du 29 mars 1877, p. 2.

<sup>607</sup> *Op. cit.*, EXPOSITION UNIVERSELLE INTERNATIONALE, *Catalogue spécial de la d'anthropologie*, Paris, Imprimerie nationale, 1878, p. 9.

Shuars de l'Amazonie équatorienne portent comme signe de victoire face à leurs peuples ennemis. Leur « singularité » matérielle est conçue comme une preuve du caractère « sauvage », voire anthropophage, des peuples amazoniens de l'Orient équatorien. Elles sont nonobstant très convoitées par les collectionneurs de curiosités et celle-ci a été offerte comme signe de fidélité de par l'un de ses membres : soit le diplomate Antoine Fabre, ou bien le savant franco-équatorien Alcides Destruge<sup>608</sup>. L'intérêt de la Société d'Anthropologie pour cet objet se doit de par sa technique de préparation et des questionnements qu'elle soulève sur les origines des américains. Toutefois, ce savoir ancestral reste indéchiffrable pour la science occidentale jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

La critique officielle est alors favorable au Congrès international des sciences scientifiques et reconnaît son succès scientifique<sup>609</sup> à caractère spectaculaire auprès du grand public<sup>610</sup> incitant de la sorte des rééditions pour les volets de 1889 et 1900. En 1889, par exemple, une exposition anthropologique se produit dans la grande nef du Palais des Arts libéraux du Champ de Mars sous le nom d'« Exposition rétrospective du Travail et des Sciences anthropologiques ». À cette occasion s'associe l'approche historique des Musées de l'Histoire du Travail avec l'optique anatomiste des anthropologues parisiens. Leur discours est déterminant : comparer l'évolution technologique et physique des différentes races afin de les classer dans la hiérarchie des nations industrielles<sup>611</sup>.

C'est pourquoi, en 1889, des personnalités reconnues dans le monde des missions scientifiques sont invitées à participer dans les comités d'organisation qui prônent les théories expliquant que certaines races sont sorties de leur état primitif pour devenir modernes, tandis que d'autres sont restées sauvages. C'est le cas des voyageurs et collectionneurs Édouard André et Léon-Alexandre de Heuzey (1831-1922) qui assistent à cette exposition en tant que membres de la section « Anthropologie – Ethnographie ». Leur participation annonce ainsi l'orientation que le futur musée d'ethnographie prendra autour des années 1880 puisque ce sont les mêmes donateurs des collections du musée qui acceptent de participer auprès du cercle anthropologique.

---

<sup>608</sup> Fabre fait dons d'une *tzantza* en 1864, alors qu'Alcides Destruge le fait en 1867. Ces deux collectionneurs seront étudiés dans le chapitre 7 et le chapitre 6, respectivement, de cette étude.

<sup>609</sup> ANF : F/12/3254, Section de l'Art Ancien, Anthropologie, Rapport, p. 10.

<sup>610</sup> *Idem.*

<sup>611</sup> ANF : F/12/3768, DIRECTION GÉNÉRALE DE L'EXPLOITATION, *Exposition rétrospective du Travail et des Sciences anthropologiques*, Paris, Imprimerie Nationale, 1888, p. 5.



L'histoire et l'anthropologie, les grandes thématiques de l'Exposition rétrospective du Travail et des Sciences anthropologiques, sont alors déterminées par les savants occidentaux tandis que les locaux n'apportent pas à ce foisonnement scientifique, au contraire, ils sont absents physiquement et symboliquement. C'est le cas en 1889, quand la République de l'Équateur n'est que mentionnée par la presse officielle en raison de la donation qu'elle fait de sa collection d'anthropologie au Musée Broca<sup>612</sup> après la fin de l'Exposition universelle. Cependant, ce choix dévoile la participation officielle de l'Équateur dans l'exposition anthropologique et sa volonté résolue à contribuer avec le développement scientifique occidental représenté dans ce cas par les théories enseignées par le Laboratoire d'Anthropologie de l'École pratique des hautes études et l'École d'Anthropologie<sup>613</sup>. Soit, l'Équateur n'apparaît pas dans la scène scientifique comme un acteur mais seulement comme un partisan de la science coloniale.

Puis, dans le cadre de l'Exposition universelle de 1900, l'Équateur continue à collaborer avec les manifestations scientifiques et envoie le docteur Gaspar Marcano comme son délégué à l'Exposition d'Anthropologie et d'Ethnographie. La transcendance de sa participation reste tout autant anonyme mais prouve les efforts constants du pays américain pour s'emparer des discussions scientifiques de l'époque. La même année, l'Équateur assiste aussi à l'Exposition historique de l'Art ancien et à l'Exposition centennale qui sont des manifestations soulignant la valeur historique des collections étrangères<sup>614</sup>. Ces divers événements autour de la question de « l'autre » et ses productions matérielles attestent la diversité des formes conceptuelles qui surgissent à la fin du siècle autour des origines de l'être humain et ses pratiques historiques.

Toutefois, c'est l'Exposition universelle de 1878 l'évènement décisif pour l'ethnographie française puisque c'est le moment où l'État – à travers le Ministère de l'Instruction publique – déclare son statut scientifique du fait de son utilité nationale qui légitime le processus de colonisation et la hiérarchisation de la société. Ce faisant, le gouvernement lui garantit son soutien administratif au profit de la création d'un

---

<sup>612</sup> Institution fondée en 1872 par la Société d'Anthropologie de Paris en honneur du père de l'anthropologie française, Paul Broca. Ce musée se forme grâce aux collections scientifiques laissées par ce dernier et celles des institutions scientifiques qu'il avait créé afin de développer les études sur l'histoire naturelle de l'être humain.

<sup>613</sup> DIAS, Nélia, *op. cit.*, 1991, p. 106.

<sup>614</sup> La participation équatorienne dans ces deux expositions scientifiques de de 1900 est approfondie dans la troisième partie de cette étude.

musée spécialisé dans le domaine. Cette victoire catégorique de l'ethnographie est due en partie au docteur Hamy qui est le concepteur de la scénographie ethnographique. Enfin, c'est aussi une nouvelle étape épistémologique pour les objets amérindiens qui sont par conséquent définis non plus comme des curiosités des peuples étrangers mais comme des objets à valeur scientifique, des alibis garantissant le *statu quo* international et le succès de la conquête scientifique de la France.

#### 1. 1. 4. Après l'Exposition universelle de 1878

Formé à l'anthropologie physique par Armand de Quatrefages, Ernest-Théodore Hamy est baigné dans les théories raciales de l'époque. Comme le démontrent les travaux théoriques de Quatrefages, qui est un défenseur de la hiérarchisation de la société et de la supériorité de la race blanche : « tant qu'il existera des pôles et un équateur, des continents et des îles, des montagnes et des plaines, il subsistera des races distinguées par des caractères de tout nature, des races supérieures et des races inférieures au point de vue intellectuel et moral »<sup>615</sup>. Et même si Hamy s'intéresse davantage aux questionnements culturels de l'être humain, il reste lié aux cercles des anatomistes par le biais de la Société d'Anthropologie de Paris avec qui il participe dans différentes manifestations scientifiques, comme l'Exposition d'Anthropologie qui se déroule en 1889. Il est ainsi logique que la tonalité de ses scénographies soit influencée par cette interprétation scientifique du monde ; la même qu'il reprend pour montrer les peuples inconnus à l'Europe dans le futur musée ethnographique qui est censée être la suite des expositions provisoire et spéciale de 1878.

Dans son ouvrage historiographique sur *Les Origines du Musée d'Ethnographie*, paru en 1890, Hamy défend la légitimité de la disposition qu'il a choisi comme étant issue de la tradition scientifique française et il déclare dans sa préface adressée à Xavier Charmes<sup>616</sup> que « les institutions de l'ancienne monarchie [sont] devenues le point de départ des nôtres ». Son argument historique renforce donc la valeur scientifique de son projet muséal et son importance au sein du système

---

<sup>615</sup> Cité par FIRMIN Artéror, *De l'égalité des races humaines : anthropologie positive*, Paris, P. Pichon, 1885, p. 480. L'ouvrage en question est *L'espèce humaine*, publié en 1877, où de Quatrefages aborde la question du déterminisme biologique des races en fonction du milieu et de l'hérédité.

<sup>616</sup> En 1890, Xavier Charmes est le directeur du Secrétariat et de la Comptabilité au Ministère de l'Instruction publique, ainsi que représentant administratif et politique du projet du Musée du Trocadéro. Autrement dit, c'est un fonctionnaire ayant le pouvoir pour participer activement à la formation du Trocadéro.

public. Hamy célèbre aussi la gestion administrative de Charmes qui est à ses yeux la figure déterminante<sup>617</sup> de la création d'un musée ethnographique à Paris après une croisade scientifique de presque un siècle et des longues négociations. En effet, c'est Charmes qui réussit à affecter par le décret du 13 octobre 1879 le Palais du Trocadéro au futur musée ethnographique<sup>618</sup>.

Par ailleurs, Hamy établit comme genèse du Trocadéro l'Exposition d'universelle de 1878 où il fut possible de « tester l'intérêt d'une fondation ethnographique permanente »<sup>619</sup>. L'exposition de 1878 est donc la preuve ultime qui décide l'État à s'occuper du développement de l'ethnographie et de l'avenir de ses collections. Ce faisant, après toutes ces manifestations scientifiques et spectaculaires, il est temps de résoudre la question de la conservation des collections qui sont en train de se perdre comme le dénonce Charles Wiener :

La majeure partie de la très belle collection de tissus (séculaires) a disparu. La céramique est très diminuée et les principaux moulages, tels que la porte de Huanuco viejo (7 mètres de hauteur), les statues de Tiahuanaco (2 mètres de hauteur), la porte monolithe de Tiahuanaco (3 mètres de hauteur), les lions de Huanuco, etc. ... n'existent plus.<sup>620</sup>

Les monuments tant admirés par les visiteurs se perdent à jamais à cause de l'indolence du gouvernement qui ne prend pas conscience qu'il faut sauver les derniers témoignages du passé primitif de l'être humain. La logistique est un danger latent qui hante depuis de longues années les collections ethnographiques du Ministère de l'Instruction publique. Cela est donc le risque auquel sont confrontées de nombreuses collections emmagasinées à la rue Surcouf dans des conditions « 'déplorables'. Le manque d'espace, l'humidité et la pluie sont en train d'abîmer les collections et surtout les objets fragiles »<sup>621</sup>.

Le reste des collections trouve un refuge provisoire dans d'autres locaux institutionnels comme le Palais du Champ de Mars, le Muséum d'Histoire ou le Palais du Trocadéro. Mais, dans tous les cas, il est urgent de leur trouver une place où puisse se faire la reconnaissance symbolique de ces peuples anciens en voie de disparition.

---

<sup>617</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1890, p. 3 : « Grâce au bon vouloir des représentants du pays, grâce au concours d'un Ministre éclairé, grâce surtout à votre activité et à votre dévouement, mon cher Directeur, nos projets ont abouti et le modeste dépôt de 1795 est devenu en quelques années un établissement scientifique d'une véritable importance ».

<sup>618</sup> *Idem*, p. 65.

<sup>619</sup> DIAS, Nélia, « Vers l'archivage des objets : la naissance du Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *Musées et collections publiques de France*, n° 178, 1988, p. 26.

<sup>620</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Charles Wiener au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, Paris le 1 novembre 1879, p. 3-4.

<sup>621</sup> AMNHN : 2 AM 1 G1b, Lettre d'Armand Landrin adressée au MIP, [15 février 1879], p. 4.

En attendant un bâtiment convenable où exposer les collections ethnographiques, d'autres institutions s'emparent du problème et organisent des événements grâce auxquels est montré l'évolution matérielle de l'être humain comme la Galerie ethnographique du Musée d'Artillerie installée à l'Hôtel des Invalides par le colonel Lucien Leclerc (1816-1893). Ouverte aussi en 1878, cette exposition chronologique trace l'évolution de « l'histoire des armes depuis les époques primitives jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>622</sup> avec soixante-douze figures en plâtre peint qui exposent les parures militaires du monde entier<sup>623</sup>.

Dans cette galerie, l'Équateur est représenté par Indien « jivaro » (Figure n°29) qui :

porte une coiffure caractéristique en plumes rayonnantes, des colliers, des bracelets. Un pagne épais, orné de dessins, ainsi qu'un manteau en tapa, lui servent de vêtements. Ses armes se composent d'une lame ornée de plumes et d'une lourde massue dont un des bords est aminci en forme de tranchant. Remarquez l'objet qu'il porte à une longue mèche de sa coiffure. C'est une tête humaine, celle d'un chef de guerre, séchée au four et réduite ainsi au huitième de sa grosseur normale.<sup>624</sup>

Ce dispositif scénographique incarne alors l'image du guerrier sauvage de l'Amazonie toujours en symbiose avec son environnement, et capable de se camoufler avec la nature grâce à l'utilisation des matériaux organiques et animaliers comme à l'époque primitive. Il est aussi le sorcier shamanique capable de déformer les corps de ses ennemis pour les convertir en *tzantzas*, en objets de collection. Sachant que l'organisateur de cette exposition est un fonctionnaire du Ministère de la Guerre, il faut en conclure que le cercle scientifique parisien est restreint, ce qui garantit la diffusion des préétablis développés par le cercle des anthropologues de Paris<sup>625</sup>.

---

<sup>622</sup> DIAS, Nélia, *op. cit.*, 1991, p. 107.

<sup>623</sup> DUHOUSSET, Colonel, « Galerie ethnographique du musée d'artillerie », *L'Illustration*, n°LXXI, janvier-juin 1878, p. 187.

<sup>624</sup> DUHOUSSET, Colonel, « Galerie ethnographique du musée d'artillerie. Deuxième article », *L'Illustration*, N°1830, 23 Mars 1878, p. 219.

<sup>625</sup> Hamy qui est un membre actif de la Société d'Anthropologie de Paris et scientifique du Muséum où il occupe différents postes de la chaire d'anthropologie comme assistant, aide-naturaliste et enfin titulaire (1892-1908).



**Figure n°29** : Illustration des trois mannequins représentant des guerriers (un Brésilien, un Néo-Zélandais et un « Jivaro ») de la Galerie ethnographique du Musée d'Artillerie, 1878. Bibliothèque du Musée des Arts décoratifs, Paris<sup>626</sup>. Photographie de l'auteur.

En résumé, le succès de l'Exposition spéciale du Ministère de l'Instruction publique confirme la nécessité de créer rapidement un musée destiné à la sorte. Le ministre Agénor Bardoux (1829-1897) félicite effectivement Oscar de Watteville pour la réussite de la section consacrée aux missions scientifiques, et le 18 octobre 1878 un arrêté ministériel établit une commission destinée à programmer la création de cette institution scientifique<sup>627</sup>. Le successeur de Bardoux, Jules Ferry, poursuit le projet ethnographique et demande des pièces « des galeries historiques du Trocadéro, et

<sup>626</sup> *L'Illustration*, n°LXXI, janvier-juin 1878, p. 220.

<sup>627</sup> ANF : F/12/3532, Arrêté du ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-arts instituant une commission chargée d'étudier la création définitive du Muséum ethnographique, *Journal Officiel de la République Française*, n°291, 25 octobre 1878, p. 9946. Cette commission se compose de : Bardoux comme président ; Milne-Edwards, et Carnot comme vice-présidents ; Angrand, Brisson, Charmes, Charton, Ferry, Germer Baillière, Grévy, Martin, Maunois, Périn, Scheurer-Kestner, Servaux, Thulié, Viollet-le-Duc, et de Watteville comme membres ; et enfin, Hamy, Landrin, et Wiener comme secrétaires. Plusieurs d'entre eux sont des américanistes comme Angrand, Landrin, et Watteville et Wiener ; d'autres sont impliqués dans différentes sociabilités intellectuelles dont le sénateur et éditeur des récits de voyage Édouard Charton, ou Maunois qui est le secrétaire de la Société de Géographie. Enfin, plusieurs ont participé au projet du musée ethnographique depuis des longues années, comme Bardoux, Charmes, ou Landrin. Dans tous les cas, il faut constater que c'est un cercle restreint et connecté puisque ce sont les mêmes noms qui décident de l'avenir des collections ethnographiques.

pouvant être utilisées pour un Museum Ethnographique »<sup>628</sup>. Cependant, Ferry supprime la Division des Sciences et Lettres afin de minimiser le pouvoir du baron de Watteville, figure principale et tête du développement scientifique du Ministère, qui est contraint à démissionner. Watteville reste toutefois attentif au devenir du projet et dénonce l'inactivité du Ministère qui n'ouvre les portes du futur musée ethnographique que quatre ans plus tard, en avril 1882<sup>629</sup>.

## **1. 2. Le Musée d'ethnographie du Trocadéro : entre tradition dépayssante et politique coloniale**

Le nouveau ministre de l'Instruction publique, Jules Ferry, est partisan de la colonisation française<sup>630</sup> et il est conscient qu'une institution scientifique pourrait dévoiler les bénéfices de cette politique. Ainsi, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro devient un élément clé de ce renouveau colonial qui lui assure corolairement sa création définitive et l'appui gouvernemental. Le nouveau musée doit ainsi rendre visible les victoires de la conquête scientifique et politique de la France dans le monde entier en exposant des collections qui sont des témoignages symboliques du bienfondé de cette entreprise. La raison coloniale reste implicite au projet du MET ; elle est l'élément concluant qui après presque un siècle de tentatives infructueuses décide les autorités de l'importance de classer la culture matérielle des diverses nations dans une seule institution muséale<sup>631</sup>.

Le ministre Ferry trouve en Ernest-Théodor Hamy la personne capable de gérer cette situation à double tranchant qui nécessite une organisation méthodique et qui doit assurer le développement de la science ethnographique comme discours légitime de la colonisation française. Hamy et Armand Landrin (1844-1912)<sup>632</sup>

---

<sup>628</sup> ANF : F/12/3532, Lettre de Pierre Tirard à Jean-Baptiste Krantz, Paris le 16 avril 1879, p. 1.

<sup>629</sup> WATTEVILLE, Oscar de, *Rapport administratif sur l'exposition spéciale du Ministère de l'Instruction publique à l'Exposition universelle de 1878*, Paris, impr. de Noizette, 1886, p. 27.

<sup>630</sup> Comme le démontre Nélia Dias dans son étude historique sur le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, les intermittences admiratives causées par les bouleversements politiques du XIX<sup>e</sup> siècle nuisent à la politique coloniale française et expliquent la création tardive du Ministère des Colonies en 1894, ainsi que l'institutionnalisation d'une chaire d'anthropologie à l'Université. Or, il faut noter que la France est le deuxième empire colonial depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>631</sup> Les différents projets et polémiques concernant la création d'un musée ethnographique à Paris ont été analysés au chapitre 1.

<sup>632</sup> Armand Landrin est aide-naturaliste au Muséum d'Histoire nationale dans la chaire de géologie quand il participe à l'organisation de l'Exposition provisoire des Missions scientifiques du Muséum ethnographique et à l'Exposition spéciale du Ministère de l'instruction en 1878. Membre des sociétés

avaient déjà leurs capacités à matérialiser l'esprit de l'époque à l'égard de « l'autre » et à attirer le consentement du grand public qui, comme le définit Aloïs Riegl, sont des masses « qui ne peuvent jamais être convaincues et conquises par des arguments logiques, mais seulement en faisant appel au sentiment et à ses besoins »<sup>633</sup>, et donc réceptrices du discours exotique. De là, en 1880, ils sont nommés conservateurs du Musée du Trocadéro afin de poursuivre leur entreprise scénographique dans cette nouvelle institution nationale.

### 1. 2. 1. Le docteur Hamy, conservateur et muséographe



**Figure n°30** : Alfred Molteni, « Salle d'Amérique », tirage sur papier baryté, 1880-1889. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

Pour le nouveau musée, Hamy conçoit une muséographie comparative où les collections sont installées par ordre géographique (Figure n°30). Pourtant, dans son étude historique, publiée dix ans après l'ouverture du Musée, le docteur Hamy déclare avoir établi un ordre méthodique en continuité avec les travaux d'Edme Jomard. Il est clair, cependant, que le choix de la division géographique appliqué par Hamy revient

---

savantes, comme la Société d'Anthropologie de Paris et de Géographie, il exerce une gestion administrative importante au sein du musée du Trocadéro comme sa politique d'enrichissement des collections (transferts, dons et acquisitions).

<sup>633</sup> RIEGL, Aloïs, *op. cit.*, p. 53.

plutôt de son expérience scénographique au sein de la Galerie anthropologique du Muséum d'Histoire naturelle quand en 1872 il est chargé de classer les collections anthropologiques<sup>634</sup>.

De ce fait, la présentation qu'il réalise n'échappe pas, comme le signale Nélia Dias, aux préconceptions et imprécisions sur les peuples étrangers à l'Occident. Dias démontre effectivement dans une étude sur la classification des collections anthropologiques qu'Hamy conçoit, à travers des « critères vagues et peu explicites » ou des « désignations employées [...] extrêmement imprécises »<sup>635</sup>, la mise en exposition de la culture matérielle de l'autre. Son apport scénographique reste néanmoins un travail pionnier dans la scène muséale parisienne et son maître Armand de Quatrefages l'encourage à se perfectionner dans les pays nordiques où il part en mission en 1874 pour étudier les grandes institutions ethnographiques de l'époque<sup>636</sup>. Grâce à ces expériences muséographiques, le Ministère de l'Instruction publique lui confie l'organisation de ses expositions et par la suite, il intègre les commissions de création du MET.

De profil discret, Hamy parvient à contourner la polémique sur la différenciation faite aux objets ethnographiques des œuvres d'art et à se concentrer sur la « valeur documentaire » que Jomard prônait pour démontrer l'importance des objets ethnographiques<sup>637</sup>. Il s'intéresse donc à la capacité de ce type d'objets pour transmettre un « enseignement » scientifique sur les peuples « redécouverts » par la France et pour ce faire, il pense une muséographie qui regroupe les collections d'après des critères fonctionnels (ordre méthodique) délimitées par leur aire d'appartenance (ordre géographique)<sup>638</sup>.

Hamy reprend ainsi la juxtaposition des collections ethnographiques, disposition établie par Barthélemy de Courçay, le maître de Jomard, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans son Muséum des Antiques, Courçay place des « panoplies appendues » et des « armes 'offensives et défensives' [...] suspendues 'dans les embrasures des fenêtres' »<sup>639</sup>, tandis qu'au Trocadéro dix groupes de classement ou séries d'objets<sup>640</sup>

---

<sup>634</sup> DIAS, Nélia, *op. cit.*, 1989, p. 215.

<sup>635</sup> *Idem.*

<sup>636</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1890, p. 54.

<sup>637</sup> DIAS, Nélia, « Le Musée du Quai Branly : Une généalogie », *Le Débat*, n°147, mai 2007, p. 70. Consulté en 15 juin 2014 : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2007-5-page-65.htm>.

<sup>638</sup> Hamy respecte les dispositions de l'arrêté du 3 novembre 1877 qui établissaient déjà l'ordre géographique pour le futur Muséum ethnographique.

<sup>639</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, p. 13.



se côtoient afin d'exposer « [d]eux cent mannequins [...] d'après des moulages sur nature, pour présenter les modes de vie des différents peuples »<sup>641</sup>. Ces dispositifs sont exécutés par Jules Hébert, sculpteur modelleur du MET, qui doit fabriquer des sculptures, reproductions et restaurations afin de créer une ambiance dépaysante qui résume les présupposés scientifiques de l'époque, tout en légitimant la colonisation politique en accord avec la conception du progrès de la modernité.

### 1. 2. 2. Hamy et l'américanisme

Le discours muséographique du docteur Hamy gagne en légitimité scientifique également grâce à ses travaux sur les peuples américains puisqu'il devient en 1895 un des fondateurs de la Société des Américaniste de Paris. Ses études ethnographiques concernant l'Amérique précolombienne<sup>642</sup>, et en particulier le Mexique, le rendent « le maître de l'américanisme en France » et garantissent l'enrichissement des collections amérindiennes du MET comme l'atteste Paul Rivet : « Nos collections du Nouveau-Monde ont bénéficié de cette passion, et elles sont actuellement en état de subir la comparaison avec les plus riches du monde »<sup>643</sup>. Hamy étudie les collections du MET et s'en sert pour défendre ses théories sur le peuplement de l'Amérique du Sud faite selon lui par les populations centroaméricaines comme lorsqu'il affirme que « les haches en pierre que porte suspendue à son cou la tête en terre cuite surmontant le tombeau de Très Molinos (Equateur) sont du plus pur type caraïbe »<sup>644</sup> (Figure n°31). Hamy systématise donc les croisements culturels à travers les comparaisons qu'il crée d'après les cultures matérielles conservées au MET.

---

<sup>640</sup> Comme l'explique Nélia Dias, la méthode systématique d'Hamy classe les besoins naturels de l'être humain de manière chronologique afin de montrer le stade de développement de toutes les sociétés au cours du temps. Ainsi, les dix groupes présentés dans le MET sont : anthropologie ; objets offensifs et défensifs ; alimentation ; habitation et vie familiale ; cultes et superstitions ; sciences ; arts ; matériel industriel et commercial ; vie sociale ; bibliographie et iconographie.

<sup>641</sup> DUPAIGNE, Bernard, *op. cit.*, 2017, p. 51.

<sup>642</sup> CAPITAN, Louis, « Le professeur E.T. Hamy : Préhistorien et américaniste », *Journal de la Société des Américanistes*, t. V, 1908, p. 147. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1908\\_num\\_5\\_1\\_3718](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1908_num_5_1_3718). D'après la note nécrologique : « Dès 1878, en effet, il faisait cinq conférences sur les collections américaines de l'Exposition provisoire des Missions scientifiques au Palais de l'Industrie, et de 1880 à 1882, organisait les splendides collections américaines du Musée d'ethnographie du Trocadéro dont il avait été nommé conservateur. Dans son cours du Muséum, il consacra deux années entières à l'étude des races américaines. Ses mémoires sur des questions américaines sont extrêmement nombreux ».

<sup>643</sup> RIVET, Paul, « Inauguration du buste du Professeur Hamy au Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *Journal de la Société des Américanistes*, t. VII, 1910, p. 326. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1910\\_num\\_7\\_1\\_3586\\_t1\\_0323\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1910_num_7_1_3586_t1_0323_0000_2).

<sup>644</sup> CAPITAN, Louis, *op. cit.*, 1908, p. 148. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1908\\_num\\_5\\_1\\_3718](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1908_num_5_1_3718).



**Figure n°31** : Illustration du « Tombeau de Los Tres Molinos, près de Guano - Équateur (Musée d'Ethnographie du Trocadéro) », 1884. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>645</sup>.

Bien qu'Hamy plaide en faveur de l'ordre méthodique « pour offrir aux recherches un plus haut degré d'utilité »<sup>646</sup>, l'ordre géographique prend le dessus dans les salles du MET en raison de la volonté didactique de reconstituer le « lieu d'origine [de l'objet], voire du milieu naturel et culturel qui l'a fait naître »<sup>647</sup>. Cette recreation du contexte environnemental des collections entretient une ambiance exotique éloignée de la réalité scientifique mais déjà plus familière pour le public de la capitale. De surcroît, l'effet cumulatif dissout les caractéristiques et les singularités des cultures exposées et produit l'effet contraire qui visait à les caractériser scientifiquement. Les peuples exposés sont donc regroupés dans des catégories préétablies par les expositions du XIX<sup>e</sup> siècle ; ils subissent donc la hiérarchie raciale de manière aléatoire.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le MET alimente les présupposés raciaux et coloniaux de l'époque comme à l'Exposition universelle de 1889 où il « organise des reconstitutions de scènes de la vie de tous les jours de différents peuples de la Terre. Des maisons traditionnelles sont édifiées, habitées de personnes venues de différents

---

<sup>645</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *Decades americanae. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines*, Paris, E. Leroux, t. I, 1884, pl. I.

<sup>646</sup> *Op. cit.*, 1890, p. 133.

<sup>647</sup> DIAS, Nélia, *op. cit.*, 2007, p. 75.

pays d’Afrique et d’Asie, qui mènent leurs activités devant le public »<sup>648</sup>. Cette récréation des spectacles humains réalisée par le MET place définitivement son discours ethnographique dans la logique de la supériorité raciale défendu par l’anthropologie physique et la colonisation. Or, après 1889, le MET est fermé à nouveau pour des travaux d’aménagement et de classement des nouvelles collections qu’il reçoit après le concours international. Cette situation se poursuit jusqu’en janvier 1901, moment où les problèmes – notamment le manque de place et un budget restreint<sup>649</sup> – nuisent à son organisation et à sa vocation de sauvetage des cultures étrangères puisqu’il n’arrive plus à conserver ses 45 000 pièces.

Le fonctionnement de l’institution est en effet entièrement affecté et les services basiques ne fonctionnent pas comme l’éclairage ni le chauffage<sup>650</sup>. Ces conditions difficiles répercutent directement sur les collections comme l’indique René Verneau, à l’époque conservateur du MET :

Cet accroissement [donations de l’Exposition universelle de 1900] avait eu pour conséquence l’entassement des objets dans des panoplies fixées aux murs ou dans des vitrines d’une facture des plus primitives, les locaux étant réduits pour qu’il fût possible de les exposer convenablement et de les classer avec méthode.<sup>651</sup>

La cacophonie produite par le nombre grandissant de pièces conservées et la disposition d’entassement des collections contribuent à désorganiser progressivement les collections du MET en absence de taxonomie raisonnée. La muséographie perd ainsi sa capacité dialectique et entraîne l’incompréhension des objets et la perte de leur valeur diplomatique. Le désintéressement du gouvernement se fait remarquer d’autant plus après la Grande Guerre où tous les efforts sont consacrés à reconstruire le pays. Ainsi, le manque de financement touche la mise en scène et la conservation des objets qui se trouvent déprotégés sans le personnel nécessaire pour garder les salles d’exposition, et moins encore pour les enrichir<sup>652</sup>.

---

<sup>648</sup> DUPAIGNE, Bernard, *op. cit.*, 2017, p. 59.

<sup>649</sup> AMNHN : MH ETH EUR 64, VERNEAU, René, « Le Musée d’ethnographique du Trocadéro », Paris, Masson et Cie, Éditeurs, [1919], p. 10.

<sup>650</sup> *Idem*, VALOIS, H.-V., « Le Musée de l’Homme », in *Médecine de France*, n°71, Paris, 1956, p. 24.

<sup>651</sup> *Idem*, VERNEAU, René, *op. cit.*, p. 10.

<sup>652</sup> En 1907, le MET perçoit 3 580 francs de l’État dont 200 sont destinés à l’achat des collections et étiquettes. De 1909 à 1911, sous la direction de René Verneau, le budget du musée est de 4 530 francs et 500 francs sont destinés à l’achat de collections et étiquettes, c’est-à-dire 300 euros de plus que sous la direction d’Hamy. C’est la situation financière générale du musée pendant la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle ; puis, il y a une augmentation du budget qui passe de 1912 à 1914 à 6 730 francs. Or, après la guerre, il y a une nouvelle baisse du budget et le musée reçoit 4 000 francs en 1919.

Pour ces raisons, beaucoup de vols se produisent dans le Musée, causant la diminution des collections et la disparition des pièces uniques. Par exemple, en novembre 1895, un « petit tableau religieux » de la collection équatorienne de Gabriel de Gunzburg est dérobé de la Galerie américaine<sup>653</sup>. À cet incident s'en ajoutent deux autres le même mois démontrant ainsi l'impuissance du service de surveillance pour contrôler toutes les salles du MET. Les missions inhérentes du MET – collecter, exposer et conserver – ne sont donc plus atteintes ; loin de là, le Musée a de sérieuses difficultés à sauvegarder ses collections et à orienter sa politique scientifique. Ainsi, beaucoup d'objets ramenés au début du XX<sup>e</sup> siècle par les voyageurs du Muséum, comme la collection équatorienne du docteur Paul Rivet « attendent de la place et des vitrines »<sup>654</sup> pour pouvoir être exposées correctement.

Pour conclure, bien que le Musée d'Ethnographie du Trocadéro est une victoire pour l'ethnographie et l'achèvement des longues années de travail scientifique et des pressions institutionnelles, son ouverture est le résultat d'une conjoncture politique bénéficiant à la science mais aussi à la colonisation. Cette posture conditionne donc son avenir et son orientation épistémologique. Les collections équatoriennes subissent le même sort et après une discrète entrée à la scène scientifique parisienne, où elles sont définies comme des curiosités à valeur scientifique, il leur faudra attendre l'arrivée de Paul Rivet pour être redéfinies par l'approche ethnologique.

## ***2. Spécimens de collecte et pièces de collection***

Les différentes pratiques d'exhibition formées autour de la discipline ethnographique depuis 1878 attirent le grand public, ainsi qu'une visibilité médiatique et scientifique sur la culture matérielle équatorienne. Cette diffusion massive légitime les missions scientifiques et ses résultats, exhortant la formation de nouvelles collections, ainsi que la poursuite de l'entreprise scientifique française dans le monde entier. La Conférence générale de l'Association géodésique internationale qui a lieu à

---

<sup>653</sup> ANF : F/17/3846/1, Lettre d'Ernest Hamy au directeur, Paris le 18 novembre 1895, p. 1-2.

<sup>654</sup> AMNHN : MH ETH EUR 64, VERNEAU, René, *op. cit.*, p. 5.

Stuttgart en 1898 est, par exemple, une nouvelle contingence favorable à la colonisation française et à la formation des collections équatoriennes à Paris.

Pour des raisons historiques, la France est désignée comme responsable pour vérifier les mesures de « l'arc du Pérou » réalisées par la Première Mission géodésique au XVIII<sup>e</sup> siècle en Équateur<sup>655</sup>. Cette concession a aussi des desseins patriotiques puisque c'est une opportunité pour la France de regagner sa place dans la région face à la domination continentale des États-Unis, et de dynamiser son expertise géodésique à l'égard de la montée en puissance du progrès cartographique du plus grand Empire colonial de l'époque qui est le Royaume-Uni. Il est ainsi décidé que le Service géographique de l'Armée et l'Académie des Sciences se chargeraient d'une première mission de reconnaissance du terrain équatorien en 1899.

## **2. 1. Paul Rivet au « pays des nuages »**

L'opération scientifique d'une mission géodésique est, comme le proclame Martina Schiavon, « une sorte de 'conquête sans armes' d'un territoire, une forme d'appropriation de celui-ci, sous son aspect physique, commercial et culturel »<sup>656</sup>. Pour Schiavon, l'objectif de cette nouvelle mission est de développer la présence culturelle française dans la démocratie équatorienne de manière pacifique afin d'entretenir des liens commerciaux et politiques. Dans le cadre international, c'est aussi une opportunité de revendiquer son expertise nationale : la géodésique.

### **2. 1. 1. La Deuxième Mission géodésique (1899-1906)**

Après les rapports validés de l'expédition de reconnaissance qui dura six mois, la Deuxième Mission géodésique se poursuit avec le départ le 6 décembre 1900 des commandants de la mission, les capitaines Maurain et Lacombe. Quelques mois plus tard, le 26 avril 1901, le reste de l'équipe conformée par dix-sept officiers les rejoignent. Dans ce groupe de militaires se trouve Paul Rivet (1876-1958), médecin diplômé en 1897 et membre de la mission depuis le 22 décembre 1900. Nommé par le

---

<sup>655</sup> AHMRE : E.19.4, Extrait de la lettre adressée par S. E. M<sup>r</sup> le Ministre de l'Instruction Publique à S. E. M<sup>r</sup> Delcassé, Paris le 19 janvier 1899, p. 2.

<sup>656</sup> SCHIAVON, Martina, « Les officiers géodésiens du Service géographique de l'armée et la mesure de l'arc de méridien de Quito (1901-1906) », *Histoire & mesure*, vol. XXI, n°2, 2006, p. 55-94, § 9. Consulté en ligne le 08 novembre 2016 : <http://histoiremesure.revues.org/1746>.

Service géographique de l'Armée pour partir en Équateur, Rivet (Figure n°32) a pour mission de réaliser des études d'histoire naturelle pour le Muséum et d'assurer le service médical de la mission, bien qu'il prête aussi ses services aux malades du pays.



**Figure n°32 :** Anonyme, portrait de Paul Rivet, épreuve à l'albumine, *ca.* 1901-1906. Fonds du Dr. Miguel Díaz Cueva. Collection numérique de l'Institut national du Patrimoine culturel, Quito.

Arrivés le 1<sup>er</sup> juin 1901 à Guayaquil, la mission prend la route de Babahoyo pour atteindre la *sierra* ; ils séjournent deux mois à Riobamba où ils installent leur base centrale et commencent leurs travaux scientifiques en construisant des piques et un des trois grands signaux pour réaliser leurs observations et triangulations géodésiques. Rivet participe à ces travaux, ce qui lui permet de parcourir presque l'ensemble du territoire équatorien et d'assurer sa mission naturaliste ; notamment, il développe de nombreuses études sur la population équatorienne et son passé ancestral. Après cette première étape au centre du pays, Rivet part vers le nord où il visite les villes de la cordillère (Ambato, Latacunga, Machachi, Quito et Ibarra), et s'installe à la frontière septentrionale dans la région de San Gabriel (actuellement Tulcán).

Pendant, que ses collègues géodésiens édifient le deuxième signal et recueillent une collection stratigraphique « utile pour l'étude de la variation de la verticale et celle des anomalies de la pesanteur » qui permet aussi d'analyser les

richesses extractives du pays<sup>657</sup>, Rivet collecte les échantillons demandés par le Muséum. Effectivement, il doit répondre aux demandes de cette institution qui, à travers le Ministère de l'Instruction publique, finance sa participation au sein de la mission comme l'attestent ses listes d'indemnités annuelles. Par exemple, l'année de son arrivée, Rivet reçoit 500 francs<sup>658</sup> pour la collection d'oiseaux-mouches qu'il collecte à Quito<sup>659</sup> ; il perçoit la même allocation jusqu'à la fin de sa mission, moment où il obtient en plus 1 000 francs pour l'aider à rapatrier la totalité de ses collectes<sup>660</sup>. Même si Rivet a dû financer largement ses recherches et travaux en Équateur, comme le démontre sa biographe Christine Laurière<sup>661</sup>, il faut aussi noter qu'il obtient un financement gouvernemental non négligeable du Ministère de l'Agriculture<sup>662</sup> et évidemment du Ministère de la Guerre. De cette manière, Rivet s'inscrit dans la tradition des voyageurs naturalistes français et ses collectes deviennent des collections appartenant à l'État.

Un herbier et une collection d'entomologie qu'il recueille dans la région du Mirador (province du Carchi)<sup>663</sup> prouvent qu'il suit les recommandations de ses supérieurs et réalise des envois fréquents au Muséum, captant l'attention du docteur Hamy qui l'encourage et défend ses procédures ethnographiques<sup>664</sup>. Avec le parrainage de ce dernier et ses orientations scientifiques, Rivet peut poursuivre ses observations naturalistes et anatomistes – apprises au sein des laboratoires du Muséum quelques mois avant son départ – pour s'orienter vers une autre espèce du règne naturel : l'être humain.

## 2. 1. 2. Études ethnographiques et collections archéologiques

Comme l'indique le capitaine Maurain, Rivet poursuit ses collectes naturalistes et ses recherches minéralogiques, géologiques et botaniques en parallèle à

---

<sup>657</sup> SCHIAVON, Martina, *op. cit.*, § 62.

<sup>658</sup> ANF : AJ/15/566, Lettre du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts au directeur du Muséum d'Histoire naturelle, Paris le 23 avril 1901, p. 1.

<sup>659</sup> AMNHN : AM 632, Liste des voyageurs-naturalistes et de leurs travaux, 1898-1901.

<sup>660</sup> ANF : AJ/15/566, Arrêté n°4,112 du Ministère de l'Instruction publique des Beaux-arts et des cultes, p. 1.

<sup>661</sup> LAURIÈRE, Christine, « Retour à Paris », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2008, § 2. Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2389>.

<sup>662</sup> LAURIÈRE, Christine, « Le cadre : la mission géodésique en Equateur », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2008, § 6. Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2383>.

<sup>663</sup> ANF : AJ/15/566, Liste des pièces présentées à la Réunion des Naturalistes du 31 mars 1903, p. 1.

<sup>664</sup> LAURIÈRE, Christine, « Retour à Paris », *op. cit.*, § 3.

ses études sur les « races indiennes »<sup>665</sup>. Toutefois, celles-ci deviennent sa principale inquiétude scientifique et il adhère à la perspective diffusionniste concernant les origines des peuples amérindiens et la manière dont le continent sud-américain a été peuplé. Afin de comprendre la hiérarchie des sociétés humaines en fonction de leurs origines, Rivet effectue pendant son séjour plus de 300 mesures anthropométriques à des indigènes et il se met aussi à pratiquer l'archéologie.

Commencées dès son arrivée à Riobamba, Rivet réalise effectivement des mensurations anthropométriques aux indigènes<sup>666</sup>. Il étudie ainsi les indigènes du nord et les « Indiens orientaux » – dont la nationalité des Shuars connus aussi comme les « Indiens du Napo » ou les « Jivaros » – qu'il croise plus tard à Quito lorsqu'elles sont de passage pour des affaires commerciales<sup>667</sup>. Puis, il organise un voyage en août 1903 à Santo Domingo afin de rencontrer « les tribus des *colorados* »<sup>668</sup> et contacter aussi les Cayapas dont il met en valeur leur « grande pureté ethnique »<sup>669</sup>, chimère des études raciales de l'époque. Il est également question d'une excursion dans l'Orient équatorien pour contacter les chefs des Shuars, comme l'indique l'historienne Raquel Rodas, mais celle-ci n'aboutit pas à cause de ses nombreuses responsabilités scientifiques qui attachent Rivet à la *sierra*. Le manque de temps l'empêche d'amener ses recherches ethnographiques dans l'Amazonie et après avoir installé le troisième signal au sud de la ligne méridienne, près de Paita (Pérou), la mission passe quelques semaines à Cuenca, où Rivet fait connaissance de Mercedes Andrade (1877-1973)<sup>670</sup>, et ensemble ils quittent l'Équateur en juillet 1906.

Toutefois, Rivet dispose d'un cadre scientifique plutôt adéquat pour réaliser des explorations dans presque quatre-vingts sites archéologiques – dont les plus

---

<sup>665</sup> MAURAIN, E., « Misión Geodésica », [*Informe del Ministerio de Instrucción Pública*], 1903, p. 295.

<sup>666</sup> LAURIÈRE, Christine, « Le cadre : la mission géodésique en Equateur », *op. cit.*, § 10.

<sup>667</sup> RIVET, Paul, « Cinq ans d'études anthropologiques dans la République de l'Equateur (1901-1906). Résumé préliminaire », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 3, n°2, 1906, p. 235. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1906\\_num\\_3\\_2\\_3464](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1906_num_3_2_3464).

<sup>668</sup> LAURIÈRE, Christine, « Les recherches anthropologiques de Paul Rivet », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, *Publications scientifiques du Muséum*, 2008, § 13. Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2386>.

<sup>669</sup> RIVET, Paul, *op. cit.*, 1906, p. 235.

<sup>670</sup> Membre de l'élite économique de la région méridionale, Mercedes Andrade quitte sa position sociale et sa famille – aussi bien qu'une vie tourmentée par les violences familiales – pour devenir la compagne du docteur Rivet avec qui elle se marie en 1922.



mentionnés dans ses travaux sont Tucanquer, El Angel et Huaca au nord du pays – dans la région montagneuse des Andes<sup>671</sup> où il indique que :

par une série de fouilles méthodiques, j'ai pu me procurer une quantité considérable de crânes et squelettes d'aborigènes, toujours accompagnés de poteries, armes, bijoux, ustensiles variés, etc. que les parents du mort plaçaient à ses côtés dans la tombe, par suite de la croyance générale des peuplades primitives à une autre-vie.<sup>672</sup>

Cette citation laisse entrevoir les corrélations que Rivet fait à partir des cultures matérielles entre l'archéologie, l'anthropologie et l'ethnographie afin de comprendre les pratiques sociales des peuples anciens et actuels. Ainsi, après son passage en France de février à mai 1904, il rentre en Équateur décidé à poursuivre son travail systématique orienté vers l'ethnographie et à former des collections amérindiennes lui permettant d'étudier les sociétés indigènes contemporaines plutôt que de poursuivre des études sur le passé<sup>673</sup>: « A côté de ces recherches dans le passé, je me suis occupé de l'étude des Indiens actuels de la Sierra, étude dont j'ai déjà indiqué l'intérêt, et, dans ce but, j'ai recueilli sur eux les renseignements ethnographiques les plus circonstanciés »<sup>674</sup>. Sa prise de position dénote une certaine influence de ses collègues ethnographes et annonce son avenir d'ethnologue.

En outre, même si Rivet se consacre à l'étude de l'ethnographie, il poursuit ses échanges fructueux avec les élites locales qui réfléchissent à la question de la mémoire nationale et qui grâce à la formation de leurs collections aboutissent à des résultats sur les origines historiques et culturelles du passé nationale. Rivet a besoin de ce réseau d'intellectuels et d'antiquaires qui l'aident à obtenir des renseignements précis et des preuves matérielles sur les migrations et les influences culturelles des anciennes civilisations de l'Équateur.

## **2. 2. Paul Rivet et les savants locaux**

Ce faisant, Paul Rivet revient en France avec « des centaines de mesures anthropométriques et des dizaines de boîtes contenant des ossements des indigènes ;

---

<sup>671</sup> LAURIÈRE, Christine, « Les recherches anthropologiques de Paul Rivet », *op. cit.*, § 26.

<sup>672</sup> RIVET, Paul, *op. cit.*, 1906, p. 233.

<sup>673</sup> LAURIÈRE, Christine, « Paul Rivet : hombre político y fundador del Museo del Hombre », *Revista Colombiana de Antropología*, vol. 44, n°2, juillet-décembre 2008, p. 485. Consulté en ligne le 11 mai 2015 : <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=105012451008>.

<sup>674</sup> RIVET, Paul, *op. cit.*, 1906, p. 234.

une collection d'au moins quinze cents pièces archéologiques ; un nombre inestimable d'artefacts, données ethnographiques ; et [quinze] vocabulaires de diverses langues autochtones »<sup>675</sup> . Pour constituer ces séries d'anthropologie, archéologie, ethnographie, et linguistique, Rivet s'est entouré de connaisseurs locaux capables et disposés à l'aider dans ses collectes et ses études. Eux-mêmes collectionneurs, ils l'assistent et l'introduisent aux sciences locales et aux pratiques du collectionnisme amérindien.

Comme dans le cas des voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, Rivet rencontre dès son arrivée la colonie française qui l'oriente dans sa mission scientifique comme le démontre sa correspondance avec les missionnaires lazaristes. Joseph Le Gouhir, Joseph Levesque, Joseph Dupont (qui lui traduit des phrases en « jivaro »<sup>676</sup> pour ses recherches en linguistique) et le père Georges Kaiser (qui lui facilite la communication avec les indigènes, réalise les envois au Muséum et administre ses fouilles et ses collections) sont les noms les plus récurrents dans sa correspondance et aussi dans ses travaux<sup>677</sup>. Pour les mêmes raisons, Rivet est mis en contact avec les collectionneurs français qui habitent en Équateur, notamment des commerçants qui lui fournissent des renseignements sur le pays et la méthodologie des fouilles archéologiques (acteurs, techniques et classement d'objets) comme le prouvent les observations de son compatriote Marius Maulme :

l'individu en question ne s'intéresse qu'à la pierre, il n'a donc pas fait de fouilles au dessous, vous me direz ce que vous en pensez et si vous croyez qu'en fouillant plus bas, vous pensez que l'on peut trouver d'autres objets intéressants – il me dit aussi avoir trouvé quelques ossements (pas de crâne) en mauvais état<sup>678</sup>

Cette citation montre que les ossements sont des pièces essentielles pour étudier les origines humaines et ses collaborateurs, les frères Maulme, font des efforts pour lui aider à constituer des collections anthropologiques. La confiance qu'il éprouve envers eux en les sollicitant de renseignements et des vérifications concernant les antiquaires et les *huaqueros* – dont il a sûrement l'intention de faire des marchés – prouve aussi son inexpérience. Ceci se reproduit au sujet d'un autre antiquaire de la région côtière dont Marius lui répond : « Ne croyez pas cependant que je ne me suis

---

<sup>675</sup> LAURIÈRE, Christine, « Paul Rivet : hombre político y fundador del Museo del Hombre », *op. cit.*, p. 486.

<sup>676</sup> AMNHN : 2 AP1 C DUP, Lettre de Joseph Dupont à Paul Rivet, Riobamba le 9 avril 1902, p. 2.

<sup>677</sup> LAURIÈRE, Christine, « Les recherches anthropologiques de Paul Rivet », *op. cit.*, § 73.

<sup>678</sup> AMNHN : 2 AP1 C MAUL, Lettre de Marius Maulme à Paul Rivet, Guayaquil le 27 août 1904, p. 3.

pas occupé de ce que vous me demandez au sujet des objets que vous avez vu chez M<sup>r</sup> Rivadeneyra »<sup>679</sup>.

Plus tard, Rivet citera les contributions de Luis et Marius dans son *Ethnographie ancienne de l'Équateur*<sup>680</sup> comme lorsque Marius Maulme envoie à Rivet des photographies d'une pierre sculptée trouvée avec d'autres objets, notamment des haches et couteaux en cuivre, dans la Colline Alegre située dans l'île Puná (province du Guayas) en 1904 :

grâce à la grande amabilité d'un de nos compatriotes de Guayaquil, M. Marius Maulme, nous avons pu nous procurer des photographies d'une sculpture rencontrée dans l'île de Puna pendant notre séjour en Équateur. En 1904, un individu, en fouillant un monticule de terre à Puna vieja, en face d'El Muerto, découvrit, outre divers objets en cuivre [...], une grosse pierre, qui portait sur une de ses faces des sculptures.<sup>681</sup>

Rivet a, pourtant, omis de préciser que Maulme lui envoie aussi des croquis de la pierre et les objets dans une même page (Figures n°33 et 34) :

Il est venu dernièrement de Puná vieja (environ en face de El Muerto,), un individu qui m'a apporté quelques objets en cuivre dont vous trouverez ci-joint un croquis ; ainsi que le croquis d'après ses indications d'une pierre, très grande et très épaisse qu'il a trouvé enterrés sous un monticule de terre, je lui ai prêté quelques piastres afin qu'il puisse suivant son désir transporter ici cette pierre qu'il veut exhiber, je crois qu'il n'en retirera pas de grand profit<sup>682</sup>

En définitive, cette pierre de sacrifices (Figure n°35) – comme il avait été indiqué par les chroniqueurs coloniaux tels qu'Antonio Herrera y Tordesillas (1549-1625) – fut emmenée de son emplacement originaire à la grande ville de Guayaquil pour des raisons commerciales. Là-bas, elle y est brisée et exposée en plein air, puis abandonnée. Il est connu qu'à un moment donné, le marchand et entrepreneur Barlomé Vignolo, qui participa à l'Expositions universelle de 1900<sup>683</sup>, devint son propriétaire avant qu'elle ne soit cédée au nouveau Musée municipal en 1908 et placée dans le jardin de la villa Villamil<sup>684</sup>. Les échanges cités à propos de cette pierre colossale – de 2,72 mètres de large et 2,5 mètres de hauteur avec deux animaux endémiques (un lézard et un iguane) sculptés – éclairent le circuit qu'elle subit

---

<sup>679</sup> AMNHN : 2 AP1 C MAUL, Lettre de Marius Maulme à Paul Rivet, Guayaquil le 27 août 1904, p. 1.

<sup>680</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 269.

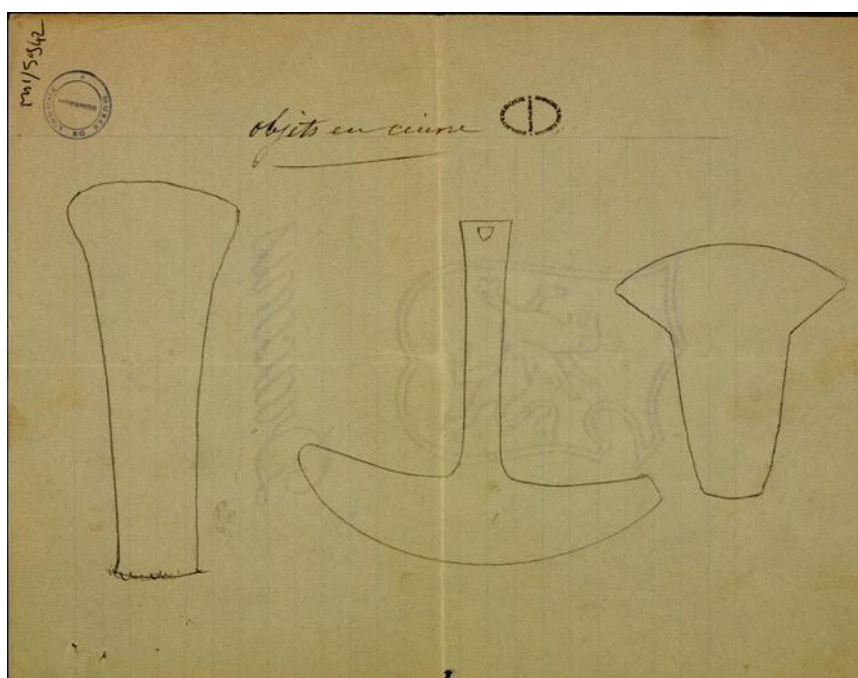
<sup>681</sup> *Idem*, p. 232.

<sup>682</sup> AMNHN : 2 AP 1 C MAUL, Lettre de Marius Maulme à Paul Rivet, Guayaquil le 27 août 1904, p. 2.

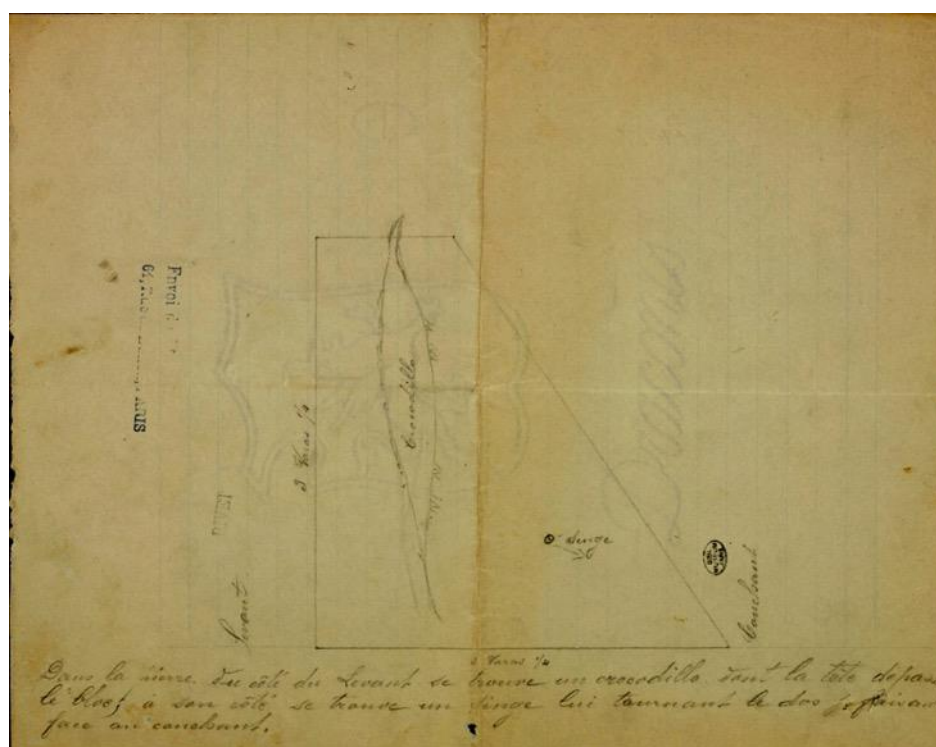
<sup>683</sup> RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, *op. cit.*, p. 610, 618, 636, 727 et 1021.

<sup>684</sup> CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « Visitas al Museo de Guayaquil », *Revista Municipal*, n°51, novembre 1930, p. 42.

avant d'intégrer l'institution muséale de la Mairie, démontrant la volonté des autorités de centraliser le passé régional.



**Figure n°33** : Marius Maulme, verso du croquis avec la légende « Objets en cuivre », crayon sur papier, 1904. © Muséum national d'histoire naturelle.



**Figure n°34** : Marius Maulme, recto du croquis avec la légende « Dans la pierre du côté du Levant se trouve un crocodile dont la tête dépasse le bloc ; à son côté se trouve un singe lui tournant le dos et faisant face au couchant », crayon sur papier, 1904. © Muséum national d'histoire naturelle.



**Figure n°35** : Phototype de la pierre sculptée avec des figures zoomorphes trouvée à Puná en 1904 et qui intègre quelques années plus tard les collections du futur Musée municipal de Guayaquil en 1918<sup>685</sup>.

Avec le temps et grâce sa renommée médicale, Rivet arrive à se positionner dans ce circuit du collectionnisme équatorien et reçoit même des cadeaux de ses patients : le ministre de l’Instruction publique lui offre, par exemple, une *tsanza* ; et le ministre de Guerre une collection ethnographique de Cuenca, une momie et des crânes<sup>686</sup>. Identifié ainsi comme collectionneur des objets des indigènes, il reçoit de nombreuses offres et donations, notamment des provinces méridionales du Loja et de Cuenca où il existe d’importantes richesses archéologiques. Dans cette région, Rivet crée alors beaucoup de connexions, la plupart avec des membres de l’élite foncière possédant de vastes terrains et une main d’œuvre gratuite où il peut réaliser des fouilles et trouver des objets pertinents pour former ses séries scientifiques.

Luis Arias, par exemple, le met en relation avec d’autres scientifiques, collectionneurs, et *huaqueros* de la région qui lui donnent des indications précieuses pour mener à bien la constitution de ses collections ethnographiques :

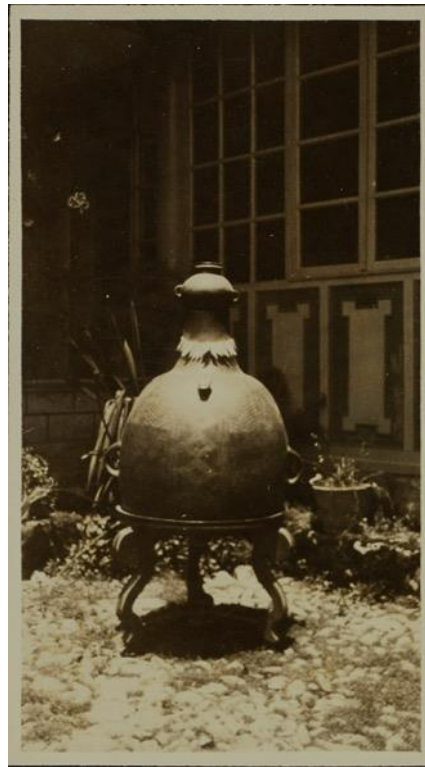
Des personnes bien informées, notamment M. Ernesto Witt [1850-1919], un allemand sérieux qui connaît parfaitement la province, m’indique qu’à cinq lieues à l’ouest de cette ville, à Catamayo, on peut trouver facilement des tombes des incas, et de même, des ossements, crânes, etc. Il me dit aussi que des fouilles ont été réalisées dans une colline ou un coteau près de la ville de Loja et qu’ils y ont trouvé ce que vous y cherchez justement.<sup>687</sup>

<sup>685</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, pl. XIV.

<sup>686</sup> LAURIÈRE, Christine, « Le cadre : la mission géodésique en Equateur », *op. cit.*, § 37.

<sup>687</sup> AMNHN : 2 API C ARAU, Lettre de Julio Arias à Paul Rivet, Loja le 10 novembre 1904, p. 1-2 : « Personas entendidas, especialmente el Sr. Ernesto Witt [1850-1919], alemán serio y muy conecedor de esta provincia, me informa que en el Catamayo, lugar situado a cinco leguas al occidente de esta ciudad, se pueden encontrar con alguna facilidad sepulcros de los incas, y, de consiguiente, huesos, calaveras, etc. También me dice que en un cerrito ó colina inmediata á esta población de Loja se han hecho excavaciones y encontrádose lo que ud. busca ». Ma propre traduction. Witt est mentionné comme un des savants locaux dans *l’Ethnographie ancienne de l’Équateur*.

Arias est au courant des travaux et recherches de Rivet, et il lui présente d'autres connaisseurs comme Abel J. Serrano qui lui procure « deux parures » des indigènes saraguro ; ou Angel Ordoñez qui persuade les indigènes de vendre leurs vêtements à Rivet<sup>688</sup>. De la même façon, à Cuenca, Agustín Montesinos lui fournit des pièces ethnographiques de l'Orient comme un *tunduli* (tambour), une *sandara* (bouclier), trois *piñingas* et deux *ichingas* (plats et vases), et une chemise de laine des indigènes shuars ; ainsi que d'une collection botanique composée de plantes autochtones comme des « sactas et un saivo »<sup>689</sup>.



**Figure n°36** : Épreuve gélatino-argentique d'un vase inca trouvé à Cuenca, ca. 1923. © Muséum national d'histoire naturelle.

Et même après son départ, Rivet reçoit des propositions de pièces archéologiques comme en 1923, lorsqu' Édouard Clavery (1867-1949), diplomate de la légation française, lui envoie une photographie « d'un vase incasique recueilli à Cuenca » portant un collier de dents (Figure n°36) et lui annonce qu'il vient d'acquérir un miroir en obsidienne qui faisait partie de la célèbre collection de

<sup>688</sup> AMNHN : 2 AP1 C ARAU, Lettre de Julio Arias à Paul Rivet, Loja le 27 janvier 1905, p. 1-2.

<sup>689</sup> AMNHN : 2 AP1 C MONT, Lettre d'Agustín Montesinos à Paul Rivet, Cuenca le 19 janvier 1905, p. 3.

Federico González Suárez <sup>690</sup>. La missive de Clavery laisse apprécier les correspondances internes du cercle des collectionneurs et permet de comprendre la valeur de la collection de González Suárez qui apparaît comme le modèle du collectionnisme équatorien. Rivet connaît l'historien équatorien, ainsi que la renommée scientifique de sa collection puisque pendant son séjour au nord du pays il a eu l'opportunité de le rencontrer quand il était évêque d'Ibarra.

En effet, Federico González est de grande aide à la Mission géodésique qui reste presque quatre ans dans cette région ; par ailleurs, l'historien équatorien suit avec attention les recherches de Rivet : « Ce fut lui qui orientâ mes recherches dans la région, et qui me fournit les livres dont j'avais besoin pour me documenter »<sup>691</sup>. Cette bonne entente avec González Suárez garantit à Rivet la possibilité d'avoir accès à son ample réseau scientifique comme lorsque Nicolás F. Ayala, un des collaborateurs de ce premier, l'aide à prendre des photographies sur « les mœurs et coutumes des indiens » – tels que les Cayapas (peuple des Chachi de la province d'Esmeraldas)<sup>692</sup> – pour sa collection des portraits ethnographiques.

S'y ajoute la possibilité de côtoyer les érudits et scientifiques locaux<sup>693</sup> qui l'assistent aussi dans ses recherches comme l'écrivain et homme politique Luis Cordero (1833-1912), auteur du premier *Dictionnaire quechua-espagnol*, publié en 1892, qui le renseigne sur le domaine linguistique dont il est spécialiste<sup>694</sup>. Cordero est évidemment une connaissance et un admirateur du travail scientifique de González Suárez comme il l'avoue dans la missive suivante :

je suis également heureux d'apprendre que Monsieur González Suárez vous a cédé sa collection d'antiquités [...] Il est donc très important que cette collection aille au Musée de Paris où n'importe quel archéologue pourra l'analyser<sup>695</sup>.

---

<sup>690</sup> AMNHN : 2 AP1 B 15d, Lettre d'Édouard Clavery à [Paul Rivet], Quito janvier 1923, p. 1. Pourtant, d'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, que je remercie pour cette information, cette pièce semble être une mauvaise falsification d'un aryballe inca sans base concave ni lèvres supérieures. Cet incident démontre que la pratique de la contrefaçon est bien présente dans le domaine du collectionnisme équatorien depuis ses débuts jusqu'aujourd'hui.

<sup>691</sup> RIVET, Paul, « Federico Gonzalez Suarez », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 11, 1919, p. 36. Consulté en ligne le 25 avril 2017 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1919\\_num\\_11\\_1\\_3872](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1919_num_11_1_3872).

<sup>692</sup> AMNHN : 2 AP1 C AYAL, Lettre de Nicolás F. Ayala à Paul Rivet, Ibarra le 29 juin 1903, p. 2.

<sup>693</sup> Au cours de son séjour, Paul Rivet se lie d'amitié avec des personnages importants du pays comme : le jeune médecin Francisco Cousin (fils du collectionneur Auguste Cousin qui lui aide avec les mensurations anthropométriques des indigènes) et l'antiquaire Alcides Destruge. De même, à travers Federico González Suárez, il devient quelques années plus tard ami de Jacinto Jijón y Caamaño (historien et grand collectionneur privé). Les relations et échanges entre ces savants seront analysés en profondeur dans la troisième partie de cette étude.

<sup>694</sup> AMNHN : 2 AP1 C CORD, Lettre de Luis Cordero à Paul Rivet, Cuenca le 24 février 1905, p. 1.

<sup>695</sup> AMNHN : 2 AP1 C CORD, Lettre de Luis Cordero à Paul Rivet, Cuenca le 24 février 1905, p. 1 : « me alegro igualmente de que el Señor González Suárez le haya cedido su colección de antigüedades

Grâce à l'allusion de Cordero apparaît la question de la donation de la collection de González Suárez au Musée d'ethnographie du Trocadéro qui représente un croisement intentionnel, des savoirs et d'objets, entre le local et l'Occident. En effet, c'est l'historien équatorien qui propose sa collection archéologique au docteur Hamy comme l'indique Cordero dans cette lettre de félicitations à Rivet, indiquant un apport réfléchi de la part de la science locale à l'émergente ethnographie française. De ce fait, Paul Rivet passe de collecteur à intermédiaire entre les deux systèmes de connaissance provoquant un renversement des pratiques scientifiques où la science locale ne subit plus un dépouillement involontaire mais, au contraire, participe délibérément de ce transfert.

González Suárez n'a plus besoin de ces objets et peut offrir sa culture matérielle au développement d'autres sciences. Ce geste le place de la sorte au pied d'égalité avec le conservateur français, voire il le surpasse par le fait qu'il est conscient qu'il doit faire circuler ces pièces à l'échelle globale afin de former de nouvelles connaissances autour d'elles. Toutefois, cette donation ne libère pas complètement la science locale de l'empreinte de l'épistémologie dominatrice puisque que les objets sont offerts à une institution vouée à la propagande coloniale.

L'achèvement de la donation reste ambigu car la correspondance entre les deux savants se termine avec une brève missive de González Suárez qui demande des explications à Rivet sur la décision du docteur Hamy :

Pour l'instant, Monsieur le Docteur Hamy ne m'a pas répondu, et je ne comprends pas la cause de son silence ; les objets archéologiques se trouvent ici et sont déjà emballés pour qu'ils puissent être transportés à Paris quand Monsieur Hamy décidera de les accepter, s'il le fait.<sup>696</sup>

Les archives n'ont pas de suite pour cette correspondance et les inventaires du MET, gardés dans le Musée du Quai Branly, n'attribuent aucune pièce à la collection de González Suárez. Si Hamy accepte la collection de l'historien, elle a due être rattachée indistinctement à la collection Rivet lorsqu'il rentre en France. Cette hypothèse n'est pas improbable puisque c'était le *modus operandi* de l'époque, comme il a été expliqué dans la première partie de cette étude, dont Rivet démontre

---

[...] Mucho importa, pues, que esa colección vaya al Museo de París, donde estará á disposición de cuantos arqueólogos deseen inspeccionarla». Ma propre traduction.

<sup>696</sup> AMNHN : 2 AP1 C GONZ, Lettre de Federico González Suárez à Paul Rivet, Ibarra le 14 mai 1905, p. 1 : «Hasta ahora, el Señor Doctor Hamy no ha contestado, y no sé cual será la causa de este silencio ; los objetos arqueológicos están aquí, guardados, para que los lleven à París, cuando el Señor Hamy los acepte, si, acaso, quiere aceptarlos ». Ma propre traduction.



faire partie. La destinée de ces pièces reste alors incertaine, de même que l'expectative de savoir si aujourd'hui la collection du père de l'archéologie équatorienne est conservée dans les collections nationales de France.

Pour conclure, il faut noter que la Deuxième Mission géodésique réussit son objectif de mesurer l'arc méridien en Équateur et de corriger les données de la Première Mission, tout en revendiquant ses techniques modernes et le perfectionnement de ses instruments<sup>697</sup>. Après cinq ans d'un travail éprouvant à cause des conditions climatiques difficiles, les missionnaires retournent en France pour exposer leurs études aux institutions nationales et au monde scientifique qui se chargent de récolter leurs travaux, matériels et résultats pour les analyser. Les spécimens collectés intègrent ainsi les collections nationales afin qu'ils contribuent à l'avancée de la science française, et dans le cas de la collection ethnographique de Rivet, elle participe de sa conquête culturelle de l'Équateur.

### ***3. Des découvertes ethnologiques***

Le succès scientifique de la Mission géodésique bénéficie à ses participants qui à leur retour disposent d'une reconnaissance symbolique et scientifique. Paul Rivet change sa destinée professionnelle, laisse dans un second plan ses fonctions militaires, et se consacre à l'ethnographie en s'attachant administrativement à la tutelle du Muséum d'Histoire naturelle de Paris où il peut poursuivre ses études sur les collections équatoriennes.

#### **3. 1. Diffusion de la collection équatorienne de Rivet**

Or, faute d'espace, le nombre important d'objets de la collection Rivet ne trouve pas sa place au sein du MET et doit attendre des mois dans les locaux du Muséum d'Histoire naturelle avant que les conservateurs du MET puissent lui trouver un emplacement convenable. Pour ce faire, René Verneau est obligé de réclamer à la

---

<sup>697</sup> PERRIER, Georges, *op. cit.*, p. 35.

Division des Services d'Architecture de rendre au Musée une salle qui lui avait été prêtée auparavant :

les vitrines des galeries, comme les réserves, regorgent de pièces et il est devenu impossible de loger les doubles et les collections nouvelles. [...] L'immense et très intéressante collection de l'Équateur rapportée par le D<sup>r</sup> Rivet est exposée pour quelques semaines au Muséum d'Histoire naturelle, et à brève échéance, il faudra la transporter au Trocadéro.<sup>698</sup>

Cette situation contraignante est toutefois une opportunité pour mettre en valeur les résultats de la Mission géodésique et de présenter des collections équatoriennes qui jusqu'à cette époque n'avaient pas été protagonistes d'une exposition parisienne. Ainsi, du 18 avril 1907 à mars 1908, Rivet expose dans deux grandes salles de la Galerie de zoologie du Muséum d'Histoire naturelle ses collections d'histoire naturelle (zoologiques, botaniques et un herbier) et d'ethnographie. Cette dernière est l'objet d'une reconstitution exotique héritée des expositions universelles où il y avait :

une série de mannequins représentant les divers costumes des Indiens, suivant les Provinces, et en particulier une vitrine entièrement consacrée aux Jivaros, race encore sauvage, qui vit sur les hauts affluents de la rive gauche de l'Amazone et qui se sont rendus célèbres par la fabrication de têtes réduites à la grosseur du poing, faites avec les têtes de leurs ennemis.<sup>699</sup>

Cette mise en scène, qui devait matérialiser la distribution scientifique des nationalités indigènes étudiées méthodiquement par Rivet en Équateur, perpétue pourtant la hiérarchisation des êtres humains en les séparant par groupes en fonction de l'imaginaire collectif de l'époque. Pour ces raisons, le « jivaro » est mis en avant comme un spécimen barbare capable de transfigurer ses ennemis en trophée. La scénographie adaptée au sein de cette galerie positiviste structure les typologies raciales des peuples amérindiens. Force est de reconnaître que la tonalité prédominante de cette exposition est toujours l'exotisme.

Rivet est tout de même nommé Chevalier de la Légion d'honneur le 4 mai 1908<sup>700</sup> comme récompense pour ses apports à la science et à l'armée française ; il a ainsi carte blanche pour étudier systématiquement ses collections ethnographiques. Le reste des collections qu'il a collectées en Équateur sont alors étudiées par les laboratoires du Muséum qui présentent leurs résultats dans diverses publications spécialisées. Rivet travaille aussi avec des experts – anthropologues, américanistes et

---

<sup>698</sup> AMNHN : 2 AM 1 G1e, Lettre du docteur Verneau à l'architecte Léon, [Paris] le 22 mai 1907, p. 1-2.

<sup>699</sup> COLLECTIF, « Actes administratifs – Correspondance », *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*, n°4, 30 avril 1907, p. 232.

<sup>700</sup> DUPAIGNE, Bernard, *op. cit.*, 2017, p. 97.

autres scientifiques – sur la question autour de la culture matérielle des Amérindiens. Son réseau de sociabilité savant, établi en Équateur, participe également à cette étape scientifique ; composé d'« informateurs »<sup>701</sup>, il y a aussi des intellectuels qui produisent des réflexions et de nouvelles connaissances sur ces sociétés.

Comme le souligne son disciple le musicologue Raoul d'Harcourt (1879-1970), Rivet est « aidé dans son travail par des explorateurs et des missionnaires qui lui apportaient leurs notes et leurs listes de mots »<sup>702</sup>. Ainsi, pour présenter ses résultats ethnographiques, Pau Rivet

s'attaque à l'étude de la métallurgie en Amérique et confie à son ami Arsandaux de nombreux objets précolombiens aux fins d'analyse, ce qui lui permet d'élucider la question des alliages [...] ; il décrit les techniques, explique les procédés [...] et montre les courants qui, des foyers importants de la Colombie et du Pérou, portent l'orfèvrerie jusqu'au Mexique à travers l'Amérique centrale.<sup>703</sup>

L'analyse chimique des pièces archéologiques effectuée par Henri Arsandaux reste une référence pour d'autres études comparatives, comme pour la « Contribution à l'étude de l'archéologie et de la métallurgie colombiennes » publiée en 1919 par l'explorateur Georges de Créqui-Montfort (1877-1966). Ce faisant, ces travaux dynamisent la démonstration des théories diffusionnistes sur « l'homme américain »<sup>704</sup> que Rivet avait entamées depuis sa mission géodésique. Autrement dit, les objets qu'il a collectés en Équateur lui servent à examiner d'autres pièces issues des aires géographiques différentes et à tracer les circulations humaines du continent américain.

Pour son *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, publié en 1912, Rivet analyse de la sorte la thématique des peuples anciens de l'Équateur par le biais des analyses des cultures matérielles et linguistiques. Présenté en collaboration avec son chef René Verneau, professeur à la chaire d'anthropologie du Muséum depuis 1909<sup>705</sup>, cet ouvrage compte aussi avec la participation de ses collègues du Muséum, comme le professeur A. Lacroix qui fait des analyses minéralogiques des collections

---

<sup>701</sup> LAURIÈRE, Christine, « Paul Rivet (1876-1958), Le savant et le politique », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2007, § 5. Consulté en ligne le 25 avril 2016 : <http://nuevomundo.revues.org/3365>.

<sup>702</sup> HARCOURT, Raoul d', « Nécrologie de Paul Rivet, 1876-1958 », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 47, 1958, p. 8. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1958\\_num\\_47\\_1\\_1147](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1958_num_47_1_1147).

<sup>703</sup> *Idem*, p. 9.

<sup>704</sup> Sa thèse diffusionniste sur les origines asiatiques, australiennes et malaisiennes de l'homme américain est publiée en 1946 sous le titre *Les origines de l'Homme américain*.

<sup>705</sup> ANF : AJ/15/566, Réunion des Naturalistes, Séance du 29 juin 1909, p. 1.

préhistoriques et de l'assistant Gaubert qui se charge de la collection archéologique<sup>706</sup>. L'*Ethnographie* est alors un travail collectif qui arrive dans un moment décisif de la carrière de Rivet puisqu'à partir de 1910 il se détourne de l'anthropologie physique et des études raciales fomentées par l'anthropométrie et la craniométrie pour se vouer aux domaines de la culture, des langues et des modes de vie de l'être humain<sup>707</sup>. Par conséquent, cet ouvrage lui permet de démontrer l'utilité scientifique des objets pour l'étude de « l'histoire naturelle de l'homme »<sup>708</sup> et de justifier son nouveau positionnement ethnographique. Les collections permettent à Rivet aussi de tracer « la liste des tribus »<sup>709</sup> qui occupaient le territoire équatorien et de théoriser ses mouvements migratoires et de peuplement. Ce faisant, il confirme la valeur documentaire de ces objets qui donnent plus de renseignements ethnographiques sur l'être humain que les mesures et calculs physiques.

L'*Ethnographie* se distribue alors en différentes sections<sup>710</sup> qui analysent à travers une méthode inductive la répartition géographique des peuples indigènes en fonction de la distribution culturelle des pièces collectées. La classification descriptive de ces collections se fait de par la matière des objets (pierre, coquille, os, bois, métaux, céramique) et leur forme<sup>711</sup> qui facilite la comparaison des monuments et artefacts. Ces descriptions par matière expliquent l'utilisation des objets afin de les assimiler à d'autres avec des formes similaires mais de provenances variées ; ce dernier étant l'objectif final de Rivet. De même, les croisements qu'il fait avec d'autres collections identifiées dans des fonds privés ou muséaux d'Europe ou d'Amérique donnent des indications sur le réseau du collectionnisme amérindien du tournant du siècle où il joue le rôle d'intermédiaire entre les deux continents. Les collections mentionnées, analysées et – ou – illustrées dans l'*Ethnographie* font donc partie de ce réseau privé et institutionnel que Rivet analyse personnellement dont la collection du Musée d'Antiquités de Saint-Germain-en-Laye et la collection du Trocadéro.

---

<sup>706</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 235.

<sup>707</sup> LAURIÈRE, Christine, « Paul Rivet : hombre político y fundador del Museo del Hombre », *op. cit.*, p. 488.

<sup>708</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. VII.

<sup>709</sup> *Idem*, p. IX.

<sup>710</sup> Cet ouvrage se compose d'une étude historique, un classement des peuples indigènes, une description des monuments, une typologie des objets archéologiques issus des tombes, et finalement des planches (en noir et blanc, et à couleurs) présentant les objets collections étudiées.

<sup>711</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 133.

Grâce aux dispositions du docteur Hamy et aux lumières de l'inspecteur Jules Hébert – qui se charge et maîtrise les collections du MET depuis sa fondation<sup>712</sup> –, Rivet parvient à tracer des hypothèses sur les origines de certaines pièces équatoriennes des voyageurs comme Charles Wiener et Gabriel de Gunzburg. Il fait de même référence aux collections qu'il a pu voir *in situ* comme celle du diplomate Hyppolite Frandin, de son collègue géodésien Georges Perrier, du voyageur Pierre Reinburg et celle de l'historien Federico González Suárez. Du travail scientifique de ce dernier, Rivet s'inspire pour aborder la question de l'histoire de la culture matérielle de l'Équateur, en particulier de son *Atlas archéologique*. Puis, concernant les collections qu'il n'a pas pu voir personnellement, quelques pièces lui sont communiquées par ses collègues qui lui envoient des reproductions.

Par exemple, l'archéologue Alfred de Loë (1848-1947), conservateur adjoint des Musées royaux des Arts décoratifs et industriels, lui donne des moulages des collections du Musée du Cinquantenaire de Bruxelles ; puis, l'américaniste Édouard Seler (1849-1922), directeur du Musée ethnographique de Berlin, lui envoie des photographies et moulages de pièces ; et enfin, son ami Francisco Cousin lui donne des photographies de la collection de son père<sup>713</sup> que Rivet avait dû voir en direct avant. Toutes ces collections sont comparées entre elles mais distinguées dans les planches finales de l'*Ethnographie* par le nom de leur propriétaire. Ces illustrations garantissent de cette manière un contact plus direct avec le lecteur, principalement européen, qui peut se familiariser avec leurs formes, matières et l'esthétique de ces objets mal identifiés à l'époque.

Ce travail de synthèse permet aussi de tisser des croisements scientifiques entre l'histoire occidentale et la tradition locale par le fait que Rivet présente des épisodes historiques et des légendes populaires dans le même plan narratif. Effectivement, il reprend les travaux des chroniqueurs comme Pedro Cieza de León (1520-1544) ou évoque les théories mythiques de Juan de Velasco (1727-1792), en même temps qu'il introduit la culture orale du pays avec les récits originaux des indigènes, et même des superstitions des *huaqueros* qui lui apprennent les secrets des fouilles archéologiques<sup>714</sup>. Ses collections s'enrichissent de cette manière grâce à ces échanges comme c'est le cas du cadeau d'une hache à tranchant semi-circulaire

---

<sup>712</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. XI.

<sup>713</sup> *Idem*, p. 133.

<sup>714</sup> LAURIÈRE, Christine, « Les recherches anthropologiques de Paul Rivet », *op. cit.*, § 29.

offerte par l'intellectuel Augusto Nicolás Martínez (1860-1946). Cette pièce, de valeur scientifique et aussi symbolique, matérialise l'intégration de Rivet dans le cercle du savoir local puisque Augusto N. Martínez – ainsi que son frère cadet Nicolás Guillermo Martínez (1875-1934) qui avait trouvé la hache en 1901 à Ambato<sup>715</sup> – sont des représentants de l'élite politique et scientifique de l'Équateur au tournant du siècle<sup>716</sup>.

Cette double école scientifique et populaire est pourtant appréhendée par Rivet avec réserve car il ne fait pas confiance aux indigènes : « Les auxiliaires indigènes, sur les indications desquels on est fatalement amené à diriger ses fouilles, ne sont certainement pas étrangers à ces résultats négatifs »<sup>717</sup>. Nonobstant, bien qu'il critique les apports et connaissances des indigènes, Rivet est obligé de les écouter puisqu'il a besoin de leurs informations pour accomplir ses recherches. Après, il vérifie leurs renseignements auprès des élites qu'il considère être plus fiables et en accord avec la hiérarchie épistémologique<sup>718</sup>. De cette façon, Rivet acquiert une bonne connaissance des sépultures précolombiennes (les *huacas*) qu'il décrit et catégorise dans son *Ethnographie* pour expliquer leurs types de structures et leurs butins, comme celui trouvé à Puná (province du Guayas) en 1904<sup>719</sup>, et qui par la suite rentre dans le Musée municipal de Guayaquil (Figures n°35 et 37 à 39) ; ou bien, la découverte à Patecte (province du Azuay) des pièces en or cañaris qui sont vendues au diplomate Léon-Alexandre Heuzey avant d'arriver aux collections du Louvre sous le nom du « Trésor de Cuenca »<sup>720</sup>.

---

<sup>715</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 156.

<sup>716</sup> La famille Martínez Holguín fait partie de l'élite foncière de la province du Tungurahua ; le père, Nicolás Martínez Vásquez (1821-1887), est un fonctionnaire conservateur ami du président Gabriel García Moreno, passionné aussi par les sciences. Ses fils grandissent ainsi dans un milieu privilégié et savant qui leur permette de devenir, tous, des intellectuels reconnus. Augusto, l'aîné, produit de nombreux travaux de géologie, astronomie et agronomie ; Anacarsis (1861-1930) est un journaliste militant ; Luis Alfredo (1869-1909) se démarque en tant qu'écrivain et peintre et romantique ; et Nicolás Guillermo, de son côté, promeut l'alpinisme dans la région dont il capture d'impressionnantes vues photographiques des Andes. Leur cousin, Juan León Mera Martínez (1832-1894), est élevé par son oncle Nicolás, et grandit auprès des indigènes. Il devient un des fondateurs du mouvement littéraire *indigenismo* qui s'intéresse à la condition sociale et à la culture de ces derniers ; ses œuvres les plus remarquables sont l'hymne national écrit en 1866, *Cumandá o un drama entre salvajes* publiée en 1879, et *Cantares del Pueblo Ecuatoriano* de 1892.

<sup>717</sup> RIVET, Paul, « Compte rendu : Marshall H. Saville. *The antiquities of Manabi, Ecuador ; Final report* », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 8, 1911, p. 312. Consulté en ligne le 25 avril 2017 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1911\\_num\\_8\\_1\\_3738\\_t1\\_0310\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1911_num_8_1_3738_t1_0310_0000_2).

<sup>718</sup> Rivet fait référence aux travaux de l'américaniste Anatole Bamps ; ceux des archéologues Jacinto Jijón y Caamaño, Marshall Saville et Max Uhle ; et du géologue et géographe Théodore Wolf.

<sup>719</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 232.

<sup>720</sup> *Idem*, p. 244. L'histoire de la collection Heuzey est abordée dans le chapitre 6.



**Figures n°37, 38 et 39** : De gauche à droite, phototypes à échelles diverses des haches en cuivre trouvées dans la même sépulture que la pierre sculptée à Puná<sup>721</sup>.



**Figure n°40** : Phototype du moulage en bois du compteur de Chordeleg repris de l'*Atlas archéologique* de Federico González Suárez. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>722</sup>.

Rivet apprend la plupart de ces récits par les travaux de Federico González Suárez qui est sa principale référence historique et archéologique. Par exemple, dans son *Histoire générale de la République de l'Équateur*, González Suárez expose ses théories sur les origines historiques de la nation équatorienne et prouve, à travers ses collections, que d'autres civilisations avaient précédées les Incas. Aussi, il affirme une parenté entre l'Équateur et l'Amérique centrale que plus tard Rivet reprendra dans ses théories de peuplement tripartite. Toutefois, l'entente entre les deux savants se noircie par un malentendu à propos d'un objet trouvé à Patecte qui faisait partie du « Trésor de Cuenca » : le compteur de Chordeleg (Figure n°40).

<sup>721</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, pl. XIX, XVIII et XX, respectivement.

<sup>722</sup> *Idem*, pl. XV.

En effet, même si Rivet reconnaît dans son *Ethnographie* les apports scientifiques de González Suárez et tient un discours élogieux envers ses travaux, il souligne aussi ses erreurs et met en doute certaines de ses conclusions :

Nous ignorons si la démonstration de González Suárez a entraîné la conviction de nombreux américanistes ; pour notre part, elle nous paraît singulièrement fragile, et si les populations mexicaines ont eu une influence sur la civilisation précolombienne équatorienne, il faut en chercher des preuves dans des similitudes moins vagues, dans des rapprochements moins contestables, et surtout dans des étymologies moins douteuses que celles que nous venons d'exposer.<sup>723</sup>

Cette déclaration rappelle les remarques qu'Édouard André avait fait des données de La Condamine et de Humboldt, et il n'est pas étonnant que le célèbre historien équatorien soit indisposé par les propos d'un médecin militaire qui préfère adhérer aux théories de Charles Wiener – qui considère ce type d'objet comme un système de calcul d'après ses arguments inductifs – plutôt que son raisonnement d'ordre linguistique. Le choix de Rivet est cohérent avec les pratiques de l'époque envers les scientifiques locaux dénotant ainsi, comme l'explique Maurice Godelier, « la perpétuation des rapports de domination et d'exploitation caractéristiques des sociétés inégalitaires qui se trouve à la fois posée et éclairée par le jeu des liens entre l'imaginaire et le symbolique dans la production des rapports sociaux »<sup>724</sup>. Dans ce cas précis, c'est la hiérarchie épistémologique qui est dévoilée à travers la prédominance des hypothèses occidentales sur les locales. Soit, même si Wiener est considéré comme un voyageur faisant partie de la période spéculative de l'archéologie, Rivet le préfère au célèbre savant équatorien.

González Suárez a conscience des disparités épistémologiques et lui répond en publiant en 1915 une mise au point de la recherche américaniste : « Messieurs les ethnographes français se moquent de nous »<sup>725</sup>. Malgré cela, la gloire internationale est déjà accordée à Rivet et l'histoire confirmera qu'il avait raison à propos de l'utilisation de l'objet en question. Ces publications et débats scientifiques entre savants, ces transferts du savoir de la science locale avec l'Occident, tous ces échanges donnent aux collections amérindiennes de l'Équateur une diffusion au niveau international.

---

<sup>723</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 248.

<sup>724</sup> GODELIER, Maurice, *op. cit.*, p. 61.

<sup>725</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *Notas Arqueológicas*, Quito, Imprenta del Clero, 1915, p. 175 : « Los Señores Etnógrafos franceses se burlan de nosotros ». Ma propre traduction.



La polémique entre González Suárez et Rivet bénéficie de cette manière ces objets qui sont au centre de la dynamique scientifique et leur donnent une notoriété globale qui influence le goût de l'époque déjà épris par les revendications avant-gardistes sur les cultures extra-européennes. En particulier, ce sont les objets d'or et les céramiques qui attirent l'engouement des collectionneurs privés, même si dans l'*Ethnographie* de Rivet il y a un corpus de la collection de céramique qui n'est pas analysé. En réalité, cette étude n'aura jamais lieu à cause de la Grande Guerre<sup>726</sup> et même après, Rivet ne s'intéressera plus à ce sujet laissant certaines questions ethnographiques non résolues comme il le reconnaît en affirmant que « la vieille civilisation de Manabi, dont l'origine reste mystérieuse »<sup>727</sup>. En résumé, à partir de ses travaux sur la collection équatorienne, Rivet se fait une place dans le monde scientifique et ouvre les portes du monde muséal.

### **3. 2. Homme de science, homme des musées**

Dès son retour en France en 1906, Paul Rivet a accès à la communauté savante française et internationale ; ceci lui permet de construire arduement sa carrière scientifique au sein des institutions nationales et de développer un réseau global. Parrainé par le grand docteur Hamy, il est présenté à la Société des Américanistes de Paris en 1902 et devient membre officiel en 1907. Il enchaîne les postes de secrétaire général intérimaire, puis bibliothécaire-archiviste, et finalement secrétaire général à partir de 1922. Grâce à sa participation active dans les séances de la Société, où il expose les résultats de ses observations réalisées en Équateur, et à sa dynamique gestion administrative, Rivet se positionne comme détracteur du déterminisme biologique, comme le signale sa biographe Christine Laurière.

Rivet est conscient que le monde scientifique français est assez hiérarchisé et qu'il doit se faire une place dans la scène internationale afin de trouver sa voix scientifique. Pour ce faire, il dirige le *Journal de la Société des Américanistes* depuis 1907 et franchit les étapes de la fonction publique française à l'image de ses collègues. Ainsi, quand René Verneau devient le successeur du docteur Hamy qui décède en

---

<sup>726</sup> LAURIÈRE, Christine, « La figure de proue de l'américanisme français », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, 2008, § 48. Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2416>.

<sup>727</sup> RIVET, Paul, *op. cit.*, 1911, p. 312.

1908, Rivet devient son assistant à la chaire d'anthropologie du Muséum. La même situation se reproduit en 1928 lorsque Verneau part à la retraite et Rivet peut enfin devenir professeur d'anthropologie du Muséum et conservateur du Trocadéro comme le voulait la tradition<sup>728</sup>.

Rivet a pourtant failli ne pas atteindre sa destinée au sein du Muséum et pour s'en assurer il demande une disposition ministérielle pour rattacher les deux institutions. Autrement dit, même si après sa démobilisation en 1919 il devient « la plus grande autorité en matière linguistique sud-amérindienne au niveau mondial »<sup>729</sup>, Rivet doit disputer sa place à la tête des institutions anthropologiques de la capitale en défendant son approche culturelle et linguistique face aux anthropologues partisans de l'anthropologie anatomiste<sup>730</sup>. Sa victoire institutionnelle et scientifique est possible grâce au soutien de la communauté américaniste qui applaudit ses théories sur le peuplement du continent américain et ses classifications linguistiques. Cet appui international de ses réseaux de sociabilités savantes<sup>731</sup> se poursuit toujours, même pendant son exil dans les années 1940.

Devenu le directeur du Trocadéro, Rivet cherche à changer son discours scientifique et sa muséographie afin d'exposer sa conception ethnologique sur l'être humain dans laquelle désormais il n'est plus question des peuplades ou des races mais de « civilisations ». Ce changement vise à revaloriser la place de ces sociétés au sein des études ethnographiques et pour ce faire, il pense à une nouvelle muséographie capable de transmettre ses orientations vers l'anthropologie culturelle. Le résultat est donc la mise en exposition des collections amérindiennes qui ne sont plus considérées comme des spécimens de collecte ou des nouveautés exotiques mais des documents scientifiques, des preuves « de la culture matérielle des sociétés indiennes »<sup>732</sup>, destinées à diffuser des connaissances vouées à la disparition.

C'est Georges Henri Rivière (1897-1985) que Rivet choisit pour entreprendre la réorganisation muséale du Trocadéro. Esthète reconnu de la vie parisienne, Rivière

---

<sup>728</sup> LAURIÈRE, Christine, « Lo bello y lo útil, el esteta y el etnógrafo : El caso del Museo Etnográfico de Trocadero y del Museo del Hombre (1928-1940) », *Revista de Indias*, vol. LXXII, n°254, 2012, p. 39.

<sup>729</sup> *Idem*, « La figure de proue de l'américanisme français », *op. cit.*, § 56.

<sup>730</sup> *Idem*, « Paul Rivet : hombre político y fundador del Museo del Hombre », *op. cit.*, p. 490.

<sup>731</sup> À part sa collaboration avec la Société des Américanistes de Paris, il est secrétaire général de l'Institut français d'Anthropologie (1919-1921), co-secrétaire général avec le sociologue Marcel Mauss de l'Institut français d'Ethnologie (depuis 1925), et vice-président de la Société linguistique de Paris (1926-1927), entre autres.

<sup>732</sup> *Idem*, « Paul Rivet (1876-1958), Le savant et le politique », *op. cit.*, § 20.

fait sa carrière en tant « [qu]’intendant des collections artistiques »<sup>733</sup> du banquier franco-américain David David-Weill (1871-1952), aussi un amateur d’art et mécène international. À cette époque, David-Weill est le vice-président de l’Union centrale des Arts décoratifs, institution qu’il soutient financièrement ; cet avantage administratif facilite donc l’organisation de l’exposition « Les Arts anciens de l’Amérique » (Figure n°41) que Rivière entame de mai à juin 1928 au Pavillon de Marsan du Palais du Louvre.



**Figure n°41** : Anonyme, « Exposition Les Arts anciens de l’Amérique », tirage sur papier baryté, 1928.  
© Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

Enthousiasmé par sa découverte des collections américaines au MET, Rivière décide d’organiser cet événement artistique en regroupant des collections privées et publiques, comme la collection privée de Paul Rivet et celle du Musée du Trocadéro. Son succès éminent attire l’attention de Rivet ; il veut reproduire la même muséographie dépurée accompagnée par une ample documentation qui permet de contextualiser l’aire géographique de l’objet exposé, tout en donnant des renseignements sur sa fonction utilitaire. Voici une description du choix muséographique de Rivière lui-même :

---

<sup>733</sup> LAURIÈRE, Christine, « La cheville ouvrière de l’ethnologie », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2008, § 56. Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2419>.

La lumière artificielle, ingénieusement distribuée, met en valeur les objets ethnographiques systématiquement classés qui, à l'abri de vitrines métalliques, prolongeront leur existence de quelques siècles. Des plans, des cartes, des photographies, des chiffres, des textes explicatifs guident le visiteur pressé, instruisent le visiteur zélé.<sup>734</sup>

Le jeune Rivière devient de ce fait le sous-directeur du MET en 1928, et son objectif est concevoir « la traduction populaire de la science »<sup>735</sup> théorisée par Rivet. Trois axes de sa gestion le démarquent immédiatement : sa campagne médiatique cherchant à fidéliser des grandes personnalités auprès de la Société des Amis du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (SAMET) pour combattre le déclin logistique et financier du musée ; la formation d'un carrefour artistique et international au sein de l'institution afin d'organiser des partenariats culturels et scientifiques avec des grands artistes de l'époque ; et le réaménagement de la bibliothèque et des vitrines cherchant à rendre l'institution un sanctuaire de l'enseignement pour ses visiteurs et ses chercheurs.

Tous ces changements matérialisent donc la réorientation scientifique voulue par Rivet où l'ethnologie est conçue comme une science de synthèse indispensable à l'étude de l'être humain et les collections extra-européennes deviennent ainsi « des indices du niveau civilisateur »<sup>736</sup> de la culture matérielle des peuples représentés. Surtout, avec la participation de Rivière, le MET bénéficie d'importants mécénats qui financent les travaux de réaménagement logistique et scientifique comme l'indique Rivière : « À la suite de nos derniers poètes, artistes et musiciens, la faveur des élites se porte vers l'art des peuples réputés primitifs et sauvages »<sup>737</sup>. Cette nouvelle visibilité du MET garantie par la gestion culturelle de Rivière – qui organise des concerts, projections de films, et autres événements mondains vers les années 1930 – va de pair avec l'engouement qui se développe pour les collections amérindiennes dès les années 1920.

---

<sup>734</sup> RIVIÈRE, Georges-Henri, « De l'objet d'un musée ethnographie comparé à celui d'un musée des Beaux-Arts », *Cahiers de Belgique*, novembre 1930, p. 71, cité in L'ESTOILE, Benoît de, *Le goût des autres : de l'Exposition coloniale aux arts*, Paris, Flammarion, 2010, p. 247.

<sup>735</sup> LAURIÈRE, Christine, « La cheville ouvrière de l'ethnologie », *op. cit.*, § 56.

<sup>736</sup> PIERREBOURG, Fabienne de, et SEVILLA, Claudia de, « Recuerdos de América en Francia : el acervo etnográfico del Musée du Quai Branly », in RUZ, Mario Humberto, et SELLEN, Adam T. (coor.), *Las vitrinas de la memoria, los entresijos del olvido. Coleccionismo e invención de memoria cultural*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2010, p. 15-55.

<sup>737</sup> RIVIÈRE, Georges-Henri, « La muséographie selon G.-H. Rivière », p. 58, cité in L'ESTOILE, Benoît de, *Le goût des autres : de l'Exposition coloniale aux arts*, Paris, Flammarion, 2010, p. 245.

Ce faisant, le MET devient un centre de diffusion artistique et un reliquaire des objets précieux pour le marché naissant de l'art précolombien. Inconsciemment et malgré les prétentions de Rivière qui refuse une muséographie esthétisante<sup>738</sup>, les objets du MET attirent l'intérêt notamment des artistes, intellectuels et notamment des collectionneurs qui les convoitent en tant qu'œuvres d'art. Rivière atteint donc la mission que Rivet lui avait confiée et contribue, tout autant, au développement du marché des collections amérindiennes. Le succès de Rivière encourage Rivet à poursuivre le long chemin de l'institutionnalisation de l'ethnologie en créant une institution moderne, un laboratoire scientifique capable de centraliser tous les savoirs anthropologiques et ses collections. Ce centre est aussi censé former des chercheurs professionnels disposés à faire des terrains dans le monde entier et « [qu'] étudieraient les sociétés, mais qui sauraient aussi choisir ce qu'il fallait rapporter pour exprimer ces sociétés aux yeux du public français »<sup>739</sup>. Ce faisant, il n'est plus question du voyageur naturaliste du XIX<sup>e</sup> siècle qui était considéré comme un explorateur aventurier voulant cataloguer le monde et dont ses critères de sélection sont mis en cause au tournant du siècle<sup>740</sup> ; ici il s'agit des chercheurs formés aux études sur les origines de l'être humain<sup>741</sup>.

Cette entreprise se réalise à partir de la fin des années 1920 grâce au pouvoir institutionnel et scientifique de Rivet qui sait adopter un discours patriotique sur une « une politique coloniale plus 'humaine' et progressiste »<sup>742</sup> visant principalement à améliorer les rapports avec les colonies. Ouvert en 1937, le nouveau Musée de l'Homme est un moyen de renfoncer leurs liens et rapports culturels avec les colonies, et de justifier encore le système de la colonisation.

\*\*\*

L'évolution de la représentation des collections amérindiennes de l'Équateur en France se construit par un long processus qui date de la Renaissance et qui est accéléré par la conquête scientifique à l'époque contemporaine. En France, ces collections sont présentées au XIX<sup>e</sup> siècle comme des objets issus des peuples

---

<sup>738</sup> LAURIÈRE, Christine, « La cheville ouvrière de l'ethnologie », *op. cit.*, § 80.

<sup>739</sup> DUPAIGNE, Bernard, *op. cit.*, 2012, p. 530.

<sup>740</sup> PODGORNÝ, Irina, « Los medios de la arqueología », *Redes*, vol. 14, n°28, novembre 2008, p. 107. Consulté en ligne le 17 octobre 2017 : <https://www.redalyc.org/pdf/907/90717083005.pdf>.

<sup>741</sup> AMNH : 2 AP 1 B3a, Coupure de presse « Paul Rivet, destacado científico », s. d.

<sup>742</sup> LAURIÈRE, Christine, « La cheville ouvrière de l'ethnologie », *op. cit.*, § 61.

lointains mais « redécouverts » par la naissante République française. Cette première interprétation dénote une incompréhension qui se traduit par une mise en scène exotique destinée à attirer l'attention de la société sur ces cultures matérielles. Progressivement, cette image se modifie en fonction de la conception de supériorité de la civilisation occidentale qui a comme conséquence une appréhension caricaturale de ces objets et peuples américains.

L'Équateur est alors défini par rapport aux critères anatomiques sur les populations amazoniennes qui sont considérées comme non-civilisées ; les divers types de publics sont de cette façon fascinés par ces représentations spectaculaires, en particulier celle du « jivaro ». Ce phénomène est dû principalement aux conceptions raciales véhiculées par les expositions qui limitent l'approche ethnographique et diffusent une conception scénographique « exotisante ». Néanmoins, les expositions réalisées en 1878 par le Ministère de l'Instruction publique deviennent des références de l'institutionnalisation de l'ethnographie et du progrès scientifique français à l'échelle internationale.

La muséographie du Musée d'Ethnographie du Trocadéro matérialise à son tour cette tradition de l'exotique, ainsi que ces débats sur la séparation des spécimens ethnographiques des œuvres d'art, qui elles sont destinées aux institutions de beaux-arts comme le Musée du Louvre. Ces différences entre l'objet ethnographique et l'objet d'art vont être abordés uniquement par la gestion muséale menée par Paul Rivet et Georges-Henri Rivière qui visent à mettre en avant le potentiel artistique encouragé par l'approche ethnologique et par le marché de l'art du début du siècle XX<sup>e</sup> siècle. Ce faisant, le Musée du Trocadéro devient, sous la direction de ces deux fonctionnaires, un carrefour scientifique, certes, mais aussi un cadre où se reproduit le discours nationaliste et les intérêts des élites mondaines ; et par conséquent, les *topoi* raciaux ne sont pas renversés mais ils imprègnent la formation du patrimoine muséal franco-équatorien du tournant du siècle.

### **PARTIE III**

## **DU COLLECTIONNISTE AMÉRINDIEN TRANSNATIONAL**

« Ces styles qui paralysaient leurs figures selon une transfiguration solennelle, insinuaient ou proclamaient qu'un système de formes organisées qui se refusent à l'imitation peut exister en face des choses comme une autre Création. »  
André Malraux, 1956

Cette dernière partie traite le rôle des collectionneurs dans la formation des représentations de la culture matérielle de l'Équateur, et comment ces agents transnationaux ont aussi participé dans la détermination épistémologique de leurs objets. Leurs biographies, connexions, et expertise influencent le domaine privé et aussi le public. Il faut, de la sorte, retracer leurs itinéraires afin de comprendre l'image réflexive que leurs collections véhiculent après avoir intégré le domaine muséal.

Le cinquième chapitre interroge ainsi les agents patrimoniaux de l'Équateur, à savoir Jacinto Jijón y Caamaño, Federico González Suárez, et Camilo Destruge : leurs pratiques culturelles, leurs réseaux, et leurs musées. Leurs savoir-faire permettront d'expliquer la construction d'un savoir muséal et d'une iconographie matérielle qui est constamment échangée avec la France. Tout de moins, elle permet la formation d'un patrimoine régional, national, et transnational. Le chapitre suivant, poursuit ces questionnements sur les pratiques des collectionneurs – dans ce cas il s'agit d'Alcides et Camilo Destruge, et d'Auguste Cousin – afin de comprendre la constitution de l'identité de leurs collections respectives. Ce sixième chapitre interroge alors les transferts culturels et la mise en place d'une hiérarchie au sein même du réseau des collectionneurs qui, par corolaire, détermine aussi la catégorisation des objets amérindiens. Finalement, le chapitre sept aborde cette institutionnalisation d'un classement produit par les aléas historiques. Retracer la formation du fonds équatorien du Musée du Trocadéro a comme objectif d'élucider la tradition scientifique, institutionnelle, et esthétique qui muséalise ces matérialités inconnues. L'exemple des dons, achats, et transferts seront discutés dans cette imbrication des canons occidentaux et savoirs équatoriens.

## Chapitre 5

# Collectionneurs et bâtisseurs du patrimoine équatorien au début du XX<sup>e</sup> siècle

« Le collectionneur se plaît à susciter un monde non seulement lointain et défunt mais en même temps meilleur ; un monde où l'homme est aussi peu pourvu à vrai dire de ce dont il a besoin que dans le monde réel, mais où les choses sont libérées de la servitude d'être utiles. »

Walter Benjamin, 1939

Le XX<sup>e</sup> siècle s'inaugure avec la mise en place du projet d'un état-nation défini par les règles du capitalisme ; ce modèle est diffusé dans le monde entier par les puissances européennes et vise le développement du système productif de toute société industrialisée. En Équateur, de 1895 à 1911, la Révolution libérale<sup>743</sup> est dirigée par le général Eloy Alfaro qui dynamise le commerce national avec l'achèvement du chemin de fer en 1908, et une législation en faveur des exportateurs et des banquiers de la région côtière.

Dans le champ social, le gouvernement sépare l'État de l'Église catholique à travers des réformes de sécularisation de la société (liberté de culte, réduction des impôts aux paysans, légalisation du divorce) qui bouleversent le pays et trouvent une forte contestation dans les bastions du conservatisme. Afin de donner à la société des repères identitaires nécessaires pour subir cette transition idéologique et ces changements socio-politiques, une conscience patriotique apparaît en vue de définir les origines culturelles de la République équatorienne. La conservation de la mémoire

---

<sup>743</sup> Le courant libéral en Équateur est un sujet amplement étudié par l'histoire politique des années 1980 et 1990 qui glorifie la figure d'Eloy Alfaro comme le seul mandataire modernisateur de la nation, laissant de côté la gestion d'autres dirigeants comme Vicente Rocafuerte qui établit les bases éducatives et culturelles du pays, ou le propre Gabriel García Moreno qui initie l'unification des voies de communication et améliore le système scientifique du pays. Un des ouvrages les plus représentatifs de cette approche est *l'Histoire de la Révolution libérale équatorienne* d'Enrique Ayala Mora publié en 1994. Cette optique laudative est reprise par les récents partis politiques, dits néolibéraux, qui dirigent le pays depuis 2009 et qui sous la propagande libérale ont détruit la structure constitutionnelle et ont vidé les caisses de l'État. Nonobstant, d'autres travaux orientés par l'histoire sociale dévoilent justement comme quoi différents acteurs et facteurs sociaux-économiques ont participé dans la victoire du libéralisme comme *l'Histoire et régions de l'Équateur : 1830-1930* édité par Juan Manguascha en 1991. Dans cet ouvrage, les auteurs revendiquent des épisodes délaissés par l'historiographie traditionnelle et expliquent comment une société conservatrice mais divisée par les intérêts des élites régionales et la suprématie du système exportateur cède la place au régime libéral.



nationale devient le centre des discussions scientifiques promues par des initiatives privées, majoritairement conservatrices mais aussi libérales, influencées par la modernité française et qui travaillent ensemble au nom de la nation. Ces érudits possèdent un capital symbolique (scientifique, économique, et social) qui leur garantit la formation des collections capables matérialisant le passé des peuples originaires. Ces objets pérennisent ainsi l'histoire des anciens habitants du territoire de l'Équateur, l'évolution de leurs techniques matérielles, et leur conception du monde et de l'au-delà.

Luis Gerardo Morales qualifie ce cercle restreint d'intellectuels, qui prend en charge la culture nationale et devient responsable de son développement, comme des « sauveurs autoritaires »<sup>744</sup> du patrimoine national qui à travers leurs interprétations scientifiques et culturelles établissent progressivement les bases de l'historiographie nationale et d'une identité en symbiose avec la culture matérielle amérindienne<sup>745</sup>. Cette reconnaissance concerner pourtant les indigènes du passé et non pas ceux du présent dont leur présence est écartée du territoire national. Ainsi, l'avancée des sciences (comme l'ethnographie et l'archéologie) est un des éléments participant à ce phénomène définit par les élites *criollas* en fonction de l'épistémologie occidentale. L'historiographie nationale et les collections amérindiennes se constituent dans ce panorama racial, ainsi que le processus muséal qui détermine la conservation des symboles de la naissante patrie.

À propos de la science archéologique, Stefanie Gänger souligne qu'elle est utilisée au XIX<sup>e</sup> siècle par les gouvernements sud-américains comme un mécanisme dissuasif pour former des iconographies nationalistes<sup>746</sup>. Et d'après María Elena Bedoya, les collections ethnographiques deviennent par défaut des antiquités nationales puisqu'elles sont collectionnées et exposées avec l'archéologie nationale comme des représentations du savoir-faire transmis par les anciens indigènes. Ce faisant, l'ethnographie et l'archéologie équatoriennes circulent à l'échelle globale

---

<sup>744</sup> MORALES MORENO, Luis Gerardo, « Museología subalterna (sobre las ruinas de Moctezuma II) », *Revista de Indias*, 2012, vol. LXXII, n°254, p. 232. Consulté en ligne le 05 juin 2017 : <http://revistadeindias.revistas.csic.es/index.php/revistadeindias/article/view/891/964>.

<sup>745</sup> À propos de l'histoire équatorienne voir l'ouvrage historiographique sur l'institutionnalisation du savoir historique en Équateur de Guillermo Bustos, *El culto a la nación : Escritura de la historia y rituales de la memoria en Ecuador, 1870-1950* publié en 2017.

<sup>746</sup> GÄNGER, Stefanie, « Conquering the Past : Post-War Archaeology and Nationalism in the Borderlands of Chile and Peru, c. 1880-1920 », *Comparative Studies in Society and History*, Cambridge University Press, vol. 51, n°4, octobre 2009, p. 694. Consulté en ligne le 23 avril 2016 : <http://www.jstor.org/stable/40270359>.

sous cette catégorie nationale et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro reprend ce discours nationaliste des collections amérindiennes provenant de l'Équateur qui témoignent les alliances scientifiques entre la France et l'Équateur, et dont Paul Rivet est leur trait d'union transatlantique. Chercheur puis directeur de cette institution, Rivet entretient les échanges de connaissances, savoirs et objets avec ses correspondants internationaux et équatoriens, faisant des locaux ses principaux informateurs qui l'aident à parfaire ses recherches et travaux.

La réflexion patrimoniale qui découle de ces croisements est alors possible grâce aux pratiques de collectionnisme et à la gestion muséale de trois savants équatoriens qui disposent d'un vaste réseau global respectivement, et qui participent aussi au réseau américaniste de Rivet. Ensemble, ils forment des projets patrimoniaux dans transnationaux. Ce chapitre porte ainsi sur les profils et les parcours de ces agents transnationaux, à savoir : l'archéologue Jacinto Jijón y Caamaño, l'historien Federico González Suárez et le journaliste Camilo Destruge. Ces trois spécialistes du passé sont connectés par leurs intérêts scientifiques, leurs travaux positivistes et leurs réseaux de collectionnisme amérindien. Leurs rapports scientifiques et la façon dont ils participent diachroniquement au façonnement de la représentation patrimoniale de l'Équateur doivent être analysés comme des échanges croisés avec la France qui déterminent la construction de la culture matérielle équatorienne au tournant du siècle.

### ***1. Jacinto Jijón y Caamaño, l'archétype du collectionneur-scientifique***

De 1901 à 1906, Paul Rivet construit un vaste et solide réseau américaniste pendant qu'il réalise sa mission géodésique en Équateur. De retour en France, les échanges avec ses contacts se poursuivent dans le but d'analyser et compléter les résultats de ses collectes équatoriennes. Ces collaborations lui permettent de publier des travaux considérables à l'avancement des études historiques sur l'Équateur, notamment son *Ethnographie ancienne de l'Équateur* où il fait une analyse descriptive des collections archéologiques de pierre et de métal provenant de ce pays. Dans ce travail, Rivet met en commun ses recherches et aussi les apports scientifiques de son réseau équatorien dont sa principale référence de production historique locale est Federico González Suárez.

Ce dernier joue le rôle d'intermédiaire scientifique en lui donnant des informations, objets et contacts essentiels au développement de la circulation du savoir entre l'Équateur et la France. De ce fait, González Suárez va l'introduire au sein de son cercle de sociabilité savante et en particulier auprès de son disciple Jacinto Jijón y Caamaño<sup>747</sup>. Avec ce dernier, Rivet instaure une complicité scientifique suscitée par leurs questionnements sur les origines culturelles de l'Équateur, le développement des sciences anthropologiques (à savoir la linguistique et l'ethnologie), et la mise en place de l'américanisme international. Enfin, leurs interactions donnent lieu à un réseau franco-équatorien moderne et aussi à une relation fraternelle qui s'éteint uniquement avec la mort de l'historien équatorien en 1950.

### **1. 1. Ses débuts de scientifique moderne**

La carrière scientifique de Jacinto Jijón y Caamaño commence, comme le souligne María Elena Bedoya, sous l'influence de son père Manuel Jijón Larrea, un des entrepreneurs les plus fortunés du pays. Propriétaire foncier, exportateur et aristocrate<sup>748</sup>, Manuel Jijón Larrea fait partie des élites *serrana* et côtière parce qu'il possède des exploitations foncières et des industries manufacturées dans les deux régions. Par ailleurs, sa société Caamaño, Jijón y C<sup>ia</sup> vend des matières premières (cacao, café, caoutchouc et ivoire végétal) au marché international<sup>749</sup>. Cette double alliance lui donne un pouvoir social et économique incontestable qui se matérialise dans ses projets modernistes. En 1868, par exemple, Jijón Larrea achète des machines françaises afin de rendre plus performantes ses fabriques lainières qui au début du

---

<sup>747</sup> La figure de l'érudit Jacinto Jijón y Caamaño fut longtemps oubliée par l'historiographie sociale des mais revendiquée depuis les deux dernières décennies par le courant de l'histoire culturelle qui revalorise sa gestion scientifique et ses pratiques ethnographiques. Les recherches historiques de María Elena Bedoya analysent justement la place de Jijón y Caamaño au sein du collectionnisme régional au tournant du siècle, notamment sa thèse *Antigüedades y nación : Prácticas del coleccionismo, agencia intelectual y sociabilidades científicas. Historias cruzadas desde la región andina (1890-1920)*, et son catalogue *Exlibris Jijón y Caamaño : Universos del lector y prácticas del coleccionismo (1890-1950)*. Guillermo Bustos travaille aussi sur la participation de Jijón y Caamaño dans la construction du récit national en tant qu'historien membre des sociétés savantes et lui consacre une analyse historique dans son ouvrage *El culto a la nación*. Par ailleurs, en 2016, le journaliste Francisco Febres Cordero publie une biographie intitulée *El sabio ignorado* où il raconte sous sa pétillante plume des anecdotes du savant équatorien et fait référence à des fonds archivistiques rares. Enfin, le chercheur peut consulter les biographies laudatives de José María Vargas (1971, 1978) et de Carlos Manuel Larrea (1976, 1988).

<sup>748</sup> Le comté de Jijón est un titre nobiliaire espagnol créé au XVIII<sup>e</sup> siècle actuellement transmis par la famille équatorienne Jijón y Caamaño.

<sup>749</sup> ANF : F/12/4226, Archives. Équateur. Demandes d'admission approuvées.

XX<sup>e</sup> siècle se placent à la tête de l'industrie textile du pays<sup>750</sup>. Par la suite, il participe tant en exposant des produits agricoles et des productions textiles, comme membre organisateur de différents évènements industriels destinés à développer le capitalisme international.

Ainsi, Jijón Larrea préside des commissions destinées aux « hommes occupant des situations éminentes de l'agriculture, l'industrie, le commerce, les sciences, les arts et l'administration »<sup>751</sup> comme le Comité de l'Exposition nationale de 1892 qui est l'antichambre aux expositions internationales de Madrid (1892) et de Chicago (1893)<sup>752</sup>. À l'Exposition universelle de 1900 de Paris<sup>753</sup>, ses marchandises obtiennent un grand succès notamment ses produits des cueillettes<sup>754</sup> et ses « fils et tissus de laine »<sup>755</sup> qui reçoivent des médailles d'or, et ses « fils et tissus de coton »<sup>756</sup> qui reçoivent une médaille de bronze. Jijón Larrea se positionne ainsi comme le maître de l'industrie textile équatorienne et son expertise excelle dans la scène internationale tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Son pouvoir industriel se consolide aussi par les connexions qu'il établit avec les pôles financiers et l'élite internationale, mais aussi grâce aux rapports qu'il noue avec la modernité équatorienne.

Étant lui-même collectionneur – il offre sa collection privée « des monnaies rares » au gouvernement pour qu'elle figure dans la section numismatique de l'exposition de Madrid<sup>757</sup> –, Jijón Larrea se lie d'amitié avec les autres exposants qu'il

---

<sup>750</sup> SAINT-GEOURS, Yves, « La Sierra Centro y Norte (1830-1925) », in MAIGUASHCA, Juan (éd.), *Historia y región en el Ecuador : 1830-1930*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1994, p. 153. Il est fort probable que Manuel Jijón Larrea achète ces machines à l'Exposition universelle de 1867 puisque à cette occasion une dame appartenant à la famille Jijón expose des dentelles et broderies dans la classe XXXIII comme l'indique la *Notice* de la République de l'Équateur. Cette coïncidence suggère que cette dame est Dolores Caamaño y Almada (1859-1915), l'épouse de Jijón Larrea et mère de Jijón y Caamaño, qui pendant que son époux réalisait des commerces avec les industriels français elle prêta sa collection à la légation équatorienne. Leur participation démontre ainsi qu'il s'agit d'une famille liée à la scène internationale et des acteurs incontestables du système économique national.

<sup>751</sup> COMMISSION IMPÉRIALE, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1867*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>752</sup> PALLARES ARTETA, Leonidas, *op. cit.*

<sup>753</sup> ANF : F/12/4226, Archives. Équateur. Demandes d'admission approuvées. Pour l'Exposition universelle de 1900, Manuel Jijón Larrea expose divers produits venant de ses *haciendas* localisées dans la vallée du Chillo (province de Pichincha) qui démontrent la richesse de sa production agricole et textile. Il présente ainsi des céréales et des manufactures produites dans sa fabrique San Florencio. Son grand tapis de selle et des échantillons de cotonnaine pour faire des sacs reçoivent des médailles d'or et ses échantillons de laine une médaille de bronze.

<sup>754</sup> RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, *op. cit.*, p. 593.

<sup>755</sup> *Idem*, p. 924.

<sup>756</sup> *Idem*, p. 902.

<sup>757</sup> PALLARES ARTETA, Leonidas, *op. cit.*

côtoie. Il a ainsi l'opportunité d'admirer les collections d'Auguste Cousin<sup>758</sup> et de Federico González Suárez exposées en 1892<sup>759</sup>. L'amitié entre Jijón Larrea et le savant prélat permet à son fils Jacinto Jijón y Caamaño d'avoir accès au monde du collectionnisme et aux études préhistoriques ; grâce à son capital économique, Jijón y Caamaño peut collectionner et financer ses propres fouilles (Figure n°42). Finalement, c'est le capital symbolique du propre Jijón y Caamaño qui le conditionne à devenir un des premiers collectionneur-scientifiques du pays.



**Figure n°42 :** Anonyme, Jacinto Jijón y Caamaño pendant ses fouilles archéologiques à Manabí, négatif sur verre, ca. 1917. Collection numérique des Archives historiques du Ministère de la Culture et de Patrimoine de l'Équateur, Quito.

En effet, dès l'âge de seize ans, Jacinto Jijón y Caamaño reçoit ses premières pièces archéologiques de la province d'Esmeraldas de la part de González Suárez<sup>760</sup>

---

<sup>758</sup> La participation d'Auguste Cousin à l'Exposition historico-américaine et ses relations avec la famille Jijón seront analysées dans le chapitre suivant. Il convient de noter qu'il s'agit de Manuel Jijón Larrea, et non son fils, qui connaissait Auguste Cousin.

<sup>759</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2019, p. 14.

<sup>760</sup> VARGAS, José María, *Jacinto Jijón y Caamaño, su Vida y su Museo de Arqueología y Arte Ecuatorianos*, Quito, Santo Domingo, 1971, p. 140.

qui lui dévoile les « secrets des sciences historiques »<sup>761</sup>. Puis, à partir de 1909, Jijón y Caamaño s'initie aux fouilles archéologiques dans ses propriétés familiales<sup>762</sup> :

Généralement parlant, j'ai eu beaucoup de chance dans mes explorations archéologiques puisque étant un simple amateur qui pendant son temps libre se consacrait occasionnellement à cette belle science, comme un divertissement, je viens de découvrir sans l'attendre une immense construction incasique. Ainsi, au cours d'une promenade de chasse dans les collines de Guápulo, dans un site appelé Guanguiltagua, je me suis retrouvé face à une série de murs parallèles qui malgré leur état de ruine dévoilaient [leur auguste passé. À l'instant, j'ai compris] l'importance de ma découverte et pendant plusieurs semaines j'ai dressé avec beaucoup de rigueur ses cartes. Une fois terminées, je les ai ramenés à M. González Suárez avec qui j'ai eu depuis ce moment de très bonnes relations. Ce fait décida donc mon intérêt pour les études préhistoriques.<sup>763</sup>

Dans ce récit rétrospectif que Jijón y Caamaño fait à son confrère Otto von Buchwald (1868-1937)<sup>764</sup>, ses débuts archéologiques sont présentés sous un registre candide où le hasard de la mondanité le destine à sa carrière scientifique. Or, son témoignage confirme justement l'influence de son père et de son maître González Suárez dans sa vocation d'historien. Cette année de 1909 est aussi décisive dans sa formation puisqu'à partir de cette date il commence à étudier les *tolas* localisées dans sa propriété à Urcuquí (province de Ibarra)<sup>765</sup> et rejoint la Société équatorienne d'Études historico-américaines (SEEHA) fondée par González Suárez. En effet, voulant enseigner et transmettre les études du passé national aux nouvelles générations, ce dernier constitue un réseau de jeunes intellectuels curieux d'apprendre

---

<sup>761</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2019, p. 14.

<sup>762</sup> *Op. cit.*, 2016, p. 306.

<sup>763</sup> AHMCP : JJC.01943, Lettre de Jacinto Jijón y Caamaño à Otto von Buchwald, Guayaquil, s. d., p. 1 : « Generalmente hablando, he sido muy afortunado en mis exploraciones arqueológicas, cuando yo era aficionado á esta hermosísima ciencia, á la cual dedicaba, como por diversión, algunos de mis ratos desocupados ; vine, sin pensarlo, á ser el descubridor de una inmensa construcción incásica. Salí de cazería hacia las lomas de Guápulo y, en el sitio llamado Guanguiltagua, me encontré de repente sobre una serie de muros paralelos que, á pesar de su ruinoso estado, mostraban bien [a la luz su grandioso pasado. Comprendí] inmediatamente la importancia de mi hallazgo y, durante varias semanas, me ocupé en levantar planos con la mayor prolijidad. Una vez concluidos estos, se los llevé al Sr. González Suárez con quien [establecí], desde entonces, muy buenas relaciones. Así este hecho vino á decidir mi afición por los estudios prehistóricos ». Ma propre traduction.

<sup>764</sup> Archéologue allemand et membre de l'Académie nationale d'Histoire de l'Équateur, Otto von Buchwald réalise de nombreuses recherches archéologiques dans la côte équatorienne, notamment dans la province du Guayas où il trouve de nombreux objets archéologiques qui sont analysés par Max Uhle en 1920. Son musée, pourtant, est détruit lors d'un incendie en janvier 1929.

<sup>765</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, « Dialogando desde los objetos : Jijón y Caamaño y Max Uhle, entre arqueología y coleccionismo en Ecuador, 1910-1925 », in MUSEO NACIONAL DEL ECUADOR, *Guión académico*, Quito, Imprenta Mariscal, 2018, p. 62. Concernant les premières expériences archéologiques de Jijón y Caamaño, Bedoya a trouvé dans les Archives historiques du Ministère de la Culture et du Patrimoine de l'Équateur un manuscrit inédit sur ses premières recherches de terrain. Daté du 17 octobre 1909 et enregistré sous la cote JJC.02037, ce document s'intitule « Contribuciones al conocimiento de la arqueología ecuatoriana. Algunas tolas de la parroquia de Urcuquí (provincia de Imbabura) ».

l'histoire de leur nation et d'entreprendre des recherches sur les origines des véritables peuples équatoriens<sup>766</sup>.

Cependant, obligé par sa mère de partir à La Paz en tant qu'attaché de l'ambassade équatorienne de 1910 à 1911, Jijón y Caamaño doit poursuivre ses enquêtes historiques là-bas, et il se met en relation avec l'archéologue allemand Max Uhle (1856-1944)<sup>767</sup> qui à l'époque est le directeur du Musée historique de Lima. Comme l'indique María Elena Bedoya, leur relation épistolaire atteste l'érudition du jeune historien qui maîtrise déjà les sources historiques et les œuvres des archéologues contemporains<sup>768</sup>. À son retour en Équateur, le jeune archéologue professionnalise ses fouilles *in situ* grâce à l'aide de ses ouvriers et de ses amis<sup>769</sup> qui l'assistent lors de ses fouilles et dans la réalisation des plans stéréographiques. Ainsi, dans les provinces d'Imbabura et de Pichincha il retrouve des objets en or qui sont présentés dans sa première publication « Le trésor d'Itchimbía » en 1912. Ce faisant, il établit une méthodologie moderne qui détermine la *praxis* archéologique du XX<sup>e</sup> siècle, comme l'explique Irina Podgorny<sup>770</sup>.

De 1912 à 1916, Jijón y Caamaño part étudier en Europe et à son retour il met en place les connaissances scientifiques qu'il vient d'apprendre comme la périodisation des cultures précolombiennes faite en fonction de la provenance géographique de ses collectes<sup>771</sup>. Ses fouilles lui permettent aussi de former des collections qu'il divise par aires culturelles d'après les préceptes énoncés par

---

<sup>766</sup> Les huit membres fondateurs de cette société sont des disciples de González Suárez qui s'intéressent aux questions historiques et font partie de l'élite économique, sociale et intellectuelle de la *sierra*. Il s'agit de : Luis Felipe Borja, Alfredo Flores y Caamaño, Cristóbal Gagotena, Carlos Manuel Larrea, Juan León Mera Iturralde, José Gabriel Navarro, et Aníbal Viteri Lafrontera. En 1920, l'ancienne Société équatorienne d'études historico-américaines devient l'Académie nationale d'Histoire.

<sup>767</sup> Après des années de correspondance, Uhle est embauché par Jijón y Caamaño et réalise entre 1919 et 1924 des recherches archéologiques en Équateur. Cette période d'échanges scientifiques sera abordée à la fin de cette partie.

<sup>768</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 313.

<sup>769</sup> *Idem*, p. 197. Il s'agit de son précepteur le père salésien Jacinto Pankeri, son cousin Carlos Manuel Larrea (1887-1984) et son ami Juan León Mera Iturralde.

<sup>770</sup> PODGORNÝ, Irina, « Los medios de la arqueología », *Redes*, vol. 14, n°28, novembre 2008, p. 106. Consulté en ligne le 17 octobre 2017 : <https://www.redalyc.org/pdf/907/90717083005.pdf>. D'habitude, ce sont les *huaqueros* qui embauchés par des collectionneurs ou des scientifiques réalisent les fouilles archéologiques. Pour ces raisons, Paul Rivet engage des ouvriers locaux pour qu'ils fassent des fouilles dans les endroits où il ne peut se rendre à cause de ses responsabilités scientifiques.

<sup>771</sup> Après les fouilles qu'il réalise dans la province du Chimborazo de 1918 à 1919, Jijón y Caamaño délimite trois périodes attribuées à la culture puruhá : San Sebastián, Elén-pata et Huavalac. De même, grâce aux travaux qu'il effectue dans les provinces de Tungurahua (Riobamba et Santa Elena) et du Chimborazo, il désigne deux époques de la culture Panzaleo (Proto-Panzaleo I et Proto-Panzaleo II). Enfin, dans la même région, il trouve des objets appartenant à la culture Tuncahuán qui lui permettent de justifier ses théories diffusionnistes sur la migration des peuples colombiens vers le sud du continent qui sont par la suite publiées dans son ouvrage *Puruhá* en 1929.

González Suárez sur la « classification systématique des pièces archéologiques ». Sa taxonomie le distingue du simple collecteur et le confirme comme un scientifique moderne<sup>772</sup>. Celle-ci est aussi une nouvelle caractéristique de la modernisation de la pratique archéologique stipulée par Podgorny. De ce fait, les travaux de Jacinto Jijón y Caamaño sont réalisés sous l'approche positiviste avec l'objectif de développer les sciences du passé dans le pays<sup>773</sup> ; son activité d'archéologue lui permet de ratifier par conséquent ses hypothèses diffusionnistes et ses études sur les origines de la nation équatorienne<sup>774</sup>.

## **1. 2. Le collectionneur transnational**

Le binôme Rivet-Jijón y Caamaño se constitue en 1913 quand ce dernier arrive en France pour accomplir son grand tour européen en compagnie de son cousin Carlos Manuel Larrea et de sa mère Dolores Caamaño y Almada. Son capital économique lui facilite cette mission et lui permet d'acquérir une formation moderne et universelle ; et puis, grâce à son maître González Suárez, il est introduit au sein des réseaux de sociabilité savante de l'Europe. Après avoir assisté au Congrès d'Américanistes de Londres en avril 1912, Jijón y Caamaño s'installe à Paris où il rencontre le docteur Rivet qu'il connaissait uniquement par voie épistolaire depuis 1910, lorsqu'il l'avait contacté pour lui présenter son travail et lui demander son soutien scientifique. À sa missive, Rivet lui répond :

je suis ravi d'apprendre que vous et M. Carlos M. Larrea vous intéressez à l'étude des races anciennes de l'Équateur et en particulier aux races moins connues des provinces d'Esmeraldas et de Manabí. Je vous accorde volontiers votre demande mais pour l'instant je n'ai aucun ouvrage de mes nombreuses publications concernant les anciennes races équatoriennes sous la main. Vous pouvez cependant les demander à l'archevêque Gonzalez Suarez à qui j'envoie

---

<sup>772</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2019, p. 11.

<sup>773</sup> SALAZAR, Ernesto, « Jacinto Jijón y Caamaño y el pasado precolombino del Ecuador », *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, t. 91, n°188, 2013, p. 276. D'après Salazar, l'apport archéologique de Jacinto Jijón y Caamaño se résume à trois facteurs déterminants : la mise en place de la stratigraphie lors des fouilles archéologiques ; la théorisation d'une périodicité des cultures précolombiennes ; et le classement du corpus céramique en fonction des critères de provenance et de similitudes matérielles.

<sup>774</sup> À partir de la création en 1918 du *Bulletin de la Société équatorienne d'études historico-américaines*, les travaux de la Société sont diffusés internationalement. Jijón y Caamaño finance sa publication et collabore avec assiduité en publiant les fouilles qu'il entreprend en Équateur, ainsi qu'au cours de ses exils au Pérou et en Bolivie. Pourtant, à la fin de sa vie, il se consacre à la politique en tant que chef du parti conservateur et devient un des représentants de l'hispanisme équatorien, comme le démontre Guillermo Bustos dans son ouvrage *El culto a la nación*. Bustos explique l'influence des membres conservateurs et catholiques dans l'orientation scientifique de l'Académie nationale d'Histoire et dans la construction de l'historiographie nationale.



régulièrement mes travaux comme témoignage de mon respect envers ce grand savant équatorien.<sup>775</sup>

L'encourageante réplique de Paul Rivet permet de reconstituer les débuts archéologiques de Jijón y Caamaño qui après avoir étudié les provinces des plateaux andins poursuit ses recherches dans la région côtière et réalise des fouilles à Esmeraldas (ca. 1910) et à Manabí (entre 1917 et 1923). De même, cette lettre prouve que c'est bien González Suárez le médiateur entre les deux.

Paul Rivet accueille alors Jacinto et Carlos Manuel au sein du Muséum d'Histoire naturelle où ils assistent à ses cours d'anthropologie et ceux de Léon Poutrin (1880-1918)<sup>776</sup>. Ces professeurs se transforment en leurs tuteurs et leurs références scientifique comme l'avoue Jijón y Caamaño à son cousin Cristóbal Gangotena (1884-1954) : « Rivet nous a donné son livre [*Ethnographie ancienne de l'Équateur*] sur la préhistoire : très intéressant et érudit »<sup>777</sup>. Par conséquent, Jijón y Caamaño apprend l'anthropologie physique et aussi les nouvelles approches ethnologiques théorisées par le docteur Rivet. Plus tard, le scientifique équatorien met en commun ses cours du Muséum avec son expérience de terrain afin de délimiter les aires culturelles et classifier les objets du passé. Pour ces raisons, la linguistique reste une approche récurrente dans ses travaux historiques.

Pendant les années 1910, Paris devient le centre opérationnel de Jacinto Jijón y Caamaño<sup>778</sup> et la « zone de contact » où il rencontre le cercle scientifique de Paul Rivet. Il devient ainsi membre titulaire de la Société des Américanistes de Paris en

---

<sup>775</sup> AHMCP : JJC.01888, Lettre de Paul Rivet à Jacinto Jijón y Caamaño, Paris le 20 avril 1910, p. 1 : « alegrandome de ver que U<sup>d</sup> y el Señor Carlos M. Larrea se interesan en el estudio de las razas antiguas del Ecuador y en especial en el de las razas tan poco conocidas de Esmeraldas y de Manabí, y voluntariamente les doy con todo gusto el permiso que ustedes se han dignado pedirme. Por lo pronto, no tengo a la mano las ya numerosas publicaciones que he dado a la luz respecto a las razas antiguas ecuatorianas, mas U<sup>d</sup> puede pedir las al Señor Arzobispo Gonzalez Suarez a quien siempre he mandado con regularidad mis publicaciones como un homenaje de mi respeto a el gran sabio ecuatoriano ». Ma propre traduction.

<sup>776</sup> AHMCP : JJC.01888, Lettre de Jacinto Jijón y Caamaño à Cristóbal Gangotena, Paris le 20 novembre 1912, p. 8. Comme l'indique Paul Rivet dans sa notice nécrologique, Léon Poutrin était un médecin militaire qui devient anthropologue après avoir accompli une mission en Afrique équatoriale française. Il travaille ensuite comme préparateur du laboratoire du Muséum et collabore avec l'édition du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.

<sup>777</sup> *Idem* : « Rivet nos dio a leer su libro sobre la prehistoria, muy interesante y erudito ». Ma propre traduction.

<sup>778</sup> Jacinto Jijón y Caamaño est à Paris entre 1912 et 1916. Venu parfaire sa formation scientifique, il subit à la capitale française deux épisodes marquants : la mort de sa mère Dolores en 1915 et son engagement avec María Luisa Flores (1882-?), nièce d'Antonio Flores Jijón. Jijón y Caamaño en profite aussi pour parcourir les pays européens, approfondir ses recherches historiques, participer au Congrès d'Histoire et Géographie de Séville en 1914, et consulter les archives de Madrid et de Valladolid. Avant de rentrer définitivement en Équateur, il visite aussi la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, et les États-Unis.

1912<sup>779</sup> et il se lie avec d'autres corporations et savants comme le démontre sa volumineuse correspondance datant de cette période et tout au long de sa vie. Son succès relationnel réside dans le fait qu'il entretient une communication dynamique et généreuse, offrant régulièrement à ses interlocuteurs ses publications en éditions de luxe comme il le faisait déjà avec Max Uhle<sup>780</sup>. Parmi ses connaissances américanistes, Jijón y Caamaño envoie des pièces archéologiques à l'explorateur et photographe des vestiges mésoaméricains Désiré Charnay (1828-1915)<sup>781</sup> ; assiste le missionnaire scientifique Pierre Reinburg ; nomme membre de la SEEHA en 1920 à René Verneau ; et communique avec Joseph Niggpen, membre de la Société française d'Ethnographie de Paris et de l'Institut international d'Anthropologie<sup>782</sup>.

D'après Elisa Sevilla et Ana Sevilla, ces textes, instruments et collections échangés sont des cadeaux qui garantissent le bon fonctionnement du réseau scientifique construit sur les bases de la réciprocité et de l'obligation propres à l'idéal du gentilhomme du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>783</sup>. Au siècle suivant, ces gestes symboliques entretiennent la diffusion du savoir et assurent un système d'échanges basé sur une apparente symétrie entre la périphérie et le centre comme le témoigne la citation suivante :

[Les deux volumes] vont m'être précieux pour mon cours de l'année scolaire qui va débiter au Collège de France le 1<sup>e</sup> Décembre de la présente année. J'ai parlé longuement de la Colombie au cours durant l'année présente. Je me servirai largement cette année de vos deux volumes actuels et des si intéressantes figures qu'ils contiennent que je ferai passer à mon cours. Donc mes remerciements sont très vifs et sont absolument adaptés aux circonstances. Je suis profondément touché de ce don qui me permettra de faire connaître votre revue et son contenu [aux auditeurs] du Collège de France. Croyez très honoré maître et éminent collègue à mon bien haut et sincèrement affectueux sentiments avec mes pleines félicitations pour votre belle revue.<sup>784</sup>

Cette lettre du docteur Louis Capitan (1854-1929) est destinée à Jijón y Caamaño pour le remercier de lui avoir offert son ouvrage *Puruhá* paru en 1929.

---

<sup>779</sup> VIGNAUD, Henry, « Actes de la Société », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 10, n°1, 1913, p. 197 et 199. Consulté en ligne le 03 mai 2019 : [https://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1913\\_num\\_10\\_1\\_2854](https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1913_num_10_1_2854). Grâce à la proposition de Léon Poutrin et Paul Rivet, Carlos Manuel Larrea et Federico González Suárez sont aussi élus membre titulaire et membre correspondant, respectivement, de la Société d'Américanistes de Paris.

<sup>780</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2018, p. 63.

<sup>781</sup> AHMCP : JJC.01888, Lettre de Désiré Charnay à Jacinto Jijón y Caamaño, Paris le 28 décembre 1912, p. 1.

<sup>782</sup> AHMCP : JJC.01901, Lettre de Joseph Niggpen à Jacinto Jijón y Caamaño, Vincennes le 28 décembre 1922, 3 p.

<sup>783</sup> SEVILLA, Elisa, et SEVILLA, Ana, *op. cit.*, p. 91.

<sup>784</sup> AHMCP : JJC.01912, Lettre de Louis Capitan à Jacinto Jijón y Caamaño, Paris le 29 août 1929, p. 1-2.

Celui-ci connaît l'anthropologue depuis l'époque où il était le trésorier de la Société d'Américanistes de Paris et il recevait les cotisations des adhérents. Maintenant, Capitan est le président de la Société et un membre avéré de l'Académie des Sciences ; Jijón y Caamaño adresse donc ses présents à un scientifique de renom, un américaniste international. La stratégie de Jijón y Caamaño renverse ainsi la situation de dépendance scientifique avec l'Occident comme le démontre le registre laudatif et la gratitude exprimés par le docteur Capitan. Ce n'est plus le centre mais la périphérie qui produit des gestes « chevaleresques » envers l'espace convoité (l'autre) en vue d'assurer la continuité de leurs rapports scientifiques. Jijón y Caamaño devient de ce fait le gentilhomme que le « centre » félicite pour son travail scientifique et approuve la qualité esthétique de ses publications.

Afin de le rétribuer, Capitan s'engage à faire circuler son travail et introduire la culture visuelle de la culture puruhá<sup>785</sup> au sein du Collège de France où il est depuis 1908 professeur d'antiquités américaines. Cette proposition de diffusion du passé équatorien représente une opportunité importante pour Jijón y Caamaño puisque cette institution est un des centres de discussion du savoir occidental. Autrement dit, c'est une manière de légitimer internationalement la culture matérielle de l'Équateur et de diffuser le travail scientifique de Jijón y Caamaño. Capitan ne teint pas sa promesse car il décède trois jours après l'émission de sa lettre ; ainsi, force est de reconnaître que si bien Capitan est redevable du cadeau de Jijón y Caamaño, ce dernier l'est aussi du capital symbolique de celui-là. Nonobstant, le *modus operandi* de Jijón y Caamaño, caractéristique de son *habitus* aristocratique, a déjà modifié ses rapports avec l'Occident et lui a donné une visibilité au sein de la science globale.

Ainsi, après son séjour européen, Jijón y Caamaño publie deux ouvrages archéologiques<sup>786</sup>, collabore avec Rivet et bâtit son renom scientifique à l'international comme l'indique l'invitation au Congrès des Américanistes auquel il est convié en 1923 :

Comme vous avez dû l'apprendre par notre ami commun Rivet, nous avons l'intention d'inviter les Américanistes à un congrès en 1923. [...] Nous tenons beaucoup à que les vrais explorateurs, dignes de ce nom, de l'Amérique du Sud

---

<sup>785</sup> L'ethnie puruhá se développe pendant l'Époque d'Intégration (VI<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècle) dans la *sierra* (provinces de Cotopaxi, Tungurahua et Chimborazo). Elle développe une céramique d'engobe rougeâtre et une peinture négative caractéristiques de ses vases et figurines anthropomorphes. Avec l'arrivée des Incas, elle disparaît mais certaines communautés indigènes se revendiquent actuellement comme ses héritières.

<sup>786</sup> Jijón y Caamaño publie *Contribuciones al conocimiento de los aborígenes de la provincia de Imbabura en la República el Ecuador* en 1918 et *La religión en el Imperio de los Incas* en 1919.

assistent à ce congrès, et je suis persuadé que vous trouverez ici des personnes qui comprendront et s’y intéresseront à vos si importants travaux archéologiques et religieux.<sup>787</sup>

Jijón y Caamaño est devenu un des représentants scientifiques du continent américain ; intégrant sous le pied d’égalité la science moderne et sa production du savoir universel, il consolide en même temps son réseau local qui est aussi connecté à la dynamique transnationale. De ce fait, il multiplie ses échanges scientifiques dans les deux sens, et il crée une importante circulation d’idées, textes et objets.

Sa correspondance avec Rivet témoigne de cette production dynamique entre les deux communautés savantes :

Depuis nos dernières discussions, je pense que les connaissances sur la préhistoire équatorienne ont beaucoup évoluées grâce aux fouilles méthodiques que j’ai réalisé à Manabí et à Puruhá et qui m’ont beaucoup aidé à avoir des idées plus précises concernant la succession des cultures dans ces régions. Je peux dire la même chose à propos d’Imbabura comme vous allez le constater dans une prochaine étude qui est en cours d’impression et qui va bientôt être publiée dans le Bulletin de février.<sup>788</sup>

Le vocabulaire technique qui suit – « véritable stratification des cultures »<sup>789</sup>, « établir les bases générales de la chronologie de la culture Puruhá »<sup>790</sup> – démontre le passage de l’archéologie inductive du XIX<sup>e</sup> siècle à l’archéologie stratigraphique et à la sériation culturelle prônées au siècle suivant. Les résultats de Jijón y Caamaño participent donc à la réflexion sur l’archéologie comme une science de synthèse, tout en établissant la première série chronologique des cultures précolombiennes<sup>791</sup>.

Enfin, les échanges transnationaux de Jacinto Jijón y Caamaño se font à travers l’alliance scientifique de ces deux mondes (équatorien et français) qui garantit la circulation et l’uniformisation des concepts et théories américanistes. Le croisement

---

<sup>787</sup> AHMCP : JJC.01901, Lettre du directeur du Musée municipal de Gothembourg à Jacinto Jijón y Caamaño, Göteborg le 22 février 1922, p. 1.

<sup>788</sup> AMNHN : 2 AP 1 C JIJO, Lettre de Jacinto Jijón y Caamaño à Paul Rivet, Quito le 23 février 1920, p. 2 : « Desde nuestras últimas conversaciones el conocimiento de la prehistoria ecuatoriana ha progresado bastante, así creo haber obtenido con mis excavaciones metódicas en Manabí y Puruhá, ideas bastante exactas acerca de la sucesión de las culturas en esas regiones ; casi otro tanto puedo decir de Imbabura, como Ud. verá por un estudio mío que está actualmente imprimiéndose y se publicará en el Boletín de febrero ». Ma propre traduction.

<sup>789</sup> *Idem*, Quito le 24 août 1920, p. 1 : « una verdadera estratificación de culturas ». Ma propre traduction.

<sup>790</sup> *Idem*, Quito le 24 août 1920, p. 1-2 : « de base para establecer la cronología de Puruhá ». Ma propre traduction.

<sup>791</sup> Jijón y Caamaño découvre ainsi les cultures Capulí, Caranqui, Panzaleo, Piartal et Tuza comme le signale l’archéologue Javier Basantes qui réalise en 2015 une étude muséographique sur le Musée d’archéologie Antonio Santiana, successeur du Musée archéologique universitaire. En effet, le Musée Santiana hérite les anciennes collections universitaires, et possède ainsi quelques pièces offertes par Jijón y Caamaño à l’Université centrale. Je remercie Javier Basantes de m’avoir partagé ces informations et de m’avoir aidé dans mon enquête historique au sein de cette institution.

de références bibliographiques et l'appartenance aux mêmes sociétés savantes assure donc la communion entre les thématiques et les débats de l'époque. Dans cet objectif, Jijón y Caamaño met à la disposition de Paul Rivet sa bibliothèque américaniste<sup>792</sup> ; et chacun convie l'autre à participer à la production scientifique de la corporation qu'ils dirigent en présentant leurs recherches de terrain, travaux conceptuels, ou études de corpus analytique. De fait, ils intègrent réciproquement la vie scientifique de la Société d'Américanistes de Paris et de l'Académie nationale d'Histoire de l'Équateur.

En effet, Jijón y Caamaño y participe activement, soit à travers une collaboration directe avec Rivet, soit par des interventions ou publications. Par exemple, il présente le 6 novembre 1928 une « communication accompagnée de projections sur *Une vague de civilisations dans le Nord-Ouest de l'Amérique du Sud* »<sup>793</sup> qui est publiée plus tard comme « Una gran marea cultural en el N.O. de Sud América » dans le *Journal de la Société des Américanistes*. Dans cet article, Jijón y Caamaño avance ses hypothèses diffusionnistes sur les déplacements et les rencontres des peuples mésoaméricains avec les anciennes ethnies équatoriennes. Pour cette étude de Jijón y Caamaño, Rivet se charge personnellement de l'édition en 1930 :

je viens de trouver vos lettres, votre manuscrit et les belles photographies que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer et dont je vous en remercie vivement. Je vais presser la préparation des planches de votre article afin d'envoyer tout de suite le manuscrit chez l'imprimeur. Ma foi que l'article sortira le plus tôt possible, même si on ne peut jamais faire confiance à l'imprimeur.<sup>794</sup>

À son tour, en 1939 Rivet publie un travail sur les origines de la population sud-américaine, « El hombre en América », dans le bulletin que Jijón y Caamaño édite et finance pour l'Académie nationale d'Histoire. Ces deux revues scientifiques

---

<sup>792</sup> MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Correspondencia enviada por Jacinto Jijón a Paul Rivet*, Quito, Imprenta del Ministerio de Relaciones Exteriores, 1990, p. 9 et p. 31. La bibliothèque de Jacinto Jijón y Caamaño possède un fond très complet de sciences sociales avec des incunables, des travaux de la Première Mission géodésique et aussi des ouvrages de Humboldt. Elle conserve aussi une partie des livres ayant appartenu à González Suárez qu'il lègue à son disciple en 1917. De ce fait, Jijón y Caamaño prête à Rivet des ouvrages indispensables pour ses recherches ethnographiques et linguistiques.

<sup>793</sup> CAPITAN, Louis, « Actes de la Société », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 21, n°1, 1929, p. 263. Consulté en ligne le 05 mai 2019 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57351079/f287.item.r=jacinto%20jijon>.

<sup>794</sup> AHMCP : JJC.01912, Lettre de Paul Rivet à Jacinto Jijón y Caamaño, Paris le 9 octobre 1929, p. 1 : « me encuentro con sus cartas, su manuscrito y las lindas fotografías que tuvo la amabilidad de madarme. Para todo esto, mil y mil agradecimientos. Voy a mandar en seguida a hacer las láminas de su artículo y el manuscrito saldrá en seguida a casa del impresor. Ud. puede estar seguro que el artículo saldrá lo mas pronto posible a la luz pero con las impresoras uno no puede nunca hacer una oferta segura ». Ma propre traduction.

deviennent alors des plateformes transnationales où les deux savants peuvent échanger et diffuser l'avancée de leurs travaux et de leurs domaines d'études respectifs. Leurs renommées sont ainsi transmises aux corporations et institutions qu'ils représentent chacun. De cette manière, Jijón y Caamaño introduit Paul Rivet au « processus d'institutionnalisation du savoir historique »<sup>795</sup> dont il est le chef de file au XX<sup>e</sup> siècle équatorien. En tant que collectionneur-scientifique engagé avec le développement du récit national, toutes les stratégies socio-scientifiques de Jijón y Caamaño visent le développement de la représentation historique du pays. Par conséquent, sa collaboration avec Rivet redonne un pouvoir symbolique au développement de la science locale et permet sa plus large diffusion internationale. Autrement dit, Jijón y Caamaño est un acteur qui participe à la globalisation de l'américanisme, aussi bien qu'à la construction historique et culturelle de la nation équatorienne.

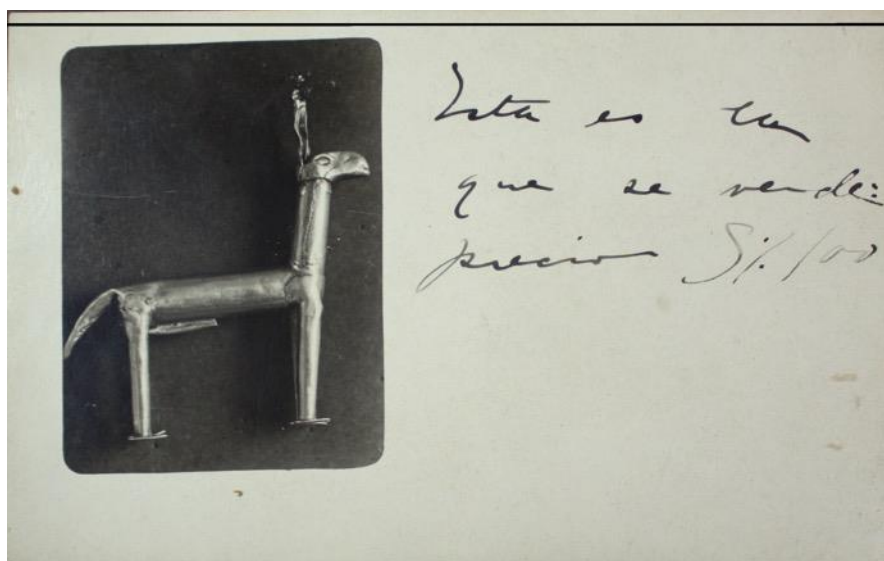
## ***2. Le collectionnisme privé à la base de la patrimonialisation de la matérialité équatorienne***

Les collections de Jacinto Jijón y Caamaño illustrent et justifient la chronologie culturelle de l'Équateur qu'il est en train de façonner et doivent de la sorte répondre à des objectifs précis. Les pièces qu'il collecte ou acquière subissent de ce fait un classement scientifique qui les attribue une valeur nationale en tant que témoignages historiques des cultures du passé. Nombreuses sont ainsi les offres des collections qu'il reçoit de la part des antiquaires, des *huaqueros*, ou même de ses connaissances personnelles, qui sont au courant de ses travaux. Ceci est le cas d'une proposition faite par son ami le photographe et *dandy* Emmanuel Honorato Vásquez (1893-1924) qui lui envoie une plaque, des boucles d'oreille et une figure zoomorphe en or pour le prix de 100 *sucres*<sup>796</sup> qui est en de même reproduite dans une carte postale (Figure n°43).

---

<sup>795</sup> BUSTOS, Guillermo, *El culto a la nación : Escritura de la historia y rituales de la memoria en Ecuador, 1870-1950*, Quito, Fondo de Cultura Económica et Universidad Andina Simón Bolívar, 2017, p. 260-268.

<sup>796</sup> AHMCP : JJC.01893, Lettre d'Emmanuel Honorato Vásquez à Jacinto Jijón y Caamaño, Cuenca le 10 juin 1919, p. 48 et 49.



**Figure n°43** : Carte postale d'Emmanuel Honorato Vásquez offrant l'achat d'un lama en or pour le prix de 100 *suces*. Archives historiques du Ministère de la Culture et du Patrimoine de l'Équateur, Quito. Photographie de l'auteur.

Ce geste, comme le confirme Manuel Charpy, est une pratique internationale prônée par le marché des antiquités et des curiosités en vue d'assurer la publicité et les échanges matériels<sup>797</sup>. Ce faisant, le réseau de Jijón y Caamaño, ainsi que leurs collections, s'insèrent dans le développement de l'exotisme à l'échelle planétaire<sup>798</sup>.

Ainsi, dans le but de prouver ses théories scientifiques et d'enrichir son musée, Jijón y Caamaño doit s'entourer des experts qui le renseignent sur les dynamiques culturelles des différentes régions du pays et qui le conseillent sur des objets et collections mis en vente, tout en détournant les falsifications et fraudes du marché des antiquités si présents depuis les débuts du collectionnisme amérindien comme pour le cas de ce lama qui est une falsification de mauvaise qualité<sup>799</sup> qui n'a sûrement pas trompé l'œil de l'expert<sup>800</sup>. De la même façon, pour éviter d'être victime de fraudes,

<sup>797</sup> CHARPY, Manuel, *op. cit.*, 2014, p. 26.

<sup>798</sup> GRUZINSKI, Serge, *op. cit.*, p. 90.

<sup>799</sup> D'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, que je remercie pour cette information, cette pièce semble être une falsification des pièces zoomorphes de l'ethnie inca à cause des soudures qui dévoilent un travail métallurgique médiocre.

<sup>800</sup> Le réseau scientifique de Jacinto Jijón y Caamaño a été analysé par María Elena Bedoya (2008, 2016, 2018, 2019) à propos de ses connexions et échanges transnationaux qui lui permettent de constituer d'importantes collections d'archéologie et d'ethnographie. Pour plus d'informations concernant les échanges théoriques et matériels de ce réseau, il faut consulter la correspondance de Jijón y Caamaño conservée aux Archives historiques du Ministère de la Culture et du Patrimoine de l'Équateur et en particulier les cotes JJC.01893, JJC.01897, JJC.01902, JJC.01906, JJC.01909, JJC.01912, JJC.01913, JJC.01943, et JJC.02109.

Jijón y Caamaño travaille directement avec des créateurs comme Rosalino Ollala qui lui fabrique une collection d'ethnographie amazonienne entre 1921 et 1931<sup>801</sup>.

Cette commande montre les diverses stratégies adoptées par Jijón y Caamaño dans l'objectif de former des collections représentatives des peuples en voie de disparition. Cette pratique reprend le discours de l'ethnographie de sauvetage, en accord avec les projets muséaux des institutions dont il fait partie, préfigurant la théorisation du concept de patrimoine national qui se constituera au début du XX<sup>e</sup> siècle en Équateur.

## **2. 1. Former une collection connectée**

Divers savants se chargent de lui procurer des collections bibliographiques, archéologiques et ethnographiques capables d'illustrer les résultats de ses recherches et d'enrichir sa bibliothèque et son musée. Ses fidèles collaborateurs sont des spécialistes des études historiques comme le journaliste et homme de musées Camilo Destruge<sup>802</sup> qui s'occupe du collectionnisme archéologique et bibliophile de la région côtière ; ou l'historien et archéologue Carlos Emilio Grijalva (1885-1947), ancien étudiant de González Suárez, qui se sert de ses contacts dans les provinces du nord (Tulcán et Ibarra) pour lui assurer l'acquisition des vêtements des « indiens »<sup>803</sup>.

Le père Juan Félix Proaño (1850-1838), doyen de la cathédrale de Riobamba et paléontologue, l'informe également sur les dernières trouvailles archéologiques de la province du Chimborazo et avec lui il discute de ses hypothèses diffusionnistes :

Je m'empresse de vous faire part de la découverte de belles tincullpas dans une sépulture au pied du [volcan] Chimborazo : deux sont des masques de félins et deux autres portent le visage de la Lune. Je vous enverrai les photos plus tard par courrier. J'ai déjà informé M. Jijón y C de cette découverte pour qu'il puisse constater l'influence des Caras sur la région Puruhá, expansion qu'il nie. Pareillement, M. Otto von Buchwald, qui niait aussi la migration des Caras, m'a écrit récemment en me disant qu'il pense avoir trouvé les Caras à Manabí et Imbabura. Vos théories présentées dans l'Ethnologie [sic] Ancienne de l'Équateur triomphent et je vous en félicite. Un grand intérêt pour les études préhistoriques s'est éveillé ici en Équateur. Le Doc. Max-Uhle qui est actuellement à Quito et dont j'ai eu l'honneur de recevoir lors de son passage par

---

<sup>801</sup> Depuis 2005, le chercheur Jorge Trujillo León de la Facultad latino-américaine de sciences sociales de Quito (FLACSO) fait une étude sur Rosalino Olalla et l'élaboration des collections ethnographiques. Il s'intéresse principalement aux rapports entre Olalla et le Musée américain d'Histoire naturelle de New York qui avait aussi acquis une collection similaire à celle de Jijón y Caamaño à la même époque.

<sup>802</sup> Camilo Destruge sera analysé dans la dernière partie de ce chapitre et dans le chapitre suivant.

<sup>803</sup> AHMCP : JJC.02109, Lettre de Manuel Carrera à Carlos Grijalva, Tulcán le 22 avril 1921, p. 1.



Riobamba, m'a vivement assuré que « dans l'archéologie équatorienne il y a la clé pour résoudre la problématique concernant le mouvement et la dispersion des peuples préhistoriques de l'Amérique du Sud ». <sup>804</sup>

Dans cette missive conservée dans les archives épistolaires de Jacinto Jijón y Caamaño, Proaño s'adresse à Paul Rivet et souligne deux points importants sur la science locale : tout d'abord le fait que la culture matérielle précolombienne (les *tincullpas caras*<sup>805</sup>) apporte des éclaircissements aux discussions ethnographiques ; et puis, la mise en commun des théories historiques entre cinq érudits transnationaux. Pourtant, Proaño, Rivet, Jijón y Caamaño, von Buchwald et Uhle n'occupent pas la même place dans cet associationnisme scientifique. Effectivement, cette structure est hiérarchisée en fonction du système de réciprocité et d'obligation où le père Proaño, devenu informateur de Jijón y Caamaño et de Rivet, est un collaborateur fidèle et utile mais soumis à l'autorité occidentale de Rivet à qui il témoigne un grand respect en le félicitant pour le succès de son ouvrage. Cependant, dans son éloge il oublie que les études préhistoriques sont développées depuis le siècle dernier par González Suárez, ainsi que d'autres scientifiques locaux<sup>806</sup>, et que Rivet ne reprend leur travail que pour faire sa propre démonstration.

Les rapports entre Proaño et Rivet attestent de cette manière l'emprise du centre sur la périphérie puisque Rivet parvient à « discipliner et homogénéiser les pratiques et protocoles »<sup>807</sup> américanistes en restant en contact avec ses divers informateurs équatoriens. Mais progressivement ce contrôle des sources d'information devra être

---

<sup>804</sup> AMNHN : 2 AP 1 C PROA, Lettre de Juan Félix Proaño à Paul Rivet, Riobamba le 8 janvier 1923, p. 2 : « Me apresuro a comunicarle, que se encontraron preciosos tincullpas en un sepulcro, al pie del Chimborazo : dos con mascarones de felinos, y dos que [parecen] una cara de luna. Las fotografías le remitiré después por correo. Le comunicué ya al Sor. Jijón y C. este hallazgo, para que vea que en Puruhá se extendió la influencia de los Caras, lo que él niega. El Sor. Otto von Buchwald, quien negaba también las inmigraciones de los Caras, me escribe últimamente, que ya piensa encontrar a los Caras en Manabí y en Imbabura. Sus opiniones de *Ethnologie [sic] Ancienne de l'Équateur*, van triunfando ; le felicito. Se va despertando grande entusiasmo por las estudios prehistóricos, aquí en el Ecuador. El Doc Max-Ule se encuentra en Quito actualmente, tuve el honor de recibir su visita, a su paso por Riobamba : entusiasmado, me aseguró : que 'en el Ecuador arqueológico está la llave para resolver el problema del movimiento y la dispersión de pueblos prehistóricos en la América del Sur' ». Ma propre traduction.

<sup>805</sup> Basé sur les travaux du prêtre Juan de Velasco (1727-1792), l'historiographie nationale du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle a confondu l'ethnie cara avec une organisation de style occidentale. Ainsi, se mythique royaume n'a pas existé mais il s'agit d'un ensemble de groupes ethniques (dont les Caranqui et les Otavalos) qui se développèrent pendant l'Époque d'Intégration (VI<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècle) dans la *sierra* comme des unités politiques connectées et apparentées, qui se sont alliées pour lutter contre l'invasion inca à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Leur résistance les définit comme des ethnies guerrières et elles sont actuellement considérées comme le symbole originaire de la nation équatorienne.

<sup>806</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 198. Comme le souligne Bedoya, Julio María Matovelle (1852-1929) et sa société savante Liceo de la Juventud sont aussi des précurseurs des études préhistoriques dans les provinces du sud équatorien.

<sup>807</sup> SEVILLA, Elisa, et SEVILLA, Ana, *op. cit.*, p. 99.

partagé avec Jijón y Caamaño qui se positionne comme l'ayant droit moral de ces informations et de ces objets. Rivet et Jijón y Caamaño sont ainsi les axes conducteurs du réseau de collectionnisme équatorien, ou les « autorités intellectuelles »<sup>808</sup>, d'après l'expression employée par María Elena Bedoya.

Ainsi, les intermédiaires de Jijón y Caamaño ont le devoir de lui trouver des objets légataires du savoir-faire des anciens habitants de l'Équateur. Ces médiateurs à leur tour contactent leurs propres informateurs (antiquaires, marchands et *huaqueros*) avec qui ils négocient l'acquisition de renseignements, pièces ou la production de collections pour agrandir celle de leur mécène. Ce dernier possède effectivement une collection formée grâce aux cadeaux de ses précepteurs (Jacinto Pankeri et Federico González Suárez) et aussi par ses propres efforts (collecte et acquisitions). Autrement dit, le réseau local de Jacinto Jijón y Caamaño se compose de principalement de scientifiques, certains des étrangers, qui réalisent des recherches dans la région comme Pankeri qui lui rapporte ses observations archéologiques des ruines de Huigra (province du Chimborazo)<sup>809</sup> ; Otto von Buchwald qui travaille dans la province du Guayas ; ou bien, Auguste Capdeville qui lui envoie des « dessins, photographies et d'objets d'indigènes » du Pérou<sup>810</sup>. Ses confrères, amplement connectés aux dynamiques transnationales, montrent que Jijón y Caamaño est aussi connecté globalement avec la production scientifique de l'époque, et par conséquent, sa collection qu'ils sont en train de l'aider à former.

Vers la fin des années 1910, la collection de Jacinto Jijón y Caamaño devient une référence dans le monde du collectionnisme équatorien. Reconnue par des scientifiques internationaux telles que les archéologues Marshall Saville et Max Uhle<sup>811</sup>, elle s'enrichit considérablement à partir de 1919 quand Jijón y Caamaño embauche Uhle comme collaborateur dans ses fouilles archéologiques<sup>812</sup>. Les

---

<sup>808</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2018, p. 55 et 69.

<sup>809</sup> AHMCP : JJC.01898, Lettre de Max Uhle à Jacinto Jijón y Caamaño, Cuenca le 7 avril 1921, p. 1.

<sup>810</sup> AHMCP : JJC.01906, Lettre d'Auguste Capdeville à Jacinto Jijón y Caamaño, San Antonio le 24 juin 1924, p. 2.

<sup>811</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2018, p. 63.

<sup>812</sup> Orientaliste de profession, Max Uhle devient archéologue en intégrant le monde des musées où il est en contact avec des collections ethnographiques et des objets américains. Il travaille au Musée ethnologique de Dresde et après au Musée d'ethnologie de Berlin où il est l'assistant d'Adolf Bastian qui l'envoie en 1892 en Amérique du Sud pour faire des recherches sur les Incas en Argentine et en Bolivie. Uhle est vite accusé de spoliateur par les savants de la région mais réussit à poursuivre ses travaux au Pérou grâce aux financements de l'Université de Pennsylvanie en 1896 et de l'Université de Berkeley en 1903. Après des années d'enseignement et de recherche, ses apports scientifiques sont reconnus, notamment l'introduction de la sériation par similitude, par les gouvernements sud-américains qui le recrutent pour fonder des institutions nationales comme le Musée historique de Lima

triumphes scientifiques et muséaux de l'archéologue allemand sont une garantie pour Jijón y Caamaño qui l'engage pour avancer ses recherches archéologiques et constituer son musée privé. Ce nouveau renversement hiérarchique entre la science occidentale et le savoir local annonce la gestion moderne de Jijón y Caamaño qui dynamise les échanges entre les deux régions.

Le travail de Max Uhle consiste ainsi à réaliser des explorations systématiques dans la région septentrionale (Loja, Azuay et Cañar)<sup>813</sup> que son mécène n'a pas encore étudié ; moderniser la *praxis* archéologique à l'aide de la « sériation par similitude »<sup>814</sup> ; effectuer des découvertes décisives pour la science nationale comme trouver l'emplacement exacte de Tomebamba<sup>815</sup> ; et accomplir un important travail de collecte, comme l'explique María Elena Bedoya<sup>816</sup>. Paul Rivet est au courant de l'itinéraire équatorien d'Uhle grâce aux lettres que son ancien élève et proche collaborateur de Jijón y Caamaño, Carlos Manuel Larrea<sup>817</sup>, lui fait part. Cette correspondance démontre que Max Uhle parvient à ses fins grâce aux agents locaux qui le guident et l'assistent dans sa tâche. Uhle se sert également du réseau de son mécène qui possède un circuit scientifique gigogne où chaque agent dispose de son propre réseau multipliant les connexions et se reliant les uns avec les autres. Par exemple, l'antiquaire Rafael Riofrío contacte un ami habitant la région de San Lucas

---

en 1903 et le Musée d'Anthropologie et d'Archéologie à Santiago en 1913. Jijón y Caamaño lui propose de financer ses recherches en Équateur au moment où Uhle a des difficultés causées par la Grande Guerre. Après avoir réalisé des fouilles au nord du Pérou, ce dernier arrive en juillet 1919 à Loja et reste dans le sud de l'Équateur jusqu'en 1920. Pendant son séjour équatorien, il visite la région cañari ; découvre la localisation exacte de l'ancien palais inca de Tomebamba ; se rend au temple d'Ingapirca où il collecte des objets archéologiques ; et contourne la vallée du Jubones pour arriver au Cañar où il étudie les cultures du Cerro Narrío. La collaboration entre ses deux préhistoriens se finit pourtant à cause des tensions personnelles et d'une nouvelle guerre menée par Jijón y Caamaño contre le gouvernement ploutocratique de l'époque.

<sup>813</sup> VARGAS, José María, *op. cit.*, p. 38.

<sup>814</sup> SALAZAR, Ernesto, *op. cit.*, p. 282. Connaisseur du travail de Max Uhle, Jacinto Jijón y Caamaño est un des premiers archéologues à employer sa méthodologie de la sériation en Équateur dès la fin des années 1910. Il s'agit, comme l'explique Salazar, de regrouper des objets dans une série répondant à des similitudes en fonction de leur provenance géographique et de leurs similitudes matérielles.

<sup>815</sup> AHMCP : JJC.01898, Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 16 janvier au 19 septembre 1921. La localisation exacte de l'ancienne cité de Tomebamba est une des énigmes archéologiques la plus débattue entre les historiens depuis la conquête espagnole.

<sup>816</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2018, p. 55-72.

<sup>817</sup> AMNHN : 2 AP 1 C LARR, Lettre de Carlos Manuel Larrea à Paul Rivet, Quito le 24 juillet 1920, p. 2. Carlos Manuel Larrea est un historien et membre actif de la Société équatorienne des études historico-américaines ; cousin de Jacinto, ils sont très proches depuis leur jeunesse et pour cette raison ils partent ensemble, sous l'invitation de Jacinto, en Europe de 1912 à 1916. Dès leur retour, ils se consacrent à transformer la Société en un véritable centre du savoir national devenant une institution publique en 1920. Ainsi, Larrea est un personnage clé dans le réseau de Jijón y Caamaño, et un informateur essentiel pour Rivet du fait qu'il connaît son cousin et sait les orientations scientifiques qu'il envisage d'adapter aux domaines de l'archéologie et de l'histoire équatoriennes.

(province de Loja) pour qu'il l'assiste à conclure « 'l'acquisition des étoffes fabriquées par les indiens' »<sup>818</sup> pour la collection Jijón y Caamaño.

Parmi les collaborateurs locaux de ce dernier, les religieux se distinguent en tant que secteur averti, puissant et communautaire. Ces excellents alliés sont intéressés par la science et aident généralement les voyageurs étrangers (Wiener, André et Rivet). Amis du « politicien défenseur de la cause conservatrice pendant la bouleversante période post-libérale »<sup>819</sup>, Jacinto Jijón y Caamaño compte alors sur le soutien des jésuites Manuel Reyes et José Félix Heredia (1881-1954) qui lui offrent à plusieurs reprises des collections archéologiques<sup>820</sup>. De ce fait, le clergé assistera aussi Uhle.

Les collections que Max Uhle forme pour son mécène se composent d'objets représentant le passé équatorien ; il s'agit d'objets variés comme des crânes et ossements ou de la céramique préhistorique. La réussite de sa tâche s'explique par son expertise scientifique et son travail rigoureux et efficace comme le décrit ses lettres :

J'étais occupé à la réalisation des plans des ruines qui ne peuvent pas être corrigés pendant la période des pluies à cause des inondations qui couvrent le terrain. J'ai envoyé mon assistant, ou huaquero, à des points déterminés de la région ; il est accompagné de 8 ouvriers qui le surveillent en alternance, seuls ou en binôme. Là-bas, ils fouillaient et dormaient à la belle étoile sans rien puisqu'il n'y avait aucune maison ni hutte d'indiens pour les accueillir et les abriter. [...] En fonction de leur avancement, je me rendais sur les lieux pour observer le panorama, le type de terrain, la forme des puits, la disposition du trousseau et les autres objets trouvés dans les sépultures. Je prendrai des photos le cas échéant.<sup>821</sup>

Max Uhle reconnaît le concours des *huaqueros* dans ses travaux archéologiques, tout en éprouvant une notable méfiance à leur égard à cause de la réputation qui les précède. Cela illustre effectivement en quoi l'aide des locaux et le travail groupal sont déterminants dans les recherches archéologiques, les pratiques de collectionnisme et notamment dans le processus de muséalisation, comme il a déjà été souligné dans le cas de Paul Rivet. Les résultats à multiples voies vont de la sorte influencer les interprétations scientifiques de Jijón y Caamaño et la constitution de son musée. Dans

<sup>818</sup> AHMCP : JJC.01898, Lettre de Max Uhle à Jacinto Jijón y Caamaño, Cuenca le 7 avril 1921, p. 3.

<sup>819</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2018, p. 68.

<sup>820</sup> LARREA, Carlos Manuel, *Las principales publicaciones de Jacinto Jijón y Caamaño sobre la historia ecuatoriana*, Quito, Benalcázar, 1976, p. 90.

<sup>821</sup> AHMCP : JJC.01898, Lettre de Max Uhle à Jacinto Jijón y Caamaño, Cuenca le 16 juin 1921, p. 3-4 : « Yo mismo estaba ocupado en el arreglo de mis planos de las ruinas, que no podían perfeccionarse en tiempo de lluvias y de las inundación completa de los terrenos. Mandé mi ayudante o huaquero, con 8 peones, llevando él siempre uno o dos vigilantes más, a puntos determinados de la región. Allí excavaron, dormían a la intemperie, vivían de nada, no había casa o chozas de indios capaces de recibirlos y prestarles abrigo. [...] Según el progreso de las excavaciones salí al lugar de la excavación, observando lo propio con respecto a la situación, clase de terreno, forma de los pozos, acomodamiento del ajuar y otras cosas en los sepulcros, y sacando cuando era necesario, también fotografía ». Ma propre traduction.

cette logique, dès les premiers jours de leur partenariat, Uhle envoie à Jijón y Caamaño des rapports de terrain, des analyses de pièces, et notamment « plus de 150 haches de pierre, presque 34 crânes, de nombreux objets d'argile (dont quelques verres entiers et beaucoup de fragments) » du sud du pays<sup>822</sup>. La méthodologie systématique d'Uhle est essentielle pour constituer des séries exhaustives servant à justifier les typologies culturelles conçues par Jijón y Caamaño, et à former son musée scientifique. De ce fait que Uhle numérote même les cargaisons<sup>823</sup> et les accompagne d'un catalogue<sup>824</sup>.

Dans cette mission d'enrichissement archéologique, Uhle achète aussi des objets et pièces uniques aux antiquaires, comme il l'explique à son mécène : « étant donné que les occasions sont relativement rares d'acquérir des verres de cette provenance que même le propriétaire de la boutique ne connaissait pas »<sup>825</sup>. Mais le reste du temps, il fait des acquisitions aux marchands de son réseau local :

J'ai obtenu des objets en cuivre, etc. pour votre collection [...] et je vais me servir de la médiation de mes amis à Cuenca pour les obtenir à un prix plus bas au nom de la science et au vôtre. D'après ce qu'on me dit et de ce que j'aperçois, la région de Cuenca (en particulier la région des hauts plateaux à l'est) est très riche en poteries de toutes sortes. Tout autant, il faut se dépêcher puisque presque tout ce qui fût pris auparavant par les mains des particuliers est parti à Paris avec Monsieur Rivet.<sup>826</sup>

Uhle est conscient que les objets trouvés dans les fouilles disparaissent progressivement dans le marché international et fait allusion à une des collectes les plus médiatisées, celle de Paul Rivet. Ce faisant, il ne dénonce pas la fuite du patrimoine national en voie de construction mais au contraire, il exhorte son mécène à s'emparer des derniers vestiges avant leur disparition définitive. Dans cette logique,

---

<sup>822</sup> AHMCP : JJC.01895, Lettre de Max Uhle à Jacinto Jijón y Caamaño, Saraguro le 24 mars 1920, p. 1 : « de más de 150 hachas de piedra, cerca de 34 craneos, numerosos objetos de barro (vasos enteros son muy escasos, pero remplazados en este caso por un gran número de fragmentos) ». Ma propre traduction.

<sup>823</sup> *Idem*, Oña le 24 juin 1920, p. 2.

<sup>824</sup> *Idem*, Saraguro le 7 avril 1920, p. 2 : « listo para mandar a Ud. 8 cargas de objetos antiguos ». Ma propre traduction.

<sup>825</sup> *Idem*, Oña le 24 juin 1920, p. 2 : « siendo relativamente escasas las ocasiones de adquirir vasos de esta procedencia (el dueño de la tienda mismo no la conocía) ». Ma propre traduction.

<sup>826</sup> AHMCP : JJC.01898, Lettre de Max Uhle à Jacinto Jijón y Caamaño, Cuenca le 7 avril 1921, p. 4-5 : « Conseguí algunos objetos de cobre etc. para la colección de Ud. [...] me valdré de la mediación de amigos cuencanos para asegurarlos para la ciencia y para usted a un precio mucho más bajo. La región de Cuenca (especialmente la región de la altiplanicie al este) parece, según se me dice y en parte veo, bastante rica en alfarería de tipo muy variado. Pero hay que excavarla mismo, tanto más, porque lo que existía ya sacado en manos privadas, ha acompañado ya casi completamente al Señor Rivet a Paris ». Ma propre traduction.

Uhle poursuit ses fouilles et étudie le monde du collectionnisme équatorien afin de négocier des possibles collections pour Jijón y Caamaño :

J'ai eu la chance d'avoir fréquenté les mêmes conférences que le camarade von Buchwald (sur les noms géographiques) et je suis bien convaincu de la pertinence de ses idées. J'aspire pouvoir collaborer avec lui afin d'accéder à des résultats authentiques sur l'histoire des anciennes tribus. À mon avis, il possède une remarquable collection d'objets provenant d'Esmeraldas, et une autre composée de quelques belles figurines en argile etc. d'origine Puruhá. [Je vous le fais savoir] puisque vous m'avez dit ne pas la connaître. En tout cas, la vôtre est bien meilleure.<sup>827</sup>

Connaisseur des collections publiques d'Europe et d'Amérique, Max Uhle examine les collections privées équatoriennes afin de trouver des pépites qui vérifient la validité de ses théories diffusionnistes. La collection von Buchwald, par exemple, prouve selon lui la « connexion étroite » entre les cultures équatoriennes et les mayas<sup>828</sup>. De même, cet accès au savoir-faire des savants locaux l'orienta dans la constitution de la collection de Jijón. Ce faisant, au cours de son passage à Guayaquil, il visite le Musée municipal et examine les collections archéologiques que von Buchwald analyse dans ses études comparatives<sup>829</sup>. Toutefois, l'approche de Max Uhle à propos de la conservation de la culture nationale reste ambiguë puisque sa *praxis* archéologique contredit son discours de sauvetage et ses années passées dans des institutions muséales : « J'ai toujours considéré d'extrême utilité d'attirer l'attention du public sur les vestiges des antiquités nationales afin de limiter les vandalismes [...] et d'éveiller son esprit national afin qu'il puisse être capable progressivement d'apprécier son histoire ancienne »<sup>830</sup>.

En définitive, sans abandonner ses pratiques archéologiques, Max Uhle expose dans cette citation le péril que représentent les fouilles archéologiques pour le patrimoine national et fait appel au sentiment patriotique des citoyens pour conserver les symboles matériels de la mémoire nationale. Tout autant, de son côté, il

---

<sup>827</sup> AHMCP : JJC.01895, Lettre de Max Uhle à Jacinto Jijón y Caamaño, Guayaquil le 17 août 1920, p. 1 : « Con el amigo von Buchwald tengo la suerte de frecuentar conferencias (sobre nombres geográficos) y me convenzo de la importancia de sus [ideas] esperando cooperar con él más para, por esfuerzo común, llegar a resultados de valor duradero para la historia de las tribus antiguas. Tiene una, a mi manera de ver, importante colección de objetos de Esmeraldas, otra de algunas hermosas figuras de barro etc. de origen puruhá. Como me comunica Ud no conoce su colección. Probablemente Ud. tiene mismo una mucha mejor ». Ma propre traduction.

<sup>828</sup> *Idem*.

<sup>829</sup> *Idem*, Guayaquil le 26 septembre 1920, p. 1.

<sup>830</sup> AHMCP : JJC.01893, Lettre de Max Uhle à Jacinto Jijón y Caamaño, San Lucas le 18 novembre 1919, p. 2 : « Siempre considero útil atraer la atención del público a los restos de antigüedades nacionales, para que no se repitan tales vandalismos [...] y se despierte más y más la mente nacional bien dispuesta a apreciar su historia antigua ». Ma propre traduction.

n'abandonne pas ses pratiques archéologiques et poursuit jusqu'à la fin des années 1920 les fouilles dans le territoire équatorien. Autrement dit, Uhle est un agent culturel qui sait s'adapter au paradigme patrimonial et aux basculements du monde du collectionnisme où cohabitent scientifiques, antiquaires et institutions muséales.

## **2. 2. Organiser un musée scientifique**

À part la collaboration avec Max Uhle, Jacinto Jijón y Caamaño poursuit avec ses stratégies initiales pour former son musée privé comme réaliser des fouilles *in situ* et élargir son réseau transnational de scientifiques et antiquaires<sup>831</sup>. S'ajoute, comme le signale Guillermo Bustos<sup>832</sup>, la constitution en parallèle d'un fonds archivistique et d'une bibliothèque américaniste qui lui donnent accès aux sources historiques et archéologiques inexistantes dans le système public. L'usage systématique du document historique et du vestige matériel mènent Jijón y Caamaño à accumuler des objets qui sont emmagasinés dans ses différentes propriétés à Chillo, San Millán et Quito. Or, cette dispersion de sa collection en différents entrepôts est le motif qui le pousse à vouloir l'unifier dans un seul endroit, comme l'assure Carlos Manuel Larrea à Rivet :

Maintenant Jacinto s'occupe de mettre en place son musée qui pourrait être exposé déjà dans n'importe quelle ville européenne. Ceci rendra de grands services aux chercheurs puisqu'avant il était presque impossible de réaliser n'importe quelle étude tant les objets étaient dispersés dans des caisses ou installés en parti à Chillo, une autre à San Millán et le reste dans d'autres salles. Puis, ils commencent aussi à arriver des objets des fouilles menées par le Dr Uhle dans les provinces du sud. À ce jour, 18 colis sont arrivés et parmi eux une momie de l'époque inca trouvée à l'intérieur d'une grotte de pierre. On n'a pas encore tout vu, faute de place [...].<sup>833</sup>

Carlos Manuel Larrea est un témoin précieux car il est le confident et proche collaborateur de Jijón y Caamaño. Son récit éclaire les projets de son cousin, sa vision

---

<sup>831</sup> Concernant les acquisitions de Jacinto Jijón y Caamaño aux particuliers, il est conseillé de consulter les Archives du Ministère de la Culture et du Patrimoine, notamment sa correspondance avec Max Uhle conservée sous la côte JJC.01902.

<sup>832</sup> BUSTOS, Guillermo, *op. cit.*, p. 253.

<sup>833</sup> AMNHN : 2 AP 1 C LARR, Lettre de Carlos Manuel Larrea à Paul Rivet, Quito le 24 juillet 1920, p. 2 : « Jacinto se ocupa ahora de instalar su museo, que podría figurar ya en cualquier ciudad de Europa. Esto prestará grandes servicios a los estudiosos, porque antes, con los objetos guardados en cajones o instalados en Chillo, una parte, en San Millán ótra y en diversas piezas los demás, era casi imposible todo estudio. Comienzan a llegar también los objetos de las excavaciones practicadas por el Dr. Uhle en las provincias del Sur. Hasta ahora ha llegado 18 bultos y entre éstos una momia de la época incásica, hallada en una cueva abierta en la roca. Todavía no vemos todo por falta de espacio [...] ». Ma propre traduction.

scientifique, et le destin muséal que ce dernier destine à sa collection privée. D'après Larrea, pour Jijón y Caamaño la formation d'un musée implique le regroupement des objets en séries et la mise en place d'une taxonomie afin de créer un ensemble scientifique. Ceci implique qu'il doit véhiculer un discours conçu en fonction d'un classement méthodique et articulé par les critères de provenance géographique et des similitudes matérielles. Alors, la classification doit être appliquée à un seul espace d'exposition où les visiteurs peuvent étudier et contempler la représentation matérielle du passé national.

L'accumulation excessive d'objets pousse Jacinto Jijón y Caamaño à organiser et classer ses collections scientifiques. Cette mise en ordre des objets participe synchroniquement à sa réflexion sur la périodisation des anciennes civilisations équatoriennes qu'il est en train de théoriser dans ses travaux archéologiques. De ce fait, son arrangement l'occupe pendant dix ans comme le montre sa correspondance avec Rivet. Voici une brève restitution de leur dialogue :

[Jacinto Jijón y Caamaño] : Je suis actuellement en train d'organiser mon musée, j'ai déjà achevé l'installation de trois salles et je compte d'ici deux ou trois mois avoir tout fini. Le musée occupe beaucoup de place et comprendra encore sept salles de la maison dans laquelle nous vivions auparavant à Quito, celle de la rue La Campaña (maintenant Sucre), peut-être vous ne vous en souvenez plus.<sup>834</sup>

[Paul Rivet] : Je vous félicite pour l'aménagement de votre musée. Bien sûr que je m'en souviens de votre maison à Quito.<sup>835</sup>

Cette proximité entre les deux scientifiques permet d'identifier le noyau du futur musée : sa maison au centre historique de Quito. Celle-ci fut abandonnée par la famille Jijón au début du XX<sup>e</sup> siècle pour La Circasiana (Figure n°44), son nouvel hôtel privé localisé en dehors de la ville, à San Millán. Ce manoir devient ensuite le deuxième édifice accueillant le musée Jijón y Caamaño, avec un pavillon construit pour cet effet.

Jacinto Jijón y Caamaño termine l'installation définitive de son musée vers la fin de l'année 1930<sup>836</sup> ; son succès est certain comme l'affirme les félicitations d'une

---

<sup>834</sup> AMNHN : 2 AP 1 C JIJO, Lettre de Jacinto Jijón y Caamaño à Paul Rivet, Quito le 24 août 1920, p. 2 : « Estoy actualmente organizando mi Museo, tengo ya algo avanzado el arreglo de tres salas y espero que de aquí a unos dos o tres meses estará todo arreglado. El Museo ocupa buena parte de la casa en que vivíamos en Quito, no sé si Ud. recuerda, en la calle de la Campaña (Carrera Sucre) y vá a comprender unos siete salones » Ma propre traduction.

<sup>835</sup> AHMCP : JJC.01895, Lettre de Paul Rivet à Jacinto Jijón y Caamaño, Paris le 14 octobre 1920, p. 1 : « Yo le doy mi parabién por el arreglo de su Museo. Yo me acuerdo muy bien [de] su casa en Quito ». Ma propre traduction.

<sup>836</sup> AMNHN : 2 AP 1 C JIJO, Lettre de Jacinto Jijón y Caamaño à Paul Rivet, Quito le 12 février 1930, p. 1.



visiteuse étatsunienne de passage en Équateur : « J'ai beaucoup apprécié les trésors de votre musée et de votre bibliothèque. Je ne savais pas qu'un musée aussi merveilleux existait dans tout l'Équateur, et j'étais ravie d'avoir eu le privilège de voir les rares objets qui y sont conservés »<sup>837</sup>. Néanmoins, ce musée privé est ouvert uniquement aux visites ponctuelles des élites nationales et étrangères.



**Figure n°44** : Anonyme, « La Circasiana », négatif sur verre, *ca.* 1900-1909. Fonds des Archives historiques du Guayas. Collection numérique de l'Institut national du Patrimoine culturel, Quito.

En conclusion, l'initiative muséale de Jacinto Jijón y Caamaño permet de matérialiser ses connexions transatlantiques et son intérêt pour la conservation du passé national. Au cours de ce processus, il démontre son savoir-faire en tant que collectionneur-scientifique capable d'associer ses études préhistoriques à la catégorisation de la culture matérielle de la nation. Son expertise le distingue de Federico González Suárez qui destinait sa collection principalement à l'analyse descriptive. De ce fait, le musée Jijón y Caamaño conserve une collection représentative de la modernité car elle est connectée avec le réseau transnational du collectionnisme amérindien, ainsi qu'avec la production scientifique et patrimoniale de l'Équateur.

---

<sup>837</sup> AHMCP : JJC.01913, Lettre de Grace Meigs à Jacinto Jijón y Caamaño, Pennsylvanie le 1<sup>er</sup> avril 1930, p. 1.

### ***3. Historiens et hommes des musées de l'Équateur***

Pour construire le patrimoine national, Jacinto Jijón y Caamaño compte avec les modèles de son maître Federico González Suárez et de son collaborateur Camilo Destruge qui étudient le passé et visent la conservation de la mémoire nationale. En effet, González Suárez est un des fondateurs de l'histoire nationale et dans ses enquêtes historiques il a collecté de nombreuses antiquités représentant la matérialité des « véritables » peuples équatoriens, comme lui-même les qualifie. Sa collection détient alors cette valeur nationaliste et la réputation scientifique de son propriétaire. Néanmoins, il ne forme pas un musée privé, soit parce que ses responsabilités ecclésiastiques l'obligent à se déplacer et le maintiennent très occupé ; soit parce qu'il n'ambitionne pas de conserver des objets auxquels il n'attribue pas une valeur esthétique mais uniquement historique. Pourtant, il participe activement au phénomène muséal en donnant ses collections aux chercheurs et institutions françaises et en fondant des musées publics et locaux.

#### **3. 1. La quête muséale de Federico González Suárez**

Travaillant sur la préhistoire équatorienne, Federico González Suárez coordonne au tournant du siècle deux projets publics destinés à perpétuer la mémoire nationale et stimuler la recherche historique. Pour ce faire, à partir de 1888, il envisage que « les objets ayant appartenu aux anciennes races indigènes du pays ; les crânes et ossements des gentils indiens ; et les objets d'art fabriqués pendant l'époque coloniale »<sup>838</sup> intègrent les institutions universitaires comme des « œuvres de la République » dignes de conservation. Ainsi, en 1892, González Suárez collabore avec Carlos Tobar Donoso pour former le Musée archéologique de l'Université centrale qui devait se composer d'objets voués à illustrer la richesse archéologique et ethnographique du pays.

---

<sup>838</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, « Proyecto de Reglamento para las Academias Nacionales », *Anales de la Universidad de Quito*, Quito, Imprenta de la Universidad Central del Ecuador, n°35, 15 février 1891, p. 513 : « Objetos que hayan pertenecido á las antiguas razas indígenas del país; (b: Cráneos y huesos de los indios gentiles; (c: Objetos de arte pertenecientes á la época de la colonia ». Ma propre traduction.

Toutefois, avec l'arrivée du libéralisme au pouvoir en 1895, ces deux figures du conservatisme sont obligées de quitter l'Université et le Musée tombe en déclin. La crise s'approfondit en 1924 avec la disparition de la Faculté de Philosophie et de Lettres à laquelle il était attaché. Pour remédier à cette situation, le nouveau recteur Isidro Ayora (1856-1944)<sup>839</sup> invite des scientifiques à donner des conférences comme Max Uhle qui a l'objectif de présenter ses travaux d'archéologie et de préhistoire américaine en vue de dynamiser la vie culturelle de l'institution<sup>840</sup>. Uhle a fini sa mission auprès de Jacinto Jijón y Caamaño et il est donc engagé pour donner ces cours magistraux qui sont ensuite publiés dans les *Annales de l'Université*. Cette nouvelle opportunité lui permet aussi de participer au XXI<sup>e</sup> Congrès d'Américanistes à Göteborg comme délégué de l'Équateur, où il expose ses théories sur les origines mésoaméricaines des cultures de l'Amérique du Sud<sup>841</sup>. Sa réussite lui vaut qu'à son retour il soit embauché comme professeur de l'Université centrale à partir du 23 mars 1925. Les recherches qu'il va poursuivre au nom de cet établissement scientifique font partie du renouveau préconisé par Ayora.

### 3. 1. 1. Les dernières années du Musée universitaire

La nouvelle réorganisation de l'Université vise effectivement la réouverture de la Faculté de Philosophie et de Lettres, et Max Uhle est recruté pour y participer. De ce fait, il doit s'occuper de la nouvelle chaire d'archéologie et des cours sur la préhistoire de l'Équateur. Il est également chargé des excursions destinées à l'avancement de l'archéologie équatorienne et à enrichir les collections du Musée archéologique placé sous sa direction. Ce programme n'est pas nouveau pour Uhle qui s'allie avec les universités américaines dès son arrivée sur le continent<sup>842</sup>. Ses

---

<sup>839</sup> Le docteur Isidro Ayora, médecin obstétricien et professeur universitaire, est un des derniers représentants politiques prônant les idéaux de la modernité du XIX<sup>e</sup> siècle. D'idéologie socialiste, il arrive au pouvoir en 1925 après une révolution meurtrière qui renverse la période libérale et instaure une transition politique assez mouvementée. Son mandat dure jusqu'en 1931 et il est reconnu pour ses politiques modernisatrices comme celle à propos de la création de la Banque centrale de l'Équateur en 1927. L'exposition « Por la plata ... », à laquelle j'ai participé en tant qu'assistante du commissaire María Elena Bedoya, fait une critique historique et artistique de cette période d'instabilité financière et propose, sous l'approche de la micro-histoire, une nouvelle lecture sur les valeurs de l'argent depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Cette exposition a été présentée au Musée numismatique de la Banque centrale de l'Équateur de novembre 2019 à mai 2020.

<sup>840</sup> AGUCE : Livre du Conseil d'administration, n°8, Session extraordinaire du 23 mars 1925, p. 205.

<sup>841</sup> BASANTES, Javier, *Propuesta arqueo-museológica para el Museo Antropológico Antonio Santiana*, mémoire dirigé par María Fernanda Ugalde, Université catholique de l'Équateur, 2016, p. 70.

<sup>842</sup> AGUCE : Livre du Conseil d'administration, n°8, Session extraordinaire du 23 mars 1925, p. 204-207.

nouvelles fonctions lui permettent d'explorer et de réaliser des fouilles au nom de l'État dans les régions qu'il n'avait pas encore pu étudier<sup>843</sup>.

Et aussi de compléter les collections du Musée universitaire avec d'objets d'archéologie andine et côtière comme le démontrent les listes d'acquisitions de 1927 : des pièces en argile provenant de Tulcán dont une assiette avec pied, une bouteille globulaire avec des singes peints et une marmite ; une assiette avec des figures peintes aussi de la province du Carchi ; un verre rayé, un pot rectangulaire, et une figure trouvée près du fleuve Viche dans la province d'Esmeraldas ; une hache en pierre à oreilles de Cumbayá et un pot avec pied de style inca provenant de Tumbaco<sup>844</sup>. Cette numération présente uniquement des céramiques classifiées en fonction de leur toponyme mais sans leur filiation culturelle puisqu'à l'époque, sauf pour la civilisation inca, il n'existe pas encore de périodisation reconnaissant les autres cultures.

Les donations font aussi partie du processus d'accroissement des collections du Musée universitaire stimulés par l'avis d'échange de collections toujours publié dans les *Annales* qui prouve la nécessité de réactiver le mécène scientifique. L'incendie de 1929 (Figure n°19), cependant, détruit tout cet effort cumulé depuis presque le début de la République<sup>845</sup> marquant à jamais l'imaginaire culturel du pays comme le révèle Jacinto Jijón y Caamaño à son ami Paul Rivet :

Vous devez être déjà au courant de l'incendie de l'Université centrale dans lequel toutes les collections scientifiques formées depuis l'époque de García Moreno ont été détruites. J'ai offert au moment de la donation des doublons de mes collections archéologiques et tous mes exemplaires paléontologiques, raison pour laquelle je suis très occupé maintenant à la sélection de ces objets. Je profite de cette activité pour finir définitivement l'organisation de mon musée qui a été longtemps suspendue à cause de mes voyages et de mon exil.<sup>846</sup>

---

<sup>843</sup> Avec l'Université centrale, Max Uhle explore le centre, la côte et le nord du pays. Il se rend tout d'abord à la vallée de Cumbaya en juillet 1925 et dans la province du Chimborazo en 1927. Grâce à la réouverture de la Faculté en octobre 1928, il parvient à effectuer des fouilles dans le site archéologique de La Tolita (province d'Esmeraldas) en juin 1929 et l'année suivante, il accomplit des travaux à l'Île de Puná (province du Guayas). Puis, il organise des fouilles à Manabí, dans les sites de la colline Jaboncillo et à Manta. Enfin, au cours de ses dernières expéditions, il trouve des pièces de la culture cuasmal au Carchi et puis en 1932, il se rend à Cochasquí (province de Pichincha).

<sup>844</sup> COLLECTIF, « El Museo Arqueológico se enriquece », *Anales de la Universidad Central*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°259, janvier-mars 1927, p. 241 : « Plato pintado con pie, Tulcán ; Olla pintada, Tulcán ; Vasito rayado, Río Viche, Esmeraldas ; Receptáculo rectangular de barro, Río Viche, Esmeraldas ; Figurita de barro, Río Viche, Esmeraldas ; Botella globular con figuritas de monos, Tulcán ; Hacha de piedra con orejas, Cumbayá ; Plato pintado con figuras, Carchi ; Olla de cocina con pie alto, de tipo incaico, Tumbaco ». Ma propre traduction.

<sup>845</sup> VÁSQUEZ HAHN, María Antonieta, *Luz a través de los muros : Biografía de un edificio quiteño*, Quito, FONSA, 2005, p. 180.

<sup>846</sup> AMNHN : 2 AP 1 C JIJO, Lettre de Jacinto Jijón y Caamaño à Paul Rivet, Quito le 17 janvier 1930, p. 1 : « Ud. habrá sabido el incendio de la Universidad Central en el que perecieron todas las

La presse présentera désormais Jacinto Jijón y Caamaño comme l'autorité scientifique de la scène culturelle équatorienne. Son geste paternaliste et philanthropique envers l'Université le met en avant et éclipse le directeur du Musée universitaire. Sa gestion pendant cette crise démontre qu'il est le représentant de l'Académie nationale d'Histoire et en particulier, le responsable moral de la conservation et du développement du passé national ; voire le successeur de García Moreno.

Après ce sinistre, Max Uhle finit son contrat avec l'Université centrale et il rentre définitivement en Allemagne ; la chaire d'archéologie est confiée à son ancien mécène, Jacinto Jijón y Caamaño, qui poursuit ses donations et son travail scientifique au sein de l'Université, comme l'indique son collègue et successeur l'anthropologue Antonio Santiana<sup>847</sup>. Toutefois, l'avenir du Musée universitaire est incertain. L'intérêt pour les études préhistoriques est détourné par l'approche anthropologique et la chaire d'archéologie devient de la sorte la chaire d'ethnographie équatorienne modifiant ainsi l'orientation et le nom du Musée universitaire. Jijón y Caamaño devient maire de Quito en 1935 et il quitte l'Université à cause de ses engagements politiques. Après son départ, le musée est abandonné et reste fermé jusqu'à la fin des années 1940 mettant fin au premier projet muséal de Federico González Suárez.

### **3. 1. 2. L'Académie nationale d'Histoire et le Musée archéologique national**

Devenu évêque d'Ibarra en 1895, Federico González Suárez est empêché de poursuivre son premier dessein muséal et quitte la capitale pour les provinces du nord où il continue son travail sur les études préhistoriques et la sauvegarde du passé. Ainsi, en 1905, il est promu archevêque de Quito et retourne à cette ville pour continuer ses réflexions scientifiques au sein de la Société équatorienne des Études historico-américaines (SEEHA) qu'il fonde le 24 juillet 1909 avec ses huit disciples. D'après Guillermo Bustos, les premières années de la Société sont favorablement encadrées par González Suárez qui établit des séminaires hebdomadaires, des débats et un

---

colecciones científicas formadas en el tiempo de García Moreno y posteriormente. Yo he regalado los duplicados de mis colecciones arqueológicas y todos mis ejemplares paleontológicos así que ahora estoy ocupadísimo en la selección de estos materiales, así como aprovechando de este trabajo para terminar el arreglo definitivo de mi museo, que ha estado suspenso tanto tiempo por mis viajes y destierro ». Ma propre traduction.

<sup>847</sup> SANTIANA, Antonio, *Museo etnográfico de la Universidad Central*, Quito, 1959, p. 17.

règlement orientant les activités scientifiques de la nouvelle corporation<sup>848</sup>. L'enquête historique – organisée en six commissions de travail en fonction des périodes et disciplines<sup>849</sup> – et la conservation des culturelles matérielles sont les principaux objectifs stipulés par l'historien dans son « Projet de règlement » :

Elle rassemblera des objets appartenant aux tribus des anciens indigènes ou des aborigènes équatoriens, et réalisera des fouilles méthodiques dans les sépultures et les cimetières des habitants antérieurs à la découverte [de l'Amérique] et à la conquête des Espagnols. Progressivement, elle fera une collection des crânes des aborigènes.<sup>850</sup>

Les ossements sont une catégorie récurrente des collections amérindiennes comme le démontre l'*Atlas archéologique* de González Suárez où sa première planche illustre un crâne afin d'historier la présence matérielle des anciens habitants de l'Équateur. D'autres collectionneurs suivent cet exemple et ils s'assurent toujours d'avoir des crânes dans leurs collections en vue de répondre aux exigences iconographiques du collectionnisme amérindien et aussi en vue de légitimer la valeur historique de leurs collections<sup>851</sup>. Ce faisant, la SEEHA cherche à conserver, à étudier et à exposer la mémoire nationale, et pour ce faire, son directeur incite les membres à acquérir des « livres, archives, cartes, plans et objets historiques »<sup>852</sup>. Le nouveau projet muséal de González Suárez établit de cette manière les bases de la mission patrimoniale que l'État essaye sans succès de développer depuis la création de la République.

Toutefois, la SEEHA ne parvient pas à former son propre musée car ses membres se consacrent davantage à leur mission de recherche scientifique et à la

---

<sup>848</sup> BUSTOS, Guillermo, *op. cit.*, p. 217. D'après l'auteur, la Société équatorienne d'études historico-américaines et l'Académie nationale d'Histoire sont des collectivités intellectuelles déterminantes à la construction du savoir historique et à la représentation du passé équatorien de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>849</sup> AHMCP : JJC.01779, Manuscrit du « Proyecto de reglamento » réalisé par Federico González Suárez, Quito le 3 juillet 1909, p. 2. Dans ce document précédant la création de la Société, il est indiqué que les commissions seront divisées en six périodes historiques : la première est consacrée à la préhistoire équatorienne ; la deuxième à la découverte de l'Amérique et la conquête espagnole ; la troisième à l'époque coloniale ; la quatrième à la révolution indépendantiste ; la cinquième à la période sous la Grande Colombie ; et la sixième à l'époque contemporaine. De même, il est stipulé que les recherches scientifiques peuvent être aussi combinées avec l'anthropologie, l'ethnographie, la linguistique et la philologie comparée.

<sup>850</sup> *Idem* : « Reunirá objetos pertenecientes a las tribus indígenas antiguas ó Aborígenes ecuatorianos, procurando hacer excavaciones con métodos en las sepulturas ó enterramientos de las gentes anteriores al descubrimiento y a la conquista de los españoles. Hará poco una colección de cráneos de los aborígenes ». Ma propre traduction.

<sup>851</sup> Le développement d'une iconographie nationale en fonction des collections privées est une thématique abordée dans le chapitre 7.

<sup>852</sup> AHMCP : JJC.01779, Manuscrit du « Proyecto de reglamento » réalisé par Federico González Suárez, Quito le 3 juillet 1909, p. 4.

constitution de leurs collections privées. Par ailleurs, González Suárez meurt en 1917 et laisse la Société dans une période de récession. Jacinto Jijón y Caamaño doit prendre le relais et il se charge la visibilité scientifique et administrative de la SEEHA en créant en 1918 une revue pour diffuser les nouveaux travaux des membres au niveau local et international. Ce *Bulletin* est une preuve de son engagement envers le développement des sciences historiques et de la construction du passé national. Ainsi, le gouvernement reconnaîtra son utilité publique et scientifique en 1920, quand au milieu des bouleversements sociaux une possible coalition sociale se dessine sur la base de la mémoire nationale.

La Société devient alors l'Académie nationale d'Histoire et poursuit de manière autonome les travaux entamés par ses fondateurs, tout en respectant trois nouvelles obligations établies par le Congrès qui sont : « former un Musée archéologique national sous la responsabilité et la direction de l'Académie qui devra classer les diverses collections d'objets préhistoriques et ethnographiques »<sup>853</sup> ; contrôler l'application de la législation de protection patrimoniale<sup>854</sup> ; et surveiller la conservation des monuments historiques et en particulier « incasiques »<sup>855</sup>. Les académiciens se concentrent alors dans leurs recherches historiques et dans la formation des collections par le biais des objets saisis à la douane de Guayaquil comme le témoigne Camilo Destruge dans une missive à son collègue Jacinto Jijón y Caamaño : « le musée de l'Académie va recevoir une bonne attribution de ces deux contrebandes et j'en suis ravi »<sup>856</sup>. Cette citation prouve qu'au cours des premières années, l'Académie tient à accomplir sa mission muséale malgré son futur échec face à l'hégémonie administrative du Musée archéologique national de la Direction des Beaux-Arts qui depuis 1916 monopolise toutes les collections nationales<sup>857</sup>.

---

<sup>853</sup> LARREA, Carlos Manuel, *op. cit.*, 1976, p. 99.

<sup>854</sup> Comme l'indique María Elena Bedoya dans sa thèse, la législation sur le patrimoine national s'établit en 1911 avec la loi sur la protection d'objets archéologiques qui devient en 1916 la loi d'interdiction d'exportation et de sortie des « reliques historiques », à savoir les collections archéologiques et les œuvres d'art anciennes.

<sup>855</sup> BUSTOS, Guillermo, *op. cit.*, p. 226.

<sup>856</sup> AHMCP : JJC.01896, Lettre de Camilo Destruge à Jacinto Jijón y Caamaño, Guayaquil le 23 juillet 1921, p. 1 : « irán à tener Uds un buen contingente, con estos dos contrabandos, para el Museo de la Academia, lo cual me complace mucho ». Ma propre traduction.

<sup>857</sup> Depuis septembre 1916, le gouvernement établit la création du Musée archéologique et Galeries nationales de peinture. Placé sous l'autorité de la Direction des Beaux-Arts, ce musée devait conserver les collections nationales saisies par la douane dans le cas de trafic illicite, mission qui est plus tard accordée à l'Académie nationale d'Histoire, démontrant de la sorte les difficultés de l'administration centrale à organiser le patrimoine national. D'où la nécessité de faire appel à une société privée mieux structurée et possédant une légitimité scientifique internationale. Pour plus d'informations concernant le Musée archéologique et Galeries nationales de peinture voir l'étude historiographique de Michelle

Ainsi, malgré un budget de 5 000 *sucres* prévu pour l'acquisition des collections<sup>858</sup>, l'Académie abandonne sa tâche muséale, comme le remarque Bustos<sup>859</sup>. Nonobstant, elle réussit à affirmer son expertise historique et à surveiller le trafic des biens patrimoniaux. Pour cela, en 1922, le directeur de l'Académie doit demander la permission au président de la République José Luis Tamayo (1858-1947) pour offrir à l'American Indian Museum des céramiques modernes fabriquées par les tribus orientales<sup>860</sup>. Le diplomate et collectionneur Édouard Clavery explique ce nouveau panorama patrimonial à son ami Paul Rivet dans une lettre datant de 1923 où il dénonce l'existence d'une « terrible loi sur l'exportation des antiquités et œuvres d'art »<sup>861</sup> qui affecte les collectionneurs d'objets équatoriens. Clavery fait justement allusion à la loi de 1916 qui interdit toute exportation et sortie des biens nationaux et qui à partir de 1920 est contrôlée dans une plus large mesure par l'Académie.

En conclusion, même si l'Académie nationale d'Histoire ne réussit pas à former un musée historique, en revanche le musée de son directeur Jacinto Jijón y Caamaño connaît son apogée matérielle. L'accroissement de ses collections est dû à la gestion de son antiquaire Camilo Destruge qui le met en relation avec d'autres marchands régionaux et qui lui fournit d'importantes collections archéologiques<sup>862</sup>.

### **3. 2. Camilo Destruge : entre représentation régionale et biens nationaux**

Camilo Destruge (1863-1929) est une des figures clé du collectionnisme équatorien ; basé au port principal, il entretient des connexions dans tout le pays et la région sud-américaine, notamment avec la Colombie et l'Argentine<sup>863</sup>. Il fait également partie du réseau global des américanistes de Paul Rivet comme le prouve

---

Andrade : *Reconstruyendo el repertorio de la nación : proceso de conformación y creación del Museo Artístico Nacional entre 1904 y 1931*, mémoire dirigé par María Elena Bedoya en 2015.

<sup>858</sup> MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, POSTE, TÉLÉGRAPHES, *Informe que el Ministro de Instrucción Pública, Correos, Telégrafos, etc.*, Quito, Imprenta nacional, 30 septembre 1928, p. 128.

<sup>859</sup> BUSTOS, Guillermo, *op. cit.*, p. 226 et 268.

<sup>860</sup> AHMCP : JJC.01901, Accord présidentiel destiné au directeur de l'Académie nationale d'Histoire, Quito le 18 mars 1922, p. 1.

<sup>861</sup> AMNHN : 2 AP 1 B 15d, Collection archéologique Cousin (1), Lettre d'Édouard Clavery à [Paul Rivet], Quito janvier 1923, p. 1.

<sup>862</sup> Les Archives historiques du Ministère de la Culture et du Patrimoine de l'Équateur conservent une grande partie de la correspondance entre Camilo Destruge et Jacinto Jijón y Caamaño, à savoir les offres et envois que Destruge fait au collectionneur pour enrichir son musée privé. Pour plus d'informations concernant leurs échanges, voir les cotes JJC.01896 et JJC.01904.

<sup>863</sup> AHMCP : JJC.01900, Lettre de Camilo Destruge à Jacinto Jijón y Caamaño, Guayaquil le 9 septembre 1922, p. 1.



cette citation : « Par l'intermédiaire de M. Destruge, que l'on a reçu ici ces derniers jours, j'ai appris que vous envisagez d'organiser un voyage à Gualaquiza ce qui nous ravi fortement »<sup>864</sup>. Destruge est ainsi un agent transnational au service de Jacinto Jijón y Caamaño et en même temps de la Municipalité de Guayaquil.

Selon María Elena Bedoya, Destruge devient dès les années 1920 l'antiquaire chargé de fournir des archives et des livres rares à Jijón y Caamaño<sup>865</sup>. À partir de ce moment, il devient son fidèle collaborateur : il lui trouve des pièces archéologiques pour son musée et le tient informé sur les saisies de la douane à Guayaquil. La correspondance entre ces deux personnages dévoile cette circulation dynamique d'objets archéologiques et ethnographiques entre les marchands, les collectionneurs et l'État au début du XX<sup>e</sup> siècle. Or, avant de devenir antiquaire, Camilo Destruge est un fonctionnaire public de Guayaquil ; il travaille activement au développement de projets urbanistiques et culturels comme à la réouverture en 1909 du nouveau musée municipal, successeur du Musée industriel de Guayaquil. En effet, la Mairie du port a une tradition muséale qui date de 1863 et qui contraste avec l'inertie de la capitale où règne la négligence du gouvernement central.

Ces inégalités vont par la suite approfondir les tensions régionales et créer une concurrence muséale entre Quito et Guayaquil. Camilo Destruge sera à la tête de l'opposition municipale prônant un discours en faveur de la gestion de Guayaquil :

[Les musées] de notre patrie, et en particulier celui de la capitale, ont disparu et il n'en reste plus rien. La Mairie de Guayaquil a voulu remédier à ce manque de patriotisme, cette regrettable indifférence, en fondant un Musée dont il est le propriétaire ; bien qu'il soit toujours en formation, son développement n'a pas été négligé un seul instant et il possède déjà de nombreux et spécifiques exemplaires.<sup>866</sup>

Destruge fait allusion aux diverses mésaventures du premier projet muséal initié en 1839 par le président Vicente Rocafuerte à Quito<sup>867</sup>. Le Musée universitaire de

---

<sup>864</sup> AMNHN : 2 AP 1 C VEGA, Lettre de Miguel J. Vega à Paul Rivet, Sigsig le 17 octobre 1905, p. 1 : « Por el Señor Destruge que, en estos días lo hemos tenido aquí, sé que trata U. realizar su viaje para Gualaquiza, lo que nos será de muchísimo agrado ». Ma propre traduction.

<sup>865</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *Exlibris Jijón y Caamaño : Universos del lector y prácticas del coleccionismo (1890-1950)*, Quito, Ediciones Banco Central del Ecuador, 2008, p. 31.

<sup>866</sup> AHNMG 2, Correspondance envoyée en 1914, « Rapport à l'illustre président du Conseil cantonal » signé par Camilo Destruge, Guayaquil le 17 novembre 1914, p. 315 : « los [museos] que existen en nuestra patria, el de la capital de la República sobre todo, fueron desapareciendo hasta quedar en la nada. El Municipio de Guayaquil quiso reparar esta falta de patriotismo, esta indiferencia lamentable, y fundó y es poseedor de un Museo que, si bien es todavía modesto, contiene ya muchos y precisos ejemplares y cuyo fomento no se ha descuidado un solo instante ». Ma propre traduction.

<sup>867</sup> L'histoire des musées publics de l'Équateur est un sujet abordé depuis une dizaine d'années par l'histoire culturelle dans les travaux de María Elena Bedoya (2008, 2016, 2017), Alexandra Kennedy (2008), Elena Noboa (2008), Mireya Salgado (2004) et María Antonieta Vásquez (2005). Une

González Suárez et Tobar Donoso est son successeur mais il connaît aussi un déclin administratif occasionné par les bouleversements politiques de la Révolution libérale<sup>868</sup>. Toute cette instabilité institutionnelle<sup>869</sup> participe du discours de Destruge : le pays a besoin de relancer des institutions capables de représenter le passé de la nation, et c'est la Mairie de Guayaquil qui prend le relais de l'État afin d'accomplir ses devoirs culturels envers la mémoire de la patrie.

### 3. 2. 1. Un musée régional face à l'absence de l'État

Pour comprendre l'engagement muséal de Camilo Destruge, il faut appréhender le Musée municipal de Guayaquil comme un des modèle pionnier de la scène culturelle et publique du pays. Il faut de la sorte remonter à ses débuts au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment des conjonctures politico-économiques et de revalorisation de la culture locale comme métonymie de la nation<sup>870</sup>. Ainsi le signale

---

historiographie sur ce sujet a été établie par l'exposition « Espiritu de red » (2016) afin de définir les principaux jalons du phénomène équatorien. De ce fait, il faut tout d'abord noter la création le 5 janvier 1839 à Quito du premier musée de la naissante République équatorienne d'après le décret du président libéral Vicente Rocafuerte (1783-1847). Ce dernier vise à travers cette institution à lutter contre le régionalisme et consolider l'état-nation tant voulu par la bourgeoisie intellectuelle qui participe aux révolutions indépendantistes du début du siècle. Ce faisant, c'est une manière de donner accès à la grande majorité de la population aux objets scientifiques et artistiques qui représentent des témoignages de la mémoire nationale, et qui symbolisent les richesses culturelles et naturelles du nouveau territoire équatorien, comme les œuvres artistiques de l'École baroque et les produits des trois règnes. Pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les mandataires poursuivent de manière intermittente cette politique culturelle et sollicitent les gouverneurs des provinces afin de collaborer à l'enrichissement des collections du Musée national de la capitale, comme par exemple Vicente Ramón Roca en avril 1846 et 1847 ; Manuel de Ascásubi en juin 1869 ; ou Ignacio de Veintimilla en mars 1882. De cette politique, deux donations ont été enregistrées : une sculpture en cristal offerte pendant le gouvernement de Juan José Flores en janvier 1845 (AHMCP : JJC.00064) ; et deux sièges en pierre et un tableau figurant les obsèques du Maréchal La Mar (actuellement au Musée Jacinto Jijón y Caamaño de l'PUCE) pendant le mandat de Vicente Ramón Roca en juin 1847 (AHMCP : JJC.00066). Toutefois, ces efforts de sauvegarde de la matérialité de la nation en formation se contredisent avec les cadeaux diplomatiques (comme une couronne en or offerte à la reine d'Angleterre en juin 1862 actuellement conservé au Victoria & Albert Museum) et l'abandon administratif auquel le Musée national est confronté à différents moments et qui sont à l'origine de l'instabilité muséale pour lesquelles les collections nationales sont l'objet jusqu'à nos jours. Pour conclure, le Musée national est un projet politique qui cherche à affirmer le sentiment d'appartenance à la communauté équatorienne et au territoire délimité par les « mythes d'origine » comme l'indique Elena Noboa. Or, les crises économiques et les diverses instabilités politiques continuent à écarter l'institution muséale du projet national.

<sup>868</sup> L'histoire du Musée archéologique de l'Université centrale a été analysé dans le chapitre 2.

<sup>869</sup> La création en 1916 du Musée archéologique et Galeries nationales de peinture est une réponse à ces critiques régionalistes. Cette nouvelle institution prend ainsi la place du Musée national déchu et devient la référence muséale dans le domaine public à un niveau national. Par la suite, il monopolise les donations et découvertes d'objets offerts à la nation mais sa fragilité administrative bénéficie toutefois au Musée municipal de Guayaquil qui en profite pour mettre en avant son expertise muséale et sa gestion municipale (à savoir la formation, la conservation, et la recherche des collections régionales).

<sup>870</sup> Les conflits entre l'État et ses organisations territoriales est un sujet analysé par la nouvelle historiographie sociale développé par les recherches de Juan Maiguascha (1994, 2003) sur la

Federica Morelli à propos des « identités territoriales »<sup>871</sup> qui fonctionnent depuis la période coloniale comme des corporations locales représentées chacune par les capitales provinciales (à savoir Guayaquil, Quito et Cuenca<sup>872</sup>) qui s'imposent à l'État comme des pouvoirs autonomes. Les rivalités entre la côte et la *sierra* (fragmentée entre le nord et le sud) s'accroissent avec la croissance économique de la ville de Guayaquil qui, après une période de crise due aux épidémies agricoles et à la baisse de la production du cacao, réintègre le marché international dans les années 1850 comme le note Jean Paul Deler. Les revenus de la florissante activité agro-exportatrice, et en particulier ceux du cacao, renforcent le pouvoir de la Mairie de Guayaquil qui devient le centre économique du pays et le premier exportateur mondial de cacao.

« [C]onsidérée comme une ville n'ayant rien à envier même à la civilisation la plus importante d'Amérique du Sud »<sup>873</sup>, Guayaquil se caractérise par ses initiatives culturelles lancées par les autorités libérales qui donnent lieu à la création de la Bibliothèque en 1862 et du Musée en 1863, dans « un petit appartement de l'ancien Hôtel de Ville, donnant au nord des quais »<sup>874</sup> (Figure n°45). Ces deux institutions

---

construction de l'état-nation pendant le deuxième boom du cacao (1850-1925) et la Révolution libérale (1895-1911) ; ainsi que dans les travaux d'Enrique Ayala Mora (1982, 2011) et de Federica Morelli (1998, 2004, 2007) qui signalent le rôle essentiel des mairies dans ce processus malgré les rivalités entre les oligarchies régionales qui conditionnent la scène politique et renforcent le régionalisme local au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>871</sup> MORELLI, Federica, « ¿Regiones o ciudades-regionales? Una revisión del concepto de región : el caso de la Audiencia de Quito (1765-1809) », *ProcesoS, Revista Ecuatoriana de Historia*, n°12, 1998, p. 40.

<sup>872</sup> AYALA MORA, Enrique, *Ecuador del siglo XIX. Estado Nacional, Ejército, Iglesia y Municipio*, Quito, Corporación Editora Nacional, 2011, p. 22. D'après la schématisation historique de Juan Maiguascha, pendant les premières années de vie républicaine (1830-1845), le gouvernement établit un fédéralisme *de facto* en continuité avec une division territoriale établie par l'Empire espagnol, tout en essayant de diminuer le pouvoir politique des localités. Le président Juan José Flores (1800-1864) transforme ainsi les anciens départements en provinces et élimine les municipalités. Or, au XIX<sup>e</sup> siècle, les anciennes corporations coloniales jouissent toujours de leurs prérogatives coloniales dont : autonomie administrative, pouvoir juridique et légitimité politique accordée par la société d'après leur participation aux révolutions indépendantistes. L'arrivée des gouvernements *marxistas* (1845-1859) impulse la décentralisation du pouvoir à travers la création des municipalités provinciales (1845) et cantonales (1851) qui sont maintenues par la Convention de 1861, qui crée les municipalités paroissiales. Le centralisme *garciano* (1861-1875) combat pourtant le polycentrisme territorial et abolit les municipalités en 1869. Ainsi, Maiguascha affirme que ce n'est qu'à partir des années 1880, sous la période du progressisme, que l'État commence à s'affirmer comme un appareil de domination sociale et à forger les bases de l'identité nationale. Ceci conduit en 1884 à la disparition du régionalisme politique mais pas à l'élimination des identités régionales, ni au sentiment d'appartenance collective aux anciens pouvoirs locaux.

<sup>873</sup> DIARIO DE AVISOS, *op. cit.*, p. 43 : « considerada como una ciudad que, en punto á civilización, nada tiene que envidiar á las más importantes de Sud América ». Ma propre traduction.

<sup>874</sup> DESTRUGE, Camilo, « Biblioteca Municipal. Apuntaciones históricas desde su fundación hasta la fecha », *Boletín de la Biblioteca Municipal de Guayaquil*, Guayaquil, Imprenta « El Telégrafo », t. 2,

culturelles se transforment en symboles du discours libéral et municipal voué à la modernité et au développement industriel de Guayaquil<sup>875</sup>. À la tête de cette politique se trouve Pedro Carbo (1813-1894), le maire de Guayaquil et successeur politique du libéral Vicente Rocafuerte. Ainsi, Carbo soutient sa gestion culturelle et offre cent volumes aux collections de la naissante Bibliothèque afin d'assurer à ses concitoyens l'accès au savoir. Son geste est imité par les personnalités de la ville qui augmentent les fonds bibliographiques de l'institution<sup>876</sup>. De ce fait, la participation de Carbo est fondamentale dans la construction de l'identité de la ville et dans la formation du concept du devoir civique qui est repris par Juan José Plutarco Vera, premier bibliothécaire municipal à titre bénévole.



**Figure n°45** : Ernest Charton, « Hôtel de Ville », huile sur toile, ca. 1849. Archives de Víctor Hugo Arellano, directeur du Musée municipal de Guayaquil.

Le Musée industriel est fondé le 14 août 1863 comme annexe à la Bibliothèque ; il ouvre ses portes le 9 octobre de la même année sous forme d'exposition industrielle de produits locaux en vue de « promouvoir l'agriculture, le

---

n°25, mars 1912, p. 9 : « un pequeño departamento de la antigua Casa del Ayuntamiento, hacia el lado Norte, con vista al Malecón de la ciudad ». Ma propre traduction.

<sup>875</sup> DUNCAN, Carol, « Art Museums and the Ritual of Citizenship », in KARP, Ivan, et LAVINE, Steven (éd.), *Exhibiting Cultures : The Poetics and Politics of Museum Display*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1991, p. 92.

<sup>876</sup> CARBO, Pedro, *Memoria sobre las Bibliotecas Populares, Circulantes y Escolares de Europa y América*, Guayaquil, Imprenta Municipal Francisco María Roca, 1887, p. 1.

commerce et l'industrie et tout ce qui participe au progrès du canton »<sup>877</sup>. Cette institution culturelle tient ainsi un discours économique qui vise à stimuler la production locale et à développer de nouvelles dynamiques commerciales au niveau régional, à l'image des expositions industrielles organisées dans le reste du monde.

À travers cette exposition nationale, Pedro Carbo cherche à transmettre l'image d'un port agro-exportateur connecté avec les dynamiques globales du marché international et industriel de l'Occident. Pour ce faire, il met en scène toutes les productions de la région côtière afin de présenter le potentiel industriel de la région et de construire sa renommée nationale, voire internationale. Autrement dit, le Musée industriel ne possède pas une collection permanente mais il doit la former grâce aux donations des participants, comme dans les expositions universelles. Le succès quantitatif du projet de Carbo reste toutefois imprécis puisque l'inventaire de l'exposition nationale n'a pas été conservé, mais certains exposants répondent positivement à ses souhaits comme Antonio Mirón, candidat lauréat dans la catégorie agricole, qui offre sa collection de bois aux Musées afin de montrer les richesses naturelles de la province et son potentiel commercial<sup>878</sup>.

Or, le début prometteur du Musée industriel ne dure pas longtemps et en 1864 Plutarco Vera, démissionne ; le scientifique Francisco Campos Coello (1841-1916) le remplace jusqu'à janvier 1868 quand il est chassé par le gouvernement conservateur qui centralise le développement culturel à la capitale et désarticule le pouvoir des administrations locales. La crise municipale se renforce avec l'assassinat du président García Moreno : les directeurs se multiplient, la revue institutionnelle *Gazette municipale* est interrompue, et la Bibliothèque est fermée à différentes reprises jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle quand la Mairie de Guayaquil retrouve son pouvoir au sein du gouvernement libéral.

Les institutions culturelles de la Mairie rouvrent le 1<sup>er</sup> mai 1908 dans un nouveau bâtiment situé à la rue Villamil<sup>879</sup>. Cette inauguration donne lieu à la

---

<sup>877</sup> AHBMG 1 : Divers fonctionnaires, volume II, n°697, « Ordonnance décrétant la formation d'un Musée industrielle de la Ville » du Conseil municipal de Guayaquil et signée par Pedro Carbo, Guayaquil le 12 août 1863, p. 1 : « fomentar la agricultura, el comercio y la industria i todo lo que tienda à la prosperidad del Canton ». Ma propre traduction.

<sup>878</sup> DESTRUGE, Camilo, *op. cit.*, mars 1912, p. 13.

<sup>879</sup> À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le Musée industriel fonctionne avec le soutien de l'Honorable Société philanthropique du Guayas qui s'en sert comme salle d'exposition. Le Musée s'enrichit grâce aux objets présentés dans les événements organisés par la Société et dans les concours internationaux auxquels l'Équateur participe comme à l'Exposition universelle de 1893. L'institution retrouve sous la période progressiste une certaine stabilité avec la nomination en 1892 de César Villavicencio (fils du

restructuration de Musée industriel qui à partir du 9 août 1909 est remplacé par le Musée municipal de Guayaquil. Désormais, « une précieuse collection de 115 pièces de Numismatique, une de 40 pièces de Monnaies, une de 34 pièces Billets de banques étrangères, et une d'autographes »<sup>880</sup> constituent la nouvelle institution muséale. Pourtant, les autres collections du Musée industriel ont disparu comme la collection de bois d'Antonio Mirón. C'est-à-dire que si bien le Musée industriel fût un projet culturel innovateur, il ne parvient pas à accomplir sa mission principale de conservation des objets locaux. Pour cette raison, l'Ordonnance du 16 décembre 1908, qui crée le Musée municipal, rétablit la vocation patrimoniale de la Mairie de Guayaquil, et pour y parvenir Camilo Destruge est placé à sa direction<sup>881</sup>.

### 3. 2. 2. L'accroissement des collections et le discours patriotique

Les gouvernements libéraux du début du XX<sup>e</sup> siècle garantissent une nouvelle autonomie administrative au port principal qui est le centre économique de la nation. Sous le libéralisme, l'activité culturelle reprend son essor et le Musée municipal profite de la situation pour se moderniser et devenir une institution régionale représentant la nation en formation. Issues de la bourgeoisie commerciale, les élites intellectuelles et politiques qui dirigent la vie culturelle de la ville créent un imaginaire socio-culturel où la figure de l'historien libéral<sup>882</sup> est incarnée par Camilo Destruge. Grâce au réseau de son père qui est l'ami du président Eloy Alfaro, Destruge occupe en effet des postes publics importants comme le consulat du Venezuela en 1901, la direction de la Bibliothèque et du Musée municipaux.

Destruge se charge ainsi de diffuser, d'après la culture matérielle de la localité, l'idéologie libérale de la Municipalité et sa conception de la nation en formation. En tant qu'acteur politique et culturel, il prône la transmission des symboles de la nation comme la devise « Patrie et la Liberté », et l'idéal des héros indépendantistes qui sont

---

géographe Manuel Villavicenio) et de Juan Antonio Alminate (1869-1949), bibliothécaire et assistant respectivement. Toutefois, les difficultés persistent et le Musée industriel est touché par des problèmes d'hygiène : l'Hôtel de Ville est brûlé en 1909 pour éradiquer la peste bubonique et la Bibliothèque et le Musée déménagent à partir de février 1908 à la villa du grand exportateur de cacao Darío Morla située dans la rue Villamil.

<sup>880</sup> DESTRUGE, Camilo, *op. cit.*, mars 1912, p. 35 : « una valiosa colección de Numismática de 115 piezas, una de Monedas de 40 piezas, una de billetes de Banco extranjeros de 34 piezas, y otra de Autógrafos ». Ma propre traduction.

<sup>881</sup> La gestion de Camilo Destruge (1908-1925) au sein de la Bibliothèque et du Musée municipaux sera analysée dans le chapitre suivant.

<sup>882</sup> HIDALGO, Ángel Emilio, « El apareamiento del saber histórico en Guayaquil : el Centro de Investigaciones Históricas », *ProcesoS, Revista Ecuatoriana de Historia*, n°31, 2010, p. 49.

considérés comme les fondateurs de la patrie<sup>883</sup>. Cet impératif moral, comme le qualifie Bustos, est l'argument d'autorité que Destruge emploie auprès de ses confrères afin de les intégrer dans la politique d'accroissement des fonds du Musée municipal. Il bénéficie alors de son statut de membre des cercles de pouvoir pour convaincre les élites nationales de faire des donations au Musée<sup>884</sup> : « N'ayant aucun doute sur votre patriotisme, je n'hésite pas à vous solliciter de coopérer à l'enrichissement du Musée Municipal, annexe de la Bibliothèque, avec un siège en pierre de l'époque incasique que vous possédez. »<sup>885</sup>. Dans cet exemple, Destruge s'adresse à Darío Egas, conseiller libéral qui participe à la fondation du Musée municipal en 1908. Les pétitions de Destruge sont échangées effectivement avec des figures publiques puissantes et reconnues pour leur engagement avec la conservation du passé du pays.

Dans cette même lignée, il demande un siège cérémonial en pierre « utilisé à l'époque incasique » au gouverneur de la province du Guayas afin que « cet objet historique occupe la place qui lui revient dans le Musée »<sup>886</sup>. Et aussi, avec le Conseil municipal de la ville de Portoviejo à propos des objets archéologiques que la Commission nord-américaine dirigée Marshall Saville trouve dans la province de Manabí<sup>887</sup>. L'argumentation de Destruge fait du Musée municipal l'endroit légitime de tous les objets et les collections remémorant le passé national. Bustos souligne que le patriotisme est de ce fait l'axe conducteur de la formation de l'identité collective, raison pour laquelle Destruge applique ce discours dans sa requête sentimentaliste où les éléments convoités matérialisent l'idéal administratif et territorial de la patrie<sup>888</sup>. Ce « devoir de mémoire » légitimise donc les pétitions de Destruge et persuade ses

---

<sup>883</sup> BUSTOS, Guillermo, *op. cit.*, p. 208.

<sup>884</sup> À partir d'octobre 1908, Camilo Destruge commence sa campagne d'accroissement des collections du Musée municipal qui n'est pas encore ouvert comme l'atteste sa correspondance administrative et qui démontre qu'il est un membre des réseaux de collectionneurs. Toutes les demandes qu'il fait sont conservées dans les Archives historiques de la Bibliothèque municipale de Guayaquil. Je remercie vivement l'aide et la bienveillance de Marcelina Rodríguez Sánchez, responsable du fonds généalogique de la Bibliothèque municipale de Guayaquil.

<sup>885</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1908, Lettre de Camilo Destruge à Darío Egas, Guayaquil le 29 octobre 1908, p. 129 : « Conocido como es el patriotismo de U., no vacilo en insinuarle se digne cooperar al enriquecimiento del Museo Municipal anexo a esta Biblioteca, con una silla de piedra de la época incásica, que U. posee. ». Ma propre traduction.

<sup>886</sup> *Idem*, Lettre de Camilo Destruge au gouverneur de la province du Guayas, Guayaquil le 24 octobre 1908, p. 128 : « usadas en los tiempos incásicos » et « que sea cedido ese objeto histórico para que ocupe el lugar que le corresponde en el Museo ». Ma propre traduction.

<sup>887</sup> *Idem*, Lettre de Camilo Destruge au président du Conseil Municipal de Portoviejo, Guayaquil le 3 novembre 1908.

<sup>888</sup> BUSTOS, Guillermo, *op. cit.*, p. 99.

interlocuteurs de participer à la conservation de la matérialité locale nationale, et par défaut nationale.

La plupart de destinataires de Destruge répondent favorablement à son appel et participent au progrès du Musée municipal comme Manuel María Pólit (1862-1932), évêque de la ville de Cuenca et collaborateur de Federico González Suárez<sup>889</sup> ; ou le taxidermiste et collectionneur Carlos Morales<sup>890</sup>. Ces donations patriotiques deviennent le noyau des nouvelles collections municipales et incarnent la cohésion sociale voulue par la modernité libérale. Le phénomène muséal bénéficie ainsi de l'idéal de la patrie et de la conservation des symboles locaux et régionaux. Le succès de la politique d'enrichissement des collections municipales pousse la Mairie de Guayaquil à chercher un nouveau bâtiment où les abriter puisque vers la fin d'août 1910, les 589 m<sup>2</sup> de la villa Villamil ne sont plus suffisants. Le Congrès attribue un terrain à la Mairie et un concours public est ouvert pour édifier un palais culturel<sup>891</sup>. Le lauréat est l'architecte Raúl María Pereira (1877-1933)<sup>892</sup> qui construit un édifice (Figure n°46) de style néoclassique (en bois et en plâtre avec des colonnes d'ordre corinthien) qui évoque la culture gréco-romaine en vue de renforcer le discours civique de la Mairie<sup>893</sup>.

La nouvelle Bibliothèque et son Musée ouvrent leurs portes le 10 août 1916, jour de la fête nationale ; ce choix inscrit ces institutions dans l'univers du symbolique nationale et légitimise de ce fait leur discours patriotique. Les pièces que Camilo Destruge expose dans les nouvelles salles du Musée municipal se démarquent ainsi par leur valeur historique puisqu'elles symbolisent le passé et représentent l'idéal nationaliste. Ces collections évoquent ainsi la complexité de la formation de l'identité nationale qui est composé de différents objets archéologiques venus de diverses localités du pays et n'ayant aucune périodisation culturelle. Ils sont dès lors catégorisés comme les « sciences et arts » de la nation.

---

<sup>889</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1908, Lettre de Camilo Destruge à Manuel María Pólit, Guayaquil le 13 novembre 1908.

<sup>890</sup> *Idem*, Lettre de Camilo Destruge à Carlos Morales, Guayaquil le 14 décembre 1908.

<sup>891</sup> HIDALGO, Ángel Emilio, *op. cit.*, p. 49.

<sup>892</sup> Peintre et architecte, Raúl María Pereira quitte le Portugal et parcourt l'Europe, puis l'Amérique avant de s'installer en Équateur où il construit l'Hôtel de Ville de Latacunga et le Palais de l'Exposition internationale d'échantillons (1909). Toutefois, le palais que Pereira construit pour la Mairie de Guayaquil présente des problèmes structurels en 1928 qui obligent les autorités à le détruire en 1934. Pendant cette période, les collections municipales sont installées dans les salons de l'Hôtel de Ville dans l'attente d'une nouvelle édification.

<sup>893</sup> DUNCAN, Carol, *op. cit.*, p. 91.



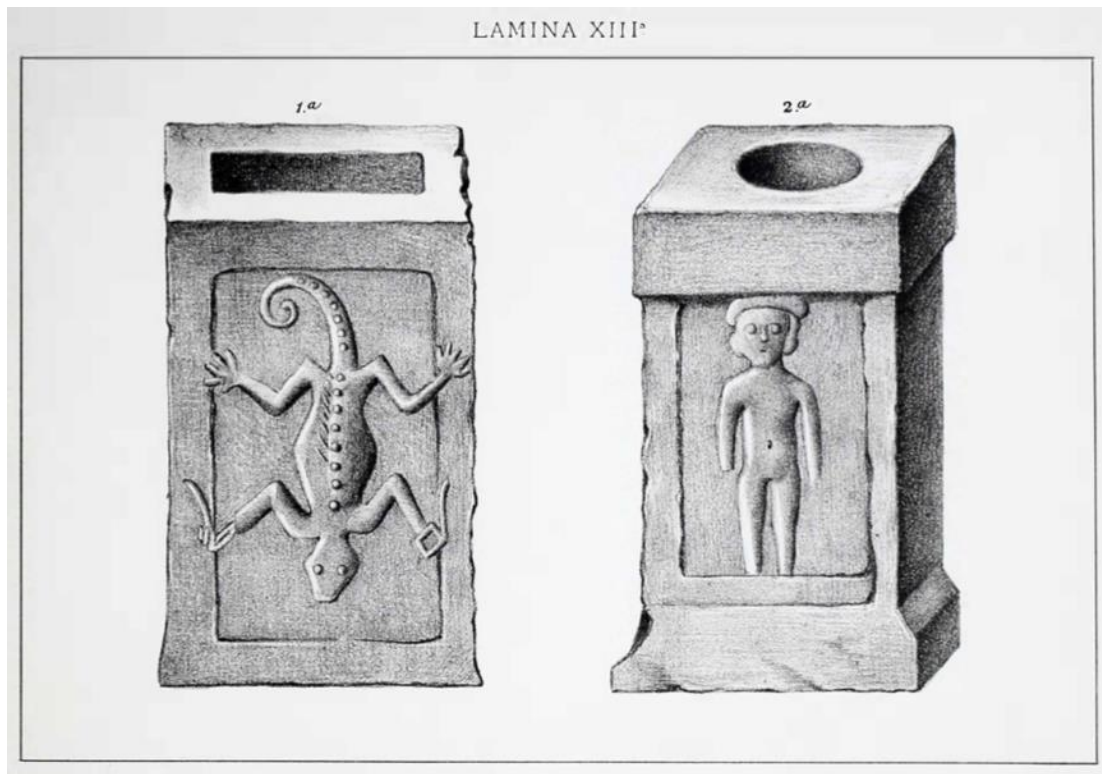


**Figure n°46** : Anonyme, troisième bâtiment abritant le Musée municipal de Guayaquil, épreuve à l'albumine, ca. 1910. Archives de Víctor Hugo Arellano, directeur du Musée municipal de Guayaquil.

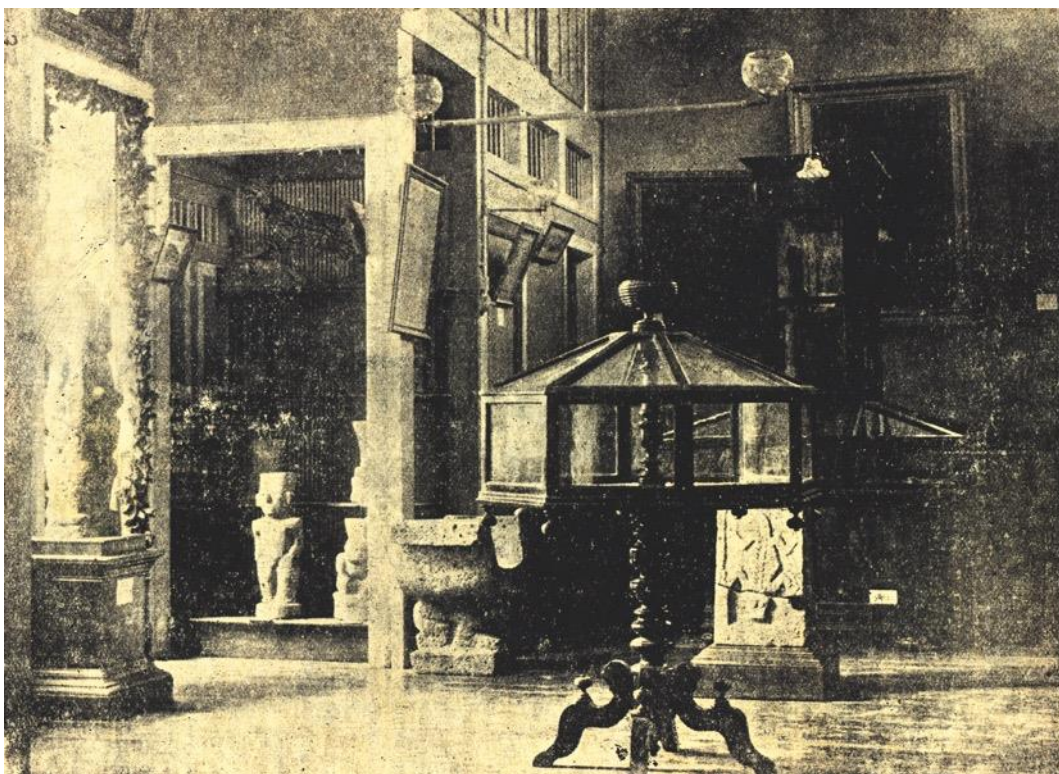
Parmi la section archéologique se distingue des collections issues du cercle du collectionnisme national comme un monolithe à quatre faces sculptées qui faisait partie de la collection de Federico González Suárez. Trouvé dans la colline des Hojas (province de Manabí), l'historien lui avait consacré une planche de son *Atlas archéologique* (Figure n°47) avant de le céder en 1912 au Musée par l'intermédiaire de Antonio Metalli, vicaire de Manabí (Figure n°48)<sup>894</sup>. D'autres scientifiques contribuent aussi au développement du Musée comme l'archéologue Marshall Saville qui lui offre vingt-et-un objets archéologiques et ethnologiques le 18 janvier 1909, à savoir : un autre monolithe et trois sièges cérémoniaux qui y figurent au moment de son inauguration (Figure n°49). Et puis, il y a aussi des amateurs comme l'exportateur Maurius Maulme qui pratique des fouilles archéologiques dans ses propriétés et connaît bien le marché des antiquités nationales. C'est lui qui assiste Paul Rivet dans ses collectes et l'informe sur les nouvelles découvertes archéologiques lors de son séjour en Équateur au début du siècle<sup>895</sup>.

<sup>894</sup> DESTRUGE, Camilo, « Arqueología », *Boletín de la Biblioteca Municipal de Guayaquil*, Guayaquil, Imprenta « El Telégrafo », t. 1, n°15, mai 1912, p. 231.

<sup>895</sup> Concernant les rapports entre Marius Maulme et Paul Rivet voir le chapitre 4.



**Figure n°47 :** Joaquín Pinto, « Planche XIII », lithographie, 1892. Collection numérique de la Bibliothèque nationale d'Espagne<sup>896</sup>.



**Figure n°48 :** Phototype d'une salle du Musée municipal où figure le monolithe brisé de l'ancienne collection González Suárez, ca.1909. Archives de Víctor Hugo Arellano, directeur du Musée municipal de Guayaquil.

<sup>896</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *Atlas arqueológico ecuatoriano. Láminas*, Quito, Imprenta del Clero, 1892, pl. XIII.



**Figure n°49 :** Anonyme, salle du Musée municipal de Guayaquil où figurent les quatre objets manteño-huancavilca de l'ancienne collection Saville, négatif sur verre, ca. 1909. Archives de Víctor Hugo Arellano, directeur du Musée municipal de Guayaquil.

### 3. 2. 3. Les collections archéologiques : des symboles du patrimoine national

Lorsque Camile Destruge part à la retraite en 1925, il est remplacé par l'écrivain Modesto Chávez Franco (1872-1952)<sup>897</sup> qui continue sa gestion administrative, scientifique et culturelle jusqu'en 1952. Fonctionnaires administratifs, collectionneurs et archéologues sont ainsi sollicités par Chávez Franco au cours de sa direction. Par exemple, en 1927, il reçoit pour le Musée vingt-et-un objets en terre cuite trouvés par Max Uhle à la cité précolombienne de Cuasmal (province du Carchi) de la part du Ministère des Municipalités<sup>898</sup>. Concernant le collectionnisme savant et d'amateur, un des grands mécènes du Musée municipal est Honorario Santistevan, descendant de Pedro Carbo et riche propriétaire foncier. Santistevan fait trois donations significatives pendant l'année 1926, dont huit pièces en terre cuite et en

<sup>897</sup> Modesto Chávez Franco est un écrivain et historien d'idéologie libérale qui publie pour le gouvernement de l'époque le manuel scolaire *Le lecteur équatorien*. Écrit avec l'intellectuel José Antonio Campos, ce texte intègre les nouvelles valeurs républicaines du régime libéral à propos du passé national, raison pour laquelle il est considéré par Guillermo Bustos comme une des œuvres participant à la construction de l'historiographie équatorienne du début du XX<sup>e</sup> siècle. Chávez Franco publie aussi d'autres ouvrages et chroniques nationalistes, et dirige la Bibliothèque et le Musée municipaux de Guayaquil de 1925 jusqu'à 1952.

<sup>898</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1926-1927, Lettre de Modesto Chávez Franco au président du Conseil cantonal, Guayaquil le 23 février 1927, p. 70-71.

pierre<sup>899</sup> ; deux bagues en or utilisées comme des ornements pour les oreilles (connues aussi comme *orejeras*)<sup>900</sup> ; et « deux sifflets, trois amulettes, un objet d'ornement, un magnifique [...] cachet avec des reliefs bizarres et un petit pot »<sup>901</sup>. Toutes ces pièces archéologiques ont été retrouvées dans sa propriété de La Esperanza à Colimes (province du Guayas) et dans des *tolas* de la région.

Modesto Chávez Franco profite de ses fonctions scientifiques pour concrétiser de la sorte les démarches de Destruge et professionnaliser les activités muséales de l'institution. Conformément à sa vocation pédagogique, Chávez Franco travaille pour vulgariser le savoir historique des collections du Musée et se charge de les classifier, les inventorier et les cataloguer en fonction des grandes périodes historiques établies par Federico González Suárez. Cette démonstration sur l'évolution technique de l'art national lui permet d'établir trois sections : une « Section préhistorique ou d'archéologie aborigène où sont admirées les œuvres en pierre et os »<sup>902</sup>, une destinée à la période coloniale, et une dernière postcoloniale ou contemporaine. Son travail de recherche scientifique légitimise ainsi sa gestion administrative qui est vite publiée dans ses articles de la *Revue municipale*.

Ce faisant, les sections intitulées « Visites au Musée de Guayaquil » ou « Notes synthétiques » diffusent les résultats à propos de l'histoire des collections, les nouvelles donations, et les activités culturelles de la Municipalité. Ses articles visent de cette manière à faciliter la compréhension des visiteurs sur l'historicité, la classification et le catalogage<sup>903</sup> des objets en vue de renforcer leurs rapports avec le passé de la nation. Amada Carolina Pérez signale la mise en place de la même stratégie scientifique au sein du Musée national de la Colombie au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>904</sup> en vue de vulgariser le savoir historique des lecteurs et des visiteurs. Ainsi, en se familiarisant avec la culture matérielle de la nation et développant un intérêt patriotique à son égard, ces citoyens deviennent des futurs visiteurs du Musée, et notamment de possibles mécènes.

---

<sup>899</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1926, Lettre de Modesto Chávez Franco au président du Conseil cantonal, Guayaquil le 7 avril 1926, p. 136.

<sup>900</sup> *Idem*, Guayaquil le 19 avril 1926, p. 152-153.

<sup>901</sup> *Idem*, Guayaquil le 18 octobre 1926, s. p. : « dos silvatos, tres amuletos, un objeto de adorno, un magnífico ejemplar [...] sello con raros relieves i una vasija miniatura ». Ma propre traduction.

<sup>902</sup> CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « El Salón de Escultura del Museo », *Revista Municipal*, n°2, décembre 1926, p. 33 : « Sección pre-histórica o arqueológica aborigen, en que se admiran las obras en piedra y en hueso ». Ma propre traduction.

<sup>903</sup> CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « Notas sintéticas de Arqueología », *Revista Municipal*, n°11, septembre 1927, p. 23.

<sup>904</sup> PÉREZ, Amada Carolina, *op. cit.*, p. 89.

Enfin, en voulant encourager les donations, Chávez Franco offre lui aussi des objets archéologiques pour motiver ses concitoyens à collaborer avec cette entreprise patrimoniale. Il donne alors des bagues, des boucles d'oreilles et un ornement de nez (connues aussi comme *narigueras*) de la culture manteño-huanquavilca<sup>905</sup>. Cette prédominance des objets archéologiques au sein du Musée municipal fait écho des préoccupations nationalistes sur la construction du passé national. En effet, à la fin des années 1910, la section archéologique comptait 318 pièces ; l'année suivante elle en possède 431 estimées à 5 759 *pesos*. Cette croissance démontre le succès de la politique initiée par Camilo Destruge et soutenue par le personnel du Musée<sup>906</sup>, notamment celle de Juan Antonio Alminate, assistant de la direction, qui exerce une gestion vouée « à la conservation des pièces archéologiques, si intéressantes et n'ayant pas encore été exportées au Vieux Monde, ainsi que nos antiquités et reliques historiques »<sup>907</sup>. Selon Alminate, les objets archéologiques légitiment l'histoire locale et officialisent le discours des institutions auxquelles ils font partie, comme l'indique aussi Adam Sellen<sup>908</sup>.

Alminate met ainsi l'accent sur l'importance de constituer et conserver des collections archéologiques au service de leur localité et du pays. Krzysztof Pomian explique, en effet, qu'un endroit de fouille se transforme en un témoignage du passé en raison des objets qui « possèdent un rôle de sources de l'histoire du district même où on les a trouvées »<sup>909</sup>. Destruge, Alminate et Chávez Franco sont conscients de ce potentiel symbolique des collections archéologiques et pour cette raison ils les mettent en valeur afin de véhiculer le discours sur l'identité locale de la République équatorienne. À cette approche s'y ajoute aussi le dessein de Pedro Carbo qui à travers le Musée industriel voulait montrer les produits et richesses naturelles de la région pour développer le progrès industriel de la province. Ceci est une des caractéristiques des musées des localités qui exposent « des objets et des produits

---

<sup>905</sup> CHÁVEZ FRANCO, Modesto, *op. cit.*, novembre 1930, p. 35.

<sup>906</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1919, « Inventaire de 1919 » réalisé par Camilo Destruge, Guayaquil le 6 janvier 1919, p. 385-386.

<sup>907</sup> Cité dans HOYOS, Melvin, *100 años de Historia, Museo Municipal de Guayaquil*, Guayaquil, Poligráfica, t. 1, 2009, p. 47 : « era indispensable para la conservación de las interesantes piezas arqueológicas que aún no han sido exportadas al Viejo Mundo, así como la de nuestras antigüedades y reliquias históricas ». Ma propre traduction.

<sup>908</sup> SELLEN, Adam, « El Museo de las migajas », in TARACENA ARRIOLA, Arturo (éd.), *Miradas regionales. Las regiones y la idea de nación en América Latina, siglos XIX y XX*, Mexique, Universidad Nacional Autónoma de México, 2013, p. 290.

<sup>909</sup> POMIAN, Krzysztof, *op. cit.*, p. 66.

anciens de la région » comme le stipule Susana García <sup>910</sup>. Par conséquent, le Musée municipal combine les deux registres afin de rendre visible les industries locales du passé en même temps que les antiquités nationales et de forger l'idéal de la nation.

Désormais, à la section archéologique se joignent tout type d'objet retraçant le savoir-faire de la région et de la nation ; et certains objets ethnographiques sont désormais catégorisés comme des « objets rares » dont des *tzantzas* ou des armes des indigènes de la région orientale (Figure n°50)<sup>911</sup>. Perçues comme des « sémiophores » racontant l'histoire des techniques des communautés qui conforment la nation équatorienne, les collections ethnographiques sont donc des témoignages historiques des origines de la République de l'Équateur.



**Figure n°50 :** Anonyme, deux *tzantzas* des collections municipale, épreuve à l'albumine, s. d.  
Archives historiques de la Bibliothèque Municipale de Guayaquil #1, Guayaquil.

Cette multiplicité d'objets et de collections (industrielles, archéologiques, ethnographiques, numismatiques, etc.) est la particularité de la culture régionale, comme le signale María Alejandra Pupio<sup>912</sup>. La valorisation de la localité entamée par

---

<sup>910</sup> GARCÍA, Susana V., « Museos provinciales y redes de intercambio en la Argentina », in LOPES, MM., et HEIZER, A. (dir.), *Coleccionismos, prácticas de campo e representações*, Campina Grande, EDUEPB, 2011, p. 80.

<sup>911</sup> DESTRUGE, Camilo, *op. cit.*, mars 1912, p. 13.

<sup>912</sup> PUIPIO, María Alejandra, « Coleccionistas de objetos históricos, arqueológicos y de ciencias naturales en museos municipales de la provincia de Buenos Aires en la década de 1950 », *História, Ciências, Saúde - Manguinhos*, n°12, 2005, p. 219.

la Municipalité de Guayaquil est alors l'axe constructeur de la culture régionale. En effet, la mise en scène de la richesse régionale crée l'illusion d'une identité locale et, par défaut, incarne le concept entier du patrimoine national. La diversité est par conséquent l'élément déterminant le modèle municipal et la catégorie du « local ». Les artefacts industriels, les reliques locales (comme la Charte de fondation de la ville, les portraits des héros et des présidents de la République), et les antiquités nationales (collections d'archéologie et d'ethnographie représentant le passé révolu) juxtaposent la culture locale, régionale et nationale pour définir symboliquement le patrimoine de toute la communauté nationale. Leur exposition collective transmet donc l'approche patriotique et historique construite par les représentants municipaux et matérialise le discours sur la modernité de la ville de Guayaquil.

En conclusion, grâce à la gestion de Camilo Destruge et Modesto Chávez France, qui s'appuient sur leurs capitaux sociaux, culturels et politiques pour développer la politique culturelle de la Mairie de Guayaquil, le Musée municipal devient le chef de file du panorama muséal équatorien du tournant du siècle. Leur savoir-faire représentant le passé commun les transforme en coordinateurs régionaux d'objets locaux mais aussi en constructeurs du patrimoine national.

\*\*\*

Au cours de ce chapitre il a été question d'interroger les croisements entre le milieu du collectionnisme privé, ancré dans un contexte international, et la muséalisation publique des collections archéologiques et ethnographiques au tournant du siècle. Le lien entre les naissantes institutions muséales et la construction du territoire local idéalisé dans le concept du patrimoine commun a été donc l'axe conducteur de cette étude où trois initiatives muséales ont été analysées comme les bases du phénomène muséal et patrimonial du pays. Il s'agit en effet de la gestion de trois historiens équatoriens possédant le pouvoir économique, scientifique et politique pour développer une conscience publique sur la nécessité de conserver la culture matérielle locale, à visée nationale, en établissant une identité culturelle capable d'intégrer toutes les localités qui configurent la nation équatorienne. Leurs projets, connectés avec le réseau américaniste de Paul Rivet, sont les emblèmes du patrimoine muséal équatorien.

Jacinto Jijón y Caamaño, tout d'abord, facilite les liaisons entre les particuliers, les corporations, et les institutions grâce à son influence transnationale qui lui permet d'atteindre le dessein scientifique de son maître Federico González Suárez. Ce dernier est un des fondateurs des études historiques équatoriennes et aussi un des pionniers de la formation du patrimoine national du fait de sa vision de sauvegarde des antiquités dans les institutions publiques comme le Musée d'archéologie de l'Université centrale et le Musée archéologique de l'Académie nationale d'histoire.

À son tour, l'apport moderne de Jijón y Caamaño à l'archéologie équatorienne et son vaste réseau américaniste déterminent la formation de son musée connecté aux dynamiques globales qui sont assurées par la gestion des experts muséaux dont Max Uhle (directeur de différentes institutions publiques comme le Musée archéologique de l'Université centrale), Camilo Destruge (directeur du Musée municipal de Guayaquil) et Paul Rivet (directeur du Musée du Trocadéro). Jijón y Caamaño lui-même devient responsable des institutions publiques quand il est nommé directeur de l'Académie nationale d'Histoire en 1920 et directeur du Musée universitaire en 1933. Pourtant, son musée privé (un des plus complets du pays) et sa carrière politique prennent le dessus sur sa gestion publique à laquelle il est forcé d'abandonner.

Enfin, la figure de Camilo Destruge dévoile les mêmes contradictions du monde des musées où les intérêts privés et publics se confrontent et mettent en péril la construction du patrimoine national. Antiquaire de Jijón y Caamaño, Destruge reste néanmoins le représentant du patrimoine de sa région et de la longue tradition muséale commencée au XIX<sup>e</sup> siècle par le discours libéral de Vicente Rocafuerte et de Pedro Carbo qui symbolise la contre-réponse aux échecs des politiques culturels du pouvoir central.

Finalement, il faut souligner que le patrimoine équatorien se bâtit par les initiatives privées des collectionneurs-scientifiques (González Suárez et Jacinto Jijón y Caamaño) qui modernisent la science locale en l'intégrant au dynamisme du savoir global. Et aussi, aux revendications patriotiques des pouvoirs locaux (Vicente Rocafuerte, Pedro Carbo et Camilo Destruge) qui appréhendent la représentation de la diversité régionale comme un élément constitutif de la cohésion nationale. Conservateurs et libéraux, tous sont conscients de l'importance de sauvegarder et conserver les objets représentant le passé de la nation. L'union de leurs gestions scientifique, administrative et transnationale rend possible la mise en place des projets muséaux qui matérialisent le patrimoine oublié par l'État. Cette contradiction des



politiques culturelles explique le fait que malgré la mise en place d'une législation patrimoniale les collections amérindiennes sont exportées pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

En définitive, la circulation transnationale de ces collections sera à la base du processus de muséalisation de la matérialité nationale de l'Équateur en Occident et doit être abordée comme une construction symbolique (car à sa base préfigure une conception privée et locale) qui matérialise les enjeux de la construction collectionnisme amérindien franco-équatorien du XX<sup>e</sup> siècle.

## Chapitre 6

### Des *huaqueros* éclairés, des agents transnationaux oubliés

« Chaque collection particulière peut donc devenir, sans réserve, une expression de la personnalité du collectionneur. Elle peut traduire non seulement son savoir et son goût mais aussi ses nostalgies, ses rêves, ses fantasmes. Elle peut être son œuvre, celle qu'il laissera à la postérité. »

Krzysztof Pomian, 2016

Le patrimoine, en tant que production symbolique qui définit la culture matérielle et le récit de la mémoire commune<sup>913</sup>, se développe en Équateur à partir de la seconde moitié XX<sup>e</sup> siècle, comme le précise María Elena Bedoya dans ses travaux sur les antiquités nationales. En effet, ces objets étaient considérés jusqu'au tournant du siècle comme des reliques historiques. Or, la globalisation scientifique et l'influence culturelle du continent européen poussent les élites équatoriennes à repenser les avantages politico-culturels du discours identitaire. Ainsi, dès les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, elles s'allient avec le gouvernement afin de créer et conserver un passé commun. La récente histoire culturelle a ainsi analysé les apports de Federico González Suárez et de son disciple Jacinto Jijón y Caamaño dans le façonnement de la mémoire nationale. Or, il existe d'autres acteurs muséaux qui ont aussi participé à la muséalisation du passé équatorien.

L'analyse suivante questionnera qui sont ces personnages et pourquoi ont-ils été placés en marge de la légitimité culturelle, comment ont-ils formés leurs collections, et dans quels buts entretiennent-ils des « transferts culturels » avec la France ? Ce chapitre étudiera ainsi la figure du « *huaquero* éclairé »<sup>914</sup>, un personnage

---

<sup>913</sup> ALEGRÍA, Luis, GÄNGER, Stefanie et POLANCO, Gabriela, *op. cit.*, § 6.

<sup>914</sup> Le mot *huaquero* vient du kichwa et désigne le pillier de sépultures sacrées ou *huacas*. Devenu un métier très lucratif à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, paysans, antiquaires, curieux et scientifiques, entre autres, se mettent à la recherche des richesses cachées et réalisent des fouilles dans des cimetières ou des sites anciens. En marge de la légalité patrimoniale, les butins trouvés sont le plus souvent fondus, détruits ou vendus. Métaux précieux, pierres et textiles sont désormais convoités pour leur valeur marchande, scientifique et culturelle. Les objets qui sont sauvés de la destruction intègrent parfois le marché de l'art précolombien ou bien le patrimoine national. Or, même si les *visual studies* cherchent à mettre en crise les hiérarchies culturelles en revendiquant la place des figures intermédiaires et leurs pratiques moins connues, le cas des *huaqueros* se veut plus complexe par le fait qu'ils n'ont pas laissé une trace écrite de leurs pratiques culturelles. En effet, il n'y a que des

oscillant entre les pratiques culturelles clandestines et l'institutionnalisation des cultures matérielles qui grâce à leurs travaux scientifiques et leurs collections ont formé le patrimoine muséal en Équateur et en France. Pour ce faire, il faudra étudier les biographies de Camilo Destruge qui dévoile comment se sont construits les rapports asymétriques du collectionnisme amérindien en Équateur ; d'Alcides Destruge qui est un des précurseurs des échanges matériels du collectionnisme franco-équatorien ; et enfin, celle d'Auguste Cousin dont ses collections témoignent l'évolution de l'entreprise commerciale et naturaliste en représentation patriotique et artistique de l'Équateur.

De la sorte, l'émergence de cette figure transnationale sera traitée sous l'approche de l'histoire culturelle afin de revaloriser ces figures oubliées par l'historiographie. À travers leurs expertises, l'objectif est de comprendre comment ils ont formé des collections et quel a été l'impact de leur travail au sein du collectionnisme transnational. Ces questions se posent puisque ces « voix subalternes » témoignent les ambivalences du symbolique au sein de la structure culturelle amérindienne. Les trois études de cas sont donc une manière de comprendre les hiérarchies de ce réseau planétaire et de revendiquer leur statut de collectionneurs, malgré le fait qu'ils exercent en même temps des pratiques de commerce et de *huaquerismo*. Cette entrée permettra aussi d'élucider leur place face à d'autres collectionneurs et producteurs de savoir local comme Federico González Suárez, Jacinto Jijón y Caamaño, et Paul Rivet.

### ***1. Camilo Destruge et les limites du patrimoine national***

Le discours nationaliste véhiculé par Camilo Destruge participe à la formation de la représentation régionale de la province du Guayas, ainsi qu'à l'organisation de ses réseaux culturels qui le définissent comme un acteur influent du collectionnisme équatorien. Sa gestion muséale est pourtant une facette éclipsée par ses activités

---

témoignages oraux qui façonnent depuis la période coloniale l'imaginaire populaire. Cette particularité limite ainsi les recherches historiques à leur égard, les plaçant en dehors de la hiérarchie du patrimoine national.

d'historien et journaliste, et s'ajoute aussi le fait qu'il reste à l'ombre de son mécène Jacinto Jijón y Caamaño et de son père Alcides Destruge<sup>915</sup>.

Au début, Camilo Destruge se distingue comme le porte-parole de la culture régionale en opposition à celle du gouvernement central, mais avec le temps il privilégie sa vocation d'antiquaire incarnant les paradoxes du collectionnisme et de la patrimonialisation du passé. Bien qu'il réussît à renouveler le dessein muséal de Pedro Carbo et à valoriser les collections du Musée municipal de Guayaquil, à la fin de sa carrière il préférera sa vocation de marchand d'art auprès de Jacinto Jijón y Caamaño. Celui-ci subit les mêmes contradictions déontologiques que son antiquaire et s'intéresse davantage à l'accroissement de ses propres collections plutôt qu'à la formation d'un musée d'archéologie nationale. Ces deux pratiques muséales démontrent par conséquent que le patrimoine national est une conception culturelle conditionnée au pouvoir.

### **1. 1. Ses débuts dans la culture**

Camilo Destruge accède au monde de la culture grâce à sa plume d'écrivain, son idéologie libérale et son capital social en tant que descendant des héros de l'Indépendance. Son grand-père paternel était Jean-Baptiste Destruge (1756-?), médecin major de l'armée de Simón Bolívar, et son grand-père maternel, John Illingworth (1786-1853), était un marin anglais qui lutta pour la libération des provinces équatoriennes contre l'Empire espagnol<sup>916</sup>. Leur petit-fils connaît ainsi une

---

<sup>915</sup> Je remercie Elisa Sevilla de m'avoir communiqué les archives qu'elle avait consulté au cours de son stage de recherche doctorale aux Jardins botaniques royaux de Kew où elle a pu étudier les échanges scientifiques entre Alcides Destruge et les botanistes Richard Spruce et Daniel Hanbury. Les résultats de ses recherches sont publiés en collaboration avec Ana Sevilla (2013), ainsi que dans sa thèse doctorale *Imperios informales y naciones poscoloniales : la autoridad de la ciencia*, codirigée par Mercedes Prieto et Mark Thurner, et défendue en 2011.

<sup>916</sup> Je remercie Elisa Sevilla de m'avoir communiqué les recherches généalogiques de Rafael Arroyo Alcívar sur l'histoire de la famille Destruge. Ce descendant de Camilo Destruge a rétabli l'histoire de sa famille d'après la « tradition familiale » et en fonction de l'ouvrage d'Ezio Garay Arellano, *Contribución para el Estudio de la Sociedad Colonial de Guayaquil* publié en 2008. Ainsi, Arroyo indique que Jean-Baptiste Destruge naît en France en 1796 et pendant sa jeunesse il participe aux guerres napoléoniennes avant de partir en Amérique et de s'installer à Puerto Cabello où il se marie avec Rosa Maitín (ca. 1810-?) et ont quatre enfants. Ils déménagent en 1833 à Guayaquil où il est embauché pour lutter contre la fièvre jaune ; Alcides a cinq ans à l'époque. Au port principal, Jean-Baptiste Destruge devient un personnage reconnu pour ses services médicaux et ses engagements culturels devenant un des fondateurs de l'Honorable Société philanthropique du Guayas. Cette Société est créée en 1849 par des entrepreneurs de Guayaquil qui cherchaient à professionnaliser les travailleurs et développer les industries portuaires. De ce fait, des formations techniques sont mises en place afin de leur enseigner à élaborer des produits modernes et à participer au progrès de la région.

période révolutionnaire et tient tout au long de sa vie un discours contestataire. De ce fait, il dénonce le régime dictatorial d'Ignacio de Veintimilla et intègre l'armée d'Eloy Alfaro pour ensemble renverser celui-là du pouvoir. Il se bat également contre le gouvernement conservateur de José María Plácido Caamaño et pendant cette époque de *guérillero* (1885-1887), il diffuse des articles contre le pouvoir central dans la presse libérale.

Après ces bouleversements politiques, Destruge réintègre la société comme historien, et publie diverses chroniques et essais historiques dont son travail le plus reconnu est *L'Histoire de la presse de Guayaquil*<sup>917</sup>. Devenu directeur de la Bibliothèque et du Musée de la Mairie de la ville de Guayaquil (1908-1925), il a accès aux documents historiques et aux vestiges matériels pour ses recherches historiographiques. L'accès aux sources primaires inédites façonnent sa conscience de conservateur et le motivent à réaménager et à sauver les archives municipales qui étaient destinées à être brûlées. En reconnaissance à son travail, la Mairie le nomme chroniqueur émérite de Guayaquil.

Ainsi, Destruge devient responsable de l'histoire et de la culture matérielle de sa région comme le démontre sa correspondance administrative qui atteste l'étendue de son réseau d'informateurs. Ces derniers lui font part de leurs trouvailles archéologiques, lui proposent des objets, et le renseignent à propos des collections mises à la vente dans toute la région. De cette manière, Destruge exerce avec dévouement les différentes activités intrinsèques au collectionnisme comme il l'indique à son mécène :

Je ramène d'Alto Palenque (soit Quevedo) quelques exemplaires d'archéologie inca pour vous. Je vous les envoie dans le prochain train. À Palenque, ainsi qu'à Quevedo où il y a des *tolas*. Pour le montant de deux-cents sucres de frais, j'ai demandé à mon gendre et à M. Fabian del Hierro qui habitent là-bas de les explorer. Je leur ai bien expliqué comment ils doivent réaliser ces fouilles. Je vous envoie ci-joint une offre de Cuenca à laquelle j'ai répondu en leur demandant la liste détaillée des objets en question avec leurs prix définitifs. Notre Mairie ne s'occupe plus de ces sujets, raison pour laquelle dès que j'aurai reçu la liste je vous l'enverrai afin que vous puissiez l'examiner et me dire quoi en faire.<sup>918</sup>

---

<sup>917</sup> Publié en 1925, cet ouvrage historiographique trace les jalons du journalisme dans le port principal et le processus par lequel il devient un élément modernisateur de la société portuaire.

<sup>918</sup> AHMCP : JJC.01906, Lettre de Camilo Destruge à Jacinto Jijón y Caamaño, Guayaquil le 22 janvier 1924, p. 1-2 : « Hé traido para Ud unos cuantos ejemplares de arqueologia incásica, del Alto Palenque, ósea Quevedo. Por tren próximo se los enviaré. Tanto en Palenque como en Quevedo, hay algunas tolas. He arreglado con mi yerno y con el Sr. Fabian del Hierro, recidentes allá, para que las exploren, ofreciéndoles enviarles doscientos sucres para los gastos. Les hé explicado bien la manera cómo se ha de proceder en las excavaciones. Le envio, inclusa, una carta que he recibido de Cuenca.

Destruge se profile de ce fait comme un savant local qui possède le savoir-faire du *huaquero* et l'expertise de l'archéologue. Il se charge personnellement de visiter les sites archéologiques (les *tolas* de la province de Manabí), et il enseigne à ses connaissances la technique des fouilles archéologiques. Médiateur de Jacinto Jijón y Caamaño et autres marchands, Camilo Destruge avoue qu'il travaille en priorité pour l'historien-archéologue que pour la fonction publique. Cette préférence pourrait s'expliquer par des raisons financières puisque Jijón y Caamaño est un client fortuné ; or, la résolution de Destruge a d'autres raisons dont les principales sont le désintéret administratif de la Mairie et un budget restreint : « actuellement notre Mairie n'achète aucun objet pour le Musée et ne me concède aucun financement pour les acheter »<sup>919</sup>. C'est pourquoi, ses dernières années à la direction de cette institution il les a mal vécues, préférant de la sorte collaborer avec les projets scientifiques de Jijón y Caamaño plutôt qu'avec une administration municipale insouciante de l'avenir culturel du port principal.

Même si sa double vocation – homme des musées voué à la conservation du passé et, en même, marchand du patrimoine matériel – est justifiée par l'absence municipale, elle dénote un conflit d'intérêts qui est récurrent aux fonctionnaires muséaux, comme l'explique Susana García. En effet, ces gestionnaires muséaux exercent en parallèle des activités de conservation, ainsi que de transaction, avec un même type objets. Leur dualité les définit comme « des coordinateurs régionaux d'objets »<sup>920</sup> qui réussissent à constituer des collections locales (celle du Musée municipal de Guayaquil), ainsi que privées (le musée de Jijón y Caamaño), démontrant les limites de la gestion patrimoniale au sein des administrations locales.

## **1. 2. Les paradigmes du pouvoir local**

---

Hé contestado que me manden una lista detallada de los objetos y me avisen los precios últimos en que los estimen. El Municipio de aquí no atiende ahora á estas cosas, de manera que, cuando llegue la lista, la enviaré á U. para que la examine y me dé sus ordenes ». Ma propre traduction.

<sup>919</sup> AHMCP : JJC.01896, Lettre de Camilo Destruge à Jacinto Jijón y Caamaño, Guayaquil le 23 juillet 1921, p. 1-2 : « actualmente nuestro Municipio no adquiere objeto alguno para el Museo, ni me facilita fondos para adquirirlos ». Ma propre traduction.

<sup>920</sup> GARCÍA, Susana V., *op. cit.*, p. 83.

De 1908 à 1925, Camilo Destruge exerce effectivement une politique décisive pour l'accroissement des collections du Musée municipal de Guayaquil. Son objectif matériel a aussi des fondements idéologiques à savoir la structuration d'une narration sur le passé local en vue de collaborer avec la structuration de l'identité nationale. Selon Guillermo Bustos, ce travail des localités territoriales vise à garantir leur adhésion culturelle au sein du « grand métarécit historique de la nation équatorienne »<sup>921</sup>. Ainsi s'explique le système de donations patriotiques et d'acquisitions symboliques initié par Destruge afin d'accroître les collections du Musée et d'inscrire les régions qu'elles représentent au sein de l'histoire nationale.

Cette politique est possible grâce au fait qu'il est le représentant culturel de la Mairie de Guayaquil, ainsi qu'à son réseau social solide et à sa renommée d'« intellectuel reconnu »<sup>922</sup>. Selon María Elena Bedoya, ce cas de figure est légitimé par la société qui cherche à construire et à diffuser la mémoire nationale. Carlos Tobar Donoso est un des intellectuels qui avait prédit, en 1890, le rôle socio-politique des agents comme Destruge. Ainsi, il indique que dans le cadre d'absence du patrimoine public, les fonctionnaires municipaux doivent « former progressivement des collections de numismatique, d'anthropologie, d'ethnographie, et de paléontologie, par le biais des donations des particuliers, des acquisitions, etc. »<sup>923</sup>. Il revient donc aux mairies d'être les responsables de la culture matérielle du pays. En ce sens, Donoso insiste que les municipalités doivent sauvegarder les « babioles en terre cuite des anciens aborigènes de l'Équateur, les fossiles de diverses espèces [...] qui abondent et qui se trouvent le plus souvent en possession des paysans et des ignorants qui les donnent ou les vendent à très bas prix aux étrangers »<sup>924</sup>.

Destruge a la double obligation de répondre aux attentes de la société et de protéger les objets qui commémorent le passé équatorien des individus qui ignorent le fait qu'ils sont en train de marchander avec la mémoire de la nation. Il prend au sérieux son rôle de gardien en vue du désintérêt et de l'impuissance de l'État, et

---

<sup>921</sup> BUSTOS, Guillermo, *op. cit.*, p. 270-271.

<sup>922</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 35.

<sup>923</sup> TOBAR, Carlos. R., « Viaje imaginario por las provincias limítrofes de Quito », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central del Ecuador, n°29, 1 août 1890, p. 163 : « formar colecciones de numismática, antropología, etnografía, paleontología ; colecciones que obtenidas paulatinamente, [...] por donativos particulares, compras, etc. ». Ma propre traduction.

<sup>924</sup> *Idem*, p. 163-164 : « Abundan aún de tal manera los cacharos de barro cocido, de los aborígenes del Ecuador, los huesos fósiles de varias especies [...] que los encontramos á menudo en poder de gentes de campo é ignorantes, quienes los regalan ó venden por muy poco precio á los extranjeros ». Ma propre traduction.

déclare le Musée municipal comme le seul endroit légitime capable d'abriter ces objets et de les protéger des imprudents et des pilliers. Sous un discours patriotique, Destruge se sert de l'hégémonie régionale de sa localité pour intégrer de manière coercitive la culture matérielle des circonscriptions subordonnées au port de Guayaquil. Le « devoir de mémoire »<sup>925</sup> prôné par Destruge dévoile la hiérarchisation des rapports asymétriques entre le port et le reste des administrations territoriales. Les tensions qui découlent entre la politique de conservation du passé national de la Mairie et les autres types de productions symboliques démontrent ainsi les limites de la conception occidentale du patrimoine national. En effet, ce système ne prend pas en compte d'autres alternatives de conception de la matérialité du passé qui ne soit pas la conservation.

Cela arrive avec la paroisse de Chongón (province du Guayas) qui ne cède pas aux prétentions de Camilo Destruge et garde son monolithe zoomorphe dans sa localité. Pourtant, pour ce dernier ce refus démontre leur ignorance scientifique et leur manque d'engagement patriotique. En novembre 1908, il interpelle alors le représentant administratif de Chongón, Ambrosio Mora, afin qu'il accède à sa demande :

Vous comprenez et il faut que vous le fassiez entendre aux habitants de ce village que cet objet historique n'a aucune valeur là-bas et qu'il sera acquis par le Musée où nous devons le conserver, ainsi que tout ce qui concerne le passé, comme cela se fait dans les nations véritablement civilisées.<sup>926</sup>

Dans son argumentation, Destruge confronte deux antipodes culturels exerçant ainsi la violence symbolique sur cette communauté qui ne conçoit pas cet objet comme une représentation culturelle de la nation mais comme une entité divine de leur localité. En tant qu'autorité régionale, Destruge discrédite donc la position des habitants de Chongón, ainsi que leurs droits, et valide uniquement le modèle culturel établi par la civilisation occidentale : celui du musée. Dans son discours, en effet, le Musée municipal apparaît comme la seule institution légitime capable de conserver et valoriser cet objet matériel qui représente le passé national. Ce faisant, il discrédite les

---

<sup>925</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 35.

<sup>926</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1908, Lettre de Camilo Destruge à Ambrosio Mora, Guayaquil le 28 novembre 1908, p. 154 : « Usted comprende y es conveniente lo haga comprender a los habitantes de ese pueblo, que ese objeto histórico no tiene valor allá, y lo adquirirá el Museo, donde debemos conservar, como se hace en las naciones verdaderamente civilizadas, cuanto tenga relación con el pasado ». Ma propre traduction.



droits de la localité sur le monolithe qui appartiendrait par sa valeur historique à la nation.

La métropole de Guayaquil se révèle être ainsi la seule civilisation capable de conserver la mémoire régionale et le patrimoine national à l'instar des pays qui ont inventé l'institution muséale moderne<sup>927</sup>. Autrement dit, Destruge reconnaît le musée comme un modèle occidental importé et adapté par les élites lettrées au contexte équatorien afin de leur ressembler, et nie la culture locale et ses particularités symboliques. De ce fait, avec l'appui du président du conseil municipal, Armando Pareja, le directeur du Musée municipal envoie à Chongón une commission présidée par son adjoint Juan Antonio Alminante qui tout autant ne parvient pas à convaincre la localité, ni à s'emparer du monolithe. Quelques semaines plus tard, Destruge fait appel au pouvoir central et demande au ministre de l'Instruction publique que l'idole soit attribuée au Musée<sup>928</sup>. Sa réclamation n'est cependant pas écoutée et grâce à la résistance de la communauté le « singe de Chongón » y reste jusqu'à la date.

Le cas de Chongón est toutefois une exception puisque d'autres localités ne parviennent pas à résister aux pressions politiques, ni à la « diffusion de la science occidentale [qui] serait obtenue au moyen d'imposition souvent violente de pratiques 'rationnelles' à d'autres cultures a-scientifiques »<sup>929</sup> comme le note Kapil Raj. Nombreux monuments du passé trouvés dans la province de Santa Elena subissent les prérogatives de Guayaquil et sont par la suite intégrés aux collections municipales. Ceci arrive à « la femme de Colonche », un monolithe anthropomorphe provenant de la paroisse du même nom qui est retrouvé au début du XX<sup>e</sup> siècle dans cette province côtière. Idole de fertilité, elle est saisie et installée dans une avenue principale de Guayaquil<sup>930</sup> avant d'intégrer les salles du futur Musée municipal (Figures n°48 et 51)<sup>931</sup>. Néanmoins, les exemples de l'abus de pouvoir patrimonial sont nombreux et ils ne s'arrêtent pas là.

---

<sup>927</sup> Voir les ouvrages de Dominique Poulot concernant l'invention du musée moderne sous la période révolutionnaire et l'histoire de la muséologie en France et en Europe.

<sup>928</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1908, Lettre de Camilo Destruge au ministre d'Instruction [publique], Guayaquil le 14 décembre 1908, p. 167.

<sup>929</sup> RAJ, Kapil, *op. cit.*, p. 74.

<sup>930</sup> ÁLVAREZ, Rita, et GARCÍA, Mariella, « El Emblema Territorial de los Manteño-Huancavilcas en las estribaciones de la Cordillera Chongón-Colonche. Los Agricultores de Montaña », *Boletín del Museo Municipal de Guayaquil*, n°1, janvier 1995, Guayaquil, p. 27-28.

<sup>931</sup> Des totems manteño-huancavilca collectés par l'archéologue Carlos Zevallos Menéndez en 1936, subissent le même sort d'après les indications d'un ouvrier de la localité. Une de ces idoles est destinée à l'Hôtel de Ville qui entre après elle entre au Musée municipal ; l'autre est donnée au Musée de la Banque centrale de Guayaquil. Enfin, en 1949, un autre monolithe sculpté a été collecté par



**Figure n°51** : Anonyme, monolithe anthropomorphe provenant de Colonche, épreuve à l'albumine, ca. 1908. Archives de Víctor Hugo Arellano, directeur du Musée municipal de Guayaquil.

Par exemple, Camilo Destruge encourage les propriétaires fonciers à réaliser des fouilles archéologiques dans leurs champs, cimetières et sépultures anciennes en vue de trouver des

reliques qui nous révèlent les coutumes, les usages, les industries des tribus qui ont habité notre territoire et dont votre patriotique apport sera de grande utilité lorsque vous réaliserez des fouilles dans les confins de votre propriété pour déterrer ces objets précieux.<sup>932</sup>

Cette demande de Destruge est adressée à José Antonio Icaza (père de l'écrivain Jorge Icaza) et il l'incite à réaliser de manière autodidacte des fouilles en vue de connaître le passé des anciens habitants du territoire équatorien. La thématique

---

l'archéologue Francisco Huerta Rendón à Sacachún et transporté à Guayaquil en 1952 pour être exposé dans le Musée municipal en 1992. Mais les plaintes de la communauté de Sacachún réussissent à le faire restituer à sa localité et un moulage est installé dans les salles du Musée municipal. Le documentaire *Sacachún* de Gabriel Páez réalisé en 2018 aborde le quotidien de cette communauté avant la restitution définitive de son dieu de la fertilité. Ces trois cas sont présentés par l'historiographie nationale comme des « découvertes » scientifiques qui intègrent le domaine public bien qu'en réalité il s'agit de la dépossession culturelle de localités subordonnées au pouvoir régional.

<sup>932</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1909, Lettre de Camilo Destruge à José Antonio Icaza, Guayaquil le 18 août 1909, p. 192 : « reliquias que nos manifiestan la civilización, las costumbres, los usos, las industrias de las tribus que habitaron nuestro territorio; y la patriótica acción de U. será de gran beneficio, al hacer practicar excavaciones en los fundos de su propiedad, para la extracción de esos preciosos objetos ». Ma propre traduction.

patrimoniale soulève par corollaire la question limitrophe qui est un composant essentiel de la construction de la nation. Autrement dit, les fouilles archéologiques deviennent des pratiques scientifiques en accord avec le discours patriotique qui cherche à nationaliser le territoire. En effet, d'après Irina Podgorny et Maria Margaret Lopes, les études sur la culture matérielle sont effectivement liées au développement des connaissances territoriales et des savoirs historiques de la nation<sup>933</sup>. Jacinto Jijón y Caamaño est de ce fait l'emblème du propriétaire-archéologue qui fouille ses terres afin de développer les études du passé et la mémoire nationale.

Néanmoins, à la même période, Destruge participe à la création d'une nouvelle législation patrimoniale qui interdit les fouilles archéologiques et met fin aux pillages des *huacas*. Il déclare même que toutes les trouvailles archéologiques doivent être attribuées au Musée municipal afin de les sauver des *huaqueros*<sup>934</sup>. De cette manière, en 1911, le Congrès approuve son initiative de protection et de lutte contre l'exportation de qui devient la première loi patrimoniale du pays. Ce faisant, Destruge tiendra aussi un discours opposé à la construction d'une législation patrimoniale : celui pour l'organisation de fouilles privées. Son ambiguïté peut s'expliquer par le fait qu'il cherche à contrecarrer le pillage informel du collectionnisme privé qui concurrence ses projets muséaux et commerciaux. Mais tout autant, ses recherches et ses demandes d'objets aux ouvriers de la construction du chemin de fer vont à l'encontre de la nouvelle loi patrimoniale de 1911.

Dans la même lignée, vers la fin des années 1920, son successeur Chávez Franco négocie avec la Mairie la possibilité d'embaucher un « fouilleur d'objets archéologiques ». Le Conseil municipal ne se prononce pourtant pas laissant entendre qu'ils n'approuvent pas le recrutement de Carlos Mercado, un *huaquero* de la région, qui s'engageait à destiner annuellement au Musée des objets de la province d'Esmeraldas en retour d'un salaire fixe<sup>935</sup>. Mais, le *huaquerismo* n'est pas un sujet nouveau à Chávez Franco qui semble maîtriser les différentes étapes des fouilles

---

<sup>933</sup> PODGORNYY, Irina, et LOPES, Maria Margaret, « Trayectorias y desafíos de la historiografía de los museos de historias natural en América del Sur », *Anais so Museu Paulista*, vol. 21, n°1, janvier-juin 2013, p. 18.

<sup>934</sup> DESTRUGE, Camilo, « Biblioteca Municipal. Apuntaciones históricas, desde su fundación hasta la fecha », *Boletín de la Biblioteca Municipal de Guayaquil*, Guayaquil, Imprenta « El Telégrafo », t. 2, n°26, avril 1912, p. 28.

<sup>935</sup> AHBMG 2 : Correspondance envoyée en 1930, Lettres de Modesto Chávez Franco au Conseil cantonal le 14 février, 10 mars et 05 juillet 1930.

comme le démontre son article « Muséologie. La céramique archéologique » où son savoir-faire est mis en évidence, ainsi que sa vocation pédagogique :

Après avoir aérer [la sépulture], il faut sortir soigneusement les pots et les fragments, en prenant soin de rassembler toutes les parties appartenant à une même pièce brisée pour les déplacer dans un autre endroit où ils doivent finir de sécher.<sup>936</sup>

Ce texte est un des rares témoignages de l'époque concernant les fouilles archéologiques où Chávez Franco se présente comme un collecteur capable de fouiller des sépultures anciennes, sans pour autant avoir les compétences nécessaires pour faire une classification technique des objets archéologiques<sup>937</sup>.

En définitive, bien que le Musée municipal de Guayaquil incite la conservation de la culture de la région côtière et du patrimoine national en dénonçant l'absence des politiques patrimoniales du gouvernement, cette institution tient une gestion contradictoire avec ses propres engagements. Ce paradigme patrimonial se constate dans la violence épistémologique de ses fonctionnaires envers les juridictions subordonnées, aussi bien que dans ses pratiques d'extraction des reliques nationales. Connecté avec les élites de l'époque et le marché de l'art international, Camilo Destruge passe de critique culturel et revendicateur patrimonial à expert régional et détracteur des pouvoirs locaux. Sa gestion de sauvegarde, conservation et exposition des collections historiques au sein du domaine public se confonde avec la commercialisation de la culture matérielle nationale du marché de l'art. Ces contradictions expliquent sa perte de légitimité en tant que bâtisseur du patrimoine muséal du pays, et de ce fait, qu'il bascule vers l'anonymat et ne soit même pas crédité comme un bâtisseur du patrimoine national.

## ***2. Alcides Destruge, le savant franco-équatorien***

---

<sup>936</sup> CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « Museología. La cerámica arqueológica », *Revista Municipal*, n°48, août 1930, p. 32 : « Luego, oreado, se va sacando con cuidado vasijas y fragmentos para trasladarlos a mejor sitio en que se acabe de secar, cuidando de reunir los fragmentos que se revela ser de una misma pieza rota ». Ma propre traduction.

<sup>937</sup> CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « Visitas al Museo de Guayaquil », *Revista Municipal*, n°9, juillet 1927, p. 27.

La famille Destruge développe son expertise dans le monde de la science, le collectionnisme et les musées formant des connexions planétaires qui façonnent le phénomène muséal et la construction du patrimoine franco-équatorien. Camilo Destruge apprend ainsi de son milieu familiale les pratiques du collectionnisme bibliophile comme il l'indique à Jacinto Jijón y Caamaño :

Depuis que j'ai tout perdu dans trois incendies consécutifs, je ne forme plus aucune bibliothèque privée. Dans le premier, celui du 12 février 1896, l'intégralité de la bibliothèque formée par mes grands-parents avec dix mille volumes choisis et sept mille fascicules a été brûlée. Rien de ce qui avait été publié en Équateur n'y manqué.<sup>938</sup>

Cette tradition familiale a été commencée par ses deux grands-parents Jean-Baptiste Destruge et John Illingworth<sup>939</sup>, puis elle est poursuivie par son père Alcides Destruge (1828-1901) qui est un grand collectionneur et mécène de Guayaquil. La vocation humaniste de ce dernier se développe depuis sa jeune enfance, comme l'expliquent Elisa Sevilla et Ana Sevilla qui ont étudié sa carrière de naturaliste et ses rapports avec différents centres scientifiques de l'époque. Destruge contribue ainsi au progrès culturel du port comme lorsqu'il participe à la formation des collections de la Bibliothèque municipale en 1862 ou en devenant le président de l'Honorable Société philanthropique du Guayas.

## **2. 1. Les Destruge : une famille d'antiquaires**

Né à Puerto Cabello au Venezuela, Alcides Destruge (Figure n°52) arrive enfant en Équateur avec sa famille car son père Jean-Baptiste devient le nouveau médecin de Guayaquil. Suivant l'exemple de ce dernier, Alcides Destruge réalise des études en sciences naturelles (botanique et anthropologie) et de mathématiques dans différents pays avant de s'établir à Paris en 1846. À la capitale française, il intègre la Faculté de Médecine où son professeur d'anatomie et de physiologie est le docteur E.

---

<sup>938</sup> AHMCP : JJC.01900, Lettre de Camilo Destruge à Jacinto Jijón y Caamaño, Guayaquil le 9 septembre 1922, p. 1 : « Yo no he formado biblioteca particular, desde que, en tres incendios consecutivos perdi todo lo que tenia. En el primero, el 12 de Febrero de 1896, se quemó integra mi biblioteca, formada desde mis abuelos, habian como diez mil volúmenes escogidos y unos siete mil folletos. No faltaba nada de lo que se habia publicado en el Ecuador ». Ma propre traduction.

<sup>939</sup> Militaire anglais, John Illingworth participe aux guerres napoléoniennes et lutte pour la libération des provinces chiliennes et équatoriennes. Après l'Indépendance, il est naturalisé équatorien et devient un politicien et propriétaire foncier important du port de Guayaquil.

Martin-Magron (1810-1872)<sup>940</sup>. Ce dernier devient, en 1859, un des membres fondateurs de la Société d'Anthropologie de Paris<sup>941</sup>, et plus tard son président.



Figure n°52 : Anonyme, portrait d'Alcides Destruge, épreuve à l'albumine, s. d. Archives privées d'Elisa Sevilla.

Destruge obtient ainsi son diplôme de médecin en 1852 et il est élu à la Société américaine de Médecine de Paris ; ensuite, il poursuit ses études à New York et à Cuba<sup>942</sup> avant de rentrer en 1856 en Équateur. Il s'installe à Guayaquil afin de pratiquer son métier et il se marie en 1858 avec Carmen Illingworth (1814-1886). La même année, en reconnaissance à la contribution de son père dans l'émancipation équatorienne, il est nommé consul du Venezuela jusqu'en 1897. Par la suite, Alcides Destruge exerce d'autres fonctions diplomatiques auprès de l'Italie, de la Grèce et des États-Unis<sup>943</sup>. Ainsi, le monde diplomatique lui sert de plateforme pour contacter des

<sup>940</sup> GAVARRET, « Objets offerts à la Société », *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, Librairie Victor Masson et Fils, t. I, 1866, p. 403-404.

<sup>941</sup> SEVILLA, Elisa, et SEVILLA, Ana, *op. cit.*, p. 85.

<sup>942</sup> SEVILLA, Elisa, *Imperios informales y naciones poscoloniales : la autoridad de la ciencia*, thèse codirigée par Mercedes Prieto et Mark Thurner, Quito, Faculté latino-américaine de Sciences sociales, 2011, p. 108.

<sup>943</sup> SEVILLA, Elisa, *op. cit.*, 2011, p. 108.

cercles savants internationaux et pour développer ses recherches scientifiques. Comme par exemple, pendant les années 1860, il publie ses travaux en pathologie et physiologie dans la *Gazette médicale* de Lima<sup>944</sup>.

Toutefois, Destruge ne peut pas négliger son activité économique ni sa nombreuse famille, raisons pour lesquelles il devient chirurgien de l'armée équatorienne, et à partir de 1870, il dirige la propriété foncière de la famille de son épouse, La Chonona, et il se consacre à l'élevage et au cacao<sup>945</sup>. De 1872 à 1890, il se reconvertit au monde des finances en tant que directeur de la Banque de Crédit hypothécaire de Guayaquil ; et de 1890 à 1892, il retourne aux sciences comme professeur de physique et chimie du Collège national San Vicente du Guayas<sup>946</sup>. Malade, il est obligé de renoncer à ses fonctions diplomatiques auprès du Venezuela avant de mourir en 1901. Ce passage dynamique d'un domaine à l'autre est, d'après Juan Camilo Escobar, « une caractéristique très typique du cosmopolitisme des intellectuelles du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>947</sup>. Les différentes reconversions professionnelles d'Alcides Destruge démontrent qu'il est un membre de l'élite économique de Guayaquil avec un vaste réseau social, de nombreuses propriétés foncières et une influence politique considérable puisqu'il est ami du président conservateur Gabriel García Moreno et du président libéral Eloy Alfaro.

En définitive, il faut noter qu'Alcides Destruge combine sa formation médicinale avec ses engagements internationaux au profit de ses recherches en botanique, aussi bien qu'en anthropologie et archéologie. Son capital symbolique et sa renommée transnationale lui permettent de parfaire son savoir et de diffuser ses découvertes et résultats ; il devient de ce fait un « témoin local »<sup>948</sup> vis-à-vis des différents cercles scientifiques engagés dans la conquête de la nature à visée planétaire comme le note Samuel Edson Cassino dans son *Directoire international des scientifiques* de 1882. Dans cet annuaire, Destruge figure comme un référent de la science équatorienne capable de collaborer avec tous les voyageurs et les scientifiques faisant des recherches sur l'Équateur<sup>949</sup>.

---

<sup>944</sup> ACKRBG : P320Ms [18], Lettre de Richard Spruce à Daniel Hanbury, le 27 mai 1872.

<sup>945</sup> ACKRBG : P320Ms [292] bis, Lettre de Richard Spruce à Daniel Hanbury, le 13 avril 1864.

<sup>946</sup> Il est remplacé en 1892 par son fils Jean-Baptiste Destruge qui donne des cours de mécanique, physique et chimie. L'histoire de ce collège et la participation d'Alcides Destruge dans cette institution a été analysée dans le chapitre 2.

<sup>947</sup> ESCOBAR VILLEGAS, Juan Camilo, *op. cit.*, p. 133.

<sup>948</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 150.

<sup>949</sup> SEVILLA, Elisa, *op. cit.*, p. 126.

Destruge façonne donc sa figure de personnage planétaire depuis de longues années afin de consolider son propre réseau global. Il intègre et participe activement à des cercles scientifiques du Royaume-Uni, de l'Espagne<sup>950</sup> et en particulier de la France, nation avec laquelle il reste en contact tout au long de sa vie. En effet, il collabore avec des scientifiques français comme le zoologue marin Léopold de Folin en 1867<sup>951</sup> ; et échange activement avec la naissante Société d'Anthropologie de Paris. Toutefois, il devient un intermédiaire entre savoir local et savoir universel.

## **2. 2. Les transferts transatlantiques**

Nommé correspondant étranger de la Société d'Anthropologie de Paris le 19 février 1863, Alcides Destruge est un membre actif qui cherche à renforcer ses liens et son statut scientifique avec la Société par le biais d'objets scientifiques qu'il l'offre de 1863 jusqu'à 1878. Ce geste de la périphérie vers le centre confirme qu'il connaît les codes de sociabilité qui régissent le réseau scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle comme l'expliquent Elisa Sevilla et Ana Sevilla<sup>952</sup>. Ainsi, le 20 août de la même année, Destruge envoie à Paris :

divers objets résultant des fouilles pratiquées dans des tombeaux indiens de l'ancienne province de Hualcavinca, devenue depuis la conquête espagnole la province de Guayaquil. Ces objets sont : 1° Divers os humains provenant d'un tombeau de la tribu Chumanas ; 2° Une dent de pécaré (?) provenant d'un tombeau de la tribu des Chauduis [Chanduy] près de la côte de l'océan Pacifique ; 3° Une curieuse figurine en terre cuite provenant d'un tombeau de la tribu de la Peau-Rouge ; 4° Un ustensile en terre cuite, de nature indéterminée provenant d'un tombeau de la tribu des Chumanas ; 5° et 6° Deux vases en terre cuite de même provenance ; 7° Une perle de collier (?) volumineux, et quelque peu ouvragé.<sup>953</sup>

---

<sup>950</sup> Concernant le Royaume-Uni et d'après les archives épistolaires des Jardins botaniques royaux de Kew, Elisa Sevilla analyse les échanges asymétriques entre Alcides Destruge, Richard Spruce et Daniel Hanbury de 1861 à 1882. Dans son travail, Sevilla souligne qu'au cours de son séjour de trois ans en Équateur, Spruce explore la région côtière avec Destruge qui l'assiste grâce à ses connaissances scientifiques et son savoir-faire de naturaliste. Les deux réalisent des recherches dans la propriété de la famille Illingworth, La Chonona, et Spruce présente à Destruge son collègue Hanbury. Ensemble, ils partagent leurs résultats concernant les bénéfices médicaux de la *Cinchona*, s'envoient des échantillons, instruments et des cadeaux scientifiques. Pourtant, il existe une hiérarchie entre les trois qui fait de Destruge un « naturaliste amateur », « un scientifique périphérique », « un homme de science de seconde catégorie » uniquement. Et concernant l'Espagne, les sœurs Sevilla indiquent que Destruge collabore avec la Commission scientifique du Pacifique qui fait des études naturalistes en Équateur de 1864 à 1865.

<sup>951</sup> SEVILLA, Elisa, *op. cit.*, p. 110.

<sup>952</sup> SEVILLA, Elisa, et SEVILLA, Ana, *op. cit.*, p. 79-103.

<sup>953</sup> GRATIOLET, « Antiquité américaines », *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, Librairie Victor Masson et Fils, t. IV, 1863, p. 463.



Cette liste de la première donation d'Alcides Destruge à la Société d'Anthropologie de Paris indique qu'il possède les moyens d'avoir accès aux cultures matérielles ancestrales, et qu'il possède aussi une ample expertise de la science archéologique de la région (la même qu'il transmettra à son fils Camilo Destruge). En effet, toutes les pièces qu'il envoie à Paris, sauf la perle de collier, proviennent des sépultures locales. Ces ossements, terres cuites et ornements, sont identifiés comme appartenant à des « peuples anciens » de la région (Chumanas, Chanduy et Peau-Rouge) en vue de catégoriser, sous l'approche anthropologique, les habitants du passé équatorien et de définir leurs origines. Pourtant, les références de Destruge ne sont pas suffisantes pour la Société qui demande à l'archéologue Louis Leguay (1825-1884) d'analyser les objets et de faire un rapport de la collecte de Destruge.

Cette démarche de vérification discrédite et atténue les apports scientifiques d'Alcides Destruge et le place comme son « témoin local » destiné uniquement à collecter des objets pour enrichir les fonds de la Société. La production scientifique ainsi est destinée aux membres de la Société qui plus tard recevront le mérite de l'enquête finale. Mais malgré cette situation asymétrique, Destruge poursuit ses envois : en 1865, il adresse à la Société « une caisse de poteries indiennes » et l'année suivante <sup>954</sup> :

plusieurs pièces en poterie trouvées dans des fouilles et recherches faites à Guayaquil, et en les comparant avec les précédentes on ne peut douter de leur commune origine. Ce sont trois vases ou gobelets de formes bizarres en terre noire ou rougeâtre et un vase à double vasque circulaire en terre rouge, d'une exécution et d'une grandeur remarquables. M. Broca avait d'abord pensé que ce vase avait dû être fait au tour ; mais un examen plus attentif lui a fait reconnaître les traces d'un travail manuel, ce qui permet de lui attribuer une plus grande antiquité.<sup>955</sup>

Les céramiques que Destruge offre à la Société proviennent des fouilles qu'il réalise dans la province de Guayaquil ; cependant, il ne leur donne aucune référence scientifique (toponyme, ethnonyme, datation, ou filiation culturelle), raison pour laquelle les membres de la Société procèdent systématiquement à faire une analyse inductive de leurs « formes bizarres » et « d'une exécution et d'une grandeur remarquables ». Cette dernière remarque, preuve d'admiration au sujet de la plasticité de ces objets, est nonobstant une critique biaisée par les préjugés d'altérité qui

---

<sup>954</sup> AMNHN : SAP 45 (1), Registre des dons, p. 47.

<sup>955</sup> GAVARRET, *op. cit.*, p. 403-404.

subordonnent leur potentiel esthétique à leur valeur historique qui est le seul argument valable pour la science occidentale.

De cette manière, Destruge ne parvient pas à affranchir le rôle de « passeur »<sup>956</sup> d'objets entre la périphérie et la métropole française. Par exemple, en octobre 1867, il envoie une *tzantza* shuar à la Société qui la présente à l'Exposition internationale Sciences anthropologiques dans le cadre de l'Exposition universelle de 1878. Identifiée comme un objet des « sauvages jivaros », elle est suivie de la description suivante : « une tête humaine momifiée, encore ornée de sa magnifique chevelure noire, et réduite au volume d'une tête de petit singe »<sup>957</sup>. Les anthropologues et organisateurs appréhendent cet objet comme un « curieux résultat »<sup>958</sup>, mettant en avant son étrangeté et sa technique toujours inaccessible pour la science occidentale.

Les revers de Destruge se poursuivent pourtant en 1870 avec une missive au sujet d'une pièce archéologique unique. À l'époque, il dirige l'*hacienda* de sa famille et a donc accès aux terrains pour s'occuper de ses recherches archéologiques, ainsi que plus de temps pour renouer avec ses pratiques de collectionneur et d'antiquaire. Dans un envoi qu'il adresse à la Société d'Anthropologie de Paris, qui est reçu par le collectionneur Paul Berthon<sup>959</sup>, Destruge lui confie un croquis d'un casque en or de la culture cañari réalisé d'après une photographie, comme l'indique l'inscription (Figure n°53). Cette reproduction d'une photographie démontre que Destruge n'est plus en possession de l'objet en question, mais qu'il y a eu accès grâce à son réseau de collectionnisme.

Néanmoins, sans l'intégralité de sa missive, il faut juste suggérer que Destruge transmet à la Société une possible offre de vente que des commerçants connaissant sa renommée lui ont présentée afin de faire une bonne affaire. Sa missive permet donc de faire circuler en France l'iconographie de la culture cañari qui est une ethnie qui s'établit dans les provinces du Cañar et de l'Azuay vers l'année 400 jusqu'à l'arrivée des incas au XVI<sup>e</sup> siècle. Raison pour laquelle sa matérialité a longtemps été confondue avec celle des incas et convoitée par les orpailleurs, *huaqueros*, et scientifiques intéressés par son travail de l'or et sa représentation du passé national. María Elena Bedoya souligne justement que Federico González Suárez est un des

---

<sup>956</sup> GRUZINSKI, Serge, *op. cit.*, p. 114.

<sup>957</sup> PRUNER-BEY, « Objets offerts à la Société », *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, Librairie Victor Masson et Fils, t. II, 1867, p. 550.

<sup>958</sup> *Idem.*

<sup>959</sup> AMNHN : SAP 155 (9) 47, Album n°9, Ethnographie : monuments divers, Casque en or des Indiens Cañaris, Equateur.

premiers historiens à revendiquer le peuple cañari comme une des « véritables » origines culturelles de l'Équateur<sup>960</sup>. Toutefois, l'absence de sources concernant cette proposition ne permet pas donc d'élucider le sujet précis de Destruge, ni la position de la Société à son égard.

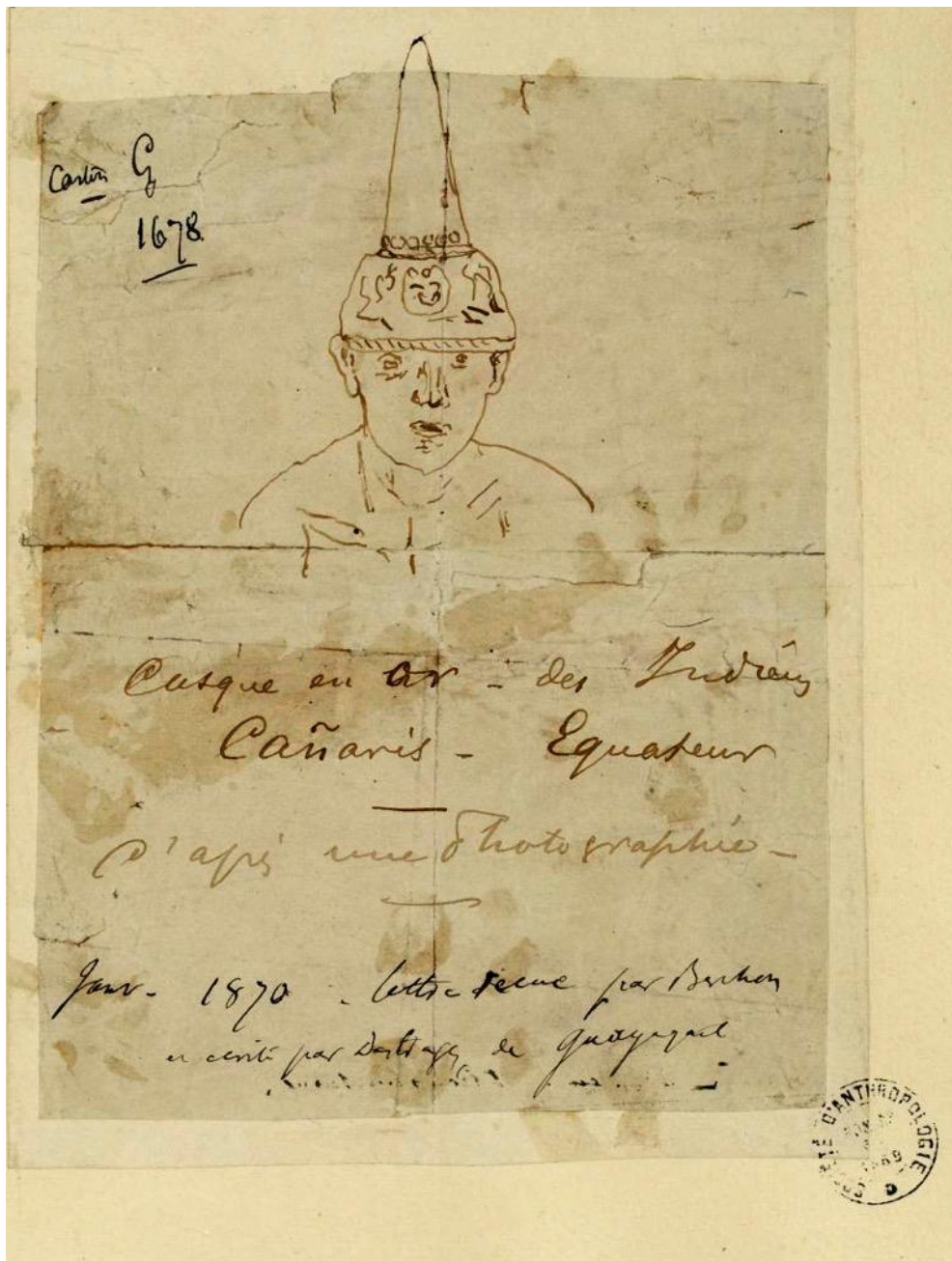
Enfin, le casque d'or est vendu à un collectionneur français comme en témoigne González Suárez qui parvient à le reproduire dans ses travaux *Étude historique de l'histoire des Cañaris* (1878) et *Atlas archéologique* (1892), d'après le dessin de Joaquín Pinto et son épouse Eufemia Berrío (Figure n°17, F. 1a). De même, González Suárez y présente une étude historiographique sur sa découverte dans les années 1870 jusqu'à sa disparition en 1872<sup>961</sup>. Placé au centre du collectionnisme d'antiquités nationales, González Suárez a eu effectivement des contacts avec le *huaquero*, les commerçants ou le nouveau propriétaire de cette pièce en vue de l'analyser et de pérenniser son iconographie. Paul Rivet s'inspirera plus tard de ce travail et reproduira aussi l'image et l'histoire du casque en or cañari dans son *Ethnographie ancienne* en 1912<sup>962</sup>.

---

<sup>960</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 206-207.

<sup>961</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *op. cit.*, 1890, p. 83-85. L'histoire de la circulation transnationale du casque d'or cañari est abordée dans le chapitre 7.

<sup>962</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 308-310, et pl. XXIII, fig. 2. Les croisements iconographiques et les échanges entre Paul Rivet et le reste des collectionneurs sont analysés dans le chapitre 7.



**Figure n°53 :** Anonyme, « Croquis d'un casque en or des Indiens Cañaris - Equateur. D'après une photographie », janvier 1870. © Archives de la Société d'Anthropologie de Paris, déposées au Muséum national d'histoire naturelle.

Cette pièce met ainsi en évidence qu'Alcides Destruge et González Suárez font partie du même circuit scientifique et du même réseau transnational de collectionneurs du passé équatorien. Par conséquent, et même si Destruge ne parvient pas à s'affranchir de sa dépendance occidentale qui le catégorise comme « un scientifique de second ordre »<sup>963</sup> comme le note Elisa Sevilla, il faut considérer Destruge comme une figure de proue du collectionnisme équatorien à l'instar de son

<sup>963</sup> SEVILLA, Elisa, *op. cit.*, p. 132.

collègue historien González Suárez. Ainsi, Alcides Destruge continue ses recherches scientifiques qui visent à légitimer ses apports scientifiques et, en 1878, il offre à nouveau à la Société « un crâne découvert à Quito et appartenant probablement à la race des *Caras* »<sup>964</sup>. Cet objet trouvé dans la capitale est identifié à l'ethnie des Caras en vue de le revaloriser puisque ces derniers sont un peuple qui, installé dans les hauts-plateaux à partir du X<sup>e</sup> siècle, résistent fortement à l'invasion inca au XVI<sup>e</sup> siècle et sont considérés comme des héros de l'imaginaire collectif et populaire du pays. Cette dernière pièce complète également l'iconographie de la matérialité amérindienne provenant de l'Équateur.

Ossements, têtes réduites, dents, sièges, et bijoux précieux sont des emblèmes du passé national de ce pays américain qui deviennent désormais des références qui définissent la catégorie « amérindienne » de l'Équateur. Alcides Destruge se sert donc de son réseau global pour promouvoir ces représentations matérielles du savoir historique de l'Équateur à l'échelle planétaire. Ses stratégies transnationales révèlent la modernité de ses démarches et certifient sa participation dans le processus de muséalisation de la culture matérielle équatorienne comme le note son collègue Richard Spruce en 1866 : « Destruge était en train de créer un petit musée de curiosités locales parmi lesquelles des fruits de plusieurs sortes de Bombabaceae, certaines très curieuses et inédites, j'en étais sûr »<sup>965</sup>. En effet, dès le début de ses échanges scientifiques et internationaux, Destruge éprouve le besoin de former une institution muséale destinée à conserver les richesses naturelles qui représentent la diversité locale.

S'est-il inspiré de l'entreprise de revalorisation des productions et des produits régionaux du Musée industriel de Guayaquil inauguré trois ans auparavant ? Force est de reconnaître en tous les cas que les citoyens de Guayaquil témoignent très tôt d'un intérêt commun pour la culture et le progrès de leur région. Toutefois, le projet muséal de Destruge ne voit pas le jour, ce qui le pousse à s'impliquer dans d'autres institutions comme le Musée national de Quito dont il parie son succès régional<sup>966</sup>. Ainsi, comme le note Elisa Sevilla, en 1872, il offre à cette institution un spécimen de *Lingulata* qu'il trouve à Posorja (province de Guayaquil) et préfère alors participer à

---

<sup>964</sup> MARTIN, Henri, « Correspondance », *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, G. Masson, Éditeur, t. I, 1878, p. 140.

<sup>965</sup> ACKRBG : P320Ms [122], Lettre de Richard Spruce à Daniel Hanbury, le 21 octobre 1866 : « Destruge was forming a little Museum of local curiosities, amongst which were fruits of several kinds of Bombaceae –some very curious & (I feel sure) undescribed ». Ma propre traduction.

<sup>966</sup> ACKRBG : RSP/2/3, Lettre d'Alcides Destruge à Richard Spruce le 9 janvier 1873, p. 89-90.

la formation et l'étude des collections nationales plutôt que de les exporter dans d'autres pays. Son choix patriotique et son soutien envers la politique scientifique de la capitale s'expliquent par le fait qu'à le président de l'époque est son ami Gabriel García Moreno.

D'ailleurs, Destruge poursuit ses échanges transnationaux, notamment avec ses donations aux institutions françaises et en 1874, par exemple, le directeur des Musées nationaux le remercie « pour les objets intéressants que vous avez bien voulu donner au musée de St Germain »<sup>967</sup>. Cette donation au patrimoine français se réalise par l'intermédiaire de la Société d'Anthropologie de Paris mais aucune liste détaillée des objets n'a été conservée. À part une mise au point de l'inventaire sur « un don au Musée du Trocadéro de quatre autres objets archéologiques provenant aussi de l'Equateur, et enregistrés sous le numéro : 32.114. »<sup>968</sup>, il n'y plus d'autre renseignement sur son sujet.

Seulement un des objets donnés par Destruge a pu être identifié : un siège cérémonial manteño-huancavilca (Figure n°55) transféré en 1909 du Musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, et enregistré sous le numéro 71.1909.19.164 D<sup>969</sup>. À propos de ce siège, il est exposé au Trocadéro avec le siège en pierre ramené par Charles Wiener en 1878 (Figures n°3 et 72), et les deux sont présentés dans la *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro* du docteur Hamy puisqu'ils font partie des

pièces caractéristiques de *toutes les régions du Nouveau-Monde*, en choisissant les formes les plus accentuées, les décorations les plus typiques. J'ai toutefois donné, dans un certain nombre de cas, la préférence à divers objets remarquables par leur rareté, ou offrant une sorte de *caractère historique*.<sup>970</sup>

Ces pièces équatoriennes sont donc mises en scène par Hamy dans le cadre muséal du Trocadéro en raison de leur plasticité et de leur valeur historique. À ce choix muséographique s'ajoute aussi un bas-relief sculpté et réalisé par le peuple manteño-huancavilca<sup>971</sup> de 800 à 1532, qui a été offerte par la mission Pinart au Trocadéro en 1878 (Figure n°69). En définitive, ces trois pièces sont les premières

---

<sup>967</sup> ANF : 20150044/65, Don Alcide Destruge [sic] : objets pour St Germain, p. 1.

<sup>968</sup> AMQB : D002711/41009, Changement de numéro d'inventaire, p. 1.

<sup>969</sup> Le siège envoyé par Alcides Destruge a été enregistré dans les anciens inventaires sous les numéros X.35.3, 32.114.5 et 09.19.164 ce qui produit des doublons et confusion à son sujet. Le reste de ses donations subissent le même sort comme le démontrent les diverses rectifications et corrections dans l'inventaire actuel du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac.

<sup>970</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1897, p. I.

<sup>971</sup> *Idem*, p. 62 et pl. XXXI, fig. 100.

traces visuelles de l'iconographie scientifique de l'Équateur qui façonnent la représentation matérielle et archéologique de ce pays à Paris.



**Figure n°55** : Phototype du siège en pierre manteño-huancavilca offert par Alcides Destruge au Musée d'archéologie nationale en 1874 et transféré au Musée d'Ethnographie du Trocadéro en 1909, 1897. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>972</sup>.

Ce choix participe alors à la construction des pratiques du collectionnisme amérindien en France et au façonnement d'une iconographie référentielle qui détermine l'imaginaire culturel et le savoir occidental sur les cultures amérindiennes de l'Équateur. Ernest-Théodore Hamy le souligne en précisant que :

Presque tous les grands musées d'Europe possèdent des exemplaires, plus ou moins bien conservés, de ces lourds sièges monolithes en grès découverts dans le Manabi, et notamment aux environs de Manta. La galerie américaine du Trocadéro a reçu de ces sièges de pierre, le premier, du docteur Alcide Destruge, de Goyaquil [*sic*], qui a fait naguère quelques recherches archéologiques en différents points de la République de l'Équateur [...].<sup>973</sup>

C'est-à-dire que les sièges sont exposés dans la galerie américaine du Trocadéro parce qu'elles sont un impératif muséographique pour les institutions ethnographiques européennes. La concurrence scientifique entre les puissances occidentales produit une forte circulation de ce type de pièces, enchaînant leur muséalisation, ainsi qu'une future commercialisation par le marché de l'art.

<sup>972</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1897, p. XXXII, fig. 102.

<sup>973</sup> *Idem*, p. 63.

Il faut aussi noter qu'Alcides Destruge est considéré par Hamy comme un scientifique qui réalise « quelques recherches archéologiques ». Cette reconnaissance lui est accordée par un des représentants scientifiques français afin de légitimer la valeur des collections qu'il offre à la France. Ce geste se distingue des démarches de la Société d'Anthropologie de Paris qui au contraire n'accrédite pas la participation de Destruge dans la formation de ses collections équatoriennes et ne fait aucun transfert de ses dons au Musée du Trocadéro dans la période étudiée<sup>974</sup>.

Par conséquent, les gestes chevaleresques et les efforts scientifiques d'Alcides Destruge n'atteignent pas son objectif puisque l'administration de la Société assombrit son identification au sein du processus d'institutionnalisation de ses donations scientifiques. Ceci a comme conséquence que ses pièces soient confondues et oubliées dans le panorama muséal parisien, ainsi que son travail de collecte et de catégorisation. Nonobstant, la gestion transnationale d'Alcides Destruge démontre qu'il est un des initiateurs des pratiques du collectionnisme en Équateur qui à travers ses connexions transnationales il met en place une tradition muséale tout au long de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Celle-là sera poursuivie par sa famille (notamment son fils Camilo Destruge), ses collègues (comme Federico González Suárez et Francisco Campos Coello), ainsi que ses compatriotes collectionneurs dont Auguste Cousin le premier.

---

<sup>974</sup> Au contraire, dans la base de données actuelle, la Société d'Anthropologie de Paris semble n'avoir jamais fait une donation ou transfert au fond équatorien du Musée du Trocadéro, alors que son fondateur Paul Broca fait don de quelques pièces de sa collection privée. Parmi ces objets se trouvent douze pièces ethnographiques fabriquées par les Mundurucu qui sont une nationalité indigène habitant le Brésil et l'Équateur, et qui ont été collectées par Alcides Destruge à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Or, Destruge apparaît sous l'étiquette du « collecteur » et non pas du « collectionneur » qui est réservée à l'anthropologue français. Ce faisant, l'inventaire actuel perpétue la hiérarchisation épistémologique entre le centre et le périphérique établis par l'Occident. Les objets en question sont : une paire de brassards ou jambelets (71.1878.53.1.1-2 D), une coiffe à couvre-nuque (71.1878.53.3 D), un ornement de torse (71.1878.53.4 D), un ornement de torse (71.1878.53.5 D), une ceinture (71.1878.53.9 D), des jambelets (71.1878.53.13.1-2 D), et un collier (71.1878.53.14 D). De même, trois autres pièces archéologiques envoyées par Destruge ont été découvertes récemment et figurent depuis peu dans la base de données comme : un *tumi* ou tranchet en patine vert (70.2019.64.1392), des fragments d'une plaque en patine (70.2019.64.1393) et une paire de sandales pour enfant (70.2019.64.1394.1-2). L'histoire de ces trois nouvelles pièces restent encore à élucider afin de comprendre comment la collection Destruge est muséalisée dans les réserves nationales dans des périodes si distinctes sachant sa période d'échanges avec la France qui se produit à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.



### 3. Auguste Cousin, entre patriotisme et art



**Figure n°56** : Enrique Morgan & Co., portrait d'Auguste Cousin, épreuve à l'albumine en format carnet-de-visite, ca. 1880. Archives familiales de Jeannine Cousin.

Rare exemple du collectionnisme franco-équatorien du XIX<sup>e</sup> siècle, la collection d'Auguste Cousin (1835-1899) se compose de divers types d'objets qui représentent la matérialité du passé équatorien, aussi bien que ses richesses naturelles et ses productions modernes. Ainsi, elle est reconnue au sein des cercles scientifique et du collectionnisme amérindien, dans les événements internationaux, et dans les institutions muséales des deux nations. Toutefois, cette collection est confondue, voire perdue, dans le temps à cause de sa dépendance au système de production du savoir occidental. Dès ses débuts comme naturaliste amateur, jusqu'à l'apogée matérielle de sa collection ethnologique comme il la désigne, Cousin sert en priorité aux intérêts de la science française. De ce fait, retracer la bibliographie d'Auguste Cousin (Figure n°56) sous l'approche des *connected histories* a permis à cette étude de comprendre la complexité de son réseau transnational d'objets amérindiens et de saisir l'évolution de son savoir-faire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ses rapports aux objets archéologiques, ethnographiques et malacologiques révèlent effectivement son rôle au sein de ce circuit, et notamment sa conception du monde puisque ses collections démontrent davantage sur sa personnalité que sur leur propre matérialité, prouvant qu'avant d'incarner l'idéal du naturaliste voyageur, Cousin était un *huaquero* éclairé.

### **3. 1. Collectionneur, puis naturaliste**

Auguste Cousin est un collectionneur discret, connu principalement dans le cercle restreint des savants et voyageurs de la capitale équatorienne. Son article de référence, « Faune malacologique de la République de l'Équateur »<sup>975</sup>, retrace les découvertes qu'il réalise dans ce pays mais il est uniquement publié en français, dans le *Bulletin de la Société zoologique de France*. De ce fait, la visibilité de son travail scientifique reste limitée à la scène francophone. C'est pourquoi un croisement de sources archivistes transnationales a été nécessaire en vue de reconstituer sa biographie, et ses pratiques scientifiques et culturelles. Cette enquête historiographique a permis de la sorte de rétablir son parcours transatlantique, et celui de ses collections, dès son arrivée en Équateur en 1864 jusqu'à sa dernière exposition parisienne en 1900.

Né le 17 juillet 1835 à Paris, Auguste Cousin Noël est un négociant français<sup>976</sup> qui s'aventure en Amérique à la recherche du naissant marché équatorien et y rencontre des richesses naturelles et culturelles exceptionnelles. Il décide alors de s'installer à Quito où il rencontre Rosa Saá (1852-?), fille du propriétaire foncier Fernando Saá ; ils se marient le 24 juillet 1869 et ont quatre enfants (Figure n°57)<sup>977</sup>. Ce mariage donne accès à Cousin à la bourgeoisie rentière de la capitale et à une stabilité économique qui lui permet de réaliser ses recherches scientifiques, ainsi que

---

<sup>975</sup> AHMCP : JJC.01273, COUSIN, Auguste, « Faune malacologique de la République de l'Équateur », *Extrait du Bulletin de la Société zoologique de France*, Paris, Siège de la Société, 1887, 110 p.

<sup>976</sup> ADMAE : P/4199, Acte de mariage de Cousin, Auguste, et de Saá, Rosa, Quito le 24 juillet 1869.

<sup>977</sup> Ces portraits en noir et blanc ont été pris par le photographe en vogue de l'époque Enrique Morgan qui travaille avec les élites du régime progressiste dans leur affirmation de puissance socio-économique. Ici, de gauche à droite et d'en haut vers le bas, sont représentés : Édouard (1870-?), Auguste au centre du cadre, son épouse Rosa, Rosa Augustine (1872-?), Paul (1873- ?) et François (1877-1963). Ces documents m'ont été communiqués par Jeannine Cousin que je tiens à remercier de m'avoir gentiment ouvert les portes de son histoire familiale en m'accordant trois entretiens (14 mars 2019, 29 octobre 2019 et 4 novembre 2019). Au cours de notre dernière réunion, elle m'a montré ses albums familiaux où elle conserve les photographies qui illustrent cette étude.

de former divers types de collections. Mais même si l'Équateur devient son pays d'adoption, Cousin reste attaché à la vie scientifique, culturelle et diplomatique de la France, dynamisant constamment ses échanges avec elle. Pour cette raison, son cercle d'amis se forme principalement de compatriotes fixés à Quito, comme Adolphe Achille Géhin, un ingénieur civil embauché par l'État équatorien, qui est le parrain de son fils Paul<sup>978</sup>. Également, de 1893 à 1896, Cousin exerce des fonctions de chancelier substitué de la légation française sous le consulat d'Hyppolite Frandin, un collectionneur d'objets amérindiens et aussi son ami<sup>979</sup>.



**Figure n°57 :** Enrique Morgan & Ca., portrait de la famille Cousin, épreuve à l'albumine en format cabinet, ca. 1880. Archives familiales de Jeannine Cousin.

<sup>978</sup> ADMAE : P/4199, Acte de naissance de Paul Raphael Antoine Cousin, Quito le 14 octobre 1873.

<sup>979</sup> ADMAE : P/14661, Acte de décès de Cousin (Auguste), Quito le 19 mars 1899.

En définitive, la France reste aux yeux de Cousin la métropole du savoir avec qui il communique, échange et transmet ses recherches pluridisciplinaires et ses découvertes équatoriennes. Dans l'autre sens, les scientifiques français le considèrent comme un « témoin direct »<sup>980</sup> du savoir local équatorien qui se charge principalement de collecter, décrire et transmettre des objets à la France. Cousin intègre ainsi la Société zoologique de France, une association privée spécialisée dans l'étude du règne animal<sup>981</sup>, et il collabore avec elle grâce au soutien d'un des membres fondateurs : Félix Jousseume (1835-1921).

Cousin rencontre le médecin Jousseume pendant le court séjour qu'il fait à Paris de 1882 à 1884, et dont les motifs restent incertains, à part son désir de parfaire ses recherches, mettre en forme ses collectes et publier ses résultats obtenus. De cette rencontre naît une collaboration florissante où Jousseume se charge de décrire les collections que Cousin ramène en France. Ainsi, quand Cousin est obligé de rentrer en Équateur, ils continuent à travailler à distance grâce aux envois de Cousin comme l'indiquent les témoignages de Jousseume dans le *Bulletin* : « rapporté de l'Équateur par notre collègue M. Cousin »<sup>982</sup>, « Cette nouvelle espèce m'a été donnée par M. Cousin »<sup>983</sup>, « qui lui a été envoyée de l'Équateur par notre collègue, M. Cousin. »<sup>984</sup>. Ce faisant, ensemble ils parviennent à nommer treize nouvelles espèces :

Il m'avait été facile avec ce flair du collectionneur de diviser et grouper les espèces ; mais lorsqu'il me fallut rechercher, dans des centaines de volumes, les documents qui m'étaient nécessaires pour les assigner le nom qui leur avait été donné par les auteurs, je fus sur le point d'abandonner ce travail et de me défaire d'une collection qui devenait inutile ; cette détermination me fit faire la connaissance de M. le Dr Jousseume qui, loin de profiter des documents que j'avais rassemblés et de la collections que je lui offrais, se mit spontanément à

---

<sup>980</sup> SEVILLA, Elisa, *op. cit.*, p. 136.

<sup>981</sup> Cette société savante spécialisée dans les études zoologiques a été fondée en 1876 par un groupe d'amateurs qui ont dû mal à être reconnus par les scientifiques professionnels ; cette association subit quelques crises internes au cours des années 1880 et il faut attendre la présidence de Raphaël Blanchard (1880-1900) pour qu'une organisation soit mise en place, ainsi qu'un rapprochement avec le Muséum d'Histoire naturelle. À partir de cette période, elle connaît une reconnaissance scientifique et sociale qui garantit sa diffusion dans le monde entier et qui est assurée par son périodique le *Bulletin de la Société zoologique de France* qui est uniquement interrompu pendant les deux guerres mondiales et qui publie toujours des travaux pluridisciplinaires en faveur de la zoologie. Concernant l'histoire de cette association, il faut voir les articles de Jean-Loup d'Hondt.

<sup>982</sup> COLLECTIF, « Procès-verbaux de la Société. Séance du 24 juillet 1883. Présidence de M. Künckel d'Herculais, président », *Bulletin de la Société zoologique de France*, Paris, Sièges de la Société, t. VIII, 1883, p. XXIX.

<sup>983</sup> JOUSSEUME, Félix, « Description des mollusques nouveaux », *Bulletin de la Société zoologique de France*, Paris, Sièges de la Société, vol. IX, 1884, p. 175.

<sup>984</sup> COLLECTIF, « Procès-verbaux de la Société. Séance du 12 mai 1883. Présidence de M. Mégnin, président », *Bulletin de la Société zoologique de France*, Paris, Sièges de la Société, vol. X, 1885, p. XXII.

ma disposition pour me guider à travers ce dédale de livres et publications de toute sorte.<sup>985</sup>

Dans ce témoignage, Cousin se présente comme un naturaliste possédant des initiatives de collectionneur à qui la classification représente un élément déterminant pour déterminer le caractère scientifique de la collection. Pensée partagée par Federico González Suárez. Pourtant, il n'atteint pas le niveau de scientifique positiviste car il ne maîtrise pas la taxonomie pour ordonner la nature et cette carence le pousse à chercher l'aide auprès de Jousseume. Surpris par l'accueil généreux de ce dernier, Cousin lui confie tout son travail de recherche croyant au désintéret de son nouvel ami<sup>986</sup>. Or, Jousseume ne travaille pas au service de Cousin mais pour sa propre renommée puisqu'il se charge de publier son article à propos de la catégorisation des spécimens de la collection Cousin en 1884, tandis que Cousin réussit à publier son travail trois ans après. Pourtant, le mal est fait, et c'est Jousseume qui reçoit la reconnaissance scientifique.

Le premier manuscrit de Cousin n'a pas été retrouvé mais un second – avec deux tirés à part (de l'article de Jousseume et le sien), des corrections et notes manuscrites, des dessins et aquarelles également de l'auteur, et des peintures de Joaquín Pinto – se trouve actuellement conservé dans les Archives historiques du Ministère de Culture et Patrimoine de l'Équateur à Quito<sup>987</sup>. Ce document (Figure n°58) avait été conçu pour être une réédition améliorée de son article, avec de belles illustrations. Pourtant, sa publication n'a pas été possible faute de financement, et d'appui du gouvernement<sup>988</sup>.

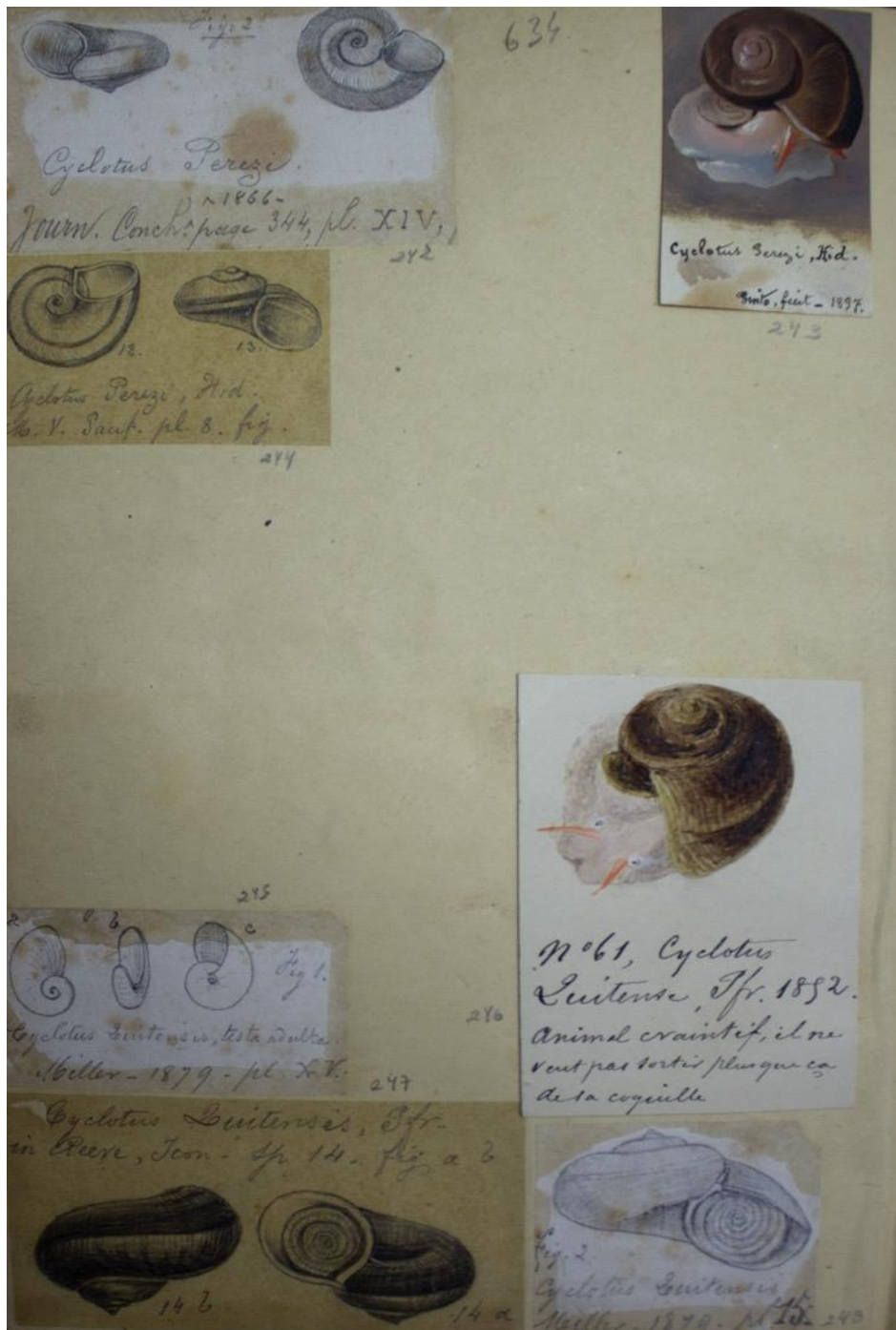
---

<sup>985</sup> AHMCP : JJC.01273, COUSIN, Auguste, « Faune malacologique de la République de l'Équateur », *op. cit.*, p. 1.

<sup>986</sup> *Idem*, p. 2.

<sup>987</sup> *Idem*, « Faune Malacologique de l'Equateur » [et autres documents du collectionneur], [1887- ca. 1897].

<sup>988</sup> PÓLIT, Manuel María, « Biografía científica [de Auguste Cousin] », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°15, 20 février 1889, p. 58.



**Figure n°58** : Folio de la réédition corrigée d'Auguste Cousin avec ses dessins au crayon à papier et les peintures signées par Joaquín Pinto, ca. 1897. Archives historiques du Ministère de la Culture et du Patrimoine, Quito. Photographie de l'auteur.

Nonobstant, sa volonté de faire reproduire ses spécimens malacologiques par la plume d'un artiste émergent – mais prisé par le cercle des expatriés français<sup>989</sup> – est un trait caractéristique du savoir-faire de Cousin qui adoptera la même démarche pour le reste de ses collections. Par ailleurs, ces illustrations participent à la formation de la

<sup>989</sup> MAIRIE DE LA VILLE DE QUITO, Joaquín Pinto : *crónica romántica de la nación*, Quito, FONSALE, 2010, p. 62. Par exemple, en 1898, Pinto réalise 23 aquarelles pour le diplomate français et ami d'Auguste Cousin, Hyppolite Frandin.

représentation iconographique des cultures matérielles de l'Équateur, et elles sont donc des archives artistiques et historiques pour l'historiographie culturelle du pays. Pour cette étude, ce document apporte des informations complémentaires à propos des régions où Cousin réalise ses collectes, les gens avec qui il discute et forme un réseau local de collaborateurs, ainsi que le type d'objets qui l'intéressent. Par exemple, dans ses notes manuscrites, il indique qu'il organise des expéditions naturalistes dans les régions de climat équatorial de la *sierra*, et en particulier dans la province de Pichincha où il possède des propriétés foncières<sup>990</sup>. De même, il explore ses plantations de canne à sucre à Los Puentes (entre Quito et Gualea) ; aussi bien que Chillogallo, Gualea, Nanegal, et Tumbaco qui sont de régions où ses contacts disposent des terrains<sup>991</sup>.

Puis, il faut noter qu'Auguste Cousin ne travaille pas tout seul mais il est aidé par ses proches collaborateurs dont des membres de sa famille, ses amis ou ses collègues. Ainsi, des *hacendados* comme Auguste Gachet et Charles Martin mettent à sa disposition leur propriété dans le canton Mejía (province de Pichincha) pour qu'il puisse y organiser ses collectes avec son ami Gualberto Pérez. Martin lui offre aussi des spécimens qu'il trouve dans ses terres. Et puis, Cousin explore la route entre Cuenca et Guayaquil en compagnie d'Adolphe Reyre (1842-1915) ; le frère de ce dernier, Antoine Reyre (1849-1940)<sup>992</sup>, lui offre aussi quelques spécimens de Guayaquil.

Sa famille participe également à ses recherches scientifiques comme les frères de son épouse, Alejandro et Fernando Saá<sup>993</sup>, qui lui confient leurs *haciendas* situées dans les provinces de Pichincha et Chimborazo pour qu'il puisse trouver de nouveaux spécimens ; ainsi que sa cousine Juana Burbano et sa belle-sœur Marianita Jaramillo. Ces deux dames sont les seuls témoignages de femmes que cette étude a pu rencontrer dans des entreprises de collectionnismes comme l'indique Cousin : « Cette espèce,

---

<sup>990</sup> Je remercie pour cette information Jeannine Cousin, petite-fille de Francisco Cousin, qui m'a accordé trois entretiens entre 2019 et 2020.

<sup>991</sup> S'y ajoute aussi les provinces des hauts-plateaux d'Imbabura (Ibarra, Chota), Chimborazo (Racu), Bolívar (Balsapamba), Cañar, (Gualaceo), Azuay (Azogues), et la province orientale du Napo, entre autres.

<sup>992</sup> L'exportateur et banquier Antoine Reyre est aussi passionné par le collectionnisme des spécimens malacologiques et d'objets archéologiques. Il devient ainsi en 1895 membre de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis ; et il participe à l'Exposition universelle de 1900 avec des collections de poteries anciennes et d'objets anciens en argent (lanterne ancienne en argent, objets anciens en argent, coffres anciens incrustés, coffre ancien avec peinture sur écaille) qui reçoivent une médaille d'argent du jury.

<sup>993</sup> AHMCP : JJC.01273, COUSIN, Auguste, « Faune malacologique de la République de l'Équateur », *op. cit.*, p. 35.

que je dédie à ma belle-sœur, M<sup>me</sup> Marianita Jaramillo, qui m'a souvent aidé dans mes recherches »<sup>994</sup>. Leur participation scientifique se doit principalement par le fait qu'il s'agit des activités familiales, démontrant que les femmes à cette époque – malgré le fait qu'il existe des cabinets scientifiques dans les collèges secondaires – n'ont en effet pas accès à l'enseignement scientifique.

Enfin, parmi ses collègues qui lui viennent en aide se trouve Luis M. Flor, collectionneur de *quipas* et professeur d'architecture de l'Université centrale ; et Rafael Vásconez, un étudiant de jurisprudence de la même institution qui lui donne un spécimen que Cousin décrit dans un article paru dans *Le Naturaliste* en novembre 1897<sup>995</sup>. À la suite de cette collaboration, Cousin offre un exemplaire de cette revue au Musée zoologique de l'Université<sup>996</sup>. Ses échanges matériels avec cette académie universitaire lui permettent d'établir une relation scientifique à l'échelle nationale qui garantit la légitimité de son travail et de son réseau scientifique.

Dans cette lignée, Cousin fait référence aux découvertes et aux travaux botaniques d'Alcides Destruge, et il évoque aussi d'autres intermédiaires locaux qui l'aident à trouver des spécimens dans tout le pays : « J'ai reçu du Napo », ou « [c]ette espèce m'a été envoyée de Machala »<sup>997</sup>. Néanmoins, ces collaborateurs restent dans l'anonymat même s'ils participent significativement dans la collecte des exemplaires et dans la formation de collections d'Auguste Cousin. Cet effacement des informateurs reproduit de ce fait la hiérarchie asymétrique développée par le centre occidental envers les périphéries. Ce faisant, Cousin devient un représentant occidental qui bénéficie du concours des locaux pour atteindre ses objectifs scientifiques, sans pour autant reconnaître la participation de tous ses interlocuteurs locaux.

---

<sup>994</sup> AHMCP : JJC.01273, COUSIN, Auguste, « Faune malacologique de la République de l'Équateur », *op. cit.*, p. 4.

<sup>995</sup> GÁNDARA, Ascencio, « Boletín universitario. Actas de la Junta Administrativa. Sesión de 31 de Enero de 1898 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°93, juillet 1898, p. 903.

<sup>996</sup> AGUCE : Livre du Conseil d'administration, n°4, Session du 14 mars 1898, s. p. Auguste Cousin collabore avec l'Université centrale à plusieurs occasions ayant pour objectif d'enrichir les cabinets scientifiques avec du matériel bibliographique. Ainsi, en 1895, il donne au Musée de paléontologie des documents sur la Société zoologique de France et des livres du docteur Jousseume ; et à la Bibliothèque zoologique des articles de malacologie.

<sup>997</sup> AHMCP : JJC.01273, COUSIN, Auguste, « Faune malacologique de la République de l'Équateur », *op. cit.*, p. 13.



### 3. 2. À la recherche d'une collection dispersée

La tradition de la famille Cousin transmise par l'arrière-petite-fille d'Auguste Cousin, Jeannine Cousin<sup>998</sup>, affirme que leur ancêtre était un naturaliste qui part en Équateur à la recherche d'un *churo* endémique de l'Itchimbía (province de Pichincha). Sur place, il en profite pour parcourir le pays et s'installe définitivement. *Churo* ou *churu*, comme le désigne le savant Luis Cordero, « signifie 'escargot' et s'applique à la fois aux mollusques qui poussent dans les plantes de nos champs, comme aux escargots de mer dont leurs coquilles sont appelées 'quipa' par nos Indiens qui les font sonner pendant leur travail et leurs fêtes »<sup>999</sup>. Cette définition linguistique met en évidence les connexions entre l'histoire nationale, la culture populaire, et le collectionnisme, et elle ouvre à de nouvelles hypothèses sur le dessein de Cousin en Équateur. Est-ce qu'il cherchait des spécimens naturels, des pièces archéologiques (des *churus* en or), ou bien des marchandises exotiques ?

Ce qui est certain c'est que Cousin obéit à la logique du collectionnisme de l'époque qui, comme le signale le journaliste et collectionneur Paul Eudel (1837-1911), exigeait que les spécimens d'une collection soient collectés par le propriétaire lui-même pour qu'elle puisse jouir du statut scientifique<sup>1000</sup>. Cela obligeait les collectionneurs de coquilles à se déplacer dans différents milieux et régions géographiques afin de découvrir des nouveaux spécimens personnellement et pourrait expliquer le voyage de Cousin en Amérique équatoriale : « Les coquilles terrestres et fluviales de l'intérieur coûtent très cher et sont excessivement rares. Cela s'explique par les difficultés des explorations dans ces pays encore mal connus »<sup>1001</sup>. Selon Eudel, l'usage ornemental des coquilles existe depuis l'Antiquité<sup>1002</sup>, mais elles sont convoitées en France à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle qui est le moment d'apogée du collectionnisme de coquilles<sup>1003</sup>.

---

<sup>998</sup> Je remercie pour cette information Jeannine Cousin, petite-fille de Francisco Cousin, qui m'a accordé trois entretiens entre 2019 et 2020.

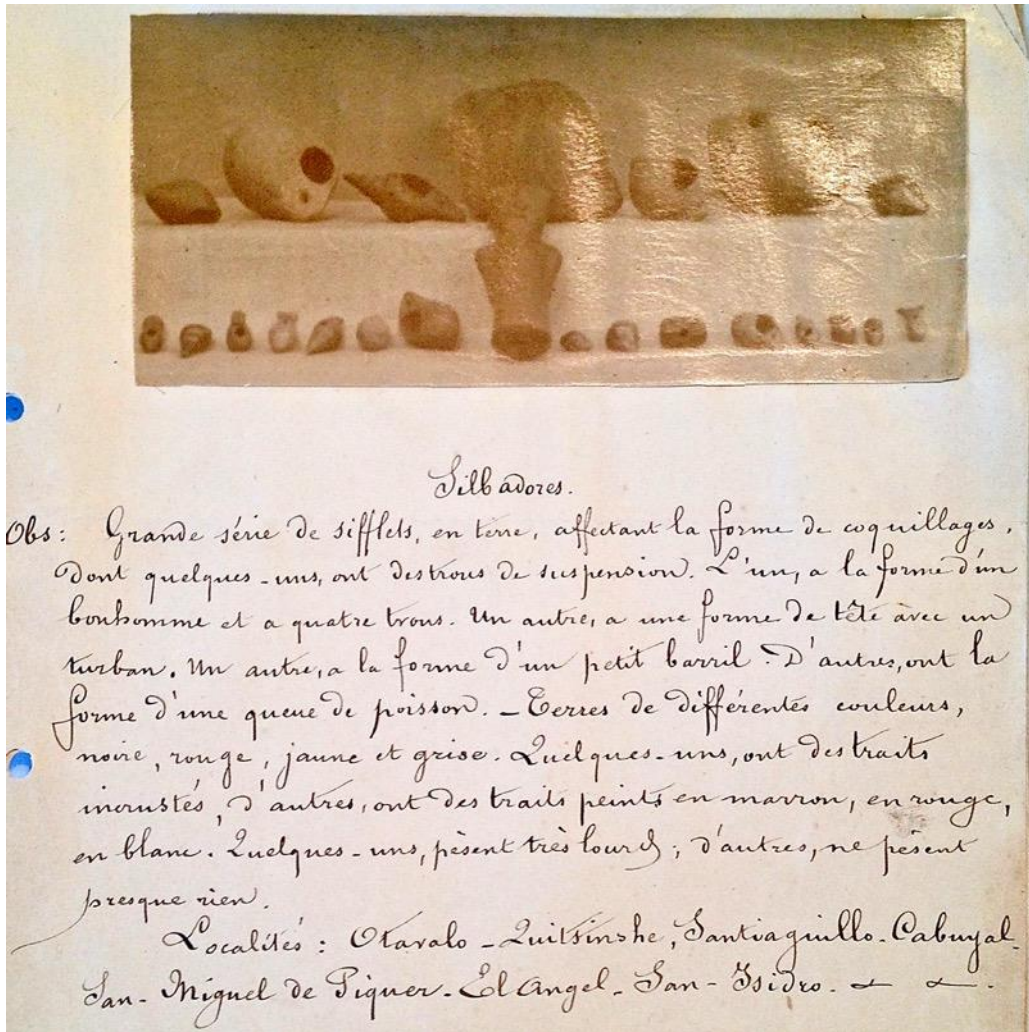
<sup>999</sup> AMNHN : 2 AP 1 C CORD, Lettre de Luis Cordero à Paul Rivet, Cuenca le 7 octobre 1905, p. 2 : « significa 'caracol', y se aplica tanto a los pequeños moluscos que se crían entre las plantas de nuestros campos, como a los caracoles marinos cuya concha es la 'quipa' que hacen resonar nuestros indios en sus trabajos y fiestas ». Ma propre traduction.

<sup>1000</sup> EUDEL, Paul, *Collections et collectionneurs*, Paris, G. Charpentier et C<sup>ie</sup>, 1885, p. 282.

<sup>1001</sup> *Idem*, p. 277.

<sup>1002</sup> *Idem*, p. 278.

<sup>1003</sup> *Idem*, p. 296.



**Figure n°59** : Folio « Silbadores » [ocarinas] de l'album-inventaire d'Auguste Cousin, ca. 1878. Archives du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris<sup>1004</sup>.

Manuel Charpy analyse le lien entre le collectionnisme et l'archéologie à travers l'exemple des collections de coquillages formées par la bourgeoisie française au XIX<sup>e</sup> siècle. D'après Charpy, ce type de collectionnisme est à l'origine de la vulgarisation des usages scientifiques et à la création de la Préhistoire vers 1860<sup>1005</sup>. Les échanges entre l'histoire naturelle et l'histoire nationale se manifestent ainsi dans le savoir-faire d'Auguste Cousin à travers deux éléments précis : tout d'abord, dans sa collection de sifflets en forme de coquillage, qui étaient des instruments musicaux des anciens habitants de l'Équateur (Figure n°59). En effet, ces *ocarinas* en forme de

<sup>1004</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Équateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, pl. 39. D'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, que je remercie pour cette information, ces *ocarinas* proviennent des cultures du Carchi qui se développent entre le VIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle dans le nord du pays. Ces types d'objets sont caractéristiques de ces ethnies qui les employaient comme des instruments musicaux.

<sup>1005</sup> CHARPY, Manuel, « Tréfonds et lointains à demeure. Collections de coquillages et souvenirs dans les appartements au XIX<sup>e</sup> siècle », *Techniques & Culture*, n°59, 2012, p. 49. Consulté en ligne le 01 mai 2019 : <http://journals.openedition.org/tc/6532>.

coquilles des escargots servent à Cousin dans ses travaux malacologiques. Ces représentations matérielles de la faune dévoilent la manière dont les habitants du passé interagissaient avec la nature, ainsi que les centres d'intérêt de Cousin comme l'indique son récit biographique :

lui-même s'est proposé de classier scientifiquement les nombreuses espèces de mollusques qu'il avait collecté comme des curiosités naturelles ou ethnographiques puisque les coquilles des *churus* ou des escargots sont les ornements préférés des Indiens sud-américains.<sup>1006</sup>

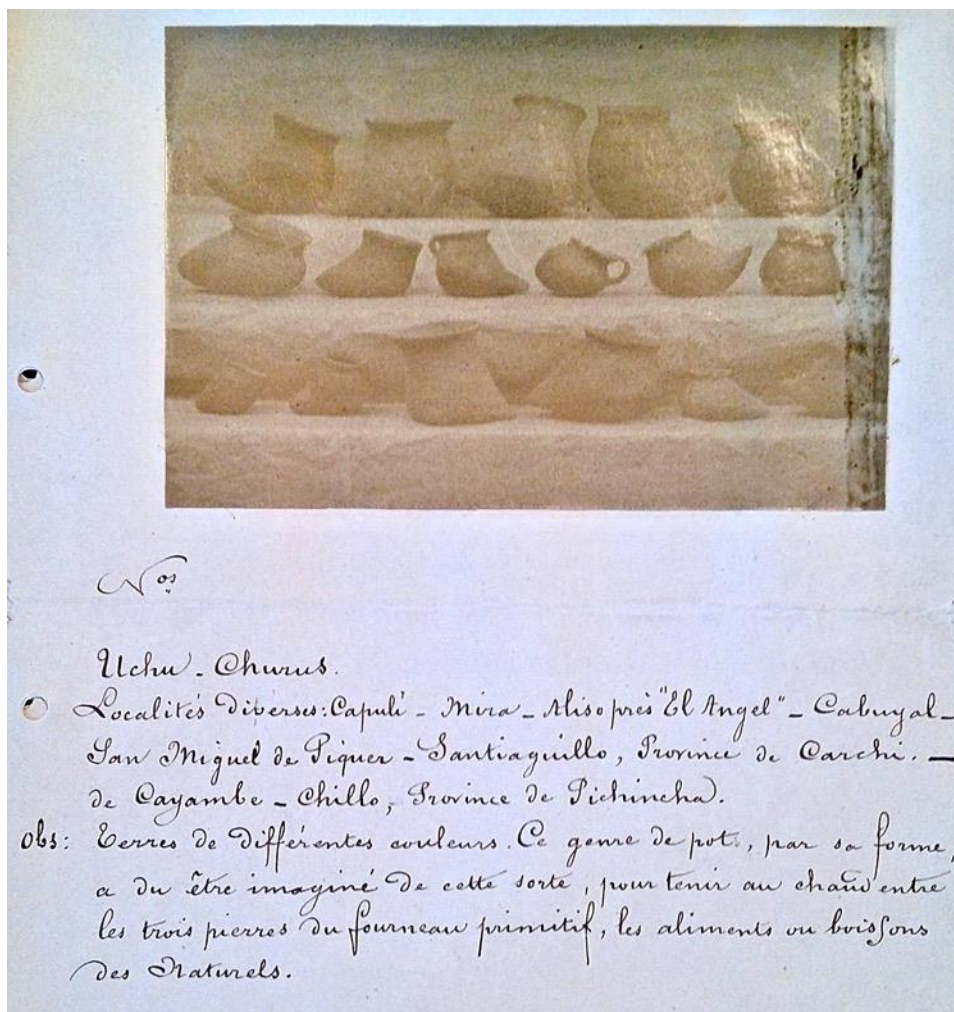
Cette affirmation démontre qu'une des démarches de Cousin est la méthodologie comparative en vue de décrire, définir et classier les formes de ces objets. Comme dans l'anatomie comparée, si chère aux collectionneurs naturalistes, les analogies que Cousin établit entre les pièces archéologiques et les spécimens malacologiques l'amènent à parfaire ses recherches dans le domaine de la malacologie en vue de former une typologie connectée avec les cultures matérielles du passé.

Puis, le second lien entre ses recherches malacologiques et préhistoriques s'explique alors dans la typologie qu'il adapte pour catégoriser les différents objets de sa collection archéologique. Cette correspondance se traduit par une typologie trilingue avec l'emploi de l'espagnol, du français et du kichwa pour désigner les différents types de pièces de sa collection. Ainsi, les vases sabots trouvés dans la province du Carchi sont désignés comme des « *uchu-churus* » et ils sont donc assimilés par leur forme concave aux coquilles des escargots (Figure n°60)<sup>1007</sup>.

---

<sup>1006</sup> PÓLIT, Manuel María, *op. cit.*, 20 février 1889, p. 56 : « se propuso asimismo el clasificar científicamente las numerosas especies de moluscos que había reunido como curiosidades naturales ó etnográficas, puesto que las sartas de *churus* ó caracoles son uno de los adornos favoritos de los indios sudamericanos ». Ma propre traduction.

<sup>1007</sup> D'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, que je remercie pour cette information, ces vases sabots sont d'origine caranqui qui est une ethnie qui se développe pendant l'Époque d'Intégration (VI<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècle) dans le nord de la sierra (provinces du Carchi, Imbabura et Pichincha).



**Figure n°60** : Folio « Uchu-churus » de l'album-inventaire d'Auguste Cousin, ca. 1878. Archives du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris<sup>1008</sup>.

Cette dénomination atteste donc les rapprochements que Cousin fait entre le domaine zoologique et historique, ainsi que son ingéniosité en tant que collectionneur débutant. Cousin devient progressivement un spécialiste en malacologie équatorienne, ainsi que dans le domaine de l'archéologie locale, et il développe ses collections sur le plan conceptuel, ainsi que dans le nombre, comme le démontre l'évolution de ses pratiques scientifiques et culturelles :

Pendant les longues années que j'ai passées dans la République de l'Équateur, j'ai sacrifié une partie de mon temps à collecter des objets préhistoriques, ethnographiques et des animaux de toutes sortes. Parmi ces derniers, les Mollusques, dont le test est employé comme ornements par les habitants primitifs de ces contrées, attirèrent surtout mon attention. Lorsque je revins en France, indépendamment de ma collection d'objets préhistoriques et ethnographiques, qui est de beaucoup supérieure à tout ce que l'on possède actuellement en Europe [...].<sup>1009</sup>

<sup>1008</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Équateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, pl. 29.

<sup>1009</sup> AHMCP : JJC.01273, COUSIN, Auguste, « Faune malacologique de la République de l'Équateur », *op. cit.*, p. 1.

D'après ce passage, Auguste Cousin avoue que l'activité qui l'introduit dans le monde du collectionnisme est la collecte, pratique proche du métier de commerçant. Autrement dit, la production scientifique n'était pas au début son objectif principal mais elle devient son activité primordiale avec le temps.

En définitive, sa formation commerciale le pousse à réunir des objets précieux dont leurs analogies plastiques et iconographiques interpellent sa curiosité de collectionneur. Pour ces raisons, il commence à étudier ces *churus* qu'il trouve dans la nature et qui sont aussi représentés dans la culture matérielle du passé (objets archéologiques et ethnographiques) et du présent (objets ethnographiques). Son profil de négociant est par conséquent un avantage professionnel qui lui permet de négocier avec des *huaqueros* et antiquaires afin de former des collections de *churus* vivants et ancestraux. Grâce à ce même savoir-faire, Auguste Cousin prend contact avec des collectionneurs et voyageurs intéressés à faire circuler ses collections dans le monde entier. Ces échanges permettent de constater l'évolution de son expertise de collectionneur, ainsi que celle de la formation de sa collection amérindienne. De ce fait, la mise en commun de six recueils archivistiques conservés à Paris et Quito, ainsi que leur analyse iconographique, ont permis à cette étude de retracer l'histoire des collections Cousin.

### 3. 2. 1. Notes sommaires (1876)

Chronologiquement, le premier document qui révèle ces échanges scientifiques et culturels date de juillet 1876 et il s'agit des notes sommaires sur l'ensemble de sa première collection archéologique. Cette liste numérotée et descriptive se compose aussi de cinq croquis illustrant 67 objets (en terre cuite, bronze et pierre) avec leurs dimensions respectives (Annexe n°2)<sup>1010</sup>. L'ensemble du recueil a été réalisé par Cousin pour le voyageur Édouard André qui à l'époque voulait acquérir la collection pour la France. Ainsi, ces cinq croquis donnent un aperçu du noyau de la collection Cousin, ainsi que les débuts de ce dernier en tant que collectionneur d'objets amérindiens. De même, ils laissent apercevoir son talent de dessinateur et l'importance qu'il accorde à la reproduction des objets comme une pratique de conservation et de classification. Concernant le contenu du document, il s'agit de l'inventaire de la collection Cousin. Ainsi, il faut noter que la plus grande partie des objets cités provient

---

<sup>1010</sup> ANF : F/17/2933/2, ANDRÉ, Édouard, « Notes sommaires sur la collection d'antiquités Incas et Shyris Caras de M. Cousin, à Quito (voir les croquis ci joints) », Quito juillet 1876, 2 p. et 5 croquis.

des endroits de la région de la *sierra*<sup>1011</sup> et ils coïncident avec les régions explorées par Cousin lors de ses recherches naturalistes. Cela démontre qu'il exerce ses deux activités en parallèle. Ces précisions géographiques prouvent aussi qu'il connaît les lieux où les objets ont été trouvés, voire que lui-même a réalisé les fouilles archéologiques.

Nonobstant, certains renseignements toponymiques lui ont dû être transmis par les intermédiaires avec lesquels il négocie et fait les acquisitions pour sa collection. Cela explique l'inexactitude ou l'absence de toponymes pour certains objets, comme sa confusion à propos d'un vase composite et d'un vase à col céphalomorphe qu'il catégorise comme péruviens en raison de leur ressemblance plastique avec la céramique inca qui fut développée dans les régions du sud par les colonisateurs incas au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle (Annexe n°2 ; figures n°6 et 57). Pareil pour ses remarques à propos de la valeur historique de deux pièces qu'il n'arrive pas à dater et qu'il doute sur leur antiquité (Annexe n°2 ; figures n°41 et 42)<sup>1012</sup>. Ses incertitudes démontrent en définitive qu'il est un collectionneur néophyte sans beaucoup d'expérience sur l'archéologie locale, mais qu'il est en train d'apprendre le métier grâce aux locaux.

Dans cette même logique, Cousin emploie les appellations typologiques en kichwa et en espagnol qu'il apprend de ses intermédiaires, notamment de ses ouvriers ou des *huaqueros*, qui l'assistent dans ses fouilles. Pour ces raisons, cette liste sommaire contient la typologie établie par le savoir local afin de catégoriser les objets issus de ses fouilles et de classer sa collection archéologique. Par exemple, dans ses notes sommaires il indique : « manga-ollita » qui est la combinaison kichwa et espagnole de petit pot, respectivement ; ainsi que l'appellation kichwa « quiletarinri » qui signifie vase à oreilles (Annexe n°3, pl. 20). L'emploi des diminutifs en espagnol est, d'après Amada Carolina Pérez, un moyen de démarquer ce type de curiosités d'autres pièces archéologiques considérées comme des antiquités<sup>1013</sup>. La langue devient une expression de la catégorisation épistémologique des cultures matérielles nouvelles, mettant ainsi en évidence la hiérarchie culturelle défendue par l'Occident.

---

<sup>1011</sup> Notamment les provinces de Pichincha (Tumbaco, Quito, Chillo, Cotacollao), Carchi (Capulí), Chimborazo (Riobamba), Cotopaxi (Latacunga) et Cañar.

<sup>1012</sup> ANF : F/17/2933/2, ANDRÉ, Édouard, « Notes sommaires sur la collection d'antiquités Incas et Shyris Caras de M. Cousin, à Quito (voir les croquis ci joints) », Quito juillet 1876, p. 1.

<sup>1013</sup> PÉREZ, Amada Carolina, *op. cit.*, p. 102.

Néanmoins, il faut noter que cette pratique d'assimilation du local de la part de Cousin (représentant occidental) est un fait plutôt isolé qui dépend de la conscience planétaire de l'agent. En effet, comme l'ont déjà démontré Mary Louise Pratt et Kapil Raj, en général les collecteurs occidentaux mettent en place une dynamique d'appropriation où le savoir local est absorbé et adapté à leurs propres terminologies linguistiques dans un geste de possession et de colonisation des découvertes qu'ils font dans leurs séjours de recherche. Toutefois, la modalité de classement trilingue de Cousin témoigne une originalité propre à son savoir-faire d'amateur puisqu'il évolue en fonction de son intégration au monde transnational du collectionnisme amérindien. En effet, ce dernier, qui est dominé par l'épistémologie occidentale, influencera à son tour Auguste Cousin dans ses démarches de collectionneur. De ce fait, les filiations culturelles qu'il adopte pour dater ses pièces archéologiques vont après osciller entre l'imaginaire populaire, les avancées scientifiques locales et l'idéal incasique occidental.

Ainsi, dans ses débuts, Auguste Cousin reprend les filiations culturelles shyris, cara et inca qui sont des symboles culturels de la résistance locale face aux entreprises colonisatrices. Ce geste, à visée scientifique, cherche à légitimer culturellement sa collection et à assurer sa bonne réception auprès du collectionnisme local. Autrement dit, Cousin s'adapte à l'imaginaire collectif équatorien pour identifier et dater ses objets afin d'avoir la reconnaissance de la science locale comme le signale un témoin de l'époque : « les objets Incas de cette partie de l'Amérique du sud (Équateur) sont rares, surtout ceux provenant des Caras scyris, Monsieur Cousin en possède divers et très curieux »<sup>1014</sup>. Cette déclaration d'un témoin de l'époque démontre la diversité de la collection Cousin, ainsi que sa valeur scientifique pour le collectionnisme transnational et pour le développement des études historiques puisqu'à ce moment-là ces peuples ancestraux sombrent dans la méconnaissance.

En effet, il faut attendre les travaux de Federico González Suárez dans les années 1870 pour avoir la première revendication historique sur les origines de l'Équateur et la mise en place d'une historiographie nationale. En raison de ce panorama scientifique en cours de formation, Auguste Cousin est contraint à adhérer au discours dominant de l'époque qui pense la civilisation inca comme le noyau historique de toutes les nations andines. D'où sa position en accord avec les attentes

---

<sup>1014</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre de Mile de Ville à Édouard André, Quito le 1<sup>er</sup> juillet 1876, p. 1.

locales et aussi occidentales est exposée dans sa correspondance avec Édouard André au sujet de la vente de sa collection pour la France<sup>1015</sup> :

Monsieur, depuis la visite que vous avez bien voulu faire à ma collection d'antiquités Incas, j'ai réfléchi à votre proposition [...]. Lors du passage à Quito de Mr Bastian, professeur d'archéologie en Prusse, il me fit offrir par l'intermédiaire de Mr De Ville Consul de Belgique, la somme de mille francs pour ma collection qu'il destinait au Musée de Berlin. J'ai cru devoir décliner cette offre pour des raisons patriotiques que vous apprécierez. Quelques pièces nouvelles que j'ai pu acquérir depuis cette époque portent à soixante sept leur total, ainsi que vous le verrez d'après la liste et les croquis ci-joints. D'après vos instances je réduis à la somme de mille francs le prix de cette collection livrée en bon état et emballée avec soin entre les mains de Mr. le consul général chargé d'Affaires à Quito [Auguste Boulard]. Il me serait agréable de penser que ces antiquités réunies, par moi depuis de longues années, pourront figurer dans un de nos Musées de France et servir de matériaux pour l'histoire encore peu connue des anciennes populations de l'Amérique du Sud.<sup>1016</sup>

Dans son argumentation, Cousin adopte la catégorie générique « inca » en vue de classer et valoriser scientifiquement sa collection, aussi bien que de justifier son prix. Par ailleurs, il démontre être aussi motivé par la nécessité de diffuser et de vulgariser la culture matérielle des premiers habitants de l'Équateur et pour ce faire, il considère qu'elle doit être exportée en France. Édouard André est du même avis, il considère aussi que la République française est capable de restituer les origines historiques de cette collection et ceux l'Équateur.

En définitive, Cousin est influencé par l'opinion publique qui le pousse à adopter les démarches normalisées par l'épistémologie dominante, les mêmes qui sont orchestrées par le réseau diplomatique qui coordonne les échanges entre les voyageurs et les locaux, ainsi que les croisements transnationaux avec les centres européens. C'est ainsi ce même circuit diplomatique qui fabrique la renommée scientifique de la collection Cousin lorsque ses objets sont reconnus comme « dignes d'un Musée »<sup>1017</sup>. Malgré cette reconnaissance internationale, les responsables des musées français – les conservateurs du Musée du Louvre et du Musée de Saint-Germain – n'acceptent pas l'offre transmise par Édouard André au Ministère de l'Instruction publique<sup>1018</sup> :

---

<sup>1015</sup> Comme il a été indiqué précédemment dans le chapitre 1 de cette étude, un des premiers contacts d'Édouard André avec l'archéologie équatorienne et le collectionnisme amérindien est à travers la collection d'Auguste Cousin. André la convoitise après avoir appris qu'Adolf Bastian la voulait pour la Prusse et jouant la carte de l'impératif moral, il contacte Cousin lorsqu'il est à Quito afin de l'acheter pour le Musée américain du Louvre.

<sup>1016</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Auguste Cousin à Édouard André, Quito le 30 juin 1876, p. 1-3.

<sup>1017</sup> *Idem*, Lettre d'Adolf Bastian à Mile de Ville, Guayaquil [1875], p. 1.

<sup>1018</sup> *Idem*, Note du Ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, Paris le 30 août 1876, p. 1.



J'ai communiqué à M. Ravaisson le dossier que vous m'aviez remis, au sujet de la collection d'antiquités Péruviennes de M. Cousin. Il me charge de vous dire que les objets qu'elle contient sont intéressants mais que malheureusement l'état des ressources du Musée, en ce moment, ne lui permet pas de consacrer la somme de mille francs à ces antiquités.<sup>1019</sup>

Le refus de Félix Ravaisson, conservateur du Département des antiquités du Louvre, témoigne du désintérêt scientifique de la métropole parisienne envers les cultures matérielles moins médiatisées. L'amalgame qu'il fait entre l'archéologie équatorienne et celle péruvienne démontre que le développement scientifique et la muséalisation des objets extra-européens sont accordés de préférence aux civilisations reconnues par la hiérarchisation occidentale, laissant de côté les autres nations. Pour ces raisons, Ravaisson accepte la même année les donations d'archéologie péruvienne de son ami Charles Wiener, comme il a été indiqué dans le chapitre 1 de cette étude. Cette préférence est toutefois dissimulée par l'argument financier qui résout catégoriquement l'affaire et détermine le sort de la collection Cousin et du patrimoine scientifique franco-équatorien. Le Ministère de l'Instruction publique propose un possible achat pour 1877<sup>1020</sup> qui n'aura jamais lieu, perdant de cette manière l'opportunité de conserver la collection Cousin et « deux notes plus détaillées »<sup>1021</sup> qu'André aurait offert si l'acquisition avait eu lieu.

### 3. 2. 2. « Album-inventaire » (ca. 1878)

Le deuxième document qui apporte des informations sur l'histoire de la collection Cousin est un « album-inventaire » daté aux alentours de 1878<sup>1022</sup> et se compose de quarante folios sans pagination. Chaque folio présente une reproduction photographique en noir et blanc qui est collée en haut ou au centre du cadre et qui est accompagnée en bas par une légende manuscrite énumérant les objets qui y figurent et leurs renseignements techniques (typologie, toponyme, filiation culturelle, et des observations complémentaires du collectionneur). Réalisé par Cousin lui-même, ce pseudo-catalogue présente environ 414 objets dont des pièces qui se répètent dans différents clichés, et d'autres qui sont mentionnées dans les légendes mais qui ne figurent pas sur les images. Cette caractéristique ne permet pas d'avoir un chiffre

---

<sup>1019</sup> ANF : F/17/2933/2, Lettre d'Antoine Héron de Villefosse, Paris le 2 septembre 1876, p. 1.

<sup>1020</sup> *Idem*, Lettre d'Auguste Cousin à Édouard André, Quito le 30 juin 1876, p. 1.

<sup>1021</sup> *Idem*, ANDRÉ, Édouard, « Notes sommaires sur la collection d'antiquités Incas et Shyris Caras de M. Cousin, à Quito », Quito, Juillet 1876, p. 2.

<sup>1022</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Equateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin.

précis sur le numéro d'objets que la collection possède à cette époque, et elle montre qu'il s'agit d'un document fragmenté que cette étude esseye de restituer chronologiquement.

Force est de reconnaître, tout autant, que par rapport aux notes sommaires de 1876, c'est-à-dire dans un intervalle de deux ans, sa collection archéologique s'est bien accrue. À cette heure, elle possède même un crâne de la province de Pichincha<sup>1023</sup> qui plus tard est reconnu comme appartenant à un « Indien 'Quitu' »<sup>1024</sup>. Le choix de l'identifier à cette culture démontre à nouveau le développement des connaissances historiques de Cousin qui semble être influencé par les travaux de González Suárez. Ce dernier, en effet, publie en 1878 son *Étude historique sur les Cañaris* où il théorise sur la diversité culturelle des anciens habitants de l'Équateur, et en particulier, il explique la primauté historique des Cañaris sur les Incas.

De la même façon, Cousin fait allusion dans cet « album-inventaire » à d'autres cultures précolombiennes comme lorsqu'il indique que « des haches en cuivre ou Bronze fondu. Toutes proviennent de la Province de Chimborazo (Puruhaes) ou de la Province de l'Azuay, du côté de Cañar (Cañaris) »<sup>1025</sup>. Sa démarche vise à justifier la valeur d'ancienneté de sa collection, et donc son intérêt historique et aussi culturel. Mais bien qu'il fasse des améliorations dans son classement, les légendes de cet « album-inventaires » possèdent des lacunes qui dévoilent qu'il doit encore se perfectionner. Par exemple, les descriptions qu'il fait des objets répertorient le matériel, les dimensions et le toponyme de chaque pièce ; or, il y en a certains sans provenance géographique suggérant qu'il les a achetés ou reçus comme cadeau. Également, il continue à employer la typologie kichwa qu'il traduit à l'espagnol et au français comme « manga-siqui (olla de asiento) »<sup>1026</sup> pour les vases à pied, ou « plato (assiette) »<sup>1027</sup>. Il reste par conséquent un passeur culturel qui emprunte les connaissances de la science locale pour développer son propre savoir-faire.

---

<sup>1023</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Équateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, pl. 40.

<sup>1024</sup> AHMCP : JJC.01273, COUSIN, Auguste, « Collection ethnologique », s. d., p. 2.

<sup>1025</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Équateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, pl. 6. Les cultures en question peuplent la *sierra* pendant l'Époque d'Intégration comme les Puruhaes qui de 300 à 1500 s'établissent dans les provinces du nord (Tungurahua et Chimborazo), alors que les Cañaris habitent de 700 à 1532 dans les provinces du sud (Cañar et Azuay).

<sup>1026</sup> *Idem*, pl. 26.

<sup>1027</sup> *Idem*..

La coexistence entre les trois cultures se reproduit aussi dans ses commentaires concernant la valeur usuelle de chaque objet comme lorsqu'il explique dans une note la fonctionnalité d'un aryballe ou « cántaro guallo-malta para chicha (Espèce de bière de maïs fermentée) »<sup>1028</sup>. Ce commentaire trilingue dénote sa volonté de vulgariser le savoir local en s'adressant à un lecteur hispanophone ou francophone. Il donne aussi une définition en français du concept de *huaca* : « signifie une petite colline de terre que les Indiens élevaient sur le cadavre enterré. Là, on trouve selon le rang qu'avait l'Indien sans doute : des poteries, des colliers dont les pièces sont éparses, des armes en pierre ou en bronze »<sup>1029</sup>. Toutes ses précisions sont faites en vue de mettre en valeur chaque pièce qui compose sa collection et de les intégrer finalement au circuit international de la science occidentale.

Cette volonté de produire un contenu didactique est aussi attesté par les clichés photographiques. Les quarante folios illustrent en effet l'intégralité de sa collection sous une esthétique épurée et à travers trois types de cadrages : un premier en gros plan adapté aux catalogues ; un deuxième en plan rapproché ; et un dernier, en plan d'ensemble. Ces deux derniers, sous un angle horizontal, recréent les dispositifs et ambiances des expositions de l'époque. Ainsi, dans cet « album-inventaire », il y a onze clichés<sup>1030</sup> en gros plan (Annexe n°3) qui présentent sous un angle vertical des pièces de petite ou moyenne taille en vue de ressortir leur matérialité et de garantir la confrontation directe avec le lecteur. Ce cadrage est adopté pour reproduire les vases en terre cuite (aryballes, jarres, ou marmites) seuls provenant des différentes localités de la *sierra*. Ce choix contemplatif<sup>1031</sup> permet de cette manière de valoriser chaque pièce et de faciliter la lecture de ses formes, dessins et composition matérielle.

Il y a aussi huit clichés<sup>1032</sup> en gros plan qui exposent de petits groupes de céramiques variées (pots, coupes, bouteilles ou assiettes) que l'auteur a voulu démarquer du reste de la collection. Et puis, neuf prises de vue<sup>1033</sup> des séries d'objets en pierre et os qui sont installées dans des panoplies. Ce type de dispositif vertical est

---

<sup>1028</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Equateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, pl. 16.

<sup>1029</sup> *Idem*, pl. 11.

<sup>1030</sup> *Idem*, pl. 11-20, et 40.

<sup>1031</sup> Cette même mise en scène qui invite le spectateur à la contemplation des objets ethnographiques est adoptée au XX<sup>e</sup> siècle par la muséographie ethnologique dont un des précurseurs est Georges-Henri Rivière au sein du Musée du Trocadéro.

<sup>1032</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Equateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, pl. 10, et 21-27.

<sup>1033</sup> *Idem*, pl. 1-9.

caractéristique des expositions du XIX<sup>e</sup> siècle où sont regroupées de manière exhaustive nombreuses pièces de petite taille afin de constituer des séries, de définir des catégories et de montrer la richesse de la collection. Cousin se sert de cette démarche pour présenter des séries de haches, casse-têtes, ornements et amulettes en pierre et métaux.

Puis, en plan rapproché (Annexe n°3) sont présentées onze photographies<sup>1034</sup> de divers groupes de pièces alignés par étages en fonction de leur catégorie scientifique et de leur plasticité (taille, forme ou dimensions). Ces mises en scène reconstituent également l'ambiance des salles d'expositions de l'époque, notamment le dernier cliché qui correspond enfin au plan d'ensemble d'une grande partie de la collection qui semble être exposée dans un espace impersonnel et nivelé (Figure n°61). Dans ce dernier cadrage, les objets sont installés effectivement dans un fond blanc sur une table à trois étages qui est couverte d'une toile blanche épaisse qui tombe jusqu'au sol. La disposition des objets répond à une organisation en fonction des catégories et des formes. Il faut noter que certaines pièces ont déjà été reproduites dans d'autres clichés de cet « album-inventaire », ce qui signifie que cette prise a été réalisée à un moment distinct où il était plutôt question de donner une vue d'ensemble de la collection Cousin et de ces pièces principales<sup>1035</sup>.

Cette composition est ainsi dominée par la monotonie des couleurs ternes produit par le décor et les objets, et qui homogénéise les matériaux, dessins et figures de cette mise en scène où l'accumulation chromatique et matérielle dissimule toute singularité plastique des objets exposées qui deviennent dès lors anonymes aux yeux du spectateur. Ce faisant, les cultures équatoriennes qui y sont représentées sont aussi confondues entre elles ; par défaut, elles sont donc identifiées à d'autres matérialités qui dont le plan esthétique sont similaires et qui possèdent en plus d'une reconnaissance affirmé dans le milieu du collectionnisme comme c'est le cas de

---

<sup>1034</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Équateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, pl. 28-33 et 35-39.

<sup>1035</sup> D'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, que je remercie pour cette information, la plus grande partie des pièces exposées proviennent de la *sierra*, à savoir 21 d'un total de 31 pièces. Et une seule pièce représente la céramique côtière, celle appartenant à l'ethnie Jama Coaque. Ainsi, les céramiques les plus représentées sont : Carchi avec 10 objets, Inca avec 4 objets, Chorrera avec 2 objets, Puruhá avec 2 objets, Caranqui avec 1 objet, et Cosanga avec 1 objet. Basantes indique aussi la présence de 3 falsifications et 1 céramique réalisée pendant la période coloniale. Enfin, il y a 6 objets qui n'ont pas pu être identifiés. En fonction de cette analyse, il faut donc constater que les pièces sont placées de par leur appartenance ethnique en vue de créer un effet de symétrie qui donne un équilibre linéaire à la disposition de la collection, et une harmonie visuelle à la photographie (Annexe n°5).

l'archéologie péruvienne. Ainsi, l'architecture disparaît et se confond dans cet ensemble homogène où seulement quelques éléments géométriques se distinguent comme une partie d'une frise qui apparaît à l'angle droit supérieur (Figure n°61). Cette fraction d'un relief à cadres superposés et demi-cercles suffit pour déterminer qu'il s'agit de la Maison aztèque construite par Charles Garnier pour la section « Histoire de l'Habitation » pour l'Exposition universelle de 1889 (Figures n° 23 et 62).

Comme il a déjà été indiqué dans le chapitre 3 de cette étude, des collections archéologiques et d'ethnographie de l'Équateur ont été exposées dans la Maison aztèque de 1889, notamment la collection d'Auguste Cousin qui est désignée par la presse officielle comme une collection « incasique »<sup>1036</sup>. Par conséquent, cette identification permet de conclure que la planche 34 a été prise lors de l'Exposition de 1889<sup>1037</sup>, vraisemblablement comme un souvenir de la participation de Cousin dans cet événement internationale. Peut-être c'est lui-même qui aurait pris le cliché en tant qu'amateur de photographie dans le cas où il se déplace à Paris pour les obsèques de sa mère qui décède en mars de cette année<sup>1038</sup>.

De la même manière, il faut conclure que les clichés en plan rapproché (pl. 28-33 et 35-39) peuvent être aussi considérées comme des photographies prises en 1889 et rajoutées postérieurement dans « l'album-inventaire ». C'est-à-dire qu'elles donneraient un aperçu de l'ensemble de la participation de la collection Cousin et elles seraient donc des témoignages des pratiques scénographiques de l'époque employées pour représenter la nation équatorienne dans ce cadre universaliste. Concernant le reste des clichés en gros plan, ils appartiennent en définitive à un autre lot photographique et elles datent certainement de 1878 comme cela est indiqué dans la dernière planche de cet « album-inventaire ». En effet, elles sont chronologiquement les premiers folios de ce recueil et elles représenteraient ainsi son noyau. Ceci permet de conclure à propos de la périodisation de ce document et de définir son importance en tant que témoignage iconographique des pratiques culturelles de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle où les amalgames scientifiques de la science occidentale définissent la construction de science archéologique, le collectionnisme transnational, et en particulier, la conception du passé national de l'Équateur.

---

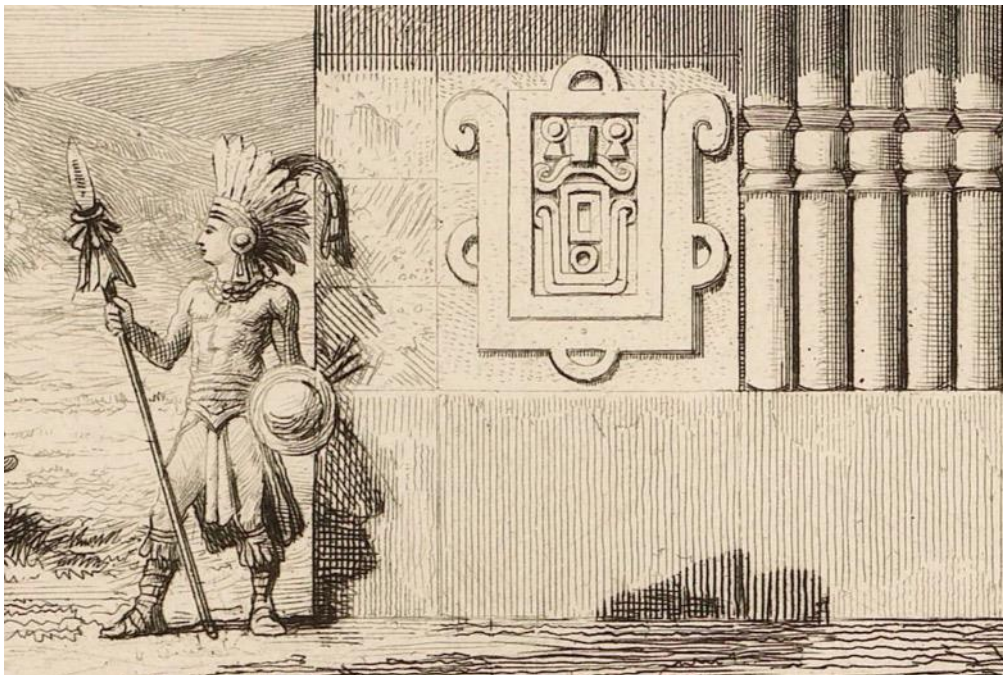
<sup>1036</sup> PALLARES ARTETA, Leonidas, *op. cit.*

<sup>1037</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Équateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, pl. 28 à 39. Ces douze planches illustrent douze tables expositives où sont présentées environ 242 pièces de la collection Cousin à l'Exposition universelle de 1889.

<sup>1038</sup> ADMAE : 430QO/217, Procuration spéciale en brevet de Auguste Cousin, Quito le 1<sup>er</sup> Décembre 1897.



**Figure n°61** : Détail de la reproduction photographique du folio « Poteries » de l'album-inventaire d'Auguste Cousin, ca. 1889. Archives du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris<sup>1039</sup>.



**Figure n°62** : Charles Garnier, détail de l'« Habitation des Aztèques. Façade principale », 1889. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>1040</sup>.

<sup>1039</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Equateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, pl. 34. Il y a aussi d'autres tirages sous les numéros PV0061809 et PP0009684.

<sup>1040</sup> JOURDAIN, Frantz, *op. cit.*, pl. 22.

### 3. 2. 3. Liste ethnologique (ca. 1887)

Le troisième inventaire est la liste intitulée « Collection Ethnologique »<sup>1041</sup>; ce document a été trouvé intercalé dans les premières pages du manuscrit de l'album de malacologie et il présente un classement sommaire de l'ensemble de la collection Cousin qui est divisé en quatre groupes : poteries ; bronzes ; pierres et silex ; et « Objets des Indiens sauvages du Haut-Amazone, Fleuve Napo »<sup>1042</sup>. Sa datation reste imprécise mais d'après le reste de documents qui y figurent, il a dû être réalisé entre 1887 et 1897.

Pour la première fois, il est question de cette collection ethnographique puisqu'avant les collections Cousin comprenaient uniquement des objets archéologiques, ou des spécimens de malacologie. Cette extension prouve ainsi qu'Auguste Cousin ouvre ses centres d'intérêt et commence à collectionner des objets qui forment une partie intégrante du collectionnisme amérindien, et de cette manière, il adhère au goût de l'époque. Dans la liste de la catégorie ethnographique, 126 pièces sont numérotées avec des brèves descriptions ; il s'agit principalement d'armes, vêtements, ornements et instruments de musique qui ont dû être acquis ou échangés par Cousin à des intermédiaires en contact avec les nationalités indigènes. Plus petite que la collection d'archéologie qui compte 697 pièces, cette collection d'ethnographie témoigne toujours l'intérêt historique de Cousin à propos des premiers habitants de l'Équateur.

Ce faisant, l'ensemble des séries archéologique, ethnographique et craniologique sont définies par Cousin comme une collection ethnologique composée de 823 objets provenant principalement des hautes-montagnes. Concernant la datation des pièces archéologiques, il ajoute plus d'indications que dans ses précédents inventaires mais elles restent encore vagues comme par exemple : « Pièces antérieures à l'époque de la conquête du peuple 'Quitu', par l'Inca Huaynacpac du Pérou ; parmi lesquelles quelques-unes sont de l'époque de cet Inca »<sup>1043</sup>.

Cousin justifie la brièveté de ses indications dans un *nota bene* en bas de page où il indique l'existence d'un recueil complémentaire avec des illustrations du collectionneur : « Pour plus d'exactitude sur la provenance de ces pièces, M<sup>r</sup> Auguste Cousin possède une série de dessins qu'il a exécutés de sa main ; laquelle indique le

---

<sup>1041</sup> AHMCP : JJC.01273, COUSIN, Auguste, « Collection ethnologique », s. d., 3 p.

<sup>1042</sup> *Idem*, p. 2.

<sup>1043</sup> *Idem*, p. 1.

toponyme, les dimensions et le poids des pierres et des bronzes ; de la plus grande partie des pièces de cette collection »<sup>1044</sup>. Ce document serait un nouvel « album-inventaire » réalisé en vue de répertorier et de classer ses objets archéologiques, or il a disparu au début du XX<sup>e</sup> siècle après avoir été présenté à l'Exposition universelle de 1900 à Paris.

Cette *praxis* illustrative, employée déjà avec ses croquis archéologiques et ses spécimens malacologiques, devient un impératif du savoir-faire de Cousin en vue d'interpréter, inventorier et nommer le passé, ainsi que de conserver un registre iconographique de sa collection. Cette méthodologie démontre à nouveau son immersion dans la tradition des voyageurs naturalistes, ses aptitudes artistiques et son penchant pour la technologie. En définitive, il se charge de reproduire ses objets archéologiques par le biais du dessin et de la photographie qui sont par la suite des procédés qui définissent sa pratique culturelle et scientifique, et le caractérisent comme un collectionneur moderne qui joue avec les différents supports artistiques et techniques dans le but de conserver le passé.

La reproduction artistique des cultures matérielles est une démarche scientifique cultivée par Alexandre von Humboldt qui se sert au début du XIX<sup>e</sup> siècle du dessin et de la gravure pour décalquer les monuments des anciens habitants de l'Amérique<sup>1045</sup>. Par la suite, voyageurs et collectionneurs<sup>1046</sup> suivent son exemple et maintiennent la représentation graphique comme une composante de leur travail scientifique<sup>1047</sup>. Remplacée par la technique photographique – dont Humboldt fut émerveillé en 1839<sup>1048</sup> – qui est un procédé presque instantané et plus facile à faire circuler<sup>1049</sup>, la tradition graphique à caractère scientifique est appliquée tout au long du

---

<sup>1044</sup> AHMCP : JJC.01273, COUSIN, Auguste, « Collection ethnologique », s. d., p. 1.

<sup>1045</sup> HUMBOLDT, Alexander von, *op. cit.*

<sup>1046</sup> Parmi les exemples les plus représentatifs des albums des voyageurs qui reproduisent les antiquités de l'Amérique se trouvent celui de Guillermo Dupaix (1805), de Dominique-Vivant Denon (1829), et de Francis de Castelnau (1854).

<sup>1047</sup> REBOK, Sandra, « La expedición americana de Alexander von Humboldt y su contribución a la ciencia del siglo XIX », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, vol. 32, n°3, 2003, p. 450. Consulté en ligne le 30 septembre 2016 : <http://bifea.revues.org/6080>.

<sup>1048</sup> Cité par RECHT, Roland, *La Lettre de Humboldt : du jardin paysager au daguerréotype*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2006 [1989], p. 1.

<sup>1049</sup> À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la photographie est employée quotidiennement par les collectionneurs, les scientifiques et notamment le marché de l'art car cela a été démontré dans cette étude à travers Jacinto Jijón y Caamaño, Max Uhle, Alcides Destruge et Auguste Cousin. Concernant la théorie de l'usurpation iconographique – ou la perte de son « aura » – de l'œuvre d'art par la photographie dans le contexte de la société de consommation, voir la critique marxiste de Walter Benjamin, *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* publiée en 1939.



siècle par des collectionneurs comme Auguste Cousin pour répertorier, conserver, et étudier leurs collections.

Ce faisant, les « albums-inventaires » de Cousin continuent avec cette iconographie romantique de l'Amérique et avec ses idéaux de colonisation scientifique qui au XX<sup>e</sup> siècle se matérialisent en institutions archivistiques et muséales capables de véhiculer un discours d'assimilation entre les canons occidentaux et les pratiques culturelles périphériques.

### 3. 2. 4. Liste du catalogue de 1892

Dans cette lignée de diffusion planétaire de la culture locale de l'Équateur, Auguste Cousin participe à différentes expositions internationales<sup>1050</sup> ; le quatrième inventaire sur sa collection est justement la liste des 1 019 objets<sup>1051</sup> qu'il prête à l'Exposition historico-américaine de Madrid en 1892. Ce document est publié dans le catalogue de la République de l'Équateur où sont réunis en tout 1 327 objets appartenant à des collectionneurs de la taille d'Antonio Flores, Luis Cordero, et Federico González Suárez, entre autres personnalités équatoriennes. D'après María Elena Bedoya, la mise en scène historique de l'Exposition de Madrid est un moment déterminant pour la représentation nationale de l'Équateur et de ses cultures matérielles<sup>1052</sup>. Cette liste confirme ainsi qu'il s'agit, comme le définit Mary Louise Pratt, d'une situation de « danse de miroirs »<sup>1053</sup> où les pratiques et le discours sur le passé de Cousin – influencés par les constructions symboliques équatoriennes – déterminent la science occidentale, qui a son tour fige les nouvelles représentations exotiques de l'Équateur.

Ainsi, Cousin poursuit principalement avec le même classement typologique où figurent des objets archéologiques de pierre, céramiques, et métaux ; ainsi que les objets ethnographiques dont des « armes, lances, flèches, colliers, plumes, harnais et

---

<sup>1050</sup> Après l'Exposition de 1889, la collection Cousin reste en France dans un domicile privé pendant trois ans avant de rejoindre l'Exposition de Madrid en 1892, puis celle de Paris en 1900 et enfin celle de Chicago en 1901.

<sup>1051</sup> RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, « Catálogo de los objetos que presenta la República del Ecuador a la Exposición Histórico-Americana de Madrid », in COLLECTIF, *Catálogo general de la Exposición Histórico-Americana*, Madrid, Establecimiento Tipográfico « Sucesores de Rivadeneyra », t. I, 1893, p. 1-43. Consulté en ligne le 21 novembre 2019 : <http://www.cervantesvirtual.com/obra/catalogo-general-de-la-exposicion-historico-americana-de-madrid--1892/>.

<sup>1052</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2019, p. 3.

<sup>1053</sup> PRATT, Mary Louise, *op. cit.*, p. 341.

curiosités des indiens datant de la Colonie et des temps contemporains »<sup>1054</sup>. Or, pour cet évènement, il adjoint une collection d'objets religieux de l'époque coloniale (métaux, peinture et sculpture) et une collection d'objets contemporains qui démontrent qu'il oriente son expertise de collectionneur vers le domaine des beaux-arts. Ces nouvelles collections confirment donc l'influence de la culture occidentale sur ce collectionneur qui adopte des pratiques en accord avec le « goût » de l'époque et avec la culture légitime, et notamment avec les attentes du marché de l'art international. Pour ces raisons, Cousin reprend l'approche historique des organisateurs espagnols et équatoriens qui vise à mettre en avant l'évolution des techniques des anciennes colonies uniquement à partir de l'arrivée de colonisateurs au XV<sup>e</sup> siècle et qui laisse de côté le récit et les populations des périodes précédentes.

Cela explique le fait que la typologie locale est bannie de l'inventaire de la collection Cousin qui est destiné à figurer dans le catalogue. Ce choix est fait en vue d'uniformiser le contenu de l'ouvrage et de l'intégrer pleinement dans le concours espagnol. Pour ces raisons, il n'y a aucune désignation culturelle précolombienne et la catégorie générique « inca » est omniprésente comme l'indique Leonidas Pallares Arteta (1859-1931), organisateur de la Commission nationale :

M. Auguste Cousin, un ami fidèle de l'Équateur, et spécialiste en archéologie et histoire naturelle, s'est engagé à prêter sa collection composée de mille pièces qui se trouve en France pour qu'elle soit gratuitement transférée à Madrid. Cette collection d'objets incasiques provient intégralement de l'Équateur et a été lauréate à la dernière exposition de Paris [de 1889] où elle a été exposée dans la Maison aztèque de la « Rue de l'Histoire de l'habitation ».<sup>1055</sup>

La déclaration de ce fonctionnaire remémore le parcours des quatre dernières années de la collection archéologique de Cousin en Europe, et souligne en particulier sa participation à différentes expositions universelles où elle obtient un succès notable. Salué pour sa gestion scientifique et culturelle, Cousin devient un représentant du discours patriotique et membre de la communauté nationale. Cette reconnaissance politique légitimise ses collections, et les place au centre des enjeux géopolitiques et commerciales qui déterminent le sort de la matérialité équatorienne conçue comme incasique à l'échelle internationale.

---

<sup>1054</sup> RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, *op. cit.*, 1893, p. 43.

<sup>1055</sup> PALLARES ARTETA, Leonidas, *op. cit.* : « El Sr. D. Augusto Cousin, decidido amigo del Ecuador y muy inteligente en Arqueología é Historia Natural, ha ofrecido patrióticamente prestar la colección que tiene en Francia, y se compone de cosa de mil piezas, para que sea trasladada á Madrid gratuitamente. Esta colección de objetos incásicos procede toda de Ecuador y fué premiada en la última Exposición de París, donde se exhibió en la Casa Azteca, en la 'Calle de la Historia de la Habitación' ». Ma propre traduction.

Pourtant, l'homogénéisation culturelle de sa collection va à l'encontre des théories historiques de Federico González Suárez qui depuis une vingtaine d'années a démontré l'existence d'autres cultures que les incas. Grâce aux travaux de ce dernier, Cousin a pu améliorer le classement de sa collection archéologique. Conserver l'étiquette inca est alors une stratégie en vue de garantir la compréhension du public occidental et de satisfaire l'imaginaire collectif des organisateurs. D'où la Commission équatorienne adopte le discours colonialiste imposé par son hôte et ancienne métropole qui pourtant nie les postulats de la naissante identité culturelle et son développement scientifique. Désormais, les cultures matérielles subissent les canons épistémologiques dont elles étaient en train de s'affranchir par le biais des apports historiques et culturelles des scientifiques comme González Suárez et des collectionneurs comme Auguste Cousin. Ce basculement fait perdre à ce dernier les particularités de son savoir-faire et il standardise ses pratiques transnationales.

### 3. 2. 5. Offre de vente (1893)

Après la participation d'Auguste Cousin aux expositions internationales de 1889 et de 1892, ce dernier cherche à vendre sa collection au gouvernement équatorien. Le collectionneur est habitué à ce type de transactions en tant que commerçant, mais aussi par les négociations qu'il tient à propos de ses premières pièces archéologiques avec la Prusse en 1875 et avec la France en 1876. Cousin avait fait auparavant des échanges scientifiques avec l'État équatorien, notamment en 1888 avec l'Université centrale. À partir de cette collaboration est né effectivement le projet de constituer une collection de malacologie<sup>1056</sup> ou de doter le Musée zoologique d'une collection semblable à celle de Cousin. Ainsi l'indique une circulaire ministérielle du 29 décembre de la même année où Francisco Salazar (1824-1891), ministre de l'Intérieur, sollicite aux gouverneurs de toutes les provinces du pays qu'ils collectent « des spécimens vivants en vue de les peindre, d'étudier leur organisation physique, et de les faire connaître par le biais de gravures »<sup>1057</sup>. Dans cette demande apparaît clairement l'influence du savoir-faire de Cousin qui devient une référence du collectionnisme scientifique en Équateur.

---

<sup>1056</sup> PÓLIT, Manuel María, *op. cit.*, 20 février 1889, p. 58.

<sup>1057</sup> PÓLIT, Manuel María, « Circular », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°15, 20 février 1889, p. 59 : « vivos los caracoles á fin de que se pueda mandarlos reproducir por la pintura, se estudie sur organización física, y se hagan conocer los ejemplares mediante la reproducción del grabado ». Ma propre traduction.

Or, comme cette collection nationale de malacologie ne voit jamais le jour, Cousin décide de vendre la sienne à l'État :

D'après la page 32 du catalogue spécial de la République de l'Équateur à l'Exposition Hispano-américaine de Madrid (1892), la collection Archéologique de A. Cousin comprend du n°308 au n°603 = 295 pièces et du n°650 jusqu'au [n°]1018 = 368 pièces. Soit, un total de 663 pièces. La collection conchyliologique comprend [...] 161 71 sujets dont certains sont en cinq cents tubes de verre. Je demande pour les deux collections la somme de six mil sucres, après la restitution du reste des objets qui composent ma collection Ethnographique parmi lesquels il y a des objets industriels de l'Équateur et aussi des peintures anciennes.<sup>1058</sup>

L'offre de vente rédigée en espagnol par Cousin est donc le cinquième inventaire conservé de sa collection<sup>1059</sup>. Dans ce document, daté de 1893, il s'adresse au gouvernement progressiste qui depuis quelques années cherche en vain des symboles matériels à travers lesquels il parviendrait à développer la science locale, à unifier la communauté nationale, et à contrôler les richesses territoriales. Cousin est conscient que pour ce faire le meilleur moyen est la création des symboles nationaux à travers la matérialité locale dont sa collection archéologique permettrait le façonnement de l'identité culturelle, et ses spécimens conchyliologiques coopéreraient avec nationalisation du territoire national<sup>1060</sup>.

Bien que Cousin définît la plus-value de sa collection archéologique en fonction de sa renommée internationale, sa collection ethnographique (constituée d'objets provenant des nationalités indigènes de la région amazonienne, d'objets des beaux-arts et d'art populaire) est en revanche demandée à être restituée définitivement. Cet amalgame à propos de ses collections « ethnographiques » répond à la conception occidentale du développement des techniques industriels et artistiques, et non aux critères historiques, ni au savoir local. Ce nouveau choix terminologique témoigne en définitive que Cousin agit en fonction de l'approche épistémique du marché de l'art. Pour la même raison, il cherche ainsi à diminuer ses collections en vue de se

---

<sup>1058</sup> ANE : Ministère de l'Intérieur, Gouvernance de Pichincha, Boîte 67, 1893, f. 97 : « La Coleccion Arqueológica de A. Cousin, segun el catálogo especial de la República del Ecuador en la Exposición Historico Americana de Madrid (1892) página 32, comprende desde el n°308 hasta el n°603 = Piezas 295, desde el n°650 [hasta el número] 1018 = [Piezas] 368. Sean piezas 663. La Coleccion conchyliológica comprende [...] 161 71 sujetos de los cuales algunos contenidos en quinientos tubos de vidrio. Yo pido para ambas collecciones la suma de Seis mil Sucres. Devolviendome los demas objetos que componen mi coleccion Ethnográfica, entre la cual hay objetos industriales del Ecuador y tambien cuadros antiguos ». Ma propre traduction.

<sup>1059</sup> ANE : Ministère de l'Intérieur, Gouvernance de Pichincha, Boîte 67, 1893, f. 97.

<sup>1060</sup> PÉREZ, Amada Carolina, *op. cit.*, p. 88.

consacrer de préférence aux catégories les plus convoitées du circuit du collectionnisme de beaux-arts.

### 3. 2. 6. Liste d'acquisition (1899)

Enfin, le dernier inventaire de cette collection est la liste intitulée « Collections achetées à la famille Cousin »<sup>1061</sup> qui fait partie du « Catalogue des objets acquis pour les Expositions ». Ce document répertorie alors toutes les collections <sup>1062</sup> achetées par le gouvernement équatorien en vue d'organiser l'Exposition nationale de Guayaquil et l'Exposition universelle de Paris qui ont lieu en 1900. S'y ajoute aussi la volonté administrative d'enrichir les réserves du Musée archéologique de l'Université centrale qui a été créé en 1892.

Datée du 30 octobre 1899, cette liste démontre que la proposition de vente d'Auguste Cousin de 1893 ne se réalise pas, mais qu'il faut attendre son décès le 19 mars 1899<sup>1063</sup>, ainsi que l'organisation de l'exposition parisienne, pour conclure l'affaire qui se réalise en juin 1900<sup>1064</sup> entre sa veuve Rosa Saá et le président du Comité de l'Exposition équatorienne participant à Paris, Carlos Tobar Donoso. Dans cette liste sommaire figurent un total de 2 401 objets qui sont classifiés de la manière suivante : 802 pièces d'archéologie équatorienne dont des poteries, bronzes, pierres, et ossements, colliers de pierres et de coquillages ; trois albums avec 1 100 dessins d'archéologie équatorienne faits au crayon, encre et huile ; 80 objets divers dont des cadres, peintures et curiosités anciennes de l'Équateur ; 17 fers anciens, clés et serrures, etc. ; 234 cartes géographiques, plans, etc. de l'Équateur et d'autres régions, avec 2 atlas géographiques et 1 album de croquis représentant des montagnes et volcans équatoriens ; et 165 objets d'ethnographie équatorienne des « sauvages de l'Orient » dont des ornements, filets, armes, citrouilles etc.<sup>1065</sup>.

La plus grande partie de ces objets figure dans les inventaires précédents, ce qui certifie qu'après la demande de Cousin en 1893 sa collection ethnographique retourne effectivement à Quito. Pourtant, le reste des objets, notamment les documents iconographiques (albums, cartes, plans et atlas), sont pour la première fois mentionnés par le collectionneur ; sauf les albums archéologiques évoqués déjà dans

---

<sup>1061</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°195 », *op. cit.*, p. 495-499.

<sup>1062</sup> Il s'agit des collections constituées par les provinces de tout le pays, par le Comité de l'Exposition de 1900, et par les exposants particuliers où figure par exemple les textiles et céréales de Manuel Jijón.

<sup>1063</sup> ADMAE : P/14661, Acte de décès de Cousin (Auguste), Quito le 19 mars 1899.

<sup>1064</sup> GÁNDARA, Ascencio, *op. cit.*, p. 45.

<sup>1065</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°195 », *op. cit.*, 495.

l'inventaire de 1887 qui cette-fois présentent des détails supplémentaires concernant sa fabrication. En effet, il s'agit d'un recueil élaboré depuis quelques années par Cousin en vue de reproduire grâce à différents procédés techniques l'intégralité de sa collection. Ces albums, qui ont eu beaucoup de succès à l'Exposition universelle de 1900, confirment de la sorte ses talents artistiques et suggèrent même une vocation artistique interrompue.

Devenue collection publique, une partie de l'ancienne collection Cousin est par la suite envoyée à Guayaquil, puis à Paris<sup>1066</sup> ; l'autre partie reste à Quito et elle intègre le Musée universitaire<sup>1067</sup>. À la capitale française, l'exposition équatorienne est un succès comme l'affirme la presse officielle à propos de la section rétrospective du pavillon équatorien où est exposée l'ancienne collection Cousin avec d'autres « antiquités en or, argent, pierre, écorce, terre et bois ; les objets appartenant à la race aborigène ; les peintures à l'huile, les aquarelles, lithographie, typographies, impressions, reliures ; les préparations pharmaceutiques, les photographies et vues de l'Équateur, etc., etc. »<sup>1068</sup>. Cependant, à la fin de l'Exposition de Paris, le rapatriement de ses collections nationales n'a pas lieu car un nouvel itinéraire s'ajoute à leur traversée internationale : l'Exposition pana-américaine de Buffalo qui a lieu entre mai et novembre 1901<sup>1069</sup>. Désormais, après cet événement leur restitution s'attarde encore, et Carlos Tobar (à nouveau recteur de l'Université) est chargé de les récupérer afin de prévenir leur disparition et, notamment, la perte de « 21 pièces d'or incasique »<sup>1070</sup>.

Le dernier indice officiel concernant la localisation de ces collections nationales (ainsi que l'ancienne collection Cousin) est l'avis de réception émis au ministre des Affaires étrangères en juin 1902<sup>1071</sup>. Tobar s'adresse ainsi à l'administration réceptrice de ces colis (probablement au gouverneur de la province

---

<sup>1066</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°195 », *op. cit.*, p. 499. Dans une note finale, il est indiqué que les objets qui partent pour Guayaquil et après à Paris sont : « 58 objets de bronze et quelques fragments de pièces du même métal ; 20 peintures anciennes en bois et en cuivre ; 3 albums de dessins archéologiques ; 83 colliers, ornements, etc. des indiens de l'Orient ». Ma propre traduction.

<sup>1067</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°172 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°115, mai 1902, p. 418-419.

<sup>1068</sup> RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, *op. cit.*, [1900], p. 74.

<sup>1069</sup> Cette exposition internationale détermine symboliquement le début de la politique de colonisation des États-Unis dans tout le continent américain en fonction des postulats d'intervention et d'exploitation de la « Doctrine Monroe ».

<sup>1070</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°184 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°119, septembre 1902, p. 487-488.

<sup>1071</sup> TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°187 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°119, septembre 1902, p. 489.

du Guayas) pour qu'elles soient renvoyées au Musée archéologique à Quito. La correspondance administrative n'a plus de suite suggérant que Tobar parvient à récupérer les colis et la collection Cousin, et qu'il les transferts au Musée universitaire. Nonobstant, la réunion de la collection Cousin reste incertaine et il paraît qu'elle était destinée à disparaître soit à la douane, soit dans l'incendie de 1929 (Figure n°19). Dans tous les cas, cette fin fragmentaire est en définitive causée par les incompétences des autorités administratives qui régissent la culture nationale en fonction des intérêts personnels et qui expliquent pourquoi, jusqu'à aujourd'hui, le patrimoine équatorien est toujours en danger.

### **3. 3. Vers une réhabilitation scientifique**

À cette fin tragique s'ajoute aussi les critiques scientifiques exhortées par Federico González Suárez que bien qu'il admette la valeur historique de la collection Cousin, il n'approuve pas les procédés de son propriétaire. D'après l'historien, Auguste Cousin « s'est consacré avec une diligence louable à la collecte d'objets de la Préhistoire équatorienne et à l'étude, en tant qu'amateur plutôt que naturaliste, du domaine de la malacologie »<sup>1072</sup>. Autrement dit, González Suárez ne considère pas Cousin comme un scientifique, ni comme un collectionneur, mais comme un collecteur qui n'applique pas un classement systématique à ses collections. La remarque de l'historien prélat est juste dans le fait que Cousin finit par céder à la catégorisation incasique dans un geste laxiste qui efface l'histoire de ces objets, ainsi que le caractère scientifique de sa collection. Tout autant, sa critique n'est pas tout à fait absolue puisqu'elle nie tout le travail que Cousin réalise avec la science locale et ses intermédiaires avant de succomber aux pressions épistémologiques et à ses propres intérêts mercantiles.

Ce faisant, González Suárez renverse les rapports entre la périphérie et la métropole car il retire la reconnaissance scientifique à Cousin et l'élimine du collectionnisme local, ainsi qu'à ses collections. Une citation de Jacinto Jijón y Caamaño quelques années plus tard confirme la tombée en disgrâce de Cousin : « dans mes excursions, j'ai ramassé certains escargots [bien que] je ne connais aucun collectionneur, même si avant il y en avait un, un certain Coussin [*sic*] qui avait fait

---

<sup>1072</sup> GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *op. cit.*, 1960, p. 228.

une précieuse collection qui est en vente à Paris car il est décédé »<sup>1073</sup>. Cette allusion oscillante au sujet d'Auguste Cousin démontre que la réputation de son travail malacologique le précède mais de manière vague. Or, il semble que ses recherches archéologiques et ethnographiques, ainsi que ses activités d'antiquaire, ont été oubliées.

Malgré ce panorama décourageant, le dessein de Cousin s'accomplit grâce aux efforts de son fils Joseph Victor François de Paule Cousin, connu comme Francisco, et de son ami Paul Rivet ; ensemble ils parviennent en effet rendre visibles les collections Cousin dans le monde muséal français du XXe siècle. Rencontrés en décembre 1902, au moment où Francisco Cousin venait d'avoir sa licence de médecine à l'Université centrale et où Rivet cherchait un assistant pour ses recherches ethnographiques, ces deux scientifiques se nouent d'une longue collaboration scientifique et fraternelle qui leur permet de sauver de l'oubli la collection Cousin. Ainsi, au début, Francisco Cousin assiste Paul Rivet dans sa mission auprès des Tsáchilas en 1903<sup>1074</sup>, et ensuite il l'aide à réaliser des mesures anthropométriques que Rivet a besoin pour catégoriser les différentes nationalités indigènes comme le décrit Christine Laurière : « il s'assure la collaboration d'un jeune médecin d'origine française, le docteur Cousin. Celui-ci va se révéler très 'zélé' et combler les attentes de son aîné qui 'compte beaucoup sur lui' : il a en effet 'commencé par un magnifique Indien de l'Agrario (Orient)' »<sup>1075</sup>.

---

<sup>1073</sup> AHMCP : JJC.01943, Lettre de Jacinto Jijón y Caamaño [sans destinataire, possiblement Eric Boman], s. d., p. 1 : « en mis excursiones he reunido algunos caracoles [aunque] no conozco ningun coleccionista hace años hubo uno un Cousin que hizo una valiosa coleccion que esta de venta en Paris pues el murio ». Ma propre traduction.

<sup>1074</sup> RIVET, Paul, « Les Indiens Colorados, récit de voyage et étude ethnologique », *Journal de la Société des Américanistes*. t. 2, 1905, p. 179. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1905\\_num\\_2\\_1\\_3554](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1905_num_2_1_3554).

<sup>1075</sup> LAURIÈRE, Christine, « Les recherches anthropologiques de Paul Rivet », *op. cit.*, § 11.





**Figure n°63 :** Alphons Stübel, « Flussgebiet des Rio Amazonas », 1870 et 1873. Archives du Leibniz-Institut für Länderkunde. Collection numérique de l'Institut national du Patrimoine culturel, Quito<sup>1076</sup>.

<sup>1076</sup> Dans cette composition recrée par Alphons Stübel (1835-1904), géologue et volcanologue qui parcouru l'Amérique du Sud avec son collègue Wilhelm Reiss (1838-1908), se trouvent trois photographies des indigènes du bassin du fleuve Amazone. La photographie numéro 54 a été prise par le père Welzen en 1873 à Quito, alors que les photos 53 et 55 sont d'Auguste Cousin et datent de 1870, aussi à la capitale équatorienne. Ces clichés laissent comprendre que c'est une habitude des érudits intéressés par les sciences de photographier les indigènes lorsqu'ils se trouvaient de passage à Quito pour faire des échanges commerciaux, notamment pour vendre leurs produits aux marchés de cette grande ville. Paul Rivet poursuit cette démarche scientifique au début du siècle grâce à l'aide cette fois-ci du fils d'Auguste Cousin, Francisco Cousin, qui lui a sûrement communiqué une reproduction de l'épreuve 54 qui se trouve actuellement à l'Iconothèque du Musée du Quai Branly sous le numéro de gestion PP0209390. Ces clichés permettent ainsi de comprendre qu'Auguste Cousin était lié avec tous les voyageurs scientifiques de l'époque, comme il a été signalé précédemment tels qu'Aldolf Bastian et Édouard André aussi dans les années 1870. Dans le cas de Stübel et Reiss, ils explorent l'Équateur entre 1870 à 1874 avant de poursuivre leur voyage dans le reste du continent américain où ils font des études des ruines américaines et leurs travaux deviennent des références pour les études archéologiques, comme le signale María Elena Bedoya. C'est Stübel, par exemple, qui introduit Max Uhle aux collections archéologiques qu'il avait donné au Musée de Leipzig, et il a donc pu avoir aussi échangé des pièces avec Cousin, et de même, le présenter à Bastian.

De même, les deux scientifiques sont aidés par un sous-intendant qui se charge d'« amener à la police les Indiens de l'Orient pour que le Dr Cousin puisse les mesurer en toute sérénité. Sans lui donc, nous n'aurions rien sur l'Orient. Il m'a en plus fourni des photographies intéressantes de types d'Indiens »<sup>1077</sup>. Ce faisant, Cousin et Rivet accomplissent leur projet en réunissant de nombreuses mesures et un vaste recueil iconographique des nationalités indigènes qui sont déposés par celui-ci en 1953 au Musée de l'Homme<sup>1078</sup>. À l'époque, Francisco Cousin connaît déjà le domaine anthropologique par sa formation médicale et aussi par les intérêts scientifiques de son père qui possédait des collections ethnologiques, prenait des photographies anthropométriques aux indigènes (Figure n°63), et à la fin de sa vie, il demande à son ami Joaquín Pinto de lui représenter la culture populaire en cent aquarelles de types et costumes (dites *costumbristas*). Le collectionneur ne verra pourtant pas cette œuvre finie car elle est réalisée entre 1899 et 1901 ; toutefois, son fils Francisco est influencé dans son propre travail par ces œuvres à visée anthropologique et artistique.

Ces croisements entre la science et l'art reproduisent « la danse des miroirs » où l'esthétique idéalisée par Humboldt codifie l'iconographie de la représentation américaine du XIX<sup>e</sup> siècle influençant le cadrage et le registre pittoresque de quatorze portraits des indigènes équatoriens pris vraisemblablement par Francisco Cousin. Ces tirages perpétuent par conséquent le savoir-faire de la colonisation scientifique et l'intègrent au monde muséal du XX<sup>e</sup> siècle. Alors même que l'auteur n'est pas déterminé, les indications – signature « A. Cousin & Cie » avec une « note non conservée : 'Photos Victor Cousin, Quito' »<sup>1079</sup> – que le photographe est Auguste Cousin qui se charge de prendre des modèles pour ses collections et il les lègue à Francisco Cousin (dont son deuxième prénom est Victor) qui se sert pour prendre les prises pour Rivet, tout en employant le matériel photographique de son feu père<sup>1080</sup>. Les inscriptions manuscrites au crayon témoignent que l'objectif de ces prises était la

---

<sup>1077</sup> LAURIÈRE, Christine, « Les recherches anthropologiques de Paul Rivet », *op. cit.*, § 12.

<sup>1078</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Equateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, Note d'Henry Reichlen, p. 1.

<sup>1079</sup> Ces quatorze portraits (deux groupaux et les autres individuels), sont conservés dans la Photothèque du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac sous la série de gestion PP0209428 à PP0209440 et PP0209390. Six de ces tirages ont été montrés lors de l'exposition « Génération Rivet. Ethnologues, missions et collections dans les années 1930 » organisée par André Delpuech, Christine Laurière et Carine Peltier-Caroff au Quai Branly de novembre 2017 à janvier 2018.

<sup>1080</sup> D'après une lettre de François Gonnessiat à Paul Rivet datant du 28 décembre 1905 (AMNHN : 2 AP 1 C GONN), Cousin est sociétaire d'une entreprise d'électricité établie à Riobamba démontrant de cette manière sa vision d'entrepreneur moderne.

catégorisation de différentes nationalités indigènes et sont ainsi classifiées en fonction de leur ethnonyme comme les Saraguro et Salasaca ; de leur toponyme comme La Magdalena ou Zambisa ; et de leur métier comme c'est le cas d'une « indienne luasicama [*sic*] »<sup>1081</sup> ou « un indien agrario ». Cette démarche taxonomique soutient que l'auteur de ces prises connaît ses sujets et il peut de la sorte les classifier. Ainsi, se distingue l'esprit moderne d'Auguste Cousin qui est toujours à la pointe de la technologie et a des initiatives d'entrepreneur scientifique telles que cette société de photographie. Cousin est de ce fait un des derniers voyageurs humboldtiens.

Ainsi, avec ce capital culturel, le grand-père de Jeannine Cousin devient ami de Rivet, et ensemble ils voyagent à Rouen où ils passent l'été de 1904 chez ce dernier qui est en congés de la Mission géodésique. De son côté, Francisco Cousin prépare sa rentrée à l'Université à Paris<sup>1082</sup> où il fait des études de bactériologie jusqu'en 1909<sup>1083</sup> avec une bourse qu'il reçoit de l'État équatorien. C'est bien pendant cette période (1902-1909)<sup>1084</sup> que Francisco Cousin aurait remis les objets et les documents iconographiques de la collection de son père à Paul Rivet, notamment « l'album-inventaire » photographique de 1878, des « clichés photographiques et

---

<sup>1081</sup> « Por la plata ... » est un documentaire réalisé par l'artiste Fabiano Kueva dans le cadre de l'exposition du même nom qui analyse le fonctionnement pseudo-esclavagiste de la *hacienda* à travers les témoignages des anciens ouvriers. María Mercedes Panamá Antamba, employée de la propriété foncière Sigsicunga, définit les différents statuts des travailleurs de ce système d'exploitation agricole et explique que les « huasicamas » sont des ouvriers qui travaillent la terre gratuitement pour leur patron. « L'agrario », d'après Kueva, est au contraire celui qui possède une parcelle de terrain au sein de ces immenses propriétés privées. Consulté en ligne le 29 octobre 2019 : <https://www.youtube.com/watch?v=Qf0tKeshWqs&feature=youtu.be>.

<sup>1082</sup> ADMAE : 157CPCOM/18, Lettre du ministre résident de France au ministre des affaires étrangères, Quito le 9 août 1913, p. 2.

<sup>1083</sup> Je remercie pour cette information Jeannine Cousin, petite-fille de Francisco Cousin, qui m'a accordé trois entretiens entre 2019 et 2020.

<sup>1084</sup> Après avoir fini sa spécialisation en 1909, Francisco Cousin rentre en Équateur et devient professeur de médecine à l'Université centrale jusqu'en septembre 1913 quand il retourne à Paris pour « étudier les méthodes de M<sup>r</sup> le D<sup>r</sup> Vincent et acheter un vaccin destiné à l'armée équatorienne » (ADMAE : 157CPCOM/18, Minute de demande d'autorisation pour le M<sup>r</sup> le Docteur Francisco Cousin, Quito, le 8 août 1913, p. 1-2). Ceci est possible grâce au soutien de son ami le chef d'État Leonidas Plaza (1865-1932) qui encourage ses recherches et permet la diffusion officielle de ses vaccins contre la typhoïde et la peste à partir de 1914. Installé à Quito, Francisco Cousin reprend son métier de professeur universitaire et construit un laboratoire moderne chez lui où il donne ses cours et produit ses vaccins. À partir de 1921, il devient directeur du laboratoire de bactériologie de l'Université centrale, puis adjoint du recteur entre 1926 et 1928. Dans les années 1930, il part à la retraite mais continue à travailler dans le laboratoire de sa propriété de Los Chillos. Lié à la culture française, il envoie sa petite-fille Jeannine Cousin étudier les langues en Europe après son baccalauréat et ensemble ils voyagent à Paris en janvier 1957. À cette occasion, ils rendent visite à Paul Rivet où Jeannine rencontre le couple Rivet. C'est la dernière fois qu'ils se voient car Francisco Cousin meurt six ans plus tard laissant Jeannine comme la gardienne de l'histoire familiale.

plusieurs jeux d'épreuves »<sup>1085</sup>. Tout ce matériel sert à Rivet à rédiger et illustrer en 1912 son *Ethnographie ancienne de l'Equateur* où il établit la typologie de la culture matérielle équatorienne.

En effet, Rivet connaît les collections d'Auguste Cousin grâce à l'intermédiaire de son ami Francisco, et il a dû lui-même avoir visité le Musée universitaire lors de son séjour géodésique. Or, est-ce qu'il a pu voir l'autre partie présentée à l'Exposition universelle de 1900 ? Cette étude n'a pas trouvé des indices prouvant ce passage. Nonobstant, Rivet mentionne fréquemment la collection Cousin dans son ouvrage démontrant sa pleine connaissance, et, en particulier, celle des objets archéologiques en pierre et en métal<sup>1086</sup>. Derrière le *corpus* de son ouvrage se cache effectivement un long travail iconographique et documentaire comme en témoignent ses brouillons et ses manuscrits conservés aux archives du Muséum national d'Histoire naturelle<sup>1087</sup>. Ainsi, grâce aux allusions que Rivet fait de cette collection, il renforce son statut scientifique au sein de l'ethnographie et du collectionnisme amérindien au niveau transnational.

En revanche, la catégorie des céramiques de la collection Cousin est uniquement illustrée dans l'*Ethnographie ancienne* mais elle ne fait pas l'objet d'une analyse descriptive puisque le travail de Rivet est interrompu par le déclenchement de la Grande Guerre. Après cet épisode, il ne le reprend plus jamais mais ses manuscrits prouvent que ces céramiques lui permettent d'expliquer la catégorisation qu'il établit et qui par la suite deviennent des références de l'archéologie équatorienne comme le confirme cette citation :

Un vase de la collection Cousin doit être classé ici, car il représente un type composite où le potier a associé la olla et le flacon, d'une façon très originale. C'est une sorte de tripode, dont le récipient a la forme habituelle de la olla, et dont les pieds sont constitués par trois flacons dont la cavité communique avec celle du récipient central.<sup>1088</sup>

La classification faite par Rivet décrit les caractéristiques des cultures matérielles de l'Équateur en vue de définir ses particularités et d'approfondir ses

---

<sup>1085</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Equateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, Note d'Henry Reichlen, p. 1.

<sup>1086</sup> Comme par exemple : haches de diverses formes, ciseaux, disques étoilés, pierres de jet, récipients, fusaïdes, crochets de propulseur, figurines zoomorphes et anthropomorphes, miroirs, labrets, casse-têtes et ornements.

<sup>1087</sup> Les brouillons et manuscrits de son ouvrage et les études comparatives de la collection Cousin réalisés par Rivet se trouvent au Muséum national d'Histoire naturelle sous les cotes 2 AP 1 B15e et 2 AP 1 B15f.

<sup>1088</sup> AMNHN : 2 AP 1 B15f, Collection archéologique Cousin (III), VASES COMPOSITES, p. 2.

connaissances. Cette démarche a comme objectif d'enrayer les amalgames faits avec la culture inca et d'établir une iconographie scientifique qui se base donc sur le travail d'Auguste Cousin. Ainsi, par exemple, Rivet reprend la typologie kichwa et l'associe aux catégories occidentales préexistantes lorsqu'il emploie l'appellation « mangasiqui-rinri » pour parler des marmites à anses<sup>1089</sup>. Ce faisant, la taxonomie bilingue apprise par Cousin en Équateur est introduite par Rivet à l'ethnographie française et au monde muséal du début du XX<sup>e</sup> siècle comme preuve de l'empreinte du collectionnisme transnational. Ces échanges conceptuels prouvent ainsi l'importance scientifique des pratiques culturelles d'Auguste Cousin et de ses collections tristement disparues.

Pour conclure, les localisations des différentes collections formées par Auguste Cousin n'ont pas été toutes confirmées. Il a déjà été question d'un possible rassemblement au sein du Musée universitaire en 1902, et de la remise des archives familiales au Musée de l'Homme en 1953. Or, une note manuscrite (en encre noire et à crayon) a été trouvée dans les brouillons de Paul Rivet certifiant que la collection de ce dernier a reçu quelques objets archéologiques de l'ancienne collection Cousin :

Cette collection faite par un Français, établi en Equateur, n'existait plus en 1900 que sous forme des qqs objets isolés. Depuis rapportés par M<sup>r</sup> Rivet. Le reste avait été disparu. Elle comprenait. Les légendes accompagnant les photos sont celles de M<sup>r</sup> Cousin.<sup>1090</sup>

Les pièces que Rivet obtient de la collection Cousin ont dû lui être offertes par Francisco Cousin au tournant du siècle ; ces mêmes pièces sont vraisemblablement celles qui intègrent les collections du Trocadéro lorsque Paul Rivet fait deux donations en 1926, voire en 1956<sup>1091</sup>. De ce fait, après un itinéraire transnational accidenté, la collection d'Auguste Cousin démontre enfin que la muséalisation est un processus complexe et planétaire. Son expertise, caractérisée par le croisement du savoir français et du savoir équatorien, garantit la formation d'une collection témoin de la conception personnelle de son propriétaire qui essaye de percer le savoir local dans un début, mais qui finit par intégrer définitivement la modernité occidentale de l'époque.

---

<sup>1089</sup> AMNHN : 2 AP 1 B15f, Collection archéologique Cousin (II).

<sup>1090</sup> AMNHN : 2 AP 1 B15e, Collection archéologique Cousin (I), Note sur la collection Cousin.

<sup>1091</sup> Ces passages sont analysés dans le chapitre suivant.

\*\*\*

Les trajectoires de ces trois collectionneurs élucident les rapports et les pratiques du collectionnisme transnational d'objets archéologiques et ethnographiques au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle entre l'Équateur et la France. Considérés par l'historiographie nationale comme des acteurs secondaires, Camilo Destruge, Alcides Destruge et Auguste Cousin sont en effet éclipsés par les grandes figures du collectionnisme local (Federico González Suárez, Jacinto Jijón y Caamaño et Paul Rivet), mais aussi par les contradictions qu'ils mettent en place dans la gestion de leurs collections et le discours qu'ils véhiculent à l'égard du patrimoine muséal. Les enjeux épistémologiques influencent en effet leurs orientations scientifiques et déterminent leurs pratiques culturelles : Camilo Destruge prouve être dépassé par son utopie patriotique et par les avantages du marché capitaliste ; son père Alcides Destruge accepte un rôle subalterne en vue d'avoir accès à une plateforme occidentale ; et Auguste Cousin perd son « flair de collectionneur » afin de rendre son expertise plus en vogue.

Dès lors que la valeur scientifique de leurs collections est mise en question par le contexte académique et par la postérité qui les considère comme des amateurs, des informateurs périphériques, voire des marchands du patrimoine national. Cependant, leurs pratiques de collectionnisme répondent aussi aux principes scientifiques et culturelles de l'époque, et elles sont connectées avec la science régionale et planétaire. Ceci démontre que ces trois agents internationaux sont des *huaqueros* éclairés qui font circuler le savoir et l'iconographie locale en vue de reconstituer le passé équatorien et d'étudier sa culture matérielle. En définitive, l'enquête historique sur le savoir-faire de ces trois collectionneurs a permis à cette étude de démontrer que leurs collections sont empreintes par la construction imaginée de leurs « personnalités ». À l'époque où ce type d'objets est encore méconnu par la science française – qui les fixe comme « amérindiens » –, leur première caractéristique identitaire est leur appartenance à l'initiative privée. Le phénomène muséal des collections amérindiennes se définira en fonction de cette particularité qui détermine ainsi la représentation historique et culturelle du patrimoine équatorien.

## **Chapitre 7**

### **Du Trocadéro à nos jours : la muséalisation des collections amérindiennes (1878-1929)**

« Colon a découvert l'Amérique mais non pas les Américains. »  
Tzvetan Todorov, 1982

Dans le processus de patrimonialisation des collections amérindiennes, les objets intègrent le domaine public où ils acquièrent de nouvelles valeurs qui justifient leur singularité et leur statut d'inaliénabilité. Après avoir été collectés et classifiés en fonction d'un ordre conçu par le propriétaire, leur passage du domaine privé au public, en vue d'intégrer des institutions muséales (dit de muséalisation), dote ces objets d'une « aura » qui, selon Walter Benjamin, les sacralise comme des images de la nation à laquelle ils viennent représenter. Dans le cas du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (MET), les objets amérindiens provenant de l'Équateur sont des symboles de la conquête scientifique de la Troisième République et des preuves de la réussite de sa politique de colonisation du monde. Les représentants de ce discours sont des explorateurs naturalistes et des scientifiques ; des industriels et des organisateurs des événements internationaux ; et des érudits connectés à des dynamiques transnationales. Ces intermédiaires collaborent directement ou indirectement avec la tradition française qui depuis le Moyen-Âge conserve des fragments des cultures matérielles des habitants du territoire équatorien.

Cette dernière partie analyse ainsi l'étape finale de ce processus de muséalisation – ou de transformation – qui pendant la période de 1875 à 1929 échange des objets entre l'Équateur et la France grâce à l'entreprise des voyageurs, savants et collectionneurs. Ces agents bâtissent le patrimoine muséal franco-équatorien pour des raisons personnelles<sup>1092</sup> qui sont officiellement justifiées par des entreprises scientifiques à caractère patriotique. De là, ces collections intègrent le Musée du Trocadéro dans différentes étapes et circonstances qui définissent leur propre histoire, aussi bien que leur sémiotique, devenant des « métonymies

---

<sup>1092</sup> ALBERTI, Samuel, « Objects and the Museum », *Isis*, vol. 96, n°4, décembre 2005, p. 564. Consulté en ligne le 16 mai 2017 : <http://www.jstor.org/stable/10.1086/498593>.

sensibles »<sup>1093</sup> de ces multiples pratiques culturelles, comme le note Alessandra Russo, où la matérialité se transforme et assimile l'épistémologie qu'elle subit.

Trois étapes d'intégration doivent être explicitées afin de comprendre l'évolution historique du statut des objets amérindiens et de ce processus d'institutionnalisation des objets extra-européens au sein du patrimoine français, ainsi que de la construction scientifique et symbolique de la catégorie amérindienne. Dans un premier temps, il sera question des donations des collections issues des légations scientifiques et les obstacles qu'elles rencontrent au cours des explorations et au sein du système administratif. Après, il faut aborder les entreprises scientifiques qui grâce à leurs réussites matérielle et conceptuelle fabriquent des icônes des cultures matérielles de l'Équateur. Et enfin, c'est le façonnement d'une tradition institutionnelle, avec des contributions privées, qui sera élucidé afin de redonner la place scientifique qui correspond au fonds équatorien du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

### ***1. Croisements et péripéties du classement de la collection équatorienne***

Cette étude a mis en place une enquête archivistique et iconographique en vue de définir les trois types de passages qui se réalisent depuis le décret qui fonde et centralise les collections ethnographiques au Musée du Trocadéro, jusqu'à la fin de sa période initiatique qui se conclue avec le lancement du projet du Musée de l'Homme. Cette nouvelle institution matérialise les avancées scientifiques renouvelées par l'ethnologie de Paul Rivet et la muséographie contemplative de Georges-Henri Rivière. Dans le but de périodiser ce processus de muséalisation, il a fallu consulter principalement les archives administratives (correspondance, fiches, albums, catalogues, et répertoires), et en particulier les inventaires du Musée du Trocadéro qui datent du tournant du siècle et ceux du Musée de l'Homme réalisés dans les années 1930. Les résultats de cette première approche ont été par la suite évalués en fonction

---

<sup>1093</sup> RUSSO, Alessandra, *op. cit.*, p. 17.



des renseignements apportés par l'inventaire du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac qui est le dépositaire actuel des collections provenant de l'Équateur<sup>1094</sup>.

### **1. 1. Modifications et rectifications des inventaires**

Cette mise en commun des divers types de documents administratifs dévoile les échanges entre l'Équateur et la France, entre le domaine privé et le public, et aussi les transferts interinstitutionnels. Tous ces croisements constituent des micro-histoires qui sont des parties intégrantes du long processus de patrimonialisation de la culture matérielle du monde prôné par la modernité scientifique du début du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1095</sup>. Ainsi, pendant la période abordée, l'entrée des collections équatoriennes au Trocadéro se fait sous le discours de la conquête scientifique, à différents moments et en des circonstances variées, qui conditionnent leur réception et leur enregistrement. Les inventaires des collections sont de ce fait les traces administratives et historiques de cette nationalisation d'objets extra-européens.

Ce faisant, les modifications et corrections – qui aboutissent à des déplacements et des mouvements au sein des réserves nationales – démontrent les enjeux du classement dans une période de production du savoir scientifique. L'étude sur l'histoire de ces collections permet de la sorte de dévoiler l'incidence de l'avancée scientifique sur la constitution des catégories culturelles qui fabriquent l'image de l'Équateur à cette période. L'évolution du discours institutionnel du Trocadéro, initié par Hamy et poursuivi jusqu'à Rivet, témoigne du développement scientifique et social à l'égard de l'autre qui se construit à travers la classification des collections ethnographiques et archéologiques. Ces constructions imaginées par la science

---

<sup>1094</sup> Je remercie Angèle Martin, chargée des archives scientifiques du Département du Patrimoine et des collections du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, qui m'a aidé à consulter la base des données et les archives sur le fonds équatorien.

<sup>1095</sup> Ces phénomènes culturels sont interrompus par l'instabilité internationale du début du XX<sup>e</sup> siècle. En Équateur, la fin du régime libéral et la suprématie politique de l'oligarchie financière produisent des bouleversements socio-économiques le long des années 1920, dont l'épisode le plus néfaste est le massacre des ouvriers le 15 novembre 1922 par le gouvernement du libéral José Luis Tamayo (1858-1947). Du côté français, son apogée coloniale est remise en cause par l'entrée en guerre contre l'Allemagne en 1914 jusqu'en 1918, et par la crise financière de 1929.

occidentale seront par la suite déterminantes au marché de l'art précolombien des années 1930<sup>1096</sup>.

### 1. 1. 1. La provenance géographique : un enjeu toponymique

Le toponyme est une catégorie de classification établit par le système de pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le but de conquérir la nature. Au siècle suivant, les partisans de cet « ordre méthodique »<sup>1097</sup> – comme André Barthélemy de Courçay et Edmé Jomard<sup>1098</sup> – développent l'ordre géographique au sein des musées afin de mettre en place un classement pour les collections extra-européennes. Ernest-Théodore Hamy en hérite ces principes qu'il applique pour gérer les collections du Musée du Trocadéro<sup>1099</sup>.

Toutefois, définir la provenance géographique d'un objet se révèle compliquée lorsqu'il s'agit d'une démarche qui dépend des enjeux géopolitiques et des conditions de collecte difficiles. Tel est le cas de la collection amazonienne que le médecin Jules Crevaux donne au Trocadéro en 1881 et qui ne comporte aucune référence toponymique mais uniquement des ethnonymes. Crevaux explore effectivement la Guyane et l'Amazonie pendant les années 1870, et il y collecte différents objets qui sont présentés à l'Exposition universelle de 1878, avant de les offrir au Ministère de l'Instruction publique pour le futur Musée du Trocadéro. Faute de précisions géographiques, cette collection est classée « par tribus »<sup>1100</sup> ; la provenance géographique de certains objets a donc pu être déterminée par le biais des ethnonymes. C'est le cas d'un peigne en bois et fil croisé, et d'une coupe en terre cuite polychrome<sup>1101</sup> qui sont reconnus comme des pièces des nationalités indigènes du territoire équatorien.

Le même paradigme se pose quatre ans plus tard quand le diplomate et membre de la Société de Géographie, Olivier Ordinaire (1845-1914), « destine

---

<sup>1096</sup> SUND, Judy, « Beyond the Grave : The Twentieth-Century Afterlife of West Mexican Burial Effigies », *The Art Bulletin*, v. 82, n°4, décembre 2000, p. 744. Consulté en ligne le 08 août 2019 : <https://www.jstor.org/stable/3051420>.

<sup>1097</sup> DAUGERON, Bertrand, « Classement et rangement des 'objets des sauvages' vers 1800 : L'ordre méthodique comme écriture des objets », *Culture & Musées*, n°14, 2009, p. 40. Consulté en ligne le 18 avril 2018 : [https://www.persee.fr/doc/pumus\\_1766-2923\\_2009\\_num\\_14\\_1\\_1506](https://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2009_num_14_1_1506).

<sup>1098</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1890, p. 38.

<sup>1099</sup> À propos du classement géographique adapté par Hamy dans les expositions et institutions muséales il faut consulter les travaux de Nélia Dias (1991, 2011).

<sup>1100</sup> AMNH : MH ETHN AMER 2 (6), 81.34, Collection Crevaux - Objets classés par tribu, p. 1

<sup>1101</sup> Ces deux pièces sont enregistrées sous les numéros 71.1881.34.63 et 71.1881.34.259, respectivement.

naturellement cette pièce au Musée du Trocadero où sa place me paraît indiquée »<sup>1102</sup>. Cette *tzantza*, considérée comme un produit fabriqué par les « 'indiens' jivaros »<sup>1103</sup>, ne possède aucun toponyme. Ceci pose des inconvénients à l'ordre géographique du Trocadero qui doit trancher en fonction des renseignements apportés par le donateur. Ce dernier, consul de la légation de France au Callao de 1882 à 1885<sup>1104</sup>, est un explorateur au service de la France qui accomplit une mission géographique et commerciale dans l'Amazonie en vue de « rechercher la route la plus directe, la plus favorable pour ouvrir au Pérou un débouché par le bassin de l'Amazone »<sup>1105</sup>.

C'est au cours de cette mission de huit mois qu'Ordinaire profite pour former une collection « [d']antiquités fausses fabriquées au Pérou (statuettes et ornements en bronze et métal blanc) »<sup>1106</sup> et une autre des objets ethnographiques dits de l'Équateur<sup>1107</sup>. Or, de ses 37 objets répertoriés comme provenant de l'Équateur<sup>1108</sup>, uniquement la *tzantza* shuar a été avérée comme telle par les derniers recensements<sup>1109</sup>. Ces deux exemples démontrent ainsi les difficultés de la catégorisation et de la classification des objets collectés dans des espaces qui à l'époque subissent des aléas limitrophes et où les communautés résistent encore aux conceptions du monde occidental.

### 1. 1. 2. Le « Fonds X » et l'anonymat

Toutes ces imprécisions liées au classement d'objets américains sont enregistrées dans le « Fonds X » de l'inventaire du Musée de l'Homme où figurent en particulier les dons anonymes. Par exemple, dans le « Fonds X.49 »<sup>1110</sup>, trois pièces de la communauté des Lorenzos attribuées « [p]robablement à l'Équateur » apparaissent comme une donation indéterminée. Mais en réalité ces objets ont été

---

<sup>1102</sup> AMQB : D002752/40771, Récit du voyage de huit mois conduisant O. Ordinaire de la capitale du Pérou à l'embouchure de l'Amazonie et précision sur les objets ramenés, p. 4.

<sup>1103</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 3 (2), Don de Oliver ORDINAIRE, p. 1-2. Cette pièce est enregistrée sous le numéro 71.1886.101.1.

<sup>1104</sup> AMQB : D002752/40771, Récit du voyage de huit mois conduisant O. Ordinaire de la capitale du Pérou à l'embouchure de l'Amazonie et précision sur les objets ramenés, p. 3bis.

<sup>1105</sup> MAUNOIR, Charles, « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. IX, 1<sup>er</sup> trimestre 1888, p. 76.

<sup>1106</sup> AMQB : D002752/40771, Récit du voyage de huit mois conduisant O. Ordinaire de la capitale du Pérou à l'embouchure de l'Amazonie et précision sur les objets ramenés, p. 1bis.

<sup>1107</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 3 (2), Don de Oliver ORDINAIRE, p. 1-2. Cette pièce est enregistrée sous le numéro 71.1886.101.1.

<sup>1108</sup> *Idem*, p. 1.

<sup>1109</sup> ANF : F/17/3846/2, Relevé des entrées pendant le mois d'octobre 1886 signé Hamy, Paris le 3 novembre 1886, p. 1.

<sup>1110</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 1 (4), Inventaire des fonds X.

offerts par Olivier Ordinaire qui les collecte dans l'Amazonie sans leur donner leur toponyme exact. L'existence de ce fonds peut de ce fait produire des doublons qui complexifient la lecture des inventaires et dont les recollements doivent corriger afin de retrouver des pièces ou rectifier des séries.

Les séries X.50, X.51 et 57.AM<sup>1111</sup> présentent aussi des inexactitudes à propos des objets collectés dans des pays de l'Amazonie qui causent des divergences considérables dans les inventaires. Ainsi, quelques pièces équatoriennes sont attribuées à la Guyane<sup>1112</sup> ; ou le nom du donateur est égaré comme cela a été le cas pour certains objets de la collection Wiener (1880)<sup>1113</sup>, de Gunzburg (1883)<sup>1114</sup>, André (1903)<sup>1115</sup>, Rivet (1908)<sup>1116</sup> et Reinburg (1912)<sup>1117</sup>. Ces informations sont corrigées ensuite afin de rétablir l'origine historique de ces objets et le travail scientifique de ces voyageurs. Ce faisant, des « produits des jibaros » ont été reclassés et identifiés avec ethnonyme « shuar-achuar » en fonction des appellations revendiquées par ces deux nationalités indigènes de cette région de l'Équateur reconnues comme telles dans la Constitution équatorienne de 2008.

Désormais, toutes ces modifications indiquent les imprécisions produites par le Musée et par les collectionneurs qui à l'époque étaient en train de fabriquer un classement systématique pour les objets qu'ils venaient de « découvrir » et qui étaient méconnus par la science française. Pour cette raison, pendant longtemps les collections des voyageurs ne sont pas légitimées comme scientifiques, comme le remarque Irina Podgorny, mais vues avec beaucoup d'appréhension<sup>1118</sup>. En revanche, dans d'autres cas, ces rectifications n'ont pas lieu. C'est le cas en effet de treize ornements de parade d'un cacique de nationalité shuar ou achuar de la province du Napo qui rentrent en 1889 au Musée du Trocadéro sous la série 71.1898.21.1 à

---

<sup>1111</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 1 (4), Inventaire des fonds X.

<sup>1112</sup> *Idem*, Fonds X.51, p. 3.

<sup>1113</sup> *Idem*, p. 5 : deux pendentifs enregistrés sous les numéros 71.1880.7.199.1-2 et d'ethnonyme shuar ou achuar. Fonds X.57.AM, p. 1 : un collier shuar ou achuar enregistré sous le numéro 71.1880.7.202.

<sup>1114</sup> *Idem*, p. 1 : un collier actuellement enregistré sous le numéro 71.1883.12.235.

<sup>1115</sup> *Idem*, p. 2 : un collier actuellement enregistré sous le numéro 71.1903.13.3 et un pendentif sous le numéro 71.1903.13.77.

<sup>1116</sup> *Idem* : une chemise actuellement enregistrée sous le numéro 71.1908.22.1527. Et Fonds X.51, p. 4 : des ornements pour les oreilles enregistrés sous les numéros 71.1908.22.1444.1-2 et d'ethnonyme shuar ou achuar.

<sup>1117</sup> *Idem*. Concernant la donation de Reinburg, il s'agit d'un bracelet enregistré sous le numéro 71.1912.44 qui pendant longtemps a été répertorié comme une petite sacoche de graines offerte par un mécène anonyme.

<sup>1118</sup> PODGORNYY, Irina, *op. cit.*, 2008, p. 97-107.

71.1898.21.12 mais sans aucune trace de leurs origines<sup>1119</sup>. Autrement dit, leurs contextes de collecte et de formation, en passant par le savoir-faire de leur collecteur ou des leurs collectionneurs. Pour ces raisons, leur statut au sein du monde muséal est aussi vague.

Le même cas de figure se produit avec une donation d'une « bouteille de peinture avec laquelle les indiens [Tsáchilas de Santo Domingo] se zèbrent le corps et le visage »<sup>1120</sup> qui arrive au Trocadéro en 1905 par l'intermédiaire d'une « personne inconnue », comme l'indique l'inventaire actuel du Musée du Quai Branly. Pourtant, l'inventaire des années 1930 du Musée de l'Homme montre qu'à la même époque un certain M. Giacometti a fait un don similaire mais faute de précisions il a été supprimé. Or, d'après les témoignages de Paul Rivet, en Équateur il rencontre deux messieurs Giacometti qui sont des spécialistes en ethnographie locale. Le premier est un des militaires équatoriens qui accompagnent la Mission géodésique dans leur exploration et qui aide Rivet dans travaux<sup>1121</sup>. Et le second est un propriétaire foncier français installé dans la région des Tsáchilas qui le guide et le sert d'intermédiaire avec les indigènes<sup>1122</sup>. Ces indications peuvent de la sorte éclaircir les origines de cette bouteille qui s'est malheureusement cassée et qui est enregistrée sous le numéro 71.1905.44.1 Am.

Finalement, deux offres de vente de pièces équatoriennes qui n'ont pas lieu à cause du budget insuffisant modifient l'ordre systématique des inventaires muséaux. La première proposition a lieu en janvier 1901 à propos de quelques objets en or<sup>1123</sup> ; et la seconde se produit en juillet 1906 au sujet des vases péruviens et des objets équatoriens pour un montant de 8 000 francs. Sophocle Pantazopoulos, un marchand d'art de la capitale française, renouvelle cette offre en novembre de la même année<sup>1124</sup>. Or, la crise financière empêche le Trocadéro de tenir ses fonctions de sauvegarde et de conservation, ainsi que d'enrichissement de ses collections. Cette instabilité administrative est à l'origine de nombreux dysfonctionnements du Musée au tournant du siècle.

---

<sup>1119</sup> L'inventaire actuel indique qu'il s'agit de deux ornements dorsaux (*Tayukcunci*), deux brassards, un plastron, un collier, deux pendants de bonnet, une pèlerine, deux brassards, un sac, et un collier.

<sup>1120</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 4 (3), Don de M. GIACOMETTI, p. 1.

<sup>1121</sup> LAURIÈRE, Christine, « Le cadre : la mission géodésique en Equateur », *op. cit.*, § 26 et 49.

<sup>1122</sup> *Idem*, § 13, 15 et 16. Concernant la collaboration scientifique entre M. Giacometti et Paul Rivet, voir : RIVET, Paul, *op. cit.*, 1905, p. 177-208.

<sup>1123</sup> AMNHN : 2 AM 1 G1d, Livre journal du Musée d'Ethnographie, p. 34.

<sup>1124</sup> *Idem*, p. 116. Et LESCURE, Michel, et PLESSIS, Alain (dir.), *Banques locales et banques régionales en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1999, 342 p.

## **1. 2. Mésaventures historiographiques**

Les inventaires étudiés témoignent d'autres difficultés dues aux aléas historiques qui ont également des répercussions dans la constitution du fonds équatorien du Musée du Trocadéro. Dans cette logique, trois études de cas illustrant des pertes matérielles importantes qui seront abordées dans le volet suivant.

### **1. 2. 1. La disparition de la collection archéologique d'Édouard André (1903)**

Le cas le plus significatif de ce type d'imprévu est la perte ou la disparition des collections dans le processus d'institutionnalisation. Cet incident arrive à une des premières collections scientifiques de cette période : celle de l'horticulteur Édouard André qui réalise des collectes en Équateur au début de 1876. Plusieurs types de collections réunies par André – qui évoquaient la diversité naturelle et culturelle de l'Équateur – ont été dispersées après leur présentation dans les expositions du Ministère de l'Instruction publique de 1878. Ainsi, ses spécimens zoologiques et son herbier sont offerts au Muséum d'Histoire naturelle ; sa collection de géologie passe à la Sorbonne ; et celle d'archéologie colombienne intègre le Trocadéro la même année<sup>1125</sup>. Pourtant, les collections d'archéologie et d'ethnographie équatoriennes ne font pas partie de cette donation et restent la propriété d'André jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, en 1903, le Trocadéro reçoit quarante-quatre objets ethnographiques de l'Amazonie équatorienne de la part d'André qui sont enregistrés sous la série 71.1903.13. C'est-à-dire que vingt-cinq ans après leur arrivée en France, les « 56 costumes, armes, objets divers des indigènes »<sup>1126</sup> rentrent définitivement dans les réserves françaises et rejoignent les douze pièces d'ethnographie colombienne données par André en 1878. D'après le croisement des sources archivistiques, le nouveau don d'André se compose principalement d'objets des Achuars et des Macas du Napo et de Morona Santiago qu'il acquière ou qui sont collectés par son adjoint Jean Noetzli. Il y a aussi des objets de la côte (province de Manabí) et des hautes-montagnes (Quito, Pomasquí et Loja) qui avaient été présentés sur trois panoplies et

---

<sup>1125</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 2 (4), Dons de M. André, p. 1.

<sup>1126</sup> COLLECTIF, *op. cit.*, 1878, p. 49.

cinq mannequins à l'Exposition universelle de 1878<sup>1127</sup>. De la *sierra*, en particulier, il y a quatre colliers réalisés par les Tsáchilas qu'André rencontre probablement au cours de son exploration de la province de Pichincha. Enfin, il faut aussi noter qu'il offre la flûte en os « de condor » (Figure n°64) et le luth en carapace de tatou (Figure n°65) qui avaient figurés à la section de l'histoire de la musique de 1878<sup>1128</sup>.



**Figure n°64** : Anonyme, flûte terminale à encoche, os, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.



**Figure n°65** : Anonyme, luth, carapace de tatou, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

<sup>1127</sup> MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, *op. cit.*, 1878, p. 4-8.

<sup>1128</sup> Ces pièces sont enregistrées sous les numéros 71.1903.13.36 et 71.1903.13.78, respectivement.

Nonobstant, les « 50 antiquités indiennes »<sup>1129</sup> recueillies pendant sa mission en Amérique équinoxiale ne figurent pas dans ses donations au MET. Est-ce qu'elles ont été accaparées par les fluctuations du collectivisme privé de la même sorte que ses recueils iconographiques qui sont conservés actuellement dans des archives privées<sup>1130</sup>. Cette fragmentation représente, toutefois, une perte scientifique et symbolique pour le Musée qui est privé de l'intégralité matérielle du travail d'Édouard André.

### 1. 2. 2. Reinburg et la perte d'une partie de sa collection (1912)

Une autre collection morcelée est celle du missionnaire naturaliste Pierre Reinburg qui collecte divers objets amérindiens pendant ses deux missions en Équateur entre 1908 et 1914. Au cours de sa première exploration, qui débute en juin 1908, Reinburg fait des recherches archéologiques et anthropologiques afin de compléter les résultats de la Seconde Mission géodésique<sup>1131</sup>. Proche confrère de Paul Rivet, il parvient à s'introduire dans le réseau des savants locaux qui lui aident dans ses travaux et dans la formation de ses collections. En tant que collecteur naturaliste, Reinburg réunit ainsi soixante-douze pièces d'ethnographie et d'archéologie comme il l'indique à Rivet : « Je récolte des restes dans mes promenades tout ce que je peux et j'ai dans l'alcool à sec un certain nombre de scorpions et autres qui sont destinées au Muséum. Egal<sup>t</sup> une assez jolie collection d'objets de l'Orient pour le Trocadéro »<sup>1132</sup>.

Parmi les objets qu'il collecte, certains proviennent « des indiens de la région de Canelos et du Napo »<sup>1133</sup> et de la *sierra* comme l'indique cette liste : « 1 manteau herbes, 2 gourdes, 1 ornement tête en os, 18 colliers, 1 bracelet, 5 couronnes, 2 bourses, 1 peigne, 1 instr<sup>t</sup> musique (Quito), 2 ornements d'oreille »<sup>1134</sup>. Ces objets

---

<sup>1129</sup> MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, *op. cit.*, 1878, p. 7-8.

<sup>1130</sup> De nos jours, les héritiers d'Édouard André conservent ses journaux de voyage, dessins, aquarelles, et photographies qu'il réalise pendant sa mission en Colombie et en Équateur. Certaines de ces aquarelles ont été publiées dans la réédition de *L'Amérique équinoxiale* en 1999, et quelques croquis ont été prêtés par Florence André à l'exposition « A l'aventure ! Edouard Riou, illustrateur de Jules Verne » qui a lieu du 8 janvier au 27 avril 2019 à la Bibliothèque Armand Salacrou au Havre. En mai 2018, j'ai essayé de contacter madame André et son association « Édouard André (1840-1911) » sans une suite favorable.

<sup>1131</sup> ANF : F/17/17284, Rapport de Pierre Reinburg au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, Paris le 10 janvier 1912, p. 2.

<sup>1132</sup> AMNHN : 2 AP1 C' I, Lettre de Pierre Reinburg à Paul Rivet, Quito le 10 août 1910, p. 3.

<sup>1133</sup> ANF : F/17/17284, Rapport de Pierre Reinburg au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, Paris le 10 janvier 1912, p. 3.

<sup>1134</sup> AMQB : D002499/41186, Vêtements et ornements d'Indiens de l'Équateur, p. 1.



ethnographiques sont envoyés au Trocadéro en avril 1911<sup>1135</sup> où ils sont enregistrés sous la série 71.1912.2. Dans cette donation se trouve en particulier un manteau de pluie qui porte le numéro 71.1912.2.67 (Figure n°66) et qui est un ornement vestimentaire caractéristique du *sacha runa*, l'homme de la forêt en kichwa. Ce personnage mythique de la *sierra* centrale est, comme le signale l'artiste Fabiano Kueva, un esprit invisible qui protège le *páramo* et la jungle, et avec qui les communautés dialoguent lors des rituels de transe. Ainsi, le *sacha runa* représente les « sociétés à double visage »<sup>1136</sup> qui se placent entre la vie urbaine et les secrets de la jungle, entre le monde naturel et l'univers symbolique, dont les habitants de l'Amazonie les plus étudiées, d'après Anne Marie Taylor, sont les Canelos et les Lamistas.

Le *sacha runa* devient de ce fait un personnage iconique des cérémonies religieuses et des festivités populaires qu'incarne une forme de démon orné d'un manteau en fibres végétales qui danse burlesquement pour chasser les ennemis de la nature. De cela que dès le XIX<sup>e</sup> siècle, voyageurs et artistes les représentent dans des dessins *constumbristas* qui sont vendus comme des souvenirs aux visiteurs de passage. Ces images reproduisent sous le registre pittoresque le quotidien des villes sud-américaines (Quito, Lima ou Bogota, entre autres,) et en particulier leurs types et leurs costumes distinctifs. Parmi les premiers recueils *costumbristas* les plus connus<sup>1137</sup> se trouvent celui du voyageur naturaliste Gaetano Osculati (1808-1884)

---

<sup>1135</sup> AMQB : D002499/41182, Informations sur le don et données bibliographiques, p. 1.

<sup>1136</sup> TAYLOR, Anne Christine, « El Oriente ecuatoriano en el siglo XIX : 'el otro litoral' », in MAIGUASHCA, Juan (éd.), *Historia y región en el Ecuador : 1830-1930*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1994, p. 33.

<sup>1137</sup> Les estampes *costumbristas* font partie d'un phénomène artistique de la région andine dont ses racines se trouvent dans l'art colonial qui se sécularise au début du XIX<sup>e</sup> siècle avec les indépendances américaines. Parmi les premiers recueils connus qui retracent les mœurs et costumes de l'Équateur républicain, il existe au Muséum national d'Histoire naturelle un album donné par le voyageur Alcide d'Orbigny (1802-1857) vers les années 1830 comme le signale Pascal Riviale. Ce *portafolio* démontre qu'il s'agit d'une longue tradition iconographique qui se diversifie tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle grâce aux échanges entre les artistes locaux et les voyageurs étrangers. Ernest Charton (1816-1877), par exemple, est un de principaux représentants français de ce type de travail célébré internationalement grâce aux illustrations et aux récits qu'il publie de ses voyages en Amérique du Sud dans la presse illustrée *Le Tour du Monde*, magazine dirigée par son frère Édouard Charton (1807-1890). Ainsi, ce peintre explorateur arrive pour la première fois en Équateur en 1848 et y retourne en 1862 pour un séjour plus long à la capitale où il enseigne au Lycée de peinture et se fait une renommée auprès de la bourgeoisie locale et étrangère. Son influence artistique marque la production graphique de toute une génération de peintres comme Juan Agustín Guerrero et Joaquín Pinto. De ce fait, nombreuses estampes *costumbristas* lui sont attribuées, dont deux fonds datant d'entre 1862 et 1864 qui est conservés dans les réserves d'art du Ministère de la Culture et du Patrimoine à Quito et au Musée Pumapungo à Cuenca. Par ailleurs, le Musée du Quai Branly - Jacques Chirac conserve deux documents *costumbristas* d'artistes anonymes proches de l'atelier de Charton, dont un carnet de voyage avec 32 dessins, datés des années 1860 et enregistrés sous la série 70.2010.3.1.-32 ; et un album intitulé

qui parcourt l'Équateur et l'Amazonie de 1846 à 1848<sup>1138</sup>. De ce voyage, il constitue une collection ethnographique disparue, et un récit intitulé *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo ed il fiume delle Amazona [...]* publié en 1850 et en 1854.

Dans cet ouvrage, Osculati présente des vues et des paysages que lui-même réalise, ainsi que des types peints par Ramón Salas (1815-?) dont le *sacha runa* qui est désigné comme un magicien par Osculati (Figure n°67). Ces albums deviennent des pièces très prisées par le collectionnisme de l'époque et un négoce artistique en vogue tenu par les voyageurs étrangers, les artistes locaux ou les artisans anonymes. Tous y participent en multipliant et circulant ces images dans le monde entier<sup>1139</sup>. Le *sacha runa* – ainsi que d'autres personnages, métiers ou cérémonies – deviennent des *leitmotifs* de la peinture moderne et des références iconographiques des cercles savants internationaux où s'établit progressivement une iconographie représentant la culture équatorienne (Annexe n°4).

---

« Équateur. Aquarelles de Quito » qui regroupe neuf dessins sur papier en trois planches qui date de 1895 à 1900, et qui est enregistré sous le numéro Z897112. Ce faisant, ce phénomène artistique se caractérise comme un processus international puisqu'il touche plusieurs centres urbains de l'Amérique du Sud, et il engage la collaboration entre des peintres locaux et des collectionneurs étrangers comme Osculati et Salas. Ceci est le cas du peintre Francisco Fierro (1808-1879) qui travaille avec le diplomate Léonce Angrand dans la réalisation des lithographies et aquarelles de types et de costumes conservées actuellement au Musée d'Art de Lima et à la Bibliothèque nationale de France. Également pour José Manuel Groot (1800-1878) et Auguste Le Moine, qui vers 1835 dessinent ensemble des estampes qui sont conservées au Musée national de Colombie. Toutefois, nombreux documents *construmbristas* de l'Équateur restent anonymes et éparpillés dans le monde entier comme le montrent les études historiographiques d'Alexandra Kennedy (1993, 1994, 2005, 2010, 2012, 2015), Alfonso Ortiz (2005), Trinidad Pérez (2005), Pascal Riviale (2011) et Mireya Salgado (2012). Parmi quelques recueils identifiés, un se trouve à la Bibliothèque nationale d'Espagne à Madrid, et un autre à la Dumbarton Oaks à Washington. Une enquête iconographique et quantitative sous l'approche de l'histoire croisée permettrait justement de reconstituer l'histoire de ces objets, leurs agents et leurs réseaux afin d'élucider le développement de cette pratique culturelle diffusée à l'échelle globale.

<sup>1138</sup> KENNEDY-TROYA, Alexandra, *Construir la nación ecuatoriana. Imágenes y espacios del siglo XIX. Antología*, Cuenca, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo del Azuay, p. 25.

<sup>1139</sup> RIVIALE, Pascal, « Ernest Charton, les voyageurs et la pintura costumbrista en Équateur : une histoire interactive au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue HISTOIRE(S) de l'Amérique latine*, vol. 6, 2011, p. 16. Consulté en ligne le 5 août 2019 : <http://www.hisal.org/revue/article/Riviale2011-6-2>. En effet, cette pratique artistique peut être considérée comme globale puisque des estampes *costumbristas* réalisées au Pérou arrivent jusqu'en Chine comme le mentionne Pascal Riviale.



**Figure n°66** : Anonyme, manteau de pluie, fibres végétales, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.



**Figure n°67** : Ramón Salas, « Costumi di Quito. Fig. 1. Sacharuna. Stregone », lithographie, ca. 1846. Fonds de Sciences humaines du Ministère de la Culture et du Patrimoine, Quito<sup>1140</sup>.

<sup>1140</sup> OSCULATI, Gaetano, *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo ed il fiume delle Amazona : Frammento di un Baggio fatto nelle Americhe nere anté 1846-47-48*, Milan, Fratelli Centenari e Comp., 1854, pl. VI.

En définitive, les collections de Reinburg témoignent qu'il est un collecteur bien informé qui s'empare des pièces clés du collectionnisme de l'époque, et de la culture populaire et artistique de l'Équateur. Son travail en effet répond aux attentes de son maître Paul Rivet à qui il destine ses collectes et acquisitions. Par exemple, ses propos éclairent son destinataire sur le fonctionnement du marché d'antiquités nationales quelques mois avant la mise en place de la législation sur la protection des collections patrimoniales de 1911. Mais s'il parvient à s'emparer de ces objets, c'est aussi grâce au cercle du collectionnisme équatorien qui le guide dans le marché local ; comme lorsqu'il reçoit de la part du collectionneur Luis Felipe Borja une *tincullpa* en cuivre (Figure n°68)<sup>1141</sup> qui est une pièce iconique de la métallurgie précolombienne façonnée en Équateur depuis le V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle de l'époque moderne, comme l'explique Andrés Gutiérrez Usillos.



**Figure n°68** : Anonyme, plaque ornementale circulaire [*tincullpa*], cuivre, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

D'après ce dernier, les *tincullpa* étaient utilisées comme des pectoraux qui produisaient des sons métalliques, à la manière des sonneries, pendant les rituels et symbolisaient les pouvoirs de la magie ancestrale incarnés dans les représentations des têtes de félins à gueule ouverte<sup>1142</sup>. Rivet reproduit la *tincullpa* de Reinburg dans son *Ethnographie ancienne* où la collection de ce dernier apparaît comme une référence iconographique de la culture matérielle de l'Équateur. Pourtant, pas toutes les collections formées par Reinburg connaissent le même succès, notamment celles

<sup>1141</sup> LARREA, Carlos *op. cit.*, 1976, p. 85. Cette pièce est enregistrée sous le numéro 71.1912.2.28.

<sup>1142</sup> GUTIÉRREZ USILLOS, Andrés, *Dioses, símbolos y alimentación en los Andes. Interrelación hombre-fauna en el Ecuador prehispánico*, Quito, Ediciones Abya-Yala, 2002, p. 325.

qu'il collecte au cours de ses observations sur les « Indiens appartenant à diverses races »<sup>1143</sup> qui subissent un destin bien différent. En effet, pour sa seconde mission (1912-1914), Reinburg rencontre les Zaparos<sup>1144</sup> et constitue « un lexique de langue jivaro et des collections de poteries indiennes, armes, etc. »<sup>1145</sup> qu'il doit pourtant abandonner à cause de la Grande Guerre qui l'oblige à rentrer en France en 1914.

Or, « ce n'est qu'en 1918 que j'ai pu les bagages recevoir et j'ai eu le regret de constater qu'une partie de mes collections avaient disparu, que presque toutes mes poteries mal emballées étaient brisées »<sup>1146</sup>. Cette nouvelle perte scientifique se produit dans une période où le Musée du Trocadéro à des difficultés institutionnelles et ne parvient pas à enrichir ses collections ethnographiques, laissant donc le fonds équatorien dépourvu de nouvelles découvertes matérielles.

### 1. 2. 3. Des substitutions symboliques

Enfin, comme dernier cas d'étude, il arrive que certains objets catalogués comme équatoriens au moment de leur enregistrement muséal soient, après des études techniques, être issus d'autres type de représentations culturelles. Par exemple, Pierre Vidal Senèze « avait récolté partout des objets extrêmement curieux »<sup>1147</sup> dont une collection de plantes qu'il donne au Muséum d'Histoire naturelle et une collection d'ethnographie péruvienne présentée à l'Exposition universelle de 1878 dont trois objets rentrent au Trocadéro sous la série 71.1879.13. La seule pièce de toponyme équatorienne de son don, une « coupe en céramique jibaro »<sup>1148</sup>, est néanmoins retirée du fonds équatorien qui reste après sans aucune trace des explorations réalisées par ce jeune voyageur qui perdit sa vie à Guayaquil.

Il peut aussi se produire le phénomène opposé, comme pour une hache en cuivre et trois pièces en pierre qualifiées comme des « acquisitions indéterminées » et enregistrées sous la série 71.1908.23. Grâce aux recherches institutionnelles, elles ont pu être contextualisées comme des objets réunis par la mission de Georges de Créqui-Montfort (1877-1966) et d'Eugène Sénéchal de la Grange. Le moyen par laquelle ces voyageurs s'emparent de ces objets reste tout autant indéterminée puisque leur

---

<sup>1143</sup> ANF : F/17/17284, Rapport de Pierre Reinburg au ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, Paris le 10 janvier 1912, p. 3.

<sup>1144</sup> *Idem*, Rapport à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique sur la mission du Docteur REINBURG en Amazonie, 8 juillet 1919, p. 3.

<sup>1145</sup> *Idem*, p. 4.

<sup>1146</sup> *Idem*, p. 6.

<sup>1147</sup> ANF : F/17/3013, Note nécrologique intitulée « Mission Vidal Senèze », p. 1.

<sup>1148</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 2 (5), Dons de M. Vital Senèze, p. 1.

mission explore officiellement la Bolivie, le Pérou et le Chili. De cela que dans un premier temps ces quatre pièces n'ont pas été rapprochées à elle<sup>1149</sup>.

La collecte est par conséquent une étape essentielle dans le processus du collectionnisme qui détermine la représentation de la matérialité en question au sein du domaine scientifique et dans la construction imagée de l'objet. Chaque étape oriente et construit le discours qu'ils vont véhiculer, déterminant aussi leur réception. D'où l'importance de connaître et comprendre l'histoire des collections des cultures méconnues comme celle de l'Équateur.

## ***2. Des collectes scientifiques et la matérialité amérindienne***

Après toutes les adversités évoquées, il y a des collections qui parviennent à intégrer le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Leur muséalisation se présente ainsi comme l'étape finale, voire l'aboutissement, d'un long parcours scientifique qui commence depuis le point de sortie – la France représentée par ses ministères et ses ports – et qui se finit dans le même point. De la sorte, l'objectif est faire venir (au centre) la matérialité du monde pour la posséder et l'exposer aux yeux du reste des nations occidentales. L'histoire de chacune des collections équatoriennes prouve, de ce fait, cet impératif colonial dont leurs caractéristiques seront explicitées dans le volet suivant.

### **2. 1. Le noyau du fonds équatorien**

Les collections ramenées de l'Équateur au Musée du Trocadéro répondent au dessein politique et culturel de revalorisation de la science française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les premiers donateurs d'objets équatoriens du Trocadéro sont des voyageurs participant aux missions scientifiques que le gouvernement français entreprend à partir des années 1870 et dont leurs résultats sont ensuite exhibés dans les expositions

---

<sup>1149</sup> Enfin, il y a aussi des missions scientifiques qui ne forment pas des collections amérindiennes comme c'est le cas de Marcel Monnier (1853-1918) qui parcourt les Andes et réalise une exploration de reconnaissance fluviale du Pastaza de 1886 à 1887. De son passage en Équateur en mars 1886, il subsiste son récit de voyage publié en 1898, et quelques photographies en noir et blanc qu'il offre à la Société de Géographie et qui sont actuellement conservées à la Bibliothèque nationale de France.

de 1878. Ils servent ainsi au Ministère de l'Instruction publique de propagande internationale. Également, les expositions ministérielles permettent de constituer préalablement des collections pour un futur musée scientifique comme c'est la pratique de l'époque, analysée pour le Musée industriel de Guayaquil.

Dans le cas de l'année 1878, les deux expositions du Service des Missions scientifiques de l'Instruction publique justifient la nécessité de fonder un musée capable d'abriter toutes les collections qui ont été présentées et de développer l'ethnographie à Paris à l'instar des métropoles européennes. L'Équateur est un territoire qu'y fait partie de cette expansion scientifique française et plusieurs collections qui y sont exposées constituent plus tard le noyau du fonds équatorien du Trocadéro, comme l'indique une note de l'époque où figurent les noms d'Édouard André et d'Alphonse Pinart<sup>1150</sup>. Pourtant, comme il a déjà été expliqué, la collection équatorienne d'André ne rentre pas à cette date au Musée, faisant de la collection Pinart le seul noyau scientifique du fonds équatorien.

### **2. 1. 1. Les premières donations scientifiques : Pinart et de Cessac (1878 et 1881)**

Alphonse Pinart et Léon de Cessac parcourent l'Océan Pacifique entre 1875 et 1878 lors de son un premier voyage en Amérique. Pendant ce temps, ils collectent environ 9 000 pièces<sup>1151</sup> de géologie, archéologie, ethnographie et anthropologie<sup>1152</sup> qu'ils offrent à l'État afin d'obtenir son soutien financier pour une nouvelle mission. Ainsi, leur première donation au Ministère de l'Instruction publique se compose de 1 826 objets, principalement de l'archéologie péruvienne et mexicaine, dont quatre pièces proviennent de la culture manteño-huancavilca<sup>1153</sup>, développée pendant l'Époque d'Intégration (500-1500) dans la province de Manabí. De ces objets, trois sont en céramique et un en pierre dont cette stèle (Figure n°69) qui attire l'attention du conservateur du Trocadéro, le docteur Ernest-Théodore Hamy :

L'un des morceaux les plus curieux que l'on ait rapportés en Europe, de l'art de ces indigènes réunis parfois par les ethnographes sous le nom de Caras, est assurément le bas-relief (n° 11597) que j'ai fait reproduire sur la moitié droite de la planche XXXI de cet album.<sup>1154</sup>

---

<sup>1150</sup> AMNHN : 2 AM 1 G1c, Notes de travail manuscrites, éparses, « Musée d'Ethnographie », p. 1.

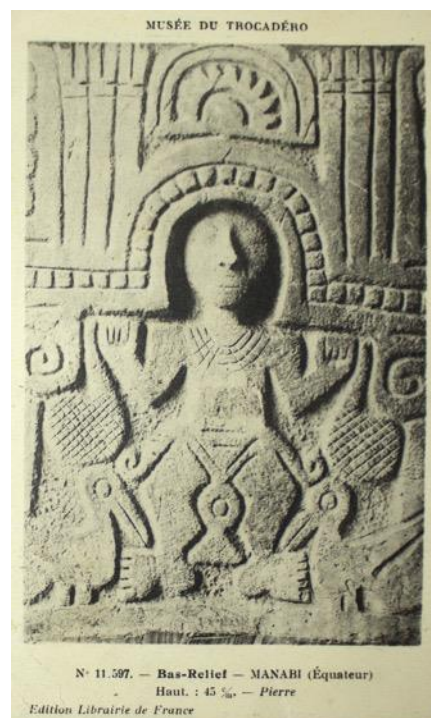
<sup>1151</sup> AMQB : D002748/40833, Mission de MM. Pinart et de Cessac dans les deux Amériques, p. 6.

<sup>1152</sup> *Idem*, p. 2.

<sup>1153</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 2 (1), Collection Pinart, p. 4 ; et MH ETHN AMER 2 (2), Collection Pinart, p. 54. Ces quatre pièces sont enregistrées sous les numéros : 71.1878.1.117Am ; 71.1878.1.1964 ; 71.1878.1.1965 ; 71.1878.1.1966 ; et 71.1878.1.1967.

<sup>1154</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1897, p. 62.

Cette pièce confondue culturellement par Hamy n'est pas mise en valeur par ses caractéristiques historique ou artistiques qui sont encore indéterminées par la science française de l'époque. En effet, elle est remarquée par sa plasticité énigmatique qui incite la curiosité du conservateur et motive sa reproduction dans son ouvrage scientifique destiné au cercle des savants, ainsi qu'au grand public. Le catalogue scientifique et la carte postale, dispositif très en vogue à l'époque, font appel à la mémoire des lecteurs et visiteurs dans le but de faire circuler cette représentation matérielle des anciennes cultures équatoriennes. Ainsi, elle se transforme en une pièce iconique capable d'inciter l'intérêt scientifique et l'accroissement du fonds équatorien. Actuellement, cette stèle est exposée dans le plateau des collections du Musée du Quai Branly démontrant qu'elle participe toujours au processus d'altérité où la « maîtrise du savoir conduit à un rapprochement avec l'objet observé »<sup>1155</sup>, comme le note Tzvetan Todorov à propos de la construction des rapports avec autrui.



**Figure n°69** : Carte postale du Musée du Trocadéro avec la stèle rapportée par Alphonse Pinart, 1929. Archives historiques du Ministère de Culture et du Patrimoine, Quito<sup>1156</sup>.

<sup>1155</sup> TODOROV, Tzvetan, *op. cit.*, p. 273.

<sup>1156</sup> AHMCP : JJC.02180, Carte postale de L. T. B. adressée à Jacinto Jijón y Caamaño, Paris le 11 juillet 1929. Le verso de ce document confirme le fait qu'il s'agit d'un souvenir d'une visite réalisée au Musée du Trocadéro par une connaissance proche de Jacinto Jijón y Caamaño et de Paul Rivet. Vraisemblablement un américaniste, cet émetteur profite pour se renseigner sur place (probablement auprès de Mme Rivet) sur les projets de Paul Rivet après sa tournée scientifique au Mexique et au Guatemala. Il confirme ainsi à Jijón que Rivet est disposé à faire un séjour en Équateur s'il reçoit une invitation formelle de l'Académie nationale d'Histoire. Ainsi, ce document démontre comment le



Mais dans le sens inverse, la méconnaissance conduit à des jugements de valeur qui stigmatisent, voire asservissent, l'objet et sa culture matérielle. Todorov remarque en effet que : « si comprendre n'est pas accompagné par une reconnaissance pleine de l'autre comme sujet, alors cette compréhension risque d'être utilisée aux fins de l'exploitation, du 'prendre' ; le savoir sera subordonné au pouvoir »<sup>1157</sup>. Autrement dit, la stèle a été effectivement « prise » par la mission Pinart et, dans un geste de souveraineté, elle a été cataloguée par le Musée du Trocadéro en fonction des quelques connaissances que la science possédait à moment-là. Cependant, sans une véritable connaissance mutuelle entre les deux parties, il y a qu'un rapprochement fictif qui empêche tout développement scientifique et condamne l'objet à une représentation biaisée.

Dans la même lignée, Cessac fait aussi une donation au Trocadéro dont deux figurines anthropomorphes en terre cuite<sup>1158</sup> dont la première n'a pas été identifiée mais ses motifs semblent être des réinterprétations modernes de l'archéologie manteño-huancavilca (Figure n°70). La seconde, malgré son identification avec la culture Chorrera<sup>1159</sup>, s'avère être aussi une falsification selon une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes qui considère que sa morphologie ne coïncide pas avec la sculpture traditionnelle de cette culture et il suggère qu'une analyse technique soit faite afin d'élucider son ancienneté (Figure n°71).

En définitive, tous ces objets suggèrent que la mission Pinart visite le territoire équatorien, à moins qu'il s'agisse d'un lot de pièces équatoriennes égaré par le marché d'antiquités amérindiennes dans leurs transactions. Dans tous les cas, Cessac et Pinart deviennent des donateurs fréquents du Trocadéro et agrandissent son fonds équatorien. Un dernier exemple est le don de Pinart en 1881 de trois objets ethnographiques de la province orientale du Napo<sup>1160</sup> qui est sa toute dernière donation équatorienne avant son déclin financier et sa tombée en disgrâce scientifique.

---

réseau des savants équatoriens interagissent autour de Paul Rivet, et l'importance symbolique d'avoir une reproduction de l'iconographie équatorienne dans un produit dérivé du Musée du Trocadéro.

<sup>1157</sup> TODOROV, Tzvetan, *op. cit.*, p. 169.

<sup>1158</sup> AMNH : MH ETHN AMER 2 (4), Dons de M. Léon de CESSAC, p. 2. Ces deux pièces sont enregistrées sous les numéros 71.1878.54.56 et 71.1878.54.57, respectivement.

<sup>1159</sup> Ethnie qui se développe entre 1500 et 500 avant Jésus-Christ sur la côte équatorienne et qui est reconnue pour avoir développé une iconographie anthropomorphe où des figurines en céramique grise possèdent des longues extrémités et des déformations crâniennes en forme de coiffe.

<sup>1160</sup> Ces trois pièces d'ornement sont enregistrées sous les numéros 71.1881.80.191 ; 71.1881.80.196 ; et 71.1881.80.209.



**Figure n°70** : Anonyme, figurine anthropomorphe, terre cuite, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.



**Figure n°71** : Anonyme, figurine anthropomorphe, terre cuite, 1500 - 500 avant J.-C. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

### **2. 1. 2. Wiener, une collection polémique (1878 et 1880)**

Malgré les controverses concernant les travaux scientifiques de Charles Wiener, il est reconnu comme un des grands donateurs du MET de par les nombreux objets péruviens et boliviens qu'il collecte au cours de sa première mission en Amérique du Sud (1875-1877) et qu'il les offre en 1878. Nonobstant, à cette occasion,

il ne cède aucune pièce équatorienne même s'il est question de quelques pièces archéologiques de Papallacta (province de Pichincha) et du Yasuní (province d'Orellana)<sup>1161</sup> dont leur toponyme n'a pas pu être vérifiée et elles ne figurent plus dans le fonds équatorien. En réalité, au cours de cette mission, Wiener n'atteint pas l'Équateur et il faut attendre sa mission commerciale au Napo (1879-1880) pour qu'il commence à réunir des objets équatoriens.

Ainsi, lors de sa mission de reconnaissance fluviale dans l'Amazonie équatorienne, Charles Wiener offre au Trocadéro 125 objets en 1880 dont quatre pièces seulement sont archéologiques et le reste sont des pièces ethnographiques, à savoir d'ustensiles, ornements, et armes des différentes nationalités indigènes rencontrées au cours de sa navigation. Or, les origines et les particularités de ces dernières sont effacées<sup>1162</sup> par le jugement du voyageur qui les place dans la catégorie générique du « jibaro ». Ce registre péjoratif est récurrent dans le classement de sa collection ethnographique qu'il collecte dans les provinces de Morona Santiago et du Napo<sup>1163</sup>. Par exemple, un collier « en graines et perles de couleurs des Jivaros » est en réalité une création des Shuars.

Charles Wiener obscurcit en définitive le développement scientifique de ses collections en les catégorisant erronément, ainsi que les représentations culturelles qu'elles véhiculent. C'est pourquoi, les confusions scientifiques de Wiener ont dû être rectifiées par ses successeurs<sup>1164</sup>. C'est le cas du siège cérémoniel en pierre réalisé par la culture manteño-huancavilca (Figures n°3 et 72) qui est exposé dans le plateau des collections du Quai Branly, et qui est un exemple emblématique de sa collection équatorienne. Malgré son numéro d'enregistrement (71.1878.2.583) qui dévoile une confusion avec la première donation de Wiener, ce siège intègre le Musée en 1882 comme le confirme les indications du voyageur : « le siège équatorien que j'ai offert, lors de mon retour d'Amérique, au Musée d'Ethnographie »<sup>1165</sup> et « J'ai emporté le

---

<sup>1161</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 2 (3), Collection Wiener, p. 14 et 16.

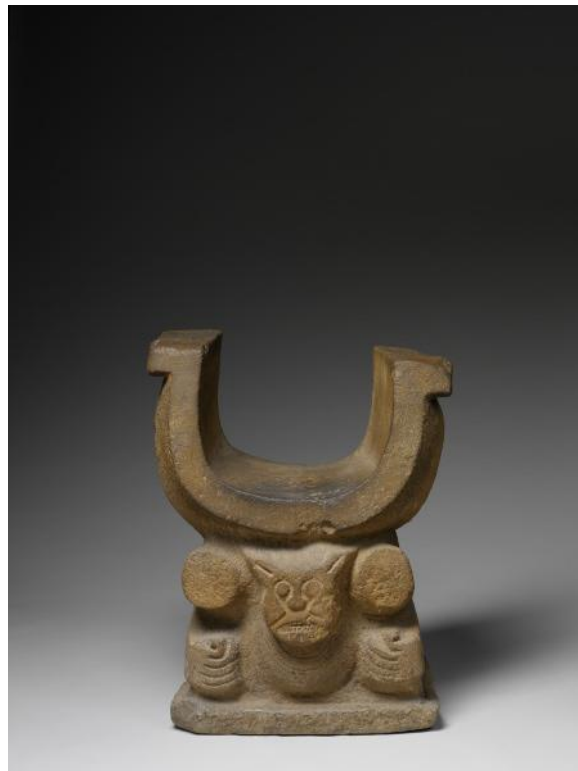
<sup>1162</sup> L'inventaire actuel de la collection Wiener identifie certaines nationalités comme les Shuar, Achuar, Pioje [Siona], Colo, Mahiri, Canelo, et Zaparo.

<sup>1163</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 2 (5), Collection Wiener, p. 1-8.

<sup>1164</sup> AMNHN : 2 AM 1 G1c, Notes de travail manuscrites, éparses, « Musée d'Ethnographie », p. 1. Le même cas de figure se produit avec une donation d'objets équatoriens qui aurait eu lieu en 1882, comme l'indiquent les archives du Musée de l'Homme, mais qui a été supprimée de l'inventaire actuel. Il faut aussi signaler que Paul Rivet fait référence dans son *Ethnographie ancienne* (p. 145) d'une hache perforée de la collection Wiener qui semble être une pièce de la collection de Gabriel de Gunzburg.

<sup>1165</sup> WIENER, Charles, *op. cit.*, 1882, p. 454.

siège [...] le 26 juillet 1882, de son emplacement primitif »<sup>1166</sup>. Le témoignage d'Hamy confirme cette datation : « M. Ch. Wiener a trouvé ce siège, à onze lieues et demie, au nord de Manta, le 26 juillet 1882 »<sup>1167</sup>. Ainsi que le ministre de l'Instruction publique remercie Wiener en 1883 pour son dernier don constitué du siège en question et d'une statue non-identifiée<sup>1168</sup>.



**Figure n°72** : Anonyme, siège cérémoniel, pierre, 800-1532. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

Concernant cette pièce, Charles Wiener la collecte grâce à l'aide d'Alcides Destruge qui l'amène visiter les ruines de la culture manteño-huancavilca en 1882. Ce dernier est un spécialiste de la région et sait où trouver des antiquités archéologiques puisque lui-même avait offert une pièce similaire à la France en 1874 (Figure n°57)<sup>1169</sup>. Ainsi, pendant que Wiener est le consul de la légation française à Guayaquil

<sup>1166</sup> WIENER, Charles, *op. cit.*, 1882, p. 458.

<sup>1167</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1897, p. 63.

<sup>1168</sup> ANF : F/17/3846/2, Lettre du ministre de l'Instruction publique à Charles Wiener, Paris le 8 mai 1883, p. 1.

<sup>1169</sup> Pourtant, d'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, à qui je remercie pour cette information, ce siège semble être une falsification à cause du dessin rudimentaire des traits de la tête du félin et de l'asymétrie de ses bras, bien distincts du siège offert par Alcides Destruge (Figure n°55) qui s'avère être une pièce originale. Basantes suggère une analyse technique afin d'élucider l'ancienneté du siège de Wiener. Toutefois, cette précision matérielle ouvre à des nouvelles réflexions sur la question de l'authenticité au sein des musées ethnographiques et met en question l'expertise archéologique de Destruge et sa bonne foi à l'égard de Wiener.

(1879-1882), il profite pour participer aux expéditions scientifiques organisées par les savants locaux en vue de former des collections et d'apprendre la science locale.

Pourtant, même s'il est guidé par un savant de la taille d'Alcides Destruge – de qui il reprend des explications scientifiques – ou par un des représentants culturels des nationalités indigènes comme le cacique Ahuavelly – de qui il retranscrit « presque textuellement » des pratiques anthropologiques des Colorados<sup>1170</sup> –, Wiener n'atteint pas son objectif d'assimilation du savoir local. Bien au contraire, ses résultats démontrent « le peu que je sais »<sup>1171</sup> par rapport aux cultures matérielles de l'Équateur. Nonobstant, sa méconnaissance ne l'empêche pas de présenter à la science occidentale des hypothèses erronées comme lorsqu'il affirme que les Colorados sont les descendants des Cañaris<sup>1172</sup>, ou quand il confond le siège manteño-huancavilca avec la culture cañari<sup>1173</sup>.

Cette confusion provoque la critique de René Verneau<sup>1174</sup> et la méfiance d'Ernest-Théodore Hamy qui qualifie « imprudent de risquer une théorie ethnographique, si peu osée qu'elle put être, sur des peuples aussi mal connus »<sup>1175</sup>. La déclaration d'Hamy à propos de la méconnaissance occidentale des cultures anciennes de l'Équateur est un inconvénient pour l'ethnographie française, mais Wiener n'est pas le seul à entraver l'entendement avec autrui. Le même Hamy fait allusion aux Caras en parlant de l'ethnie manteño-huancavilca (Figure n°69). Par ailleurs, bien que ce dernier soit conscient qu'il faut surpasser l'éloignement tenu à propos de ces « objets énigmatiques »<sup>1176</sup>, les valeurs morales et la *praxis* limitent ces défis épistémologiques.

À cette quête contradictoire s'y ajoute aussi la concurrence muséale entre les institutions occidentales qui démontrent que les motifs politiques sont prioritaires à la connaissance de l'autre comme l'avoue Hamy : « Presque tous les grands musées d'Europe possèdent des exemplaires, plus au moins conservées, de ces lourds sièges monolithes en grès découverts dans le Manabi, et notamment aux environs de Manta »<sup>1177</sup>. Selon ce dernier, la fabrication de cette pièce n'a pas une valeur de

---

<sup>1170</sup> WIENER, Charles, *op. cit.*, 1882, p. 456.

<sup>1171</sup> *Idem*, p. 454.

<sup>1172</sup> *Idem*, p. 458.

<sup>1173</sup> *Idem*.

<sup>1174</sup> AMQB : D002536/41016, VERNEAU, René, « Nécrologie de Charles Wiener », p. 250.

<sup>1175</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1897, p. 64.

<sup>1176</sup> MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, *op. cit.*, 1878, p. 47.

<sup>1177</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1897, p. 63.

créativité puisque c'est un « travail grossier et lourd »<sup>1178</sup>, mais c'est un moyen d'affirmation nationale sur la scène scientifique internationale.

Enfin, comme dernier point, il faut préciser que d'après les instructions ministérielles de 1881, 109 céramiques offertes par Wiener au Trocadéro sont cédées au Musée de Sèvres comme « vase [de] terre cuite du Haut Amazone »<sup>1179</sup>. Ce transfert institutionnel des doublons équatoriens aux musées nationaux de province permet la diffusion dans tout le pays de la matérialité des cultures équatoriennes, mais aussi celle du discours colonial de la science française au tournant du siècle.

## **2. 2. La consécration iconographique**

Les études de cas traités dans ce travail sont des collections formées par des voyageurs qui ont exploré l'Équateur au tournant du siècle en vue de redécouvrir le pays. À travers leurs collections, ils ont construit des images iconiques de ces cultures amérindiennes dans le circuit transnational et ils ont enrichi les séries équatoriennes du Trocadéro.

### **2. 2. 1. L'exploit de la collection Gunzburg (1883)**

Ceci est le cas de l'aventurier Gabriel de Gunzburg qui grâce à ses propres moyens s'aventure en Équateur ; là-bas il explore et collectionne les richesses du pays avant de rejoindre ponctuellement la mission de Charles Wiener en mai 1880. À son retour en France, le 27 janvier 1883 il cède toute sa collection à la science française<sup>1180</sup>. Et c'est le seul don qu'il fera au MET. Cette donation se compose en effet d'un catalogue descriptif et numéroté<sup>1181</sup> qui détermine un classement systématique des 240 pièces offertes par Gunzburg et qui sont disposées de la manière suivante<sup>1182</sup> : « [d']haches en pierre, et en cuivre, coquilles d'os sculptés, céramiques diverses, etc., de l'Équateur. (La collection moderne du même donateur figure à

---

<sup>1178</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1897, p. 63.

<sup>1179</sup> ANF : F/17/3846/1, Arrêté ministériel de Paul Bert, Paris le 21 novembre 1881, p. 2.

<sup>1180</sup> AMNHN : 2 AM 1 G1c, 3<sup>e</sup> rapport annuel sur les collections américaines du MET (année 1883), p. 1. 2 AM 1 G1c, Notes de travail manuscrites, éparées, « Musée d'Ethnographie », p. 1. Dans ce document, il est aussi question d'une seconde donation réalisée en 1889 qui a été supprimée de l'inventaire actuel du Musée du Quai Branly.

<sup>1181</sup> Le catalogue original et une copie se trouvent aux archives du Musée du Quai Branly sous les cotes D002755/40802 (original) et D002755/40803 (copie ancienne).

<sup>1182</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 2 (5), Don du Baron de Gunzburg [*sic*], p. 1-8.

l'inventaire de février) »<sup>1183</sup>. Cette collection est donc le reflet du travail de collecte que le voyageur entame principalement à la *sierra* (provinces d'Imbabura, Pichincha, Cotopaxi, Chimborazo, Azuay et Cañar) où il réunit des objets en pierre des « Caras », et des céramiques des Cañaris, Puruhaes et des Incas.

Gunzburg s'intéresse aussi à la production contemporaine du pays comme le démontrent l'ethnonyme de nombreux objets de sa collection tels que des fabrications de la province de Pichincha ; des objets vestimentaires et de parure des indigènes Otavalos d'Imbabura ; ainsi que ceux des Shuars et Achuars des provinces amazoniennes qu'il explore lors de sa collaboration avec Charles Wiener au Napo en mai 1880. Cependant, tous les résultats matériels de ses explorations n'ont pas été identifiés, notamment ceux de sa première exploration qu'il réalise en compagnie de Wiener dans la province de Manabí du 5 au 26 avril 1880. À cette occasion, de Gunzburg avait recueilli « une soixantaine d'objets superbes ethnographiques et plus d'une centaine de pièces d'ornithologie que j'ai dirigé sur Guayaquil »<sup>1184</sup>.

Mais en regardant de plus près l'inventaire actuel, la présence de vanneries en fibres de feuille de palmier (ou *paja toquilla*) apparaît comme une évidence. Le tissage de la *paja toquilla* est effectivement une facture caractéristique de cette région qui depuis le XIX<sup>e</sup> siècle exporte au monde entier les célèbres (mais connus à tort) chapeaux de Panama<sup>1185</sup>. Ce fait permet de conclure que ces six vanneries ont été collectées par de Gunzburg à Manabí à ce moment-là<sup>1186</sup>. En revanche, ses autres collections sont plus facilement identifiées comme sa collection d'ornithologie « comprenant des Oiseaux-mouches, des Cotingas, des Fourmiliers, des Tyrans, des Cassiques et d'autres oiseaux de l'Amérique tropicale »<sup>1187</sup> qui est offerte à l'Union ornithologique de Vienne et au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Ainsi, tout son

---

<sup>1183</sup> ANF : F/17/3846/2, Relevé des entrées pendant le mois de janvier 1883 (2<sup>e</sup> quinzaine) signé Hamy, Paris le 2 février 1883, p. 1.

<sup>1184</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Charles Wiener à L. Flûry-Hérard, Quito le 20 mai 1880, p. 2.

<sup>1185</sup> Obligés de passer par Panama avant d'atteindre l'Atlantique, les produits équatoriens sont identifiés avec ce pays, gommant de la sorte l'Équateur du panorama industriel et démontrant les difficultés qu'il a pour percer la modernité internationale et se faire une place au sein de l'économie mondiale.

<sup>1186</sup> Il s'agit de six chapeaux de paille enregistrés sous la série 71.1883.12.212 à 71.1883.12.217 qui ont dû être collectés par de Gunzburg lors de son exploration à Manabí en 1880. Concernant le reste d'objets sans ethnonyme, une analyse technique pourrait élucider leur appartenance géographique.

<sup>1187</sup> OUSTALET, E., « Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts sur le Congrès et exposition ornithologiques de Vienne, en 1884 », *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, Paris, Imprimerie nationale, t. XII, 1885, p. 279.

travail de collecteur est reconnu scientifique et officiellement comme l'atteste les Palmes universitaires qu'il reçoit pour ses « belles collections » en 1883<sup>1188</sup>.

S'y ajoute le fait que ses collègues prennent en compte ses recherches, comme Hamy qui parle dans ses *Decades Americanae* de la « curieuse sépulture de Los Très Molinos » découverte par Gunzburg dans la province du Chimborazo et des objets puruhaes qu'y sont retrouvés<sup>1189</sup>. Ces trouvailles figurent dans la donation que ce dernier avait fait au Trocadéro donnant à Hamy et Rivet l'opportunité de faire des études plus poussées sur les sépultures andines et de reproduire ces objets dans leurs ouvrages respectifs (Figure n°31)<sup>1190</sup>.



**Figure n°73** : Anonyme, figurine anthropomorphe [*ucuyaya*], spondyle, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

Paul Rivet fait en effet de nombreuses allusions à la collection Gunzburg qui lui sert à représenter dans son *Ethnographie ancienne* des catégories nouvelles, comme par exemple une *ucuyaya* en spondyle (Figure n°73)<sup>1191</sup> qui est un type de

---

<sup>1188</sup> AMQB : D002755/40800, Lettre du directeur du secrétariat et de la comptabilité du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à Monsieur Hamy, Paris le 16 février 1887, p. 1.

<sup>1189</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1884, p. 27-28. Il s'agit d'un vase céphalomorphe, deux haches à tranchant semi-circulaire et à talon perforé, un collier et des restes humains ; ces pièces sont enregistrées sous la série 71.1883.12.95 à 71.1883.12.100.

<sup>1190</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 159 et 210.

<sup>1191</sup> *Idem*, pl. XVI, fig. 13. Cette pièce est enregistrée sous le numéro 71.1883.12.233.



pendentif, usé comme *ex-voto*, de la culture Cerro Narrío <sup>1192</sup>. Cette démarche descriptive de Rivet met en avant la collection Gunzburg et sort de son anonymat les cultures matérielles équatoriennes. Même lorsqu'il s'agit des falsifications comme un cachet en os (Figure n°74) <sup>1193</sup> qui ressemble beaucoup à l'*ucuyaya* mais qui, d'après Basantes, est une contrefaçon car l'iconographie équatorienne ne possède aucun registre de ce type de cachet :

En terminant l'énumération des rares objets en os de l'Équateur, nous signalerons une curieuse pièce rapportée de Taday (pays cañari) au Musée du Trocadéro par de Günzburg. A première vue, on serait tenté de la considérer comme une bague. En effet, c'est un robuste anneau muni d'un chaton allongé qui représente un oiseau ou un poisson à deux têtes dans le style des figures héraldiques.



**Figure n°74:** Anonyme, cachet, os, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

Ce faisant, le travail scientifique et iconographique de Paul Rivet légitime la matérialité méconnue de l'Équateur et facilite sa visibilité au sein du monde artistique parisien comme le démontre l'exposition « Les Arts anciens de l'Amérique » organisée par Georges-Henri Rivière en 1928. Dans cet événement, à caractère esthétique, sont exposées une plaque circulaire ornementale en cuivre dorée (*tincullpa*) et une urne à décor zoomorphe puruhá du XV<sup>e</sup> siècle <sup>1194</sup> ramenées par Gunzburg. Le succès médiatique de cette exposition permet de cette manière

---

<sup>1192</sup> Ethnie qui se développe pendant l'Époque de Formation (2 000 avant J.-C. - 400 après J.-C.) dans les provinces du Cañar et du Azuay et qui précède les Cañaris. Le spondyle est un matériel prisé qui montre qu'ils ont développé des réseaux féconds dans toute la région.

<sup>1193</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, pl. XVI, fig. 6. Cette pièce est enregistrée sous le numéro 71.1883.12.120.

<sup>1194</sup> AMQB : D002755/40801, Notes manuscrites sur les objets de la collection du baron de Gunzburg [*sic*], p. 2. Ces pièces sont enregistrées sous les numéros 71.1883.12.34 et 71.1883.12.36.

l'introduction de sa collection au naissant marché de l'art précolombien des années 1930<sup>1195</sup>.

### 2. 2. 2. La mission péruvienne de Paul Berthon (1911)

Une nouvelle donation issue d'une mission officielle en Amérique du Sud est celle du capitaine Paul Berthon (1869-1919) qui est envoyé au Pérou de 1903 à 1908<sup>1196</sup> pour accomplir des recherches archéologiques à Lima et à Nazca. Ces régions sont depuis la seconde moitié de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des centres d'exploration scientifique très importants pour la science universelle. Ainsi, ce géologue et membre de la Société d'Anthropologie de Paris a la charge « d'officier instructeur et d'organisateur du service topographique de l'armée péruvienne »<sup>1197</sup>. Berthon profite alors pour mener ses propres fouilles et il envoie dix caisses d'ossements et d'archéologie péruvienne en France. Parmi ces caisses, la n°8 est destinée à son collègue Louis Capitan<sup>1198</sup>. Arrivée à Paris, la collection Berthon est tout de suite exposée au Musée du Trocadéro pendant que l'institution choisissait les pièces qu'elle voulait conserver n'ayant pas le budget nécessaire pour l'acheter en entière. Finalement, les pièces désignées intégraient le Musée comme une donation de son propriétaire. Le reste de la collection est acquise par Capitan car : « A aucun prix, Berthon ne voulait laisser partir ses collections à l'étranger. C'est pour cela qu'il m'a demandé mon concours de façon à que tout le reste entrât dans mes collections »<sup>1199</sup>.

Capitan est en effet un collectionneur reconnu dans les cercles scientifiques de Paris, et à cette époque il possède déjà une collection d'archéologie et d'ethnographie américaines. Pour ces raisons, il accepte la volonté de son ami et témoigne que : « je lui ai fait un asile digne d'elle chez moi et lorsque je disparaîtrai, elle s'en ira toute entière avec ma collection préhistorique au musée de Saint-Germain »<sup>1200</sup>. Capitan

---

<sup>1195</sup> MÉTRAUX, Alfred, et RIVIÈRE, Georges-Henri, *Les arts anciens de l'Amérique*, Paris, Les Éditions G. Van Oest, 1928, 119 p., pl. XI.

<sup>1196</sup> AMQB : D002507/41140, Information sur le don et la mission de P. Berthon, p. 1.

<sup>1197</sup> CAPITAN, Louis, « Nécrologie de Paul Berthon », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 11, 1919, p. 618. Consulté en ligne le 03 mai 2018 : [https://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1919\\_num\\_11\\_1\\_3864](https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1919_num_11_1_3864).

<sup>1198</sup> AMQB : D002507/41139, Note relative aux fouilles faites en mars et avril 1904 par le capitaine P. Berthon au Pérou, p. 2.

<sup>1199</sup> CAPITAN, Louis, « Compte-rendu de l'étude sur le précolombien du Bas Pérou de Paul Berthon », *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 9, 1912, p. 411. Consulté en ligne le 21 mai 2018 : <https://www.jstor.org/stable/44390558>.

<sup>1200</sup> CAPITAN, Paul, « Nécrologie de Paul Berthon », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 11, 1919, p. 619. Consulté en ligne le 03 mai 2018 : [https://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1919\\_num\\_11\\_1\\_3864](https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1919_num_11_1_3864).

tient sa parole et en 1911 il offre ces pièces à la France dont deux épingles de vêtement de métal (*tupus*) et une spatule à chaux en bronze provenant de la province du Carchi qui sont les seules pièces équatoriennes issues de l'ancienne collection Berthon<sup>1201</sup>. À l'époque, celle-ci est une référence iconographique de l'archéologie péruvienne, et elle illustre différents essais et mémoires comme l'*Ethnographie ancienne* de Paul Rivet qui en parle élogieusement<sup>1202</sup>.

### 2. 2. 3. Paul Rivet et le renouveau ethnologique (1908 et 1926)

Le travail de Paul Rivet démontre qu'à travers les collections ramenées des missions scientifiques de l'Équateur la science ethnographique et les études historiques sur les cultures matérielles de ce pays se développent et ouvrent la voie de l'entendement avec autrui. De ce fait, pour conclure sur la formation du fonds équatorien du Musée du Trocadéro, il faut aborder le succès iconographique de son ouvrage l'*Ethnographie ancienne de l'Équateur* qu'il réalise à partir des réserves de cette institution. Comme il a été démontré précédemment, Rivet assure la circulation des objets, images et informations sur l'héritage matériel de l'Équateur grâce à ses recherches scientifiques et aussi à son réseau franco-équatorien de collaborateurs. Ces échanges enrichissent ses propres travaux et ils édifient la renommée des collections équatoriennes. Ainsi, son *Ethnographie ancienne* fait une révision sommaire des peuples anciens de l'Équateur et compare diverses collections dans l'objectif d'explicitier leurs contextes, histoires et provenances. C'est aussi une opportunité pour exposer le panorama général de l'archéologie, l'ethnographie et les pratiques de collectionnisme équatoriennes.

Pour ce faire, cet ouvrage de synthèse descriptive et iconographique a été principalement influencé par l'*Histoire générale de la République de l'Équateur* de Federico González Suárez. Néanmoins, leur différence substantielle réside dans le fait que Rivet met en place une typologie pour classifier les objets et un classement en fonction de leurs matériaux de fabrication, alors que González Suárez se borne à décrire les matériaux sans attribuer une catégorie spécifique à ses illustrations. Ainsi,

---

<sup>1201</sup> Ces pièces sont enregistrées sous les numéros 71.1911.21.380 ; 71.1911.21.383 ; et 71.1911.21.384, respectivement. En 1930, après le décès de Louis Capitan, le reste de sa collection américaine intègre le Musée de l'Homme.

<sup>1202</sup> La collection Berthon est reproduite dans les ouvrages suivants : BERTHON, Paul, « Étude sur le précolombien du Bas Pérou », *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires*, Paris, 1911, p. 53-122 ; BEUCHAT, Henry, *Manuel d'archéologie américaine. Amérique préhistorique - Civilisations disparues*, Paris, Librairie Alphonse Picard et Fils, 1912, 773 p. ; et, CAPITAN, Louis, et LORIN, Henri, *Le travail en Amérique avant et après Colomb*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1914, 463 p.

Rivet y reproduit la presque intégralité de la collection équatorienne qu'il forme pendant qu'il travaille en Équateur et qu'il ramène en France en 1906. À Paris, elle est exposée dans les galeries du Muséum, puis emballée et emmagasinée dans son Laboratoire d'Anthropologie<sup>1203</sup>, et enfin, elle est transportée au Trocadéro en décembre 1908. Environ 1 556 objets archéologiques et ethnographiques sont enregistrés sous la série 71.1908.22 dont « un instrument de musique, collier, [...] 2 caisses de vêtements, plusieurs grands vases, quelques objets divers »<sup>1204</sup>. À ces nombreux objets s'ajoute une riche documentation archivistique et iconographique, composée du catalogue de la collection en plusieurs volumes, des photographies en noir et blanc, et des documents administratifs.

Les catégories proposées par Rivet reprennent alors le savoir local de l'Équateur et mettent en place un classement en fonction de la matière comme : la pierre, le bois, l'os, la coquille, et le métal. La céramique apparaît dans les dernières planches de l'ouvrage mais elle ne fait pas l'objet d'une étude puisque ce travail est interrompu par la guerre. Nonobstant, pour chaque série, Rivet utilise les collections du Trocadéro qu'il avait étudié dès son retour en France, ainsi que celles qu'il avait vu lors de son séjour en Équateur. Ces références élucident les connexions et le fonctionnement du circuit du collectionnisme amérindien, et elles soulignent les dynamiques de ce cercle scientifique transnational. Par exemple, trois pièces en lithique (Figures n°75, 76 et 77)<sup>1205</sup> du feu Auguste Cousin sont illustrées dans les planches XII et XIII de l'*Ethnographie ancienne* comme appartenant à la collection Cousin alors qu'à l'époque elles sont inscrites au Trocadéro comme faisant partie de la donation Rivet<sup>1206</sup>. C'est-à-dire qu'il y a eu auparavant un échange entre les héritiers d'Auguste Cousin et Rivet. Tout autant, ce dernier préfère reprendre dans

---

<sup>1203</sup> AMNHN : 2 AM 1 G1d, Livre journal du Musée d'Ethnographie, p. 137 et 143.

<sup>1204</sup> *Idem*, p. 144.

<sup>1205</sup> Pourtant, d'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, que je remercie pour cette information, ces pièces semblent être des falsifications puisque l'iconographie équatorienne ne possède aucun registre de ce type d'objets. Basantes suggère qu'elles ont été fabriquées pour piéger les collectionneurs amateurs. Cet incident démontre ainsi qu'au moment de la transaction Paul Rivet n'était pas encore un spécialiste de l'Équateur, ni un connaisseur de l'archéologie équatorienne. Il reçoit donc de la part de Francisco Cousin les « restes » de la collection de son père. Toutefois, l'importance de ces pièces ne réside pas dans son authenticité mais dans le fait qu'elles témoignent les échanges culturels entre l'Équateur et la France au moment de la muséalisation de la matérialité amérindienne au tournant du siècle.

<sup>1206</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 222. Un fusaiole vert, un dé noir, et une amulette noire (*huacanqui*) représentant deux individus enlacés sont enregistrés sous les numéros 71.1908.22.1472 ; 71.1908.22.1473 ; et 71.1908.22.1474, respectivement.

son ouvrage les origines historiques de ces objets et, donc, indiquer leur provenance socio-culturelle.



**Figure n°75** : Anonyme, fusaïole, serpentine verte, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.



**Figure n°76** : Anonyme, dé, serpentine noire, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.



**Figure n°77** : Anonyme, amulette, serpentine noire. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

Ces mêmes pièces ont été présentées dans l'Exposition universelle de 1889 et dans l'Exposition Historico-américaine de 1892 comme des antiquités incasiques<sup>1207</sup> même s'il s'avère qu'elles soient des « souvenirs » pour les voyageurs scientifiques. Ce faisant, grâce à sa trajectoire scénographique et à la publication de Rivet, les techniques, pratiques et créativité des habitants précolombiens de l'Équateur se font une réputation scientifique et culturelle dans la science occidentale<sup>1208</sup>. Rivet en profite pour mettre en avant toutes les collections faisant partie du noyau équatorien du Trocadéro<sup>1209</sup> et de ses figures iconiques comme la collection Cousin ou les sièges cérémoniaux manteño-huancavilca. Lui-même ramène un « trouvé au petit village d'Atravesado par le soldat Lavie au cours des opérations de nivellement de la mission de l'Équateur »<sup>1210</sup>. De ce fait, ces objets deviennent des éléments historiques de par leurs transformations en tant que pièces muséales.

En conclusion, l'*Ethnographie ancienne* est un ouvrage sommaire des pratiques du collectionnisme franco-équatorien du tournant du siècle, qui reprend l'iconographie développée par les collections formées par les voyageurs et les collectionneurs franco-équatoriens. Ces représentations scientifiques fixent une image représentative des diverses cultures matérielles de l'Équateur et essayent ainsi de corriger les théories inexactes, et de prévenir qu'elles ne soient plus confondues avec la matérialité inca. Toutefois, cet ouvrage véhicule aussi, à son insu, des figures qui reprennent paradoxalement les stéréotypes scientifiques qui alimentent une iconographie erronée. Nonobstant, Paul Rivet parvient à développer un savoir sur « les peuples » équatoriens qui se définit comme partiel mais international, et qui lutte contre le concept épistémologique de « civilisation ». Désormais, il travaillera le long de sa carrière à faire connaître la matérialité équatorienne sous l'approche ethnologique en donnant lui-même ses collections à la France. Ainsi, son dernier don, pour la période étudiée, date de 1926 quand il transfère des fragments de poteries de

<sup>1207</sup> COLLECTIF, *op. cit.*, 1893, p. 35. L'amulette en serpentine noire a été présentée dans l'exposition « Génération Rivet. Ethnologues, missions et collections dans les années 1930 » organisée en novembre 2017 au Musée du Quai Branly démontrant le pouvoir de la matérialité (ancienne ou faussée) dans l'imaginaire collectif.

<sup>1208</sup> L'inventaire de cette collection indique les ethnonymes shuar, achuar, tsáchila, otavalo, et colmaro pour certains objets. Concernant les objets archéologiques, quelques-uns ont été identifiés aux cultures Tunchahuan, Tumaco-La Tolita (comme la figurine articulée de la planche XXIV qui a été offerte par le Général Périer au Musée de l'Homme en 1945 et qui est actuellement exposée au Quai Branly), Inca et Cañari (notamment de la ville de Sigsig reconnue pour ses mines d'or). Par conséquent, il faut noter que la collection Rivet se compose principalement des objets provenant de la *sierra* et de l'Orient équatorien.

<sup>1209</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, pl. XLVI.

<sup>1210</sup> *Idem*, p. 229. Cette pièce est enregistrée sous le numéro 71.1908.22.1268.

Chillacocha (province d'El Oro)<sup>1211</sup> conservés au Laboratoire d'Anthropologie au Musée du Trocadéro. Son objectif était de centraliser toute son ancienne collection dans cette institution.

### ***3. L'Équateur au sein de tradition institutionnelle française***

La muséalisation des collections amérindiennes venues de l'Équateur est un processus qui met en commun divers types d'objets, de constructions imaginées, et de moments variés dans le but de former un fonds matériel exhaustif et représentatif de cette matérialité méconnue. Les objets qui sont réunis proviennent de nombreuses circulations transnationales qui se développent depuis les expéditions maritimes du début de l'époque moderne, et qui se tiennent jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle au moment de l'apogée coloniale de la Troisième République. Pour cela, ces collections témoignent un intérêt positiviste pour ordonner le monde, ainsi qu'une volonté pour mettre en place une taxonomie où « l'Homme [est] au premier rang de son règne animal »<sup>1212</sup>.

Au début, le noyau de la collection équatorienne du Trocadéro se forme de collections scientifiques du Ministère de l'Instruction publique qui sont centralisées au Palais de l'Industrie dès la fin de 1877, comme il a été indiqué précédemment. Ces donations, faites principalement par les voyageurs officiels, sont nommées en leur honneur en contrepartie de sa collaboration avec l'État<sup>1213</sup>. Le nom de l'explorateur, ou du propriétaire, qui n'est pas toujours celui du collecteur, apportent des renseignements historiques déterminants à l'histoire muséale de chaque collection, comme le note Samuel Alberti<sup>1214</sup>. Puis, à partir du 19 juillet 1880, le premier article de l'arrêté ministériel de Jules Ferry établit de manière officielle que le Musée du Trocadéro doit recevoir toutes les « collections ethnographiques provenant soit de dons, acquisition ou échanges, opérés au profit du Ministère de l'Instruction publique,

---

<sup>1211</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 4 (16), Don du Docteur Paul RIVET, p. 1. Ces pièces sont enregistrées sous la série 71.1926.5.1 Am à 71.1926.5.5 Am.

<sup>1212</sup> LAISSUS, Yves, « Les Voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot », *Revue d'histoire des sciences*, Paris, Centrale international de synthèse, Section d'histoire des sciences, t. 34, n°3-4, 1981, p. 259-317.

<sup>1213</sup> FIGUEROA, Marcelo Fabián, « Manuel Basavilbaso y el oso hormiguero. Sobre la formación de las colecciones de Historia natural », *Revista Electrónica de Fuentes y Archivos*, Córdoba, n°4, 2013, p. 53. Consulté en ligne : le 11 mars 2017 : <https://refa.org.ar/file.php?tipo=Contenido&id=90>.

<sup>1214</sup> ALBERTI, Samuel, *op. cit.*, p. 562.

soit des missions scientifiques ordonnées par ce ministère »<sup>1215</sup>. Se décide à ce moment-là le sort de multiples collections qui quittent un cadre muséal différent pour prendre part à cette nouvelle entreprise ethnographique.

Ces nouveaux documents scientifiques, destinés à éclaircir l'évolution technique des anciens peuples extra-européens, proviennent principalement des institutions ayant une trajectoire universaliste comme c'est le cas du Muséum d'Histoire naturelle ou du Musée du Louvre, aussi bien que des collections privées à visée humaniste. De ce fait, les références institutionnelles qui figurent dans les fiches des collections sont dans plusieurs cas les seuls indices historiques qui prouvent qu'auparavant les origines des objets n'étaient pas pertinentes et donc inexistantes. Cette particularité est cependant révélatrice de l'évolution des pratiques du collectionnisme qui avec la mise en place du musée moderne a besoin de plus de renseignements scientifiques à propos collections qui font partie du patrimoine français.

### **3. 1. De l'anthropologie et les transferts de spécimens**

À travers ces voyageurs, le Muséum d'Histoire naturelle est une des premières institutions publiques à enrichir le naissant Musée du Trocadéro et il lui transfère des objets parfois sans aucune donnée scientifique ou culturelle. Pour le fonds équatorien, ceci se produit en 1878 au sujet d'une massue ornée de pailles tressées des « Indiens Iquitos »<sup>1216</sup> ; et aussi en 1928, pour une hache à encoches en pierre polie puruhá trouvée dans la province de Riobamba<sup>1217</sup>. Par ailleurs, d'autres donations possèdent des renseignements complémentaires qui facilitent l'identification de l'histoire des objets.

Par exemple, en 1878, le Laboratoire d'Anthropologie du Muséum<sup>1218</sup> fait aussi un transfert au Trocadéro d'une « [t]ête réduite d'un prisonnier, avec corde de

---

<sup>1215</sup> HAMY, Ernest-Théodore, *op. cit.*, 1890, p. 316.

<sup>1216</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 2 (4), Dons du Museum d'Histoire Naturelle, p. 1. Cette pièce est enregistrée sous le numéro 71.1926.5.5 Am.

<sup>1217</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 4 (16), Don du Museum d'Histoire Naturelle, p. 1. Cet objet est enregistré sous le numéro 71.1928.23.1.

<sup>1218</sup> Concernant l'histoire des institutions anthropologiques à Paris, voir les travaux de Claude Blanckaert, Pauline Carminati, Nélia Dias et Denise Ferembach, entre autres. Ainsi, il faut rappeler que le premier Cabinet d'Anthropologie s'établit sous la direction d'Étienne Serres (1786-1868), titulaire de la nouvelle chaire d'anatomie et d'Histoire naturelle de l'Homme du Muséum d'Histoire naturelle, en 1839. Ce Cabinet ouvre ses portes en 1855 sous le nom de Galerie d'Anthropologie (ou Laboratoire



suspension »<sup>1219</sup> qui intègre le Musée sous le numéro 71.1878.58.1. Concernant son histoire, cette *tzantza* shuar est issue de la politique prônée par le professeur d'Anthropologie, Armand de Quatrefages qui, comme le précise Pauline Carminati, « sollicitait directement les diplomates séjournant à l'étranger afin qu'ils se procurent des pièces intéressantes et qu'ils les envoient au Muséum »<sup>1220</sup>. C'est Antoine Fabre, consul général et chargé d'affaires de France à Quito, qui répondit à l'exhortation de Quatrefages le 19 juin 1864 en offrant cette *tzantza* shuar au Laboratoire.

Dans le même transfert se trouve également une *tendena* (Figure n°78), ou couronne de plumes multicolores (rouges, jaunes et noires) sur vannerie, qui avait été offerte au Laboratoire par un certain « Monsieur de Pozzi » en 1873. Cette pièce est ainsi répertoriée comme une fabrication des Shuars de Gualaquiza (province de Morona Santiago) et conservée sous le numéro 71.1878.59.1. Pourtant, concernant son ancien donateur, il n'y a pas d'informations précises. Mais d'après les recherches précédentes de cette étude, Luigi Pozzi est un missionnaire et collectionneur d'ethnographie connu dans la région amazonienne pour avoir assisté Charles Wiener dans sa mission au Napo (1879-1880) et pour lui avoir offert une de ses collections que le voyageur cède plus tard au Trocadéro.

Le lien se confirme grâce à un négatif conservé dans les archives institutionnelles sous le numéro PV0001223 (Figure n°79) où figurent deux objets donnés par le père Pozzi. Ainsi le signalent deux cartels qui accompagnent chaque objet exposé. À droite la légende indique : « Couronne que portait de son vivant le chef de la tête réduite est ci-jointe. N°8628. Don du R. P. Pozzi ». Et à gauche : « Chancha, tête réduite préparée par les Jibaros Gualaquisas. Equateur. N°8629 Don

---

d'Anthropologie du Muséum) et elle est organisée par le nouveau titulaire de la naissante chaire d'anthropologie, Armand de Quatrefages. Ce dernier est remplacé par Ernest-Théodore Hamy en 1892, puis par René Verneau en 1908, et finalement, par Paul Rivet en 1928. Parallèlement, Paul Broca fonde en 1859, la Société d'Anthropologie de Paris qui est reconnue d'utilité publique en 1864, et qui en 1862 inaugure aussi un musée avec les collections réunies par ses membres. Puis en 1867, Broca fonde le Laboratoire d'Anthropologie destiné à la recherche et la diffusion des travaux de la Société et l'année suivante il est rattaché à l'École pratique des hautes études. Ce Laboratoire compte à partir de 1872 un musée qui fusionne en 1876 avec celui de la Société d'Anthropologie pour devenir le Musée Broca. S'y ajoute enfin, l'École d'Anthropologie créée en 1875 par le même anthropologue et qui est destinée à former des spécialités de la matière ; enfin, elle est aussi reconnue par l'État en 1889. Ce faisant, la plus grande partie de ces nombreuses collections anthropologiques et ethnographiques intègrent le Musée de l'Homme au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>1219</sup> AMNH : MH ETHN AMER 2 (4), Dons de M. A. FABRE, p. 1.

<sup>1220</sup> CARMINATI, Pauline, « Les momies du Muséum national d'Histoire naturelle : du cabinet anthropologique au musée de l'Homme », *La Lettre de l'OCIM*, n°137, 2011, p. 31. Consulté en ligne le 19 avril 2019 : <http://journals.openedition.org/ocim/966>.

de R. P. Pozzi »<sup>1221</sup>. Enfin, un tirage postérieur avec le numéro PP0129010 confirme la période des transferts réalisés par Pozzi au Laboratoire avant que ces objets passent aux réserves du Trocadéro. Toutefois, la *tzantza* de Pozzi n'a pas été retrouvée dans la base de données actuelle ouvrant la possibilité qu'elle ait pu disparaître à cause des problèmes de conservation, ou bien qu'elle a été déplacée dans un autre fonds.



**Figure n°78** : Anonyme, couronne [*tendena*], plumes et fibres végétales, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.



**Figure n°79** : Anonyme, *tendena* et *tzantza* de l'ancienne collection Pozzi, positif sur verre, ca. 1873. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

<sup>1221</sup> Dans le négatif original (PV0001223) ces objets sont identifiés comme brésiliens, tandis que dans un tirage réalisé au début du siècle (PP0175918) par le Musée de l'Homme, le nouveau toponyme l'identifie comme équatorien. La provenance de ces archives iconographiques reste encore à étudier.

En conclusion, certaines informations historiques ont pu être clarifiées, en particulier la gestion du père Luigi Pozzi au sein du réseau du collectionnisme franco-équatorien d'objets amérindiens. Effectivement, il échange à titre individuel avec les cercles scientifiques français bien avant de rencontrer Charles Wiener, et il est même un donateur assidu<sup>1222</sup>. Sa collection sera enfin réunifiée quand Wiener donne « de lances, de flèches et de javelots des Indiens payens, de leurs vêtements, tissus, ornements et ustensiles de cuisine »<sup>1223</sup> au Trocadéro en 1880. Nonobstant, ce fait n'est pas explicité dans les registres archivistiques car Wiener ne mentionne pas le nom du missionnaire dans sa documentation officielle masquant l'aide et le travail scientifique de Pozzi. Ce fait entrave néanmoins l'étude approfondie de cette collection.

Finalement, dans cette même logique de centraliser toutes les collections ethnographiques au MET, à partir de 1881 sont entamées des négociations avec le Musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye à propos des objets préhistoriques qui étaient destinés à une salle d'ethnographie comparative et que le Trocadéro veut récupérer<sup>1224</sup>. En retour, il lui propose « une collection complète d'antiquités de Californie permettant d'étudier l'âge de la pierre dans cette région, ainsi que l'emploi et le travail, des os, du bois et des coquillages »<sup>1225</sup>. Cette question des échanges dévoile ainsi les limites de la catégorisation muséale qui dépend des enjeux institutionnels plutôt que d'une taxonomie muséographique. Ces rapports conditionnent alors l'histoire des collections et le statut des objets comme le dénonce Georges-Henri Rivière en 1929 :

Si nous voulions céder à une logique rigoureuse, nous dirions que le Musée d'Ethnographie, commençant où là finirait le Musée d'Histoire Naturelle, devrait embrasser dans leur ensemble les civilisations primitives et archaïques ; [...] Mais il est des situations acquises dont il faut s'accommoder. C'est ainsi que chez nous, en principe, Saint-Germain-en-Laye a les antiquités nationales et préhistoriques ; le Louvre, les beaux-arts et l'archéologie en générale [...] Et que de coups de canifs dans les contrats ! Par exemple, de l'ethnographie océanienne

---

<sup>1222</sup> Cette étude n'a pas enquêté sur l'histoire des collections amérindiennes formées par des missionnaires établis dans l'Amazonie équatorienne mais c'est un sujet important que l'historiographie culturelle devrait aborder afin de comprendre les réseaux et croisements entre le clergé et la science nationale. Notamment, il faudrait parvenir à visualiser les rapports entre ces religieux qui agissent en tant que collecteurs de la nature et de la matérialité des nationalités indigènes en vue de comprendre comment ces dernières deviennent des acteurs dans ce circuit en tant artisans, créateurs et marchands. Autrement dit, comment les ethnies équatoriennes passent du statut d'objet d'étude scientifique à celui de sujet participant aux dynamiques transnationales du collectionnisme amérindien.

<sup>1223</sup> ANF : F/17/3014/1, Lettre de Luigi Pozzi au père Tailhau, Napo le 19 février 1882, p. 3.

<sup>1224</sup> ANF : F/17/3846/1, Lettre du ministre de l'Instruction publique à Alexandre Bertrand, Paris le 16 mars 1881, p. 1.

<sup>1225</sup> *Idem*.

et des antiquités américaines à Saint-Germain et au Trocadéro ; [...] de Carnavalet et de ses poteries péruviennes. [...] Le mal est ici sans remède radical. On n'en peut que réduire les effets par concentrations ingénieuses, voir machiavéliques, à quoi l'administration est désormais favorable.<sup>1226</sup>

Autrement-dit, l'ethnographie devait être séparée du musée d'archéologie où prédomine l'approche de l'historiographie nationale, pendant que le musée ethnographique visait à se distancier de l'anthropologie physique mais sans succès puisque les concepts raciaux de l'anatomie comparée prédominent dans la *praxis* scientifique. C'est pourquoi, le MET ne parvient pas à se faire une place réelle dans la scène publique et a du mal à centraliser toutes les collections dites ethnographiques. Par exemple, il doit attendre jusqu'à 1905 pour recevoir les collections du Musée de Marine qui étaient emmagasinées à Saint-Germain-en-Laye faute de place<sup>1227</sup>. Puis, un nouveau transfert de soixante-deux caisses d'objets ethnographiques a lieu en 1909 avec des objets équatoriens comme une jupe en écorce peinte de la province du Napo et un vase en terre cuite et engobe rouge de la province de l'Azuay<sup>1228</sup>.

Pourtant, deux autres pièces qui figuraient dans les registres à l'époque ne sont plus recensées soit parce qu'elles ont été déplacées, soit qu'elles ont été confondues. Tout cela pour démontrer la complexité de la tâche de centralisation des collections qui est octroyée au MET dans une période de déclin administratif<sup>1229</sup>. De cette manière se concluent les échanges entre les institutions nationales qui étaient censées dynamiser les études ethnographiques des peuples étrangers à la France au sein du Trocadéro. Percer l'histoire des techniques, productions et origines de l'être humain se révèle être une entreprise plus complexe. Maintenant, il sera question des objets provenant de l'Équateur collectionnés sous l'optique du plaisir esthétique qui est produit par l'imaginaire de l'altérité de l'époque.

---

<sup>1226</sup> RIVIÈRE, Georges-Henri, « Le Musée d'ethnographie du Trocadéro », *Documents*, Paris, n°1, 1929, p. 58.

<sup>1227</sup> ANF : F/21/4483/A, Lettre du directeur des Musées Nationaux et de l'Ecole du Louvre au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, Paris le 20 novembre 1907, p. 1.

<sup>1228</sup> Ces pièces sont enregistrées sous les numéros 71.1909.19.153 D et 71.1909.22.227 D, respectivement.

<sup>1229</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 4 (9), DEPOT DU MUSEE DE SAINT-GERMAIN EN LAYE, p. 6 bis. Une confusion similaire se produit avec le siège en grès de Manabí offert par Alcides Destruge à la Société d'Anthropologie de Paris en 1874 et qui est enregistré sous deux autres numéros comme il a été expliqué dans le chapitre précédent.

### **3. 2. Les antiquités du Louvre (1887)**

Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro reçoit aussi des transferts institutionnels issus du monde du collectionnisme privé qui grâce à la renommée du collectionneur ont été mieux identifiés. Collectionnés sous l'empreinte de la contemplation et la fascination de la nouveauté, les objets qui sont analysés dans ce volet n'étaient pas réunis à des fins démonstratives mais dans une logique humaniste de thésaurisation du savoir universel incarné dans le symbole national du Musée du Louvre. En effet, depuis 1793, le Louvre est le centre culturel (artistique et intellectuel) de la nation et les gouvernements qui se succèdent s'attachent à l'enrichir des plus belles œuvres d'art produites par la civilisation occidentale. Ainsi, il devient le représentant des valeurs civilisationnelles de la France, et il incarne les idéaux de la modernité du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette suprématie culturelle se manifeste en 1850 quand il est question de créer une institution muséale destinée accueillir les productions artistiques du Mexique, pays dans lequel la France avait des intérêts politiques et économiques définis.

Pour ce faire, le conservateur Adrien de Longpérier est nommé directeur du Musée des Antiquités mexicaines du Louvre, qui devient rapidement le Musée des antiquités américaines, en vue de conserver tous les objets provenant de l'Amérique qui se trouvaient dans le Musée de Marine<sup>1230</sup>, et aussi celles achetées aux grands noms du collectionnisme précolombien<sup>1231</sup>. Dès ce moment-là, la classification de ces objets nouveaux devient une activité difficile comme l'avoue Longpérier qui n'est pas un spécialiste du domaine : « Quant aux figurines, aux armes, aux ustensiles, on manque absolument de guide pour les classer suivant leur signification, leur usage, ou leur date »<sup>1232</sup>. Autrement dit, dès la première prise en charge de la muséalisation des

---

<sup>1230</sup> AMQB : D005878/61765, Les pérégrinations des pièces précolombiennes de la collection Denon, p. 2. Le Musée naval (ou de Marine) ouvre une section ethnographique au Musée du Louvre en 1850 sous le nom de Musée d'ethnographie du Musée de Marine. Celui-ci met en place un classement géographique qui valorise la question du progrès des cultures reconnues par l'Occident comme des civilisations lointaines et qui établit une asymétrie entre les différentes matérialités qui sont catégorisées en fonction du développement technique des « races ».

<sup>1231</sup> Les archives évoquent les collections Durand, H. Massieu de Clerval et Latour-Allard. Cette dernière se composait de plus de quarante monuments mexicains et avait été achetée en 1850 pour le Musée américain du Louvre. Ce dernier devient ainsi le gardien des plus grandes collections d'antiquités américaines de France. Pour plus d'informations concernant les collections de ce Musée, voir : LONGPÉRIER, Adrien de, *Notice des monuments exposés dans la salle des antiquités américaines (Mexique et Pérou), au musée du Louvre*, Paris, Impr. de Vinchon, 1850, 105 p.

<sup>1232</sup> *Idem*, p. 8.

cultures extra-européennes, la démarche taxonomique ne s'atteint pas son objectif, et cet échec entrave le développement du savoir scientifique et de l'entendement avec l'autre.

Le fardeau de l'incompréhension suit ces pièces et ces collections américaines dans leurs transmutations suivantes, comme au moment de leur intégration à la section d'ethnographie du Musée de Marine ; et de même, en 1880, lors de leur transfert au Musée du Trocadéro en fonction des ordonnances des autorités administratives :

Le Parlement, en votant les crédits nécessaires ~~à l'acquisition~~ et à l'installation des collections ethnographiques qui seront réunies au Trocadero, a voulu faire pour l'histoire des mœurs et des coutumes des peuples de tous les âges que le Musée du Louvre réalise si heureusement en ce qui touche à leurs arts. Ce sont là deux idées distinctes, et ce n'est qu'en groupant, par époques successives, les objets purement historiques d'un côté, et de l'autre les objets d'art, que l'on aidera la science à résoudre selon vos propres expressions, les importants problèmes sur l'origine et la filiation des civilisations primitives.[...] Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, M. le Cons<sup>r</sup>, que le Musée du Louvre doit, pour sa distinction, être exclusivement consacré aux arts, et que l'ethnographie n'y a pénétré qu'avec le musée égyptien.<sup>1233</sup>

Dans cette interlocution du directeur des Musée nationaux Louis Nicod de Ronchaud (1816-1887) au conservateur des antiquités du Louvre Félix Ravaisson, l'administrateur se sert de l'argument sur la division de l'art et l'artisanat afin de justifier la disjonction des collections du Louvre. Ce discours de supériorité culturelle, cher aux politiques de colonisation, règne jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle et imprègne les institutions muséales françaises où uniquement les présences méditerranéennes (en particulier l'archéologie égyptienne) sont dignes d'y figurer comme le confirme le futur ministre de la Culture, André Malraux (1901-1976) : « Mais la frontalité, l'œil de profil, l'hiératisme ne s'accordant pas au témoignage de nos sens, l'art égyptien demeurerait le plus grand art primitif de l'humanité »<sup>1234</sup>. Le reste des « peuplades » sont, de cette façon, l'objet d'une étude scientifique conforme aux projets muséaux de l'État qui cherche à faire avancer la science ethnographique afin de justifier la hiérarchisation culturelle.

Les dispositions ministérielles et politiques justifient donc la séparation entre l'art et les sciences, et même si Ravaisson n'est pas convaincu de céder les collections

---

<sup>1233</sup> F/21/4483/A : Musée de Marine du Louvre, Offre de cession et cessions pour le musée de la marine au Louvre, le musée de S<sup>t</sup> Germain et divers particuliers d'objets au musée d'Ethnographie, 15 mai 1879 - 14 janvier 1935, Lettre de R. à Ravaisson-Mollien, Paris le 30 novembre 1880, p. 2.

<sup>1234</sup> MALRAUX, André, *Le Musée imaginaire*, Paris, Éditions Gallimard, 1965, p. 218.

américaines du Louvre au Trocadéro, il est obligé de le faire. Pourtant, même Ronchaud reconnaît qu'il s'agit d'une décision paradoxale puis qu'il « suffirait qu'il conservât un très petit nombre de ces objets à titre de spécimens. Mais je ne puis que m'empêcher de remarquer avec regret que ce sont précisément les vraies œuvres d'art des peuplades du Mexique et du Pérou qui lui font défaut<sup>1235</sup> ». Sa remarque de l'ordre esthétique à propos de ces objets – qui n'implique pas les cultures anciennes de l'Équateur – reste toutefois partielle et subordonnée aux impératifs politiques. Selon Elizabeth Williams, les fonctionnaires publics démontrent en effet la plupart du temps des conceptions culturelles contradictoires qui se résument à des jugements péjoratifs sur les matérialités américaines<sup>1236</sup>.

Finalement, 1 432 objets américains (voire 1464) provenant du Musée du Louvre sont transférés au Musée du Trocadéro en 1887<sup>1237</sup>. Dans ce dépôt, une cinquantaine de pièces américaines sont issues principalement du domaine privé comme : « 37 vases et 2 figures terre cuite ; 2 hachettes pierre, 3 disques, 2 aiguilles » provenant du don Colleville réalisé en 1859<sup>1238</sup> ; et « 1 patère, 1 plaque et 1 hachette d'or. Cuenca » achetées entre 1871 et 1887<sup>1239</sup>. Ces objets témoignent en définitive d'un intérêt précurseur de la part des collectionneurs privés pour les cultures matérielles américaines, voire péruviennes, avant même celui éprouvé par l'État et sa science nationale.

### 3. 2. 1. Denon et l'archéologie américaine (1829)

Parmi les collections privées que le Musée américain du Louvre transmet au Trocadéro se trouve l'ancien cabinet de curiosités du directeur général des Musées de nationaux, Dominique-Vivant Denon (1747-1825). Cette riche et variée collection se compose d'objets de presque tous les continents qui ont été ramenés en Europe par

---

<sup>1235</sup> F/21/4483/A : Musée de Marine du Louvre, Offre de cession et cessions pour le musée de la marine au Louvre, le musée de St Germain et divers particuliers d'objets au musée d'Ethnographie, 15 mai 1879 - 14 janvier 1935, Lettre de [Louis Nicod de] R[onchaud, directeur et administrateur des Musées nationaux] à Ravaisson-Mollien, Paris le 30 novembre 1880, p. 3.

<sup>1236</sup> WILLIAMS, Elizabeth A., « Collecting and Exhibiting Pre-Columbiana in France and England, 1870-1930 », in BOONE, Elizabeth Hill (éd.), *Collecting the Pre-Columbian Past*, Washington, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1993, p. 128.

<sup>1237</sup> AMQB : D005878/61765, Les pérégrinations des pièces précolombiennes de la collection Denon, p. 5.

<sup>1238</sup> ANF : F/21/4489/A, Rapport à Monsieur le Président de la République Française [Jules Grévy] du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts [Marcellin Berthelot], Palais Royal le 30 avril 1887, p. 4.

<sup>1239</sup> *Idem*, p. 5.

des « expéditions scientifiques naturalistes à travers le Pacifique »<sup>1240</sup>, entre autres destinations. Concernant le continent américain, il y a principalement de l'archéologie « péruvienne » comme l'attestent les lithographies que Denon dessine (Figure n°80)<sup>1241</sup> et qui sont réunies dans son essai d'art posthume qui est publié par Amaury Duval (1760-1838)<sup>1242</sup>.

Voyageur, savant et artiste, Dominique-Vivant Denon forme une collection célébrée par sa réputation de grand érudit ; elle est pourtant mise en vente aux enchères après sa mort. Ainsi, le 4 avril 1829 la Maison du Roi achète 91 « objets antiques et curieux »<sup>1243</sup> pour 1 408 francs qui devaient garnir le futur Musée des Monuments de l'Industrie et du Culte des peuples d'Amérique, d'Afrique et d'Océanie qui ne voit jamais le jour<sup>1244</sup>. Mais, la collection Denon reste dans les collections nationales et elle est destinée au Musée de Marine qui ouvre ses portes en 1837. Puis, elle est transférée au Musée américain en 1850<sup>1245</sup>, et en 1887, elle passe enfin au Musée du Trocadéro concluant ainsi la boucle intermittente de projets ethnographiques déçus.

Ce dernier changement administratif modifie le statut de ces objets qui auparavant étaient mis en scène dans le cadre esthétisant du Louvre, même si leur valeur artistique restait mitigée et leur plasticité n'était pas reconnue comme une preuve de créativité. Au Trocadéro, ils sont désormais revendiqués comme des témoins historiques, ou des « manifestations matérielles d'une civilisation »<sup>1246</sup> d'après Nélia Dias, qui devaient être bien documentés pour permettre l'étude des cultures extra-européennes. De ce fait, en 1887, huit pièces d'archéologie du « folklore du Pérou et de l'Équateur » de l'ancienne collection Denon entrent au Trocadéro sous la série 87.135 dont trois vases provenant de l'Équateur, à savoir : un vase en forme de sanglier à engobe rouge-brun, un vase en forme de singe peint en

---

<sup>1240</sup> DAUGERON, Bertrand, « Entre l'antique et l'exotique, le projet comparatiste oublié du 'Muséum des Antiques' en l'an III », *Annales historiques de la Révolution française* n°356, avril-juin 2009, p. 161. Consulté en ligne le 11 janvier 2013 : <http://ahrf.revues.org/10629>.

<sup>1241</sup> DUVAL, Amaury, *Monuments des arts du dessin chez les peuples tant anciens que modernes recueillis par le baron Vivant Denon [...] Lithographiés par ses soins et sous ses yeux*, Paris, M. Brunet Denon, t. I, 1829, p. 2.

<sup>1242</sup> *Idem*, pl. LXI.

<sup>1243</sup> AMQB : D002809/4112, Informations biographiques concernant Dominique Vivant Denon, p. 60.

<sup>1244</sup> AMQB : D005878/61765, Les pérégrinations des pièces précolombiennes de la collection Denon, p. 1.

<sup>1245</sup> *Idem*.

<sup>1246</sup> DIAS, Nélia, *op. cit.*, 1991, p. 99.



rouge et blanc (Figures n°80 et 81), et un vase représentant un personnage assis avec un vase<sup>1247</sup>.



**Figure n°80** : Dominique-Vivant Denon, détail de la planche VIII « Vases en usage chez diverses nations. Vases africains et péruviens » où se trouve au milieu (fig. 34) le vase zoomorphe provenant de l'Équateur, s. d. Collection numérique de la Bibliothèque nationale de France<sup>1248</sup>.



**Figure n°81** : Anonyme, récipient zoomorphe, terre cuite, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

Ces trois pièces archéologiques, décrits par Duval dans son ouvrage comme des vases péruviens « barbares », se rapprochent effectivement de l'archéologie péruvienne puisqu'elles sont des productions modernes imitant la facture précolombienne, comme le note l'archéologue Javier Basantes. Or, cet amalgame dépréciatif démontre que ces matérialités sont tout autant discréditées par la sensibilité du public occidental qui ne les connaît pas et qui les juge en fonction de ses

<sup>1247</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 3 (4), Don de M. DENON, p. 1. Ces vases sont enregistrés sous les numéros : 71.1887.135.5 ; 71.1887.135.6 ; et 71.1887.135.7, respectivement.

<sup>1248</sup> DUVAL, Amaury, *op. cit.*, pl. VIII, fig. 34.

canons et ses idéaux artistiques. Cette lecture de surplomb met en évidence le fait que la distinction esthétique est strictement liée aux préjugés épistémologiques du XIX<sup>e</sup> siècle, les mêmes qui renouent avec les concepts du discours de la découverte de l'Amérique. La même vision est défendue par Jules Ferry en vue de justifier son entreprise civilisatrice pour conquérir le monde à la fin du siècle<sup>1249</sup>. Malgré cela, le fait d'avoir appartenu (même en tant qu'imitations) à une des collections les plus prestigieuses de France redonne à ces trois vases une légitimité culturelle façonnée en fonction des attentes de la France moderne.

### 3. 2. 2. Collections des diplomates : Le Moyne (1854) et Angrand (1850)

Les pièces d'archéologie américaine du Louvre qui sont transférées au Trocadéro en 1887 proviennent en grande partie des collections privées formées par des fonctionnaires français qui restent pendant de longues périodes en Amérique où ils exercent de responsabilités diplomatiques et accumulent d'importantes collections d'objets. Cela est le cas d'Auguste Le Moyne (1800-1891) qui de 1828 à 1840 est vice-consul à Bogota, et de 1840 à 1849, consul général et chargé des affaires à Lima. Pendant le temps qu'il passe en Amérique du Sud, Le Moyne se lie ainsi avec les cercles artistiques et scientifiques locaux en tant qu'écrivain, peintre, naturaliste et collectionneur. De ces échanges, il forme des collections d'estampes *costumbristas*<sup>1250</sup>, d'entomologie, et aussi d'archéologie. Cette dernière est reproduite dans le récit de voyage de Francis de Castelnau (1810-1880) qui est publié dans les années 1840<sup>1251</sup>.

Cette diffusion lui donne dès lors une visibilité internationale et la réputation de « contenir de belles œuvres en or et en argent »<sup>1252</sup>. De ce fait, les conservateurs du Louvre veulent l'acheter dès les années 1850 ; mais son acquisition est enfin organisée par Adrien de Longpérier le 24 janvier 1854 pour la somme de « mille cinq

---

<sup>1249</sup> FERRY, Jules, « Les fondements de la politique coloniale ». Consulté en ligne le 10 décembre 2019 : <http://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/grands-discours-parlementaires/jules-ferry-28-juillet-1885>. Au cours de la séance parlementaire du 28 juillet 1885, Ferry justifie le colonialisme français comme un devoir humanitaire des races supérieures et établit de cette manière l'engagement colonial de la France dans le monde entier.

<sup>1250</sup> ORTIZ, Milena, « Mercado público, tiendas de trato y ventas ambulantes. Centros de provisión urbana de Bogotá en la primera mitad del siglo XIX », *Cuadernos de Curaduría, Museo Nacional de Colombia*, n°9, juillet-décembre 2009, p. 12. Consulté en ligne le 04 mars 2019 : <http://www.museonacional.gov.co/inbox/files/docs/cmmercado.pdf>.

<sup>1251</sup> CASTELNAU, Francis de, *Antiquités des incas et autres peuples anciens, recueillies pendant l'expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima, et de Lima au Pará ; exécutée par ordre du gouvernement français pendant les années 1843 à 1847*, [Troisième partie], Paris, P. Bertrand, Libraire-Éditeur, 1854, pl. 35 à 41.

<sup>1252</sup> AMQB : D002816/41608, Informations biographiques concernant Auguste Lemoyne, p. 69-70.

cents francs pour les vases, objets de pierre, de bois, etc., et cent trente-huit francs pour les pièces en argent »<sup>1253</sup>. Enfin, sur les 161 pièces archéologiques de l'Amérique, cinq sont désignées comme équatoriennes dans les fiches de l'inventaire du Musée de l'Homme<sup>1254</sup>. Or, dans l'inventaire actuel, il est seulement question de trois pièces équatoriennes, à savoir : d'un grelot anthropomorphe de la province de Manabí, un vase lenticulaire moderne et un vase décoré<sup>1255</sup>. Ces objets semblent être des créations modernes, sans valeur d'ancienneté, dont la destination serait justement d'imiter l'aspect du « vécu » si cher au XX<sup>e</sup> siècle comme l'explique Aloïs Reigl à l'époque<sup>1256</sup>. Par ailleurs, le récipient anthropomorphe est daté du XIX<sup>e</sup> siècle contribuant à discréditer l'authenticité historique des deux autres pièces équatoriennes de la collection Le Moyne.

De même, la collection du savant Léonce Angrand est le cumul de ses vingt années passées dans le continent américain où il accomplit nombreuses missions diplomatiques : à Lima (1834-1839), au Santiago du Chili (1839-1846), à Chuquisaca (1846-1851), et au Guatemala (1851-1857). Ces destinations lui donnent l'opportunité d'approfondir ses études sur l'histoire de l'Amérique, de réaliser des fouilles dans les *huacas*, et de collectionner divers objets qu'il offrira au Musée du Louvre comme le confirme un des conservateurs de cette institution, Léon-Alexandre Heuzey : « bien connu par ses curieuses études sur les plus anciens monuments du Pérou et par la belle collection de vases péruviens qui est maintenant au Louvre »<sup>1257</sup>.

Parmi ses donations les plus remarquables<sup>1258</sup>, Angrand offre en juin 1850 au nouveau Musée ethnographique de Marine 140 objets péruviens, chiliens, mexicains et une figurine en cuivre équatorienne provenant des environs de Chongón<sup>1259</sup>. Cette pièce est la seule représentation matérielle de l'Équateur issue de cette riche collection américaine qui intègre le Musée du Trocadéro sous le numéro

---

<sup>1253</sup> AMQB : D002816/41608, Informations biographiques concernant Auguste Lemoine, p. 69-70.

<sup>1254</sup> AMQB : D002826/41604, Listes des objets de la collection Lemoine, p. 2.

<sup>1255</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 3 (3), Don de M. LE MOYNE, p. 4-5. Ces objets sont enregistrés sous les numéros 71.1887.114.96 ; 71.1887.114.97 ; et 71.1887.114.146, respectivement.

<sup>1256</sup> RIEGL, Aloïs, *op. cit.*, p. 23.

<sup>1257</sup> HEUZEY, Léon, « Le Trésor de Cuenca », *Gazette des beaux-arts*, Paris, Impr. de J. Claye, août 1870, p. 114.

<sup>1258</sup> AMQB : D002815/41671, Informations biographiques concernant Léonce Angrand, p. 50. En effet, Léonce Angrand donne un total de 300 objets au Musée du Louvre, à savoir : 211 objets du Pérou et du Chili en 1839 ; 2 pièces archéologiques du Cuzco au Musée américain du Louvre en 1851 ; 4 vases en terre cuite du Pérou, la Bolivie, le Guatemala et le Mexique en novembre 1855 ; et enfin, des antiquités et « meubles coloniaux en écaille et nacre de perles des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles » du Pérou en 1876.

<sup>1259</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, pl. XXIII.

71.1887.115.165. Cette particularité démontre qu'Angrand a une préférence pour les matérialités des « civilisations » reconnues – telles que les objets des Mayas, Aztèques et Incas –, et la pièce équatorienne, qui ne correspond pas à ses domaines d'expertise, semble donc être entrée par hasard en sa possession. En conclusion, Léonce Angrand devient une des personnalités les plus influentes du collectionnisme amérindien, orientant ses caractéristiques principales et hiérarchisant les cultures collectionnées. Il est un personnage qui détermine aussi le patrimoine muséal de la France en déclenchant la création du MET en vue de valoriser institutionnellement les collectes américaines de son disciple Charles Wiener.

### 3. 2. 3. Le Trésor de Cuenca (1872)

Enfin, une des dernières collections privées qui quitte la catégorie d'antiquité pour intégrer le domaine des spécimens ethnographiques est celle d'Eugène Thirion (1813-1879) qui passe du Louvre au MET en 1872. Pendant quelque temps, cette acquisition a été confondue avec « un petit buste d'or américain antique »<sup>1260</sup> que la Maison de l'Empereur avait acheté en 1857 à Mme Raffenot pour le Musée des Antiques. Or, désignée comme disparue<sup>1261</sup>, cette figurine est plus tard identifiée comme « trouvée à la N<sup>lle</sup> Grenade »<sup>1262</sup>, et ainsi transférée au fonds colombien et rectifiée dans l'inventaire<sup>1263</sup>.

Eugène Thirion est un marchand français qui forme des collections américaines depuis qu'il exerce des fonctions diplomatiques au consulat de la légation française aux États-Unis du Venezuela dans les années 1840. Nommé commissaire délégué de ce pays à l'Exposition universelle de 1867, il se charge de son organisation qui inclut la publication du catalogue et la mise en scène des produits, spécimens, œuvres d'art, et pièces ethnographiques dont certaines qu'il collecte lui-même dans l'Amazonie. Ce faisant, les « antiquités indiennes » et les « objets fabriqués de nos jours par les indiens » sont exposés séparément dans la section d'Histoire de l'art d'après la *praxis* scénographique de l'époque qui distingue les documents historiques des documents culturels.

Thirion se fait ainsi remarquer comme collectionneur et cherche à cumuler le passé ancestral des populations indigènes. Pour y parvenir, il ne s'empêche pas

---

<sup>1260</sup> AMQB : D002814/41682, Notes prises aux Archives du Louvre, p. 1.

<sup>1261</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 3 (4), Achat à Mme RAFFENOT, p. 1.

<sup>1262</sup> AMQB : D002814/41683, Fiches concernant la collection Raffenot, p. 1.

<sup>1263</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 1 (11), Collections entrées en France avant 1860, p. 2.

d'appliquer la violence praxéologique à l'encontre de leur propriété privée et de leurs croyances comme lors d'un épisode décrit dans le catalogue de l'Exposition universelle : « M. E. Thirion, au grand scandale des Indiens qui ont cet asile de repos de leurs ancêtres en grande vénération, les a visités après une ascension longue et périlleuse, et en a rapporté cette urne, qui servait de sarcophage et qui contenait la tête exposée »<sup>1264</sup>. Cet incident de vandalisme, justifié par le discours héroïque d'un agent de la science occidentale sur les populations américaines, explique toutefois l'origine culturelle de l'objet présenté à l'Exposition et démontre les dynamiques asymétriques établies entre les voyageurs et les locaux.

Dans cette même lignée, aux alentours de 1870, Thirion achète une collection de la culture cañari faite entièrement en or à des marchands d'antiquités à Guayaquil, qui étaient possiblement les mêmes qui avaient contacté Alcides Destruge pour lui vendre le casque en or (Figures n°17, F. 1a et n°54). Destruge en parle d'une pièce de ce butin à la Société d'Anthropologie qu'il identifie comme un casque en or cañari (Figure n°53). Il faut noter, alors, que même si le cercle de collectionneurs équatoriens est en contact avec les réseaux internationaux, il s'agit surtout d'un groupe restreint d'agents connectés internement. Mais Thirion agit rapidement et il parvient à acheter certaines pièces en or pour les vendre après à Paris, causant ainsi sa quasi-disparition.

D'après ce qu'il paraît être les indications de ses intermédiaires, ces objets proviennent de Patacte (localité à l'ouest de Chordeleg dans la province de l'Azuay) où ils ont été trouvés par un des *huaqueros* les plus connus de la région : Antonio Serrano<sup>1265</sup>. Ce dernier connaît Federico González Suárez, comme l'indique María Elena Bedoya, et lui permet vraisemblablement de reproduire certaines pièces. Ces dessins de Joaquín Pinto et Eufemia Berrío (Figures n°17 et 18) sont plus tard publiés dans l'*Atlas archéologique* permettant ainsi de conserver au moins cet héritage iconographique. Les objets que Thirion réussit à acquérir sont ainsi « onze coupes, six hachettes, des pointes de lance, un diadème, un casque, des boucles, une série de plaques circulaires, tous en or »<sup>1266</sup>. Toutes sont expédiées à Paris où il les présente dans une vente aux enchères le 13 janvier 1872. Ceci aurait signifié leur destruction totale du trésor puisque la « plupart de ces objets précieux [...] ont été

---

<sup>1264</sup> THIRION, Eugène, *États-Unis de Vénézuéla : statistique présentée à la Commission impériale de l'Exposition universelle de 1867*, Paris, Impr. de Bouchard-Huzard, 1867, p. 27.

<sup>1265</sup> BEDOYA HIDALGO, María Elena, *op. cit.*, 2016, p. 205.

<sup>1266</sup> AMQB : D002814/41679, Informations biographiques concernant le vendeur, p. 1.

fondus »<sup>1267</sup> déjà en Équateur. Pourtant, Léon-Alexandre Heuzey (1831-1922), ami de Thirion et conservateur adjoint au département d'Antiquités grecques et romaines du Musée du Louvre, réussit à sauver trois pièces destinées Musée américain du Louvre.

Heuzey avait déjà témoigné un intérêt pour cette collection en lui consacrant un article en 1870 qui est publié dans la revue d'histoire de l'art et de critique d'art *Gazette des beaux-arts*. En effet, il s'agit d'une étude descriptive des principales pièces de ce « Trésor de Cuenca », comme il intitule l'article en allusion à l'ancienne province de l'Azuay où se trouvait la *huaca* dépouillée. La réception de son travail motive ainsi un fort intérêt pour ce trousseau funéraire d'un « chef souverain »<sup>1268</sup> qui rappelle (voire confirme) le mythe de *El Dorado* et marque l'esprit de l'époque à l'égard du collectionnisme amérindien. Pourtant, dans son article, Heuzey décrit la plasticité du Trésor d'après son optique d'érudit de l'Antiquité classique en remarquant la « grossièreté » de leurs techniques du travail du métal. S'y ajoute aussi le fait qu'il revendique leur valeur usuelle puisqu'ils sont principalement d'outils du quotidien et d'armes de parade anciens. Heuzey ne leur attribue donc aucune connotation esthétique.

Tout autant, son acquisition recoupe sa gestion de conservateur du patrimoine universel et dans ce cas, ces pièces (malgré leur facture) doivent reposer au sein du Louvre. Leur achat est alors considéré comme un impératif patrimonial en vue de les sauver des mauvaises pratiques :

Ce luxe grossier et cette imitation exubérante des choses de la nature sont d'ailleurs un des caractères de l'enfance de l'art. La grande valeur de la plupart des antiquités de l'Amérique méridionale est la cause qui en amène le plus souvent la destruction. Toute trouvaille de ce genre est une petite fortune, que l'on réalise plus facilement chez le fondeur que chez l'antiquaire. Il faut espérer que le même sort ne menace pas à Paris les objets qu'on y a envoyés, et qu'il se rencontrera des amateurs pour sauver du creuset des pièces dont quelques-unes sont uniques et d'un véritable intérêt pour l'histoire de l'industrie humaine.<sup>1269</sup>

Ainsi, le lot que Heuzey sauve de la destruction est une *tincullpa* ou plaque ornementale circulaire (Figure n°82), une hache à oreilles à talon ajouré (Figure n°83), et une coupe (Figure n°84)<sup>1270</sup> qu'il perçoit comme des productions imparfaites, mais possédant une valeur documentaire qui justifie leur conservation. De même, elles sont des pièces connues et diffusées dans le cercle du collectionnisme transnational, grâce

---

<sup>1267</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 159 et 244.

<sup>1268</sup> HEUZEY, León, *op. cit.*, p. 117 et 120.

<sup>1269</sup> *Idem*, p. 117.

<sup>1270</sup> Ces pièces sont enregistrées dans l'inventaire sous les numéros : 71.1887.117.1 ; 71.1887.117.2 ; et 71.1887.117.3, respectivement.

notamment aux efforts d'Alcides Destruge dont son casque en or cañari est perdu à jamais.

Cependant, l'identification cañari qu'établit Alcides Destruge pour le casque n'est pas prise en compte par ses collègues puisqu'il est considéré comme un agent secondaire et donc sans légitimité dans le champ archéologique. Par conséquent, González Suárez se contente uniquement de décrire les pièces ; Heuzey dira qu'il s'agit d'antiquités péruviennes ; et Rivet n'en parle pas dans son *Ethnographie ancienne*. En effet, l'accomplissement le plus significatif de ce dernier à propos du Trésor est de l'avoir reproduit dans son intégralité grâce aux photographies que Léonce Angrand donne à la Bibliothèque nationale de France sous la cote « P. Angrand, 360 »<sup>1271</sup>.

Le geste d'Angrand matérialise de cette manière l'histoire des pratiques culturelles entre l'Équateur et la France, et confirme l'intérêt éprouvé par le collectionnisme parisien et la science occidentale à l'égard de ce Trésor. L'*Ethnographie ancienne* participe également dans ce processus en tant que témoignage iconographique des transformations subies par ces pièces avant de devenir des modèles de la créativité matérielle équatorienne au sein de circuit transnational du tournant du siècle. De ce fait, les trois pièces rescapées du « Trésor de Cuenca » sont exposées dans « Les Arts anciens de l'Amérique » en 1928, et même de nos jours elles font l'objet de présentations muséographiques autour de la thématique de la matérialité extra-européenne comme le démontre la récente exposition « Génération Rivet. Ethnologues, missions et collections dans les années 1930 » organisée en novembre 2017 par André Delpuech, Christine Laurière et Carine Peltier-Caroff au Musée du Quai Branly.

---

<sup>1271</sup> VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *op. cit.*, p. 244. Ces pièces sont enregistrées sous la série : 71.1883.12.95 à 71.1883.12.100.



**Figure n°82 :** Anonyme, plaque ornementale circulaire [*tincullpa*], or, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.



**Figure n°83 :** Anonyme, hache à oreilles à talon ajouré, or, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.





**Figure n°84** : Anonyme, coupe, or, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

En conclusion, la collection Thirion incarne les paradigmes patrimoniaux du collectionnisme amérindien qui est défini par l'épistémologie dominante du tournant du siècle comme une pratique culturelle de sauvetage documentaire. Ce cas d'étude témoigne donc la destruction matérielle des pièces qu'Eugène Thirion semble dans un premier temps sauver des orpailleurs locaux, mais qui finit par remettre à des commerçants européens qui les fondent malgré la mise en garde de son ami Heuzey. Ornaments d'apparat, puis pièces funéraires, et ensuite marchandises transnationales, le « Trésor de Cuenca » se transforme enfin, par l'entremise du Musée du Louvre, en un document culturel. Considérés comme n'ayant pas d'autres valeurs occidentales, ces objets – « sans intérêt artistique et fabriqués par un peuple primitif et inconnu » – intègrent tout autant cette prestigieuse institution dans un geste d'affirmation nationale qui met en évidence le fait que le patrimoine universel n'est pas égalitaire mais hiérarchisé et subordonné aux politiques du colonialisme français.

### **3. 3. Du goût privé**

Les origines des collections amérindiennes provenant du collectionnisme privé français au sein du Musée du Trocadéro démontrent un succès limité du « goût » pour les objets de l'Équateur dont les collections sont plus réduites que celles des « grandes

civilisations » inca, maya ou aztèque. Nonobstant, la muséalisation intermittente de ce type d'objets au cours de cette période montre l'expansion scientifique française qui est donc matérialisée dans les séries accumulées des vitrines « poussiéreuses » du MET. Voici des donations et quelques acquisitions des collections privées réalisées directement entre le domaine privé et le Trocadéro, c'est-à-dire sans l'intermédiaire d'un transfert institutionnel. Ces échanges donnent ainsi une idée globale du marché de l'art équatorien à cette époque et elles participent à l'accroissement de la représentation matérielle de l'Équateur dans cet établissement public pendant sa période de crise institutionnelle<sup>1272</sup>.

Un des premiers témoignages privés voulant exalter la science et enrichir le fonds équatorien est la donation en 1886 d'Arthur Chervin (1850-1921) de sept céramiques en terre cuite enregistrées sous la série 71.1886.44.1 à 71.1886.44.7<sup>1273</sup>. Pour une collection de cette taille, qui est la seule que ce médecin et statisticien offre au Trocadéro, le contraste plastique, entre des objets de style inca Impérial (Figure n°85)<sup>1274</sup> et des productions modernes, suggère effectivement que Chervin n'était pas un connaisseur du domaine archéologique. Il a aussi pu être une victime du marché des antiquités péruviennes avec lequel il est en contact par le biais du réseau de sociabilités savantes de Paris.

---

<sup>1272</sup> Cependant, il faut noter que retracer l'histoire de ces collections privées avant leur arrivée au MET a été un exercice complexe du fait que ce volet aborde principalement le domaine public. Or, dans la plupart des cas, il s'agit des objets qui ne sont pas documentés et dont les archives institutionnelles sont lacunaires. Pour ces raisons, elles seront abordées à titre illustratif afin de montrer l'évolution de la construction du fonds équatorien du Trocadéro, mais elles doivent faire l'objet d'une analyse approfondie afin de constater l'ampleur de leur participation au sein du circuit parisien du marché de l'art précolombien du tournant du siècle.

<sup>1273</sup> AMNH : MH ETHN AMER 3 (2), Don de M. CHERVIN, p. 1.

<sup>1274</sup> Selon la base de données de l'actuel inventaire du Musée du Quai Branly, trois pièces de la collection Chervin (la bouteille à goulot diamétral, l'aryballe à décor géométrique et la bouteille à anse latérale) sont incas et datent du XV<sup>e</sup> siècle, tandis que les quatre autres semblent être de productions du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, d'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, que je remercie pour cette information, le récipient (71.1886.44.1) et l'aryballe à décor géométrique, dit aussi style impériale (71.1886.44.3), sont les seules pièces incas de cette collection. Les autres pièces sont donc des imitations qu'une analyse technique permettrait d'élucider leur ancienneté.



**Figure n°85** : Anonyme, aryballe à décor géométrique, terre cuite, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

En effet, Chervin est un membre de la Société d'Anthropologie de Paris et il contribue activement avec elle. Il participe de la sorte à l'Exposition internationale d'Anthropologie qu'elle organise pour l'Exposition universelle de 1878. Ce carrefour industriel est un des premiers moments de diffusion internationale où sont présentées les collections scientifiques du Ministère de l'Instruction publique comme les collections américaines de Charles Wiener et d'Édouard André. De ce fait, cet événement semble avoir encouragé ce jeune médecin à former aussi ses propres collections d'objets amérindiens.

Dans la même lignée des donations ponctuelles faites vraisemblablement par des néophytes, une « couronne en piquante de porc-épic montés sur un cercle vannerie »<sup>1275</sup> est offerte par le juriste et voyageur Henri Faucon (1869-1896) en 1886. Cependant, son itinéraire transnational entre l'Équateur et la France reste encore à élucider. Après, en 1888, un collectionneur désigné comme abbé Permes offre une petite collection d'archéologie colombienne au Musée, dont un vase cylindrique à col

---

<sup>1275</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 3 (2), Don de M. FAUCON, p. 1. Cette couronne est enregistrée sous le numéro 71.1886.198.1.

céphalomorphe (Figure n°86) trouvé aux environs de Cuenca<sup>1276</sup>. Son caractère moderne fait penser qu'elle a été introduite par défaut dans cette série initiale. Enfin, en 1889, le voyageur et marchand Jules Rochet (ou Rocheti) propose au Musée du Trocadéro quatre pièces équatoriennes pour 100 francs<sup>1277</sup> qui sont acquises uniquement en 1903, dont une figurine anthropomorphe en quartzite et deux sacs en fibres végétales<sup>1278</sup>. Concernant cet achat ponctuel, Rochet n'apparaît pas comme un spécialiste de l'Amérique du Sud mais en simple intermédiaire du marché d'objets amérindiens.



**Figure n°86** : Anonyme, récipient cylindrique à col céphalomorphe, terre cuite, s. d. © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris.

En revanche, il y a aussi fait des dons scientifiques comme ceux réalisés par René Langlassé qui offre au MET sept objets ethnographiques de la région du Napo en 1888<sup>1279</sup> ; et treize autres en 1889<sup>1280</sup>. Le statut scientifique de ce donateur est

---

<sup>1276</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 3 (5), Don de l'Abbé PERMES, p. 1. Cette figurine est enregistrée sous le numéro 71.1888.81.1. D'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, que je remercie pour cette information, cette pièce semble imiter la céramique de style Tacalshapa I qui se développe au sud de l'Équateur entre le V<sup>e</sup> et le I<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Pourtant, l'asymétrie des croix andines démontrent qu'il s'agit d'une falsification. Basantes suggère une analyse technique afin de conclure sur l'ancienneté de cet objet.

<sup>1277</sup> AMNHN : 2 AM 1 Gld, Livre journal du Musée d'Ethnographie, p. 19.

<sup>1278</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 4 (3), Achat du Musée à M. ROCHETI, p. 1. Le vendeur Jules Rochet figure aussi comme Rocheti. Les objets acquis sont réenregistrés sous les numéros : 71.1903.41.1 ; 71.1903.41.2 ; et 71.1903.41.3.

<sup>1279</sup> AMNHN : MH ETHN AMER 3 (13), Don René LANGLASSE, p. 1. La donation de la collection Langlassé datant de 1898 est enregistré sous la série 71.1898.38.1 à 71.1898.38.7.

légitimé par ses nominations au sein de la Société préhistorique de France en 1905<sup>1281</sup>, ainsi que de la Société historique d'Auteuil et de Passy en 1913<sup>1282</sup>. Celles-ci démontrent que des « scientifiques secondaires » collaborent aussi à l'avancée de l'ethnographie française mais qu'ils restent mal connus à cause de la documentation éparsée des institutions culturelles de l'époque.

Après cette donation ethnographique, le Trocadéro doit attendre dix ans pour recevoir son prochain don provenant de l'Équateur, cette fois-ci de la part de John Lavorel, un collectionneur d'ornements péruviens. À cette occasion, Lavorel offre un collier de coquilles de mollusques provenant de l'ethnonyme Bondo du Haut-Amazone qui ne figure pas dans les fiches du Musée de l'Homme. Il a dû être retrouvé par des recolléments postérieurs et enregistré dans l'inventaire où il figure sous le numéro 71.1900.47.3.

Le XX<sup>e</sup> siècle se poursuit avec des crises politiques et économiques qui interrompent le développement des collections du Trocadéro et donc celui du fonds équatorien. En 1914, il y a néanmoins une donation faite par le chancelier de la légation française au consulat de Panama, monsieur Chevallier, de quatorze pièces archéologiques enregistrées sous la série 71.1914.8.1 à 71.1914.8.14<sup>1283</sup>. Et puis finalement, le dernier cadeau que le Musée d'Ethnographie du Trocadéro reçoit au cours de la période analysée est celui d'un certain monsieur Meurice, un voyageur scientifique qui cède un seul et unique objet équatorien : un tube en bambou rempli de curare<sup>1284</sup>.

Se conclue ainsi la première période muséalisation des objets amérindiens de l'Équateur qui entrent au MET par le biais des collectes scientifiques, des transferts

---

<sup>1280</sup> AMNH : MH ETHN AMER 3 (15), Don René LANGLASSE, p. 1. Sa donation de 1899 est enregistrée sous la série 71.1899.55.1 à 71.1899.55.14 (sans le numéro 55.11) faisant un total de vingt pièces offertes par Langlassé au Trocadéro au XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>1281</sup> COLLECTIF, « Séance du 25 mai 1905 », *Bulletin de la Société préhistorique de France*, t. 2, n°5, 1905, p. 138. Consulté en ligne le 10 novembre 2018 : [https://www.persee.fr/doc/bspf\\_0249-7638\\_1905\\_num\\_2\\_5\\_11362](https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1905_num_2_5_11362).

<sup>1282</sup> COLLECTIF, « Procès-verbaux des séances », *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, t. VIII, n°2 et 3, 1913, p. 41. Consulté en ligne le 10 novembre 2018 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6506077t/f1.image>.

<sup>1283</sup> D'après une analyse iconographique de l'archéologue Javier Basantes, que je remercie pour cette information, ces pièces trouvées à la province d'Esmeraldas semblent appartenir à la culture La Tolita qui se développe dans cette région du VII<sup>e</sup> siècle jusqu'au V<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Cette ethnie de la côte équatorienne est réputée notamment pour ses céramiques représentant des vieilles personnes (71.1914.8.7), et son travail métallurgique du platine et des pierres précieuses comme les émeraudes. Basantes suggère qu'une analyse technique soit faite pour vérifier cette possible filiation culturelle.

<sup>1284</sup> AMNH : MH ETHN AMER 4 (16), Don de M. MEURICE, p. 1. Cet objet est enregistré sous le numéro 71.1928.3.1.

institutionnels, des donations et des acquisitions privées. Transformés en nouveaux documents de l'héritage matériel des anciens habitants de l'Équateur, ces objets matérialisent les échanges scientifiques, politiques et commerciaux qui sont développés par le circuit franco-équatorien depuis le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1929. Après cette date, la crise économique et le réaménagement du Trocadéro ralentissent les flux matériels jusqu'à l'ouverture du Musée de l'Homme en 1937.

\*\*\*

Le travail de croisement archivistique de cette étude a permis de spécifier le processus de muséalisation du passé des cultures équatoriennes réalisé au sein du Musée d'Ethnographie du Trocadéro en fonction des intérêts scientifiques, politiques et privés des agents transnationaux. Ainsi, il a été question de dévoiler le travail complexe de centralisation et de catégorisation de ces objets extra-européens qui ont été transformés en spécimens ethnographiques, voire des documents de l'altérité, de 1878 jusqu'à la fin des années 1920. L'entrée de ces collections dans un établissement ethnographique produit, par ailleurs, un impact dans sa conception muséale, aussi bien que dans sa gestion scientifique et administrative.

Toutes les étapes et les péripéties que ces pièces subissent depuis leur « découverte » jusqu'à leur institutionnalisation témoignent les difficultés pour produire un savoir *ex nihilo* sur les ethnies anciennes et contemporaines de l'Équateur étudiées par des voyageurs naturalistes, des diplomates explorateurs, et des érudits qui sont en train de redécouvrir ce pays et de collecter ses richesses. Tous ces donateurs (parfois des antiquaires) diversifient les échanges et connexions entre le domaine privé et le domaine public, notamment à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, puisqu'ils font partie des réseaux de sociabilités savantes (locaux et internationaux) et ils parviennent à former de la sorte un noyau scientifique au sein de la collection équatorienne du Trocadéro.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, en revanche, la crise institutionnelle du Musée entrave cette dynamique scientifique qui est uniquement reprise en 1906 grâce au don de la célèbre collection de Paul Rivet. À partir de sa collecte équatorienne, Rivet fait une étude documentaire qui met en place l'iconographie représentative des principales collections du fonds équatorien qui prouve l'assimilation du savoir local et son adhésion à l'épistémologie occidentale. Nonobstant l'*Ethnographie ancienne de*

*l'Équateur* (1912) de Rivet reste incomplète puisque toutes les ethnies équatoriennes n'y sont pas représentées, ni tous les secrets de leur héritage matériel dévoilés. L'élan scientifique à l'égard de l'Équateur est pourtant interrompu par la Première Guerre mondiale et la crise économique des années 1920 qui font retomber les circulations matérielles du Trocadéro.

Pour autant, ces objets restent des symboles scientifiques, voire des icônes muséales, qui percent modestement le naissant marché de l'art précolombien dominé par la matérialité des anciens empires américains, et les fraudes des marchands et antiquaires. Par la suite, le collectionneur savant et transnational est remplacé par l'*art dealer* international qui devient la figure principale du collectionnisme précolombien intervenant ponctuellement dans la formation du fonds équatorien du MET au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ce faisant, même la pratique de la falsification devient une partie intégrante de la muséalisation des pièces équatoriennes de ce Musée.

Pour conclure, la muséalisation de ces objets démontre l'importance de retracer l'histoire matérielle des ethnies équatoriennes méconnues au XIX<sup>e</sup> siècle afin de ne plus reproduire le discours épistémologique de cette époque qui valorise uniquement les études des grandes civilisations américaines et qui amalgame leur matérialité dans des catégories préétablies par l'universalisme hégémonique du monde occidental. Faire une narration du parcours transnational des objets, dits amérindiens, permet donc de remémorer toutes les voix des individus qui les ont créés à des fins multiples et de les sortir de l'oubli où ils demeurent encore de nos jours.

## Conclusion

Cette enquête historique a mis en évidence les échanges matériels, scientifiques, et culturels entre l'Équateur et la France entre 1875 et 1929. Sous l'approche de l'histoire culturelle, elle a déterminé la formation des collections d'objets équatoriens qui ont participé à la création des musées équatoriens et français. La traçabilité transnationale a donc facilité le repérage de certaines collections, dont la majorité ont intégré le patrimoine français et se trouvent actuellement dans le Musée du Quai Branly - Jacques Chirac. L'étude de ce processus de muséalisation constate en définitive que les apports croisés entre l'Équateur et de la France sont réciproques et multiples. Les réseaux étudiés ont effectivement rendu visibles les contacts entre ces deux nations – représentées par des savants, des scientifiques, des fonctionnaires, tous issus des élites franco-équatoriennes – qui ont construit le phénomène muséal transatlantique à travers leurs pratiques de collectionnisme amérindien. Ce faisant, les institutions muséales – à savoir les musées nationaux équatoriens et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro – démontrent que ce système occidental fait dialoguer et participer les agents transnationaux des deux pôles respectifs au sein d'un réseau hiérarchisé et planétaire.

Les différents acteurs étudiés (collectionneurs scientifiques, antiquaires et néophytes), sont tous des agents cosmopolites ayant des liens avec la France. Ils connaissent et maîtrisent ainsi le système du collectionnisme amérindien, et sont de ce fait capables de le contourner et de le modifier en fonction de leurs intérêts scientifiques, matériels, et financiers. Toutefois, leurs interprétations à propos de l'archéologie, l'ethnographie et les musées circulent dans ce réseau planétaire en reproduisant l'épistémologie dominante. De la sorte, les différents types de pratiques de collectionnisme exercés par Édouard André, Federico González Suárez, Paul Rivet, Jacinto Jijón y Caamaño, Alcides et Camilo Destruge, et Auguste Cousin, témoignent que les idées véhiculées par l'Occident (comme les concepts de science et de collection) sont adaptées aux connaissances locales de l'Équateur. Par ailleurs, le savoir équatorien est, de par ces contacts, rediffusé en Europe comme un apport scientifique de l'altérité et de la modernité occidentale.



La hiérarchisation épistémologique a donc été abordée par cette étude comme une entrée permettant de comprendre les rapports asymétriques entre les deux nations. Il faut constater de cette manière que les échanges scientifiques des agents équatoriens (établis dans la périphérie du savoir occidental) sont dissimulés par la quête planétaire de la science européenne. Pour ces raisons, elle est limitée aux agents français qui deviennent les représentants de la science universelle, à savoir les voyageurs, les naturalistes, ou les diplomates. Ainsi, dans les années 1870 et 1880, les missions scientifiques en Équateur de Charles Wiener et Édouard André sont deux exemples de cette hégémonie française où les voyageurs – sous le modèle humboldtien – se présentent (et sont ensuite revendiqués par leur métropole) comme des découvreurs de la matérialité, du paysage, et du savoir équatoriens. Pourtant, en analysant leurs biographies (parcours, formation, et réseau), cette étude constate qu'ils ont suivi des trajets préétablis par ses prédécesseurs ou par les locaux.

Que serait-il advenu de Wiener ou André sans l'aide des gens du pays ? Il faut conclure ainsi que la réussite de ces entreprises, et parfois le destin de ces missionnaires scientifiques, dépend en partie du savoir que les locaux partagent avec eux, et qui leur permet d'élaborer plus tard l'image du voyageur qui réussit à dominer la nature tout seul. La spécialisation des voyeurs se fait au cours du XX<sup>e</sup> siècle ; et entre temps, il s'agit uniquement des acteurs audacieux qui motivés par l'esprit de l'époque réalisent leurs aventures dans des contrées lointaines où ils sont assistés pour former des collections et pour maîtriser le savoir local. Dans ce contexte, la science comme « zone de contact » est une voie d'hiérarchisation épistémologique.

Cette démarche de domination est soutenue par les élites équatoriennes qui absorbent et bénéficient du savoir occidental en vue de créer une identité nationale alignée sur les préceptes de la modernité européenne. Ainsi, la modernisation scientifique de l'enseignement public est attribuée aux principaux centres régionaux de l'Équateur (Ambato, Cuenca, Guayaquil, Latacunga, Quito) en vue de former les classes dirigeantes de la patrie. La science universelle est alors confiée aux élites *criollas* dans le but de maintenir l'ordre social établi. Les trois collèges analysés interagissent avec l'industrie du matériel scolaire européen, multipliant les transferts matériels et positivistes. Les élites préfèrent ainsi se rapprocher au modèle civilisationnel européen – notamment celui de la France – pour façonner leur identité nationale. Pour ces raisons, les élites locales reproduisent dans les institutions muséales de l'époque – notamment dans le cas du Musée archéologique de

l'Université centrale – le discours colonial du progrès occidental. Ainsi, en voulant intégrer les dynamiques de la science universelle, elles véhiculent une image exotique des populations indigènes qu'elles considèrent leur propriété privée depuis les années 1850 lorsqu'elles ont été bannies de la vie politique par l'État. Cet écho entre l'administration des populations et le phénomène muséal fige la place des indigènes comme des objets, et construit l'altérité en fonction des intérêts et des nécessités des minorités politiques.

Dans la même lignée, les dirigeants équatoriens renforcent leur place au sein du marché international grâce aux expositions universelles de Paris. Au cours de ces événements, ils diffusent une représentation nationale définie par le cadre industriel et le capitalisme colonial, désignant de cette manière les populations indigènes sous le registre exotique. Ces manifestations universelles deviennent ainsi des plateformes où se joue le symbolique. Cette étude a voulu expliciter les négociations mises en place entre les différentes parties et leurs différents jeux de pouvoir. Ainsi, il faut souligner l'impact planétaire de la catégorisation des produits (groupes, classes, sections, congrès, etc.) qui est une construction culturelle qui ordonne le monde et permet de mieux le coloniser.

Les représentations qui découlent de ces dynamiques servent donc à différencier et à posséder l'autre par le biais de la matérialité (produits, objets et pavillons). L'image des collections équatoriennes – définies souvent comme incasiques, artisanales ou primitives – est le résultat des manœuvres faites par les délégations équatoriennes dans leur but de mercantiliser le pays et d'augmenter les interactions avec le marché international. Autrement dit, elles sont des constructions sous-jacentes aux enjeux des systèmes de domination qui se produisent entre les deux pôles, de manière locale et internationale. Ce faisant, les nationalités indigènes du passé et du présent sont déterminées – par la représentation ventriloque libérale (au niveau national) et par le discours universaliste de la science occidentale (au niveau planétaire) – à une condition passive et atemporelle qui facilite leur réification.

Cette étude a interrogé ainsi différents types de savoirs et différentes approches afin de montrer que la science, ainsi que les pratiques culturelles du collectionnisme et de la muséification, ne sont pas des processus neutres, ni univoques, mais qu'ils sont chargés de sens qui conditionnent les institutions et les lient aux dynamiques du pouvoir tels que le commerce international et les politiques coloniales. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro est une expression de cette

science globalisée développée par la Troisième République française vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Voulant regagner sa place sur la scène internationale, la France a construit son image de puissance occidentale par le biais des avancées scientifiques accomplies par ses voyageurs, collectionneurs, et fonctionnaires publics. Ernest-Théodore Hamy et plus tard Paul Rivet sont ainsi les représentants du développement de l'américanisme français. Aidés par les aléas du progrès scientifique, ces deux personnages muséalisent les connaissances et les objets provenant de l'Équateur. En particulier, la gestion de Rivet met en exergue la complexité du travail exercé par les différents échelons franco-équatoriens qui sont distribués dans le monde entier. Son œuvre muséale symbolise ainsi les échanges réalisés avec les producteurs de savoir local, tels que Federico González Suárez qui est à l'époque la figure proue des études historiques en Équateur. Le Trocadéro devient donc l'emblème de la redécouverte du monde et de la catégorisation de l'autre ; et aussi, le centre scientifique où est conservé et formé la nouvelle iconographie de la matérialité amérindienne.

Les savants équatoriens participent alors de ces transformations conceptuelles et donnent – à l'instar du Musée d'Ethnographie du Trocadéro – du sens à la matérialité équatorienne. Jacinto Jijón y Caamaño, Federico González Suárez, et Camilo Destruge développement des projets muséaux qui transforment les objets des « indiens » en reliques de l'histoire nationale. Les différentes collections qu'ils constituent dans les domaines privé et public révèlent les connexions entre ces deux espaces, ainsi qu'entre la science, la culture et la politique. L'analyse des pratiques culturelles de ces trois personnages permet de la sorte de comprendre l'évolution de la professionnalisation de la discipline historique et archéologique, dans le cas de González Suárez et Jijón y Caamaño ; et de la conservation de la culture régionale pour Destruge. Or, en tant que représentants de l'élite, les interprétations culturelles de ces trois personnages décident des négociations de pouvoir entre le local et le national. Ces rapports sont notamment teintés d'une certaine violence symbolique – exercés entre les pôles régionaux et nationaux – qui démontrent que le patrimoine est un système hiérarchisé qui n'est pas adaptable à toutes les matérialités culturelles.

Ces démarches épistémologiques influencent aussi d'autres « savoir-faire », comme ceux des experts du marché du collectionnisme amérindien au niveau transnational, qui toutefois oscillent entre les limites du patrimoine occidental et celles de la circulation clandestine des biens nationaux. De ce fait, ces personnages exercent des pratiques moins disciplinées que celles de Jijón y Caamaño, González

Suárez ou Rivet, malgré le fait qu'ils sont liés aux mêmes réseaux de sociabilité savantes que ces derniers. Pour désigner ces personnages versatiles, cette étude a opté pour le concept de « *huaqueros* éclairés » qui permet d'aborder les collections réalisées par Camilo Destruge, Alcides Destruge, et Auguste Cousin. Ce faisant, il a été question de proposer une typologie en accord avec la spécificité du collectionnisme équatorien, capable de questionner les particularités de la hiérarchisation locale. Ainsi, l'étude de ces trois personnages, tous connectés avec la science globale, montre leur incidence dans le domaine muséal franco-équatorien. Il faut de la sorte noter que les apports de ces personnages sont essentiels au développement des connaissances autour des matérialités équatoriennes au niveau planétaire ; notamment en rendant visibles leurs collaborations avec Paul Rivet. Ce dernier travaille avec divers centres de savoir équatoriens et transnationaux, et ensemble ils diffusent l'idée que la matérialité amérindienne n'a pas de valeur esthétique telle que le conçoit le patrimoine artistique occidental.

C'est pourquoi ces « transculturations » mettent en place une articulation subordonnée aux catégories des collectionneurs et à leurs collections respectives. Cet aspect a été dévoilé à travers les biographies des Destruge et de Cousin qui sont considérés comme des agents secondaires de ce réseau planétaire. En effet, ils reproduisent dans des contextes alternes les rapports hiérarchiques de la science universelle, ainsi que les paradigmes du patrimoine occidental. Pour ces raisons, leurs collections doivent être considérées comme des références de la production muséale en périphérie qui par la suite sont adoptées par le pôle français grâce à la gestion de Paul Rivet. En définitive, les échanges partagés entre ces différents types de collectionneurs ont permis à cette étude de questionner comment ces connexions planétaires alimentent la circulation des collections amérindiennes, tout en multipliant les hiérarchies du pouvoir épistémologique.

Enfin, les listes, les inventaires, ou les photographies que ces agents ont produit autour de ces objets ont facilité à cette étude la traçabilité des itinéraires de leurs collections, ainsi que de souligner les liens développés entre l'anthropologie et l'art. Toutes ces sources archivistiques ont été considérées comme des références constituant les collections et comme des éléments historiques permettant de retracer les différentes étapes de la muséalisation des collections amérindiennes à Paris. Missions obscurcies, collectes perdues, classements imprécis, toutes ces difficultés sont des étapes subies par ces objets avant d'intégrer les vitrines ou les fonds

patrimoniaux. Ainsi, il a été souligné qu'un des premiers à s'intéresser à ces iconographies est le docteur Hamy ; Rivet les rend visibles plus tard à travers son réseau des américanistes qui dévoile les passerelles institutionnelles entre les domaines privé et public. Cette même sociabilité explique la prééminence du goût aztèque, maya et inca qui éclipsent les matérialités équatoriennes au sein de l'espace patrimonial et du marché de l'art. Ce fait avertit de même la place des falsifications dans le collectionnisme amérindien qui est une constante dans la formation du Musée du Trocadéro. Pour ces raisons, c'est le caractère contingent qui va conditionner l'histoire des collections et celle des musées franco-équatoriens.

En résumé, il a été important de comprendre comment ces objets archéologiques et ethnographiques deviennent des collections amérindiennes, et après des musées ethnographiques. Quelles ont été les étapes et les manières qui les ont chargées de nouvelles significations ; et comment depuis le présent ces acceptations les figent et – ou – les valorisent. Ce travail a donc essayé d'éclaircir ces points sur le savoir muséal franco-équatorien qui se présente comme un processus instable et changeant, en pleine construction. Ces caractéristiques historiques ne sont pas visibles pourtant dans l'exposition du Musée du Quai Branly qui véhicule – à travers une muséographie esthétisante – une réalité absolue qui ne parvient pas à transmettre les différentes étapes de l'acculturation transnationale.

Ces formes de circulations, ces rapports de pouvoir, et ces jeux de hiérarchisation ont été abordés comme des éléments qui complexifient les relations avec autrui, ainsi qu'avec l'univers muséal. C'est pourquoi, cette recherche considère que ces collections ont besoin de nouvelles lectures – ainsi que de nouveaux chercheurs – qui puissent disposer de tous les outils pour réfléchir aux engrenages culturels ancrés au capitalisme colonial et exotisant du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce faisant, il faudra conclure que les épisodes étudiés sont des moments propres à l'histoire muséale de l'Équateur et à celle de la France dont des nouvelles approches peuvent réinterpréter leur place au sein de la discussion sur les rapatriements des collections extra-européennes, et donner de nouveaux regards au passé franco-équatorien.

# INDEX

## A

A. Cousin & Cie.....	337
Académie des Sciences.....	35, 52, 204, 242
Acevedo.....	99
Afrique équatoriale.....	76
Ahuavely.....	364
Alamor.....	127
Alfaro.....	35, 107, 231, 269, 284, 294
Algérie.....	76, 133, 190
Allemagne.....	68, 92, 240, 260, 344
Alminate.....	269, 276
Alphand.....	52, 54
Alto Palenque.....	284
Alvarado.....	127
American Indian Museum.....	263
Ancón.....	40, 80
Anda.....	102
Andes.....	61, 63, 71, 90, 151, 184, 208, 221, 357
Andrade.....	207, 359
André	
Marie.....	56
Paul.....	56
René-Édouard.....	56, 71
Angers.....	71
Angleterre.....	54, 76, 142, 152, 265
Antilles.....	55
Archidona.....	43, 45
Arias.....	212, 213
Arízaga.....	66
Arsandaux.....	218
Ascásubi	
Roberto de.....	90
Rosa de.....	90
Asie centrale.....	76
Asie mineure.....	38
Association géodésique internationale.....	203
Association internationale des Académies.....	35
Atahualpa.....	37
Athènes.....	174
Atlantique.....	42, 366
Atravesado.....	373

Auzoux.....	110
Ayala.....	214
Ayora.....	258
Azogues.....	310

## B

Babahoyo.....	61, 147, 205
Baillièrè.....	196
Balsapamba.....	310
Balzar.....	46, 147
Bamps.....	221
Baños.....	35
Banque allemande de Berlin.....	105
Baquerizo Moreno.....	106
Barba.....	137
Barbacoas.....	58
Barcelone.....	115
Bardo.....	163
Bardoux.....	196
Barranquilla.....	58
Barreda.....	38
Barrilet-Deschamps.....	52, 53
Barthélemy.....	32
Belgique.....	54, 55, 56, 64, 71, 188, 319
Beng Mealea.....	76
Ber.....	38, 40, 46, 47
Berger.....	162
Berrío.....	118, 120, 298, 388
Bibliothèque nationale d'Espagne.....	353
Billa.....	168
Blanchard.....	307
Bolívar.....	91, 97, 283
Bonaparte.....	137, 138
Bondo.....	396
Bonifaz.....	38
Bonpland.....	61
Boreau.....	52
Borja.....	355
Borrero.....	66, 145
Bouguet.....	64
Boulard.....	42, 61, 66, 319

Bourdais .....	154
Bourgeois .....	34
Boussingault.....	64, 90, 91, 99
Bouvet .....	163
Brendel	
Reinhold.....	112
Robert .....	111, 112
Brisson .....	196
British Museum.....	72
Brongniart .....	56, 57
Brugier .....	66
Bruxelles .....	41, 55, 121
Bureau .....	33, 45, 57
Bureau des Bibliothèques .....	33
Bureau des Travaux historiques et des Sociétés savantes.....	45
Bustamante.....	135, 137, 152, 153
Buttes-Chaumont .....	53

## C

Caamaño .....	111, 284
Caamaño y Almada.....	235, 239, 240
Caamaño, Jijón y C <sup>ia</sup> .....	234
Cabinet d'Anthropologie .....	375
Cabinet d'Histoire naturelle.....	31
Cabinet de Médailles et Monnaies.....	31
Cabinet des <i>nouvelletez</i> .....	31
Cabinet des <i>singularitez</i> .....	31
Caen .....	137
Caittet.....	168
Caldas.....	64
Californie .....	80, 378
Callao .....	61, 346
Cambodge .....	188
Cambridge.....	71
Campos Coello.....	101, 109, 268, 303
Campos Rivadeneira .....	110
Canada.....	31
Canal de Suez.....	142
Canelos.....	35, 351
Capac.....	37
Capdeville .....	249
Capulí.....	243, 317
Carbo.....	171, 267, 268, 274, 276, 279, 283

Carnot .....	196
Carthage.....	76
Cassola.....	98, 99, 140
Castelnau.....	385
Catamayo .....	212
Catefort .....	118
Cayambe .....	60
Cetner.....	78
Chaillot .....	154
Champ de Mars.....	149, 154
Chapon.....	163, 164
Charmes .....	45, 73, 76, 193, 196
Charnay.....	241
Charton	
Édouard .....	196, 352
Ernest.....	174
Château de Compiègne .....	154
Chedanne .....	165, 166, 168
Chervin .....	393, 394
Chevallier.....	396
Chicago.....	122, 123, 171, 235, 328
Chillacocha .....	374
Chimborazo.....	61, 137, 247, 248
Chimu Capac .....	40
Chinchipe .....	63
Chine.....	188
Chongón.....	287, 288, 386
Chordeleg.....	81, 82, 222, 388
Chota.....	310
Chuquisaca.....	386
Church.....	174
Cieza de León .....	220
Clavery.....	213, 214, 263
Cocha .....	43
Cochasquí .....	69, 259
Colimes .....	275
Collège de France .....	241, 242
Collège La Salle.....	110
Collège militaire de Lisbonne.....	112
Collège militaire Eloy Alfaro .....	107
Collège mixte de Cuenca .....	104
Collège national de Buenos Aires.....	112
Collège national San Fernando.....	89
Colleville.....	382
Colon.....	122

Comité d'Archéologie américaine .....	33
Commission chorographique .....	55
Commission scientifique du Mexique .....	154
Commission scientifique du Pacifique.....	49
Compagnie de Suez.....	163
comte de Paris .....	73
Concacha.....	78, 181, 183
Concordat.....	89, 93, 141
Convention nationale .....	92, 95
Copenhague.....	34
Cordero .....	214, 215, 234, 312, 328
Cornejo.....	95, 99
Cortés .....	157
Costa Rica .....	148, 149
Cotopaxi.....	61, 242, 317, 366
Courçay .....	32, 199, 345
Cousin	
Édouard.....	305
François .....	305
Paul .....	305
Rosa Augustine.....	305
Covo.....	65
Créqui-Montfort.....	218, 356
Crevaux .....	80, 181, 345
Cuasmal.....	274
Cuba .....	55, 293
Cúcuta .....	92
Cumbayá .....	259
Curaray.....	35
Cuzco .....	37, 78, 386

## D

d'Harcourt.....	218
Darwin.....	54
Daule .....	46, 81
David-Weill.....	226
Davioud.....	154
de la Espada .....	49, 90
De Scherff.....	57
de Ville.....	69, 121, 269, 271, 318
Decaisne.....	52, 57, 64
Delaporte.....	76, 181
Denon.....	382, 383
Dépôt de Géographie .....	32

Despretz .....	91
Destruge	
Jean-Baptiste .....	283, 292
Jean-Baptiste fils .....	294
Deyrolle	
Émile .....	108
Gabriel.....	108
Jean-Baptiste .....	107
Division des Sciences et Lettres .....	38, 73, 180, 197
Division des Services d'Architecture .....	217
Drake del Castillo .....	71
Droguier du Jardin du Roi .....	31
Duboscq.....	99
Duchesne de Bellecourt .....	159
Duhamel.....	91
Dumbarton Oak .....	353
Dupont .....	209
Durán Ballén.....	146, 147
Durán Borrero.....	147
Durand .....	380

## E

École d'Anthropologie.....	192, 376
École des Arts et Métiers de Quito .....	176
École nationale d'Horticulture de Versailles .....	71
École polytechnique.....	66, 92, 94, 102, 107
Egas.....	270
Égypte .....	74, 164, 188
El Angel .....	208
El Muerto .....	210
El Oro.....	46, 49, 374
Empire allemand.....	32

## F

Fabre .....	191, 376
Faculté de Médecine .....	116
Faculté de Pharmacie et de Botanique de	
l'Université Complutense.....	112
Faculté de Philosophie et de Lettres .....	116, 258
Faculté des Sciences .....	91
Faucon.....	394
Ferry.....	45, 196, 197, 374, 385
Fierro.....	353
Finlande .....	188



Flor.....	126, 311
Flores	
Juan José.....	95, 140, 141, 265, 266
María Luisa.....	240
Foin.....	66
Fouqué.....	76
Fouquet.....	141, 162
Franchomme.....	56
Franchomme-André.....	56
François I <sup>er</sup> .....	31
Frandin.....	118, 176, 220, 306, 309
Frères Aspiazu.....	145, 147
Frères des Écoles chrétiennes.....	91, 141
Frères Seminario.....	147
Frères Vignolo.....	145
Froëbel.....	97
Fugère.....	166

## G

Galapagos.....	35, 54
Galerie anthropologique du Muséum d'Histoire naturelle.....	199
Galerie de zoologie du Muséum d'Histoire naturelle.....	217
Galerie ethnographique du Musée d'Artillerie.....	195
Galvez.....	61
Gand.....	57
Gangotena.....	240
Garcés.....	105, 111
García.....	128
Garde nationale du Pérou.....	38
Garnier.....	156, 157, 168, 324
Gaubert.....	219
Genève.....	73
Geoffroy.....	43
Giacometti.....	348
Girard de Rialle.....	160, 190
Godin.....	64
Gómez de la Torre.....	127, 144
Göteborg.....	243, 258
Goudeau.....	157
Gould.....	49, 138
Grand Chimu.....	40
Grèce.....	38, 74, 293

Grévy.....	196
Grijalva.....	247
Groot.....	353
Groult.....	108
Grunewald.....	112
Gualaceo.....	310
Gualaquiza.....	264, 376
Guanguiltagua.....	237
Guápulo.....	237
Guaranda.....	61
Guatemala.....	55, 359, 386
Guermarquer.....	36
Guerrero.....	49, 352
Guimet.....	76
Gutiérrez.....	47
Guyane.....	345
Guyanes.....	31

## H

Haïti.....	148, 149
Hanbury.....	283, 295
Hardy.....	149, 154
Harmand.....	76, 181
Hausmann.....	52
Haut-Amazone.....	42, 44, 396
Haut-Cambodge.....	76
Hébert.....	200
Henri IV.....	31
Heredia.....	251
Herrera y Tordesillas.....	210
Hierro.....	284, 285
Hojas.....	272
Honda.....	58
Honorable Société philanthropique du Guayas.....	268, 283, 292
Hornblower.....	54
Hôtel des Invalides.....	195
Huaca.....	208
Huánuco Pampa.....	78, 183
Huascar.....	37
Huerta Rendón.....	289
Hugard.....	91
Huigra.....	249

Humboldt ..33, 61, 62, 64, 84, 90, 91, 151, 170, 223,  
244, 327, 337

## I

Illimani .....40, 47  
Illingworth  
    Carmen.....293  
    John.....283, 292  
Imbabura .....60  
Infantas .....40  
Ingapirca .....62, 126, 250  
Institut de Botanique de la Université de Florence,  
    .....112  
Institut français d'Anthropologie .....225  
Institut français d'Ethnologie.....225  
Institut international d'Anthropologie .....241  
Institut national Mejía .....106  
Ipiales .....59  
Italie .....46, 54, 74, 76, 240, 293  
Itchimbia .....238, 312

## J

Jaboncillo .....259  
Jameson.....64, 137  
Japon .....164, 188  
Jardin botanique d'Angers .....52  
Jardin botanique de Saint-Pierre .....58  
Jardin zoologique du Parc Léopold.....55  
Jardins botaniques royaux de Kew .....283, 295  
Jijón.....140  
Jijón Caamaño & Cie .....147  
Jijón Larrea .....145, 146, 234, 235, 236, 332  
Jipijapa .....139  
Jomard.....32, 198, 199, 345  
José Rosendo Gutiérrez.....47  
Jourdain.....157

## K

Kaiser .....209  
Kew .....71  
Krantz  
    Camille.....179  
    Jean-Baptiste.....149, 179

Kuwasseg .....174

## L

L'Horticulture Coloniale .....59  
La Campaña .....255  
La Chonona.....294, 295  
La Circasiana .....255, 256  
La Condamine.....49, 62, 64, 90, 91, 223  
La Esperanza .....275  
La Salle .....92  
Laboratoire d'Anthropologie  
    de l'École pratique des hautes études .....192, 376  
    du Muséum d'Histoire naturelle ....371, 374, 375,  
    376  
Lacombe .....204  
Lacroix .....218  
Lacroix-Bléré.....63, 71  
Lalama .....96  
Lamarre.....164  
Lancaster.....93  
Landrin.....196, 197  
Langlassé .....395, 396  
Lansberg .....76, 181  
Laso.....121, 122  
Latour-Allard .....380  
Lavie .....373  
Lavorel.....396  
Lazaristes .....66  
Le Gouhir.....209  
Le Moyne.....353, 385, 386  
Le Play .....149  
Leclerc .....195  
Légion d'honneur.....41, 71, 217  
León .....95  
Léon XIII .....119, 142  
Lesseps  
    Ferdinand de.....142  
    Jules de .....163  
Levesque .....209  
Liège .....71  
Linné.....31  
Lisbonne .....142  
Liverpool.....54  
Loë .....220

Loiseau-Rousseau .....	35
Los Chillos .....	338
Louis XV.....	61
Lune .....	49, 62, 247
Luxembourg.....	58
Lycée de peinture Miguel de Santiago.....	174
Lycée Fontanes .....	37
Lycée Henri IV .....	140
Lyon .....	168

## M

Macas .....	81
Machachi.....	205
Magdalena.....	58, 338
Maison Auzoux.....	110
Maison Brendel.....	110, 111, 112
Maison de l'Empereur.....	387
Maison Deyrolle.....	107, 110
Maison du Roi.....	383
Maison Duboscq Soleil .....	99
Maison Hachette .....	101
Maison Les Fils d'Émile Deyrolle.....	107
Maison S. Schropp'sche Lehrmittel-Handlung....	105
Maison Seminario .....	144
Maison Soleil .....	99
Maitín .....	283
Maldonado	
Pedro Vicente .....	48
Teodoro.....	96
Mame .....	71
Mannequin .....	141, 162
Manosalvas .....	58
Manta .....	259, 302, 363, 364
Manzano Torres .....	147
Marañón .....	63
Marcano .....	192
Marche .....	76, 181
Marica .....	137
Maroc .....	164
Martin.....	190, 196
Martínez	
Anacarsis .....	221
Augusto Nicolás .....	221
Luis Alfredo.....	221

Nicolás Guillermo .....	221
Martínez Holguín.....	221
Martínez Vásconez .....	221
Martinique.....	58
Massieu de Clerval .....	380
Maulme	
Louis.....	145
Marius.....	145, 209, 210, 272
Maunois .....	196
Maurain.....	204, 206
Mauss.....	225
Mélanésie occidentale.....	76
Menten .....	92
Mera Martínez .....	221
Metalli.....	272
Meurant.....	42
Meurice .....	396
Micronésie .....	80
Milne-Edwards	
Alphonse.....	91
Henri.....	91
Ministère de l'Agriculture .....	190, 206
Ministère de la Guerre .....	195, 206
Ministère des Colonies .....	197
Ministère des Municipalités.....	274
Mirador .....	206
Mirón .....	268, 269
Missionnaires oblats .....	102, 141
Moche .....	40
Moctezuma II.....	157
Monarchie de Juillet .....	33
Monnier.....	357
Montesinos.....	213
Morales .....	106, 127, 271
Morgan.....	305
Morla	
Darío.....	146, 269
Homero.....	145, 146
Morona.....	44
Morona Santiago.....	349, 362, 376
Morren .....	71
Mortillet .....	169, 190
Moyobamba .....	43
Muette .....	53
Müller .....	71

Musée archéologique national de la Direction des Beaux-Arts.....	262
Musée Broca .....	192, 376
Musée d'Anthropologie et d'Archéologie à Santiago .....	250
Musée d'Art de Lima .....	353
Musée d'Histoire naturelle de Liverpool .....	112
Musée Dauphin .....	32
Musée de la Banque centrale de Guayaquil .....	289
Musée de Marine.....	379, 380, 381, 383
Musée de paléontologie de l'Université centrale .....	311
Musée de Sculptures comparées .....	154
Musée de Sèvres .....	365
Musée de zoologie .....	126
Musée des Monuments de l'Industrie et du Culte des peuples d'Amérique, d'Afrique et d'Océanie .....	383
Musée du Cinquantenaire .....	220
Musée ethnographique de Berlin .....	220
Musée ethnographique de Marine.....	74, 386
Musée ethnologique de Berlin .....	68, 249
Musée ethnologique de Dresde.....	249
Musée historique de Lima.....	238, 249
Musée indochinois .....	154
Musée lapidaire d'Arles.....	36
Musée national de Colombie .....	353
Musée national de l'Académie de Beaux-Arts ....	124
Musée national de Santiago .....	119
Musée naval .....	32, 380
Musée Pumapungo.....	352
Musées royaux des Arts décoratifs et industriels.....	220
Muséum des Antiques.....	32, 199

## N

Nancy .....	33, 71
Nanegal .....	61, 310
Napoléon III.....	52, 91, 135
Navas.....	127
Nazca.....	369
Nicaragua .....	148, 149
Niggpen.....	241
Noetzli.....	35, 57, 63, 82, 349
Nouvelle Grenade .....	148, 149

## O

Observatoire de Quito.....	92
Ogooué.....	76
Olalla	
Carlos.....	107
Francisco .....	43
Rosalino.....	247
Orbigny .....	90, 91, 352
Ordoñez.....	213
Orellana.....	362
Orrantia.....	146
Osculati .....	49, 352, 353

## P

Pachacamac.....	40
Pachacutec .....	37
Pacifique .....	35, 47, 55, 80, 295, 358, 383
Palais Carondelet .....	140
Palais de l'Industrie .....	73, 75, 149, 183, 200, 374
Palais de Le Play.....	149, 163
Palais des Arts libéraux du Champ de Mars .....	191
Palais des Tuileries .....	189
Palais du Bey .....	163
Palais du Champ de Mars .....	181, 194
Pallares.....	43, 329
Panama.....	366, 396
Canal de.....	142
Isthme .....	39
Pankeri .....	145, 238, 249
Pantazopoulos .....	348
Papallacta.....	362
Para .....	43, 244
Paraguay .....	51, 148, 149
Paramonga .....	40
Parc de Sefton.....	54
Parc Monceau .....	174
Pardo.....	38
Passy .....	155
Pastaza .....	35, 44, 357
Pasto.....	58, 70
Pastos .....	37, 70
Patacte.....	388
Patecte.....	221, 222

Pavillon de Marsan .....	226
Pays-Bas.....	54
Pereira .....	271
Pérez de Rendón .....	174
Périn .....	196
Permes.....	394
Perrier	
Edmond.....	34
Georges .....	172, 220
Pestalozzi .....	97
Pevas .....	43
Pichincha.....	35, 49, 61, 90
Pie IX .....	89
Piedrahita .....	147
Pierre II .....	40, 43
Pisagua .....	61
Piura .....	90
Pizarro .....	37
Plaza.....	338
Pólit.....	271
Polynésie .....	80
Pomasquí.....	349
Poortman .....	71
Portoviejo.....	270
Potrerito.....	65
Poutrin.....	240, 241
Première Mission géodésique .....	17, 31, 49, 61, 204, 244
Pricot de Sainte-Marie .....	76, 181
Prince de Monaco .....	35
Prix de Rome.....	165
Proaño .....	126, 247, 248
Proche-Orient.....	74
province de Sainte-Catherine .....	40
Prusse .....	68, 319, 330
Puerto Cabello.....	58, 283, 292
Pumapungo .....	62
Puná.....	210, 221, 259

## Q

<i>Qhapaq Ñan</i> .....	37
Quatrefages .....	41, 190, 193, 199, 376
Quesnel .....	40
Quevedo .....	284

## R

Rabaut-Pomier .....	32
Racu .....	310
Raffenot .....	387
Ravaisson.....	41, 320, 381
Reiss.....	336
Rémy.....	90
Rencordet.....	119, 121
Rendón.....	147
Aurelio E .....	147
María S. de .....	147
Restauration .....	33
Reyes.....	251
Reyre	
Adolphe .....	310
Antoine .....	146, 158, 310
Riofrío.....	250
Riou.....	58, 351
Rivière.....	76
Robles .....	141
Rochet.....	395
Rodríguez.....	97, 99
Rodríguez Parra .....	104
Rome.....	141
Ronchaud .....	381, 382
Rothschild.....	55
Roudaire.....	76, 181
Rouen.....	338
Roux.....	78
Royaume-Uni.....	133, 135, 141, 149, 204, 295
Rumichaca .....	59
Russie.....	54, 76

## S

Sabanilla .....	58
Sacachún.....	289
Sacré-Cœur .....	94
Saïda .....	76
Saint-Germain-en-Laye	
Musée d'Archéologie nationale.....	74, 219, 301, 378, 379
Saint-Nazaire .....	58
Saint-Paul.....	76

Saint-Pétersbourg.....	55	Société d'Archéologie .....	38
Salas		Société d'Ethnographie.....	189
Antonio .....	174	Société d'Ethnologie orientale et américaine .....	33
Rafael.....	174, 176	Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis.....	310
Ramón.....	174, 353	Société de Géographie .....	33, 38, 47, 53, 70, 196, 345, 357
Salgar .....	58	Société de Philologie .....	38
Salvador .....	148, 149	Société des Amis du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.....	227
San Gabriel.....	205	Société française d'Ethnographie de Paris .....	241
San Lucas .....	250	Société française de Numismatique.....	38
San Millán.....	254, 255	Société historique d'Auteuil et de Passy .....	396
Sangay.....	90	Société impériale et centrale d'Horticulture .....	53
Santiago du Chili.....	386	Société linguistique de Paris .....	225
Santiana.....	243, 258, 260	Société préhistorique de France.....	396
Santistevan .....	274	Société zoologique de France .....	305, 307, 311
Santo Domingo de los Tsáchilas.....	46, 207, 348	Sodiro.....	66, 92
Sarmiento .....	53	Soldi.....	76, 78
Savatier .....	181	Soleil.....	37, 165, 166
Saville .....	221, 249, 270, 272	Jean-Baptiste-François .....	99
Scheurer-Kestner.....	196	Sorbonne .....	70, 349
Second Empire .....	32	Spruce .....	66, 101, 283, 295, 300
Section géodésique du Service géographique de l'Armée.....	34	Štefánik .....	35
Sedan.....	68	Stübel .....	336
Seler .....	220	Stuttgart.....	204
Seminario Frères .....	144	Suárez .....	105
Sénéchal de la Grange.....	356	Suède.....	188
Serrano .....	213	Suisse .....	240
Antonio .....	68, 388	Surcouf.....	41, 73, 185, 194
Ignacio .....	68		
Serres.....	375	<b>T</b>	
Serret.....	36	Taday .....	368
Servaux .....	196	Tahiti.....	35, 80
Service des Missions et Voyages scientifiques.....	34, 40, 180	Tamayo .....	263, 344
Service des Missions scientifiques et littéraires.....	30, 33, 358	Tambuinga .....	40
Service des Promenades et des Plantations de la Ville de Paris .....	52, 149	<i>Tawuantin Suyu</i> .....	37
Service géographique de l'Armée.....	37, 204, 205	Tena .....	45
Siam .....	164	Ténériffe .....	76
Sibérie .....	76	Tenochtitlan .....	157
Sigscungu.....	338	Théophile-Jules.....	91
Sigsig.....	264, 373	Thulié.....	196
Société Américaine de France .....	33	Tiahuanaco.....	40, 194
Société botanique de France .....	52, 56, 57	Tomebamba .....	37, 250
		Topinard.....	190

Torres Caicedo .....	150, 151
Triana .....	55
Troplong .....	58
Tucanquer .....	208
Tulcán .....	205, 247, 259
Tumbaco .....	259, 310, 317
Tunis .....	163

## U

Ujfalvy .....	76, 181
Union centrale des Arts décoratifs .....	226
Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie .....	152
Union ornithologique de Vienne .....	366
Université d'Utrecht .....	112
Université de San Marcos .....	140
Urcuquí .....	237
Uruguay .....	71, 148, 149
Urvina .....	96, 99

## V

Valladolid .....	240
Valparaiso .....	40
Vásquez .....	245
Vatican .....	141
Vauquelin .....	97
Veintimilla .....	46, 101, 136, 142, 179, 265, 284
Vélain .....	76
Velasco .....	69, 220
Ventanas .....	147
Vera .....	267, 268
Vesly .....	76

Viault .....	36
Viche .....	259
Vidal Senèze .....	35, 356
Vienne .....	55, 137
Vignolo .....	210
Villamil .....	210, 268, 269, 271
Vincent .....	338
Vinces .....	147
Viollet-le-Duc .....	154, 196
Vratislavie .....	111

## W

Waddington .....	38, 42, 71
Wallon .....	38, 57
Washington .....	141, 142, 353
Welzen .....	336
Wiener	
Henri .....	40
Wisse .....	89, 90
Witt .....	212
Wolf .....	92, 118, 221

## Y

Yana-Urcu .....	60
Yasuní .....	362
Yerovi .....	145
Yupanqui .....	37

## Z

Zambisa .....	338
Zevallos Menéndez .....	288

## SOURCES

### Sources archivistiques équatoriennes

#### *Archivo General de la Universidad Central del Ecuador (AGUCE)*

Livre du Conseil d'administration, n°4, 06 novembre 1897 au 19 janvier 1903.

Livre du Conseil d'administration, n°5, 26 janvier 1903 au 25 avril 1914.

Livre du Conseil d'administration, n°8, 12 mai 1921 au 3 novembre 1928.

Livre du Conseil d'administration, n°9, 14 novembre 1928 au 4 mai 1934.

#### *Archivo Histórico de la Biblioteca Municipal de Guayaquil #1, Section Camilo Destrüge (AHBMG 1)*

Divers fonctionnaires, volume II, n°697.

#### *Archivo Histórico de la Biblioteca Municipal de Guayaquil #2, Section généalogie (AHBMG 2)*

Correspondance envoyée en 1908.

Correspondance envoyée en 1909.

Correspondance envoyée en 1914.

Correspondance envoyée en 1919.

Correspondance envoyée en 1926.

Correspondance envoyée en 1926-1927.

Correspondance envoyée en 1928.

Correspondance envoyée en 1930.



***Archivo Histórico del Ministerio de Cultura y Patrimonio (AHMCP)***

JJC.01273 : COUSIN, Auguste, « Faune Malacologique de l'Equateur » [et autres documents du collectionneur], [1887- ca. 1897].

JJC.01400 : « Explicación de planos de ruinas incaicas y láminas de cerámica de Max Uhle », ca. 1920.

JJC.01779 : Correspondance de Cristóbal Gangotena Jijón et autres, du 08 juillet 1893 au 15 mars 1915.

JJC.01888 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 22 mai 1907 au 08 décembre 1912.

JJC.01890 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 30 mars 1914 au 06 août 1917.

JJC.01893 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 23 janvier 1919 au 10 décembre 1919.

JJC.01895 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 03 janvier 1920 au 23 décembre 1920.

JJC.01896 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 05 janvier 1921 au 23 décembre 1921.

JJC.01898 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 16 janvier au 19 septembre 1921.

JJC.01901 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 07 janvier 1922 au 28 décembre 1922.

JJC.01902 : Correspondance de Max Uhle adressée à Jacinto Jijón y Caamaño, du 16 janvier 1922 au 16 décembre 1922.

JJC.01904 : Correspondance de Camilo Destruge adressée à Jacinto Jijón y Caamaño, du 16 janvier 1923 au 15 décembre 1922.

JJC.01906 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 02 janvier 1924 au 19 décembre 1924.

JJC.01912 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, du 04 mars 1929 au 28 décembre 1929.

JJC.01943 : Correspondance de Jacinto Jijón y Caamaño, *ca.* 1910 - *ca.* 1946.

JJC.02109 : Correspondance variée, du 14 janvier 1908 au 07 octobre 1947.

***Archivo Histórico del Ministerio de Relaciones Exteriores - Alfredo Pareja Diezcanseco (AHMRE)***

B.19.3 : Comunicaciones recibidas de la Legación de Francia, 1877-1894, tome III.

B.19.5 : Comunicaciones recibidas de la Legación de Francia, 1900-1905, tome V.

C.19.4 : Comunicaciones recibidas de la Legación del Ecuador en Francia, 1888-1893, tome IV.

C.19.6 : Comunicaciones recibidas de la Legación del Ecuador en Francia, 1899-1805, tome VI.

D.23.7 : Comunicaciones recibidas del Consulado del Ecuador en París, 1884-1891, tome II.

E.19.4 : Comunicaciones recibidas de la Legación de Francia, 1895-1899, tome IV.

***Archivo Nacional del Ecuador (ANE)***

Ministère de l'Intérieur, Gouvernance de Pichincha, Boîte 67, 1893, f. 97.

## **Sources archivistiques françaises**

***Archives diplomatiques du Ministère des Affaires étrangères (ADMAE)***

26ADP/1 : Affaires diverses politiques, Équateur, 1839-1896.

157CPCOM/18 : Correspondance politique et commerciale, Équateur. Nouvelle série 1897-1914.

430QO/217 : Actes des chancelleries, Équateur.

P/4199 : [État numérique de la correspondance consulaire et commerciale, Équateur, 1867-1878].

P/14661 : [État numérique de la correspondance consulaire et commerciale, Équateur, 1889-1901].

***Archives du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac (AMQB)***

D002499/41182 : Informations sur le don et données bibliographiques.

D002499/41185 : Modalité de réception des objets donnés.

D002499/41186 : Vêtements et ornements d'Indiens de l'Équateur.

D002507/41139 : Note relative aux fouilles faites en mars et avril 1904 par le capitaine P. Berthon au Pérou.

D002507/41140 : Information sur le don et la mission de P. Berthon.

D002536/41015 : Biographie de Charles Wiener.

D002536/41016 : VERNEAU, René, « Nécrologie de Charles Wiener ».

D002711/41009 : Changement du numéro d'inventaire.

D002737/40899 : Notice biographique de Jules Crevaux.

D002748/40833 : Mission de MM. Pinart et de Cessac dans les deux Amériques.

D002755/40800 : Correspondance concernant les catalogues de la collection 71.1883.12.

D002755/40801 : Notes manuscrites sur les objets de la collection du baron de Gunzbourg [*sic*].

D002755/40802 : Catalogue du musée ethnographique, République de l'Équateur (Amérique du Sud), 1879-1880 (original).

D002755/408023 : Catalogue du musée ethnographique, République de l'Équateur (Amérique du Sud), 1879-1880 (copie ancienne).

D002752/40771 : Récit du voyage de huit mois conduisant O. Ordinaire de la capitale du Pérou à l'embouchure de l'Amazone et précision sur les objets ramenés.

D002809/4112 : Informations biographiques concernant Dominique Vivant Denon.

D002814/41682 : Notes prises aux Archives du Louvre.

D002814/41683 : Fiches concernant la collection Raffenot,

D002815/41671 : Informations biographiques concernant Léonce Angrand.

D002815/41673 : Histoire et condition du don, [Versailles le 26 mars 1878].

D002826/41604 : Listes des objets de la collection Lemoyne.

D002816/41608 : Informations biographiques concernant Auguste Lemoyne.

D003371 : Cahier d'inventaire de la collection Rivet (71.1908.22, Equateur).

D005747/62038 : Archéologie de l'Equateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin.

D005878/61765 : Les pérégrinations des pièces précolombiennes de la collection Denon.

### ***Archives du Muséum national d'Histoire naturelle de Paris (AMNHN)***

2 AM 1 G1b : Exposition universelle de Paris de 1878 et la création du Musée d'Ethnographie du Trocadéro ; les débuts de son administration.

2 AM 1 G1c : Exposition universelle de Paris de 1878 et la création du Musée d'Ethnographie du Trocadéro ; les débuts de son administration.

2 AM 1 G1e : Correspondance du Ministère de l'Instruction Publique au Musée d'Ethnographie, 1879-1907.

2 AP 1 B3a : Coupures de presse sur ses séjours et missions en Amérique latine (I) ; Équateur (sept. 1951 et oct. 1956).

2 AP 1 B15e : Fonds Paul Rivet (1876-1958). Collection archéologique Cousin (I).

2 AP 1 B15f : Fonds Paul Rivet (1876-1958). Collection archéologique Cousin (II).

2 AP 1 C : Fonds Paul Rivet (1876-1958). Correspondance de Paul Rivet.

2 AP1 C' I : Correspondants non identifiés classés par pays, Amérique Latine (1).

AM 632 : Voyages et missions. Liste des voyageurs-naturalistes et de leurs travaux (1898-1901).

MH ETHN AMER 2 : Inventaire des dons, échanges et achats (1878-1884).

MH ETHN AMER 3 : Inventaire des dons, échanges et achats (1885-1900).

MH ETHN AMER 4 : Inventaire des dons, échanges et achats (1901-1930).

MH ETH EUR 64 : Archives du Laboratoire d'Ethnologie du Musée de l'Homme -  
Département Europe.

Ms 2362 / 2-7 : Correspondance scientifique d'Adolphe Brongniart et Édouard  
François André (4 mars 1870 au 15 octobre 1875).

SAP 45 (1) : Fonds de la Société d'Anthropologie de Paris, Gestion des collections,  
Registre des dons.

SAP 155 (9) 47 : Fonds de la Société d'Anthropologie de Paris, Album n° 9,  
Ethnographie : monuments divers, Casque en or des Indiens Cañaris, Equateur.

### ***Archives nationales de France (ANF)***

20150044/65 : Archives des musées nationaux, Gestion des Musées de France.

AJ/15/566 : Voyageurs Naturalistes 1900-1909.

F/12/3131 : Exposition universelle de 1867. Plans généraux gravés de l'Exposition de  
1867.

F/12/3222 : Exposition universelle de 1878. Expositions de l'État.

F/12/3254 : Exposition universelle de 1878. Section de l'art ancien : organisation.

F/12/3475 : Exposition universelle de 1878. Congrès et Conférences.

F/12/3494 : Exposition universelle de 1878. Sections Etrangères.

F/12/3532 : Exposition universelle de 1878. Installation du Musée Ethnographique.

F/12/3514 : Exposition universelle de 1878. Sections historiques et ethnographiques : récépissés d'objets exposées.

F/12/3653 : Exposition universelle de 1878. Analyse de la correspondance des sections étrangères.

F/12/3762 : Exposition universelle de 1889. Participation des puissances étrangères, 1887-1889 : Équateur.

F/12/3768 : Exposition universelle de 1889. Commissions diverses ; expositions rétrospectives du travail et des sciences anthropologiques.

F/12/4226 : Exposition universelle de 1900. Sections étrangères ; correspondance, affaires, générales ; emplacements ; demandes d'admission ; plans de détail du lotissement des classes ; photographies.

F/12/5007 : Exposition de 1867. Commission de l'histoire du travail ; rapports, exposants, comptabilité.

F/17/2933/2 : Mission scientifique d'Édouard André au Brésil, Pérou, Équateur et Colombie, 1875.

F/17/2997 : Missions scientifiques d'Alphonse Pinart et Léon de Cessac dans le Mexique, l'Arizona, le Nouveau-Mexique et le Colorado au Nord, les États-Unis d'Amérique, le Panama, le Pérou, l'Équateur, la Bolivie, etc., 1878.

F/17/3013 : Missions scientifiques du docteur F. Viault dans les Hauts-Plateaux du Pérou, l'Équateur, et la Bolivie, 1888-1889 ; et de Vidal-Senèze dans le Haut-Pérou, 1878.

F/17/3014/1 : Missions scientifiques de Charles Wiener au Pérou et en Bolivie pour recherches relatives à l'ethnographie et à l'archéologie américaine, 1875 ; et au Napo, 1881.

F/12/3532 : Exposition universelle de 1878. Correspondance adressée au commissaire général : Musée ethnographique.

F/17/3846/1 : Musée d'ethnographie. Création, organisation.

F/17/3846/2 : Musée d'ethnographie. Correspondance.

F/17/17284 : Missions scientifiques de Pierre Reinburg dans la République de l'Équateur, à l'effet d'y poursuivre des recherches archéologiques et anthropologiques, 1908 ; et au Pérou en vue d'y poursuivre des recherches géographiques et ethnographiques, 1912.

F/17/17285 : Demande de mission scientifique au Pérou et en Équateur par l'ingénieur civil Félix Serret, 1906.

F/21/4483/A : Musées nationaux. Musée de Marine du Louvre.

F/21/4489/A : Musées nationaux. Musées du Palais du Trocadéro. Musée d'ethnographie.

### ***Bibliothèque de l'Institut de France (BIF)***

Ms 2436 / I / 62-76 : Correspondance d'Édouard François André (1865-1879).

## **Sources archivistiques anglaises**

### ***The Archives Collection of the Kew Royal Botanic Gardens (ACKRBG)***

P320Ms [18] : Lettre de Richard Spruce à Daniel Hanbury, le 27 mai 1872.

P320Ms [122] : Lettre de Richard Spruce à Daniel Hanbury, le 21 octobre 1866.

P320Ms [292] bis : Lettre de Richard Spruce à Daniel Hanbury, le 13 avril 1864.

RSP/2/3 : Lettre d'Alcides Destruge à Richard Spruce le 9 janvier 1873.

## **Sources imprimées**

ANDRÉ, Édouard, *Rapport sur une mission scientifique dans l'Amérique du Sud*, Paris, Imprimerie nationale, 1878, 38 p.

ANDRÉ, Édouard, *L'Amérique équinoxiale : Colombie, Équateur, Pérou, 1875-1876*, Paris, Connaissance et mémoires européennes, Société nationale d'horticulture de France, 1999 [1877], 379 p.

ANDRÉ, Édouard, *Les Plantes à feuillage ornemental : description, histoire, culture et distribution des plantes à belles feuilles nouvellement employées à la décoration des squares, parcs et jardins*, Paris, J. Rothschild, 1866, 256 p.

ANONYME, *La Biblioteca Municipal de Guayaquil, Breve historia de su fundación*, Guayaquil, Imprenta Municipal Francisco María Roca, 1887, 45 p.

BERGER, Georges, *Exposition Universelle de 1889. Considérations générales sur son organisation*, Nancy, Imprimerie Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>, 1885, 27 p.

BEUCHAT, Henry, *Manuel d'archéologie américaine. Amérique préhistorique - Civilisations disparues*, Paris, Librairie Alphonse Picard et Fils, 1912, 773 p.

BONAPARTE, Napoléon-Joseph-Charles-Paul, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1855 présenté à l'Empereur par S. A. I. le Prince Napoléon*, Paris, Imprimerie impériale, 1857, 511 p.

BRAVO, Luis, *América y España en la Exposición Universal de París de 1889*, Paris, Imprimerie administrative Paul Dupont, 1890, 276 p.

CAPITAN, Louis, et LORIN, Henri, *Le travail en Amérique avant et après Colomb*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1914, 463 p.

CARBO, Pedro, *Memoria sobre las Bibliotecas Populares, Circulantes y Escolares de Europa y América*, Guayaquil, Imprenta Municipal Francisco María Roca, 1887, 91 p.

CASTELNAU, Francis de, *Antiquités des incas et autres peuples anciens, recueillies pendant l'expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima, et de Lima au Pará ; exécutée par ordre du gouvernement français pendant les années 1843 à 1847, [Troisième partie]*, Paris, P. Bertrand, Libraire-Éditeur, 1854, 62 pl.

COLLECTIF, *Catálogo general de la Exposición Histórico-Americana*, Madrid, Establecimiento Tipográfico « Sucesores de Rivadeneyra », t. I, 1893, s. p. Consulté



en ligne le 21 novembre 2019 : <http://www.cervantesvirtual.com/obra/catalogo-general-de-la-exposicion-historico-americana-de-madrid--1892/>.

COLLECTIF, *América pintoresca, descripción al nuevo continente por los más modernos exploradores*, Barcelone, Montaner y Simon Editores, 1884, 859 p.

COLLECTIF, *Les merveilles de l'Exposition de 1878 : histoire, construction, inauguration, description détaillée des palais, des annexes et des parcs [...] ouvrage rédigé par des écrivains spéciaux et des ingénieurs*, Paris, Librairie contemporaine, 1879, 452 p., [854 vues].

COLLECTIF, *L'art et l'industrie de tous les peuples à l'Exposition universelle de 1878*, Paris, Librairie illustrée, 1878, 636 p.

COLLECTIF, *Notice sur le Muséum ethnographique des Missions scientifiques rédigée par chacun des missionnaires scientifiques sur les objets qu'il a rapportés*, Paris, s. é., 1878, 53 p.

COMMISSION IMPÉRIALE, *Rapport sur l'Exposition universelle de 1867, à Paris : précis des opérations et listes des collaborateurs avec appendice sur l'avenir des expositions, la statistique des opérations, les documents officiels et le plan de l'exposition*, Paris, Imprimerie impériale, 1869, 698 p.

COMMISSION IMPÉRIALE, *Catalogue général publié par la Commission impériale. Histoire du Travail et Monuments historiques*, Paris, E. Dentu, 1869, 657 p.

DIARIO DE AVISOS, *El Ecuador en Chicago*, New York, A. E. Chasmar y Cia., 1894, 432 p.

DUMAS, François-Guillaume (dir.), *Revista de la Exposición Universal de París en 1889*, Barcelone, Montaner y Simón editores, 1889, 576 p.

DUVAL, Amaury, *Monuments des arts du dessin chez les peuples tant anciens que modernes recueillis par le baron Vivant Denon [...] Lithographiés par ses soins et sous ses yeux*, Paris, M. Brunet Denon, t. I, 1829, pl. LXI.

EUDEL, Paul, *Collections et collectionneurs*, Paris, G. Charpentier et C<sup>ie</sup>, 1885, 300 p.

EXPOSITION DE 1889, *Guide Bleu du Figaro et du Petit Journal*, Paris, Impr. de Chaix, 288 p.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, *Catalogue officiel des exposants récompensés par le Jury international*, Paris, E. Dentu, s. d., s. p.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, *République de l'Équateur. Notice historique, géographique, économique et politique*, Paris, Imprimerie de Madame Veuve Bouchard-Huzard, 1867, 64 p.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867, *Républiques de l'Amérique centrale et méridionale, Notes et catalogues*, Paris, Imprimerie de Madame Veuve Bouchard-Huzard, 1867, 426 p.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878, *Rapport administratif sur l'exposition universelle de 1878 à Paris*, Paris, Imprimerie nationale, 1881, 668 p.

GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *Selecciones históricas. Selecciones literarias. Biblioteca Ecuatoriana Mínima. La Colonia y la República*, Puebla, J.M. Cajica Jr., 1960, 628 p.

GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *Notas Arqueológicas*, Quito, Imprenta del Clero, 1915, 212 p.

GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *Atlas arqueológico ecuatoriano. Láminas*, Quito, Imprenta del Clero, 1892, XLIV pl.

GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, *Historia general de la República del Ecuador*, Quito, Imprenta del Clero, t. I, 1890, 318 p.

GOULD, John, *A Monograph of the Trochilidæ, or Family of Mimming-Bird*, Londres, Taylor and Francis 1861, vol. IV, pl. 252.

HAMY, Ernest-Théodore, *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Choix de Pièces Archéologiques et Ethnographiques*, Paris, Ernest Leroux, 1897, 119 p.

HAMY, Ernest-Théodore, *Les origines du Musée d'ethnographie*, Paris, J.-M. Place, 1890, 321 p.

HAMY, Ernest-Théodore, *Decades americanæ. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines*, Paris, E. Leroux, t. I, 1884, 32 p.

HUMBOLDT, Alexander von, *Vues des cordillères, et monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, Paris, F. Schoell, 1810, 350 p., 67 pl.

JOURDAIN, Frantz, *L'Histoire de l'Habitation humaine*, Paris, Librairie centrale des Beaux-arts, 20 p.

LAMARRE, Clovis, et WIENER, Charles, *L'Amérique centrale et méridionale et l'Exposition de 1878*, Paris, C. Delagrave, 1878, 316 p.

LAUZAC, Henry, *Galerie Historique et Critique du Dix-Neuvième Siècle. Antonio Flores* [Extrait du 3<sup>e</sup> volume], Paris, L. Tinterlin et Ce., 1862, 7 p.

LIESVILLE, Alfred de, *Coup d'œil général sur l'Exposition historique de l'art ancien*, Paris, Honoré Champion, 1879, 195 p.

LONGPÉRIER, Adrien de, *Notice des monuments exposés dans la salle des antiquités américaines (Mexique et Pérou), au musée du Louvre*, Paris, Impr. de Vinchon, 1850, 105 p.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Correspondencia enviada por Jacinto Jijón a Paul Rivet*, Quito, Imprenta del Ministerio de Relaciones Exteriores, 1990, 70 p.

MINISTÈRE D'INSTRUCTION PUBLIQUE, *Informe del Ministro de Instrucción Pública al Congreso Ordinario de 1898*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, 1898, s. p.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, *Catalogue du Ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-arts. Tome II. Missions et Voyages scientifiques, Exposition théâtrale*, Paris, Imprimerie de la Société de publications périodiques, 1878, 93 p.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, POSTE, TÉLÉGRAPHES, *Informe que el Ministro de Instrucción Pública, Correos, Telégrafos, etc.*, Quito, Imprenta nacional, 30 septembre 1928, s. p.

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR ET DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Informe del Ministro de lo Interior y Relaciones Exteriores al Congreso Ordinario*, Quito, Imprenta del Gobierno, 1892, s. p.

MONGE, Celiano, *Relieves*, Quito, Editorial Ecuatoriana, 1936, 398 p.

MORTILLET, Gabriel de, *Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle*, Paris, C. Reinwald, 1867, 187 p.

PERRIER, Georges, *La Mission française de l'Équateur*, Paris, Imprimerie F. Levé, 1907, 39 p.

RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, *La République de l'Équateur et sa participation à l'Exposition Universelle de 1900*, Paris, Imprimerie du Correo de París, [1900], 79 p.

RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, *Informe del Ministro de Relaciones Exteriores é Inmigración al Congreso Ordinario de 1899*, Quito, Imprenta de Espejo, 1899, s. p.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, *Liste des récompenses : Exposition universelle de 1900*, Paris, Imprimerie nationale, 1901, 1473 p.

SOLDI, Émile, *Les arts méconnus : les nouveaux musées du Trocadéro*, Paris, Ernest Leroux, 1881, 531 p.

VERNEAU, René, et RIVET, Paul, *Ethnographie ancienne de l'Equateur*, Paris, Gauthier-Villars, Imprimeur-libraire du Bureau des Longitudes, 1912, 346 p.

THIRION, Charles (dir.), *Congrès international des Sciences anthropologiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1880, 392 p.

THIRION, Eugène, *États-Unis de Vénézuéla : statistique présentée à la Commission impériale de l'Exposition universelle de 1867*, Paris, Impr. de Bouchard-Huzard, 1867, 31 p.

TOPINARD, Paul, *La société, l'école, le laboratoire et le musée Broca*, Paris, Typ. G. Chamerot, 1890, s. p.

WATTEVILLE, Oscar de, *Rapport administratif sur l'exposition spéciale du Ministère de l'Instruction publique à l'Exposition universelle de 1878*, Paris, impr. de Noizette, 1886, 105 p.

### ***Publications périodiques***

*Anales de la Universidad*, n°93, Quito, Imprenta de la Universidad Central, juillet 1898.

*Anales de la Universidad*, n°73, Quito, Imprenta de la Universidad Central, août 1894.

*Anales de la Universidad*, n°48, Quito, Imprenta de la Universidad Central, juillet 1892.

*Anales de la Universidad*, n°20, Quito, Imprenta de la Universidad Central, 31 juillet 1889.

*Archives des Missions scientifiques et littéraires*, Paris, Imprimerie nationale, t. XII, 1885.

*Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*, n°4, 30 avril 1907.

*Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. IX, 1<sup>er</sup> trimestre 1888.

*Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. XI, janvier-juin 1876.

*Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*, t. VIII, n°2 et 3, 1913.  
Consulté en ligne le 10 novembre 2018 :  
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6506077t/f1.image>.

*Bulletin de la Société préhistorique de France*, t. 2, n°5, 1905. Consulté en ligne le 10 novembre 2018 : [https://www.persee.fr/doc/bspf\\_0249-7638\\_1905\\_num\\_2\\_5\\_11362](https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1905_num_2_5_11362).

*Bulletin de la Société zoologique de France*, Paris, Siège de la Société, vol. X, 1885.

*Bulletin de la Société zoologique de France*, Paris, Siège de la Société, vol. IX, 1884.

*Bulletin de la Société zoologique de France*, Paris, Siège de la Société, t. VIII, 1883.

*Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, G. Masson, Éditeur, t. 1, 1878.

*Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, Librairie Victor Masson et Fils, t. II, 1867.

*Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, Librairie Victor Masson et Fils, t. I, 1866.

*Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, Paris, Librairie Victor Masson et Fils, t. IV, 1863.

*Ecuatorial*, n°11-12, octobre-novembre 1924.

*Journal Officiel de la République Française*, 19 novembre 1877.

*El Nacional*, n°257, 1866.

*El Nacional*, n°221, 1866.

*Patria. Revista ilustrada de actualidades*, n°43, Guayaquil, 28 novembre 1908.

*Revista del Colegio Nacional Vicente Rocafuerte*, n°7, 1922.

*Revista del Colegio Nacional Vicente Rocafuerte*, n°4, juin 1921.

*Revista del Colegio Nacional Vicente Rocafuerte*, Guayaquil, n°3, mars 1921.

*L'Univers illustré : journal hebdomadaire*, Paris, 09 mars 1878.

### **Articles**

ANDRÉ, Édouard, « Voyage dans l'Amérique du Sud, 1875-1876 », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. XVIII, juillet-décembre 1879, p. 209-331.

ASSAMBLÉE NATIONALE, « Ley de Instrucción Pública », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°42, avril-décembre 1891, p. 241-271.

BARAHONA, Rafael, « Informe del Rector de la Universidad Central del Ecuador », *Informe del Ministro de Instrucción Pública, Negocios Eclesiásticos, Justicia,*

*Beneficencia y Caridad y Estadística al Congreso Constitucional de 1894*, Quito, Imprenta del Gobierno, 1894, p. 156-159.

CAMPOS, Francisco, « Informe del Rector del Colegio ‘San Vicente’ », *Informe del Ministro de Instrucción Pública al Congreso Ordinario de 1899*, Imprenta de la Universidad Central, Quito, 1899, p. 252.

CANTEMARCHE, Philippe, « Les Instruments de Musique étrangers et anciens à l’Exposition », *L’Exposition de Paris*, 1878, p. 295.

CAPITAN, Louis, « Actes de la Société », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 21, n°1, 1929, p. 263-268. Consulté en ligne le 05 mai 2019 : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57351079/f287.item.r=jacinto%20jijon>.

CAPITAN, Louis, « Nécrologie de Paul Berthon », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 11, 1919, p. 618-619. Consulté en ligne le 03 mai 2018 : [https://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1919\\_num\\_11\\_1\\_3864](https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1919_num_11_1_3864).

CAPITAN, Louis, « Compte-rendu du ‘Étude sur le précolombien du Bas Pérou’ de Paul Berthon », *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 9, 1912, p. 411-416. Consulté en ligne le 21 mai 2018 : <https://www.jstor.org/stable/44390558>.

CAPITAN, Louis, « Le professeur E.T. Hamy : Préhistorien et américain », *Journal de la Société des Américanistes*, t. V, 1908, p. 146-149. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1908\\_num\\_5\\_1\\_3718](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1908_num_5_1_3718).

CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « Visitas al Museo de Guayaquil », *Revista Municipal*, n°51, novembre 1930, p. 41-42.

CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « Notas sintéticas de Arqueología », *Revista Municipal*, n°11, septembre 1927, p. 23-24.

CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « Museología. La cerámica arqueológica », *Revista Municipal*, n°48, août 1930, p. 32-33.

CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « Visitas al Museo de Guayaquil », *Revista Municipal*, n°9, juillet 1927, p. 27-29.

CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « El Salón de Escultura del Museo », *Revista Municipal*, n°2, décembre 1926, p. 33-34.

CHÁVEZ FRANCO, Modesto, « Adquisiciones del Museo », *Revista Municipal*, n°1, novembre 1926, p. 35-36.

COLLECTIF, « Deyrolle », in JUNGER, Henry (dir.), *Dictionnaire biographique des grands commerçants et industriels*, Paris, Imprimerie de l'Armorial français, t. I, 1895, p. 25-26.

COMMISSION IMPÉRIALE, « Exposition universelle de 1867 », *Gazette de l'Industrie*, n°500, 17 décembre 1865, p. 2.

COMMISSION DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, « Proyecto de Reforma de la Ley de Instrucción Pública vigente presentado por la Comisión de la Instrucción Pública creada por el artículo 19 de la Ley de 3 de setiembre de 1890 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°47, juin 1892, p. 433-475.

CORDIER, Henri, « Note de M. le capitaine Paul Berthon sur les antiquités du Pérou exposées au Musée d'ethnographie du Trocadéro », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, n°3, 1909, p. 196-200.

COUSIN, Auguste, « Faune malacologique de la République de l'Équateur », *Extrait du Bulletin de la Société zoologique de France*, Paris, Siège de la Société, t. XII, 1887, 110 p.

DELORME, René, « Histoire et tableau de l'Exposition universelle de 1878 », in COLLECTIF, *L'Art et l'industrie de tous les peuples à l'Exposition universelle de 1878*, Paris, Librairie illustrée, 1878, p. 1-33.

DESTRUGE, Camilo, « Arqueología », *Boletín de la Biblioteca Municipal de Guayaquil*, Guayaquil, Imprenta « El Telégrafo », t. 1, n°15, mai 1912, p. 229-234.

DESTRUGE, Camilo, « Biblioteca Municipal. Apuntaciones históricas, desde su fundación hasta la fecha », *Boletín de la Biblioteca Municipal de Guayaquil*, Guayaquil, Imprenta « El Telégrafo », t. 2, n°26, avril 1912, p. 28.



DESTRUGE, Camilo, « Biblioteca Municipal. Apuntaciones históricas desde su fundación hasta la fecha », *Boletín de la Biblioteca Municipal de Guayaquil*, Guayaquil, Imprenta « El Telégrafo », t. 2, n°25, mars 1912, p. 8-13.

DUHOUSSET, Colonel, « Exposition ethnographique des missions scientifiques au Palais de l'Industrie. 2<sup>e</sup> article », *L'Illustration*, n°1823, 2 février 1878, p. 71-72.

DUHOUSSET, Colonel, « Galerie ethnographique du musée d'artillerie », *L'Illustration*, n°LXXI, janvier-juin 1878, p. 187.

DUHOUSSET, Colonel, « Exposition ethnographique des missions scientifiques au Palais de l'Industrie », *L'Illustration*, n°1821, 19 janvier 1878, p. 39.

DUTUIT, Eugène, LENORMANT, François, et FEUARDENT, Félix-Bienaimé, *Collection Auguste Dutuit : antiquités, médailles et monnaies, objets divers exposés au palais du Trocadéro en 1878, Paris*, Éditions A. Lévy, 1879, 191 p.

ERVY, François, « Los pabellones de los nuevos mundos », in DUMAS, François-Guillaume (dir.), *Revista de la Exposición Universal de París en 1889*, Barcelone, Montaner y Simón editores, 1889, p. 513-522.

FÉRUSSAC, André de, « Sur le projet d'un musée d'ethnographie », in HAMY, Ernest-Théodore, *Les origines du Musée d'ethnographie*, Paris, J.-M. Place, 1890, p. 145-162.

GÁNDARA, Ascencio, « Boletín universitario. Actas de la Junta Administrativa. Sesión de 11 de Junio de 1900 », *Anales de la Universidad Central del Ecuador. Número extraordinario*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, 1901, p. 45-46.

GINISTY, Paul, « Exposition Universelle, Le ministère de l'instruction publique », *La Revue politique et littéraire*, n°45, 11 mai 1878, 1053 - 1056. p. Consulté en ligne le 11 avril 2015 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2147981.image>.

GIRARD DE RIALLE, Julian, « Rapport sur l'ethnologie de l'Europe, de l'Asie occidentale et de l'Amérique », in THIRION, Charles (dir.), *Congrès international des Sciences anthropologiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1880, p. 35-39.

GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, « Los Aborígenes de Imbabura y del Carchi », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°118, août 1902, p. 387-391.

GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, « Informe del Sr. Decano de la Facultad de Filosofía », *Informe del Ministro de Negocios Eclesiásticos, Instrucción Pública, Justicia, Beneficencia y Caridad y Estadística al Congreso Constitucional de 1892*, Quito, Imprenta del Gobierno, 1892, p. 50-51.

GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, « Actas del Consejo General de Instrucción Pública. Sesión del 20 de febrero de 1890. Informe del Sr. Delegado del Ilmo. Sr. Arzobispo », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°35, 15 février 1891, p. 502-508.

GONZÁLEZ SUÁREZ, Federico, « Proyecto de Reglamento para las Academias Nacionales », *Anales de la Universidad*, n°35, Quito, Imprenta de la Universidad Central del Ecuador, 15 février 1891, p. 511-514.

GONZÁLEZ SUÁREZ, SÁENZ, et ACOSTA, « Informe del 22 de Julio de 1892 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°52, novembre 1892, p. 267-269.

GOUDEAU, Émilie, « Historia de la Habitación en la Exposición Universal », in DUMAS, François-Guillaume (dir.), *Revista de la Exposición Universal de París en 1889*, Barcelone, Montaner y Simón editores, 1889, p. 70-77.

HEUZEY, León, « Le Trésor de Cuenca », *Gazette des beaux-arts*, Paris, Impr. de J. Claye, août 1870, p. 113-127.

JIJÓN Y CAAMAÑO, Jacinto, « Una gran marea cultural en el N.O. de Sud América », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 22, n°1, 1930, p. 107-197. Consulté en ligne le 13 septembre 2016 : [www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1930\\_num\\_22\\_1\\_1060](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1930_num_22_1_1060).

JOMARD, Edme François, « Remarques sur le but et l'utilité d'une collection ethnographique et les moyens de la former », in HAMY, Ernest-Théodore, *Les origines du Musée d'ethnographie*, Paris, J.-M. Place, 1890, p. 125-144.

JOUSSEAUME, Félix, « Mollusques nouveaux de la République de l'Équateur », *Extrait du Bulletin de la Société zoologique de France*, Paris, Siège de la Société, t. XII, 1887, p. 1-22.

MAUNOIR, Charles, « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. IX, 1<sup>er</sup> trimestre 1888, p. 76.

MAUNOIR, Charles, « Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. XV, janvier-juin 1878, p. 289-384.

MAURAIN, E., « Misión Geodésica », [*Informe del Ministerio de Instrucción Pública*], 1903, p. 292-296.

QUESNEL, Léo, « Musée ethnographique », *Revue politique et littéraire*, 2<sup>e</sup> série, 7<sup>e</sup> année, n°32, 9 février 1878, p. 753-757. Consulté en ligne le 11 avril 2015 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2147981.image>.

PALLARES ARTETA, Leonidas, « Informe. Junta Central el 4<sup>o</sup>. Centenario del Descubrimiento de América. Secretaría. », in MINISTÈRE D'INTÉRIEUR ET DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *Informe del Ministro de lo Interior y Relaciones Exteriores al Congreso Ordinario*, Quito, Imprenta del Gobierno, 1892, s. p.

PÉREZ, J. G., « Carta del representante de la Delegación del Ecuador en la World's Columbian Fair al Ministro de Estado en el Despacho de Obras Públicas », *Informe del Ministro de Obras y Crédito Públicos al Congreso Constituyente de 1894*, 1894, s. p.

PÓLIT, Manuel María, « Biografía científica [de Auguste Cousin] », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°15, 20 février 1889, p. 55-58.

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CENTRALE DE L'ÉQUATEUR, « Aviso importante », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad, n°52, novembre 1892, p. 293.

RENDÓN, Víctor Manuel, « Communiqué au ministre, Paris le 27 septembre 1900 », *Informe del Ministro de Relaciones Exteriores al Congreso Ordinario*, Quito, Imprenta Nacional, 1901, s. p.

RENDÓN, Víctor Manuel, « Documentos. Francia », *Informe del Ministro de Relaciones Exteriores é Inmigración al Congreso Ordinario de 1899*, Quito, Imprenta de Espejo, 1899, p. 43-44.

RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, « Catálogo de los objetos que presenta la República del Ecuador a la Exposición Histórico-Americana de Madrid », in COLLECTIF, *Catálogo general de la Exposición Histórica-Americana*, Madrid, Establecimiento Tipográfico « Sucesores de Rivadeneyra », t. I, 1893, p. 1-43. Consulté en ligne le 21 novembre 2019 : <http://www.cervantesvirtual.com/obra/catalogo-general-de-la-exposicion-historico-americana-de-madrid--1892/>.

RIVET, Paul, « El hombre en América », *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, Quito, vol. XVIII, n°54, p. 15-37.

RIVET, Paul, « Federico Gonzalez Suarez », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 11, 1919, p. 632-634. Consulté en ligne le 25 avril 2017 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1919\\_num\\_11\\_1\\_3872](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1919_num_11_1_3872).

RIVET, Paul, « Léon Poutrin », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 11, 1919, p. 640-643. Consulté le 05 mai 2019 : [https://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1919\\_num\\_11\\_1\\_3878](https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1919_num_11_1_3878).

RIVET, Paul, « Compte rendu : Marshall H. Saville. *The antiquities of Manabi, Ecuador ; Final report* », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 8, 1911, p. 310-312. Consulté en ligne le 25 avril 2017 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1911\\_num\\_8\\_1\\_3738\\_t1\\_0310\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1911_num_8_1_3738_t1_0310_0000_2).

RIVET, Paul, « Inauguration du buste du Professeur Hamy au Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *Journal de la Société des Américanistes*, t. VII, 1910, p. 323-327. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1910\\_num\\_7\\_1\\_3586\\_t1\\_0323\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1910_num_7_1_3586_t1_0323_0000_2).

RIVET, Paul, « Cinq ans d'études anthropologiques dans la République de l'Equateur (1901-1906). Résumé préliminaire », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 3, n°2, 1906, p. 229-237. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1906\\_num\\_3\\_2\\_3464](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1906_num_3_2_3464).

RIVET, Paul, « Les Indiens Colorados, récit de voyage et étude ethnologique », *Journal de la Société des Américanistes*. t. 2, 1905, p. 177-208. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1905\\_num\\_2\\_1\\_3554](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1905_num_2_1_3554).

RIVET, Paul, et RIVIÈRE, Georges-Henri, « La réorganisation du Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *Bulletin du Muséum*, extrait, t. II, n°3, 1930, p. 1-10.

RIVIÈRE, Georges-Henri, « Le Musée d'ethnographie du Trocadéro », *Documents*, Paris, n°1, 1929, p. 54-58.

SCHËBEL, Charles, « De l'esthétique des anciens américains », in THIRION, Charles (dir.), *Congrès international des Sciences ethnographiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1881, p. 163-168.

THULIÉ, Henri, « Rapport sur les sociétés d'anthropologie et l'enseignement de l'anthropologie et l'enseignement de l'anthropologie », in THIRION, Charles (dir.), *Congrès international des Sciences anthropologiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1880, p. 24-28.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°195 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°119, septembre 1902, p. 495-499.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°187 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°119, septembre 1902, p. 489.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°184 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°119, septembre 1902, p. 487-488.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°172 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°115, mai 1902, p. 418-419.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°126 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°78, janvier 1895, p. 96.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°74 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°78, janvier 1895, p. 76.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°27. Lista de los objetos á que alude el oficio anterior », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°72, juillet 1894, p. 89.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°19. Lista de los objetos arqueológicos á que alude el oficio anterior », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°71, juin 1894, p. 478-479.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°173 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°68, mars 1894, p. 250.

TOBAR, Carlos R., « Boletín universitario. Oficios N°57 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°46, mai 1892, p. 356.

TOBAR, Carlos R., « Informe que el Rector de la Universidad Central del Ecuador presenta al H. Señor Ministro de la Instrucción Pública para la Memoria que ha de dirigir á la próxima Legislatura de 1892 », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central del Ecuador, n°46, mai 1892, p. 335-343.

TOBAR, Carlos R., « Viaje imaginario por las provincias limítrofes de Quito », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central del Ecuador, n°29, 1 août 1890, p. 161-166.

TORRES-CAÏCEDO, José María, « L'ethnographie, la nationalité normale et les nations latines de l'Amérique », in THIRION, Charles (dir.), *Congrès international des Sciences ethnographiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1881, p. 262-265.

WATTEVILLE, Oscar de, « Rapport sur le service des missions et voyages scientifiques (1875) », *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, Paris, Imprimerie nationale, t. IV, 1877, p. 2-5.

WIENER, Charles, « Viaje al rio de las Amazonas y a las cordilleras (1879-1882) », in COLLECTIF, *América pintoresca, descripción al nuevo continente por los más modernos exploradores*, Barcelone, Montaner y Simon Editores, 1884, p. 1-112.

WIENER, Charles, « Correspondance », *Revue d'Ethnographie*, Paris, Ernest Leroux, t. I, 5 octobre 1882, p. 454-458.

WIENER, Charles, « Exploration du Rio Napo. Lettre de M. Ch. Wiener, vice-consul de France à Guayaquil, au ministre des affaires étrangères », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. I, janvier-juin 1881, p. 166-171.

WIENER, Charles, « Routes dans l'intérieur de la République de l'Équateur. Lettre de M. Ch. Wiener, vice-consul de France à Guayaquil », *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Librairie de Ch. Delagrave, t. I, juillet-décembre 1880, p. 456-459.

## BIBLIOGRAPHIE

ACHIM, Miruna, et PODGORNÝ, Irina (éd.), *Museos al detalle. Colecciones, antigüedades e historia natural, 1790-1870*, Rosario, Prohistoria Ediciones, 2013, 273 p.

ADOUM, Alejandra, et PROAÑO ARANDI, Francisco, *Diplomáticos en la literatura ecuatoriana*, Quito, Asociación de Funcionarios del Servicio Exterior Ecuador, 2014, 533 p.

ANDRÉ, Florence et COURTOIS, Stéphanie de (dir.), *Édouard André, 1840-1911 : un paysagiste botaniste sur les chemins du monde*, Besançon, L'Imprimeur, 2001, 334 p.

APPADURAI, Arjun (éd.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, 329 p.

AYALA MORA, Enrique, *Ecuador del siglo XIX. Estado Nacional, Ejército, Iglesia y Municipio*, Quito, Corporación Editora Nacional, 2011, 256 p.

AYALA MORA, Enrique, *Resumen de Historia del Ecuador*, Biblioteca Digital andina, Universidad Andina Simón Bolívar del Ecuador, 1999, 77 p. Consulté en ligne le 14 juillet 2019 : [http://www.scribd.com/users/Barricadas/document\\_collections](http://www.scribd.com/users/Barricadas/document_collections).

BASANTES, Javier, *Propuesta arqueo-museológica para el Museo Antropológico Antonio Santiana*, mémoire dirigé par María Fernanda Ugalde, Quito, Université catholique de l'Équateur, 2016, 237 p.

BEDOYA HIDALGO, María Elena, *Antigüedades y nación : Prácticas del coleccionismo, agencia intelectual y sociabilidades científicas. Historias cruzadas desde la región andina (1890-1920)*, thèse dirigée par Pilar García Jordán, Barcelone, Université de Barcelone, 2016, 358 p.

BEDOYA HIDALGO, María Elena, *Exlibris Jijón y Caamaño : Universos del lector y prácticas del coleccionismo (1890-1950)*, Quito, Ediciones Banco Central del Ecuador, 2008, 63 p.



BLANCO, Javier Rodrigo del (éd.), *Las exposiciones históricas de 1892*, Madrid, Secretaría general técnica, 2008, 151 p. Consulté en ligne le 22 novembre 2019 : <https://sede.educacion.gob.es/publiventa/las-exposiciones-historicas-de-1892/arqueologia-fotografia/21535C>.

BOONE, Elizabeth Hill (éd.), *Collecting the Pre-Columbian Past*, Washington, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1993, 359 p.

BURIANO, Ana, *Navegando en la borrasca. Construir la nación de la fe en el mundo de la impiedad, Ecuador, 1860-1875*, Mexique, Instituto Mora, 2008, 372 p.

BUSTOS, Guillermo, *El culto a la nación : Escritura de la historia y rituales de la memoria en Ecuador, 1870-1950*, Quito, Fondo de Cultura Económica et Universidad Andina Simón Bolívar, 2017, 408 p.

CASTILLO, Julio, *Album del Centenario de la Provincia de Tungurahua 1860-1960*, Ambato, 1960, 162 p.

ÇELIK, Zeynep, *Displaying the Orient : Architecture of Islam at Nineteenth-Century World's Fairs*, University of California, 1992, 245 p.

CEULEMANS, Nicole, *Jean Linden : explorateur, père des orchidées*, Bruxelles, Fonds Mercator, 2006, 237 p.

CONSEIL NATIONAL DE CULTURE, *Ecuador en las páginas de Le Tour du Monde*, Quito, Imprenta Mariscal, 2011, 353 p.

DEMEULENAERE-DOUYÈRE, Christiane (dir.), *Exotiques expositions : les expositions universelles et les cultures extra-européennes*, France, 1855-1937, Paris, Somogy, 2010, 216 p.

DEMEULENAERE-DOUYÈRE, Christiane, *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2008, 622 p.

DESVALÉES, André, et MAIRESSE, François (dir.), *Dictionnaire encyclopédique de muséologie*, Paris, Armand Colin, 2011, 722 p.

DIAS, Nélia, *Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, Paris, Éditions du CNRS, 1991, 310 p.

DUPAIGNE, Bernard, *Histoire du musée de l'Homme. De la naissance à la maturité (1880-1972)*, Paris, Éditions Sépia, 2017, 372 p.

ESPINOSA, Carlos, et LOMNÉ, Georges (éd.), *Ecuador y Francia : diálogos científicos y políticos (1735-2013)*, Quito, FLACSO, 2013, 284 p.

FEBRES CORDERO, Francisco, *El sabio ignorado*, Bogota, Penguin Random House S.A.S., 2016, 175 p.

FOURNIER, Paul, *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français à travers le monde pendant cinq siècles : XV<sup>e</sup> à XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, P. Lechevalier & fils, 1932, 258 p.

GASC, Jean-Pierre, et LAISSUS, Yves (dir.), *Voyages et découvertes des voyageurs naturalistes aux chercheurs scientifiques*, Paris, Jardin des Plantes, 1981, s. p.

GOMBRICH, Ernest, *Histoire de l'art*, Paris, Phaidon, 2006, 1046 p.

GUTIÉRREZ USILLOS, Andrés, *Dioses, símbolos y alimentación en los Andes. Interrelación hombre-fauna en el Ecuador prehispánico*, Quito, Ediciones Abya-Yala, 2002, 473 p.

HENDERSON, Peter V. N., *Gabriel García Moreno y la formación de un Estado conservador en los Andes*, Quito, CODEU, 2010, 422 p.

HOYOS, Melvin, *100 años de Historia, Museo Municipal de Guayaquil*, Guayaquil, Poligráfica, t. 1, 2009, 396 p.

IDROVO, Salvador, *Cultura museística*, Cuenca, Talleres Gráficos de la Universidad de Cuenca, 1989, 86 p.

JACQUIN DE MARGERIE, Stéphanie, *Édouard André (1840-1911) et la société de son temps : le parcours d'un architecte-paysagiste botaniste du Second Empire à la belle Époque*, thèse dirigée par Daniel Rabreau, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2009, 372 p.

JOUANEN, José, *Historia de la Compañía de Jesús en la República del Ecuador, 1850-1950*, Quito, Jorge Villalba F. ed., 2003, 856 p.

KENNEDY-TROYA, Alexandra, *Construir la nación ecuatoriana. Imágenes y espacios del siglo XIX. Antología*, Cuenca, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo del Azuay, 302 p.

L'ESTOILE, Benoît de, *Le goût des autres : de l'Exposition coloniale aux arts*, Paris, Flammarion, 2010, 616 p.

LARREA, Carlos Manuel, *Las Principales Publicaciones de Jacinto Jijón y Caamaño sobre la Historia Ecuatoriana*, Quito, Editorial Benalcázar, 1976, 166 p.

LARREA, Carlos Manuel, *Antonio Flores Jijón, su vida y sus obras*, Quito, Corporación de Estudios y Publicaciones, 1974, 281 p.

LEJEUNE, Daniel, *Édouard André : les clés d'une réussite : auteur, acteur, spectateur*, Paris, Société nationale d'horticulture de France, 2009, 123 p.

LESCURE, Michel, et PLESSIS, Alain (dir.), *Banques locales et banques régionales en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1999, 342 p.

MAIGUASHCA, Juan (éd.), *Creación de las repúblicas y formación de la nación*, Quito, Universidad Andina Simón Bolívar et Libresa, 2003, 540 p.

MAIGUASHCA, Juan (éd.), *Historia y región en el Ecuador : 1830-1930*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1994, 436 p.

MAIRIE DE LA VILLE DE QUITO, *Joaquín Pinto : crónica romántica de la nación*, Quito, FONSA, 2010, 215 p.

MALRAUX, André, *Le Musée imaginaire*, Paris, Éditions Gallimard, 1965, 285 p.

MARÍN, José Pedro, *El material científico para la enseñanza de la botánica en la Región de Murcia (1837-1939)*, thèse dirigée par José Mariano Bernal Martínez et José Damián López Martínez, Murcie, Université de Murcie, 2014, 436 p.

MIRANDA RIBADENEIRA, Francisco, *Primera Escuela Politécnica del Ecuador : Estudio Histórico e Interpretación*, Quito, Editorial La Unión, 1972, 391 p.

MOHEN, Jean-Pierre (dir.), *Le nouveau musée de l'Homme*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, 2004, 265 p.

MORALES MORENO, Luis Gerardo, et COUDART, Laurence (éd.), *Escrituras de la historia : experiencias y conceptos*, Mexique, Editorial Itaca, 2016, 223 p.

MORELLI, Federica, *Réforme et dissolution de l'espace impérial : Équateur, 1765-1830*, Paris, L'Harmattan, 2004, 298 p.

NORBERT, Elias, *La sociedad cortesana*, Mexique, Fondo de Cultura Económica, 2008 [1969], 368 p.

ORTIZ CRESPO, Alfonso (éd.), *Imágenes de identidad. Acuarelas quiteñas del siglo XIX*, Quito, FONSA, 2005, 563 p.

PRATT, Mary Louise, *Ojos Imperiales. Literatura de viajes y transculturación*, Fondo de Cultura Económico, México, 2010, 254 p.

POULOT, Dominique, *Patrimoine et musées. L'institution de la culture*, Paris, Hachette, 2014 [2001], 255 p.

POULOT, Dominique, *Une histoire des musées de France : XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2008, p. 195.

RECHT, Roland, *La Lettre de Humboldt : du jardin paysager au daguerréotype*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2006 [1989], 160 p.

RIEGL, Aloïs, *Le culte moderne des monuments*, Paris, Éditions Allia, 2016 [1903], 110 p.

SANTIANA, Antonio, *Museo etnográfico de la Universidad Central*, Quito, 1959, 21 p.

SCHUSTER, Sven (éd.), *La Nación expuesta, cultura visual y procesos de formación en América Latina*, Bogota, Universidad del Rosario, 2014, 243 p.

SEVILLA, Ana María, *El Ecuador en sus mapas : Estado y nación desde una perspectiva espacial*, Quito, FLACSO, 2011, 274 p.

SEVILLA, Elisa, *Imperios informales y naciones poscoloniales : la autoridad de la ciencia*, thèse codirigée par Mercedes Prieto et Mark Turner, Quito, Faculté latino-américaine de Sciences sociales, 2011, 279 p.

TERÁN NAJAS, Rosemarie, *La escolarización de la vida : el esfuerzo de construcción de la modernidad educativa en el Ecuador (1821-1921)*, thèse dirigée par Gabriela Ossenbach Sauter, Quito, Université Andina Simón Bolívar, 2015, 279 p.

TODOROV, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, 339 p.

VARGAS, José María, *Museo Jacinto Jijón y Caamaño y el Patrimonio Artístico*, Quito, Ediciones de la Universidad Católica, 1978, 203 p.

VARGAS, José María, *Jacinto Jijón y Caamaño, su Vida y su Museo de Arqueología y Arte Ecuatorianos*, Quito, Santo Domingo, 1971, 230 p.

VÁSQUEZ HAHN, María Antonieta, *El Palacio de la Exposición Nacional de 1909*, Quito, Imprefepp 2009, 154 p.

VÁSQUEZ HAHN, María Antonieta, *Luz a través de los muros : Biografía de un edificio quiteño*, Quito, FONSA, 2005, 320 p.

WERNER Michael, et ZIMMERMANN, Bénédicte (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, 239 p.

ZÚÑIGA, Neptalí, *Vicente León*, Quito, Talleres Gráficos de Educación, 1943, 338 p.

### ***Publications périodiques***

*El "Bolívar" en su Sesquicentenario*, Ambato, s. e., 2011.

*Colegio Vicente León*, Latacunga, s.é., s. d.

*Esto es el Bolívar*, Ambato, 1961.

## Articles

ALBERTI, Samuel, « Objects and the Museum », *Isis*, vol. 96, n°4, décembre 2005, p. 559-571. Consulté en ligne le 16 mai 2017 : <http://www.jstor.org/stable/10.1086/498593>.

ALEGRÍA, Luis, GÄNGER, Stefanie et POLANCO, Gabriela, « Momias, cráneos y caníbales. Lo indígena en las políticas de ‘exhibición’ del Estado chileno a fines del siglo XIX », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2009. Consulté en ligne le 23 avril 2016 : <http://nuevomundo.revues.org/53063>.

ÁLVAREZ, Rita, et GARCÍA, Mariella, « El Emblema Territorial de los Manteño-Huancavilcas en las estribaciones de la Cordillera Chongón-Colonche. Los Agricultores de Montaña », *Boletín del Museo Municipal de Guayaquil*, n°1, janvier 1995, Guayaquil, 62 p., p. 3-58.

ANDERSON, Robert, « The Idea of the Secondary School in Nineteenth-century Europe », *Paedagogica Historica*, vol. 40, n°1, avril 2004, p. 93-106. Consulté en ligne le 19 juin 2016.

ANDRÉ-OLIVIER, Florence, « Edouard André, créateur de jardins en Europe », communication présentée au colloque « L’Esprit des jardins : entre tradition et création », 5 au 6 septembre 2008. Consulté le 21 mai 2018 : <http://archives.cg37.fr/UploadFile/GED/Colloque%20jardins/1244728326.pdf>.

BARTH, Volker, « Nation et altérité : l’Argentine aux Expositions universelles de 1867, 1878 et 1889 à Paris », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, n°15, 2008, § 21. Consulté en ligne le 17 mai 2018 : <http://journals.openedition.org/alhim/2925>.

BEDOYA HIDALGO, María Elena, « Museum, archaeology and nation : González Suárez and the Sociedad de Estudios Histórico-Americanos in early twentieth-century Ecuador », *Museum History Journal*, 2019, p. 1-15. Consulté en ligne le 11 mai 2019 : <https://doi.org/10.1080/19369816.2019.1613609>.

BEDOYA HIDALGO, María Elena, « Dialogando desde los objetos : Jijón y Caamaño y Max Uhle, entre arqueología y coleccionismo en Ecuador, 1910-1925 »,

in MUSEO NACIONAL DEL ECUADOR, *Guión académico*, Quito, Imprenta Mariscal, 2018, p. 56-72.

BENNETT, Tony, « The Exhibitionary Complex », *New Formations*, n°4, Printemps 1988, p. 73-102.

BERTOMEU SÁNCHEZ, José Ramón, et, SIMON CASTEL, Josep, « Viejos objetos y nuevas perspectivas historiográficas : la cultura material de la ciencia en las aulas del siglo XIX », in LÓPEZ-OCÓN, Leoncio, (éd.), *Aulas con memoria. Ciencia, educación y patrimonio en los institutos históricos de Madrid (1837-1936)*, Madrid, CEIMES, 2012, p. 49-72.

BONDAZ, Julien, DIAS, Nélia, et JARRASSÉ, Dominique, « Collectionner par-delà nature et culture », *Gradhiva*, n°23, 2016, p. 29-49. Consulté en ligne le 16 mars 2017 : <http://gradhiva.revues.org/3128>.

BOSC-TIESSÉ, Claire, L'ESTOILE, Benoît de, KÖNIG, Viola, LÓPEZ CABALLERO, Paula, NÉGRI, Vincent, PERRIN, Ariane, et RINÇON, Vincent, « Les collections muséales d'art 'non-occidental' : constitution et restitution aujourd'hui », *Perspective : actualité en histoire de l'art*, n°1, 2018, p. 37-70.

BOTERO, Clara Isabel, « Algunas reflexiones sobre la relación entre museos y patrimonio en caso de museos de antropología e historia en Colombia », *Boletín de Arqueología*, Bogota, n°3, septembre 1996, p. 57-66.

BOURGUET, Marie-Noëlle, « Une mémoire de papier. Carnets de notes et journaux de voyages savants (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles), in VENAYRE, Sylvain, et MOUSSA, Sarga (dir.), *Le voyage et la mémoire au XIX<sup>e</sup> siècle*, 2011, p. 1-22. Consulté en ligne le 25 novembre 2019 : [http://images.titlive.com/376/9782354280376\\_e.pdf](http://images.titlive.com/376/9782354280376_e.pdf).

BUCCHI, Massiamiano, « Images of Science in the Classroom : Wallcharts and Science Education 1850-1920 », *The British Journal for the History of Science*, vol. 31, n°2, 1998, p. 161-184.

BURIANO, Ana, « Entre el Protectorado y la República del Sagrado Corazón : el Ecuador garciano, 1860-1875 », *Historia Mexicana*, vol. LXV, n°2, 205, p. 561-597.

BUSTAMANTE, Jesús, « Museos, memoria y antropología a los dos lados del Atlántico. Crisis institucional, construcción nacional y memoria de la colonización », *Revista de Indias*, 2012, vol. LXXII, n°254, p. 15-34.

CAPELLO, Ernesto, « Cartógrafos y clérigos. Misiones geodésicas y religiosas en el conocimiento geográfico del Ecuador (Siglos XVIII-XX) », *Araucaria, Revista Iberoamericana de Filosofía, Política y Humanidades*, n°24, 2010, p. 150-175. Consulté en ligne le 12 août 2019 : [http://www.institucional.us.es/araucaria/nro24/monogr24\\_6.pdf](http://www.institucional.us.es/araucaria/nro24/monogr24_6.pdf).

CAUBET, Annie, « Adrien de Longpérier et le musée des Antiquités américaines au Louvre », in POWELL, Véronique (éd.), *Artistes, collections et musées. Un hommage à Antoine Schnapper*, Paris, PUPS, 2016, p. 407-416.

CARMINATI, Pauline, « Les momies du Muséum national d'Histoire naturelle : du cabinet anthropologique au musée de l'Homme », *La Lettre de l'OCIM*, n°137, 2011, p. 26-34. Consulté en ligne le 19 avril 2019 : <http://journals.openedition.org/ocim/966>.

CHARDON, Carlos, « Édouard André (1840-1911), jardinero-naturalista y sus viajes por Colombia y el Ecuador », *Caldasia*, vol. 4, n°19, 30 mai 1947, p. 283-292.

CHARPY, Manuel, « L'objet et ses horizons : La fabrique des objets exotiques à Paris et New York au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue de la culture matérielle*, n°79, printemps 2014, p. 24-45.

CHARPY, Manuel, « Tréfonds et lointains à demeure. Collections de coquillages et souvenirs dans les appartements au XIX<sup>e</sup> siècle », *Techniques & Culture*, n°59, 2012, p. 44-61. Consulté en ligne le 01 mai 2019 : <http://journals.openedition.org/tc/6532>.

COCKS, Margaret Maria, « Dr Louis Auzoux and his collection of papier-mâché flowers, fruits and seeds », *Journal of the History of Collections*, vol. 26, n°2, 2014, p. 229-248.

COELHO PRADO, Maria Ligia, « América latina : historia comparada, historias conectadas, historia transnacional », *Anuario digital*, n°3, 2011-2012, p. 10-22.

COLLECTIF, « El Museo Arqueológico se enriquece », *Anales de la Universidad*, Quito, Imprenta de la Universidad Central, n°259, janvier-mars 1927, p. 241.



CONRAD, Sebastian, « La constitution de l'histoire japonaise. Histoire comparée, transferts, interactions transnationales », in WERNER Michael, et ZIMMERMANN, Bénédicte (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 53-72.

DAUGERON, Bertrand, « Classement et rangement des 'objets des sauvages' vers 1800 : L'ordre méthodique comme écriture des objets », *Culture & Musées*, n°14, 2009, p. 39-63. Consulté en ligne le 18 avril 2018 : [https://www.persee.fr/doc/pumus\\_1766-2923\\_2009\\_num\\_14\\_1\\_1506](https://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2009_num_14_1_1506).

DAUGERON, Bertrand, « Entre l'antique et l'exotique, le projet comparatiste oublié du 'Muséum des Antiques' en l'an III », *Annales historiques de la Révolution française* n°356, avril-juin 2009, p. 143-176. Consulté en ligne le 11 janvier 2013 : <http://ahrf.revues.org/10629>.

DE LIMA GRECCO, Gabriela, et SCHUSTER, Sven, « Decolonizing Global History ? A Latin American Perspective », *Journal of World History*, vol. 31, n°2, juin 2020, p. 425-446. Consulté en ligne le 28 juillet 2020 : <https://doi.org/10.1353/jwh.2020.0024>.

DELUERMOZ, Quentin, FUREIX, Emmanuel, CHARPY, Manuel, JOSCHKE, Christian, LE MEN, Ségolène, MCWILLIAM, Neil, et SCHWARTZ, Vanessa, « Le XIX<sup>e</sup> siècle au prisme des visual studies », *Revue d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, n°49, 2014, p. 139-175. Consulté le 30 avril 2019 : <http://journals.openedition.org/rh19/4754>.

DÉMELAS, Marie-Danielle, « L'École et la République : les projets scolaires des premiers dirigeants de l'Équateur (1833-1875) », in AYMES, Jean-René (dir.), *L'enseignement Primaire en Espagne et en Amérique Latine du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours. Politiques éducatives et réalités scolaires*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 1986, p. 1-7.

DENIS, Gilles, « Edouard André en Amérique du sud : Du voyage naturaliste à l'art paysagiste », in ANDRÉ, Florence, et COURTOIS, Stéphanie de (dir.), *Edouard André, 1840-1911 : un paysagiste botaniste sur les chemins du monde*, Paris, les Éditions de l'Imprimeur, 2001, p. 105-120.

DIAS, Nélia, « Le Musée du Quai Branly : Une généalogie », *Le Débat*, n°147, mai 2007, p. 65-79. Consulté en 15 juin 2014 : <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2007-5-page-65.htm>.

DIAS, Nélia, « Séries de crânes et armée de squelettes : les collections anthropologiques en France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, Nouvelle Série*, 1989, p. 203-230. Consulté en ligne le 13 mars 2011 : [https://www.persee.fr/doc/bmsap\\_0037-8984\\_1989\\_num\\_1\\_3\\_2581](https://www.persee.fr/doc/bmsap_0037-8984_1989_num_1_3_2581).

DIAS, Nélia, « Vers l'archivage des objets : la naissance du Musée d'Ethnographie du Trocadéro », *Musées et collections publiques de France*, n° 178, 1988, p. 24-28.

DICKINSON, Connie, « Quand les Tsachila (Equateur) eux-mêmes documentent leur langue et leur culture », *Faits de Langues*, n°35-36, janvier 2010, p. 303-322. Consulté en ligne le 21 juillet 2018 : <https://doi.org/10.1163/19589514-035-036-01-900000017>.

DUNCAN, Carol, « Art Museums and the Ritual of Citizenship », in KARP, Ivan, et LAVINE, Steven (éd.), *Exhibiting Cultures : The Poetics and Politics of Museum Display*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1991, p. 88-103.

DUPAIGNE, Bernard, « La maturation du Musée d'ethnographie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 2012, p. 529-552. Consulté en ligne le 11 mai 2017 : [https://www.persee.fr/doc/outre\\_1631-0438\\_2012\\_num\\_99\\_376\\_4985](https://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2012_num_99_376_4985).

ESCOBAR VILLEGAS, Juan Camilo, « Las élites intelectuales en Euroamérica. Imaginarios identitarios, hombres de letras, de artes y de ciencias en Medellín y Antioquia, 1830-1920 », *Co-herencia*, vol. 1, n°1, juillet-décembre, 2004, p. 126-149.

ESCOLANO, Agustín, « La cultura material de la escuela y la educación patrimonial », *Educatio Siglo XXI*, vol. 28, n°2, 2010, p. 43-64.

ESPINOSA FERNÁNDEZ, Carlos Ramiro, et CANAL, Jordi « La memoria transnacional de Gabriel García Moreno : la imagen póstuma del caudillo católico en Ecuador, Francia y Roma (1875-1921) », *Historia Crítica*, n° 75, 2020 : 3-23. Consulté en ligne le 15 mars 2020 : <https://doi.org/10.7440/histcrit75.2020.01>.

FEREMBACH, Denise, « Le Laboratoire d'Anthropologie de l'École pratique des hautes études », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 7, 1980, p. 307-318. Consulté en ligne le 9 mai 2018 : [https://www.persee.fr/doc/bmsap\\_0037-8984\\_1980\\_num\\_7\\_4\\_3797](https://www.persee.fr/doc/bmsap_0037-8984_1980_num_7_4_3797).

FIGUEROA, Marcelo Fabián, « Manuel Basavilbaso y el oso hormiguero. Sobre la formación de las colecciones de Historia natural », *Revista Electrónica de Fuentes y Archivos*, Córdoba, n°4, 2013, p. 47-58. Consulté en ligne : le 11 mars 2017 : <https://refa.org.ar/file.php?tipo=Contenido&id=90>.

FIORINI, Graziana, MAEKAWA, Luana, et STIBERC, Peter, « Save the Plants : Conservation of the Brendel Anatomical Botany Models », *The Book and Paper Group Annual 27*, n°35, 2008, p. 35-45.

FITZELL, Jill, « Teorizando la diferencia en los Andes del Ecuador : viajeros europeos, la ciencia del exotismo y las imágenes de los Indios », in MURATORIO Blanca, *Imágenes e Imagineros ; Representaciones de los indígenas ecuatorianos, Siglos XIX y XX*, Quito, Flacso-Sede Ecuador, 1994, p. 25-73.

GÄNGER, Stefanie, « Conquering the Past : Post-War Archaeology and Nationalism in the Borderlands of Chile and Peru, c. 1880-1920 », *Comparative Studies in Society and History*, Cambridge University Press, vol. 51, n°4, octobre 2009, p. 691-714. Consulté en ligne le 23 avril 2016 : <http://www.jstor.org/stable/40270359>.

GARCÍA, Susana V., « Lecciones 'objetivadas' y museos escolares en la Argentina del centenario », *Museologia & Interdisciplinaridade*, vol. 3, n°5, 2014, p. 75-93.

GARCÍA, Susana V., « Museos provinciales y redes de intercambio en la Argentina », in LOPES, MM., et HEIZER, A. (dir.), *Coleccionismos, prácticas de campo e representações*, Campina Grande, EDUEPB, 2011, p. 75-91.

GARCÍA, Susana V., « Museos escolares, colecciones y la enseñanza elemental de las ciencias naturales en la Argentina de fines del siglo XIX », *História, Ciências, Saúde*, vol. 4, n°1, 2007, p.173-196.

GARCÍA, Susana V., et MAYONI, María Gabriela, « Las colecciones de enseñanza científica como fuentes para la Historia de la ciencia », *Revista Electrónica de Fuentes y Archivos*, vol. 4, n°4, 2013, p. 110-125.

GARCÍA, Susana V., et PODGORNY, Irina, « El museo den los tiempos de la historia natural : colecciones y universidad alrededor de 1900 », *Códice*, n°29, novembre 2016, p. 18-29.

GARCÍA, Susana V., et PODGORNY, Irina, « Pedagogía y nacionalismo en la Argentina : lo internacional y lo local en la institucionalización de la enseñanza de la arqueología », *Trabajos de prehistoria*, vol. 58, n°2, 2001, p. 9-26.

GARCÍA BRAVO, María Haydée, « Colecciones antropológicas decimonónicas. La puesta en escena de la racialidad », in KÖPPEN, Elke, et BLAZQUEZ GRAF, Norma (coor.), *Jornadas Anuales de Investigación 2014*, Mexique, Universidad Nacional Autónoma de México, 2015, p. 85-103.

GERRITSEN, Anne, et, RIELLEO, Giorgio, « Introduction : Writing Material Culture History », in GERRITSEN, Anne, et, RIELLO, Giorgio, (éd.), *Writing Material Culture History*, Londres, Bloomsbury, 2014, p. 1-13.

GOBAT, Michel, « The Invention of Latin America : A Transnational History of Anti-Imperialism, Democracy, and Race », *The American Historical Review*, vol. 118, n°5, décembre 2013, p. 1345-1375. Consulté en ligne le 25 mars 2019 : <https://doi.org/10.1093/ahr/118.5.1345>.

GODELIER, Maurice, « L'imaginaire et le symbolique », in SCHLANGER, Nathan, et TAYLOR, Anne-Christine, *La préhistoire des autres*, Paris, La Découverte « Recherches », 2012, p. 59-65. Consulté en ligne le 11 octobre 2017 : <https://www.cairn.info/la-prehistoire-des-autres--9782707174062-page-59.htm>.

GOMES, Inês, « Coleções escolares e práticas de ensino : a coleção de história natural do colégio militar de Lisboa », *III Foro Ibérico de Museísmo Pedagógico - V Jornadas Científicas de la SEPHE*, 2008, p. 241-252. Consulté en ligne le 02 mai 2018 : <http://congresos.um.es/fimupesephe/fimupesephe2012/paper/view/15061>.

GROGNET, Fabrice, « Les enjeux muséologiques de la réorganisation du Musée d'ethnographie du Trocadéro », in DELPUECH, André, LAURIÈRE, Christine, et PELTIER-CAROFF, Carine, (dir.), *Les années folles de l'ethnographie : Trocadéro*, Paris, Muséum national d'Histoire naturelle, 2017, p. 28-37. Consulté en ligne le 17 janvier 2018 : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01880490/document>.

GRUZINSKI, Serge, « Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres 'connected histories' », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 56<sup>e</sup> année, n°1, 2001, p. 85-117. Consulté en ligne le 14 mars 2018 : [https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_2001\\_num\\_56\\_1\\_279935](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_2001_num_56_1_279935).

GUERRERO, Andrés, « Poblaciones indígenas, ciudadanía y representación », *Nueva Sociedad*, n°150, juillet-août 1997, p. 98-105. Consulté en ligne le 24 mars 2018 : [https://www.nuso.org/media/articles/downloads/2614\\_1.pdf](https://www.nuso.org/media/articles/downloads/2614_1.pdf).

HARCOURT, Raoul d', « Nécrologie de Paul Rivet, 1876-1958 », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 47, 1958, p. 6-20. Consulté en ligne le 14 juin 2016 : [http://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1958\\_num\\_47\\_1\\_1147](http://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1958_num_47_1_1147).

HELDEN, Albert van, et HANKINS, Thomas, « Introduction : Instruments in the History of Science », *Osiris*, vol. 9, 1993, p. 1-6.

HIDALGO, Ángel Emilio, « El aparecimiento del saber histórico en Guayaquil : el Centro de Investigaciones Históricas », *ProcesoS, Revista Ecuatoriana de Historia*, n°31, 2010, p. 45-77.

HONDT, Jean-Loup d', « La Société zoologique de France : 120 ans d'histoire et d'activités scientifiques », *Bulletin de la Société zoologique de France*, vol. 122, n°3, 1997, p. 213-221.

HONDT, Jean-Loup d', « Histoire de la Société zoologique de France. Son évolution et son rôle dans le développement de la zoologie », *Revue française d'aquariologie herpétologie*, n°3, p. 65-102.

HUERTA, Pedro José, « Historia del Colegio Nacional Vicente Rocafuerte de Guayaquil », *Revista del Colegio Nacional Vicete Rocafuerte*, n°1, décembre 1919, p. 6-46.

KENNEDY-TROYA, Alexandra, « Artistas y científicos : naturaleza independiente en el siglo XIX en el Ecuador (Rafael Troya y Joaquín Pinto) », in CURIEL, Gustavo, GONZÁLEZ MELLO, Renato GUTIÉREZ HACES, Juana, *Arte, historia e identidad en América : visiones comparativas*, Mexique, Universidad Nacional Autónoma de México, 1994, p. 223-241.

KINGMAN GARCÉS, Eduardo, et GOETSCHER, Ana María, « El presidente Gabriel García Moreno, el Concordato y la administración de poblaciones en el Ecuador de la segunda mitad del siglo XIX », *Historia Crítica*, n°52, Bogota, janvier - avril 2014, p. 123-149. Consulté en ligne le 24 mars 2020 : <https://doi.org/10.7440/histcrit52.2014.06>.

KOPITOFF, Igor, « The cultural biography of things : Commoditization as process », in APPADURAI, Arjun (éd.), *The Social Life of Things. Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 64-94.

LAISSUS, Yves, « Les Voyageurs naturalistes du Jardin du roi et du Muséum d'histoire naturelle : essai de portrait-robot », *Revue d'histoire des sciences*, Paris, Centrale international de synthèse, Section d'histoire des sciences, t. 34, n°3-4, 1981, p. 259-317.

LAURIÈRE, Christine, « Lo bello y lo útil, el esteta y el etnógrafo : El caso del Museo Etnográfico de Trocadero y del Museo del Hombre (1928-1940) », *Revista de Indias*, vol. LXXII, n°254, 2012, p. 35-66.

LAURIÈRE, Christine, « Le cadre : la mission géodésique en Equateur », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2008. Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2383>.

LAURIÈRE, Christine, « Les recherches anthropologiques de Paul Rivet », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2008. Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2386>.

LAURIÈRE, Christine, « Retour à Paris », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2008. Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2389>.

LAURIÈRE, Christine, « La figure de proue de l'américanisme français », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, 2008, § 48.

Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2416>.

LAURIÈRE, Christine, « La cheville ouvrière de l'ethnologie », in LAURIÈRE, Christine, *Paul Rivet : Le savant et le politique*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2008. Consulté en ligne le 31 octobre 2019 : <http://books.openedition.org.ezpaarse.univ-paris1.fr/mnhn/2419>.

LAURIÈRE, Christine, « Paul Rivet : hombre político y fundador del Museo del Hombre », *Revista Colombiana de Antropología*, vol. 44, n°2, juillet-décembre 2008, p. 481-507. Consulté en ligne le 11 mai 2015 : <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=105012451008>.

LAURIÈRE, Christine, « Paul Rivet (1876-1958), Le savant et le politique », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2007. Consulté en ligne le 25 avril 2016 : <http://nuevomundo.revues.org/3365>.

LOGIE, Étienne, et RIVIALE, Pascal, « Le Congrès des américanistes de Nancy en 1875 : entre succès et désillusions », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 95, n°2, 2009, p. 151-171. Consulté en ligne le 14 novembre 2019 : <https://doi.org/10.4000/jsa.11036>.

LOMNÉ, Georges, « Quito al compás de la libertad de los Antiguos (1809-1812) », in ESPINOSA, Carlos, et LOMNÉ, Georges (éd.), *Ecuador y Francia : diálogos científicos y políticos (1735-2013)*, Quito, FLACSO, 2013, p. 95-114.

LÓPEZ MARTÍN, Ramón, « Historia de la escuela y cultura escolar : dos décadas de fructíferas relaciones. La emergente importancia del estudio sobre el patrimonio escolar », *Cuestiones Pedagógicas*, n°22, 2013, p. 17-42.

LÓPEZ-OCÓN, Leoncio, « La América Latina en el escenario de las Exposiciones Universales del siglo XIX », *ProcesoS, Revista Ecuatoriana de Historia*, n°18, 2002, p. 103-126.

MAIGUASHCA, Juan, « El proyecto garciano de modernidad católica republicana en Ecuador, 1830-1875 », in IRUROZQUI VICTORIANO, Martha (éd.), *La mirada esquiva. Reflexiones históricas sobre la integración del Estado y la ciudadanía en los*

*Andes (Bolivia, Ecuador y Perú). Siglo XIX*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas, 2005, p. 233-259.

MAIGUASHCA, Juan, « El proceso de integración nacional en el Ecuador : el rol del poder central, 1830-1895 », in MAIGUASHCA, Juan (éd.), *Historia y región en el Ecuador : 1830-1930*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1994, p. 354-420.

MAJLUF, Natalia, « ‘Ce n'est pas le Perou’, or, the Failure of Authenticity : Marginal Cosmopolitans at the Paris Universal Exhibition of 1855 », *Critical Inquiry*, vol. 23, n°4, été 1997, p. 868-893. Consulté en ligne le 03 février 2019, <http://www.jstor.org/stable/1344052>.

MARIN, Louis, « Le cadre de la représentation et quelques-unes de ses figures », *Cahiers du Musée national d'art moderne*, 1988, n°24, p. 62-81. Consulté en ligne le 22 février 2017 : [http://www.louismarin.fr/ressources\\_lm/pdfs/Cahiers-MNAM88.pdf](http://www.louismarin.fr/ressources_lm/pdfs/Cahiers-MNAM88.pdf).

MAYONI, María Gabriela, « Plantas de papier-mâché. Estudios técnicos y conservación de la colección Brendel del Colegio Nacional de Buenos Aires. Argentina », *Ge-conservación*, n°9, 2016, p. 6-20.

MAYONI, María Gabriela, « Revalorización de bienes culturales. Puesta en valor del patrimonio institucional, Colección de modelos anatómicos - botánicos, Colegio Nacional de Buenos Aires », premier rapport, 2008, p. 1-16. Consulté en ligne le 16 novembre 2016 : [http://www.cnba.uba.ar/sites/default/files/restauracion/proyectos/informe\\_completo\\_2008\\_-BRENDDEL.pdf](http://www.cnba.uba.ar/sites/default/files/restauracion/proyectos/informe_completo_2008_-BRENDDEL.pdf).

MAYONI, María Gabriela, et GONZÁLEZ, Carlos, « Catalogo de modelos botánicos Robert Brendel : Colección histórica del Colegio Nacional de Buenos Aires », *Historia Natural*, n°1, 2020, p. 63-90. Consulté en ligne le 13 juillet 2020 : [https://www.academia.edu/43749251/CAT%3%81LOGO\\_DE\\_MODELOS\\_BOT%3%81NICOS\\_ROBERT\\_BRENDEL\\_COLECCI%3%93N\\_HIST%3%93RICA\\_DEL\\_COLEGIO\\_NACIONAL\\_DE\\_BUENOS\\_AIRES\\_Co\\_autor\\_Carlos\\_Gonz%C3%A1lez](https://www.academia.edu/43749251/CAT%3%81LOGO_DE_MODELOS_BOT%3%81NICOS_ROBERT_BRENDEL_COLECCI%3%93N_HIST%3%93RICA_DEL_COLEGIO_NACIONAL_DE_BUENOS_AIRES_Co_autor_Carlos_Gonz%C3%A1lez).

MEDINA, Alexis, « L'Église catholique face à la construction du chemin de fer transandin en Équateur : de la polémique au consensus, 1897-1908 », *Revue*



*HISTOIRE(S) de l'Amérique latine*, vol. 5, 2010, p. 1. Consulté en ligne le 5 août 2019 :

<http://www.hisal.org/?journal=revue&page=article&op=view&path%5B%5D=Medina2010-5-3&path%5B%5D=117>.

MORALES MORENO, Luis Gerardo, « Museología subalterna (sobre las ruinas de Moctezuma II) », *Revista de Indias*, 2012, vol. LXXII, n°254, p. 213-238. Consulté en ligne le 05 juin 2017 : <http://revistadeindias.revistas.csic.es/index.php/revistadeindias/article/view/891/964>.

MORELLI, Federica, « Orígenes y valores del municipalismo iberoamericano », *Araucaria*, vol. 9, n°18, 2007, p. 116-129.

MORELLI, Federica, « ¿Regiones o ciudades-regionales? Una revisión del concepto de región : el caso de la Audiencia de Quito (1765-1809) », *ProcesoS, Revista Ecuatoriana de Historia*, n°12, 1998, p. 37-42.

NIETO OLARTE, Mauricio, « Historia Natural y la Apropiación del Nuevo Mundo en la Ilustración española », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, n°32, 2003, p. 417-429. Consulté le 30 septembre 2016 : <http://bifea.revues.org/6049>.

OSSENBACH, Gabriela, « Manuales escolares y patrimonio histórico-educativo », *Educatio Siglo XXI*, vol. 28, n°2, 2010, p. 115-132.

OSSENBACH, Gabriela, « La secularización del sistema educativo y la práctica pedagógica : laicismo y nacionalismo », *ProcesoS, Revista Ecuatoriana de Historia*, n°8, 1996, p. 33-54.

ORTIZ, Milena, « Mercado público, tiendas de trato y ventas ambulantes. Centros de provisión urbana de Bogotá en la primera mitad del siglo XIX », *Cuadernos de Curaduría, Museo Nacional de Colombia*, n°9, juillet-décembre 2009, p. 1-15. Consulté en ligne le 04 mars 2019 : <http://www.museonacional.gov.co/inbox/files/docs/ccmercado.pdf>.

ORTIZ CRESPO, Alfonso, « Científicos, viajeros y curiosos », in, ORTIZ CRESPO, Alfonso (éd), *Imágenes de identidad. Acuarelas quiteñas del siglo XIX*, Quito, FONSA, 2005, p. 11-24.

PELTIER-CAROFF, Carine, et SEVILLA, Claudia de, « Les objets de l'exposition *Les arts anciens de l'Amérique, 1928 : de nouvelles sources iconographiques et documentaires* », *La Revue des Musées de France*, n°6, 2016, p. 82-111.

PÉREZ, Amada Carolina, « Ausencias y presencias : tensiones entre una colección con *historia* y la crítica historiográfica en el Museo Nacional de Colombia », *ProcesoS, Revista Ecuatoriana de Historia*, n°42, 2015, p. 123-145.

PÉREZ, Amada Carolina, « Hacer visible, hacerse visibles : la nación representada en las colecciones del museo. Colombia, 1880-1912 », *Colombia Memoria y Sociedad*, vol. 14, n°28, Bogota, 2010, p. 85-106.

PIERREBOURG, Fabienne de, et SEVILLA, Claudia de, « Recuerdos de América en Francia : el acervo etnográfico del Musée du Quai Branly », in RUZ, Mario Humberto, et SELLEN, Adam T. (coord.), *Las vitrinas de la memoria, los entresijos del olvido. Coleccionismo e invención de memoria cultural*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2010, p. 15-55.

PODGORNY, Irina, « Fronteras de papel : archivos, colecciones y cuestión de límites en las naciones americanas », *Historia Crítica*, n°44, mai-août 2011, p. 56-79.

PODGORNY, Irina, « Los medios de la arqueología », *Redes*, vol. 14, n°28, novembre 2008, p. 97-111. Consulté en ligne le 17 octobre 2017 : <https://www.redalyc.org/pdf/907/90717083005.pdf>.

PODGORNY, Irina, « La mirada que pasa : museos, educación pública y visualización de la evidencia científica », *História, Ciências, Saúde – Manguinhos*, vol. 12 (supplément), 2005, p. 231-264.

PODGORNY, Irina, FARRO, Máximo, MARTÍNEZ, Alejandro, et BALLESTERO, Diego, « Caballeros de la noche. Antropología y museos en la Argentina de las últimas décadas del siglo XIX », in CARRERAS, Sandra, et CARRILO ZEITER, Katja (éd.), *Las ciencias en la formación de las naciones americanas*, Madrid, Iberoamericana, 2014, p. 201-228.

PODGORNY, Irina, et LOPES, Maria Margaret, « Filling in the Picture : Nineteenth-Century Museums in Spanish and Portuguese America », *Museum History Journal*, vol. 9, n°1, 2015, p. 3-12.

PODGORNY, Irina, et LOPES, Maria Margaret, « Trayectorias y desafíos de la historiografía de los museos de historias natural en América del Sur », *Anais so Museu Paulista*, vol. 21, n°1, janvier-juin 2013, p. 15-25.

POMIAN, Krzysztof, « Patrimoine et identité nationale », *Le Débat*, n°159, 2010, p. 45-56.

POMIAN, Krzysztof, « Collection : une typologie historique », *Romantisme*, n°112, 2001, p. 9-22. Consulté le 26 mai 2016 : [http://www.persee.fr/doc/roman\\_0048-8593\\_2001\\_num\\_31\\_112\\_6168](http://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2001_num_31_112_6168).

POMIAN, Krzysztof, « Musée archéologique : art, nature, histoire », *Le Débat*, n°49, 1988, p. 57-68.

POULOT, Dominique, « Une nouvelle histoire de la culture matérielle ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 44, n°2, avril-juin 1997, p. 344-357. Consulté en ligne le 10 avril 2018 : <https://doi.org/10.3406/rhmc.1997.1870>  
[https://www.persee.fr/doc/rhmc\\_0048-8003\\_1997\\_num\\_44\\_2\\_1870](https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1997_num_44_2_1870).

POULOT, Dominique, « Bilan et perspectives pour une histoire culturelle des musées », *Publics et Musées*, n°2, 1992, p. 125-148. Consulté en ligne le 14 mars 2018 : [https://www.persee.fr/doc/pumus\\_1164-5385\\_1992\\_num\\_2\\_1\\_1018](https://www.persee.fr/doc/pumus_1164-5385_1992_num_2_1_1018).

POULOT, Dominique, « Exposé de soutenance de thèse de Dominique Poulot », *Annales historiques de la Révolution française*, n°278, 1989, p. 487-493. Consulté en ligne le 15 mars 2018 : [https://www.persee.fr/doc/ahrf\\_0003-4436\\_1989\\_num\\_278\\_1\\_1286](https://www.persee.fr/doc/ahrf_0003-4436_1989_num_278_1_1286).

POULOT, Dominique, BENNETT, Tony, et McCLELLAN, Andrew, « Pouvoirs au musée », *Perspective*, n°1, 2012, p. 29-40. Consulté en ligne le 04 septembre 2013 : URL : <http://perspective.revues.org/460>.

PUPIO, María Alejandra, « Coleccionistas de objetos históricos, arqueológicos y de ciencias naturales en museos municipales de la provincia de Buenos Aires en la década de 1950 », *História, Ciências, Saúde - Manguinhos*, n°12, 2005, p. 205-229.

RAJ, Kapil, « Beyond Postcolonialism ... and Postpositivism : Circulation and the Global History of Science » *Isis*, vol. 104, n°2, juin 2013, p. 337-347. Consulté en ligne le 23 juin 2018 : <http://www.jstor.org/stable/10.1086/670951>.

RAJ, Kapil, « Introduction : circulation and locality in early modern science », *British Journal for the History of Science*, vol. 43, n°4, décembre 2010, p. 513-517. Consulté en ligne le 23 juin 2018 : <http://www.jstor.org/stable/40962587>.

RAJ, Kapil, « Connexions, croisements, circulations. Le détour de la cartographie britannique par l'Inde, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles », in WERNER Michael, et ZIMMERMANN, Bénédicte (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 73-98.

REBOK, Sandra, « La expedición americana de Alexander von Humboldt y su contribución a la ciencia del siglo XIX », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, vol. 32, n°3, 2003, p. 441-458. Consulté en ligne le 30 septembre 2016 : <http://bifea.revues.org/6080>.

REILING, Henri, « On the Blaschkas' glass models and contemporary natural history, with an appendix on The Brendels' botanical models », *Verhandlungen zur Geschichte und Theorie der Biologie*, n°14, 2009, p. 267-282. Consulté en ligne le 16 novembre 2016 : <http://members.ziggo.nl/here/blaschka-brendel.html>.

RIVALLAIN, Josette, « Introduction. Collectes et collections ethnologiques : une histoire d'hommes et d'institutions », *Outre-mers*, t. 88, n°332-333, 2001, p. 5-15. Consulté en ligne le 14 avril 2016 : [http://www.persee.fr/doc/outre\\_1631-0438\\_2001\\_num\\_88\\_332\\_3876](http://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2001_num_88_332_3876).

RIVIALE, Pascal, « Ernest Charton, les voyageurs et la pintura costumbrista en Équateur : une histoire interactive au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue HISTOIRE(S) de l'Amérique latine*, vol. 6, 2011, p. 1-40. Consulté en ligne le 5 août 2019 : <http://www.hisal.org/revue/article/Riviale2011-6-2>.

RIVIALE, Pascal, « Charles Wiener o el disfraz de una misión lúcida », *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, vol. 32, n°3, 2003, p. 539-547. Consulté en ligne le 01 octobre 2016 : <http://bifea.revues.org/6153>.

RIVIALE, Pascal, « Une pyramide d'antiquités : les collections de Charles Wiener », *Outre-mers*, t. 88, n°332-333, 2001, p. 277-295. Consulté en ligne le 14 mars 2016 : [http://www.persee.fr/doc/outre\\_1631-0438\\_2001\\_num\\_88\\_332\\_3896](http://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2001_num_88_332_3896).

RIVIALE, Pascal, « L'américanisme français à la veille de la fondation de la Société des Américanistes », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 81, 1995, p. 207-229. Consulté en ligne le 19 décembre 2017 : [https://www.persee.fr/doc/jsa\\_0037-9174\\_1995\\_num\\_81\\_1\\_1589](https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1995_num_81_1_1589).

ROCHE, Daniel, « De l'histoire sociale à l'histoire socio-culturelle », *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Moyen-Age, Temps modernes*, t. 91, n°1, 1979, p. 7-19. Consulté en ligne le 14 septembre 2019 : [https://www.persee.fr/doc/mefr\\_0223-5110\\_1979\\_num\\_91\\_1\\_2484](https://www.persee.fr/doc/mefr_0223-5110_1979_num_91_1_2484).

RODAS, Raquel, « Narrativa histórica. Madame Rivet », *AFESE : Revista del Servicio Exterior Ecuatoriano*, n°62, 2015, p. 204-238.

RUÍZ BERRIO, Julio, « Historia y museología de la educación. Despegue y reconversión de los museos pedagógicos », *Historia de la educación, Revista interuniversitaria*, n°25, 2006, p. 271-290.

RUSSO, Alessandra, « Image-plume, temps reliquaire ? Tangibilité d'une histoire esthétique (Nouvelle- Espagne, XVI<sup>e</sup> -XVII<sup>e</sup> siècles) », *Images Re-vues*, Hors-série n°1, 2008, p. 1-18. Consulté le 30 septembre 2016 : <http://imagesrevues.revues.org/988>.

SAFIER, Neil, « Global Knowledge on the Move : Itineraries, Amerindian Narratives, and Deep Histories of Science », *Isis*, vol. 101, n°1, mars 2010, p. 133-145. Consulté en ligne le 26 février 2018 : <http://www.jstor.org/stable/10.1086/652693>.

SALAZAR, Ernesto, « Jacinto Jijón y Caamaño y el pasado precolombino del Ecuador », *Boletín de la Academia Nacional de Historia*, t. 91, n°188, 2013, p. 275-295.

SANDOVAL, C., « Breve monografía del Colegio Vicente León (1842-1942) », *Colegio Vicente León*, Latacunga, s.é., s. d.

SAINT-GEOURS, Yves, « La Sierra Centro y Norte (1830-1925) », in MAIGUASHCA, Juan (éd.), *Historia y región en el Ecuador : 1830-1930*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1994, p. 143-188.

SAVOY, Bénédicte, « Présence africaine dans les musées d'Europe », cours présenté au Collège de France, 2019-2020. Consulté en ligne en avril 2020 : <https://www.college-de-france.fr/site/benedicte-savoy/course-2019-2020.htm>.

SCHIAVON, Martina, « Les officiers géodésiens du Service géographique de l'armée et la mesure de l'arc de méridien de Quito (1901-1906) », *Histoire & mesure*, vol. XXI, n°2, 2006, p. 55-94. Consulté en ligne le 08 novembre 2016 : <http://histoiremesure.revues.org/1746>.

SCHUSTER, Sven, « The world's fairs as spaces of global knowledge : Latin American archaeology and anthropology in the age of exhibitions », *Journal of Global History*, n°13, 2018, p. 69-93.

SCHUSTER, Sven, et BUENAVENTURA, Alejandra, « Entre blanqueamiento y paraíso racial : el Imperio de Brasil y la legitimación visual de la esclavitud en las exposiciones universales », in SCHUSTER, Sven, et HERNÁNDEZ QUIÑONES, Óscar Daniel (éd.), *Imaginando América Latina : Historia y Cultura visual, Siglos XIX-XXI*, Bogota, Editorial Universidad del Rosario, 2017, p. 59-91.

SECORD, James A., « Knowledge in Transit », *Isis*, vol. 95, n°4, décembre 2004, p. 654-672. Consulté en ligne le 26 février 2018 : <http://www.jstor.org/stable/10.1086/430657>.

SELLEN, Adam, « El Museo de las migajas », in TARACENA ARRIOLA, Arturo (éd.), *Miradas regionales. Las regiones y la idea de nación en América Latina, siglos XIX y XX*, Mexique, Universidad Nacional Autónoma de México, 2013, p. 273-293.

SEVILLA, Ana María, « El mapa nacional en el aula de clase: Políticas de memoria y clases de geografía en el Ecuador (1875-1920) », *Anuario de Historia Regional y de las Fronteras*, vol. 21, n°2, 2016, p. 47-73. Consulté en ligne le 14 mai 2017 : <http://dx.doi.org/10.18273/revanua.v21n2-2016002>

SEVILLA, Elisa, et SEVILLA, Ana, « Inserción y participación en las redes globales de producción de conocimiento : el caso del Ecuador del siglo XIX », *Historia Crítica*, n°50, mai-août 2013, p. 79-103.

SINARDET, Emmanuelle, « La oligarquía liberal ecuatoriana y su representación : la Exposición Universal de 1900 », in GUEREÑA, Jean-Louis (dir.), *Image et transmission des savoirs dans les mondes hispaniques et hispano-américains*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2007. Consulté en ligne le 31 janvier 2018 : <http://books.openedition.org/pufr/5669>.

SINARDET, Emmanuelle, « El Mito de París y la oligarquía cacaotera en el Ecuador (1895-1925) », *Revista del Instituto de Historia Marítima*, année XII, n°23, juillet 1998, p. 147-158.

SUBRAHMANYAM, Sanjay, « Connected Histories : Notes towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », *Modern Asian Studies*, juillet 1997, vol. 31, n°3, p. 735-762. Consulté en ligne le 23 janvier 2017 : <http://www.jstor.com/stable/312798>.

SUND, Judy, « Beyond the Grave : The Twentieth-Century Afterlife of West Mexican Burial Effigies », *The Art Bulletin*, v. 82, n°4, décembre 2000, p. 734-767. Consulté en ligne le 08 août 2019 : <https://www.jstor.org/stable/3051420>.

TAYLOR, Anne-Marie, « Una categoria irreductible en el conjunto de las naciones indígenas : los jívaros en las representaciones occidentales », in MURATORIO Blanca, *Imágenes e Imagineros ; Representaciones de los indígenas ecuatorianos, Siglos XIX y XX*, Quito, Flacso-Sede Ecuador, 1994, p. 75-107.

TAYLOR, Anne Christine, « El Oriente ecuatoriano en el siglo XIX : ‘el otro litoral’ », in MAIGUASHCA, Juan (éd.), *Historia y región en el Ecuador : 1830-1930*, Quito, Corporación Editora Nacional, 1994, p. 17-67.

VERGNIoux, Alain, « Musée pédagogique. Conférence de Monsieur Bagnaux sur les Musées scolaires à l'Exposition universelle de 1878 », *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle* vol. 43, avril 2010, p. 123-129. Consulté le 10 novembre 2017 : <https://doi.org/10.3917/lstdle.434.0123>.

VERNÈS, Michel, « ALPHAND ADOLPHE - (1817-1891) », *Encyclopædia Universalis*. Consulté en ligne le 12 juillet 2019 : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/adolphe-alphand/>.

VIGNAUD, Henry, « Actes de la Société », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 10, n°1, 1913, p. 195-204. Consulté en ligne le 03 mai 2019 : [https://www.persee.fr/docAsPDF/jsa\\_0037-9174\\_1913\\_num\\_10\\_1\\_2854.pdf](https://www.persee.fr/docAsPDF/jsa_0037-9174_1913_num_10_1_2854.pdf).

VILLAMAR, Luis F., « Informes de los Rectores de Colegio. N°77. Rectorado del Colegio Nacional 'Teodoro Gómez de la Torre' », *Informe que el Ministro de Instrucción Pública, Bellas Artes, Justicia, etcétera, presenta a la Nación*, 30 juin 1917, 1917, s. p.

WILLIAMS, Elizabeth A., « Collecting and Exhibiting Pre-Columbiana in France and England, 1870-1930 », in BOONE, Elizabeth Hill (éd.), *Collecting the Pre-Columbian Past*, Washington, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, 1993, p. 123-140.



# ANNEXES

## *Annexe n°1 : Questionnaires aux professionnels des musées*

### **I. Poste professionnel**

1. Quelles sont les fonctions que vous exercez au sein du musée ? Depuis combien de temps ?
2. Quelles sont vos activités et vos projets en cours ?
3. Qui est le directeur ou le responsable du musée ? Depuis quand ? Qui sont les membres de votre équipe ?

### **II. Situation muséale**

1. Quelle institution administre le musée ? Quel est son statut ?
2. Quels sont les objectifs et les missions du musée ?
3. Quels types de publics visitent le musée ?
4. Avez-vous des statistiques de la fréquentation des trois dernières années ?
5. Quels types de collections sont exposées ?
6. Quel type de muséographie est mise en place (évolution, discours et objectifs) ?
7. Il y a des œuvres « phares » ? Lesquelles et pourquoi ?

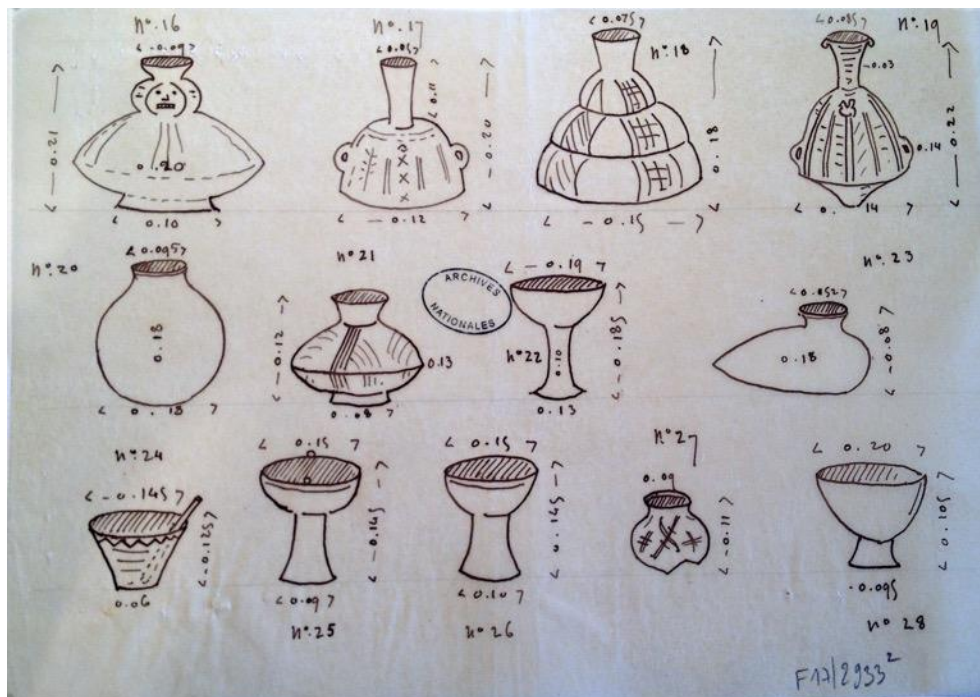
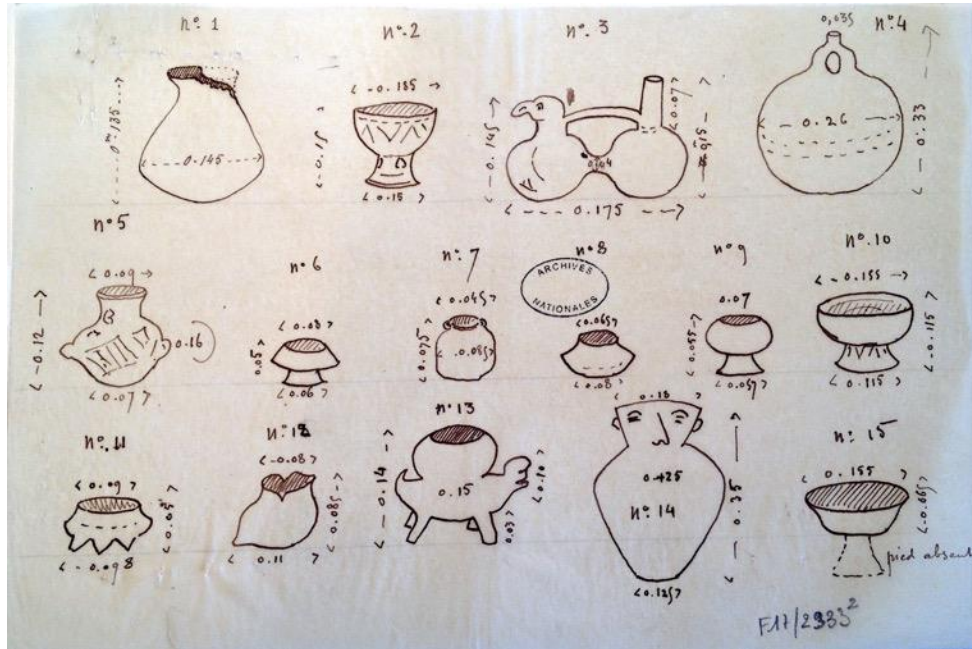
### **III. Histoire du musée**

1. Comment s'est-il créé cette institution ?
2. Comment et quand se sont formées les collections ?
3. Quelles sont les périodes principales de donation et d'acquisition des pièces ? Pourquoi ?
4. Qui sont ses principaux collectionneurs et mécènes ?
5. Quelle est l'histoire du bâtiment muséal ?

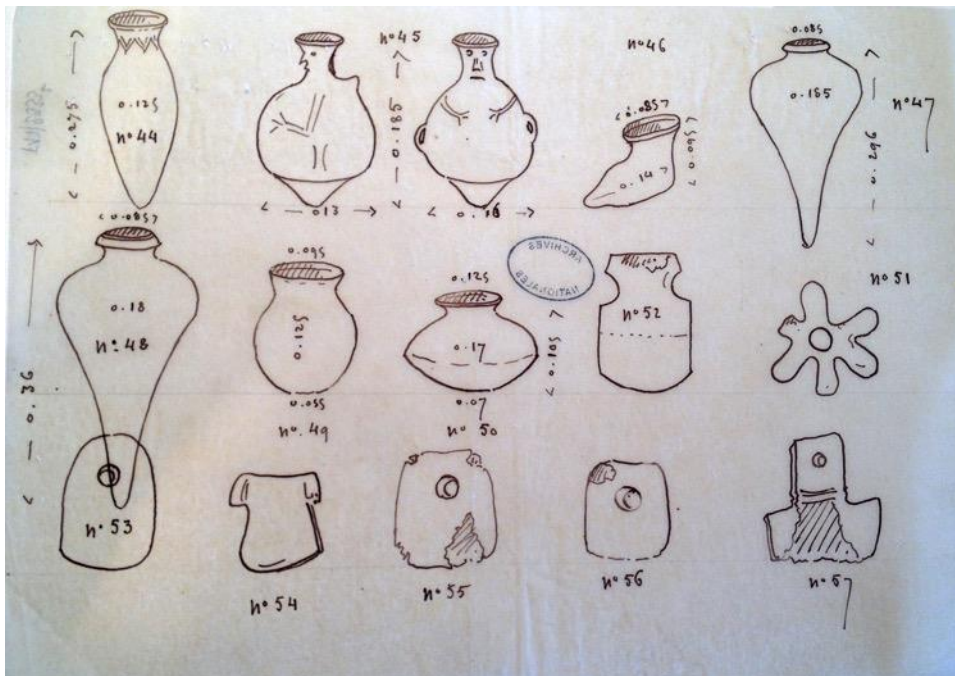
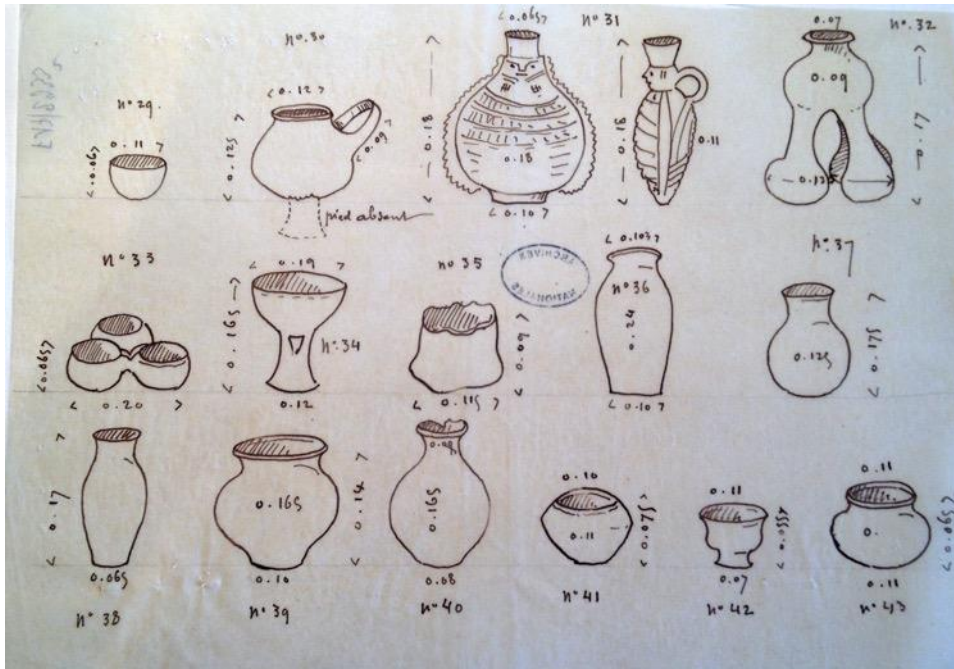
### **IV. Recherche**

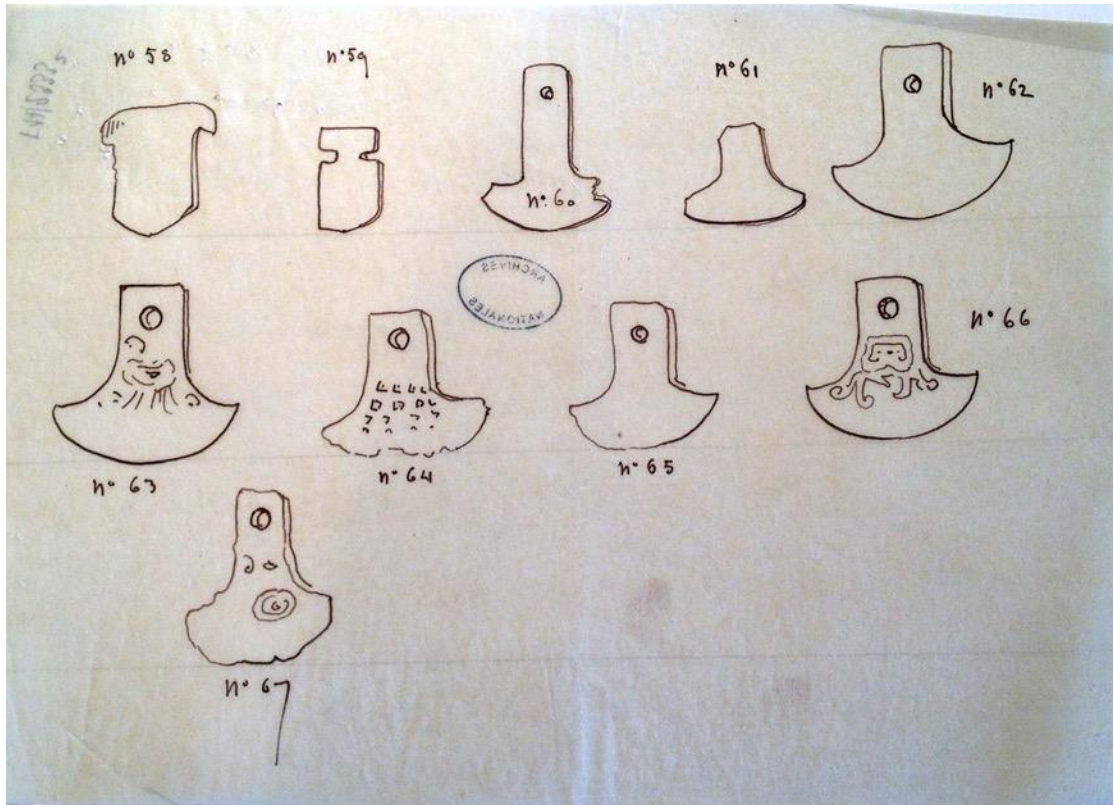
1. Quelles sont les principales références bibliographiques de cette institution ?
2. Quelles sont les démarches administratives pour avoir accès aux archives, à la documentation et aux inventaires du musée ?

Annexe n°2 : Croquis de la collection Cousin réalisés par son propriétaire en 1876<sup>1285</sup>



<sup>1285</sup> ANF : F/17/2933/2, ANDRÉ, Édouard, « Notes sommaires sur la collection d'antiquités Incas et Shyris Caras de M. Cousin, à Quito (voir les croquis ci joints) », Quito juillet 1876, 2 p. et 5 croquis.



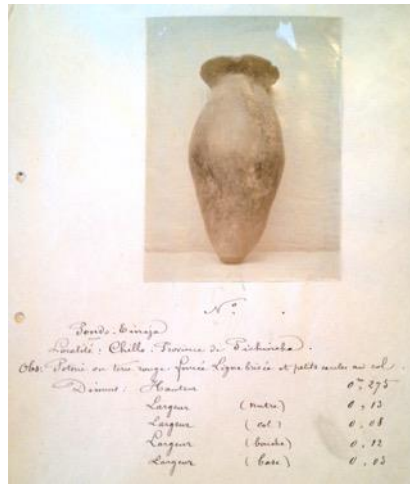


**Annexe n°3 : Analyse iconographique de « l'album-inventaire » de la collection Cousin<sup>1286</sup>**

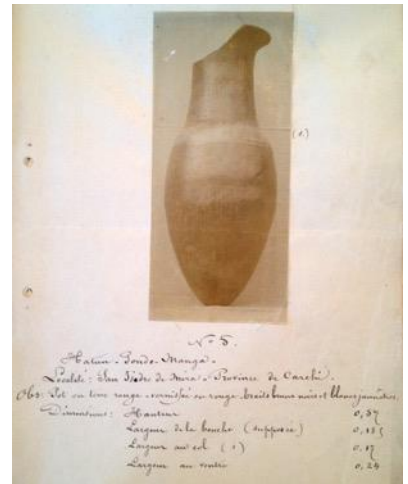
Photographies en gros plan :



Folio 11



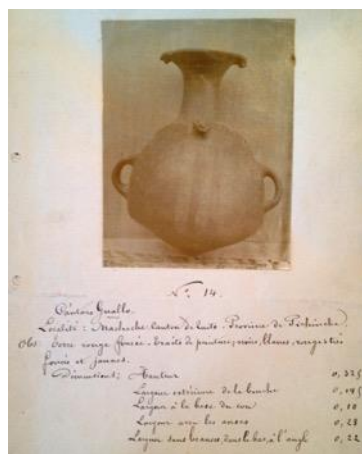
Folio 12



Folio 13



Folio 14

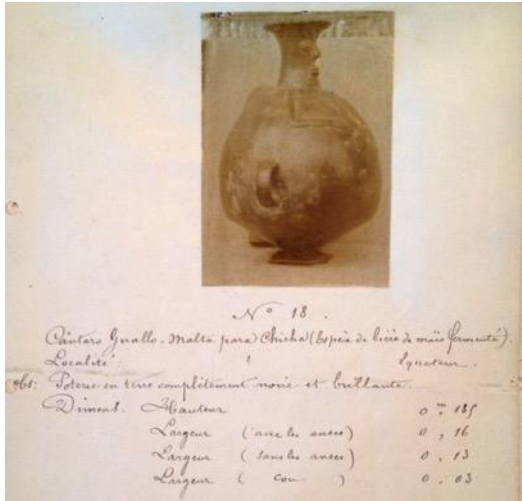


Folio 15

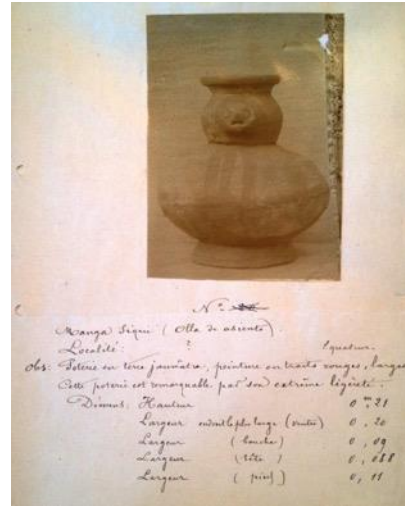


Folio 16

<sup>1286</sup> AMQB : D005747/62038, Archéologie de l'Equateur. Photographies et légendes des objets de la collection Auguste Cousin, 40 pl.



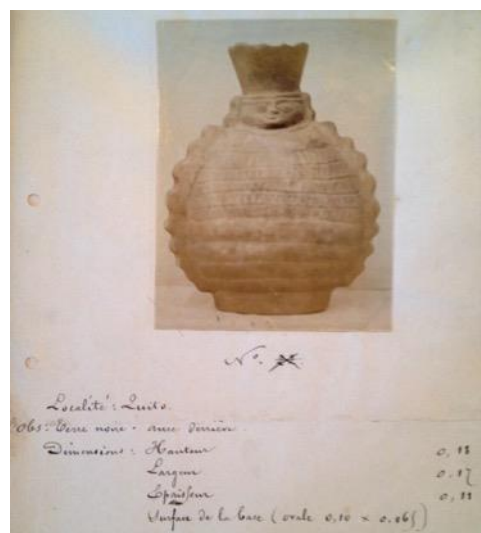
Folio 17



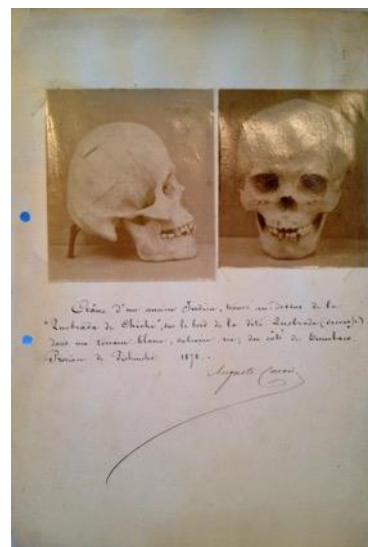
Folio 18



Folio 19



Folio 20



Folio 40



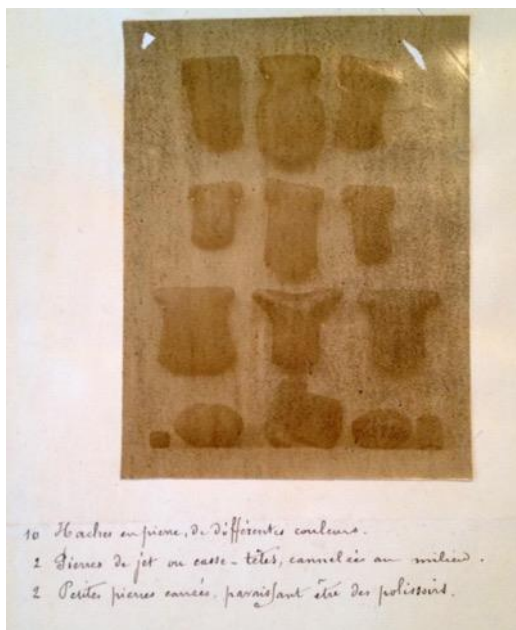
Photographies en gros plan des céramiques disposées en panoplies :



Folio 1



Folio 2

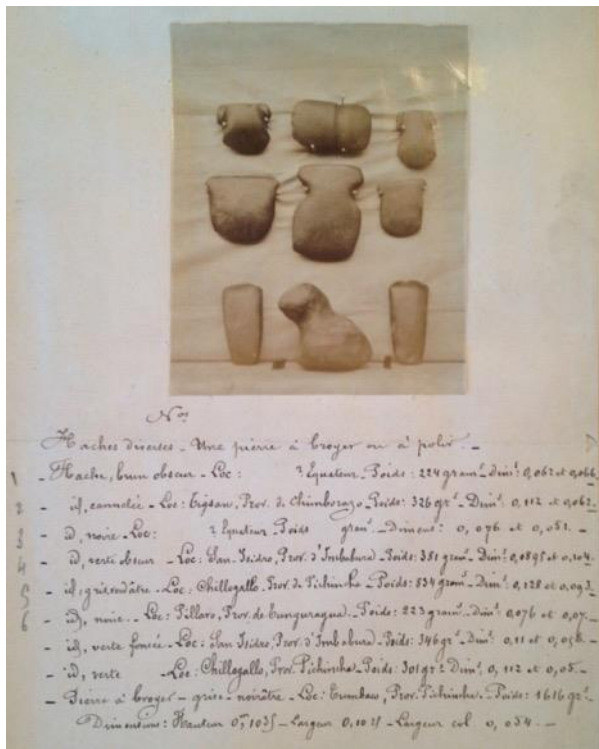


Folio 3

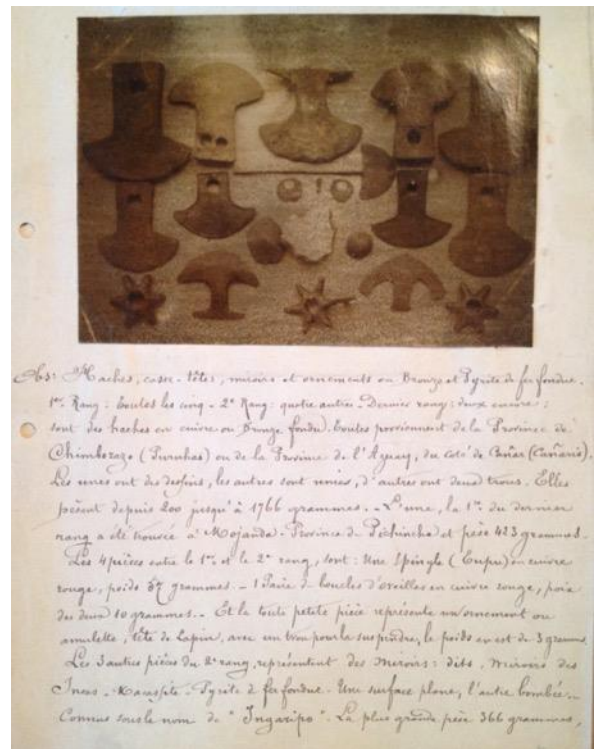


Folio 4

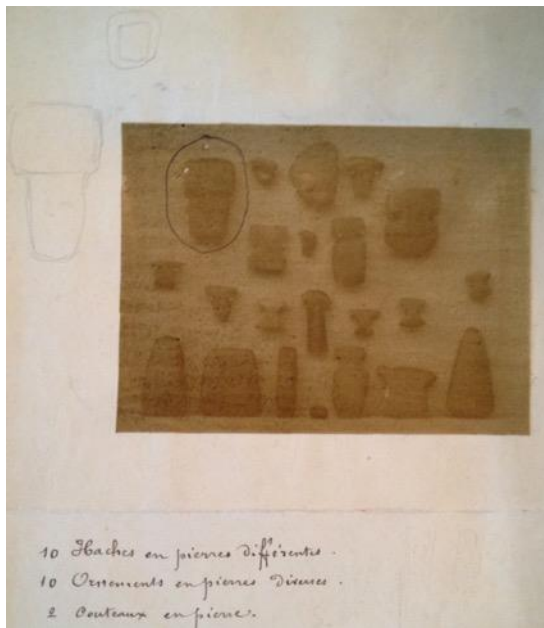




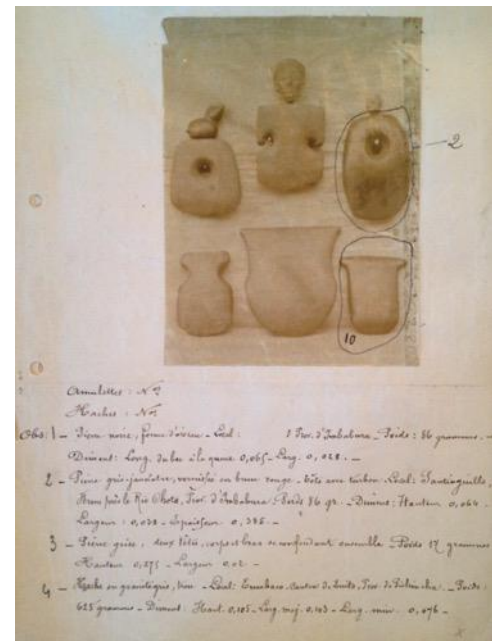
Folio 5



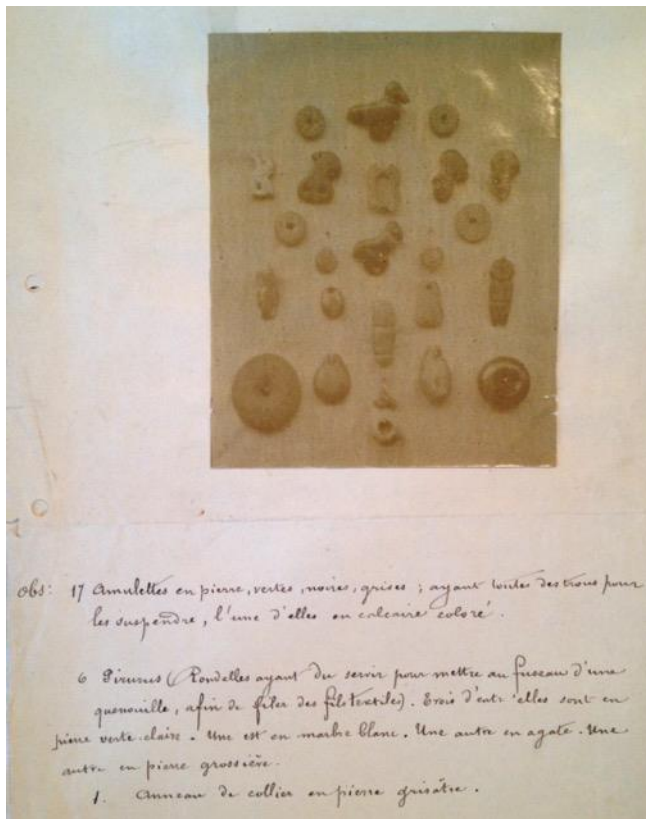
Folio 6



Folio 7

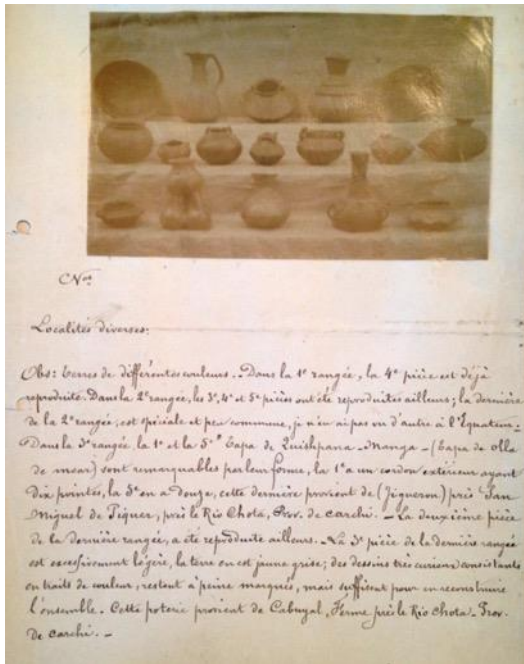


Folio 8

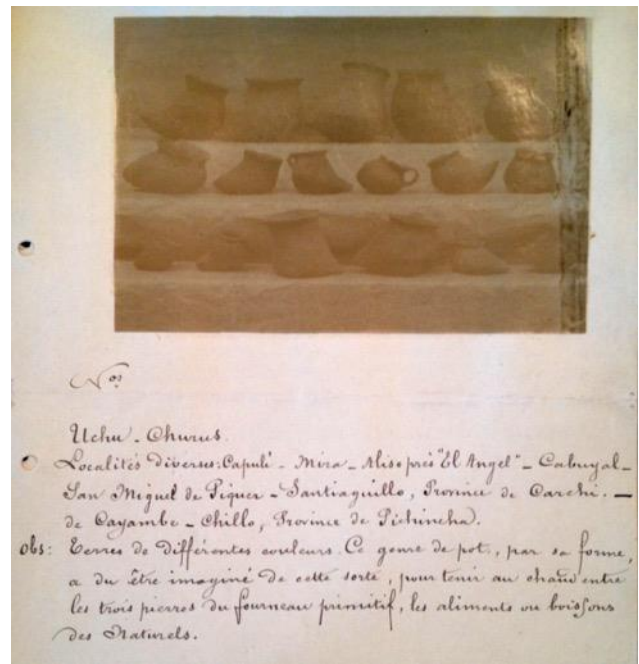


Folio 9

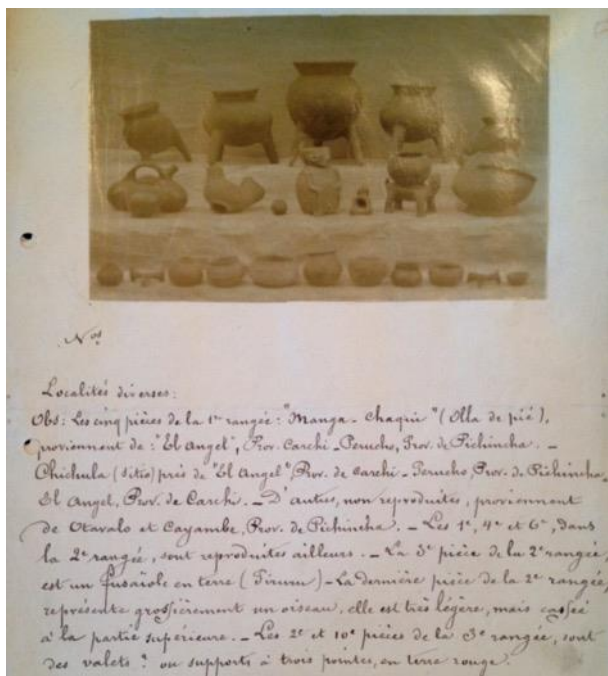
Photographies en plan rapproché :



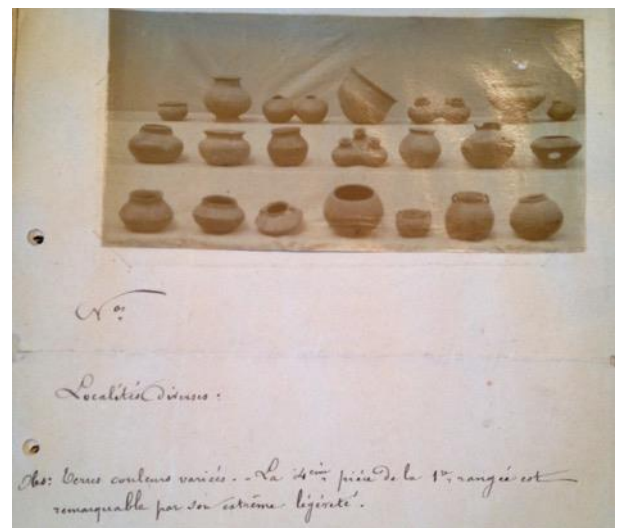
Folio 28



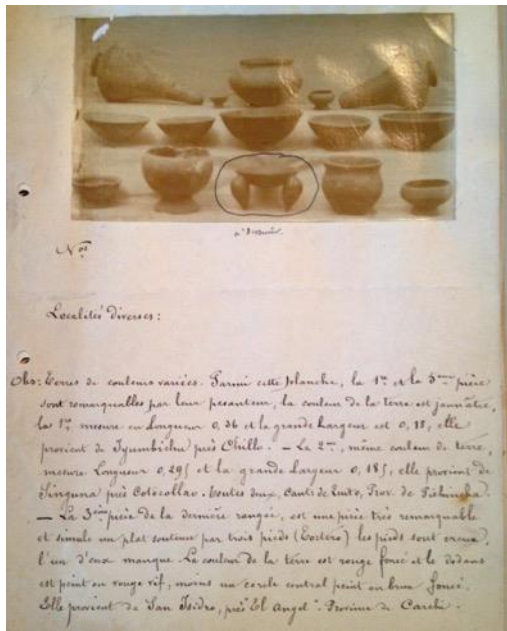
Folio 29



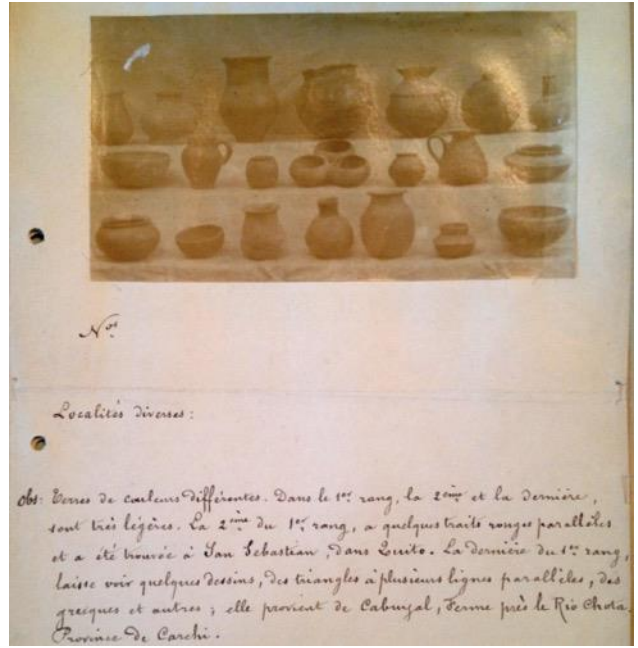
Folio 30



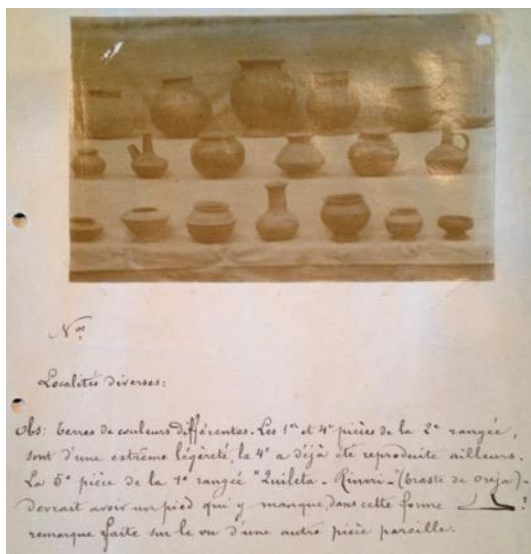
Folio 31



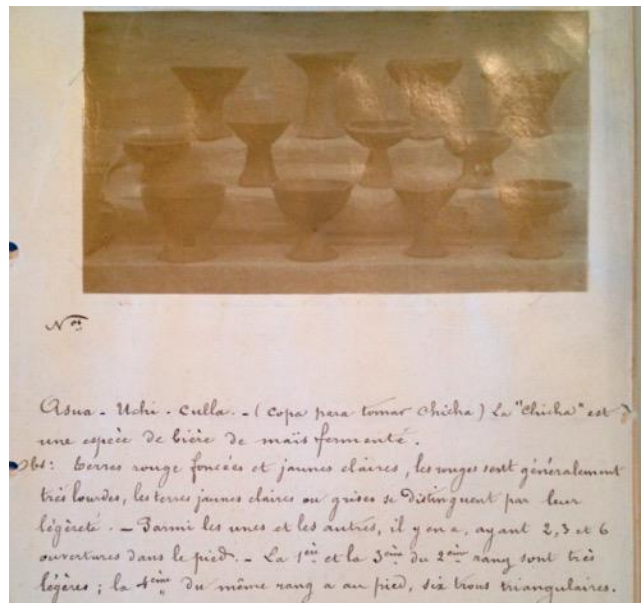
Folio 32



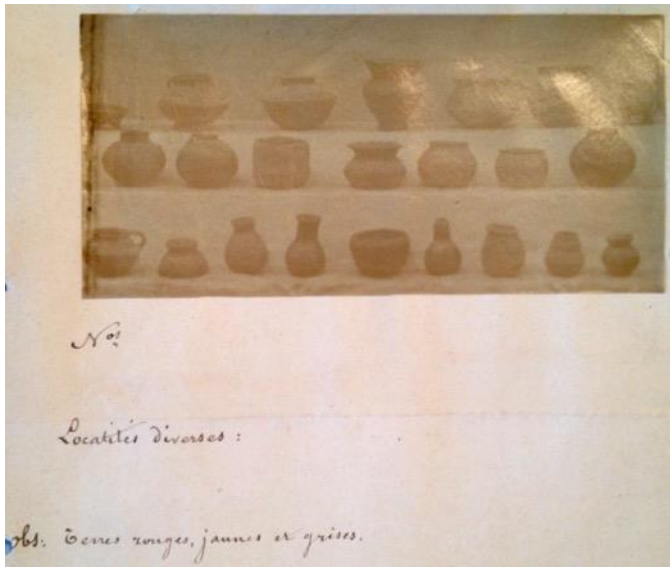
Folio 33



Folio 35



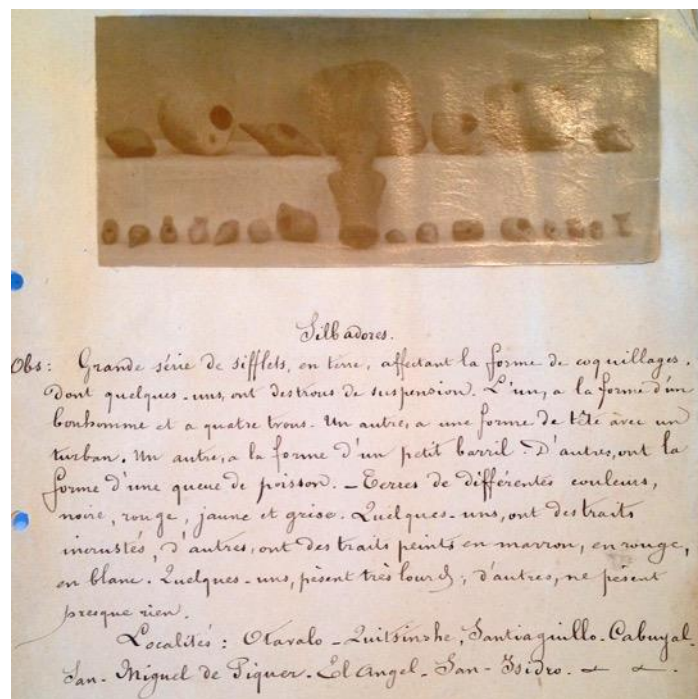
Folio 36



Folio 37

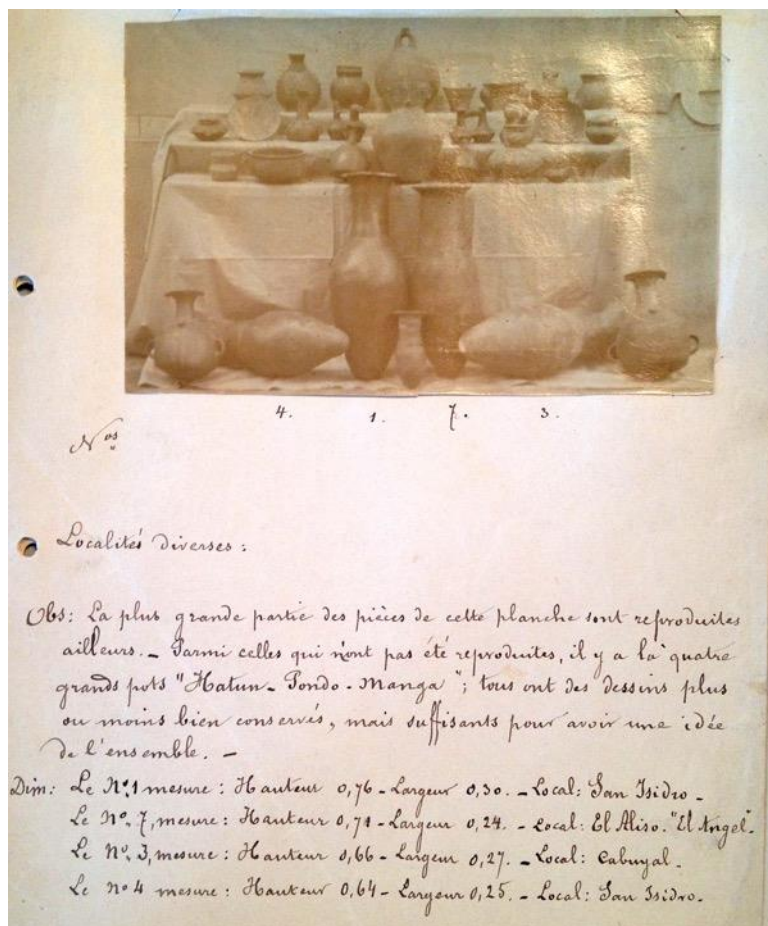


Folio 38



Folio 39

Photographie en plan d'ensemble :



Folio 34

*Annexe n°4 : Le sacharuna, entre représentation iconographique et circulation transnationale*



Indio cubierto de hierbas los días de fiesta [sacharuna], Ernest Chartron (atribuido), Museo del Banco Central del Ecuador, Cuenca.

Détail de l'aquarelle sur papier attribuée à Ernest Chartron, « Sacha runa », ca. 1862. Musée Pumapungo, Cuenca<sup>1287</sup>.



Harvard University - Dumbarton Oaks Research Library / [Album of aquarelle drawings of Ecuadorian natives and costumes], [approximately 1850?]; RARE-OVERSZ GT693 .A43 1850, Dumbarton Oaks Research Library, Washington, D.C.

Anonyme, aquarelle sur papier, « Arochico - Flutiste campagnard et Sacha runa - Sauvage Indien », aquarelle sur papier, ca. 1850. Dumbarton Oaks, Washington<sup>1288</sup>.

<sup>1287</sup> ORTIZ CRESPO, Alfonso (éd.), *Imágenes de identidad. Acuarelas quiteñas del siglo XIX*, Quito, FONSA, 2005, p. 151.

<sup>1288</sup> Dumbarton Oaks Research Library : RARE-OVERSZ GT693, [Album of aquarelle drawings of Ecuadorian natives and costumes]. ca. 1850, f. 28. Consulté en ligne le 24 octobre 2019 :



Entourage d'Ernest Charton, « Arochico - Flutiste campagnard et Sacha runa - Sauvage Indien », aquarelle sur papier, ca. 1860. Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris<sup>1289</sup>.



Anonyme, « Indio sacharuna en fiesta », aquarelle sur carton, 1895-1900. Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, Paris<sup>1290</sup>.

<https://www.doaks.org/resources/rare-books/album-of-aquarelle-drawings-of-ecuadorian-natives-and-costumes>.

<sup>1289</sup> Iconothèque du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac : 70.2010.3.1.1-32 ou PA000393, [Carnet de voyage], ca. 1860, pl. 23. Consulté en ligne le 24 octobre 2019 : <http://collections.quaibrantly.fr/#9b1b00a6-dd93-49e8-b730-0f049dd8d913>.





Anonyme, « El Sacharruna », aquarelle sur papier, 1855-1940. Bibliothèque nationale d'Espagne, Madrid<sup>1291</sup>.

---

<sup>1290</sup> Iconothèque du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac : Z897112, [Album. Equateur. Aquarelles de Quito], 1895-1900. pl. 27. Consulté en ligne le 24 octobre 2019 : <http://collections.quaibrnly.fr/#01109772-a880-40ab-97cc-fa70fd07fe41>.

<sup>1291</sup> Biblioteca nacional de España : Dib/18/1/7537-Dib/18/1/7697, [Álbum de costumbres ecuatorianas : paisajes, tipos y costumbres], 1855-1940, pl. 105. Consulté en ligne le 24 octobre 2019 : <http://bdh-rd.bne.es/viewer.vm?id=0000180848&page=1>.

*Annexe n°5 : Analyse iconographique et ethnique de la collection Cousin exposée en 1889*



